FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
IX
656
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XVIII
Palchetto D
Num.° d'ordine 33 4 4 6 31

Digitized by Google

B. Prov.
IX
656

Digitized by Google

Biblioteca Nazionale
NAPOLI
III E 7

Digitized by Google

Mondon invent

Hussard Sculpsit

SBN 642222

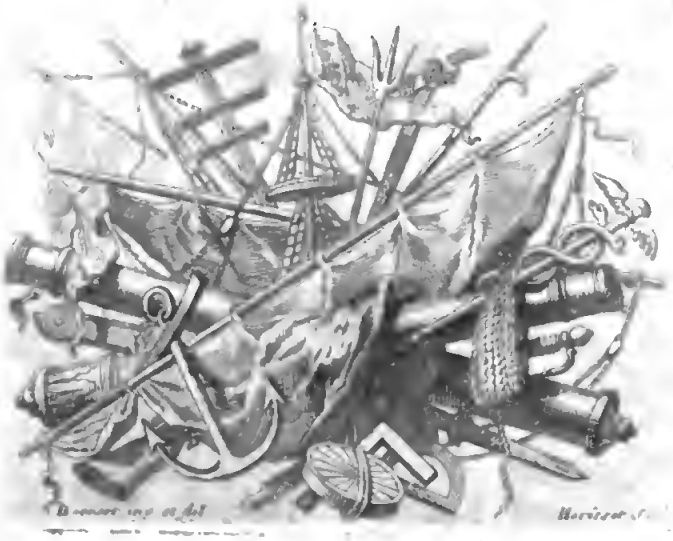
HISTOIRE
GENERALE
DE LA MARINE,

CONTENANT

Son origine chez tous les Peuples du monde, ſes progrès, ſon état actuel, & les Expéditions Maritimes, anciennes & modernes.

Sur des Mémoires redigés par M. DE BOISMELE.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez ANTOINE BOUDET, Libraire-Imprimeur, rue S. Jacques, à la Fontaine d'Or.

M. DCC. XLVI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

Digitized by Google

PRÉFACE.

LEs recherches conſidérables auſquelles il a été néceſſaire de ſe livrer pour le parfait éclairciſſement des faits qui ſont la matiere de cet Ouvrage, nous ont obligé de differer l'impreſſion du ſecond Volume que nous donnons aujourd'hui au Public. Il contient l'Hiſtoire de la Marine de ſept Nations de l'Europe. Ce que le Lecteur y trouvera au ſujet des Anglois & des Hollandois, aux gouvernemens deſquels on donne particulierement le nom de Puiſſances maritimes, n'eſt pas ce qu'il y a dans ce Volume de moins intéreſſant : on n'a pas jugé à propos cependant de donner à ces deux articles toute l'étendue dont ils auroient pû être ſuſceptibles : la France s'eſt preſque dans tous les tems trouvée engagée dans des guerres conſidérables contre l'Angleterre ; & les Hollandois oubliant les obligations qu'ils avoient à la France, ont ſouvent augmenté le nombre de ſes ennemis ; on a cru que les expéditions maritimes auſquelles ces guerres ont donné lieu, trouveroient plus naturellement leur place dans la Marine des François. On a travaillé avec grand ſoin cette derniere partie. Plus on approche de nos tems plus l'Hiſtoire devient intéreſſante ; on a profité de tous les matériaux que l'on a pû raſſembler pour entrer ſous les Régnes de nos derniers Rois dans des

Digitized by Google

détails qui pourront faire plaiſir à un Lecteur curieux. On s'eſt attaché ſur tout à traiter avec quelque étendue ce qui regarde la Marine ſous le Régne de Louis XIV ; elle a été portée par ce Prince à un point de ſplendeur, où elle n'avoit point encore été en France. Les expéditions glorieuſes qui ont été le fruit des ſoins que ce grand Monarque, donnoit à la Marine, fourniſſent une trop ample matiere à l'Hiſtoire pour que nous ayons pû nous contenir dans les bornes qui reſtoient à ce ſecond Volume ; il ſera ſuivi d'un troiſiéme qui contiendra la fin du Régne de ce Prince. Nous en ſommes reſtés à l'année 1690 : la continuation de la Guerre qui n'a été terminée que par la paix de Riſvik en 1697, & la guerre d'Eſpagne qui a été entrepriſe au commencement du ſiécle préſent ont donné lieu à une grande quantité d'actions ſur la mer ; on tâchera dans l'Hiſtoire que l'on en donnera de ne rien oublier de ce qui peut mériter l'eſtime & l'attention du Lecteur.

Nous renfermerons auſſi dans le troiſiéme Volume un diſcours ſur l'Architecture navale ancienne & moderne. Pour qu'on ne nous accuſe pas d'avoir rien omis de ce qui peut ſervir à la connoiſſance des avantages de la Marine, & en faveur de ceux qui ſont bien aiſe de la voir ſous un autre point de vûe que celui ſous lequel la repréſente l'Hiſtoire que nous donnons, qui n'embraſſe que l'objet militaire ; nous joindrons encore dans ce troiſiéme Volume de bons Mémoires que nous avons ſur le Commerce maritime actuel des différentes Nations.

TABLE DES LIVRES
DE L'HISTOIRE GENERALE
DE LA MARINE,

Contenus dans le Tome II.

LIVRE XXI. *De la Marine des Eſpagnols*, Page 1
LIVRE XXII. *De la Marine des Portugais*, 37
LIVRE XXIII. *De la Marine des Hollandois*, 75
LIVRE XXIV. *De la Marine des Anglois*, 143
LIVRE XXV. *De la Marine des Danois*, 184
LIVRE XXVI. *De la Marine des Suedois*, 243
LIVRE XXVII. *De la Marine des François juſqu'à François I.* 313
LIVRE XXVIII. *De la Marine des François, depuis François I. juſqu'à Louis XIV.* 351
LIVRE XXIX. *De la Marine des François ſous le régne de Louis XIV.* 405

HISTOIRE

Digitized by Google

Vue de Carthagène en Amerique assiegée par la flotte Angloise.

HISTOIRE GENERALE DE LA MARINE.

LIVRE XXI.

De la Marine des Eſpagnols.

LES auteurs ſont de différens avis ſur l'origine du nom de l'Eſpagne : Juſtin croit qu'il vient d'un Hiſpanus qui en a été roi, Cluvier le tire de la ville Hiſpalis nommée aujourd'hui Seville qui étoit capitale de tout le pays : quelques-uns ſe perſuadent qu'il dérive de *Heſperia*, c'eſt ainſi que les Grecs appelloient cette contrée, parce qu'elle eſt à leur occident. Les Romains l'appelloient Iberie, parce qu'elle eſt traverſée par l'Ebre qu'on nomme en latin *Iberus*.

L'Eſpagne eſt bornée au nord par les Pyrénées & l'océan qui lui ſert auſſi de barrieres à l'occident, au midi par le détroit de Gibraltar & une partie de la Méditerranée, & à l'orient par la Méditerranée, & une partie des Pyrénées. Elle eſt ſituée entre le neuviéme & le vingt-troiſiéme degré de longitude, & entre le trente-cinquiéme degré trente-cinq minutes, & le quarante-quatriéme de latitude. Elle forme une preſque iſle environnée de l'océan & de la Méditerranée; ſon circuit entier eſt d'environ ſix cens lieues; & de cinq cens par mer ſeulement; elle eſt par conſéquent dans la ſituation la plus heureuſe pour la navigation. Nous n'irons point chercher dans l'antiquité les premiers habitans de ces contrées & l'époque de leur Marine, nous nous perdrions dans l'obſcurité des fables. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les Phéniciens allerent les premiers y établir des colonies, & y faire commerce, il leur étoit très-avantageux; car pour des marchandiſes de vil prix ils remportoient beaucoup d'or & d'argent, métaux communs & peu eſtimés dans ces pays. Leurs vaiſſeaux en étoient ſi abondamment chargés, que le plus ſouvent leurs ancres étoient d'argent même. Ceux qui avoient fixé leur demeure à Gadés, & paſſoient les colonnes d'Hercule, pêchoient une grande quantité de thons; ils les ſaloient, & les alloient vendre à Carthage. Les Eſpagnols trafiquoient auſſi de leur côté ſur mer; ils portoient à Tyr des eſclaves & du cuivre, comme le dit le prophete Ezechiel, qui les déſigne par le nom de Tubal, ſelon le ſentiment de la plûpart des interpretes, après ſaint Jerôme.

Les Carthaginois attirés par l'or & l'argent, comme l'avoient été les Phéniciens, ſe répandirent auſſi en Eſpagne; & Diodore de Sicile remarque que dans leurs guerres ils trouvoient de grandes reſſources dans les troupes & dans l'argent d'Eſpagne. Les Romains jaloux de l'avantage que les Carthaginois trouvoient en ce pays, vinrent à bout non ſeulement de s'y établir ſur leur ruine, mais encore de ſoumettre les Eſpagnols; & quand ils en célebroient les triomphes à Rome, ils avoient grand ſoin d'étaler les grandes richeſſes qu'ils leur avoient enl-ées.

Juſqu'au tems de Brutus, les Eſpagnols ne s'étoient mis en mer, qu'avec des navires de cuir ; depuis ils équiperent des vaiſſeaux de charge & en grande quantité. Du tems d'Auguſte & de Tibere la marine étoit ſi bien cultivée en Eſpagne, que ſes côtes méridionales envoyoient à Rome des eſcadres conſidérables, & de gros vaiſſeaux marchands, qui en nombre égaloient preſque ceux qui venoient d'Afrique. L'Eſpagne avoit de grands avantages pour la marine & le commerce ; outre la ſituation dont j'ai parlé, la nature lui avoit préparé beaucoup de ports commodes. Le pays étoit coupé par de grands fleuves, & produiſoit une eſpece de jonc nommé *ſpartum* dont on faiſoit d'excellens cordages.

Voilà tout ce qu'on ſçait en général de la marine des Eſpagnols, juſqu'aux révolutions par leſquelles ils paſſerent de la domination des Romains ſous celle des Gots. Depuis ce tems l'hiſtoire nous offre quelques détails de leurs expéditions maritimes que je vais rapporter.

Les Gots, l'un de ces peuples, qui trop reſſerrés dans le nord, vinrent ravager & faire trembler l'empire Romain, lui enleverent l'Eſpagne qu'ils poſſéderent toute entiere ſous Suintilla leur roi. An. J. C. 621.

Vamba quelques années après lui ſucceda ; pendant ſon regne, les Saraſins qui déſoloient les côtes d'Afrique depuis le Nil juſques aux colonnes d'Hercule, & qui portoient partout l'épouvante, formerent des deſſeins ambitieux contre l'Eſpagne. Ils vinrent en ravager les côtes avec une armée navale de deux cens ſoixante-dix vaiſſeaux ; mais Vamba les tailla en piéces, prit ou brûla leurs bâtimens, & remit ainſi la tranquillité dans ſes états. An. J. C. 675.

Sous le roi Egiza les Sarraſins déja très-puiſſans en Afrique, voulurent étendre leur empire dans la Mauritanie. Ils mirent une flotte en mer pour appuyer leur armée de terre. Egiza prit ombrage de cet armement naval qui n'étoit pas éloigné de ſes côtes ; il mit en mer ſes vaiſſeaux pour obſerver la flotte des Sarrazins. Théodemir qui les commandoit l'ayant rencontrée, l'attaqua ſi courageuſement, qu'il en défit une partie, & mit l'autre en fuite.

Ces mauvais ſuccès n'étoufferent point dans les Sarraſins ; connus encore ſous les noms de Maures & d'Arabes, le deſir d'envahir l'Eſpagne, l'exécution n'en fut que différée, car ils en vinrent enfin à bout. Voici l'occaſion qu'ils en eurent : Roderic, roi d'Eſpagne, ſurpaſſant en vices & en cruauté ſes prédéceſſeurs, ſe plongea dans les plus affreux déréglemens ; il deshonora la fille, ſelon quelques-uns, ou ſelon d'autres, la femme de Julien, comte de Ceuta ; celui-ci pour ſe venger de cet outrage paſſa en Afrique, afin d'engager les Maures à entrer dans ſa querelle, & leur expoſa qu'ils pouvoient aiſément s'emparer de l'Eſpagne ; les Sarraſins voulant éprouver & la poſſibilité de ce projet qui les flattoit fort, & la ſincerité du comte, lui donnerent cinq cens hommes avec leſquels il alla ravager les côtes de l'Andalouſie & du Portugal, & s'en revint chargé de butin. Ce ſuccès convainquit les Maures de la bonne foi de Julien ; ils lui confierent une armée de douze mille hommes ſous la conduite de (*a*) Tarif-Aben-Zarca, qui fit une irruption dans le Portugal & l'Andalouſie, & s'empara de beaucoup de villes qui étoient ſans défenſe ; cette premiere conquête attira en Eſpagne une infinité d'Afriquains qui y volerent comme à un riche butin ; Roderic, au bruit de
An. J. C. 713. ces rapides progrès, ſortit de l'aſſoupiſſement où le tenoient les plaiſirs les plus honteux : il mit ſur pied une armée qu'il conduiſit en perſonne, abandonnant ainſi ſa couronne & ſa fortune au hazard d'une bataille, il la perdit avec la vie, & le régne des Gots finit en Eſpagne avec ce prince ; car les Maures trouvant l'Eſpagne ouverte & ſans défenſe, l'inonderent de toutes parts avec la rapidité d'un torrent ; ce royaume infortuné fut enſuite déchiré ſans ceſſe par les gueres cruelles que ſe firent les chrétiens & les infidéles ; la différence de religion & de mœurs les rendirent toujours ennemis irréconciliables ; les Maures s'armoient auſſi quelquefois les uns contre les autres, les chrétiens en faiſoient autant, & l'Eſpagne ainſi arroſée du ſang des deux peuples,

(*a*) Tarif ayant paſſé le Détroit, & débarqué ſes troupes au pied du mont Calpe, ce lieu changea de nom & fut appellé Gebel-Tarif, c'eſt-à-dire, en Arabe, mont de Tarif, c'eſt l'origine du nom de Gibraltar.

étoit le théâtre des plus funeſtes tragédies, & peu en état de cultiver la navigation.

Hizen, fils d'Abderame, qui vivoit en 789. fut le premier roi des Maures qui arma ſur mer, il équipa une flotte au port d'Almerie dans le royaume de Grenade, il la mit ſous les ordres d'un de ſes généraux, qui alla ſaccager les iſles de Majorque, de Minorque, d'Yviça & de Sardaigne.

De nouveaux ennemis attaquerent encore l'Eſpagne; un eſſain de barbares que les beſoins les plus preſſans de la vie avoient fait ſortir des extrémités du Dannemarc & de la Norvége, pays ſtérile & ſauvage, s'étoit établi dans la Neuſtrie; ces Normands (car on leur donna ce nom parce qu'ils étoient originaires du nord) mirent en mer de nombreuſes flottes avec leſquelles ils vinrent ravager les côtes maritimes de l'Eſpagne; s'étant avancés dans les terres pour piller, Ramire roi de Leon, qui avoit amaſſé des troupes, les repouſſa juſqu'à la mer, & prit ou coula à fond ſoixante-dix de leurs bâtimens; il n'en ſeroit échappé aucun ſi Ramire lui-même eût eu quelques vaiſſeaux en mer. An. J. C. 846.

L'année ſuivante, ils reparurent avec une armée navale plus nombreuſe que la premiere, ils ravagerent les environs de Cadis, & pillerent tout le pays. Abderame II. roi des Maures établis en Eſpagne, envoya contr'eux de puiſſantes armées de terre & de mer, qui les obligerent de ſe rembarquer, mais ils ne le firent pas ſans emporter un riche butin.

Les Normands venoient fondre ſur les côtes d'Eſpagne quand ils ſçavoient qu'elles n'étoient pas défendues, l'armement du roi de Cordoue les tint en reſpect pendant quelque tems, & ils furent dix ans ſans oſer faire aucune inſulte parce que ſes côtes étoient gardées par des vaiſſeaux. Mais dans le tems qu'on s'y attendoit le moins, ils équiperent ſoixante vaiſſeaux avec leſquels ils coururent tous les rivages de l'Eſpagne & les iſles Baleares, laiſſant par tout des marques de leur inhumanité.

De tous les ſouverains qui partageoient l'Eſpagne, les Maures étoient les ſeuls qui avoient des vaiſſeaux en mer; Mahomad étant en guerre avec les rois chrétiens, avoit une

An. J. C. 883. marine qu'il ne voulut point laiſſer oiſive ; après avoir équipé une puiſſante flotte à Cordoue & à Séville, il mit à la voile pour aller tenter quelqu'expédition contre le royaume de Galice ; mais ſa flotte fut arrêtée d'abord par des vents contraires & preſqu'entierement ſubmergée par une effroyable tempête qui ſuccéda ; le général Maure avec un très-petit nombre de ſes gens eut bien de la peine à échapper au naufrage.

An. J. C. 979. Les Normands qui s'étoient tant de fois enrichis en Eſpagne y aborderent encore avec de puiſſantes forces navales, & ravagerent pendant deux ans le royaume de Galice. Mais ils furent attaqués dans le tems qu'ils ſe retiroient chargés d'un riche butin, qui les empêchant de regagner aſſez promptement leurs vaiſſeaux, fut cauſe de leur défaite. Ils furent tous tués & leurs vaiſſeaux pris ou brûlés.

L'Eſpagne toujours en proye aux barbares, ſentit enfin la néceſſité d'une marine. Raymond, comte de Barcelone, fut le premier de ſes ſouverains qui en fit l'objet de ſes ſoins.

An. J. C. 1102. Elle devoit lui ſervir dans une expédition qu'il méditoit ; c'étoit de chaſſer les Maures de l'iſle Majorque. Le peu qu'il avoit de vaiſſeaux ne ſuffiſoit pas pour cela, c'eſt pourquoi il ſe ligua avec les Génois & les Piſans qui lui en fournirent un nombre dont il groſſit ſa flotte, après quoi il fit voile pour Majorque. Il attaqua la ville & la prit, mais il ne put pouſſer plus loin ſa conquête, les Maures firent diverſion en attaquant Barcelone, & Raymond fut obligé d'aller à ſon ſecours, laiſſant aux Génois le ſoin d'achever la conquête de l'iſle ; mais ceux-ci, au lieu de conquérir ſur les Maures, leur céderent à prix d'argent comptant ce qu'on leur avoit déja enlevé.

An. J. C. 1147. Barcelone étoit alors le ſeul port où la marine fût un peu animée, la Catalogne avoit un grand amiral, qui en 1147. commanda une armée navale compoſée de vaiſſeaux de Genes & de Barcelone. Après avoir remporté une victoire ſignalée ſur les Maures, il alla mettre le ſiége devant Almerie ; c'étoit une ville du royaume de Grenade, ſituée ſur la Méditérranée, ſon port ſervoit de retraite aux pirates, qui ſe rendoient formidables ſur les côtes maritimes de France, d'Eſpagne & d'Italie ; cette ville aſſiégée par mer & par

Digitized by Google

terre fut forcée. On y fit vingt mille Maures priſonniers (ou trente mille, ſelon d'autres,) qui rachetterent leur liberté à prix d'argent ; on peut voir cette expédition plus détaillée dans la marine des Génois.

En 1228. les Eſpagnols ſe virent enfin forcés à s'adonner tout-à-fait à la marine. Le roi des Maures qui occupoient l'iſle de Majorque déſoloit par ſes brigandages toutes les côtes d'Eſpagne, & les tenoit dans des allarmes continuelles ; les Arragonnois & les Catalans mirent en mer une flotte de cent cinquante-cinq vaiſſeaux de toutes grandeurs, & firent voile vers l'iſle Majorque où ils débarquerent leurs meilleures troupes ; ils attaquerent la ville & la forcerent, ſe rendirent maîtres de toute l'iſle, & ſoumirent encore Minorque, Iviça & toutes les petites iſles qui ſont aux environs. An. J.C. 1228. An. J.C. 1230.

Ces conquêtes qui n'étoient dûes qu'à la marine, firent ſentir aux princes chrétiens d'Eſpagne l'importance de la bien entretenir, ils continuerent d'avoir des vaiſſeaux en mer ; en 1247. Raymond Boniface, amiral de Ferdinand III. roi de Caſtille, lorſqu'il commandoit une flotte de treize vaiſſeaux de guerre, fut attaqué par les Maures, qui avoient aſſemblé vingt navires ; le combat fut vif, les chrétiens remporterent la victoire, & les infidéles eurent trois vaiſſeaux pris, deux briſés & un coulé à fond, le reſte prit le large & échappa. L'amiral dont la flotte avoit été deſtinée à aller faire le ſiége de Séville, vint mouiller dans la riviere qui paſſe par cette ville, afin que le blocus fût formé de ce côté-là, pendant que l'armée de Ferdinand aſſiégeoit la ville par terre. Les Maures que le voiſinage de ces vaiſſeaux incommodoit fort, mirent tout en œuvre pour les brûler ou pour les forcer de ſe retirer ; mais Boniface rendit leurs efforts inutiles, & par un expédient qu'il imagina, décida le ſort de la ville. La communication qu'avoient tous les quartiers par le moyen d'un pont, lui parut un obſtacle à la priſe de la ville, il forma le deſſein de le rompre ; il fit pour cela préparer deux grands vaiſſeaux dont les lourdes maſſes pouſſées par un vent violent & par la marée devoient renverſer le pont, le projet réuſſit comme il l'avoit ſouhaité : le pont étant ren-

Digitized by Google

verſé malgré ſa ſolidité, les habitans effrayés ſe rendirent, c'étoit après ſeize mois de ſiége : cette ville étoit un des plus fort remparts des Maures en Eſpagne.

An J.C. 1148.

Quelques années après Pierre roi d'Arragon mit en mer une flotte encore plus nombreuſe ; elle étoit compoſée de quarante galères & de pluſieurs autres vaiſſeaux, & deſtinée à enlever la Sicile à Charles d'Anjou. Le roi d'Arragon, pour cacher ſon deſſein à toute l'Europe attentive à cet armement, fit répandre qu'il étoit deſtiné à agir contre les Maures d'Afrique ; pour confirmer ce bruit, il fit voile vers l'ancienne Hippone dont il ravagea les côtes, & revirant enſuite de bord, il alla attendre dans l'iſle de Corſe le dénoûement de la conſpiration de Sicile qui ſe termina par le maſſacre des François, connu ſous le nom de Vêpres Siciliennes ; après ce déteſtable ſuccès, il partit pour recevoir le prix de ſa perfidie en Sicile, & y fut couronné.

An J.C. 1282.

Charles d'Anjou trop brave pour laiſſer en paix l'uſurpateur de ſa couronne, armoit puiſſamment à Marſeille pour aller attaquer la Sicile : ſon fils Charles le Boiteux prince de Salerne ſe tenoit prêt à paſſer le détroit, afin d'agir en même tems que ſon pere, mais celui-ci dont l'appareil étoit conſidérable ne pouvant lever l'ancre avant l'automne, envoya par mer des couriers à ſon fils, pour l'avertir de ne ſe point engager dans un combat, quelqu'occaſion que lui en donnaſſent les ennemis ; ces vaiſſeaux d'avis furent pris par ceux du roi d'Arragon qui croiſoient dans ces mers. Les Eſpagnols profiterent des lumieres & des connoiſſances que leur donnerent les lettres interceptées ; Roger Doria banni de la Calabre, & que le roi d'Arragon avoit fait amiral de ſa flotte, ſe préſenta devant Naples avec vingt-ſept galères bien armées, & invita de-là les François au combat, préſumant de leur ardeur & de leur courage qu'ils ne le refuſeroient pas. Le prince de Salerne qui n'avoit point reçu les avis de ſon pere, entraîné effectivement par le feu & l'impétuoſité, accepta le combat, & ſortit avec tout ce qu'il pût aſſembler de vaiſſeaux, il fut défait & pris avec le vaiſſeau qu'il montoit ; un hiſtorien dit que le prince ſortit du port de Naples avec trente-ſix galères & quelques vaiſſeaux, & que

An J.C. 1284.

que Doria avoit quarante-cinq galères & d'autres navires, & qu'il amena neuf galères priſes dans le combat.

Sanche le Brave, roi de Caſtille, ſe vit dans le même tems obligé d'armer ſur mer pour ſe défendre contre les Maures ; il aſſembla des vaiſſeaux de toutes grandeurs pour mettre ſes places maritimes à couvert ; il avoit outre cela douze galères miſes ſous le commandement de Benoiſt Zacharie capitaine Génois, pour ſervir dans l'occaſion ; il dût à ces ſages précautions le ſalut de ſes états attaqués par les Maures. La flotte de plus de cent voiles qu'il avoit aſſemblée au port de Sainte Marie les força de ſe retirer de devant Xerès dont ils avoient formé le ſiége.

Pendant que le roi de Caſtille étoit aux priſes avec les Maures, celui d'Arragon étoit occupé à ſe défendre contre les François. Philippe le Hardi voulant venger le ſang de ſes ſujets, répandu en Sicile par la plus noire perfidie, avoit puiſſamment armé par mer & par terre ; ſa flotte compoſée de cent vingt navires, tant galères que vaiſſeaux de guerre, étoit ſous la conduite d'Enguerrand de Bailleul, & ſa premiere expédition fut de ſe ſaiſir du port de Roſes ; les armes de Philippe furent victorieuſes ſur terre, mais elles eurent un ſuccès différent ſur mer. Il permit à une partie de ſes vaiſſeaux de revenir en France ; par-là il affoiblit ſa flotte, & en occaſionna la ruine. Les François qui s'en retournoient en France furent en chemin attaqués & battus par Marquet amiral de Barcelone, ils perdirent en cette rencontre trente vaiſſeaux ; ceux qui étoient reſtés à Roſes furent ſurpris & ruinés entierement par les habitans joints à Roger Doria, qui firent auſſi priſonnier Enguerrand de Bailleul. An. J. C. 1285.

Le roi d'Arragon ne jouit pas long-tems de ſes avantages, il reçut peu après une bleſſure, que ſon intempérence dans les plaiſirs, avoit rendu mortelle.

La Caſtille de ſon côté étoit toujours inquiétée par les Maures d'Afrique ; le roi de Maroc avoit paſſé la mer & aſſiégé Bejar, petite place dans le royaume de Murcie ; il y avoit perdu beaucoup de monde, & pour rétablir ſon honneur, il ſe mit en mer avec des forces conſidérables ; mais Benoiſt Zacharie amiral de Caſtille l'arrêta, le battit & lui prit treize galères. An. J. C. 1291.

L'Eſpagne alors étoit partagée en pluſieurs royaumes; pour en faire l'hiſtoire, ſuivant l'ordre des tems que l'on s'eſt propoſé, nous ſommes obligés de paſſer ſouvent d'un état à un autre, de la même maniere que dans l'hiſtoire d'un royaume, on parle des provinces en paſſant rapidement & frequemment de l'une à l'autre.

Après la mort de Pierre d'Arragon, Alfonſe ſon fils aîné monta ſur le trône, & mourut après quatre ans de regne; il eut pour ſucceſſeur ſon frere Jacques; Fréderic ſon autre frere fut couronné roi de Sicile; la fortune de ce dernier n'accommoda ni le nouveau roi d'Arragon, ni Charles le Boiteux, tous deux s'unirent pour le faire deſcendre du trône où il s'étoit placé lui-même. Le roi d'Arragon donna à Charles trente galères qui ſe joignirent à quarante autres commandées par Roger Doria. Cette flotte fit voile vers la Sicile, rencontra celle de Fréderic qui étoit compoſée de ſoixante galères ſous les ordres de Fréderic Doria, & lui livra bataille; la flotte de Fréderic fut miſe en déroute, il perdit vingt-deux galères, on fit ſur lui ſix mille priſonniers, dont il auroit été du nombre, ſi les Catalans ne s'étoient ouverts pour lui donner le moyen de ſe ſauver.

An. J.C 1295.

Jacques II. roi d'Arragon, fut très-puiſſant ſur mer, il employa ſes forces maritimes contre l'iſle de Sardaigne, & voici quelle en fût l'occaſion. Le pape Boniface VIII. avoit donné à Jacques premier roi d'Arragon, la Sardaigne, s'il pouvoit en faire la conquête; mais la ſituation des affaires de ce prince ne lui permit pas de la tenter; Jacques II. ſe vit plus en état de l'entreprendre, & il en vint à bout; il arma des vaiſſeaux à Barcelone, à Valence, & tout le long de la côte, il les aſſembla à l'embouchure de l'Ebre, & il en forma une flotte de ſoixante galères, de vingt vaiſſeaux, & de deux fois autant de bâtimens de tranſport qu'il fit mettre à la voile ſur la fin de Juin. L'infant Don Alphonſe étoit à la tête de cette expédition; après avoir débarqué ſes troupes, il attaqua l'iſle de tous les côtés, les Piſans qui en étoient les maîtres ſe défendirent avec beaucoup de valeur, il leur vint un ſecours de vingt-cinq galères, ce qui retarda les conquêtes de l'infant; mais comme il en reçut

An. J.C. 1323.

auſſi de Barcelone un de dix-huit galères, il bruſqua ſes attaques, s'empara des principales villes, & força les Piſans à recevoir les conditions qu'il voulut leur impoſer.

Tandis que l'infant, rendu auprès de ſon pere, lui faiſoit part de ſes triomphes, la Sardaigne ſongeoit à ſecouer le joug qu'il venoit de lui impoſer. Les Piſans qui ne s'étoient ſoumis non plus que par force, appuyerent la révolte de cette iſle auſſi-bien que les Gibelins Génois, qui fortifierent de vingt-deux galères la flotte des rebelles. Le roi d'Arragon pour les faire rentrer dans le devoir, envoya une flotte en Sardaigne ſous la conduite de François Carroſo général de ſes galères, qui entra ſur la fin du mois d'Août dans le golfe de Cagliari : la place de ce nom fut attaquée par mer & par terre, & emportée dans un aſſaut, où les Arragonois eurent tout l'avantage. Les Piſans affoiblis firent un traité par lequel ils laiſſerent les Arragonois ſeuls maîtres de la Sardaigne. An. J.C. 1325.

Don Jacques roi d'Arragon mourut peu de tems après qu'il eut pacifié les troubles de la Sardaigne ; mais Alfonſe IV. ſon fils & ſon ſucceſſeur les vit renaître. Les habitans de cette iſle, toujours diſpoſés à recouvrer une liberté qu'ils n'avoient perdue que par force, faiſoient de tems en tems éclater leurs deſirs pour l'indépendance ; ils rompoient auſſi facilement les traités qu'ils les faiſoient ; & les Genois qui connoiſſoient leurs diſpoſitions, avoient grand ſoin d'entretenir cet eſprit de révolte. Ceux-ci étoient alors diviſés en deux partis ; les Gibelins & les Guelphes. Les premiers réſidoient à Savone, & les autres à Gènes ; les Gibelins étoient ceux qui excitoient la Sardaigne à la rébellion. Aiton Doria l'un de leurs chefs ayant équipé neuf galères & quelques vaiſſeaux, fit voile vers la Sardaigne ; il rencontra neuf navires Catalans, les attaqua & les coula à fond. An. J.C. 1326. An. J.C. 1330.

Enſuite il alla donner l'allarme aux Arragonois qui étoient dans l'iſle, aſſiégea le fort de Cagliari, donna occaſion aux habitans de prendre les armes, & ayant ſaccagé tout ce qui appartenoit aux Eſpagnols, il ſe retira en Corſe au port de Bonifacio. Les Catalans, irrités de cette perte, armerent dans leurs ports quarante galères & trente brigantins, avec

leſquels ils allerent ravager la côte de Gènes, & brûler toutes les maiſons de plaiſance ſans diſtinction des Gibelins ni des Guelphes. Les Guelphes qui traitoient avec le roi d'Arragon, & qui s'engageoient à lui fournir quinze galères, ſe voyant enveloppés dans une vengeance qu'ils n'avoient pas méritée, rompirent le traité, & s'unirent aux Gibelins pour faire la guerre au roi d'Arragon. Ces deux partis reconciliés contre un ennemi commun, mirent en mer une flotte de cinquante vaiſſeaux qui alla ravager les côtes de la Catalogne, prit pluſieurs vaiſſeaux, & laiſſa partout des marques de repréſailles. Treize de leurs galères paſſerent enſuite en Sardaigne, & attaquerent vivement le port & la fortereſſe de Cagliari ; mais elles furent repouſſées. Ces hoſtilités, ces dommages & ces révoltes qui ſe ſuccédoient ſans interruption, rebuterent tellement Alphonſe, qu'il réſolut de rompre les engagemens contractés avec le pape, qui le jettoient dans de ſi grands inconvéniens ; mais comme il étoit occupé de ce deſſein, il mourut
An. J.C. 1336. à Barcelone. Piédre IV. ſon fils lui ſuccéda. Le changement de maître fit un changement dans les affaires de Sardaigne : les troubles s'y calmerent, & l'autorité du nouveau monarque y fut reſpectée.

Pendant que l'indocilité de la Sardaigne occupoit le roi d'Arragon, Alphonſe XI. roi de Caſtille, avoit à ſoutenir une guerre fâcheuſe contre les Maures, qui l'attaquoient continuellement ; ils firent entr'autres efforts, paſſer en Eſpagne une armée de ſoixante-dix mille chevaux & de quatre cens mille hommes de pied : pour ce paſſage ils avoient en mer ſoixante-dix galères & cent quatre-vingt autres bâtimens. Les rois d'Arragon & de Portugal, également intereſſés à déconcerter leur deſſein, prêterent des forces au roi de Caſtille. L'amiral d'Arragon qui croiſoit dans le détroit pour troubler le paſſage des infidéles, fut défait & tué dans un combat. L'amiral de Caſtille avec le peu de galères qui étoient ſous ſes ordres, faiſoit de tems en tems quelque priſe ; mais Alphonſe, deſirant avec trop d'impatience la deſtruction de ſes ennemis, reprocha à ſon amiral de ne leur pas faire autant de mal qu'il pouvoit. Celui-ci piqué d'un reproche

qu'il ne méritoit pas, voulut faire voir que la force lui manquoit, & non la valeur ; il alla imprudemment avec ſa petite flotte attaquer les Maures qui étoient infiniment ſupérieurs, il ſe battit en déſeſperé, mais il fut vaincu & tué, tous ſes vaiſſeaux furent perdus à la réſerve de cinq galères qui gagnerent le port de Tariffe. An. J. C. 1340.

Les Maures ſe virent par cette défaite les maîtres de la mer, & débarquerent leurs troupes ſans obſtacle à Gibraltar, & à Algezire ville de l'Andalouſie, qui n'exiſte plus aujourd'hui. Etant en poſſeſſion de ces deux places, & ayant la mer libre, ils crurent n'avoir rien à craindre de ce côté-là, c'eſt pourquoi ils déſarmerent tous leurs vaiſſeaux & les enfermerent dans leurs ports ; les infidéles ſe porterent enſuite devant Tariffe, ville de l'Andalouſie alors fort conſidérable, ſur les côtes du détroit, à ſept lieues de l'Afrique vers le nord, à quatre d'Algezire, & à cinq de Gibraltar, & en firent le ſiége. Le roi de Caſtille preſſé, ſuppléa à la force par la prudence, l'activité & la valeur, il fit armer promptement quinze galères & douze vaiſſeaux, qui, joints aux navires venus de Portugal, formerent une flotte peu nombreuſe, à la vérité, mais bien utile dans un tems où les ennemis n'en avoient point en mer ; cette flotte alla dans le détroit couper aux Maures les vivres qui leur venoient d'Afrique ; la famine irrita les ſoldats Maures ; la confuſion, la maladie & la jalouſie entre les chefs s'y joignirent : & le roi Albohacen qui commandoit cette armée penſoit déja à ſe retirer, lorſque la flotte Eſpagnole ayant été battue d'une furieuſe tempête qui la briſa contre les côtes, & les vivres revenant abondamment à l'armée des barbares, le ſiége fut pouſſé avec une nouvelle vigueur. L'Eſpagne allarmée de voir la fortune & la force du côté de ſes ennemis, ſe prépara aux plus grands efforts ; les rois d'Arragon, de Caſtille & de Portugal mirent ſur pied une armée de 25000 fantaſſins & de quatorze mille chevaux, elle fut commandée par les rois de Caſtille & de Portugal ; ces deux princes avec des forces ſi inégales attaquerent l'armée des infidéles devant Tariffe ; la bataille devoit décider du ſort de toute l'Eſpagne ; auſſi les princes animant

les ſoldats par leur exemple, tomberent ſur les infidéles avec tant d'impétuoſité, qu'ils les enfoncerent ; la multitude des Maures ne ſervit qu'à les embarraſſer dans leur défenſe & dans leur fuite ; les Eſpagnols, profitant de leur déſordre, en firent un ſi horrible carnage, que la quantité des morts dont les hiſtoriens font mention paroît incroyable ; tous conviennent que ſi les Eſpagnols, laſſés de tuer, ne s'étoient amuſés au pillage, il n'auroit pas échappé dans cette mémorable journée un ſeul homme des infidéles.

An J.C. 1341. L'année ſuivante, le roi de Caſtille tira un grand avantage de la conſternation des Maures ; il leur enleva pluſieurs places ; & pour ſe rendre maître de la mer, il arma quarante galères & d'autres vaiſſeaux qu'il mit ſous la conduite de Bocanegra Génois. Ce général ayant rencontré douze galères du roi de Grenade, les attaqua, en brûla quatre, en coula deux à fond, & emmena les ſix autres. Les Maures, pour réparer leurs pertes, firent paſſer en Eſpagne ſur quatre-vingt galères une armée, laquelle étant entrée dans l'embouchure du fleuve de Guadamecil pour débarquer, fut bloquée par Bocanegra, à qui s'étoient jointes dix galères Portugaiſes ; treize galères ſortiés du port d'Algezire vinrent pour ſecourir les Maures, mais Bocanegra envoya contr'elles une partie de ſes vaiſſeaux qui en coulerent à fond quatre, & en prirent deux, pendant que le reſte alla ſe briſer contre les rochers ; Bocanegra fut rejoint par ſes vaiſſeaux victorieux, & livra bataille aux Maures qui furent encore vaincus, avec perte de vingt-cinq galères.

Après cette expédition, les dix galères Portugaiſes furent rappellées, ſans que la flotte Caſtillane en fût pour cela affoiblie, parce qu'elles furent remplacées par vingt galères Arragonnoiſes, qui de treize galères des Maures qu'elles avoient rencontrées dans leur route, en avoient pris quatre, & fait échouer deux.

An. J.C. 1342. Ces proſpérités ranimerent le courage du roi de Caſtille, & lui firent entreprendre le ſiége d'Algezire : il fit inveſtir cette ville par mer & par terre au mois d'Août de l'an 1342. Pendant ce ſiége, qui dura dix-neuf mois, ſa flotte compoſée de vaiſſeaux Génois, Portuguais & Arragonnois

Digitized by Google

croiſoit dans le détroit, & s'empara de beaucoup de bâtimens chargés de vivres, appartenans aux ennemis ; elle fut fortifiée ſur la fin du ſiége par vingt galères du roi d'Arragon, ce qui détermina les Maures à ouvrir leurs portes au roi de Caſtille qui y fit une entrée triomphante ; ce prince laiſſa dans cette ville un monument de ſa gloire & de ſa religion ; il conſacra à la ſainte vierge un temple dont les infidéles faiſoient leur principale moſquée.

Pendant que le roi de Caſtille étoit ainſi occupé, celui d'Arragon n'étoit pas oiſif ; il faiſoit la guerre à ſon beau-frere le roi de Majorque ; après avoir paſſé dans cette iſle avec une flotte de cent ſix voiles, il s'en rendit le maître, en chaſſa le ſouverain, & s'empara de Minorque & d'Iviça.

Les rois de Caſtille & d'Arragon avoient été juſques-là aſſez unis ; ils s'étoient même ſecourus mutuellement contre leurs ennemis, mais la bonne intelligence qu'il eſt bien rare de voir long-tems entre deux monarques voiſins ſe rompit enfin, & pour un ſujet de peu d'importance. Don Piédre, roi de Caſtille, faiſant ſon ſéjour à Sevile, deſcendit ſur le bord de la mer pour y prendre le divertiſſement de la pêche du thon ; pendant qu'il y étoit occupé, dix galères Arragonnoiſes accompagnées de quelques vaiſſeaux, rangeoient la côte, & ayant apperçu deux navires Génois chargés d'huile, les attaquerent & les prirent à la vûe du roi de Caſtille, & dans un de ſes ports : ce prince fit dire au général Arragonnois qu'il avoit manqué de reſpect pour ſa perſonne, & qu'il eût à rendre au plûtôt ce qu'il avoit pris ; l'Arragonnois répondit qu'il combattoit ſes ennemis par tout où il les trouvoit, & ne laiſſa pas d'emmener ſa priſe ; le roi de Caſtille n'écoutant que ſon reſſentiment, ſans autre formalité, fit arrêter tous les vaiſſeaux Catalans qui étoient dans ſes ports, & déclara la guerre au roi d'Arragon ; celui-ci qui n'avoit nulle part à tout ce qui s'étoit paſſé, pour n'avoir point de guerre, déſavoua ſon officier & voulut dédommager les Génois du tort qu'on leur avoit fait. Mais le roi de Caſtille déterminé à la guerre, envoya ravager les provinces voiſines du royaume d'Arragon, & ſurprit

An. J.C. 1355. pluſieurs places; il mit en mer dix-huit galères avec leſquelles il aſſiégea & prit Guardamar ſur la côte de Valence à l'embouchure de la Segre; il brûla la ville après l'avoir priſe, mais il ne put venir à bout du château, une tempête furieuſe jetta ſes galères ſur la côte & en fit échouer ſeize; cette diſgrace ne fit que ranimer ſa fureur, il s'en retourna à Séville où il travailla à un armement de quatre-vingt navires & quarante-une galères; avec cette armée, il alla ſe préſenter devant Barcelone, mais la flotte Arragonnoiſe, qui n'étoit que de quarante bâtimens, l'empêcha d'aborder. Il ſe retira, & cet appareil fut ſans effet. La guerre entre ces deux rois fut longue, & dura juſqu'à la fuite de Piédre de Caſtille, ſurnommé le cruel, qui ſe vit forcé d'aller chercher un aſyle hors de ſes états; il en ſortit avec vingt-deux navires & une galère, fuyant vers Bayonne: il eut le malheur de perdre la galère qui le ſuivoit, & qui étoit chargée de ce qu'il avoit de plus précieux.

Pour l'honneur de la marine en Eſpagne, je me hâte de paſſer au régne de Ferdinand V. C'eſt ſous ce régne qu'elle a atteint ſon plus haut point de réputation. D'ailleurs, depuis ce que l'on vient de rapporter juſqu'à ce prince, l'hiſtoire n'offre rien de conſidérable pour la marine que nous n'ayons rapporté en d'autres endroits.

Ferdinand étoit d'une taille médiocre, mais bien proportionnée, & très-adroit dans tous les exercices du corps. Il parloit bien, & ſans être lettré ni ſçavant, il aimoit & récompenſoit les lettres, les ſciences & les arts; il étoit ſobre, chériſſoit la juſtice & la religion, & avoit d'ailleurs toutes les qualités qui forment le grand prince, & ſur-tout un grand & trop grand amour pour la gloire; car il le fit éclater plus d'une fois au-delà de ſes véritables bornes. Par ſon mariage avec la reine Iſabelle princeſſe d'un rare mérite, il réunit ſur ſa tête les couronnes de Caſtille, de Leon, d'Arragon, de Navarre & de Grenade. C'eſt ſous lui que le nouveau monde fut découvert auſſi-bien que pluſieurs iſles de l'océan, & que commencerent ces heureuſes navigations qui nous ont fait découvrir des tréſors, qui juſqu'ici ont enrichi toutes les nations, & qui toujours renaiſſans enrichiront encore les nations à venir.

Ferdinand

Ferdinand ne fut pas plûtôt placé ſur le trône de Caſtille, qu'il envoya une flotte aux iſles Canaries pour les ſoumettre à ſon obéiſſance, & qu'il fit partir vingt-cinq navires pour la Guinée, où il établit un commerce d'autant plus avantageux, qu'il payoit les précieuſes marchandiſes qu'il en tiroit avec des coquillages que les habitans de ces pays eſtimoient plus que l'or & l'argent, parce qu'ils attachoient à cette production de la mer une grande vertu contre le tonnerre ; ces vingt-cinq navires revinrent richement chargés, ſans pourtant que Ferdinand en profitât, car ils tomberent entre les mains du roi de Portugal contre qui il étoit en guerre. An. J. C. 1476.

Mahomet II. qui avoit allarmé toute l'Europe par la rapidité de ſes conquêtes, avoit formé de grands projets ſur l'Italie, il s'étoit déja rendu maître d'Otrante, port fameux vers la bouche du golfe adriatique. Ferdinand envoya ſur les côtes d'Italie une flotte de ſoixante-dix vaiſſeaux bien équipés pour arracher cette place des mains des infidéles. Ce puiſſant ſecours qui arriva à Otrante avec la nouvelle de la mort de Mahomet, obligea les Turcs à l'abandonner. An. J. C. 1481.

L'Europe n'étoit pas le terme des vûes & des ſoins de Ferdinand ; il les portoit plus loin. Des ſept iſles des Canaries, quatre étoient déja conquiſes ; il reſtoit encore la grande Canarie, Teneriffe, & la Palme à conquerir ; il fit partir une eſcadre qui, profitant des diviſions qui regnoient dans la grande Canarie entre deux rois qui s'en diſputoient le gouvernement, la ſoumit, en faiſant mourir l'un, & ſe déclarant pour l'autre. An. J. C. 1484.

Charles VIII. roi de France entrant dans les droits de la maiſon d'Anjou, s'étoit emparé du royaume de Naples. Ferdinand inquiet du voiſinage d'un ſi puiſſant monarque, & craignant pour la Sicile, entra dans la ligue formée en Italie pour éloigner les François. En prenant ce parti, il viola le traité qu'il avoit fait avec Charles VIII. & la parole qu'il lui avoit donnée de ne point s'intereſſer dans l'affaire de Naples. Il envoya une flotte compoſée de galères & de vaiſſeaux ſous la conduite de Gonſalve Hernandès de Cordoue au ſecours du roi de Naples : cette flotte étoit

An.J.C.1495. chargée de cinq mille hommes de pied & de ſix cens chevaux. Ce général qu'on nommoit le grand capitaine recouvra la Calabre, & fortifié de ſoixante-dix vaiſſeaux, il enleva la ville de Naples aux François.

Ce ne furent-là que des eſſais de la marine ſous Ferdinand. Pendant ſon régne on découvrit ces terres immenſes que de vaſtes mers ſéparent de notre continent. Les voyages de long cours entrepris avec ſuccès ; la découverte du nouveau monde ; la conquête de pluſieurs royaumes ; des établiſſemens avantageux ſur les côtes d'Afrique ; aux Canaries, aux grandes Indes ; des peuples barbares, inconnus juſqu'alors, ſoumis ; des tréſors inépuiſables découverts, ont immortaliſé la mémoire de Ferdinand. Je n'entrerai point dans le détail de ces grands événemens dont les rois de Portugal ont partagé la gloire ; on pourra les voir dans l'autre partie de l'hiſtoire générale de la marine concernant l'objet politique, ou le commerce.

Ferdinand après la mort de la reine Iſabelle ſon épouſe avoit abandonné la Caſtille à Jeanne ſa fille & à ſon mari Philippe d'Autriche pere & mere de Charles-Quint, & s'étoit retiré dans ſon royaume d'Arragon, s'appliquant uniquement à conſerver les états qui lui reſtoient. Gonſalve qui lui avoit conquis le royaume de Naples fut ſoupçonné de le vouloir uſurper ; & quoique tout parlât en faveur de l'innocence de ce grand capitaine, le roi voulut s'en aſſurer lui-même, & ſe rendre à Naples. Il équipa pour ce voyage une flotte conſidérable compoſée d'un grand nombre de galères, de vaiſſeaux de Catalogne & de Sicile, & d'une grande quantité de moindres vaiſſeaux & de bâtimens de tranſport. Il partit de Barce-

An.J.C.1506. lone ; mais les vents contraires l'obligerent à relâcher dans pluſieurs ports d'Eſpagne & de France. Il prit la route de Gènes ; & avant que d'y arriver, il fut joint par Gonſalve & par toutes les galères que celui-ci avoit emmenées, ce qui calma un peu ſes inquiétudes. Continuant ſa route, il apprit la mort du roi de Caſtille ſon gendre. L'on fit auprès de lui des inſtances pour l'engager à retourner ſur ſes pas, & à reprendre le gouvernement de Caſtille ; mais il y réſiſta, & ſe ren-

dit à Naples. Les troubles qui déſolerent la Caſtille depuis la mort de Philippe d'Autriche & la démence de Jeanne ſa femme, rappellerent néanmoins Ferdinand en Eſpagne. Il partit de Naples au commencement de Juin avec une flotte de ſeize galères, & d'un grand nombre de bâtimens de tranſport; il alla mouiller à Savone dans l'état de Gènes, où il eut une entrevûe avec Louis XII. roi de France, dont il avoit épouſé la niece. Le roi de France lui donna des marques de confiance en lui faiſant viſite ſur ſa galère ſans être bien accompagné. Ferdinand répondit en roi à cette politeſſe; & après avoir ſéjourné trois jours à Savone, il ſe rembarqua pour ſe rendre en Eſpagne, où il reprit l'adminiſtration du royaume de Caſtille. An. J. C. 1507.

Pendant que Ferdinand étoit occupé à rétablir le bon ordre & la paix dans ce royaume, le cardinal Ximenès archevêque de Tolede travailloit à porter l'épouvante ſur les côtes d'Afrique. Ce grand homme exécuta la célébre entrepriſe ſur Oran. Oran eſt une ville maritime d'Afrique ſur les côtes de Barbarie au royaume d'Alger dans la Province de Tremiſen, ſituée à l'oppoſite de Carthagene. Cette place étoit l'entrepôt & l'azyle de tous les pirates qui ravageoient les côtes d'Eſpagne; le cardinal Ximenès réſolu de l'enlever aux Maures, fit un armement de quatre-vingt vaiſſeaux, de treize galères & de pluſieurs autres bâtimens. Cette flotte chargée de dix mille hommes de pied & de quatre mille chevaux, mit à la voile vers le mois de Mai; elle ſortit du port de Carthagene avec un vent favorable. Le lendemain jour de l'aſcenſion, elle entra dans le port de Marzalquivir à une lieue d'Oran. La deſcente ſe fit ſans obſtacle; la ville d'Oran fut battue par l'artillerie des vaiſſeaux pendant qu'on la preſſoit par terre. L'attaque fut ſi vive & ſi bien conduite, & le ſuccès ſi prompt & ſi heureux, que la priſe de cette place fut regardée par les Eſpagnols comme miraculeuſe. A peu près dans le même tems Ferdinand mit en mer une armée navale qui alla forcer les Vénitiens à rendre toutes les places de la Pouille, qui appartenoient au royaume de Naples. An. J. C. 1509.

Charles d'Autriche ſi connu ſous le nom de Charles-

Quint ſuccéda à Ferdinand. Le cardinal Ximenès qui ſe trouvoit à la tête des affaires, continua d'en avoir l'adminiſtration pendant l'abſence du nouveau roi, & par ſes ordres. Il n'omit point de regler tout ce qui concernoit la marine, & fit radouber tous les vaiſſeaux, & conſtruire des galères. Il n'eut point à ſe repentir de cette précaution ; car l'eſcadre qu'il mit en mer pour donner la chaſſe aux infidéles, s'empara de dix galères Turques avec plus de ſix cens hommes.

Ximenès ne fut pas ſi heureux en Afrique : les habitans d'Alger en proye à l'ambition de deux princes Maures qui ſe diſputoient la ſeigneurie de cette ville, appellerent à leur ſecours Horuc Barberouſſe qui y accourut ; mais ce pirate au lieu d'être le protecteur de cette ville, en devint l'uſurpateur ; il ſe fit lui-même roi d'Alger, & employa les premiers momens de ſa puiſſance à ravager les côtes d'Eſpagne. Le Cardinal Ximenès ſollicité par le fils du roi que Horuc avoit dépouillé de ſes états, & engagé par les interêts du royaume dont il avoit l'adminiſtration, envoya en Afrique Diego Vera avec un grand nombre de vaiſſeaux & de galères que montoit une armée de huit mille hommes. Le général Eſpagnol qui avoit ordre de faire le ſiége d'Alger, ſe conduiſit avec ſi peu de prudence, que Horuc battit ſes troupes, en fit un horrible carnage, diſſipa ce qui pût échapper à ſa fureur ; Diego Vera lui-même eut beaucoup de peine à regagner l'Eſpagne.

Après la mort de Horuc, ſon frere connu ſous le nom redoutable de Barberouſſe, ſuccéda à ſon autorité dans Alger, & ſe rendit maître de Tunis. Cette conquête allarma les princes chrétiens qui ſe liguerent contre la puiſſance d'un ſi terrible ennemi de leur religion & de leurs états. Charles d'Autriche qui avoit pris poſſeſſion du royaume d'Eſpagne, ſe mit à la tête de cette confédération. Le pape fournit neuf galères pour cette expédition ; la religion de Malthe quatre, le roi de Portugal vingt, & un grand galion ; tous ces vaiſſeaux joints à ceux d'Eſpagne, de Gènes, de Sicile & de Naples faiſoient environ trois cens ſoixante voiles, & portoient quarante mille hommes de combat ;

ils étoient commandés par Charles d'Autriche, plus connu ſous le nom de Charles-Quint. Après avoir fait voile de Cagliari où étoit le rendez-vous général, il toucha le 25 Juin An. J.C. 1535. à Portofarina éloigné de ſix lieues de Tunis. Tous les vaiſſeaux étant arrivés, ou ayant pris terre à la vûe du fort de la Goulette, Charles-Quint y établit ſon camp, malgré plus de trois cens piéces d'artillerie qui tiroient de ce fort qu'il vint même à bout de prendre; il s'empara bientôt auſſi de Tunis, & après y avoir replacé le véritable roi ſur ſon trône, & forcé Barberouſſe à s'enfuir, il appareilla pour s'en retourner en Europe; il vint d'abord mouiller à Trapani, delà à Palerme, à Meſſine & à Naples, où il entra triomphant.

Charles animé par un ſi glorieux ſuccès, voulut tenter contre Alger une pareille entrepriſe; mais comme ſes meſures ne furent pas ſi bien concertées dans cette affaire que dans celle de Tunis; le ſuccès auſſi n'en fut pas le même. Il aſſembla bien à la vérité en Italie, en Allemagne, & en Eſpagne les forces qui lui parurent ſuffiſantes pour cette expédition; ſon armement étoit de deux cens cinquante vaiſſeaux parmi leſquels il y avoit ſoixante-cinq galères, & ſon armée de terre de vingt-deux mille hommes; mais il fit peu de cas des avis d'André Doria excellent homme de mer, qui lui conſeilla de remettre ſon départ au printems ſuivant, alléguant que la ſaiſon étoit trop avancée pour ſe mettre en mer; & que s'il le faiſoit, il auroit à eſſuyer les gros tems de l'automne qui incommoderoient, diſoit-il, ſa flotte & ſon armée, s'ils ne la ruinoient tout-à-fait. Charles n'écoutant que la gloire qu'il avoit acquiſe à Tunis, s'en promit autant à Alger, & ſe mit inconſidérément en mer dans un tems qui n'invite qu'à la quitter. Cette témérité lui coûta cher: ayant débarqué ſes troupes aſſez près d'Alger, il s'y retrancha effectivement, & s'y fortifia malgré l'oppoſition des Maures; mais il eut à combattre les vents & les orages, il s'en éleva un des plus terribles qui dura pluſieurs jours & pluſieurs nuits. Une pluie continuelle inonda les tranchées, ruina les fortifications, & amollit la terre de telle ſorte que les ſoldats ne pouvoient ſe tenir fermes ſur leurs pieds. La poudre An. J.C. 1541.

humectée ou mouillée rendoit inutiles les armes à feu ; le vent emportoit les huttes, les tentes & les épaulemens. L'infanterie qui ne pouvoit ni attaquer ni ſe défendre, fut taillée en piéces par les Maures, ou périt par les mauvais tems. Quant à la flotte, les vaiſſeaux rompus par les coups de mer ſe fracaſſoient les uns contre les autres, ou alloient ſe briſer ſur des rochers. D'autres étoient engloutis avec leurs équipages. Cent quarante gros vaiſſeaux & quinze galères périrent dans cette funeſte circonſtance, ainſi qu'une infinité d'hommes & de chevaux, & quantité de vivres. Charles ne trouva point d'autre reméde à cet affreux déſaſtre, que de rembarquer le peu qui lui reſtoit de ſon armée ; encore ne le fit-il que très-difficilement, car les barques qui venoient chercher les troupes, n'en pouvant prendre que peu, parce que la mer étoit groſſe, laiſſoient aux Maures le tems & la facilité de tuer une partie de ceux qui attendoient ſur le rivage. Charles avec ce qu'il pût ſauver de ſes vaiſſeaux & de ſes troupes, ſe retira en Eſpagne. Il
an J.C. 1541. arriva à Carthagene au mois de Novembre.

Philippe II. fils de Charles-Quint ayant ſuccédé à ſon pere au royaume d'Eſpagne, ſe vit dans l'obligation de ſoutenir la guerre en Afrique, pour conſerver les places qu'il y poſſédoit. Oran n'étoit point une ville indifférente aux Eſpagnols & aux Turcs. Les Eſpagnols qui s'en étoient ſaiſis avoient par-là une entrée facile en Afrique, & par ce moyen y aſſuroient & favoriſoient leurs conquêtes, & tenoient les Maures en bride : les Turcs avoient grand interêt de reprendre cette ville, parce que ſans elle ils ne pouvoient être paiſibles poſſeſſeurs de la côte de Barbarie. Réſolus d'en chaſſer les Eſpagnols, ils aſſemblerent un grand nombre de vaiſſeaux, de galères, de galiottes, & en firent le ſiége. Le roi d'Eſpagne pour la ſecourir, fit partir de Carthagene une flotte. Les Turcs effrayés à la vûe d'un armement
An. C. J. 1565. auſſi conſidérable que prompt, leverent le ſiége & prirent la fuite avec tant de tumulte & de précipitation, qu'ils laiſſerent toute leur artillerie. Le général Eſpagnol les ſuivit, & leur prit trois gros vaiſſeaux & vingt-cinq galiottes.

Les Turcs ayant réſolu l'année ſuivante de faire une nouvelle tentative ſur Oran, Philippe II. mit en mer une flotte de cent treize galères, d'un galion d'une grandeur extraordinaire, & d'environ cent vaiſſeaux pour porter les munitions & les troupes. Don Garcie de Tolede qui la commandoit, fit avorter le projet des Turcs, & s'empara du pignon de Velés, fortereſſe fameuſe occupée alors par les corſaires qui déſoloient les côtes d'Eſpagne, & qui troubloient la navigation du détroit. An. J. C. 1564.

Le roi d'Eſpagne après avoir ſauvé Oran, entreprit de s'emparer de Tunis, qui refuſant de payer le tribut que lui avoit impoſé Charles-Quint, avoit formé le deſſein de ſe mettre ſous la protection du grand ſeigneur. Jean d'Autriche dont les galères étoient oiſives depuis la bataille de Lépante, fut choiſi pour cette expédition. Il partit le 8 de Septembre du port de l'ancienne Lilibée en Sicile avec cent ſeize galères & pluſieurs autres bâtimens; il débarqua ſes troupes ſans obſtacle, & s'empara aiſément de Tunis, parce que les habitans avec leurs effets s'étoient réfugiés ſur les montagnes & dans les bois; il ſe rendit maître avec une égale facilité de la ville de Biſerte. Quelques-uns du conſeil d'Eſpagne & de celui de Don Jean étoient d'avis qu'on démantelât Tunis, & qu'on ruinât le fort de la Goulette: quoique cet avis fut fort ſage, comme on le reconnut dans la ſuite, le contraire l'emporta; & on augmenta les fortifications de la ville entre laquelle & la Goulette on bâtit un nouveau fort. Jean d'Autriche établit partout de fortes garniſons, & fit voile vers la Sicile. Selim II. chagrin de la priſe de Tunis, penſa ſérieuſement à la recouvrer. Dans ce deſſein, il fit l'année ſuivante partir de Conſtantinople ſous les ordres de Sinan bacha une armée navale forte de cent ſoixante galères, trente gros vaiſſeaux, & de pluſieurs autres navires de moindre grandeur. Les troupes dont ces vaiſſeaux étoient remplis, montoient à quarante mille hommes: Sinan avec ces forces, & favoriſé par la diviſion qui regnoit entre les Eſpagnols, prit Tunis, le nouveau fort & la Goulette; après un ſi glorieux ſuccès il retourna à Conſtantinople. An. J. C. 1573. An. J. C. 1574.

La côte d'Afrique étoit depuis long-tems le théâtre de la guerre. Don Sébaſtien roi de Portugal fut tenté d'y aller auſſi faire éclater ſon nom. Il fit un armement de plus de deux mille voiles ; mais parmi cette multitude de vaiſſeaux, à peine y en avoit-il ſoixante qui fuſſent en état de défenſe. Les troupes ne valoient pas mieux que les vaiſſeaux ; elles conſiſtoient en payſans ſans expérience, & en une nobleſſe qui avoit eu plus de ſoin de ſe parer que de s'armer comme il faut. Le roi fit voile de Liſbonne le 25 Juin, & alla
An. J. C. 1578. mouiller à Cadix où il ſéjourna quinze jours ; il en partit & alla jetter l'ancre entre Tanger & Arſille ſur les côtes de l'océan. Après avoir débarqué ſes troupes, & formé ſon armée, il la conduiſit imprudemment dans les terres ; elles lui étoient inconnues ; ainſi écarté de ſes vaiſſeaux, il fut coupé, ſon armée enveloppée & entierement défaite. Quelques-uns prétendent que ce prince y perdit la vie ; d'autres ont avancé que ne pouvant ſoutenir la honte d'un ſi mauvais ſuccès, il s'étoit condamné à une vie errante & cachée.

Quoiqu'il en ſoit, le cardinal Henri, grand oncle de Don Sebaſtien, monta après lui ſur le trône de Portugal ; mais il n'y fut pas long-tems ; il mourut au milieu des débats excités pour lui donner un ſucceſſeur. Tous les prétendans ſe préſenterent alors ; chacun s'efforça de faire valoir ſes droits. Cependant Don Antoine prieur de Crato qui avoit le peuple pour lui, ſe trouvant à portée fut declaré roi dans Liſbonne. Philippe II. qui d'abord n'avoit mis en mouvement pour appuyer ſes prétentions que les ſçavans des Univerſités, eut recours alors aux armes, raiſons qu'au défaut de la perſuaſion les rois mettent ordinairement en œuvre. Il envoya une armée de terre ſous les ordres du duc d'Albe, qui entra en Portugal le 27 de Juin avec une flotte de ſoi-
An. J. C. 1580. xante galères & de pluſieurs autres vaiſſeaux, commandée par le marquis de Sainte Croix, qui entra dans la riviere de Liſbonne, & s'empara de tous les vaiſſeaux Portugais qui s'y trouverent. Le duc d'Albe avançant de ſon côté, s'empara de la capitale du royaume, & le 11 de Septembre il y fit proclamer roi de Portugal Philippe II.

Don

Don Antoine ne pouvant tenir contre un ſi redoutable rival, alla implorer le ſecours de l'Angleterre & de la France; il trouva de la protection auprès de Catherine de Medicis mere de Henry III. qui avoit auſſi des prétentions ſur le royaume de Portugal. Cette princeſſe avoit beaucoup d'autorité, & fit réſoudre dans le conſeil qu'on équiperoit une flotte qui conduiroit Don Antoine aux iſles Açores. La principale de ces iſles étoit dans ſes intérêts, & les Caſtillans n'étoient aimés dans aucunes. La flotte qu'on équippa, & que commandoit le général Strozzi, étoit compoſée d'environ ſoixante-dix vaiſſeaux de toutes grandeurs. Elle avoit à bord ſix mille hommes; neuf de ces vaiſſeaux prirent les devans & arriverent à l'iſle de Tercere, où Emmanuel de Sylva commandoit pour Don Antoine; le reſte fit voile quelque tems après, & alla faire ſa deſcente à l'iſle de S. Michel. Philippe, informé de la deſtination de cette flotte, arma auſſi pour tâcher de conſerver les Açores, qui lui étoient d'une extrême importance pour la navigation des Indes orientales & occidentales: cet armement étoit compoſé de cinquante gros navires, de cinq plus petits, & de douze galères; on n'en avoit point encore vû ſur l'Océan s'éloigner autant des côtes. Le marquis de Sainte Croix qui commandoit cette flotte, partit de Liſbonne le 10 Juillet, & arriva aux Açores ſix jours après les François; il mouilla à l'eſt de l'iſle de S. Michel. Les François ayant jetté l'ancre à l'oueſt, les deux flottes ne pouvoient pas ſe voir, parce que des caps avancés les cachoient l'une à l'autre. Le marquis de Sainte Croix fut informé par le gouverneur de la citadelle, que les François s'amuſant à butiner dans l'iſle, avoient négligé d'attaquer la fortereſſe, & que la diviſion regnoit parmi eux; il étoit bien difficile que l'union regnât dans une milice formée à la hâte de ſoldats & de volontaires de différentes nations. Le marquis réſolu de profiter de ces circonſtances, démara, prit le large, & fit voile vers la côte méridionale de l'iſle pour reconnoître la flotte Françoiſe. Le lendemain 23 Juillet les François appareillerent auſſi & tirerent à la mer. Alors les deux flottes ſe trouvant en préſence en ordre de bataille; elles ſe ſeroient dabord engagées ſans un grand

An. J. C. 1582.

calme qui les en empêcha ; mais ſur le midi le vent ayant fraîchi, les François qui avoient le deſſus du vent, au lieu d'aller à l'ennemi, ſe rangerent du côté de l'iſle de Sainte Marie ; les Eſpagnols en firent autant. La manœuvre des François n'étoit point indifférente, ils vouloient pendant la nuit faire couler dix vaiſſeaux de guerre le long de l'iſle, afin de prendre la flotte Eſpagnole en flanc tandis qu'on l'attaqueroit de front ; mais le calme qui régna toute la nuit, empêcha l'exécution de ce deſſein ; on ſe canonna tout le lendemain, ſans s'attaquer de part ni d'autre. Les François eurent un vaiſſeau ſi criblé qu'il coula bas.

La nuit ſuivante le marquis de Sainte Croix fit un mouvement bien entendu qui lui fit gagner le vent ; il crut le matin livrer bataille, mais les François occupés à ſe radouber ne parurent pas diſpoſés au combat ; les Eſpagnols qui étoient également maltraités, & qui avoient entr'autres un de leurs gros vaiſſeaux déſemparés, ſe mirent auſſi à raccommoder leurs navires. Ce ne fut que le 26 Juillet que les deux flottes s'approcherent en ordre de bataille ; le calme retarda l'action ; mais le vent s'étant élevé ſur le midi, le combat commença. L'avant-garde Françoiſe étoit de cinq gros vaiſſeaux : Strozzi montoit l'amiral, il avoit pour vice-amiral Briſſac. Celle d'Eſpagne étoit de quatre navires, dont l'un étoit le galion le Saint Martin, monté par le marquis de Sainte Croix. Comme le vent étoit variable, la diſpoſition des deux armées varioit auſſi ; le Saint Matthieu, galion de l'avant-garde Eſpagnole, ſe trouvant écarté par l'agitation du vent & des flots, Strozzi & Briſſac l'envelopperent & le ſerrerent de près ; mais comme ils étoient ſur le point de s'en emparer, le marquis & pluſieurs autres vaiſſeaux vinrent à ſon ſecours, ce qui attira dans cet endroit tout le fort du combat.

Briſſac ſe battit avec une valeur inexprimable contre trois vaiſſeaux Eſpagnols ; ſon navire fut entamé de toutes parts, & tellement fracaſſé, qu'il fut contraint de l'abandonner : il gagna dans une chalouppe un vaiſſeau François. Strozzi combattit avec une égale intrépidité ; il avoit fait un ſi grand carnage ſur le galion, dont l'ancre s'étoit engagée dans un de

ſes ſabords, qu'il n'y reſtoit pas ſoixante-dix hommes de défenſe ; mais comme il étoit ſur le point de s'en rendre maître, il fut enveloppé par pluſieurs vaiſſeaux Eſpagnols ; il ſoutint pendant une heure toute leur artillerie ; après avoir perdu plus de trois cens hommes dans cette occaſion, il y fut lui-même bleſſé d'un coup de mouſquet, dont il mourut peu de tems après. Sa mort termina la bataille qui avoit duré cinq heures ; les François ſe battirent dans cette action avec des forces très-inférieures à celles de leurs ennemis, car il n'y eut que dix de leurs vaiſſeaux qui combattirent, les autres étoient ſpectateurs oiſifs ; la mauvaiſe intelligence & le relâchement dans la diſcipline militaire cauſerent ce déſordre. Les François ſe retirerent avec perte de deux mille hommes, de huit de leurs plus gros vaiſſeaux, & de leurs principaux chefs ; le marquis de Sainte Croix fut ſi charmé de leur défaite, qu'il ne penſa point à les pourſuivre ; s'il l'avoit fait, il y a apparence qu'il n'en ſeroit pas échappé un ſeul ; ce général ternit l'éclat de ſa victoire par le maſſacre des priſonniers François, inhumanité qui fut blâmée & déteſtée par les Eſpagnols même, il ſe rendit maître enſuite de l'iſle de Saint Michel, & s'en retourna en Eſpagne.

L'iſle de Tercere, la plus conſidérable des Açores, étoit toujours dans les intérêts de Don Antoine ; le marquis de Sainte Croix partit l'année ſuivante pour en faire la conquête ; il avoit une flotte de ſoixante navires bien armés, ſans compter les vaiſſeaux de tranſport, qui portoient dix mille hommes de troupes réglées. Avec ces forces il acheva de ſoumettre les Açores, & par-là Philippe II. devint paiſible poſſeſſeur du royaume de Portugal & de ſes dépendances.

Nous ne parlons point ici des guerres que ce monarque eut à ſoutenir dans les Pays-Bas, de ſon entrepriſe ſur l'Angleterre, de la bataille de Lépante, ni des autres expéditions où il eut part, on trouvera ces faits détaillés dans d'autres endroits.

Pour éviter des répétitions inutiles, nous ne dirons rien de ce qui ſe paſſa ſous les rois Philippe III. Philippe IV.

& Charles II. Les détails s'en trouvent dans la marine des François, des Anglois & des Hollandois, dont l'hiſtoire remplit exactement le vuide que nous laiſſons depuis Philippe II. dont nous venons de parler, juſqu'à Philippe V. actuellement regnant, auquel nous paſſons tout de ſuite.

Ce prince n'eut pas plutôt diſſipé les ennemis qui s'oppoſoient à ſon avénement au trône, qu'il penſa à mettre ſur un bon pied la marine d'Eſpagne, ſi foible alors, que les corſaires de Barbarie venoient enlever impunément les navires marchands à la vûe de leurs ports. Il fit conſtruire des vaiſſeaux, en achéta auſſi de l'étranger, car l'Eſpagne fournit peu des matériaux néceſſaires à la conſtruction; & il forma des établiſſemens favorables à la navigation. En 1716, il ſe trouva en état de faire partir ſix vaiſſeaux de guerre & cinq galères, qui allerent joindre les eſcadres auxiliaires deſtinées à renforcer l'armée navale des Vénitiens en guerre avec les Turcs. L'eſcadre Eſpagnole fut augmentée la même année, & eut part aux grandes actions qui forcerent les Turcs à lever le ſiége de Corfou.

An.J.C. 1717. L'année ſuivante le roi d'Eſpagne fit de nouveaux préparatifs pour renforcer l'armée navale des chrétiens; qui devoit encore agir contre les Turcs. Il aſſembla à Alicante une flotte de quinze vaiſſeaux de guerre, de cinq frégates, de ſix galères, de trois brulots, & de vingt bâtimens de tranſport. Elle étoit prête à mettre à la voile, lorſqu'un accident imprévû l'empêcha de partir pour ſa premiére deſtination. Joſeph Molinez, grand inquiſiteur d'Eſpagne, fut arrêté dans les états de Milan, ſans que ſes prieres & les ſollicitations du pape puſſent engager l'empereur à lui rendre la liberté. Cette violence détermina le roi d'Eſpagne à demander ſatisfaction là-deſſus avec les forces maritimes qu'il avoit deſtinées contre les infidéles; il augmenta même l'armement, & l'envoya vers l'iſle de Sardaigne, afin qu'on s'en emparât. Les Eſpagnols ſe ſaiſirent d'abord de Cagliari, & enſuite de toute l'iſle, malgré l'oppoſition des Impériaux.

Le roi d'Eſpagne, pour s'aſſûrer cette conquête, redou-

bla ſes forces de mer. Il aſſembla dans ſes ports un grand nombre de vaiſſeaux de guerre, de frégates, de galères, de galiotes, de brulots, de tartannes & de bâtimens de tranſport. Il envoya en croiſiére deux eſcadres ; l'une dans la Méditerranée contre les vaiſſeaux au ſervice de l'empereur, l'autre au cap Finiſterre, contre les corſaires, & autres ennemis. Il forma dans le même tems à Barcelone une grande flotte de vaiſſeaux armés ou conſtruits dans les ports de Cadis, de Malaga, de Carthagene & d'Alicante, & la marine d'Eſpagne comptoit déja cinquante vaiſſeaux de ligne répandus dans les mers de Sicile & de Sardaigne, des galiotes à bombes, des brulots, un très-grand nombre de vaiſſeaux de tranſport, & pluſieurs barques plates pour ſervir au débarquement. Outre ces vaiſſeaux, le roi d'Eſpagne avoit une puiſſante eſcadre dans les mers de l'Amérique, pour arrêter les courſes des corſaires & le commerce des contrebandiers, & cinq autres vaiſſeaux de guerre pour eſcorter des navires marchands qui faiſoient voile vers la nouvelle Eſpagne. An J.C. 1718.

La flotte d'Eſpagne qui étoit dans la Méditerranée fut conſidérablement renforcée, & fit en Sicile une deſcente à laquelle on ne s'attendoit pas. Peu de tems après le débarquement, qui ſe fit le premier de Juillet, les Eſpagnols s'emparerent de Palerme & de Meſſine ; mais ces proſpérités furent troublées par un échec qu'ils eſſuyerent de la part d'une flotte Angloiſe que commandoit l'amiral Bings. Ce général avoit été ſe rafraîchir à la rade de Cadis, & y avoit été reçu par les Eſpagnols comme ami ; il prit de-là la route de Naples, d'où il rabattit ſur la Sicile. Il arriva le 11 d'Août dans le canal de Meſſine en préſence de la flotte Eſpagnole. Ceux-ci ne pouvant regarder les Anglois comme des ennemis, puiſque la cour d'Eſpagne n'avoit aucun démêlé avec celle d'Angleterre, firent les ſignaux de paix, auxquels les Anglois ne répondirent point. Les Eſpagnols fort inférieurs en forces, à cauſe des détachemens qu'ils avoient envoyés à Malte & en différens endroits de la Sicile, prirent le parti de ſe mettre en ligne, & de faire voile vers le cap de Paſſaro. L'amiral Bings les ſuivit & donna ſur leur arriere-garde, qui ne conſiſtoit qu'en un vaiſſeau commandé par le marquis de

Mari, & quelques frégates. Sept gros navires Anglois attaquerent ce vaiſſeau, qui après s'être défendu pendant quatre heures, échoua ſur la côte; l'équipage eut le bonheur de ſe ſauver. Le gros de la flotte Eſpagnole conſiſtoit en ſix vaiſſeaux de ligne, le S. Philippe, le Prince des Aſturies, le S. Ferdinand, le S. Charles, la Sainte Eliſabeth, & le S. Pierre, & trois frégates, la Perle, la Junon, & le Volant furent attaquées en même tems par dix-ſept vaiſſeaux Anglois. Le combat fut ſanglant & opiniâtre, quoique les Eſpagnols euſſent été ſurpris, & malgré l'inégalité des forces, ils ſe battirent depuis le matin juſqu'au ſoir. L'amiral Bings avec ſon vaiſſeau de quatre-vingt piéces de canon, & ſix autres, attaqua le commandant Eſpagnol qui montoit le S. Philippe; celui-ci ſe défendit avec une valeur extraordinaire; mais ſon vaiſſeau étant criblé, & lui-même dangereuſement bleſſé, il fut obligé de céder. La réſiſtance fut égale par-tout, & les Anglois ne durent la victoire qu'au nombre, encore ne purent-ils empêcher les Eſpagnols de ſauver quatre vaiſſeaux de ligne, dix frégates, & une galiote à bombes. Les motifs de la rupture entre les deux nations ſont differemment rapportés dans les mémoires produits de part & d'autre; il n'eſt pas de mon ſujet de les examiner; je ne dois rapporter que les évenemens qui les ont ſuivis, ſur leſquels encore la plûpart du tems on voit les témoins même peu d'accord. Tout ce que peut faire un écrivain qui ſe fait un devoir d'être impartial, c'eſt de ſuivre le vraiſemblable, quand il ne peut venir à bout de bien connoître le vrai.

Les Eſpagnols tout affoiblis qu'ils étoient alors, ne perdirent pas courage; ils pouſſerent le ſiége de la citadelle de Meſſine, & s'en emparerent. Ils firent en même tems le blocus de Syracuſe, de Melazzo, de Catane, & l'année ſuivante ils fortifierent conſidérablement leur marine, pour préſerver leurs côtes des entrepriſes des Anglois, pouſſer leurs conquêtes en Sicile, donner la chaſſe aux armateurs qui couroient ſous pavillon impérial, eſcorter les galions, & porter du ſecours aux colonies de l'Amérique.

An. J. C. 1719.

Ils mirent encore en mer une flotte conſidérable, compoſée de vaiſſeaux équipés à Cadis, à la Corogne, &

au port du Paſſage. Chargée de troupes de débarquement, de munitions de bouche & de guerre, elle mit à la voile le 13 de Mars, ſans qu'on en ſçût la deſtination. Les Anglois en conçurent de grandes inquiétudes, & firent partir le 25 du même mois ſous les ordres de l'amiral Noris une eſcadre de treize vaiſſeaux de guerre ſuivis de huit autres, commandés par le comte de Berklay. Les Anglois cherchant la flotte d'Eſpagne pour la combattre, coururent inutilement toutes les mers ; ne la rencontrant point, ils s'en retournerent à Londres, où ils mouillerent le 26 Avril. La flotte d'Eſpagne de ſon côté battue par la tempête, fut obligée de regagner ſes ports, où elle rentra le 29 Mars.

La Sicile étoit toujours le théatre de la guerre entre les Impériaux & les Eſpagnols qui ſe la diſputoient ; elle l'auroit ſans doute été long-tems, ſi les puiſſances voiſines, dont le repos étoit troublé par cette guerre, n'euſſent employé leur médiation pour la faire finir ; il y eut une ſuſpenſion d'armes, arrêtée au congrès de Cambray, & la paix ſe fit enfin entre l'empereur & le roi d'Eſpagne par un traité conclu à Vienne le 30 Avril.

Les forces maritimes du roi d'Eſpagne conſiſtoient avant la concluſion de ce traité en dix-huit vaiſſeaux de guerre & douze frégates qui étoient en mer, en ſix vaiſſeaux de ſoixante-dix à quatre-vingt piéces de canon, prêts à être lancés à l'eau, & en pluſieurs autres ſur le chantier, indépendamment de tous les bâtimens retenus dans les ports pour la ſûreté des côtes, & de ceux qui étoient deſtinés à convoyer les navires commerçans dans les Indes occidentales. An. J. C. 1725.

Les Eſpagnols & les Anglois déſarmés par l'accommodement de l'empereur & du roi d'Eſpagne, ne furent pas longtems à reprendre les armes ; la ville de Gibraltar en fut l'occaſion. Les Eſpagnols ſouffrant impatiemment de voir cette place occupée par les Anglois, en firent le ſiége : l'ouverture de la tranchée ſe fit la nuit du 22 au 23 Fevrier. Cependant les armateurs Eſpagnols firent beaucoup de priſes ſur les Anglois ; le roi d'Eſpagne avoit alors entr'autres forces maritimes ſeize vaiſſeaux de guerre dans le port de Cadis, où il en faiſoit encore conſtruire ſix, dont deux furent lancés à l'eau. Cette An. J. C. 1727.

guerre ne dura pas long-tems ; les Eſpagnols ſe retirerent de devant Gibraltar après dix mois de ſiége, & la flotte Angloiſe rentra dans ſes ports.

An. J.C. 1728. Le roi d'Eſpagne n'eut pas plutôt fait la paix avec le roi d'Angleterre, qu'il entra en guerre avec l'empereur, au ſujet de quelques états d'Italie. La marine Eſpagnole n'y eut part que pour le tranſport des troupes & des munitions. En

An. J.C. 1731. 1731. il arriva à Cadis ſept vaiſſeaux de guerre, conſtruits dans les ports de Biſcaye, dont l'un, nommé la Capitane, étoit de cent douze piéces de canon, deux de ſoixante-dix-huit, deux de ſoixante-quatre, & deux de ſoixante. Sur la fin de la même année, une eſcadre de vingt-trois vaiſſeaux, dont deux étoient de quatre-vingt canons, cinq de ſoixante-dix, dix de ſoixante, trois de cinquante, un de trente, & deux de ſeize, accompagnée de pluſieurs galères & bâtimens de tranſport, fut miſe en mer pour faire paſſer des troupes en Italie.

Oran, ville d'Afrique, fut en même tems l'objet de grands préparatifs de la part du roi d'Eſpagne ; cette place importante ſituée avec un port à l'extrémité occidentale de l'état d'Alger, avoit été autrefois conquiſe par le cardinal Ximenès ; mais les Algériens l'avoient repriſe en 1707. dans le tems que Philippe V. étoit occupé a ſe maintenir ſur le trône contre pluſieurs puiſſances liguées ; ce prince n'ayant plus d'inquiétude à cet égard, entreprit d'enlever à ſon tour Oran

An. J.C. 1732. aux infidéles. Il fit partir pour cette expédition une flotte de douze vaiſſeaux de ligne, deux frégates, deux galiotes à bombes, ſept galères, dix-huit galiotes à rames, douze barques longues armées, & quatre cens ſoixante-ſeize bâtimens de tranſport. Cette flotte mit à la voile le 15 de Juin ; mais les vents contraires l'obligerent à relâcher ſur ſa route, & elle ne parut que le 24 à la hauteur d'Oran. Combattue par les vents & les courans, elle n'entra que le 28 dans la baye, & le 29 on commença à mettre les troupes à terre. On s'y établit malgré l'oppoſition d'une multitude de Maures & de Turcs, qui furent défaits, & on s'empara enfin de la ville, qui fut abandonnée par les habitans.

La cour d'Eſpagne, partagée entre les affaires d'Afrique

&

& celles d'Italie, faiſoit de grands armemens ſur mer. Au commencement de 1733. on arma cinq vaiſſeaux & trois frégates à Barcelone, pareil nombre de frégates & ſix vaiſſeaux à Alicante, dix vaiſſeaux & ſix frégates à Malaga, huit vaiſſeaux à Cadis; & ſur la fin de l'année on comptoit dans les ports de la Méditerranée vingt-quatre vaiſſeaux de ligne, un de quatre-vingt piéces de canon, dix de ſoixante-dix, ſept de ſoixante, & le reſte de quarante à cinquante, avec deux galiotes à bombes & deux brulots. An. J.C. 1733.

Pendant toute cette guerre les vaiſſeaux du roi d'Eſpagne ne ſervirent qu'au voyage de l'Amérique, & à tranſporter des troupes en Italie. La paix fut faite avec l'empereur. Une autre guerre a ſuccedé, qui a mis la marine dans un plus grand mouvement; c'eſt celle qui dure encore. Voici quelle en a été l'occaſion.

Les Anglois ont la liberté de faire le commerce en Amérique dans les états du roi d'Eſpagne, mais avec des bornes preſcrites par des traités. Ils furent accuſés & convaincus de les avoir paſſées. Pluſieurs de leurs bâtimens ſurpris en fraude furent arrêtés & confiſqués par les Eſpagnols. La nouvelle n'en parvint pas plutôt en Angleterre qu'elle y excita de grands murmures. Les négocians intéreſſés crierent, le parlement écouta leurs plaintes, & le roi prit parti. Les négociations que firent faire les deux ſouverains par leurs miniſtres n'aboutirent à rien, & l'on ſe prépara de part & d'autre à ſoutenir ſes droits par la force, plus efficace ordinairement que la négociation. Le roi d'Angleterre envoya dans la Méditerranée vers les côtes d'Eſpagne l'amiral Haddock avec une eſcadre de quatorze vaiſſeaux de guerre, qui fut peu de tems après fortifiée d'un pareil nombre. Les Eſpagnols de leur côté équiperent trente vaiſſeaux, & une guerre ouverte entre les deux nations ſuivit enfin ces armemens.

Le roi d'Eſpagne mit ſes places maritimes en état de défenſe, & des vaiſſeaux en mer pour garantir ſes côtes; il en envoya d'autres en Amérique, non-ſeulement pour préſerver ſes colonies, mais encore pour attaquer celles des Anglois; il délivra un nombre conſidérable de commiſſions à

An.J.C. 1740. des armateurs, pour croiſer ſur les Anglois, & en 1740 les vaiſſeaux dont voici la liſte ſe trouverent armés.

	Vaisseaux.	Canons.	Hommes.
Armés à Cadis.	Le S. Iſidore. La royale Famille. L'Aſie. Le S. Ferdinand. L'Andalouſie. Le Fort. La Renommée. La Galga. La nouv. Eſpagne. Le S. Antoine. La Gregue. Le Jupiter. Le Mars.	Depuis 66 juſqu'à 16.	Depuis 600 juſqu'à 90.
Au port du Ferol.	Le S. Philippe. La Princeſſe. La Sainte Anne. La Reine. Le S. Charles. Le S. Jacques. La Caſtille. Le Lion. Le Guipuſcoa. L'Eſpérance. Le Content. La Reale.	Depuis 80 juſqu'à 54.	Depuis 700 juſqu'à 500.
A Carthagene.	L'Amerique. L'Aigle.. L'Aurore.	Depuis 64 juſqu'à 28.	Depuis 500 juſqu'à 150.

Outre ces vaiſſeaux il reſtoit encore à armer à Cadis le Royal de cent quatorze canons, l'Eliſabeth de quatre-vingt-quatre, le Ferdinand de ſoixante, le Ptolomée & le Xavier de chacun cinquante-quatre.

An.J.C. 1741. L'on vit encore l'année ſuivante à Cadis équiper une eſcadre

de quatorze vaiſſeaux. L'amiral étoit de cent dix piéces de canon, un de quatre-vingt, huit de ſoixante, trois de cinquante-quatre, un de quarante-ſix, &c. Six autres furent armés à Carthagene & au Ferol, dont un étoit de ſoixante-dix canons, trois de ſoixante-quatre, un de ſoixante, & un de cinquante. An. J. C. 1741.

La nouvelle Georgie, Porto-Bello, S. Auguſtin, & Carthagene en Amérique ont été le théatre des principaux événemens de cette guerre; mais comme le ſiége de cette derniere place eſt un trait illuſtre de la valeur des Eſpagnols, je vais en donner une légére idée, en ne m'écartant que le moins qu'il me ſera poſſible de la part que la marine y a eue.

On ne dira rien ici de la ſituation de Carthagene, elle a été ſuffiſamment marquée dans l'endroit où il eſt parlé de l'entrepriſe de M. de Pointis ſur cette place. Edouard Vernon, amiral Anglois, vint l'aſſiéger avec la plus nombreuſe flotte qui ait paru dans ces mers. Elle étoit compoſée de trente-ſix vaiſſeaux de guerre, dont huit étoient à trois ponts, de douze frégates depuis vingt juſqu'à cinquante canons, de deux galiotes à bombes, de pluſieurs brulots, & de cent trente bâtimens de tranſport, chargés de plus de neuf mille hommes de débarquement. L'amiral Anglois parut le 13 de mars devant Carthagene. Le 19 il mouilla le long de la côte hors de la portée du canon des fortifications avancées. Après avoir fait ſonder les avenues du port par quatre vaiſſeaux. Le 20. toute la flotte s'approcha des premiers forts, qui furent attaqués avec toute la vigueur poſſible, & emportés à la faveur du canon, des bombes, & des grenades. Les Anglois maîtres de tout ce qui défendoit l'approche de Carthagene, s'attacherent alors au corps de la place; mais ils n'y arriverent pas ſans beaucoup de peine; Don Sébaſtien de Eſlaba viceroi de Santa Fé qui la défendoit, leur fit payer cherement la conquête de tous les forts dont ils s'emparerent d'abord, & mit en œuvre ce que la prudence a de plus fin, & le courage de plus hardi. Il fit des ſorties heureuſes & bien ménagées; il mit le feu à ceux de ſes vaiſſeaux qui pouvoient tomber au pouvoir des ennemis, il en fit échouer d'autres pour barrer l'entrée du port, il déſempara, & mal-

traita une partie de ceux des Anglois. Enfin avec ſon peu de monde il força l'amiral Vernon à rembarquer ſes troupes, & à ſe retirer à la Jamaïque, avec environ vingt vaiſſeaux de moins, & après avoir perdu dans les différentes actions, & par le ſcorbut & la diſſenterie plus de neuf mille hommes. Pendant le ſiége, qui dura deux mois, les Anglois jetterent neuf mille bombes & une infinité de boulets rouges, de pots à feu, de grenades, & de fléches enflammées. Il eſt bien étonnant que malgré un feu ſi violent, & pendant une ſi longue défenſe, les Eſpagnols n'ayent pas perdu cinq cens hommes. Leurs forces conſiſtoient dans la ville & dans les forts en onze cens hommes de troupes diſciplinées, trois cens miliciens, deux compagnies de Negres & Mulâtres libres, & ſix cens Indiens de la montagne pour les travaux. Il y avoit dans le port ſix vaiſſeaux de guerre, quatre cens ſoldats de marine & ſix cens matelots. Les vaiſſeaux étrangers de marine étoient commandés par Don Blas de Leſo, lieutenant général des armées navales. Cet officier & le viceroi étant un jour aſſis ſur le gaillard d'un vaiſſeau, furent légérement bleſſés, le premier au bras, & celui-ci aux pieds, de quelques éclats que fit voler un boulet de de canon, qui enleva les pieds du ſiége que le viceroi occupoit. Cette expédition eſt la plus grande qui ſe ſoit faite dans les mers du nouveau monde depuis qu'il eſt découvert.

Au reſte il ne faut pas juger de la valeur de la marine des Eſpagnols par leurs armemens; s'ils n'en font pas d'auſſi conſidérables que leur ſituation pourroit le leur permettre, ou qu'en font les autres nations; ils employent un moyen aſſés ſimple pour faire avec avantage la guerre aux puiſſances maritimes chez qui le commerce eſt exercé. Mettre en mer des flottes nombreuſes, c'eſt changer, ſelon eux, des frais immenſes contre de très-légers avantages, quelque heureux qu'on ſoit. Ils croyent que la moindre victoire coute beaucoup, & que la plus grande vaut peu de choſe; mais qu'en ſe bornant à croiſer ſur les vaiſſeaux marchands des ennemis avec de ſimples armateurs, on ne riſque preſque rien; & que pour peu qu'on leur nuiſe, on leur nuit beaucoup. Le ſuccès a juſtifié cette ſage conduite; les
An. J.C. 1744. armateurs Eſpagnols ont cauſé des pertes ineſtimables à l'Angleterre, à laquelle, depuis le commencement de la guerre, ils ont enlevé plus de ſix cens vaiſſeaux.

LIVRE XXII.

De la Marine des Portugais.

LE Portugal eſt un des plus petits royaumes de l'Europe, mais un des plus conſidérables par l'étendue de ſon commerce, par ſes richeſſes & par ſa puiſſance maritime. Il eſt encore un des plus agréables par les préſens que la nature y fait éclore. On n'y trouve partout que des arbres chargés, ou de fleurs qui exhalent les plus douces odeurs, ou de fruits qui ne ſont pas moins charmans à la vûe, que délicieux au goût. Situé dans la partie occidentale de l'Eſpagne, il eſt borné au nord par la Galice, au midi par les Argarves, à l'orient par le royaume de Léon, l'Eſtramadoure & l'Andalouſie, & à l'occident par l'océan Atlantique. On l'appelloit autrefois Luſitanie, nom qui lui vint d'un certain Luſus ami de Baccus qui le ſuivit en Eſpagne; on le nomme aujourd'hui Portugal de *Portus Cale*, ou *Portus Calenſis*, ville de ce royaume qui fut ainſi appellée à cauſe du grand commerce & des fréquens débarquemens que les Gaulois y faiſoient. De *Portus Gallorum* on a fait *Portus Calenſis*, & de-là Portugal.

Le Portugal s'étend depuis le trente-ſixiéme degré trente-ſix minutes, juſques au quarante-deuxiéme de latitude, & depuis le troiſiéme degré dix-huit minutes juſques au treize de longitude: ce qui fait du ſud au nord environ cent huit lieues, & quarante-huit d'occident en orient. Ce royaume dont la ſituation eſt des plus avantageuſes pour la navigation, eſt preſque tout entouré de la mer, & a d'excellens ports. Un des plus conſidérables eſt celui de Liſbonne vers l'embouchure du Tage, où ce fleuve a une lieue de large. Le flux y remonte juſqu'à la hauteur de deux toiſes, & les plus grands vaiſſeaux y trouvent aſſez de profondeur. Une chaine de hautes montagnes qui regnent le long de la riviere, les mettent à l'abri des vents. Ce port, où l'on voit aborder des vaiſſeaux de toutes les parties du

monde, eſt extrêmement sûr, parce que l'entrée en eſt défendue par pluſieurs tours qui l'environnent; & comme il ſe trouve placé vis-à-vis le palais du roi, il offre aux yeux le ſpectacle le plus magnifique.

Les Portugais n'ont pas manqué de tirer parti d'une ſituation ſi avantageuſe. Ils ont mis en mer grand nombre de vaiſſeaux, ſe ſont étendus au loin, & ont fait tant de conquêtes dans l'ancien & le nouveau monde, que de trois cens ſoixante degrés qui partagent le cercle de la terre, il y en a plus de deux cens, conſidérés en longitude, ſous leur domination. C'eſt par-là qu'ils ſont devenus comme les dépoſitaires de toutes les richeſſes de l'univers.

Les Portugais exercerent autrefois la valeur des Romains, & porterent la terreur de leur nom juſques dans l'Afrique; mais par la ſuite des tems ils éprouverent ainſi que les Eſpagnols, les plus étranges viciſſitudes; ils furent même confondus avec eux: voici ce qui les ſépara, & les ſoumit à des rois différens. Alfonſe VI. roi de Caſtille ayant chaſſé les Maures de pluſieurs places d'Eſpagne, & leur ayant enlevé une partie du Portugal, maria la princeſſe ſa fille nommée Thereſe à Henry de Bourgogne, & lui donna pour dot à titre de comté, cette partie du Portugal que Henri lui avoit aidé à conquérir. Alfonſe Henriquès fils & ſucceſſeur de
An J.C. 1139. Henri au comté de Portugal, prit la qualité de roi après la bataille d'Ourique, dans laquelle il défit cinq rois Maures dont il plaça les écuſſons dans ſes armoiries.

L'heureux progrès des armes d'Alfonſe ne fit qu'échauffer ſon courage; il continua la guerre contre les Maures, réſolu d'accroître ſon petit domaine des débris de leurs états. La ville de Liſbonne qu'ils poſſédoient à l'embouchure du Tage, lui parut un objet digne de ſon ambition. Il en
An J.C. 1147. fit le ſiége par terre, mais il ne pouvoit eſpérer de l'emporter, tant qu'elle auroit les avenues libres du côté de la mer, & qu'il n'auroit point de vaiſſeaux. Son courage commençoit même à s'abattre, mais il fut relevé tout à coup par un événement qui lui cauſa autant de joye que de ſurpriſe. Des particuliers François, Allemans, Flamans & Anglois s'étant réunis pour faire le voyage de la terre ſainte,

avoient équipé une flotte de près de deux cens vaiſſeaux, ſur laquelle étoient environ quatorze cens hommes. Elle partit d'un port d'Angleterre le 12 avril, & après avoir été agitée par des vents contraires, elle entra le 28 de juin dans la riviere de Liſbonne pour ſe rafraîchir. Alfonſe ayant apperçu cette flotte, la prit d'abord pour une armée des rois d'Afrique confédérés, ce qui lui cauſa de vives allarmes; car il aſſiégeoit avec peu de monde une ville conſidérable, & qui étoit défendue par deux cens mille hommes; mais il fut bien-tôt raſſuré par les croix qu'il vit briller ſur ces vaiſſeaux. Il les envoya reconnoître; & ayant appris que c'étoit une flotte de croiſés qui faiſoit route vers la Paleſtine, il en alla trouver les chefs, & les pria de ſe joindre à lui pour combattre les infidéles qu'ils alloient chercher dans la Syrie; il leur repréſenta que ſans aller plus loin, & ſans s'expoſer aux dangers de la mer & à tous les hazards d'une longue navigation, ils pourroient faire éclater leur zéle pour la gloire de J. C. & travailler à la ruine de ſes ennemis. Les croiſés ſe rendirent aux raiſons d'Alfonſe, deſcendirent de leurs vaiſſeaux, ſe joignirent aux Portugais, & preſſerent la ville avec tant de vigueur, que malgré la réſiſtance opiniâtre des Maures, ils la prirent d'aſſaut le 25 octobre, & paſſerent tout au fil de l'épée. An. J. C. 1147.

Alfonſe ſe voyant maître de cette ville, en fit la capitale de ſon royaume. Il ne borna pas là ſes conquêtes; il prit encore pluſieurs autres places avec le ſecours des croiſés. Ceux-cy ne pouvant pourſuivre leur route vers la Paleſtine, parce que la ſaiſon étoit déja un peu avancée, & que les mauvais tems commençoient à rendre la navigation difficile & dangereuſe, prirent le parti de s'en retourner chez eux, excepté quelques-uns qui reſterent en Portugal, & s'y établirent.

Dom Sanche fils d'Alfonſe hérita de ſon royaume; il voulut comme ſon pere, l'augmenter aux dépens des Maures; mais il auroit été vaincu par ces infidéles, ſi la fortune qui le favoriſoit, ne lui avoit ménagé à propos du ſecours contre leur formidable puiſſance. Quelques

princes Danois, Friſons & Allemans, réunis par l'intérêt,
An. J.C. 1188. & conduits plutôt par le deſir de s'enrichir que par une noble émulation à ſignaler leur valeur, avoient armé cinquante-trois vaiſſeaux pour aller courrir les mers, & y faire quelque butin conſidérable. Ils avoient mis à la voile dans ce deſſein, mais ils eſſuyerent une effroyable tempête qui les obligea de relacher dans la riviere de Liſbonne. Le roi Sanche ſçut profiter d'une ſi belle occaſion ; il fit beaucoup d'accueil à ſes nouveaux hôtes, les combla de careſſes, & les pria enſuite de joindre leurs forces aux ſiennes pour faire quelques conquêtes ſur les Maures, & le débarraſſer même tout-à-fait d'un voiſinage auſſi redoutable que celui des infidéles, qui le tenoient environné de toutes parts, & lui donnoient de continuelles allarmes. Ils y conſentirent, & allerent de concert aſſiéger Silves, azile des Pirates Maures, ville forte & conſidérable dans le roiaume des Algarves, à huit lieues du cap de Saint Vincent, & à deux des côtes de l'océan. Le roi en fit le ſiége par terre, & les étrangers ſuivis de quarante galères portugaiſes, l'attaquerent du côté de la mer ; elle fut vivement preſſée, & très-bien défendue pendant deux mois ; mais la famine obligea enfin les habitans à s'abandonner à la diſcrétion du roi qui leur conſerva la vie. Les étrangers ſe retirerent chargés de butin.

La fortune, qui avoit commencé à favoriſer ce Prince, voulut encore écarter un grand orage qui auroit infailliblement été la cauſe de ſa perte. Le Miramolin de l'Afrique occidentale lui faiſoit la guerre avec des forces très-ſupérieures aux ſiennes, & capables de lui enlever ſes états.
An. J.C. 1189. Dans le tems qu'il ſe trouvoit le plus preſſé, un gros vaiſſeau vint mouiller près du cap S. Vincent, & neuf autres vinrent jetter l'ancre dans la riviere de Liſbonne, c'étoit une partie de la flotte de Richard roi d'Angleterre, qui faiſoit voile vers le détroit de Gibraltar, pour aller prendre dans la Méditerranée la route de Syrie ; cette flotte avoit été battue & diſperſée par la tempête ; ce qui l'avoit obligée à s'arrêter ſur les côtes de Portugal. Sanche ne laiſſa pas échaper une occaſion ſi favorable, il engagea ces croiſés à ne pas aller plus loin exercer leur valeur, & à en faire l'eſſai contre

contre les Maures, qui lui faiſoient la guerre. La propoſition fut reçûe d'une voix unanime. Les Anglois ſe jetterent avec zéle dans Silves pour la défendre, & dans Santaren pour ſoutenir Sanche qui s'y étoit renfermé. On ſe préparoit à faire une vigoureuſe réſiſtance, quand la mort vint tout à coup enlever le Miramolin. Sa perte fit auſſi-tôt diſperſer ſon armée, & mit la victoire dans les mains de Sanche, ſans même qu'il tirât l'épée. Ses généreux défenſeurs le voyant délivré & de ſon ennemi & de ſes craintes, retournerent à Liſbonne, pour remonter ſur leurs vaiſſeaux. Ils trouverent en y arrivant ſoixante-trois autres de leurs navires qui étoient venus s'y rafraichir; ils en partirent tous, & joignirent encore à l'embouchure du Tage trente-trois autres vaiſſeaux qui les attendoient; c'étoit le reſte de leur flotte.

La marine fut long-tems inconnue en Portugal, & ne commença à être en uſage que ſous le regne d'Alfonſe IV. Ce prince ſe voyant ſur le point d'entrer en guerre avec Alfonſe XI. roi de Caſtille, ſon gendre, fit conſtruire beaucoup de vaiſſeaux, afin d'agir du côté de la mer. La rupture étant déclarée, les hoſtilités commencerent de part & d'autre. Gonzalès Camello, qui commandoit une flotte Portugaiſe, compoſée de vingt galères & de quelques vaiſſeaux, alla ravager les côtes de l'Andalouſie; & le roi de Caſtille pour obliger les Portugais à rentrer dans leurs ports, mit en mer quarante vaiſſeaux ſous les ordres de Godefroi Tenorio. Les deux flottes ſe rencontrerent; mais comme elles étoient prêtes à en venir aux mains, elles furent aſſaillies par une furieuſe tempête, qui les ſépara, après avoir maltraité pluſieurs de leurs vaiſſeaux. Emanuel Pecan Genois qui avoit le commandement d'une autre flotte du roi de Portugal, fut porter l'épouvante ſur les côtes de la Galice; il déſola entiérement ce royaume, & après y avoir fait un riche butin, il s'en retourna à Liſbonne. Godefroi Tenorio ayant radoubé & augmenté ſa flotte, alla à ſon tour inſulter les états du roi de Portugal, & ravager les côtes des Algarves: Pecan remit auſſitôt à la voile, & vola vers Tenorio, à deſſein de le combattre. Les deux flottes ſe joignirent à la hauteur du cap de An. J.C. 1337.

S. Vincent, & là elles s'attaquerent avec une égale fureur. Les Caſtillans étoient ſupérieurs en nombre ; mais les Portugais firent connoître à leurs ennemis pendant le combat, que le courage ſuppléoit bien glorieuſement aux forces qui leur manquoient ; ils ſe battirent avec une valeur peu commune ; mais enfin la victoire qui favoriſe ordinairement le plus grand nombre, ſe déclara pour les Caſtillans. Tenorio prit huit vaiſſeaux de la flotte portugaiſe, en coula ſix à fond, & fit beaucoup de priſonniers, entre leſquels ſe trouverent Pecan & ſon fils. Il laiſſa la côte bordée de corps morts & de débris de vaiſſeaux, & prit enſuite ſa route vers Seville. Les lauriers, dont il étoit couvert, lui firent recevoir, lorſqu'il entra dans le port de cette ville, de grands applaudiſſemens du roi de Caſtille.

Cet échec fit ſentir aux Portugais combien il leur importoit d'avoir une marine bien entretenue. L'excellent port qu'ils avoient à Liſbonne les invitoit encore à cultiver la navigation. Ils tournerent donc leurs vûes du côté de la mer, & travaillerent à ſe rendre plus puiſſans ſur cet élement. Le ſuccès répondit à leurs ſoins, deſorte
An. J.C.1341. qu'en 1341. ils ſe trouverent en état de prêter au roi de Caſtille dix galères qu'il leur demanda pour combattre contre les Maures : ces mêmes galères ſe joignirent encore l'année ſuivante à la flotte chrétienne qui avoit armé contre ces infidéles.

La marine fut pendant quelque tems aſſez languiſſante en Portugal ; mais elle ſe ranima ſous le roi Ferdinand. Ce prince ayant obtenu en mariage la fille du roi d'Arragon, fit équiper ſix galères pour aller la chercher & la conduire
An. J.C.1369. dans ſes états. Cinq de ces galères étoient chargées des plus riches préſens, & la ſixiéme que devoit monter la princeſſe, étoit ornée de tout ce que l'art & la galanterie ont de plus beau & de mieux entendu.

L'année ſuivante fut marquée par un évenement fâcheux
An. J.C.1370. pour la marine. Des vents impétueux ſe déchaînerent, & firent de grands ravages dans le port de Liſbonne: une partie des vaiſſeaux fut entiérement fracaſſée, & l'autre reçut un dommage conſidérable ; il n'y eut que les galères que Ferdinand avoit

envoyées pour obſerver la flotte de Henri, avec qui il étoit en guerre, qui ne ſouffrirent point de ce déſaſtre. Ferdinand, malgré cette diſgrace, mit en mer trente vaiſſeaux, & autant de galères ſous les ordres de ſon amiral, qui alla ravager toutes les côtes de l'Andalouſie, & qui auroit porté plus loin les horreurs de la guerre, ſi l'hiver ne l'avoit obligé de ſe retirer. La flotte de Caſtille le ſuivit dans ſa retraite, l'attaqua, & lui prit un vaiſſeau chargé de l'argent deſtiné pour le payement des troupes.

Ferdinand fit la paix avec le roi de Caſtille; mais elle ne fut pas de longue durée. Henri dont la flotte étoit entrée dans le Tage ſans aucune oppoſition, aſſiegea Liſbonne par mer & par terre. L'amiral Lancerotte auroit pû aiſément s'oppoſer à cette entrée, ainſi qu'il en avoit reçû l'ordre de Ferdinand; mais par une nonchalance, qu'on ne peut trop condamner, il demeura dans l'inaction, & ſe laiſſa attaquer par le général Caſtillan, qui lui prit quatre galères.

Après la mort de Henri roi de Caſtille, Jean ſon fils hérita non-ſeulement de ſa couronne, mais en même tems de ſa haine pour le roi de Portugal: il ne fut pas plutôt monté ſur le trône, qu'il fit la guerre à Ferdinand. Celui ci pour s'oppoſer aux deſſeins de ſon ennemi, mit en mer une flotte de vingt-trois vaiſſeaux ſous la conduite d'Alfonſe Tellés frere de la reine ſon épouſe; cette flotte rencontra celle de Caſtille qui n'étoit que de ſeize navires; le général Caſtillan ſe voyant le plus foible, uſa de prudence: il évita le combat, & eut continuellement les yeux ouverts ſur les Portugais, bien réſolu de mettre à profit les fautes qu'ils pourroient faire. L'imprudent Tellés qui ſe fioit ſur le nombre de ſes vaiſſeaux, & qui comptoit ſur une victoire qui lui paroiſſoit aiſée à remporter, marchoit ſans beaucoup d'ordre à un ennemi, qu'il regardoit déja comme vaincu: il laiſſa même écarter huit de ſes galères, & affoiblit par-là conſidérablement ſa flotte; mais il fut puni de ſa trop grande confiance: le Caſtillan qui l'obſervoit ſans ceſſe, ſut profiter de ſon imprudence; il l'attaqua, & le mit en déroute. Tellés dans ce combat perdit non-ſeulement ſa liberté, mais encore toute ſa flotte, à la réſerve d'une ſeule des huit galères qui s'étoient écartées. An. J.C. 1381.

Cette victoire remportée par les Caſtillans ſur les Portugais, ne fit que nourrir l'animoſité des deux nations ; elle éclattoit dans toutes les occaſions, & elle eut de fâcheuſes ſuites après la mort de Ferdinand roi de Portugal. Jean premier roi de Caſtille qui en avoit épouſé la fille, crut avoir par-là des droits aſſûrés ſur la couronne. Les partiſans qu'il avoit en Portugal, favoriſoient ſes prétentions & ſon ambition ; mais il ne ſavoit quelle route il devoit prendre pour arriver au but qu'il ſe propoſoit. Il aſſembla ſon conſeil, les uns furent d'avis qu'il ſe préſentât en Portugal les armes à la main, & les autres, qu'il y parût en prince pacifique, qui cherche plutôt à gagner des cœurs, qu'à conquerir des états. Il prit le premier parti, quoique le plus violent, & pour ne pas perdre de tems, il fut mettre le ſiége devant Liſbonne, bien convaincu que s'il étoit une fois maître de la capitale du royaume, il le ſeroit bientôt de toutes les autres places.

Il fit donc battre cette ville par terre, tandis que ſon armée navale compoſée de treize vaiſſeaux, de pluſieurs brigantins & de barques, partit de Seville, & fit voile vers le Tage, pour apporter des munitions de bouche & de guerre
An. J.C. 1384. à l'armée qui faiſoit le ſiége, & pour empêcher le ſecours qu'on pourroit conduire aux aſſiégés. Ces meſures étoient ſages ; mais elles furent inutiles ; car la flotte portugaiſe qui étoit de ſeize gros vaiſſeaux & de pluſieurs bâtimens de tranſport, s'ouvrit un paſſage à travers les vaiſſeaux caſtillans, & porta dans la ville une grande quantité de vivres, & d'autres munitions. Ce ſecours joint à la valeur des Portugais contribua beaucoup au ſalut de la ville ; mais ce qui acheva entiérement de la ſauver, ce fut la peſte, qui ſe répandit dans l'armée du roi de Caſtille, & qui l'obligea à ſe retirer.

Le roi de Caſtille ennemi de Jean premier, roi de Portugal & qui ſuccéda à Alfonſe, fit tous ſes efforts pour le renverſer de ſon trône. Il mit en mer une flotte de quarante vaiſſeaux, de dix gallions & de pluſieurs autres bâtimens ; mais le roi de Portugal remporta ſur lui une victoire complette, & ne lui laiſſa que la honte de voir tous ſes deſſeins avortés.

Digitized by Google

La mort du roi de Caſtille qui arriva quelque tems après, ne termina point tous ces démêlés. Ils ſe ſoutinrent encore ſous Henri ſon fils qui lui ſuccéda. Sept galères du roi de Portugal revenant de Genes chargées d'agrès & de munitions pour ſa flotte, furent attaquées & battues par cinq vaiſſeaux Caſtillans qui en prirent quatre, & en firent échouer une. Cette victoire fut ſuivie de grandes cruautés, les Caſtillans jetterent quatre cens Portugais dans la mer, & allerent enſuite ravager les côtes maritimes de Portugal, où ils mirent tout à feu & à ſang.

Quoique les Portugais fiſſent des pertes conſidérables, leur marine ſe fortifioit de jour en jour. L'on vit des marques de puiſſance ſous le regne de Don Jean premier. Ce monarque quoique en paix avec les princes chrétiens, mit en mer une armée navale qui étoit compoſée de trente vaiſſeaux de charge, de ſoixante-ſept galères de différente grandeur, & d'un grand nombre de barques. Cet armement rendit attentifs tous les princes voiſins, & donna ſurtout de l'inquiétude au roi d'Arragon. Don Jean, ſans rien communiquer de ſon deſſein, fit mettre à la voile : ſa flotte qui tenoit toute l'Europe en ſuſpens, prit la route d'Afrique, où étant arrivée, elle enleva d'emblée aux Maures Ceuta ville de Barbarie ſur la côte orientale du détroit de Gibraltar. An J.C. 1415.

La priſe de Ceuta ouvroit aux Portugais un trop beau chemin en Afrique, pour quelle ne leur ſervît pas à pouſſer plus loin leurs conquêtes. Les infans freres du nouveau roi Edouard premier, qui vouloient ſignaler leur valeur contre les infidéles, en obtinrent la permiſſion de ce monarque ; & ils s'embarquerent ſur une flotte chargée de ſix mille hommes & firent voile vers Ceuta, où ils mouillerent. Après avoir tenu conſeil, ils ſe déterminerent à faire le ſiége de Tanger ville du royaume de Fez. Ils marcherent en effet de ce côté-là, & débarquerent leurs troupes pour aſſiéger Tanger ; mais ſe trouvant accablés par une multitude de Maures qui s'étoient raſſemblés pour la défenſe de leur pays, ils furent obligés d'abandonner leur deſſein & de ſe rembarquer. An. C. J. 1436.

Alfonſe V. étant encore enfant ſuccéda à Edouard. Le tems

de ſa minorité ne fut pas plutôt expiré, qu'il tourna toutes ſes penſées du côté de la guerre; il ſe diſpoſa à la faire aux Turcs, & il avoit dans les ports de Liſbonne, de Porto & de Setubal des vaiſſeaux tout prêts à partir, lorſque le pape qui l'avoit engagé dans cette croiſade, vint à mourir. Il deſtina alors cet armement pour Tanger, où il voulut aller venger la diſgrace de ſes oncles. Comme il étoit occupé de ce grand projet, on lui manda de Ceuta que l'entrepriſe étoit trop hazardeuſe, & qu'on lui conſeilloit de porter plutôt ſes vues ſur Alcaçar-Seguer. Il ſuivit cet avis, s'embarqua à Setubal, doubla le cap de ſaint Vincent, & alla mouiller
An. J.C. 1457 à Lagos, où il fit la revûe de ſa flotte & de ſon armée. L'une étoit de deux cens vaiſſeaux, & l'autre de vingt mille hommes. Il leva l'ancre au milieu de toutes les démonſtrations d'une joye publique, & fit voile vers Alcaçar. Etant arrivé devant cette ville, il l'aſſiégea, & s'en rendit le maître, après avoir donné des marques éclatantes de ſon courage & de ſon intrépidité. Cette expédition faite, il ſe retira à Ceuta, d'où il ſe rendit en Portugal, pour y renforcer ſon armée, afin de rabattre ſur les Maures qui mettoient tout en uſage pour lui enlever ſa nouvelle conquête; mais la valeur de ceux qui défendoient Alcaçar, & qui triompherent toujours des vains efforts des Maures, lui épargna la peine de repaſſer en Afrique.

Ce premier ſuccès des armes d'Alfonſe en Afrique lui inſpira le deſſein d'y faire de nouvelles entrepriſes. Il fit pour l'expédition de Tanger un armement pareil à celui qu'il avoit employé contre Alcaçar; il partit du port de Liſbonne, & malgré tous les aſſauts d'une effroyable tempête qu'il eut à eſſuyer, & qui lui fit perdre même deux de ſes vaiſſeaux, il
An. J.C. 1464. aborda en Afrique, où il aſſiégea Tanger; mais ce ſiége ne fut point avantageux à ſa réputation, ni à ſes troupes; car il y flétrit ſes lauriers, & y perdit beaucoup de monde, trop heureux encore d'avoir pû ſe tirer lui-même des dangers qu'il courut.

Alphonſe ne fut point abbatu par cette diſgrace, il réſolut de retourner en Afrique pour y rétablir ſa gloire, & pour y étendre ſes conquêtes. Il mit donc en mer une flotte de

trois cens huit voiles, ſur laquelle il embarqua trente mille hommes ; il partit de Liſbonne le 15 d'Août, prit ſa route vers l'Afrique, & alla deſcendre devant Arzile qu'il fit attaquer de toutes parts ; ce ſiége fut terrible ; les Maures & les Portugais y perdirent la fleur de leurs troupes ; mais enfin la ville fut forcée, & le butin qu'on y fit fut très-conſidérable. Les habitans de Tanger effrayés des approches d'un ennemi dont les armes étoient victorieuſes, abandonnerent leur ville & s'enfuirent. Alphonſe y entra, & s'en rendit maître ſans trouver aucune réſiſtance. Après avoir donné les ordres néceſſaires pour aſſurer ſes conquêtes, qui lui firent donner le nom d'Afriquain, il retourna dans ſes états, où il fut reçu avec tous les applaudiſſemens qui étoient dûs à ſes exploits. An. J. C. 1471.

Les Portugais avoient ainſi des alternatives de bonheur & d'infortune ; tantôt ils faiſoient la loi, & tantôt ils la recevoient. Depuis quelque tems la fortune étoit de leur côté, ils enleverent aux Caſtillans, avec qui ils étoient en guerre, une flotte de trente-cinq vaiſſeaux, qui revenoient de Guinée, chargés d'or & de riches marchandiſes.

Don Jean II. ſucceſſeur d'Alphonſe, quoiqu'occupé des troubles, que des ennemis ſecrets avoient excités au-dedans de ſon royaume, ne ſongea pas moins à ſe répandre au-dehors, ſoit pour étendre ſes conquêtes ſur les Maures, ſoit pour continuer les découvertes qu'on avoit déja faites dans la route des Indes. Il envoya une flotte de vingt vaiſſeaux dans la Nigritie vers le fleuve Senega, ſous la conduite de Pierre Vaſqués d'Acugna ; mais cet armement devint inutile par la faute du commandant ; il en fit un autre qu'il envoya contre les Maures d'Afrique ; le général de cette flotte alla s'emparer d'une iſle voiſine de Méquinez, & s'y fortifia. Le roi de Fez aſſembla une formidable armée pour en chaſſer les Portugais ; Don Jean ſur cette nouvelle fit embarquer quinze cens hommes pour leur porter promptement du ſecours, & ſe prépara à y aller en perſonne ; mais la prudence de ſon conſeil s'oppoſa à ſa valeur. Il fallut conclure un traité avec le roi de Fez. Les An. J. C. 1489.

Portugais ne pouvant conſerver l'iſle conquiſe, en ſortirent du moins avec tous les honneurs de la guerre, & reprirent enſuite la route de Portugal.

Après la mort de Jean II. Emanuel monta ſur le trône. Les Portugais continuoient à parcourir les côtes de Barbarie, afin de trouver quelqu'occaſion favorable d'étendre de ce côté-là les bornes de leur domination. Zejam, oncle du roi de Fez, voyant avec quelle avidité ils cherchoient à faire des conquêtes, leur tendit un piége dans lequel ils donnerent imprudemment; il alla à la cour du roi Emanuel, lui fit entendre qu'il avoit des intelligences dans Azamore, & qu'il lui livreroit cette ville & pluſieurs autres, s'il vouloit y envoyer une flotte. Le crédule monarque qui comptoit trop facilement ſur le ſuccès d'une pareille entrepriſe, & ſur les promeſſes d'un prince infidéle, ſe laiſſa éblouir par ces offres, & lui envoya une flotte ſous la conduite de Jean de Menezés. Elle partit de Liſbonne le 26 de Juillet, elle parut devant Azamore, & en fit le ſiége. Le général Portugais attendoit avec une extrême confiance
An. J. C. 1508. l'effet des flateuſes promeſſes du prince Maure: mais il ne fut pas long-tems à s'appercevoir de ſon erreur, & de la tromperie de Zejam. Celui-ci ſe mit à la tête des aſſiégés, qui firent pluſieurs ſorties ſur les Portugais, & qui tomberent ſur eux avec tant d'impétuoſité, que Menezés, qui ne s'y attendoit point, fut obligé de lever le ſiége après une perte conſidérable; il eut quelques vaiſſeaux coulés à fond, & pluſieurs de brûlés, par de petits bâtimens en feu & remplis de matieres combuſtibles, que les Maures faiſoient approcher. Menezés ne pouvant ſe retirer en Portugal, à cauſe des vents contraires, alla mouiller à Gibraltar.

Le roi de Fez piqué de l'inſulte que les Portugais avoient faite à une de ſes villes, chercha bientôt à s'en venger. Le 19 Octobre de la même année, il alla faire le ſiége d'Arzile, occupé par les Portugais; le gouverneur ſe défendit en homme de courage, mais il étoit preſſé. Menezés qui en fut averti, vola à ſon ſecours avec ſa flotte, qui heureuſement n'étoit pas éloignée: il arriva cependant un peu trop tard; car

car la ville ne pouvant réſiſter à la multitude des barbares qui l'aſſiégeoient, fut priſe, & la garniſon obligée de ſe retirer dans la fortereſſe. Menezès, informé du triſte état & du preſſant danger où elle étoit, crut qu'il ſeroit indigne de ſa gloire de n'être venu préciſément, que pour voir périr de ſi braves gens; il mit donc en uſage tous les reſſorts de la prudence & de la valeur pour les ſecourir. Ne pouvant entrer dans le port, à cauſe des vaſes qui le rendent dangereux, & de la tempête qui augmentoit encore le péril; il mit ſur de petits bâtimens plats, des troupes compoſées de criminels condamnés aux galères, auxquels il promit la liberté; de mercenaires à qui il donna de l'argent, & de pluſieurs autres, qui pouſſés par le déſir d'acquérir de la gloire, s'étoient engagés dans cette expédition. Ces barques chargées de gens excités par différens motifs, s'ouvrirent un paſſage malgré tous les efforts des infidéles, & porterent dans la citadelle des munitions de bouche & de guerre. Un ſecours venu ſi à propos, fit reprendre courage à la garniſon. Pierre de Navarre, amiral d'Eſpagne, qui étoit à Gibraltar avec ſa flotte, appareilla de ſon côté pour aller au ſecours des Portugais. Les deux flottes réunies déſolerent les barbares avec leur canon, qui les battoit ſans relâche à revers, & à découvert; les Maures, affoiblis par des pertes conſidérables, étonnés de la valeur des chrétiens, & déſeſpérant de prendre le fort, ſe retirerent après avoir réduit la ville en cendres.

Emanuel n'oublioit pas la trahiſon de Zejam, qui n'avoit cherché à le tromper que pour ſe rendre maître lui-même d'Azamore: pour ſe venger de cette perfidie, il mit en mer une flotte de quatre cens vaiſſeaux de toutes les grandeurs. Elle fit voile vers les côtes de l'océan Atlantique, & jetta l'ancre à une lieue d'Azamore. Les Portugais ayant fait leur deſcente, aſſiégerent cette place; elle fut défendue avec beaucoup d'intrépidité: mais le gouverneur, qui en faiſoit le plus fort appui par ſa prudence & ſon habileté, ayant péri, les Portugais s'emparerent de la place, & remporterent enſuite pluſieurs victoires ſur les Maures voiſins. An J.C. 1513.

L'on a fait voir la naiſſance & les progrès de la marine des

Portugais ; mais pour la montrer dans tout ſon éclat, il faut dire en paſſant quelque choſe des belles découvertes que cette nation a faites dans notre hémiſphére, en attendant que nous parlions plus au long de celles quelle a faites aux Indes occidentales, & qui formeront une brillante partie de l'hiſtoire du commerce & des découvertes que nous préparons. On auroit pû en dire quelque choſe en parlant des rois ſous leſquels elles ont été faites ; mais on a mieux aimé les réunir ſous un ſeul point de vûe. Il faut donc, pour les prendre dès leur naiſſance, remonter aux années que nous avons déja parcourues.

Non-ſeulement les terres de l'Amérique, mais encore quantité d'iſles & de côtes dans l'Afrique & dans les Indes, étoient inconnues aux anciens. Comme on n'avoit point alors l'uſage de l'aſtrolabe, ni de la bouſſole, on n'oſoit prendre le large ; & ſi on ſe trouvoit quelquefois en pleine mer, c'eſt qu'on y avoit été jetté par la tempête. La navigation étoit ſi peu étendue, que dans l'océan Athlantique on ne connoiſſoit point le cap de Non, *caput Non** : étoit le *non plus ultra*, c'eſt ce que ſignifioit ſon nom ; ce cap eſt dans le Bidulgerid.

* Les colonnes d'Hercule.

Il eſt cependant vrai, ſi nous en croyons beaucoup d'auteurs d'une autorité reſpectable, que les Portugais n'ont pas découvert les premiers les côtes de l'Afrique dont on va parler. On prétend que Hannon, par un décret du ſénat de Carthage, avec une flotte de cinquante vaiſſeaux chargés de trente mille hommes deſtinés pour établir des colonies, ſortit de la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, parcourut toute la côte occidentale de l'Afrique, & pouſſa ſes courſes juſques-aux confins de l'Arabie, où il les termina faute de vivres. Il en fit en langue punique une relation connue aujourd'hui ſous le nom de Periple. D'habiles gens prétendent que cet ouvrage n'eſt pas celui qu'a compoſé Hannon ; & M. Dodwel ſemble le prouver invinciblement ; mais il eſt toujours certain que Hannon a fait une relation de ſon voyage. Ariſtote, Pline, & Pomponius Mela en parlent ; c'en eſt aſſez pour démontrer que les anciens croyoient qu'on pouvoit

faire par mer le tour de l'Afrique. Cornelius Nepos dit que de ſon tems Eudoxe voulant ſe dérober à la colere du roi Lathyre, s'embarqua dans le ſein Arabique, & continua ſa route juſqu'à Gadès, c'eſt-à-dire, juſqu'au détroit de Gibraltar : & M. Huet, évêque d'Avranches, prétend que dès le tems de Salomon le cap de Bonne-Eſperance étoit connu, & très-fréquenté. Si toutes ces relations ſont vraies, comme il ſemble qu'on n'en peut douter, les Portugais n'ont fait que retrouver un chemin qui s'étoit perdu. Mais quoi qu'il en ſoit, la ſeconde découverte qu'ils en ont faite, leur eſt toujours fort glorieuſe, & eſt en même tems très-utile à la navigation, puiſqu'elle ouvre une route aiſée pour aller dans les Indes ; voici l'hiſtoire de cette découverte.

Henri duc de Viſco, fils de Jean I. roi de Portugal, voulant faire pénétrer le nom de J. C. & la gloire des Portugais dans les terres inconnues, forma le deſſein de pouſſer la navigation ſur les côtes d'Afrique au-delà des bornes ordinaires. C'étoit un prince hardi, courageux, entreprenant, & habile dans l'aſtronomie. Convaincu par ſes propres lumieres, par le rapport de quelques Afriquains, & peut-être par les anciennes hiſtoires dont on a parlé, qu'on pouvoit pouſſer plus loin les découvertes faites dans l'océan occidental, il en conçut le projet, & employa pour l'exécuter les biens de l'Ordre de Christ, dont il étoit grand-maître. Il fit embarquer ſur deux vaiſſeaux une nombreuſe & brillante nobleſſe, qui voulut partager la gloire & les périls d'une ſi belle expédition. Ils firent voile vers le ſud, rangerent les côtes du mont Atlas, paſſerent de ſoixante lieues le cap de Non, & arriverent au promontoire de Ganare, où ils furent arrêtés par de furieuſes agitations de la mer : la difficulté de doubler ce cap les empêcha de pénétrer plus avant. An. J.C. 1410.

Ce foible ſuccès & les grands obſtacles qu'on avoit rencontrés ralentirent l'ardeur de ceux qui s'étoient prêtés aux projets de Don Henri ; mais ce prince ne fut point rebuté par les difficultés ; & comme il crut qu'on pouvoit les vaincre, il entreprit de les ſurmonter. Il jugea de ce qu'on pouvoit faire par ce qu'on avoit déja fait ; & dix ans après ſon premier coup d'eſſai, il fit partir des An J.C. 1420.

vaiſſeaux ſous la conduite de Jean Gonſalve, & de Triſtan Vaſée, qui après avoir eſſuyé pluſieurs périls, & parcouru beaucoup de côtes, découvrirent l'iſle de Madere. Quelques hiſtoriens * prétendent que Don Henri fut du voyage; mais d'autres diſent qu'il appuya ſeulement l'entrepriſe de ſa protection & de ſon autorité. Je crois ce dernier ſentiment le mieux fondé.

* Turq hiſt. d'Eſpagne. Maff. hiſt. Ind. 6. 1.

Ces découvertes dont le ſuccès avoit répondu ſi heureuſement aux eſpérances de l'infant Don Henri, réveillerent l'attention de pluſieurs Portugais, piquerent leur curioſité, & leur inſpirerent le deſſein de marcher ſur les traces de Gonſalves, & de Vaſée, & d'aller plus loin qu'ils n'avoient fait juſqu'alors. Gilles Annius, habile marin, fut un de ces Portugais. Il ſe mit en mer, & trouva dans ſa courſe des bancs, des rochers, & des écueils, capables d'effrayer tout autre moins hardi & moins courageux que lui. Les dangers renaiſſoient à chaque inſtant; mais il fut moins occupé de ce qu'ils avoient d'affreux, que des moyens de s'en garantir, il les affronta tous, & vint à bout de toutes les difficultés qu'il rencontra ſur ſa route. Il fut récompenſé de ſon intrépidité & de ſa perſévérance; car il découvrit & doubla le promontoire de Ganare. * Les premiers vaiſſeaux envoyés par Don Henri n'avoient pû le paſſer, à cauſe des courans d'eau, qui ſe jettent avec impétuoſité dans des lieux profonds, & forment avec un grand bruit des gouffres capables d'épouvanter les plus intrépides. Annius para ce redoutable promontoire, ſuivit la côte fort loin, découvrit beaucoup de peuples inconnus, à qui il donna une premiere idée de la religion de JESUS CHRIST. Cette expédition parut ſi glorieuſe au royaume de Portugal, & ſi utile à la religion, que le pape Martin V. donna par une bulle aux Portugais toutes les terres qu'ils découvriroient depuis le promontoire de Ganare, juſqu'aux extrémités des Indes. Quelques années après, Nuño Triſtan, & Antoine Gonſalve pouſſerent plus loin leurs découvertes, & allerent juſqu'au cap blanc.

* cap *Bojador*.

An. J.C. 1433.

An. J.C. 1441

Alfonſe V. roi de Portugal, charmé de ces nouvelles découvertes, en voulut partager la gloire: pour les continuer il envoya des vaiſſeaux ſur les côtes d'Afrique, avec d'excellens

An. J.C. 1446.

capitaines & d'habiles pilotes ; ils découvrirent le cap verd, promontoire célebre ſur la côte occidentale de la Nigritie, près de l'embouchure du fleuve Senega, & qui ſe jette bien avant dans la mer. Baudrand donne l'honneur de cette découverte à Denis Ferdinand Portugais. Ils ne bornerent pas-là leur navigation, ils l'étendirent juſques-au cap de ſainte Catherine, deux dégrés & demi au-delà de l'équateur, & y arborerent la croix de JESUS-CHRIST, & les armes de Portugal. Dans ce voyage ils reconnurent pluſieurs petites iſles, & ouvrirent le commerce avec différens peuples, & ſur-tout avec les habitans de la Guinée, de qui ils tirerent une grande quantité d'or pour des bagatelles.

Jean II. ſucceſſeur d'Alfonſe V. marqua encore plus d'ardeur pour les découvertes : ſon conſeil la contraria, mais ne fit qu'augmenter ſes déſirs. Il envoya une flotte en Guinée, ſous la conduite de Jacques Azambuya, qui y fit un établiſſement. Après avoir échangé ſes marchandiſes pour de l'or & de l'ivoire, il retourna en Portugal. Don Jean ſenſible au progrès de la religion, & aux appas des richeſſes de l'Arabie & des Indes, voulut s'ouvrir le chemin de ces pays inconnus ; il fit travailler les plus habiles Mathématiciens aux tables des latitudes pour faciliter la navigation, & il équipa une flotte qu'il mit ſous les ordres de Jacque Canus, homme d'un mérite reconnu. Canus mit à la voile, prit la route d'Afrique, paſſa le cap de ſainte Catherine, & trouva l'embouchure du Zaïre, le fleuve le plus conſidérable du Congo, & que les plus grands navires remontent juſqu'à huit lieues ; il y dreſſa une colonne ſur laquelle étoient gravées les armes de Portugal, & travailla beaucoup dans les terres pour les interêts du commerce, & pour la gloire de la religion.

An. J.C. 1483.

An. J.C. 1484.

Le roi Jean qui avoit toujours fort à cœur la découverte du chemin des Indes, fit partir une nouvelle flotte ſous les ordres de Barthelemi Diaz, qui entreprit de pouſſer ſa navigation au-delà de celle de Canus. Diaz étoit un homme d'une grande capacité, d'une fermeté inébranlable, & d'un mérite à remplir avec honneur cette importante commiſſion : il ſe mit en mer, & laiſſa bientôt derriere lui les bornes des

navigations précédentes ; il cotoya hardiment des rivages inconnus ; il s'avança juſqu'à la pointe d'un promontoire, le plus long & le plus dangereux qui ſoit dans l'univers ; il le doubla & le paſſa même ſans être effrayé des horribles tempêtes dont il fut battu, ni intimidé du ſoulevement général de ſon équipage ; mais les vivres commençant à lui manquer, il reprit la route du Portugal, où il arriva après ſix mois de navigation. Comme il faiſoit au roi le récit de ſon voyage, & la deſcription du cap qu'il avoit paré, il le nomma le cap des tourmentes, parce qu'il y régne toujours des vents impétueux : mais le roi tranſporté de joie de cette heureuſe découverte, l'appella le cap de Bonne-Eſpérance, parce qu'il lui fit eſperer qu'on pénétreroit bientôt dans les Indes. Ce cap aujourd'hui ſi renommé, eſt ſitué à la partie la plus méridionale de la Cafrerie : il s'avançe plus de ſept cent lieues en mer du nord au ſud, entre le cap de ſainte Lucie, & le cap des Aiguilles. Celui-ci qui s'avance dans la mer de quinze lieues, plus que le cap de Bonne-Eſperance, dont il eſt éloigné de trente-trois lieues, ſe nomme le cap des Aiguilles, parce que l'aiguille de la bouſſole y eſt fixée au nord ſans décliner à l'eſt ou à l'oueſt ; & quand on a doublé ce cap, elle commence à nordoueſter.

An J.C.1487.

Le déſir qu'avoit le roi de Portugal de trouver la route des Indes, s'augmenta encore par la découverte du cap de Bonne-Eſperance. Pour conduire ce grand ouvrage à ſa derniere perfection, il fit conſtruire des vaiſſeaux dont la ſolidité & l'architecture les mettoit en état de réſiſter à tout, & de ſe ſoutenir au milieu des plus grands périls ; mais la mort le ſurprit au milieu de ſes utiles projets.

An. J.C.1495.

Emanuel qui lui ſucceda, voulut auſſi découvrir le chemin des Indes ; avant que de s'engager dans une entrepriſe de cette conſequence, il la propoſa à ſon conſeil ; les ſentimens furent partagés ; mais il ſuivit l'avis de ceux, qui avides des richeſſes de l'Aſie, penchoient comme lui pour les nouvelles découvertes. Il fit donc équiper quatre vaiſſeaux, les munit de tout ce qui eſt néceſſaire pour un voyage de long cours, & les mit ſous la conduite de Vaſquès de Gama, homme éclairé & d'un courage à toute épreuve. Cet amiral appa-

reilla le 9 de Juillet, prit ſa route vers les iſles Fortunées, cingla du côté de celles du cap Verd, & découvrit en paſſant l'iſle de ſaint Jacque. Il s'engagea enſuite dans une vaſte mer, où il fut battu pendant trois mois d'une furieuſe tempête. Il paſſa la ligne, revira au ſud-eſt ; & à dix dégrés de latitude méridionale, il trouva l'embouchure d'une belle riviere, où il ſe rafraîchit, & fit proviſion d'eau, de bois, & de toutes les choſes dont il pouvoit avoir beſoin. An. J. C. 1497.

Vaſquès de Gama après s'être remis des fatigues de la mer, & avoir repris de nouvelles forces, continua ſa route & doubla le cap de Bonne-Eſperance ; après quoi il fut aſſailli d'une ſi affreuſe tempête, que les ſoldats & les matelots effrayés du péril qui s'offroit à leurs yeux, employerent les pleurs, les prieres & les menaces pour engager leur amiral à les faire retourner ſur leurs pas ; mais ni leurs cris ni le danger préſent ne purent ébranler ſon courage, il brava la mer & ſes flots. Ayant paſſé le cap le 25 Novembre, il rangea la côte orientale de l'Afrique, la parcourut avec une intrépidité qui le fit triompher de la révolte de ſon équipage, de la trahiſon des habitans du pays, & des tempêtes dont ſa flotte fut agitée ; enfin après beaucoup de difficultés & de périls, il arriva à Melinde, où il trouva un peuple doux & rempli d'humanité pour les étrangers. Il en reçut mille marques d'une bonté généreuſe, & obtint du roi même un pilote expérimenté pour le conduire à Calicut. Il fit en vingt-un jours ce trajet, qui eſt de ſept cens lieues, & eut la gloire d'ouvrir un chemin dans les Indes, de fixer une route juſqu'alors inconnue, & de faciliter les moyens d'aller chercher les richeſſes dont ce pays abonde. Il ne fut qu'onze mois à ſe rendre aux Indes, puiſqu'il partit de Portugal au commencement de Juillet, & arriva à Calicut ſur la fin du mois de Mai de l'année ſuivante.

Calicut eſt le nom d'une ville & d'un royaume, ſitués ſur la côte de Malabar, dans la preſqu'iſle de l'Inde, au-deçà du golfe de Bengale. Gama y fut reçu gracieuſement par le roi du pays. Ce prince étoit revêtu d'une robe de coton ſemée de roſes d'or, il avoit ſur ſa tête un bonnet doré en forme de thiare, des bracelets d'or aux bras & aux jambes, & An. J. C. 1498.

des bagues d'or & beaucoup de pierreries aux doigts des mains & des pieds. Le bon accueil que le roi de Calicut fit à Gama ne fut pas ſoutenu. Les états de ce prince étoient remplis de Turcs & de Juifs qui y négocioient ; ceux-ci à qui des motifs de fortune & de religion inſpiroient beaucoup de haine pour les Portugais, & qui craignoient d'ailleurs de voir leur commerce détruit ou diminué par celui de ces nouveaux venus, chercherent à les décrier dans l'eſprit du roi de Calicut, en les repréſentant à ce prince comme des pirates avides, qui n'avoient d'autre deſſein que de lui enlever ſa couronne, & le chaſſer de ſon royaume. Ces diſcours eurent leur effet, le roi de Calicut en fut allarmé, & donna ſes ordres pour faire arrêter Gama ; mais celui-ci en ayant été averti, remonta ſur ſes vaiſſeaux & fit voile vers l'Europe. Il relâcha à ſoixante lieues de Calicut, & mouilla à l'iſle d'Anchedire, ſur la côte du royaume de Decan, pour ſe radouber & ſe rafraîchir ; il remit enſuite à la voile, regagna Melinde, & retourna en Europe par la même route : il arriva à Liſbonne au mois de Septembre, plus de deux ans après ſon départ.

Le roi Emanuel ayant ouvert un chemin pour aller aux Indes, voulut en profiter. Il fit armer treize vaiſſeaux plus conſidérables que les premiers en grandeur & en équipage, & en donna le commandement à Don-Pedro Alvarès Cabrera, homme très-diſtingué par ſon mérite & par ſa vertu. La plus brillante jeuneſſe monta ſur ces vaiſſeaux, afin d'avoir part aux richeſſes de l'orient, & à la gloire des premieres conquêtes qu'on méditoit de faire dans les Indes. Cabrera mit à la voile le 18 du mois de Mars, & arriva aux iſles du cap Verd après treize jours de navigation ; il eſſuya ſur ſa route une furieuſe tempête qui jetta ſa flotte en pleine mer ; un de ſes vaiſſeaux, après avoir luté quelque tems contre les vents & les flots, fut obligé de relâcher à Liſbonne. Cabrera pour éviter la bonace qui regne quelquefois ſur les côtes de la Guinée, & pour doubler le cap de Bonne-Eſperance avec moins de danger, fit faire à ſa flotte réunie un grand circuit en tirant au ſud-oueſt ; & après un mois de navigation, il fut jetté par les vents, à la vûe d'un continent qu'il prit pour une iſle ; en le cotoyant il trouva

An. J. C. 1500.

un

un port agréable, ſûr, & commode, à qui il donna le nom de port aſſûré ; il y mouilla, s'y rafraîchit, & y planta une croix, ce qui lui fit nommer cette contrée ſainte Croix, mais on l'appella dans la ſuite, Breſil, à cauſe d'un bois rouge qui porte ce nom, & qui y eſt très-commun.

Cabrera après avoir ſéjourné quelque tems au Breſil, fit voile vers le cap de Bonne-Eſperance, qui en eſt éloigné de douze cens lieues ; il commença le 5 Mai cette longue & pénible traverſe, dans laquelle il eut beaucoup de périls & de difficultés à eſſuyer. Il ſe trouva ſur une mer inconnue, où le calme & l'orage ſe ſuccedent tour à tour, ce qui la rend extrêmement dangereuſe. Cabrera en fit une triſte expérience ; car un tourbillon imprévû ſubmergea à ſes yeux quatre de ſes vaiſſeaux avec tous les équipages. Une affreuſe tempête le tint encore pendant vingt jours entre la vie & la mort ; ſa flotte fut diſperſée, & un de ſes vaiſſeaux rentra fort maltraité à Liſbonne, avec ſix hommes, qui reſtoient ſeuls de tout l'équipage.

Cabrera pour avoir perdu une partie de ſes vaiſſeaux, ne perdit rien de ſon courage ; il doubla le cap de Bonne-Eſperance, découvrit quelques terres, & alla jetter l'ancre à Moſambique dans le Zanguebar, vis-à-vis de l'iſle de Madagaſcar. Il y arriva le 21 Juillet, y rafraîchit & ravitailla ſa flotte, après quoi il remit à la voile & fut mouiller à Quiloa, entre le royaume de Mozambique & celui de Melinde. Il y fut d'abord aſſez bien reçu ; mais ſur de mauvaiſes impreſſions que le roi de Quiloa prit contre lui, il appareilla & dirigea ſa route vers Melinde, où il fut reçu avec de grands honneurs & de grands témoignages d'amitié ; il en partit le ſept d'Août avec un vent favorable, & arriva à Calicut, où le ſort ne le traita pas mieux que Gama. On lui fit d'abord un aſſez bon accueil ; mais le roi & les habitans qui avoient été prévenus contre les Portugais par des marchands Egyptiens, en uſerent cruellement avec les gens que Cabrera mit à terre ; car dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, ils furent inveſtis, forcés & maſſacrés, le dix ſept Décembre. Cabrera ne laiſſa pas cette trahiſon impunie ; il brula dix grands vaiſſeaux qui étoient dans

le port de Calicut, après avoir pillé tout ce qui pouvoit l'accommoder ; il foudroya la ville à coups de canon, & en détruisit presque tous les habitans. Il se retira après cette expé-
An. J. C. 1150. dition, & alla négocier à Cochin, à Cananor, & chez d'autres peuples établis sur la côte de Malabar, dans la presqu'isle de l'Inde, en-deçà du golfe de Bengale. Sa cargaison étant faite, il partit au mois de Janvier, & s'en retourna en Europe par le même chemin ; il arriva à Lisbonne le 30 du mois de Juillet, après avoir perdu encore un de ses vaisseaux.

Le roi Emanuel qui s'étoit vivement intéressé à la navigation de Cabrera, avoit eu beaucoup d'inquiétude pendant son voyage. Pour en apprendre des nouvelles, il envoya au-devant de lui quatre vaisseaux commandés par Jean de la Nueva, capitaine aussi brave qu'expérimenté. La Nueva découvrit, chemin faisant, l'isle de la Conception, située un peu en-deçà de l'équateur ; il fit voile ensuite jusqu'à Melinde, où il apprit le retour de Cabrera & ses aventures. Voyant qu'il ne pouvoit lui être d'aucune utilité, il continua sa route jusqu'aux Indes, & alla aborder au royaume de Cananor. Le roi de Calicut toujours animé contre les Portugais, qu'on lui avoit dépeints avec des traits odieux, fit armer plus de quatre-vingt vaisseaux pour envelopper ceux de Jean de la Nueva. Celui-ci se défendit avec un courage qui intimida ses ennemis, & qui leur fit voir que le grand nombre est quelquefois obligé de céder à la valeur. La Nueva remporta sur eux une victoire complette ; & après avoir mis sur ses vaisseaux les plus riches marchandises, il partit pour Lisbonne, chargé de trésors, & couvert de lauriers. Il découvrit sur sa route l'isle de sainte He-
An. J. C. 1502. lene, qui est située à seize degrés de latitude méridionale dans la grande mer d'Ethiopie, & fort éloignée du continent & des isles ; elle est aussi utile que commode pour le rafraîchissement des vaisseaux qui reviennent des Indes, & c'est pour cette raison qu'on l'apelle l'hôtellerie de la mer.

Don Emanuel charmé des grands avantages qu'il tiroit du commerce des Indes, y envoya une seconde fois Vasquès de Gama, avec une flotte de vingt vaisseaux, pourvûe de tout ce

qui étoit néceſſaire pour ſe faire aimer des Indiens, ou pour s'en faire craindre ; il fit prendre les devans à Vincent Sodre avec onze vaiſſeaux, & lui donna ordre d'attendre Gama à Mozambique : celui-ci avec quatre navires qu'il s'étoit réſervés, prit la route de Sofala pour y découvrir le pays. Ce royaume eſt ſitué ſur la côte orientale de l'Afrique, à vingt degrés de latitude méridionale. Quelques auteurs y ont placé Ophir, où Salomon envoyoit ſes vaiſſeaux par la mer rouge, & d'où il tiroit une grande quantité d'or & d'ivoire. Gama y perdit un vaiſſeau, il alla enſuite joindre Vincent Sodre, qui, en l'attendant, avoit fait conſtruire une caravelle, ſelon les ordres qu'il en avoit reçus. Comme Gama eſt le premier qui ſe ſoit ſervi de ces ſortes de vaiſſeaux dans la mer des Indes, il eſt à propos d'en donner une idée.

Une caravelle eſt un petit bâtiment à poupe quarrée, rond de bordage, & court de varangue ; il porte outre les bourcets, & les bonnettes en étui, quatre voiles à oreilles de liévre, ou voiles latines, qui ſont faites en triangle : cette ſorte de bâtiment n'a point de hune, & le bois qui traverſe le mât, eſt ſeulement attaché près de ſon ſommet : le bout d'en bas de la voile n'eſt gueres plus élevé que les autres fournitures du vaiſſeau : au plus bas de ce bâtiment il y a de groſſes piéces de bois ſemblables aux mâts, qui ſont vis-à-vis l'une de l'autre aux côtés de la caravelle, & qui s'amenuiſent peu à peu par le haut. Ces caravelles ſont de tous les vaiſſeaux les meilleurs voiliers.

Gama prit la route de Quiloa, où toute ſa flotte ſe trouva raſſemblée ; il fit aiguade au-delà de Melinde dans un golfe où il fut porté par les vents, & prit enſuite le large pour gagner les Indes. En approchant des terres il rencontra un grand vaiſſeau qui appartenoit au ſoudan d'Egypte, & qui étoit bien armé & richement chargé ; il l'attaqua, les Infidéles ſe défendirent juſqu'au lendemain ; mais malgré toute leur réſiſtance, le vaiſſeau fut pris, pillé, brulé, & tout l'équipage égorgé. Gama étant arrivé aux Indes, fut obligé de ſe tenir continuellement en garde contre les piéges que lui tendoit le roi de Calicut. Ceux de Cochin, & de Cananor

lui accorderent leur amitié,& lui permirent volontiers de faire ſes emplettes dans leurs états. Lorſque ſes vaiſſeaux richement chargés étoient prêts à partir, le roi de Calicut qui croyoit que la flotte de Gama auroit peine à ſe défendre à cauſe de ſa charge, l'attaqua avec vingt-neuf vaiſſeaux; mais le général Portugais combattit avec tant de valeur dans cette occaſion, que la flotte du monarque Indien fut entierement défaite. Gama après cette victoire pourvut aux beſoins des nouvelles colonies, & laiſſa des vaiſſeaux & des troupes pour les ſoutenir: il partit enſuite pour l'Europe; & après avoir eſſuyé une tempête au cap de Bonne-Eſperance, il arriva à Liſbonne le premier jour du mois de Septembre.

An. J.C.1503. Après le départ de Gama, la preſqu'iſle de l'Inde fut cruellement déchirée par des guerres inteſtines; le roi de Calicut livra pluſieurs combats à ſes voiſins; les Portugais en prenoient la défenſe, & leur aidoient à repouſſer les efforts de cet ennemi commun; ils avoient encore à ſoutenir la haine, les complots & les pratiques ſecrettes des Egyptiens, qui faiſant également commerce dans les Indes, ne cherchoient que les occaſions de nuire aux Portugais, & de les perdre. Le roi de Portugal, pour affermir ſes colonies naiſſantes, envoya aux Indes différentes flottes bien équipées. François Albuquerque, & Alfonſe ſon frere, partirent avec pluſieurs vaiſſeaux, & firent voile vers les Indes. Ils raſſurerent par leur préſence les Portugais conſternés, rétablirent le roi de Cochin dans ſes états, bâtirent un fort dans ſa capitale, firent des alliances, mirent le roi de Calicut à la raiſon; & après avoir chargé leurs vaiſſeaux d'épiceries, reprirent la route de Liſbonne, où Alfonſe arriva le 17 de Juillet. Son

An. J.C.1504. frere & deux autres capitaines diſparurent en chemin, ſans qu'on ait pû ſçavoir ce qu'ils étoient devenus.

Après qu'Alfonſe fut parti des Indes, Lopès Suarès y arriva avec une flotte de treize vaiſſeaux. Ce ſecours vint encore fort à propos aux Portugais, qui étoient épuiſés par les guerres continuelles qu'ils avoient eu à ſoutenir contre le roi de Calicut. Il eſt vrai qu'ils avoient remporté ſur ce prince des victoires conſidérables; mais de tels avantages ſont toujours

ruineux pour des gens qui ſont en petit nombre.

Emanuel voyant les proſpérités qui accompagnoient les Portugais dans les Indes, réſolut d'y faire un établiſſement ou ſa domination fut ſolidement établie. Il y envoya François Almeida, en qualité de viceroi, c'étoit un gentilhomme qui s'étoit fait par ſes actions, un grand nom dans la marine. Il partit de Liſbonne le 25 Mars, avec une flotte de vingt-deux vaiſſeaux, bâtit ſur ſa route pluſieurs forts pour favoriſer la navigation des Indes, qui commençoit à fleurir, & arriva le 6 Avril aux iſles du cap Vert. A peine y parut il avec ſa flotte, qu'il ſe vit ſur les bras toutes les forces du roi de Calicut, qui s'étoit ligué avec les Egyptiens & les Arabes. Leur armée navale étoit de près de deux cens vaiſſeaux. Almeida n'en fut point effrayé; il oppoſa à leur grand nombre ſa valeur & ſon intrépidité, & remporta ſur eux une victoire ſignalée. Peu de tems auparavant, ſon fils étoit allé par ſes ordres croiſer vers les Maldives avec neuf vaiſſeaux, pour y attendre des Turcs qui venoient des Moluques; mais connoiſſant peu ces mers, il fut jetté par hazard dans l'iſle de Ceïlan, qui étoit tout-à-fait inconnue aux Portugais; il fut de ſa nation le premier qui découvrit cette iſle ſi abondante en pierres précieuſes, & en aromates; il en prit poſſeſſion au nom du roi de Portugal, & y fit dreſſer une colonne de marbre, ſur laquelle étoient gravées les armes de ce ſouverain. An. J.C. 1505. An J.C. 1506.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient dans les Indes, Triſtan d'Acuña, accompagné d'Alfonſe Albuquerque, partit de Portugal avec une flotte de dix-huit vaiſſeaux. Il fit ſur ſa route une deſcente dans l'iſle de Madagaſcar, pour reconnoître le génie de ſes habitans, & les qualités du pays. Cette iſle avoit été découverte le premier de Fevrier par huit vaiſſeaux qu'Almeida renvoyoit en Europe. Après un aſſez long voyage mêlé de beaucoup d'aventures, Triſtan arriva aux Indes, où ſa préſence & ſa flotte étoient néceſſaires pour relever le courage des Portugais, qui depuis quatre mois avoient été continuellement aux priſes avec le roi de Calicut. Il ſe diſtingua dans les Indes par pluſieurs belles actions, & reprit le chemin de ſa patrie avec cinq vaiſſeaux. An J.C. 1508.

Albuquerque qui étoit reſté aux Indes, s'y donna de l'exercice ; il croiſa avec quelques vaiſſeaux pour tenir en reſpect tout le pays, ſitué aux environs des golfes perſique & arabique ; il y eut ſans ceſſe les armes à la main, ce qui fatigua beaucoup ſes gens, & leur fit perdre courage ; mais le ſien fut toujours inébranlable. Almeida de ſon côté avoit de redoutables ennemis à combattre. Le roi de Calicut ſoutenu de toutes les forces maritimes des Malabares, & d'une multitude de vaiſſeaux Turcs & Egyptiens, lui livra pluſieurs combats dont les ſuccès furent differens. Laurent Almeïda, fils du viceroi, en vint aux mains avec une puiſſante flotte egyptienne, qui alloit au ſecours du roi de Calicut ; mais il y perdit la vie, après avoir donné des preuves d'une éclatante valeur.

An J.C. 1509. François Almeïda reçut en grand homme la nouvelle de la mort d'un fils ſi brave & ſi vertueux, mais il ſe prépara en même tems à la venger ; il aſſembla une flotte de dix-neuf vaiſſeaux, & alla trouver les ennemis, qui jouiſſoient paiſiblement du fruit de leur victoire. Quoique leurs forces fuſſent ſupérieures aux ſiennes, leur armée étant de plus de cent navires, il leur livra bataille avec une fermeté qui les ébranla ; il coula à fond, prit, ou brula la plus grande partie de leurs vaiſſeaux. Ce triomphe aſſura aux Portugais pendant long-tems l'empire de la mer des Indes.

Almeïda, après quatre ans de ſéjour dans ce pays fit voile vers le Portugal ; il s'arrêta au cap de Bonne-Eſperance, pour y faire de l'eau, & y prendre d'autres rafraîchiſſemens. Un jour ſes gens s'étant écartés, & ayant été attaqués par ceux du pays, Almeïda courut à leur ſecours. Ce grand homme que la mort avoit reſpecté au milieu des plus affreux hazards, & qui retournoit tout couvert de gloire dans ſon pays, pour y recueillir la récompenſe de ſes actions, périt dans cette occaſion, où il n'y avoit ni honneur à acquérir pour lui, ni avantage à procurer à ſa patrie.

Alfonſe Albuquerque prit la place d'Almeïda. Ce nouveau viceroi ayant reçu un renfort de trois mille ſoldats & de quinze vaiſſeaux, commandés par Ferdinand Cotin, entreprit, pour ſignaler ſon élévation, d'humilier le roi de

Calicut, ennemi déclaré des Portugais : il ſe perſuada qu'en débutant de la ſorte, il donneroit de la réputation à ſes armes, & ſe rendroit redoutable dans les Indes. Suivant ces idées, qui étoient conformes aux ordres qu'il avoit reçus du roi de Portugal, il fit le ſiége de Calicut, & attaqua la citadelle, qui étoit ſituée à l'entrée du port ; tandis que Cotin aſſiégea la ville avec trente vaiſſeaux ; mais cette entrepriſe eut un ſuccès fort déſavantageux aux Portugais ; Cotin entr'autres y périt.

Pendant ces tragiques ſcenes dans le royaume de Calicut, Lopès Sequeira deſcendit dans l'iſle de Sumatra, où aucun Portugais n'avoit encore pris terre : on la croyoit autrefois une peninſule, parce que la mer, qui la ſépare du continent où eſt Malaca, étoit inconnue. Cette iſle dont les approches ſont défendues par des écueils qui l'environnent de toutes parts, eſt ce que les anciens appelloient la Cherſonnèſe d'or. Sequeira paſſa de Sumatra à Malaca, & lia avec le roi du pays une amitié qui ne fut pas durable, parce qu'elle n'étoit pas ſincere du côté de ce prince, qui cachoit ſous de belles apparences la trahiſon la plus noire. En effet après les avoir amuſés par ſes artifices, il en fit un horrible maſſacre ; Sequeira échapa à ſa cruauté, & s'en retourna en Portugal.

Alfonſe Albuquerque ſoutenoit avec éclat la dignité dont il étoit revêtu ; il donnoit du crédit à la puiſſance des Portugais, & de la terreur à leurs ennemis ; mais pendant qu'il ſe ſignaloit aux Indes par de glorieux exploits, on lui rendoit de fort mauvais offices en Portugal ; on y décrioit ſa conduite, & on cherchoit à le perdre dans l'eſprit du roi. Albuquerque pour juſtifier ſon innocence, & confondre ſes ennemis, réſolut de faire quelqu'action d'éclat ; il jetta pour cela les yeux ſur Goa, il arma puiſſamment, & s'approcha de cette ville avec vingt-un vaiſſeaux, & un grand appareil de guerre ; les habitans effrayés à la vûe d'un ſi redoutable ennemi, prirent auſſi-tôt la fuite, & Albuquerque s'empara de leur ville le 7 Fevrier. Comme il étoit convaincu que la violence & la crainte ne ſont pas des moyens propres à

an J. C. 1510.

inſpirer de la confiance, il rappella par ſes bienfaits ces habitans fugitifs, & les gagna par ſes bontés & ſes careſſes.

Albuquerque ne fut pas long-tems poſſeſſeur tranquille de Goa ; les habitans qui ſupportoient fort impatiemment une domination étrangere, mirent tout en œuvre pour en ſecouer le joug ; ils employerent la ruſe, la force, & la perfidie. A la faveur de ces moyens, ils recouvrerent tout ce qu'ils avoient perdu, & chaſſerent les Portugais de Goa. Albuquerque fut humilié par cette diſgrace, mais il n'en fut point abbatu. Fortifié du ſecours de dix vaiſſeaux qui arrivoient de Portugal, & qui étoient chargés de la plus brillante jeuneſſe du pays, il réſolut de tenter une nouvelle entrepriſe ſur Goa. Il compoſa donc une flotte de trente-quatre navires, ſur leſquels il mit quinze cens ſoldats Portugais & trois cens Malabares, & de trois autres vaiſſeaux que lui donna un roi indien. Avec toutes ces forces il attaqua la ville de Goa, & la reprit le 25 Novembre. Depuis ce tems elle a été le ſiége du commerce des Portugais dans les Indes. Cette conquête rendit Albuquerque bien cher à ſa nation ; auſſi par reconnoiſſance on lui éleva une ſtatue au haut du portail d'une des plus conſiderables égliſes de Goa.

Après la priſe de Goa, Albuquerque ne laiſſa point ſa valeur oiſive, & chercha à étendre ſes conquêtes. Il arma ving-trois vaiſſeaux, fit voile du côté de Sumatra, & alla venger à Malaca l'injure que Sequeira y avoit reçue : il aſſiégea cette ville ſi célebre par ſon commerce & par ſes richeſſes, & la prit avec d'éclatantes marques de prudence & de valeur. Il jetta enſuite la vûe ſur les Moluques, & les envoya reconnoître par Antoine Abrée avec trois vaiſſeaux. Albuquerque occupé de ce nouveau projet, apprit que la ville de Goa étoit aſſiégée par ceux à qui il l'avoit enlevée ; il courut à ſon ſecours, & en fit lever le ſiége en très-peu de tems. Ce ſuccès fut ſuivi de beaucoup d'autres proſpérités ; Albuquerque vit le roi de Calicut, qui avoit toujours été ſon ennemi, rechercher enfin ſon amitié ; il abbaiſſa auſſi le roi des Moluques, ainſi que pluſieurs autres ſouverains

An. J.C. 1511.

des

des Indes, & les obligea à payer tribut au roi de Portugal.

L'envie & la malignité ſe déchaînerent contre ce grand homme : on travailla à obſcurcir l'éclat de ſes belles actions, & à le noircir auprès du roi de Portugal ; on lui prêta des fautes qu'il n'avoit point faites ; on en groſſit de fort légeres qu'il n'avoit pû éviter dans une auſſi grande adminiſtration : enfin on décria ſi fort toute ſa conduite, & on employa tant d'artifices & de menſonges pour le ruiner dans l'eſprit de ſon prince, que ce monarque trop crédule le rappella, & mit en ſa place Lopès Suarès Alvarenga.

Alfonſe Albuquerque qui avoit fondé l'empire des Portugais dans les Indes, porté la gloire de leur nom juſqu'aux extrémités de la terre, ſoumis à la domination de ſon roi toute la côte de la mer des Indes depuis le fleuve Indus juſqu'au cap de Comorin, découvert pluſieurs iſles, aſſujetti Malaca, conquis le royaume d'Ormus, & ſoutenu l'effort d'une multitude d'ennemis puiſſans, eut tant de chagrin de ſe voir ainſi récompenſé de tous les ſervices qu'il avoit rendus à ſon roi & à ſa patrie, qu'il en tomba malade, & mourut dans un vaiſſeau au port de Goa, en revenant d'Ormus. An. J. C. 1515.

Albuquerque fut donc remplacé par Lopès Suarès. Les commencemens de ſon adminiſtration furent peu heureux ; il alla par ordre du roi de Portugal au ſecours de la ville d'Aden, aſſiégée par les troupes du ſoudan d'Egypte ; le malheur le ſuivit devant cette place : il y perdit preſque toute ſa flotte, & reprit le chemin des Indes ; où en arrivant il trouva cinq vaiſſeaux envoyés de Portugal. Ferdinand Andreade qu'il avoit fait partir pour la Chine avec huit navires, à deſſein de découvrir le pays, & d'établir un commerce entre les Chinois & les Portugais, entama avec beaucoup de ſageſſe, & quelques ſuccès les négociations ; mais la mauvaiſe conduite des Portugais fit échouer tous ſes projets. An. J. C. 1517.

Suarès fut relevé par Jacques Lopès Siqueira, qui arriva à Goa le 8 Septembre. Le roi de Portugal envoya dans les Indes une flotte de treize vaiſſeaux commandés par Georges Albuquerque, qui alla d'abord croiſer dans la mer d'Arabie ; An. J. C. 1518.

il devoit y être joint par Siqueira, qui montoit une flotte de vingt-ſix vaiſſeaux de guerre ; mais des vents contraires forcerent le viceroi à rentrer dans un port des Indes.

Depuis la mort d'Albuquerque, les rois de Portugal ont toujours envoyé aux Indes des vicerois, des vaiſſeaux & des troupes, ſoit pour y affermir leur commerce, & leurs conquêtes, ſoit pour les étendre ; leurs ſujets ont éprouvé ſucceſſivement dans ces riches climats la bonne & la mauvaiſe fortune ; ils y ont été tantôt victorieux, & tantôt vaincus. Je ne m'étendrai point ſur ces détails, qui regardent l'hiſtoire particuliere des Indes ; je n'ai d'autre deſſein par cette diſgreſſion que de montrer que les Portugais ſe ſont établis dans les Indes par le moyen de la navigation, & de parler de la route qu'ils ont tracée pour y aller.

Avant que les Portugais euſſent ouvert ce nouveau chemin, on n'alloit aux Indes, qu'en s'embarquant dans les ports de la mer Rouge, ou du golfe perſique : telle fut la route que prirent Bacchus, Oſiris, Seſoſtris, Ptolomée Philadelphe, & pluſieurs autres, dont parlent les hiſtoires anciennes. Dans ces navigations, ils ſuivoient la côte, & par conſéquent ils y employoient un tems conſidérable. Un certain pilote nommé Hippalus, dont parle Arrien dans ſon Periple de la mer Rouge, fut le premier qui s'écarta des rivages, & qui prit la pleine mer ; pouſſé par un vent de ſud-oueſt, il fit heureuſement le trajet de la mer Rouge, & arriva aux Indes par un chemin plus court ; mais on y va aujourd'hui par mer de l'extrémité de l'Europe ; cette voye a été ouverte par les Portugais, je vais marquer de quelle maniere ils la ſuivent.

Il faut étudier les tems & éviter la violence des vents & la contrarieté des ſaiſons, c'eſt pourquoi les Portugais partent de Liſbonne vers le mois d'Avril, & vont droit à l'iſle de Madere, qui en eſt à cent cinquante lieues ; ils prennent enſuite la route des Canaries, éloignées de trois cens lieues ; de-là ils tirent vers le promontoire blanc, autrement nommé le cap Blanco, & vont aux iſles du cap Vert. Pour éviter les vents de ſud, qui regnent ordinairement de ce côté-là, ils font un demi-cercle mettant le cap au ſud-oueſt, gagnent

le Breſil, & revirant au ſud-eſt ils vont doubler le cap de Bonne-Eſperance ; quand ils l'ont paſſé, ils rangent la côte orientale de l'Afrique ; & ſi la navigation a été retardée ; ils paſſent l'hiver à Sofala ou à Mozambique ; de-là après avoir paſſé deux fois la ligne, ils prennent le large, & vont en peu de tems à Goa. Pour le retour, ils mettent ordinairement à la voile au mois de Decembre, à cauſe des vents d'eſt, ils tâchent de doubler le cap de Bonne-Eſperance au mois de Mars, ou au mois d'Avril, & vont enſuite ſe refaire à l'iſle de Sainte Helene, ſituée au milieu de la mer.

Comme les ſouverains pontifes ont autoriſé les nouvelles découvertes qui ont été faites dans l'Afrique & dans les Indes, je vais marquer la part qu'ils y ont eue, afin de ne laiſſer rien d'eſſentiel à déſirer dans cette partie de l'hiſtoire.

Après les découvertes faites par les ſoins de Don Henri, prince de Portugal, le pape Martin V. pour engager les Portugais à pourſuivre des entrepriſes ſi heureuſement commencées, leur accorda la proprieté de toutes les terres qu'ils découvriroient depuis le promontoire de Ganare juſqu'aux extrémités des Indes. Eugene IV. ſon ſucceſſeur, fit préſent à Edouard, roi de Portugal, des iſles Canaries. Jean II. roi de Caſtille, chagrin de voir paſſer ſous la domination d'un autre prince un pays dont il méditoit la conquête, s'en plaignit au pape par des lettres fort vives, & par ſes ambaſſadeurs ; il lui repréſenta qu'en donnant au roi de Portugal les iſles Canaries, il dérangeoit entierement ſes vûes & ſes eſpérances, & lui enlevoit des terres, dont il ſe regardoit déja comme le maître. Eugene pour calmer les inquiétudes de ce prince mécontent, envoya à Edouard un ſecond reſcrit, par lequel il lui marque, que dans les conceſſions qu'il lui a faites, il n'a pas voulu toucher aux terres ſur leſquelles quelque prince Chrétien pouvoit avoir des droits ou des prétentions, & qu'ayant égard aux remontrances du roi de Caſtille, il déclare qu'il ne veut lui faire aucun préjudice ; ces lettres ſont écrites de Bologne l'an 1436.

Alfonſe V. roi de Portugal, ayant étendu ſa domination le long des côtes de l'Afrique, & cherchant à s'ouvrir un chemin dans les Indes, le pape Nicolas V. pour l'y encoura-

ger, lui donna par un bref tout ce qu'il avoit conquis, & tout ce qu'il pourroit conquérir, ainſi que le pays qui s'étend depuis le cap de Non & de Bojador, juſqu'au-delà de la Guinée, & qui avoit été découvert par les ſoins de Don Henri. Il lui donna auſſi le pouvoir de s'emparer des royaumes, des terres, des biens des idolâtres, même de faire eſclaves ces étrangers avec leurs femmes & leurs enfans; ce bref eſt daté de Rome, du 5 des Ides de Janvier 1454.

Ces faveurs des papes ſi liberalement départies aux Portugais exciterent la jalouſie des Eſpagnols: Jean II. roi de Caſtille qui s'en étoit déja plaint, revint encore à la charge; mais ſon mécontentement éclata lorſqu'il vit les progrès que les Portugais faiſoient dans l'Afrique, il fit dire au roi Alfonſe que s'il ne mettoit pas des bornes aux conquêtes qu'il y faiſoit, il lui déclareroit la guerre. Alfonſe qui avoit ſes raiſons pour ne ſe pas brouiller avec le roi de Caſtille, lui fit une réponſe où entroit beaucoup de douceur & de modération, en l'aſſurant qu'il ne vouloit point rompre avec lui, ni uſurper ce qui pouvoit lui appartenir; & qu'il étoit même prêt à s'en rapporter à un jugement équitable: par cette conduite il tranquilliſa le Roy Jean, & lui laiſſa le tems de mourir, ce qui termina cette diſpute naiſſante.

Le pape Nicolas V. informé de ces démêlés, donna l'année ſuivante aux Portugais une bulle très-favorable, qui les maintenoit dans la poſſeſſion de tout ce qu'ils occupoient en Afrique, & qui confirmoit les bulles & les donations de Martin V. & d'Eugène IV. Cette bulle eſt datée de Rome l'an 1455. le 6 des Ides de Janvier, l'an 8 de ſon pontificat: le pape Calixte III. confirma ce reſcrit l'année ſuivante.

Les Portugais & les Eſpagnols étoient trop voiſins, pour être long-tems amis; les nouvelles découvertes qu'ils faiſoient de part & d'autre, produiſoient auſſi entr'eux de nouvelles brouilleries; Alfonſe eut un fort grand démêlé avec Ferdinand & Iſabelle, au ſujet des Canaries, dont il s'approprioient également la poſſeſſion; mais ce différend n'eut point de ſuites fâcheuſes: les deux rois aimant mieux prendre la voye de la négociation, que celle des armes, ils firent un concordat, dans lequel il fut décidé que les Açores, la

Guinée, & l'Ethiopie occidentale appartiendroient aux Portugais. Le pape Sixte IV. confirma ce traité, auſſi bien que les bulles de Martin V. d'Eugene IV. & de Nicolas V. par des lettres données à Rome l'an 1481. l'onziéme des kalendes de Juillet.

Colomb ayant découvert le nouveau Monde, Ferdinand & Iſabelle en informerent le pape Alexandre VI. Ce pontife leur adreſſa une bulle qui leur accorde & à leurs ſucceſſeurs toutes les iſles découvertes & à découvrir vers l'occident & le midi, tirant une ligne du pole arctique au pole antarctique, diſtante de cent lieues des Açores & du cap Verd, pourvû que ces terres & ces iſles n'ayent été poſſedées par aucun prince Chrétien juſqu'au jour de la nativité de Jesus Christ de l'an 1493. Cette bulle eſt datée de Rome du 4 Mai 1493. Il eſt à remarquer que ce pape & ſes prédéceſſeurs diſent dans toutes les bulles que j'ai citées, qu'ils donnent aux rois d'Eſpagne & de Portugal les terres conquiſes & à conquérir, de leur propre mouvement, ſans que perſonne leur en ait parlé, & ſans que ces princes l'ayent demandé.

Ce partage d'Alexandre VI. parut peu équitable aux deux partis. Jean II. roi de Portugal prétendit qu'il coupoit le chemin à ſes conquêtes, & qu'il mettoit obſtacle aux découvertes qu'il avoit méditées; il demanda qu'on reculât la ligne, & qu'on la poſât à trois cent ſoixante-dix lieues des Açores & du cap Vert: le roi d'Eſpagne y conſentit pour éviter la guerre, & ce traité fut confirmé dans une conference tenue à Tordeſillas le 7 Juin 1494.

Les anciennes querelles qui avoient ſi ſouvent diviſé les deux nations voiſines, furent encore plus vives ſous l'empereur Charles-Quint. Sebaſtien Cano, ayant été aux Moluques par le détroit qu'il découvrit avec Magellan, perſuada à Charles-Quint que ces iſles fameuſes devoient lui appartenir, parce que les Portugais n'y avoient point encore été, & qu'elles ſe trouvoient dans le lot qui lui étoit échu ſuivant le partage d'Alexandre VI. Charles-Quint ſaiſit cette idée, & ſe trouva d'autant plus intereſſé à la faire valoir, qu'il

pouvoit aller aux Moluques ſans ſortir de ſes états, qu'il comptoit en tirer de grandes richeſſes, & que quelques rois de ces iſles s'étoient rendus ſes tributaires. Mais ces raiſons qui paroiſſoient puiſſantes à Charles-Quint, parce qu'elles étoient conformes à ſes vûes, parurent fort injuſtes à Jean III. roi de Portugal, dont les intérêts étoient directement oppoſés à ceux de Charles-Quint. Ces princes qui ne croyoient pas trop que le pape eût le pouvoir de leur ôter ou de leur donner des royaumes, ſe ſervoient cependant de ſa bulle pour appuyer leurs prétentions : mais Charles-Quint qui comptoit bien moins ſur l'autorité du ſouverain pontife, que ſur la force de ſes armes, ſe diſpoſa à prendre cette voie, pour aſſurer les droits qu'il prétendoit avoir ſur les Moluques & autres pays. Le roi de Portugal qui craignoit l'événement d'une guerre, demanda à Charles-Quint que l'affaire ſe reglât dans une conférence, celui-ci y conſentit. Des gens habiles dans la carte le pilotage & l'aſtronomie, de part & d'autre furent envoyés. Ils ſe trouverent au commencement de l'année 1524. à Badajox & à Elvas, deux villes frontieres de l'Eſpagne & du Portugal ; ils furent long-tems à regler les rangs & les ſéances ; car ces deux nations ſont délicates ſur le cérémonial ; aſſemblés un jour dans une ville, & un jour dans l'autre, ils diſcuterent ſçavament leurs droits pendant deux mois, & employerent les meilleures raiſons pour n'en rien conclure, les Eſpagnols décidant pour Chales-Quint, & les Portugais pour eux-mêmes. N'ayant donc pû terminer leur différend par la force des raiſons, ils chercherent dans la ſuite à le vuider par la voye des armes ; ils ſe firent la guerre aux Moluques, & ſe donnerent la chaſſe tour à tour ; mais enfin les Portugais s'emparerent de ces iſles, ce qui mit fin à la guerre. Après cette légere expoſition des découvertes des Portugais, nous continuerons l'hiſtoire de leur marine.

Sous le regne de Jean III. ſucceſſeur d'Emanuel, on ne fit uſage de la marine, que pour les expéditions des Indes, de Congo, du Breſil, & pour les guerres que ce prince eut à ſoutenir contre les Maures d'Afrique, qui vouloient lui en-

lever les conquêtes faites par ſes prédéceſſeurs; ſes ports cependant ne furent point dégarnis de navires par ces voyages de long-cours, & par le départ de tant de flottes, puiſqu'il ſe trouva en état d'envoyer au ſecours de Charles-Quint dans ſon entrepriſe ſur Tunis vingt-quatre vaiſſeaux, dont un étoit monté de deux cens piéces de canon.

Après la mort de ce prince, Don Sebaſtien monta à l'âge de trois ans ſur le trône de Portugal; ce monarque étoit né avec un penchant déclaré pour la guerre, mais la prudence ne ſeconda pas toujours cette ardeur belliqueuſe. Etant parti pour l'Afrique avec quatre galères, quelques vaiſſeaux, & quelques caravelles, il fit ſa deſcente à Tanger, & ſe répandit dans les terres avec aſſez peu de précaution: les Maures s'attrouperent à deſſein de le repouſſer; mais ils ne purent tenir contre ſa valeur, ils furent battus, & après leur défaite, Don Sebaſtien retourna en Portugal. Cette expédition qui marquoit plutôt la conduite d'un homme qui cherche des avantures, que celle d'un roi qui veut faire des conquêtes, ajouta encore au déſir que Sebaſtien avoit de ſignaler ſon courage en Afrique. Il y retourna malgré les oppoſitions de ſon conſeil, les remontrances de Philippe II. roi d'Eſpagne, & les avis de tous ceux qui prenoient un véritable intérêt à ſa gloire: il partit de Liſbonne avec une flotte capable de répondre à ſes projets, & alla jetter l'ancre entre Arzille & Tanger. Comme ſon deſſein étoit d'aſſiéger Larache, autrement nommée Lixe, ville de la province d'Aſgar dans le royaume de Fez, il étoit naturel qu'il y conduiſît ſa flotte, & qu'il fît ſon débarquement dans les environs: mais les victoires aiſées n'étant pas de ſon goût, il conduiſit par terre dans un pays inconnu, ſon armée qui étoit en mauvais ordre, & mal diſciplinée; il livra bataille aux Maures, qui lui étoient fort ſuperieurs en nombre, & qui avoient un chef auſſi diſtingué par ſon habileté que par ſa valeur. Sebaſtien fit paroître dans cette occaſion tout ce qu'on peut attendre d'un ſoldat intrépide; mais il ne fit rien voir de ce qu'on doit eſpérer d'un général prudent; auſſi perdit-il la bataille & la vie. Celui qui commandoit la flotte rangea la côte, pour recueillir les miſérables reſtes de l'armée vaincue, & reprit la route du Portugal.

An. J.C. 1557.

An. J.C. 1574.

An. J.C. 1578.

Après la mort de Sebaſtien, le cardinal Henri ſon oncle fut roi de Portugal ; mais comme il étoit fort âgé, il ne regna pas long-tems ; & pendant qu'il tint les rênes du gouvernement il n'y eut rien de remarquable dans le royaume, An. J. C. 1580. que les brigues de ceux qui ſe diſpoſoient à lui ſucceder. Henri étant mort, tous ceux qui prétendoient avoir quelque droit à la royauté, mirent en œuvre l'intrigue, la cabale, & l'artifice ; Philippe II. roi d'Eſpagne y ajouta la force : il envoya en Portugal une armée de terre, & une armée navale de cinquante galères ; celle-là étoit commandée par le duc d'Albe, & celle-ci par le marquis de Sainte Croix ; les galères s'emparerent de l'embouchure du Tage, tandis que les troupes de terre aſſiégoient Liſbonne, qui ne pouvant tenir contre tant de forces, fut obligée de ſe rendre. On peut voir un plus long détail de ce qui ſe paſſa dans cette occaſion, & aux Açores, au livre qui traite de la marine des Eſpagnols.

Dans l'eſpace de 60 ans, trois rois d'Eſpagne du même nom ont porté la couronne de Portugal. Pendant tout ce tems, la marine des Portugais n'a pas donné beaucoup de marque de vigueur en Europe ; mais elle a été floriſſante dans les autres parties du monde. Les Portugais renouvelloient ſouvent leurs vicerois dans les Indes, & y envoyoient régulierement des vaiſſeaux pour la guerre & le commerce : ces vicerois qui vouloient conſerver leurs conquêtes, ou en faire de nouvelles, étoient ſans ceſſe aux mains avec les rois du pays : tour à tour vaincus & victorieux, ils donnoient la loi & la recevoient ; ils s'emparoient des plus riches iſles, & les perdoient de même ; ils ne remportoient point de victoire qui ne leur coutât beaucoup de ſang, & ne fût pour eux une ſemence de guerre. Il étoit bien difficile en effet, que les ſouverains des Indes viſſent tranquillement des étrangers s'établir ſur leurs ruines dans leurs propres états, & ne fiſſent tous leurs efforts pour les en chaſſer, ou arrêter le progrès de leurs armes. Je ne m'étendrai pas davantage ſur tout ce qui ſe paſſa aux Indes entre les rois du pays & les Portugais ; ce détail me jetteroit trop loin ; on peut le lire dans l'hiſtoire des découvertes & conquêtes des Portugais dans le nouveau monde, laquelle a paru il y a quelques années.

Les

Les plus redoutables ennemis que les Portugais eurent aux Indes, furent les Hollandois; ils y parurent la premiere fois en 1597. Deux de leurs vaiſſeaux y ayant pris terre, les Portugais leur donnerent la chaſſe avec quatorze bâtimens de differentes grandeurs; les Hollandois obligés de ſe retirer, firent voile vers les côtes de Malabar, où ils furent attaqués par ſix vaiſſeaux Portugais, qui les foudroyerent avec leur canon; ces deux vaiſſeaux qui avoient été fort maltraités, périrent l'un après l'autre. Les hoſtilités furent très-vives entre les Portugais & les Hollandois dans les Moluques; ces derniers qui s'en ſont rendus preſqu'entierement les maîtres, en tirent leurs épiceries, qui ſont le principal fondement de leurs richeſſes. Ces deux nations ſe firent encore la guerre au Breſil; mais je n'en dis rien ici, parce qu'on trouvera le récit de tous ces évenemens dans l'hiſtoire de la marine des Hollandois.

Les Portugais en Europe ne ſupportoient qu'avec peine le joug des Eſpagnols; ils ſe voyoient ſoumis à une nation orgueilleuſe qui les traitoit avec hauteur, & immolés à la politique d'un roi ſévere, qui les affoibliſſoit pour les rendre moins hardis & moins entreprenans, & qui les accabloit pour les empêcher de ſe révolter. Ces mauvais traitemens eurent un ſuccès tout oppoſé aux deſſeins de Philippe II. & de ſes ſucceſſeurs; les Portugais réſolurent de ſe ſouſtraire à une domination tirannique, & de recouvrer en 1640 une liberté qu'ils n'avoient perdue en 1650. qu'avec beaucoup de regret. Ayant donc pris avec la protection de la France toutes les précautions qu'exigeoit la prudence dans une conjoncture auſſi délicate, ils firent monter ſur le trône de Portugal le duc de Bragance, qui prit le nom de Jean IV. ils mirent ſur ſa tête une couronne à laquelle il avoit des droits; ce prince fut affermi ſur ce trône par une flotte Françoiſe, commandée par le marquis de Brezé, jointe à une flotte Hollandoiſe, elle battit celle d'Eſpagne qui venoit à toutes voiles pour détrôner le nouveau roi. Les Eſpagnols ne laiſſerent pas Don Jean tranquille; ils l'attaquerent ſans ceſſe, pour lui faire tomber le ſceptre des mains; mais ce prince rendit leurs efforts inutiles: non-ſeulement il réſiſta à toutes leurs attaques, mais il ſe défendit

encore aux Indes & au Breſil contre les Hollandois. Ce qui ſe paſſa à l'occaſion d'une armée navale d'Anglois, qui vint l'inſulter juſques dans ſes ports lui fit beaucoup d'honneur. Après la mort de Charles I. roi d'Angleterre, ſes neveux Robert & Maurice monterent ſur ſa flotte pour ſe dérober à la cruauté de l'uſurpateur; ils entrerent dans le Tage, & allerent chercher un azile auprès du roi de Portugal. Blak qui les ſuivoit avec ſes vaiſſeaux, fit dire à Don Jean qu'il mettroit le feu à tous les bâtimens qui étoient dans le port de Liſbonne, s'il n'obligeoit ces princes à ſortir. Le roi choqué d'une ſi inſolente menace, trop juſte d'ailleurs & trop généreux pour livrer à leurs ennemis ces deux freres qui s'étoient réfugiés chez lui, fit armer tous les vaiſſeaux qui étoient dans la riviere, & les envoya contre les Anglois, qui appareillerent auſſi-tôt & prirent le large. Quand les Portugais furent rentrés dans leur port, les Anglois reparurent ſur la riviere; le roi de Portugal leur fit encore donner la chaſſe par ſes vaiſſeaux : celui qui les commandoit, emporté par ſa valeur, voulut pourſuivre les Anglois; mais ſa flotte fut battue & diſperſée, il lui en couta même un de ſes vaiſſeaux qui fut pris, les autres rentrerent dans le port de Liſbonne. Blak qui ſe flattoit toujours d'enlever les princes fugitifs quand ils ſortiroient de la riviere, croiſoit à ſon embouchure. S'il ne réuſſit pas dans ſon premier deſſein, la fortune le favoriſa d'un autre côté; car il prit ſeize vaiſſeaux chargés de ſucre qui venoient du Breſil. Le roi de Portugal fit dans cette occaſion une perte aſſez conſidérable; mais il acquit en même tems beaucoup d'honneur & de gloire. Sa fermeté à ne pas violer les droits de l'hoſpitalité fut applaudie dans toute l'Europe. Ce monarque mourut après un régne d'environ ſeize ans, regne trop court pour la gloire de ſon état & le bonheur de ſes peuples.

Son fils Alfonſe monta ſur ſon trône, mais ce ne fut que pour en ternir l'éclat, & en deshonorer la majeſté : ce prince né avec les plus mauvaiſes inclinations du monde, livré à tous les excès où le portoit ſon tempérament, engagé dans les égaremens d'une jeuneſſe révoltée contre les maximes de l'honneur, de la raiſon, & de la religion, força les Por-

tugais à lui ôter une couronne qu'il ne méritoit pas de porter, pour la mettre ſur la tête de Don Pedre ſon frere. Celui-ci ne prit d'abord que le titre de régent, & n'eut celui de roi qu'en 1683. Il mourut en 1706. & ſon fils qui regne aujourd'hui lui ſuccéda, & prit le nom de Jean.

LIVRE XXIII.

De la Marine des Hollandois.

LE nom de Hollande n'eſt proprement que celui d'une province qui porte le titre de Comté, mais comme elle eſt la plus conſidérable des ſept Provinces-Unies, qui confédérées ſecouerent le joug Eſpagnol & ſe procurerent la liberté dont elles jouiſſent: l'on déſigne communément cette république auſſi bien par le nom de Hollande que ſous celui de Provinces-Unies, ou d'Etats généraux.

On forme l'étimologie de ſon nom de deux mots, *Hol* qui ſignifie creux & *Land* qui ſignifie pays: on a apparemment voulu ſignifier par creux un pays enfoncé, ou une terre qu'on diroit effectivement creuſe en deſſous: car on la ſent en certains endroits trembler & flotter pour ainſi dire, ce qui vient ſans doute de ce que le pays eſt coupé de canaux, formés par le refoulement de la mer, & par les branches du Rhin, de la Meuſe, & de quelques autres rivieres. Arroſée par l'océan au couchant, au levant & au nord, il ſembleroit que la Hollande auroit la ſituation la plus favorable pour la marine, ce n'eſt pourtant que contre beaucoup d'obſtacles & avec des difficultés étonnantes, que ſes peuples l'ont établie.

Les vents d'oueſt, de nord-oueſt & de ſud-oueſt, qui regnent ordinairement dans cette contrée, y ſont fort violens. Les flots qui ſe trouvent reſſerrés dans le canal d'Angleterre, en ſortent avec furie: portés avec beaucoup d'impétuoſité ſur les côtes de la Hollande, & joints aux fortes marées de la Manche & du Nord, ils ſe heurtent & ſe briſent avec tant d'efforts & de fracas, que dans ce concours tumul-

tueux de vents & de flots, la Hollande a vû de ſes bourgs, des villes même, des iſles, & des forêts ſubmergées & engloutes, & des montagnes de ſable ſubitement formées. Ce pays ſi floriſſant aujourd'hui ne ſubſiſteroit plus ſans doute; ſi les Hollandois n'avoient mis un frein à la mer, en lui oppoſant par d'immenſes travaux des digues, qui même ne ſont pas ſi inſurmontables qu'il ne faille continuellement pourvoir à leur réparation.

Les rades y ſont très-dangereuſes, & le mouillage mauvais. Car en pluſieurs endroits la patte des ancres s'embarraſſe dans les têtes & les racines des arbres engloutis, de façon que dans le gros tems, on eſt obligé aſſez ſouvent de couper les cables; c'eſt contre ce danger qu'on a conſtruit dans la Hollande une grande quantité d'excellens ports. Quoique preſque tout le pays ſoit maritime, la Marine y fut néanmoins d'abord peu de choſe, & ne s'y eſt formée que peu à peu, & à meſure que les Hollandois ſont venus à bout d'élever des barrieres contre l'impétuoſité de la mer. Guicchardin dit que de ſon tems, la ſeule province de Hollande avoit en mer huit cent vaiſſeaux, de deux cent juſqu'à ſept cent tonneaux, & ſix cent depuis cent tonneaux juſqu'à deux cent. Depuis ce tems-là, on a vû les Provinces-Unies diſputer l'empire de la mer, aux plus formidables puiſſances de l'Europe. C'eſt ce que l'on verra dans la ſuite de cette hiſtoire, qu'il n'eſt pas hors de propos de faire remonter très-ſommairement à la premiere origine de la nation.

Le pays qui forme aujourd'hui la Hollande, ſi mal pourvu par la nature, fut long-tems inculte & inhabité. Batton fils du roi des Cattes, fuyant les perſécutions de ſa belle-mere, s'y établit avec les jeunes gens de ſa ſuite, la cultiva & forma en aſſez peu de tems un peuple nombreux, à qui on donna le nom de Bataves, ils furent ſoumis dans la ſuite à l'empire des Romains, qui les formerent & en firent d'excellens hommes de guerre, dont ils ſe ſervirent pour ſoumettre les Bretons inſulaires, & pour d'autres conquêtes; ils furent même d'une ſi grande reſſource à la république Romaine, qu'elle leur donna dans des inſcriptions publiques, le nom d'amis & de freres. Sur le déclin de l'empire Romain, les Bataves

paſſerent ſous la domination des Francs, leur contrée fut érigée en comté par Charles le Chauve en 863. & donnée avec ce titre à Thierry, premier prince du ſang de France.

Au commencement du XIII. ſiécle, ſous le regne de la comteſſe Ada, Ziriczée en Zelande, à ſix lieues de Middelbourg, fut la premiere de ſes villes où l'on fit bâtir de gros vaiſſeaux, propres à faire le commerce; elle eſt auſſi la premiere qui a donné occaſion aux expéditions maritimes; Guy de Flandres, en avoit formé le ſiége & la ſerroit de près; mais Jean, comte de Hainaut & de Hollande à qui elle appartenoit, ayant demandé du ſecours à Philippe le Bel dont il étoit allié; ce monarque lui envoya une flotte de vingt vaiſſeaux François bien armés & de ſeize galères Génoiſes ſous la conduite de Raignier de Grimaldy, ce général ravagea ſur ſon paſſage les côtes de Flandres, enleva pluſieurs vaiſſeaux marchands, & joignit la flotte Hollandoiſe vers le milieu du mois d'Août; Guy de Flandres voyant les vaiſſeaux alliés, laiſſa devant la place dix mille hommes pour en continuer le ſiége, & monta ſur ſa flotte, qui étoit à l'embouchure de l'Eſcaut; elle étoit compoſée de quatre-vingt vaiſſeaux qui portoient des tours remplies de ſoldats; il lança d'abord ſur les ennemis à la faveur du vent une hourque pleine de feux d'artifice & de matieres combuſtibles; mais le vent ayant changé tout-à-coup, le brulot revint ſur lui, ce qui donna occaſion aux François & aux Hollandois de commencer le combat, il ne fut pas long, car le retour de la marée obligea Grimaldi à ſe retirer, de peur d'échouer ſur les bancs dont la Zelande eſt bordée: ces précautions étoient ſages, mais quelques-uns de ſes vaiſſeaux qui ne ſçûrent pas s'en ſervir, furent pris ou briſés, comme il l'avoit appréhendé. Guy de Flandres triomphoit alors & croyoit ſes ennemis perdus, mais il n'eut pas lieu de ſe flatter long-tems; car la marée ayant ramené ſur lui les flottes alliées, le combat recommença avec plus de fureur qu'auparavant. Grimaldi, qui étoit un excellent homme de mer, ſe ſervit de tous les avantages qui étoient à ſa diſpoſition, il commanda l'abordage, manœuvre peu connue pour lors aux Flamands, & à laquelle ils ne s'attendoient pas,

An. J. C. 1304

les galères Génoiſes qui ſe manioient légerement, voltigeoient autour des vaiſſeaux peſants de Guy, rendoient leurs tours inutiles, les accrochoient, & s'en emparoient avec beaucoup de facilité. Les Flamands étonnés de ces premiers ſuccès & de cette nouvelle maniere de combattre, prirent la fuite, & voulurent ſe ſauver dans l'Eſcaut, mais le vent contraire les repouſſa, Grimaldi qui reconnut au pavillon le vaiſſeau que montoit Guy de Flandres, le fit attaquer par quatre galères, les François & les Génois monterent à l'abordage l'épée à la main & prirent dans la fuite le général, ſon vaiſſeau & pluſieurs autres, le reſte de la flotte ſe diſperſa, cette déroute fit lever le ſiége de Ziriczée.

An. J.C. 1338. La Marine s'anima peu à peu en Hollande, Guillaume IV. ſon vingt-troiſiéme comte, mit en mer pluſieurs vaiſſeaux, dont il ſe ſervit pour conduire en Eſpagne les troupes qu'il menoit au ſiége de Grenade. Peu après, la Hollande ſe trouva cruellement déchirée par les diviſions domeſtiques ſurvenues entre Jean, duc de Brabant, & ſon épouſe Jacqueline comteſſe de Hollande; comme il eſt ordinaire que les querelles particulieres des princes entraînent la diviſion générale de leurs ſujets, les Hollandois ſe partagerent, les uns prirent parti pour le mari, les autres pour la femme : celui-là étant mort dans le cours de ces démêlés, ceux qui avoient épouſé les interêts de la comteſſe, firent un effort pour recouvrer ce qu'elle avoit perdu. Le ſeigneur de Brederode, qui étoit à leur tête, mit des vaiſſeaux en mer ſur leſquels il embarqua beaucoup de troupes, & fit voile vers les iſles de Wieringhen & de Texel. Les villes d'Amſterdam, de Harlem, de Hoorn, d'Enkhuyſe & d'autres qui étoient entrées dans des engagemens contraires à ceux de la comteſſe, raſſemblerent leurs vaiſſeaux, & en compoſerent une flotte qui alla chercher celle de la comteſſe pour la combattre. Brederode, qui connut le deſſein de ſes ennemis, débarqua ſes troupes dans l'iſle de Wieringhen qu'il ſoumit; mais voyant que la flotte des villes confédérées vouloit l'enfermer dans cette iſle, ou l'obliger à combattre, il ſe détermina lui-même au combat. Ses troupes étant remontées ſur leurs vaiſſeaux & la mer étant baſſe, il fit attaquer les gros navi-

res de ſes ennemis, avec une partie des ſiens qui étoient bien plus légers, le combat fut d'abord ſanglant & opiniâtre ; & la victoire ſe ſeroit déclarée pour Brederode, s'il avoit rangé tous ſes vaiſſeaux en bataille, mais la plûpart reſterent tranquilles, tandis que les autres combattoient ; ces vaiſſeaux oiſifs voyant l'action fort animée, & la victoire en balance, au lieu de ſe préſenter pour la faire pancher, eurent la lâcheté de ne ſe mettre en mouvement que pour fuir ; les premiers ayant été battus, ceux-ci furent pourſuivis ; il y en eut beaucoup de pris, Brederode lui-même fut du nombre des priſonniers. An. J.C 1427.

Tandis que les Hollandois s'eſſayoient ainſi dans les combats de mer & travailloient pour la gloire, ils formoient auſſi leur marine à leur apporter du profit, & chercherent à tirer parti de leur ſituation pour le commerce. Un riche habitant de Veere, ville ſituée ſur le bord de la mer à une lieue de Middelbourg, & une des principales de l'iſle de Walkeren, ayant armé à ſes frais quelques vaiſſeaux, il en retira tant de profit, qu'il excita l'émulation de ſes compatriotes, qui en firent autant, & eux-mêmes réuſſirent ſi bien dans le commerce, que cette ville en devint très-fameuſe.

Mais les richeſſes, fruit du commerce de quelques particuliers, n'exciterent pas l'émulation de tous les Hollandois, ſans que bien-tôt leurs voiſins ne conçuſſent de la jalouſie contre cette nation. Les villes de Lubek, de Hambourg & d'autres villes commerçantes des environs de la mer Baltique, entreprirent de troubler cette proſpérité naiſſante, elles ordonnerent à leurs vaiſſeaux de piller ceux des Hollandois & de les traiter en ennemis, comme ſi en devenant riches, ils étoient devenus criminels. Ceux-ci naturellement doux & patiens, ſouffrirent pendant quelque tems ces inſultes ; mais enfin laſſés, ils ſe diſpoſerent à rendre hoſtilités pour hoſtilités, ils firent conſtruire des vaiſſeaux de guerre dans les villes de Harlem, d'Amſterdam, de Hoorn, de Fleſſingue, de Vecre, de Middelbourg, de Zericzée & autres, & en compoſerent une flotte bien armée & bien équipée, elle alla chercher celle des villes alliées, l'attaqua, la battit, & lui prit vingt grandes hourques, & quatre An. J.C. 1438.

Digitized by Google

caraques richement chargées : les Hollandois firent connoître dans cette occaſion, qu'ils n'étoient pas moins bons ſoldats que bons négocians ; & cette victoire leur donna une ſi grande réputation, que leurs ennemis leur abandonnerent l'empire de la mer, ils conſacrerent ce glorieux triomphe par un monument aſſez ſingulier, & conforme à la ſimplicité, qui regnoit alors parmi eux, ils mirent au haut de leurs mâts de petits balais, pour marquer qu'ils avoient balayé la mer de tyrans qui vouloient ôter la liberté de ſon commerce ; cet uſage s'eſt conſervé long-tems parmi les Hollandois.

An. J.C. 1510. Les hoſtilités ne recommencerent que long-tems après à l'occaſion d'une guerre entre le roi de Dannemark & les villes Anſeatiques, qui voulurent engager les Hollandois à y entrer & à rompre tout commerce avec les Danois ; mais ceux-ci qui n'y voyoient aucun interêt, ne cherchant au contraire qu'à continuer & étendre leur commerce, ne ſe rendirent point à l'empreſſement de ces villes, & continuerent à faire voile vers le Nord, ſe perſuadant que des gens qui n'avoient point autorité pour leur impoſer de loi n'oſeroient les offenſer ; mais ils ſe tromperent : car ils furent attaqués par les vaiſſeaux des villes alliées, & ils perdirent huit navires. Ils reçurent encore un échec, une flotte nombreuſe de vaiſſeaux marchands faiſant voile pour le Dannemark ſous l'eſcorte de quatre gros vaiſſeaux de guerre fut attaquée bruſquement par la flotte ennemie, qui mit en fuite leurs vaiſſeaux de guerre, & en prirent plus de cinquante de la flotte marchande.

L'envie & la jalouſie avoient mis la diſcorde entre les villes Anſeatiques & la Hollande, l'interêt les reconcilia, les principales villes de l'Over-Yſſel, comme Deventer, Zwol, Campen & d'autres avoient rendu leur commerce très-floriſſant, mais il ne s'étendoit point du côté de la mer Baltique, elles furent les premieres qui prirent cette route, & qui formerent une correſpondance avec Lubek, Hambourg, & Dantzic.

An. J.C. 1512. De jour en jour avec le commerce s'augmentoit la puiſſance maritime des Hollandois. Ils en faiſoient de tems en tems

tems d'heureux eſſais. Charles-Quint leur en fournit quelques occaſions, & y trouva même de grandes reſſources. Ils armerent cent vaiſſeaux lorſque ce prince forma une ligue avec le Pape & les Vénitiens pour faire la guerre aux Turcs, guerre pourtant qui n'eut point lieu à cauſe de la diverſion que cauſa celle contre les Proteſtans. Cet empereur étant armé contre la France, neuf vaiſſeaux Hollandois entrerent dans la riviere de Bordeaux, y prirent la plus grande partie d'une flotte marchande,& ravagerent quelques villages dont ils emporterent les cloches ; en la même année dix navires de la même nation enleverent quatre vaiſſeaux François qui venoient de Terre-Neuve.

Il ſe paſſa quelques années après quelque choſe de plus célebre entre les François & les Hollandois. Ce fut une action dans laquelle les vainqueurs ne dûrent la victoire longtems & bien diſputée qu'au pur haſard. Des armateurs de Dieppe avec dix-neuf vaiſſeaux, quelques auteurs y ajoutent ſix caravelles, attaquerent au mois d'Août à la hauteur de Douvres une flotte Hollandoiſe compoſée de vingt-deux hourques chargées de vins, de fruits & d'autres marchandiſes ; elle venoit d'Eſpagne, quelques-uns diſent des Indes, & d'autres des Canaries. Les François en vinrent bientôt à l'abordage, quinze de leurs vaiſſeaux accrocherent quinze vaiſſeaux Hollandois ; ce fut alors que le combat fut terrible, les François voyant qu'ils avoient le deſavantage en combattant ainſi de côté, leurs vaiſſeaux étant moins hauts de bord, moins fournis d'artillerie, & pris en pouppe par les vaiſſeaux Hollandois qui n'étoient point accrochés, firent tous leurs efforts pour ſe déborder : mais n'en pouvant venir à bout, ils mirent le feu à leurs voiles afin de forcer les Hollandois à ſe dégager ; ceux-ci le firent en effet, mais un peu tard ; car le feu s'étant communiqué des voiles aux vaiſſeaux, les Hollandois en eurent ſix de brûlés, & les François autant, les uns & les autres pour ne pas périr par les flammes, ſe jetterent à la mer & gagnerent les premiers vaiſſeaux qu'ils purent, ſans examiner s'ils étoient amis ou ennemis, car la confuſion étoit alors ſi générale & le trouble ſi grand, que ſans examen auſſi on

recevoit dans les vaiſſeaux tous ceux qui ſe préſentoient. Cette inattention fut très-funeſte aux Hollandois : car il ſe trouva parmi les perſonnes ſauvées ſur leurs vaiſſeaux un ſi grand nombre de François, que ceux ci s'en rendirent maîtres ; ainſi après un combat de ſix heures, les François dont la fortune étoit enfin venu ſeconder la valeur, ſe retirerent triomphans, avec cinq vaiſſeaux richement chargés qu'ils avoient enlevés à leurs ennemis.

Ces différens combats accoutumoient inſenſiblement les Hollandois à attaquer & à ſe défendre, & mettoient à l'épreuve leur valeur & leurs forces maritimes ; ils ne les connurent jamais mieux, & n'en firent un uſage plus important que pendant les troubles, à la faveur deſquels ils ſecouerent le joug onéreux des Eſpagnols ; nous allons les rapporter en très-peu de mots, & ſeulement comme une ſimple introduction qui puiſſe mener agréablement à ce que nous avons à dire de la Marine.

An. J.C. 1555. Philippe II. roi d'Eſpagne, à qui l'empereur Charles-Quint avoit remis ſes états, ſurtout ceux des Pays-Bas, en 1555. ne les conduiſit pas avec la même douceur que ſon pere. Les eſpérances qu'il avoit données auparavant ſe diſſiperent bientôt. Il s'écarta trop de la ſageſſe avec laquelle Marie reine d'Hongrie avoit gouverné ces belles & utiles provinces, alors l'un des plus beaux apanages de la couronne

An. J.C. 1557. d'Eſpagne. Emmanuel Philibert, duc de Savoye, en fut nommé gouverneur par Phlilippe II. après l'abdication de la reine Marie, il s'y comporta en grand Capitaine : il battit l'armée françoiſe le 10 d'Août 1557. L'année ſuivante fut plus favorable aux François, & la deſcente de l'armée navale combinée des Pays-Bas & de l'Angleterre au Conquet en Bretagne, ſous la conduite de Philippe de Montmorenci, comte de Horn & amiral de ces provinces, n'eut pas beaucoup de ſuite.

An. J.C. 1559. Par la paix qui ſe fit en 1559, le duc de Savoye recouvra ſes états, & Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, ſœur de Philippe II. & ducheſſe de Parme, obtint le gouvernement des Pays-Bas. Le roi Philippe, qui y avoit paſſé lui-même, après avoir établi l'ordre néceſſaire

dans les conſeils, s'embarqua le 26 Août à Fleſſingue ſur une flotte de quatre-vingt-dix vaiſſeaux, dont cinquante étoient Eſpagnols ou Biſcayens, les quarante autres étoient ramaſſés des diverſes provinces des Pays-Bas : mais il fut battu de la tempête, & ce ne fut pas ſans peine que ce prince arriva en Eſpagne. An. J.C. 1559.

L'année 1560. le roi Philippe, en ſollicitant à Rome l'établiſſement de nouveaux évêchés pour ces provinces, fournit moins un motif qu'un prétexte à quelques mécontens d'y former des mouvemens qui ſe firent ſentir dès l'an 1563. par les oppoſitions que les grands formerent contre la dureté du cardinal de Granvelle, qui détruiſoit tout ce que la gouvernante vouloit faire de bien. Le départ de ce prélat arrivé au mois d'Avril 1564. calma d'abord les émotions ; le prince d'Orange & les autres ſeigneurs ſe rapprocherent de la gouvernante. Mais la ſévérité de l'Inquiſition ſubſiſtant toujours, les troubles recommencerent par les attentats de novateurs, qui demandant ſeulement la tolérance eccléſiaſtique, firent ſuccéder à la ſédition le pillage & la profanation des Egliſes. An. J.C. 1560.

L'année 1565. ſe paſſa dans des alternatives de tranquillité & de mouvemens : mais la ſuivante vit augmenter les troubles & commencer la révolution, qui s'eſt terminée, comme on le va voir, par la ſéparation d'une portion conſidérable des provinces des Pays-Bas. An. J.C. 1565.

Les Catholiques ne furent pas moins allarmés que les Proteſtans des rigueurs de l'Inquiſition ; c'eſt ce qui occaſionna une ligue de quatre cens ſeigneurs ou gentilshommes, qui préſenterent une requête à la Gouvernante. Les affaires alors devinrent plus difficiles, & le roi Philippe croyant que la ducheſſe de Parme ſe conduiſoit avec trop de douceur, réſolut d'envoyer dans ces provinces le duc d'Albe en 1567. Ce duc qui vint avec les plus amples pouvoirs, commença par en abuſer en faiſant arrêter contre la foi publique & les priviléges de la nation le comte de Horn de la maiſon de Montmorency & Lamoral comte d'Egmont, deux ſeigneurs qui étoient auſſi diſtingués par leurs ſervices que par leur naiſſance ; la ducheſſe de Parme ne tarda gueres à ſe retirer An. J.C. 1567.

& le duc d'Albe bientôt après donna des marques de ſa
An. J. C. 1567. cruauté en faiſant perdre la tête ſur un échaffaut en 1568. aux comtes de Horn & d'Egmont.

Le Duc, reſta donc ſeul Gouverneur des Pays-Bas ; il poſſédoit les talens militaires dans un degré éminent ; on avoit une infinité de preuves de ſa valeur & de ſa prudence : mais ces belles qualités étoient effacées par une ſévérité inſupportable & une inflexibilité tyrannique que rien ne pouvoit dompter.

Il arriva dans les Pays-Bas avec ces diſpoſitions, qui effaroucherent plutôt les peuples qu'elles ne les intimiderent. L'Inquiſition établie avec toutes ſes rigueurs, des taxes impoſées ſans ménagement, les anciens priviléges anéantis, les grands condamnés à mort, les peuples accablés & maltraités, ſon orgueilleuſe ſtatue faite des canons pris ſur le prince d'Orange, & qui fut érigée dans la citadelle d'Anvers ornée d'attributs inſultans, & d'une ſuperbe inſcription ; tous ces excès du duc d'Albe, ne firent
An. J. C. 1569. qu'enflammer davantage le feu de la révolte, dans des cœurs qui y étoient déja portés. Pluſieurs habitans des Pays-Bas, que ces mauvais traitemens avoient mis au deſeſpoir, allerent chercher dans les pays étrangers une retraite, quelques-uns s'atrouperent dans les forêts voiſines & y formerent des brigades de voleurs, d'autres ſe mirent ſur la mer pour y faire le métier de pirates, & ſe retiroient à la Rochelle & en Angleterre, où ils portoient le fruit des brigandages qu'ils avoient exercés ſur tout ce qu'ils avoient trouvé, & en particulier ſur les Eſpagnols. Ils avoient à leur tête en 1569. Adrien de Berghes, Ladiſlas de Brederode, Albert d'Egmont & pluſieurs autres ſeigneurs du pays. Tel fut le berceau de la république de Hollande, & l'époque d'une indépendance, qui dans la ſuite la rendit égale aux puiſſances ſouveraines.

An. J. C. 1570. Le duc d'Albe ne laiſſa point de mettre en mer l'année ſuivante un eſcadre de douze vaiſſeaux, qui remporta quelque avantage vers la riviere d'Ems. Le gouverneur glorieux & plein de confiance pour de médiocres ſuccès, crut que la guerre étoit finie, & qu'il alloit rétablir la tranquillité. Mais

il ne connoiſſoit pas encore ce que l'amour de la liberté peut ſur de grandes ames. Les confédérés ſe ranimerent & ſe mirent en mer avec une flotte plus nombreuſe : ils ſe rendirent maîtres de vingt-quatre barques de pêcheurs & de deux vaiſſeaux Eſpagnols richement chargés. Brederode, qui commandoit ſur cet élément, enleva encore à l'Eſpagne une vingtaine de vaiſſeaux, & rançonna ceux qu'il ne voulut pas emmener. Le duc d'Albe fit un nouveau, mais inutile effort pour remédier à ces pertes, il eut même le chagrin de voir que pluſieurs des vaiſſeaux qu'il avoit équippés ſe rangerent du côté des confédérés.

Telles furent les opérations maritimes de l'an 1570. Au mois de Mars 1571, les Confédérés, avec trois vaiſſeaux de guerre & vingt-trois autres beaucoup moins conſidérables, défirent la flotte Eſpagnole compoſée de trente-une voiles. Par cette défaite, ils ſe rendirent redoutables ſur la mer, ils répandirent même la terreur dans le pays par la dévaſtation qu'ils firent à Munickendam & aux environs. L'année 1572. devint encore moins favorable aux Eſpagnols. Le duc d'Albe, dont l'avarice n'étoit pas moindre que la cruauté, gouvernoit deſpotiquement un peuple qu'on ne ſçauroit gagner que par la douceur. An. J. C. 1571. An. J. C. 1572.

Dès que les vaiſſeaux des confédérés avoient fait quelque priſe, ils ſe retiroient dans les ports d'Angleterre ; le duc d'Albe ſe plaignit à Elizabeth, reine d'Angleterre, de la protection qu'elle donnoit à ces corſaires ; c'eſt ainſi qu'il traitoit ces peuples, qui combattoient pour leur liberté & leur religion : on leur avoit donné encore un nom plus humiliant, c'étoit celui de *gueux*, nom qu'ils tinrent pourtant à honneur. Elizabeth, ſur les plaintes du Gouverneur, leur ordonna de quitter ſes états, ils ſe retirerent à Enkhuiſe ſur la côte occidentale de Zuiderzée, dont ils ſe rendirent maîtres avec une flotte de quarante voiles ; en ayant encore groſſi le nombre de trois vaiſſeaux eſpagnols & d'un biſcayen qu'ils avoient pris, ils allerent s'emparer de la Brille, place importante à l'embouchure de la Meuſe, dans une iſle formée par les bras de cette riviere. Maîtres de cette ville, qu'ils prirent

au nom du prince d'Orange gouverneur de la province, ils ſecouerent hautement le joug de la domination Eſpagnole & de l'Egliſe Romaine, contre laquelle ils commirent des vexations peu décentes à des peuples policés.

Ce fut là le tombeau de la ſouveraineté dont jouiſſoient les Eſpagnols dans les Pays Bas, ce fut même le premier fondement de la confédération des Provinces-Unies ; car l'exemple de ceux qui avoient ainſi rompu leurs liens fut
A. J.C. 1587. contagieux, pluſieurs villes prirent le même parti. A la premiere nouvelle de cette éclatante conſpiration contre l'autorité Romaine, l'eſprit altier du duc d'Albe lui fit mépriſer en apparence tous les progrès des confédérés, & renfermant ſon chagrin au-dedans de lui-même, il entreprit de ſoumettre par la force, ceux qu'il avoit révoltés par ſa cruauté, il fit armer ſur mer de toutes parts ; mais que pouvoient faire des vaiſſeaux montés par des Eſpagnols peu accoutumés à la mer, contre des gens naturellement marins, défendus par leurs propres côtes, & ſoutenus par une multitude de François, d'Anglois & de Hollandois accourus des lieux où ils s'étoient retirés ? Tous les vaiſſeaux envoyés par le duc d'Albe pour reprendre la Brille, firent des efforts impuiſſans, & la plupart furent pris, brûlés ou coulés à fond, & preſque tous ceux qui les montoient périrent miſerablement. Comme la défection de tant de villes étoit cauſée par l'extreme dureté du duc d'Albe, le roi d'Eſpagne envoya dans les Pays-Bas Jean de la Cerda, duc de Medina-Celi pour le relever. Ce nouveau gouverneur, plus recommandable par la naiſ-
An. J.C. 1595. ſance que par les ſervices, auroit été capable de calmer les eſprits par ſa douceur, & de rétablir les affaires, ſi elles n'avoient pas été deſeſpérées. Il partit avec une flotte de cinquante-quatre vaiſſeaux, dont vingt-ſix étoient vaiſſeaux de ligne ; ils furent joints par d'autres vaiſſeaux marchands, & vinrent mouiller à Blanckenberg près Oſtende. Cette nouvelle réveilla les confédérés, qui firent ſortir douſe vaiſſeaux de Fleſſingue pour l'obſerver ; le Duc, ignorant encore la révolte de cette derniere ville, avoit levé l'ancre & fait entrer vingt-ſix de ſes vaiſſeaux dans le port de l'Ecluſe ; mais quand il apperçut les vaiſſeaux flelſinguois, il fut

saisi de peur ; au lieu de les attaquer, il se mit dans une chaloupe, & comme s'il avoit été poursuivi par quelque force supérieure, il se sauva dans le port, où il avoit déja fait entrer une partie de ses vaisseaux ; les Flessinguois, devenus plus hardis par la frayeur des Espagnols, brulerent trois de leurs vaisseaux échoués sur le sable, & en emmenerent deux richement chargés. An. J.C 1595.

Les habitans de Flessingue, charmés de la bonne fortune de leurs compatriotes, & amorcés par l'espoir du gain, joignirent le lendemain huit vaisseaux aux douse qui avoient fait la veille un si riche butin. Cette escadre fit voile vers l'Ecluse & trouva douse gros vaisseaux de guerre Espagnols qui n'avoient pu entrer dans le port ; ceux-ci se voyant menacés, se serrerent & se mirent en état de défense ; mais un vent d'oueſt qui repoussoit les Flessinguois, les obligea à se retirer. Résolus de faire une nouvelle tentative, ils armerent de nouveaux vaisseaux, & dans le tems même qu'ils y étoient occupés, ils virent la mer couverte de bâtimens : c'étoit la flotte de Lisbonne, composée de vingt-un vaisseaux marchands ; les Flessinguois l'attaquerent & la prirent toute, à la réserve de trois vaisseaux, qui se sauverent à Anvers. Occupés à butiner, ils laisserent le tems aux vaisseaux Espagnols de gagner les côtes de Flandre, où ils se mirent en sûreté. Peu de tems après, les Flessinguois enleverent encore cinq autres grands vaisseaux de la flotte du duc de Medina-Celi.

Les Flessinguois enflés de cet heureux succès, s'en promirent encore de plus grands, & pour donner de solides fondemens à leurs espérances, ils s'unirent aux habitans de Ziriczée & de Vecre. Toutes ces forces jointes ensemble, on alla au-devant d'une flotte Espagnole qui venoit d'Anvers : elle étoit composée de quarante-deux vaisseaux de guerre & de plusieurs bâtimens chargés de vivres ; on l'attaqua & le combat qui dura deux jours, fut des plus sanglans ; les Espagnols y perdirent beaucoup de monde & s'en retournerent à Anvers, tous leurs vaisseaux fort maltraités. Cette flotte s'étant radoubée, repartit aussi-tôt pour porter des vivres à Middelbourg ; en sortant de la riviere pour entrer

An.J.C.1595. dans la mer, elle apperçut les confédérés qui l'attendoient & qui étoient au-deſſous du vent ; la marée étant baſſe, elle jetta l'ancre, les Eſpagnols qui avoient ſur leurs ennemis l'avantage du vent ſe croyoient en ſûreté : mais les Hollandois plus habiles qu'eux dans la marine, les allerent attaquer le 24 Avril avec de petits vaiſſeaux qui ne prenoient pas beaucoup d'eau, ſoutenus par de plus conſidérables. On fit de part & d'autre un grand feu d'artillerie, & cette action fut encore très-deſavantageuſe aux Eſpagnols, il leur en couta ſept gros vaiſſeaux, beaucoup d'artillerie & plus de huit cens hommes ; le 27 Mai, les Zélandois & les Eſpagnols ſe battirent encore, ceux-ci eurent dans ce combat pluſieurs vaiſſeaux maltraités, & perdirent beaucoup de monde. Ces différens échecs affoibliſſoient extrêmement les Eſpagnols, & les mettoient hors d'état de dompter par mer les provinces rebelles, quoique la fortune parût quelque fois les favoriſer ; une fois entre autres, pendant le ſiége de Harlem, leur flotte de ſoixante-treiſe navires, battit celle du prince d'Orange, qui perdit dans cette occaſion vingt-un vaiſſeaux.

Cet avantage réjouit beaucoup les Eſpagnols : mais leur joie ne fut pas de durée ; la même flotte qui avoit ravitaillé Middelbourg faiſoit voile du côté d'Anvers ; les Zélandois, qui ne l'avoient point perdue de vûe, l'envelopperent le 6 Juin, on ſe battit avec une furie égale, & l'artillerie fut bien ſervie. L'amiral Zélandois ſe trouva au milieu des vaiſſeaux Eſpagnols : mais ceux-ci, qui ne cherchoient qu'à ſe ſauver, ne firent aucun mouvement pour le combattre ; il ſe démêla & s'accrocha à un gros vaiſſeau ennemi dont il s'empara. Comme l'abordage ne fut pas bien fait, le combat de ces deux vaiſſeaux fut long, ce qui donna occaſion aux Eſpagnols de s'échapper ; il leur en couta cependant cinq autres vaiſſeaux, & de deux qui étoient reſtés, ils en perdirent encore un le jour ſuivant. Les vaiſſeaux victorieux étant de retour à Fleſſingue pour y partager le butin, les ſoldats & les matelots demanderent à être payés, on leur aſſigna leur paye ſur les priſes qu'on leur permit de faire ſur les Eſpagnols.

Eſpagnols. Ils ſe mirent auſſi-tôt en mer & rentrerent avec neuf vaiſſeaux chargés de ſel. An. J.C. 1595.

La fierté du duc d'Albe étoit humiliée par toutes ces diſgraces : mais pour ſatisfaire en même tems ſon honneur & ſa vengeance, il fit équiper une nouvelle flotte à Anvers capable de ſoumettre la Zélande & de ſecourir Middelbourg ; elle étoit compoſée de ſoixante-quatre vaiſſeaux de différentes grandeurs, bien pourvue de munitions de bouche & de guerre, & commandée par le ſieur de Beauvoir ; elle parut à quatre heures du matin le 9 Août à la hauteur de Fleſſingue, feignant de faire voile du côté de Middelbourg, afin d'attirer les Zélandois au combat. Ceux-ci avoient quatre gros vaiſſeaux & cinquante petits : ils penetrerent d'abord le deſſein du ſieur de Beauvoir, & loin de donner dans le piége & de ſe livrer plutôt à leur bravoure qu'à la prudence, ils ſe mirent à l'abri de leurs forts pour combattre avec avantage s'ils étoient attaqués, & réſolurent de ne point s'engager hors de-là ; ils envoyerent ſeulement leurs petits vaiſſeaux ranger la côte de Flandre, afin de prendre en queue la flotte Eſpagnole ; mais ces vaiſſeaux furent eux-mêmes attaqués par les petits vaiſſeaux ennemis, l'eſcarmouche dura long-tems, les Eſpagnols plierent à la fin, & leurs vaiſſeaux maltraités furent obligés de regagner leur flotte.

Le lendemain, le ſieur de Beauvoir eſſaya encore vainement d'attirer les Zélandois au combat, il appareilla à leur vue, fit quelques mouvemens en leur préſence, & feignit de vouloir inſulter Fleſſingue : mais toutes ſes tentatives furent inutiles. Le 11 & le 12 il fit la même manœuvre ſans autre ſuccès ; le 13 deſeſpérant de réuſſir, il fit voile par l'oueſt & gagna la pointe ſeptentrionale de l'iſle, où il débarqua ſes munitions pour les faire conduire par terre à Middelbourg : mais un vent de ſud-oueſt qui s'éleva excita une tempête qui fit périr trois de ſes plus gros vaiſſeaux & une galere ; un autre vaiſſeau jetté au milieu de la flotte Zélandoiſe fut pris, le vice-amiral Eſpagnol fut en même tems abordé & enlevé avec ſon canon, le blé dont il étoit chargé & quatre-vingt-quatre perſonnes qui compoſoient l'équipage.

Cette guerre étoit des plus cruelles ; les Zélandois jettoient dans l'eau ou pendoient tous les Eſpagnols qui tomboient entre leurs mains ; c'eſt ce qui arrive ordinairement dans les guerres civiles, ſurtout celles où la Religion a quelque part ; on y montre pour lors plus d'inhumanité, on ſe croit obligé à violer les plus ſaintes maximes, & on juſtifie alors ſa barbarie par des prétextes ſacrés.

Tant de pertes accumulées devoient, ce ſemble, humilier le duc d'Albe, mais ſa fierté ne fit que s'en irriter : il fit preſſer le ſiége d'Harlem, auquel ſon fils Frederic de Tolede étoit occupé ; il ordonna même de faire équiper quelques vaiſſeaux ſur le lac nommé communément la mer d'Harlem, & en donna le commandement au comte de Boſſu avec ordre de couper entierement les vivres à cette ville : c'étoit le dernier moyen qui lui reſtoit pour la ſoumettre, mais il y trouva beaucoup de difficulté. Les aſſiégés n'avoient qu'un ſeul vaiſſeau avec quelques barques ; ils ne laiſſerent pas néantmoins d'attaquer les Eſpagnols, & de les mettre en fuite ; ils brûlerent même un de leurs vaiſſeaux. Le comte de Boſſu chercha les moyens de réparer ce mauvais ſuccès, il n'en trouva pas d'autre que de percer une digue, qui eſt ſur le chemin d'Amſterdam, pour faire entrer d'autres vaiſſeaux dans le lac d'Harlem. La jeuneſſe de la ville, qui cherchoit une occaſion de ſe diſtinguer, attaqua cette nouvelle flotte avec plus d'ardeur que de prudence, ce qui penſa réduire la ville aux dernieres extrémités. Un vaiſſeau des aſſiégés, long de plus de quatre-vingt piés, s'étant trop écarté, fut entouré & aſſailli par quatre ou cinq vaiſſeaux Eſpagnols & ſe vit entraîné. Cependant le capitaine Gerard de Jong, quoique dangereuſement bleſſé, trouva moyen de ſauter dans ſon eſquif & de ſe ſauver. Les autres barques des aſſiégés ne perdirent pas courage, & tomberent ſur l'eſcadre Eſpagnole dont ils enleverent deux vaiſſeaux : ils firent même des actions de tant de valeur, que le comte de Boſſu fut obligé de quitter cette mer qu'il ne pouvoit plus tenir qu'avec deſavantage. Ce ſeigneur, irrité de tous ces mauvais ſuccès, & voulant laver la honte qu'il venoit de recevoir, obtint une flotte de ſoixante-dix barques ou vaiſſeaux,

pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire pour attaquer vigoureuſement les confédérés : ceux-ci, au contraire, n'eurent le moyen que d'équiper un petit nombre de barques de médiocre grandeur ſur leſquelles ils ne purent mettre que peu de troupes & moins encore de vivres. Ces fâcheuſes extrémités n'abbattirent pas leur courage, ils vouloient tout riſquer pour ſauver la ville de Harlem, qui étoit ſerrée de près & qui commençoit à manquer de tout. Le comte de Boſſu comptoit avec raiſon ſur le nombre & la force de ſes vaiſſeaux & ſur la multitude de ſoldats bien réſolus dont elle étoit montée. Les commandans de la flotte confédérée ayant donné leurs ordres, le combat commença, il dura longtems ; la victoire y fut vivement diſputée : mais la ſuperiorité des Eſpagnols l'emporta ſur la valeur des confédérés, qui perdirent vingt-deux vaiſſeaux, le reſte ſe retira en deſordre. La ville d'Harlem fut obligée de ſe rendre, & le ſoldat Eſpagnol y exerça toutes les cruautés qu'il put imaginer. Ce fut un avertiſſement aux autres villes de ſouffrir les plus dures extrémités plutôt que de ſe rendre à des tyrans auſſi implacables.

Le duc d'Albe, qui s'appercevoit qu'il étoit plus difficile de ſoumettre la Weſt-Friſe ou Nort-Hollande par des troupes de terre que par des forces maritimes, fit armer à Amſterdam une puiſſante flotte, qu'il mit ſous les ordres du comte de Boſſu, qui partit pour les côtes de cette province ; il entra dans le Zuyderzée. L'Inquiſition, ſon vaiſſeau amiral, étoit monté de cent cinquante hommes d'équipage & de deux bataillons de troupes réglées. Il y avoit trente-deux pieces de canon de bronſe & d'autres de fer. Les villes de la Nort-Hollande, que cet armement menaçoit, avoient déja pris leur précautions : elles avoient comblé les embouchures de la riviere d'Ye par des barques chargées de groſſes pierres qu'elles y avoient enfoncées. La flotte Eſpagnole eut beaucoup de peine à franchir cet obſtacle, & ce ne fut qu'à la faveur d'une forte marée qu'elle en put venir à bout. Corneille Thierry amiral de la flotte confédérée, fit venir ſur ſon bord tous les capitaines qui étoient ſous ſes ordres pour tenir conſeil & décider, ſi l'on attaqueroit la flotte

Eſpagnole à l'embouchure de l'Ye, ou ſi l'on prendroit le large. Ce dernier parti fut trouvé le plus expédient ; ainſi la flotte confédérée paſſa le Pampus (*a*) pour entrer dans le Zuyderzée.

Le comte de Boſſu regarda cette action comme une fuite, & ſe ſaiſit de quelques poſtes avantageux ; ce qui jetta la conſternation dans le plat pays. Cependant la valeur des confédérés n'étoit point oiſive : les villes de Horne & d'Enkhuyſen armerent quelques vaiſſeaux pour joindre au reſte de la flotte confédérée : le tout ne montoit néantmoins qu'à vingt-quatre voiles, ſur leſquelles même, il n'y avoit que des gens d'équipage ſans ſoldat. Le comte de Boſſu, ſe croyant ſûr de vaincre les confédérés, ſe conduiſoit avec un peu trop de confiance : il alloit viſiter les fortifications des villes, comme s'il n'y avoit plus rien à craindre ſur la mer ; mais une horrible tempête battit ſa flotte, les ſoldats peu accoutumés à la mer, eurent peine à ſoutenir ce choc. Ce-
An. J. C. 1573. pendant le 3 Octobre 1573, elle leva l'ancre, & le 5 elle paſſa le Pampus. Les confédérés s'étoient retirés ſous l'iſle de Marken au levant de Munickendam. On commença dèſlors à ſe canoner de part & d'autre. Les vaiſſeaux des confédérés, qui n'étoient pas auſſi bien montés en artillerie que les Eſpagnols, tâchoient d'en venir à l'abordage. C'étoit tout ce que vouloit éviter le comte de Boſſu ; il prétendoit détruire ſes ennemis par le canon, croyant qu'il y riſqueroit beaucoup moins. Le lendemain, les Eſpagnols perdirent deux vaiſſeaux dont les confédérés ſe rendirent maîtres : les capitaines & quelque peu de ſoldats furent envoyés priſonniers à Horn, les autres furent tués ou périrent dans les eaux

L'amiral Corneille Thierry ayant été bleſſé, le comte de Boſſu crut alors la victoire aſſurée pour les Eſpagnols, & dans la vue d'intimider les confédérés, il ordonna au général, qui faiſoit le ſiége d'Alcmar, de mettre le feu à tous les villages qui étoient aux environs de cette place. Par-là, il prétendoit jetter le deſeſpoir dans l'ame des matelots de la flotte con-

(*a*) Le *Pampus*, eſt un petit détroit qui ſert de communication entre la rade d'Amſterdam & le Zuyderzée.

fédérée, qui étoient tous habitans des endroits incendiés : mais loin de ſe décourager par ce déſaſtre, ils reprirent de nouvelles forces. Le commandant de cette eſcadre avoit reçu des dépeches de ſes ſupérieurs, qui marquoient de temporiſer ; c'étoit auſſi ce que ſouhaitoient les Eſpagnols : mais le commandant des confédérés, craignant de trouver dans ces lettres quelque choſe de contraire au deſir qu'il avoit d'attaquer les Eſpagnols, prit le parti de les brûler ſans les ouvrir, & attaqua le comte de Boſſu le 11 Octobre. Le combat commença vers le midi & dura juſqu'au lendemain à pareille heure. Les Eſpagnols eurent d'abord quelque avantage, mais il fut de peu de durée. Pluſieurs vaiſſeaux Eſpagnols furent attaqués par les confédérés, d'autres furent coulés à fond, quelques-uns même pour fuir plus facilement jetterent leur canon à la mer ; enfin le 12 du mois, le comte de Boſſu, qui avoit fait des prodiges de valeur pendant plus de 24 heures que dura le combat, fut lui-même obligé de ſe rendre priſonnier, & fut conduit à Horn avec deux cens gentilshommes qui montoient ſon vaiſſeau.

Les Eſpagnols, voyant leur amiral entre les mains des ennemis & craignant un même ſort, furent ſur le point de faire ſauter leurs vaiſſeaux, aimant mieux ſe donner une mort précipitée, que d'en recevoir une plus cruelle : mais ayant appris que le comte avoit capitulé pour eux, ils mirent bas les armes & ſe rendirent, quelques uns cependant s'échapperent & allerent à Amſterdam porter au duc d'Albe la nouvelle de leur défaite. Le comte de Boſſu reſta priſonnier pendant trois ans, & ne fut mis en liberté que par la pacification de Gand en 1576.

La flotte d'Anvers, commandée par le ſieur de Beauvoir, ne fut pas plus heureuſe que celle d'Amſterdam ; elle étoit ſortie pour porter un nouveau ſecours à Middelbourg ; cette flotte déja battue pluſieurs fois, ayant rencontré celle de Zélande, fut obligée de ſe retirer à Berg-Opſom, où elle ſe mit en ſûreté : il lui en couta cependant trois de ſes vaiſſeaux, qui furent pris par les ennemis.

Le duc d'Albe, forcé par ſa mauvaiſe fortune, ou plutôt par ſa mauvaiſe conduite, demanda ſon rappel, qui lui fut

accordé. Requeſens, qui devoit lui ſuccéder, étoit arrivé le
An.J.C.1573. 17 Novembre 1573. & le duc d'Albe partit le 2 Décembre ſuivant ; il emmena avec lui ſon fils, qui ſouvent avoit été le miniſtre de ſes cruautés. Les Hollandois furent charmés de ſon départ. Dom Louis de Requeſens, grand commandeur de Caſtille, étoit né avec beaucoup plus de douceur que le duc d'Albe, la réputation de clémence & de modeſtie, qu'il s'étoit acquiſe le rendoit plus propre à ramener des peuples, deſquels on peut tout obtenir par de ſages tempéramens. Il avoit paru avec diſtinction en diverſes occaſions, & voulut pour ſoutenir ſa réputation commencer ſon adminiſtration par un coup d'éclat, capable de faire craindre & reſpecter ſon autorité ; il fit à Anvers un armement plus conſidérable encore que tous ceux qu'on y avoit faits juſqu'alors : on compte qu'il n'étoit pas de moins de cent voiles. Il eſpéroit avec cette flotte battre les Zélandois & ravitailler Middelbourg aſſiégée depuis deux ans par les confédérés : il ſe croyoit ſi sûr de la victoire, qu'il ſe tranſporta à Berg-Opſom pour être témoin du combat & applaudir lui-même à ſes triomphes. Cette flotte, ſur laquelle on avoit embarqué quinze bataillons, partit d'Anvers le 24 Janvier 1574.
An.J.C. 1574. Requeſens, pour diviſer les forces de la Zélande, partagea ſon armée navale en deux, dont la plus grande partie, qui étoit de ſoixante-dix voiles, entra dans l'Eſcaut occidental & trente voiles prirent la route de l'Eſcaut oriental. D'abord un des gros vaiſſeaux échoua & ſe perdit, un autre de même grandeur eut le même ſort, & trente hommes d'équipage furent tués par une piece d'artillerie qui creva. Si la flotte avoit fait ſa route ſans s'arrêter, elle ſeroit entrée ſans obſtacle dans le canal de Middelbourg. Mais le 27 quelques vaiſſeaux, envoyés à la découverte, ayant paru à l'extrémité du Hondt, les Zélandois connurent que la flotte n'étoit pas loin ; ils eurent le tems de ſe préparer à la recevoir : quinze vaiſſeaux Eſpagnols parurent à la vue de Fleſſingue, les Zélandois les allerent attaquer & les obligerent à ſe retirer, d'autres vaiſſeaux Zélandois entrerent dans l'Eſcaut oriental, & trouverent le reſte de la flotte Eſpagnole mouillée à Romerſwael vis-à-vis de Berg-Opſom.

Il ne laiſſa pas d'y avoir quelque conteſtation entre les chefs des confédérés. Louis Boiſot, amiral de Zélande, vouloit attaquer les Eſpagnols & avoit déja envoyé huit barques légeres pour les harceler & les attirer au combat, ſon avis l'emporta dans le conſeil. Pour mieux réuſſir, il diviſa en trois eſcadres ſa flotte qui étoit de cinquante voiles. Les chefs des Eſpagnols eurent de pareilles diſputes. Glimes vouloit qu'on ſe retirât, & Romero, dont l'avis prévalut, étoit réſolu d'aller aux ennemis; ainſi le combat fut engagé de part & d'autre avec une pareille diſpoſition, & dura deux heures; Romero ſe retira vers Berg-Opſom, témoignant à Requeſens, d'un ton de voix d'un homme en colere, qu'étant accoutumé à combattre ſur terre, il ne connoiſſoit point aſſez la maniere de ſe battre ſur mer; mais Glimes plus courageux, donna toutes les marques d'un brave ſoldat & d'un habile officier, il fut tué à la fin de l'action. L'amiral des Eſpagnols, qui étoit monté par Glimes, fut brûlé; on ne ſçait ſi le feu y fut mis par les confédérés ou par les Eſpagnols. Le vice-amiral d'Anvers & huit autres vaiſſeaux furent pris: quelques barques de tranſport chargées de vivres furent coulées à fond. Les confédérés, outre ces vaiſſeaux, gagnerent trente pieces de bronſe & pluſieurs autres de fer, & firent environ ſept cens priſonniers, quelques-uns en mettent mille, qu'ils tuerent ou jetterent dans la mer. La flotte Eſpagnole, qui étoit dans le Hondt, ſe préſenta le même jour devant le prince d'Orange entre Fleſſingue & Terneuſe. Ce prince, attentif à tous les mouvemens des Eſpagnols, avoit raſſemblé tout ce qu'il avoit pu de vaiſſeaux Hollandois & Zélandois, il étoit parti de Delftshaven pour ſe rendre à Fleſſingue, & l'on ne ſçauroit exprimer combien ce nouveau ſecours avoit réveillé l'ardeur de toute la jeuneſſe confédérée, qui étoit ſur la flotte. Comme le vent & la marée étoient contraires aux Eſpagnols, ils ſe retirerent après une légere eſcarmouche, dix vaiſſeaux de ceux qui venoient de vaincre, accoururent au ſecours de leurs compatriotes & obligerent les vaiſſeaux Eſpagnols de précipiter leur départ, & de ſe rendre au plutôt à Anvers. Ces mauvais ſuccès occaſionne-

rent la priſe de Middelbourg, que les Zélandois aſſiégeoient depuis long-tems.

Un nouvel accident fut encore très-deſavantageux aux Eſpagnols. Les troupes n'étant pas payées ſe mutinerent & ſe choiſirent des chefs. Tout étoit à craindre pour Anvers où ils étoient ; on appréhendoit un pillage de cette riche ville : mais enfin on vint à bout de les ſatisfaire. Boiſot, amiral de Zélande, ſe ſaiſit de cette occaſion & remonta l'Eſcaut, il ſe rendit maître quoiqu'avec peine de deux vaiſſeaux de guerre qui s'étoient éloignés du corps de la flotte Eſpagnole. Il apprit que le reſte s'étoit arrêté entre les forts Callo & Lillo qui ne ſont pas à trois lieues d'Anvers. Boiſot fit force de voiles pour les joindre & les attaquer avant qu'ils fuſſent avertis de ſa venue. Les Eſpagnols qui l'apperçurent, ne tarderent point à lever l'ancre pour ſe retirer ſous Anvers : ils furent ſuivis par l'eſcadre des confédérés, dont les vaiſſeaux étoient meilleurs voiliers. Les Eſpagnols furent atteints, & Boiſot leur prit encore trois vaiſſeaux, dont deux étoient vaiſſeaux de guerre, & il leur en brûla quatre autres ; quelques hiſtoriens néantmoins portent beaucoup plus loin la perte des Eſpagnols. Anvers ne fut pas ſans allarme ; mais heureuſement la prudence des magiſtrats avoit rétabli la tranquillité en payant les ſoldats, qui ne firent pas difficulté de ſe diſpoſer à une généreuſe défenſe ; & la flotte des confédérés ſe retira vers la Zélande avec les vaiſſeaux qu'elle avoit enlevés. Requeſens prétendit jetter quelque ſoupçon de trahiſon ſur Amſtede qui commandoit un vaiſſeau, il fit même ſaiſir les biens de cet officier, qui ſe trouva innocent, & qui ne ſortit des priſons de Ziriczée où les confédérés l'avoient mis, qu'après y avoir beaucoup ſouffert.

Requeſens, pour effacer la confuſion qu'il avoit reçue de toutes ces pertes, fit preſſer le ſiége de Leyden que le duc d'Albe avoit commencé l'année précédente ; les lignes des aſſiégeans étoient ſoutenues de ſoixante-deux forts. La place, qui eſt environnée d'une campagne, coupée par pluſieurs ruiſſeaux & par des canaux remplis des eaux de l'Iſſel, de la Meuſe,

Meuſe, du Rhin & de la Mer, eſt forte par ſa ſeule ſituation. Le prince d'Orange, qui vit que la ville étoit réduite aux dernieres extrémités, mit toute ſon application à la ſecourir ; il ne trouva pas d'autre moyen que de rompre toutes les digues élevées pour empêcher le débordement des eaux : à l'inſtant la campagne & le camp des Eſpagnols ſe trouverent inondés. Le prince d'Orange fit entrer dans cette nouvelle mer cent ſoixante barques plattes commandées par l'amiral Boiſot, homme d'expérience & de courage, capable de conduire les plus difficiles entrepriſes. Elles étoient munies de vivres & portoient plus de douſe cens ſoldats ſans compter huit cens matelots Zélandois, tous réſolus de périr, s'il le falloit, en ſecourant leurs compatriotes. Cette armée navale, paſſa au travers des arbres, des bourgs & des villages, & porta juſques dans la ville aſſiégée un ſecours de cent bateaux chargés de blé dont elle avoit un preſſant beſoin. Les Eſpagnols ſe mirent en état de lutter contre cet ocean imprévu, ils remuoient la terre avec leurs poignards & leurs épées, & la portoient dans leurs caſques & leurs cuiraſſes pour en faire des digues qui puſſent empêcher l'impétuoſité des flots : mais ils ne purent réſiſter aux grandes marées de la pleine lune ; car c'étoit vers la mi-Septembre. Un vent impétueux qui ſurvint pouſſoit encore les eaux & favoriſoit les aſſiégés, ce qui obligea les Eſpagnols de lever le ſiége, après avoir jetté dans des foſſés leur groſſe artillerie. Cette fuite ne fut pas le plus grand malheur des aſſiégeans : car les Hollandois les ſuivoient avec leurs vaiſſeaux, & jettoient ſur eux des crocs & des mains de fer attachés à des perches ou à des cordes qu'ils lançoient de loin : par cette manœuvre, ils les bleſſoient cruellement ou les attiroient à eux. Un officier de Leyden, auſſi habile poëte que bon guerrier, fit les vers ſuivans ſur cet événement : An. J.C. 1574.

Non opus eſt gladiis, ferroque, vigentibus armis
Solæ pro Batavo belligerentur aquæ :
Tolle metus, Hiſpane, fuge, & ne reſpice terras
Pro quibus oceanus pugnat, & ipſe Deus.

De dix mille hommes qu'il y avoit à ce ſiége, il en fut

tué plus de deux mille ſans compter plus de deux cens cinquante priſonniers qui furent conduits dans les priſons de Horn.

An. J.C. 1575. Les Eſpagnols rétablirent leur réputation par quelques expéditions plus heureuſes, ils s'emparerent de quantité de bourgs, de châteaux & de petites places dont les habitans ſe réfugierent dans les iſles de Zélande, ce qui détermina Requeſens à y porter la guerre : comme elles ſont entrecoupées de bras de mer d'une profondeur inégale, il fit entrer des vaiſſeaux plats, des barques, des pontons & des navires proportionnés à la hauteur de l'eau. Il y fit en même tems conduire une armée de terre, qui paſſa dans ces iſles, tantôt ſur des vaiſſeaux, tantôt à gué. Les Eſpagnols firent dans ces occaſions des prodiges de valeur, ils eurent à ſurmonter des obſtacles formés par des vaiſſeaux enfoncés pour leur fermer les paſſages, par des digues, par les habitans du pays qui combattoient pour défendre leurs foyers & leurs autels, & par l'eau même de la mer qu'ils trouvoient quelquefois ſi profonde qu'ils en avoient ſouvent juſqu'au col : ils ſurmonterent néantmoins toutes ces difficultés avec un courage admirable, & s'emparerent des iſles de Duveland & de Schowen, où eſt la ville de Ziriczée.

An. J.C. 1576. La mort de Dom Louis Requeſens arrivée pendant le ſiége de cette place le 5 Mars 1576. mit fin aux violens projets qu'il vouloit faire éclater contre les Hollandois, mais ne termina pas les troubles des Pays-Bas. Dom Juan d'Autriche, qui n'arriva dans les Pays-Bas que plus de deux mois après la mort de Requeſens, ne fit rien de remarquable ſur mer non plus que les gouverneurs qui lui ſuccéderent : ils jouerent à peu près le même rôle ſur cette ſcene ſanglante, ils ſoutinrent une guerre opiniâtre, qui ne ſervit qu'à aigrir les eſprits, & à faire périr bien du monde : mais il n'arriva aucun événement qui concerne la marine ; car je ne regarde pas comme une expédition maritime la fameuſe conAn. J.C. 1578. ſtruction du pont d'Anvers, faite par le prince Alexandre de Parme, qui avoit ſuccédé à Dom Juan, mort le 1 Octobre 1578. Ce grand ouvrage fut executé ſur l'Eſcaut, fleuve rapide. Sur le pont on bâtit des forts, ſous les eaux on forma de mines, & on fit paſſer des eaux par deſſus leurs digues. On

employa ſeulement quelques vaiſſeaux pour attaquer & défendre la ville.

Le roi d'Eſpagne, ſollicité par toutes les puiſſances voiſines de ſe relâcher en faveur des peuples des Pays-Bas, reſta toujours inflexible ; mais ſept de ces ſages provinces, connues aujourd'hui ſous le nom de Provinces-Unies, ſe lierent par l'union d'Utrecht en 1579, & ayant aſſemblé leurs états généraux, déclarerent le roi d'Eſpagne déchu de la ſouveraineté des Pays-Bas, défendirent à tous leurs ſujets d'obéir à d'autres qu'aux états des provinces liguées, & firent une eſpece d'abjuration de toute l'autorité Eſpagnole par un ſerment dont le modele fut envoyé dans toutes les provinces. Telle eſt l'époque de l'établiſſement de la république de Hollande. Dèſlors elle joignit à l'exercice des armes un commerce maritime qu'elle étendit dans toutes les parties du monde,& depuis elle s'eſt rendu redoutable ſur l'un & l'autre élément. Il faut maintenant conſidérer ces peuples ſous une autre face & dans un point de vue bien différent de celui où ils ont paru juſqu'à préſent. An. J. C. 1579.

Les Hollandois, victorieux ſur mer, donnerent tous leurs ſoins à ſe fortifier ſur terre ; il n'y eut enſuite que peu d'expéditions maritimes juſqu'en 1588, que Philippe II. arma cette énorme flotte ſurnommée l'invincible, avec laquelle il projettoit de faire la conquête des iſles Britanniques. Elle étoit compoſée de cent quarante-cinq vaiſſeaux de ligne, dont les moindres, outre l'équipage néceſſaire pour la manœuvre, portoient huit cens ſoldats, quelques-uns même en avoient juſques à mille ; on comparoit cette flotte à celle que Xerxès, roi de Perſe, envoya pour ſoumettre la Grece. Les troupes réglées n'alloient pas à moins de cent vingt mille hommes, le nombre des matelots étoit de douſe mille, & il y avoit un nombre infini de volontaires; elle étoit fournie de plus de deux mille cinq cens pieces de gros canons. Le prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas, devoit y joindre vingt-huit gros vaiſſeaux & plus de quatre cens autres de tranſport avec trente mille hommes. An. J. C. 1588.

Mais à peine cette redoutable armée navale étoit-elle ſortie de la riviere de Liſbonne, qu'elle commença à être bat-

tue de la tempête ; elle avança néantmoins, mais avec beau-
An. J.C. 1588. coup de difficulté jusques dans la Manche. Elizabeth, reine d'Angleterre, équipa de son coté quelques vaisseaux sous les ordres de Lord Seimour, pour garder l'embouchure de la Tamise, & fit un armement considérable à Plymouth : il étoit de cent voiles sous l'amiral Howard, qui avoit pour vice-amiral le célebre François Drack, connu par ses longs voyages & par une grande pratique de la mer. Ce fut en vain que le duc de Medina Sidonia pressa le prince de Parme de lui envoyer ses vaisseaux & les troupes destinées pour renforcer sa flotte : le prince, étoit dans l'impuissance de satisfaire aux demandes de l'amiral Espagnol, il étoit lui-même bloqué dans le port de Dunkerque par la flotte des Etats Généraux des Provinces-Unies. C'est ainsi que nous appellerons dorénavant cette république naissante.

La flotte Espagnole avançoit lentement vers les Dunes de Flandres. Drack, qui étoit sorti de Plymouth avec une escadre très-leste, harceloit incessamment les vaisseaux Espagnols, qui, par leur pesanteur & leur charge, avoient peine à se mouvoir & à faire la manœuvre. Enfin après quelques legers combats, le vice-amiral Anglois attaqua le premier Août la flotte Espagnole, dont il avoit déja maltraité & brûlé quelques vaisseaux. Le combat dura plus de huit heures, toujours au desavantage des Espagnols. Tous les soins du duc de Medina Sidonia étoient de se procurer du secours de la part du prince de Parme : mais les Etats Généraux occuperent toute cette année la Manche par leur flotte. Justin de Nassau, qui la commandoit, empêchoit que le gouverneur général des Pays-Bas Espagnols ne pût mettre aucun vaisseau en mer. Les Anglois, toujours en action & en mouvement, lâcherent contre les Espagnols huit brulots, qui jetterent l'épouvante dans leur flotte ; ils se virent contraints de couper les cables de leurs ancres, & d'en venir à un nouveau combat qui dura plus de dix heures, où ils perdirent encore plusieurs de leurs gros vaisseaux ; quelques-uns obligés de relâcher vers la Zélande & la Hollande, y furent pris par les Flessinguois, & un autre, par Pierre Vander Does ; les Etats Généraux firent couler à fond tous les

vaiſſeaux qui leur parurent hors d'état de ſervir, & emmenerent les autres. Le carnage fut grand dans l'action, mais les Hollandois renvoyerent généreuſement à Anvers un grand nombre de bleſſés & firent beaucoup de priſonniers de conſéquence, entre autres, Diego de Pimentel, Diego de Velaſque & Alphonſe de Vargas. Les Anglois ſuivirent & ſerrerent de près les vaiſſeaux Eſpagnols, & les auroient preſque tous détruits s'ils n'avoient pas manqué de poudre. An. J.C. 1588.

La terreur fut ſi grande dans la flotte du roi d'Eſpagne, que les chefs vinrent juſques à conſulter s'ils ne ſe rendroient pas tous aux Anglois pour avoir la vie ſauve. Mais le relâche que ces derniers, faute de munitions, ſe virent forcés de donner aux Eſpagnols, fit naître au duc de Medina Sidonia la penſée de ſolliciter le prince de Parme à lui envoyer du ſecours. Ses inſtances furent toujours inutiles par la prudence & la vigueur avec leſquelles l'eſcadre des Etats Généraux bloquoient tous les ports de la Flandre Eſpagnole. Le prince de Parme, contre ſon naturel, entra dans une ſi grande colere, qu'il tua, dit-on, lui-même quelques officiers qui lui faiſoient connoître l'impoſſibilité où ils étoient de forcer les paſſages pour ſe mettre en pleine mer. On engagea néantmoins à force de préſens & de promeſſes mille ſoldats bien réſolus à faire un coup d'éclat & de courage, pour ouvrir le port : ils ſe préſenterent effectivement, & firent contre les vaiſſeaux Hollandois des actions d'une extrême valeur ; mais ils furent contraints de céder au plus grand nombre, & périrent preſque tous les armes à la main.

Enfin, l'amiral Eſpagnol, deſeſperant d'avoir aucun ſecours, prit le parti de retourner en Eſpagne, en prenant par le nord des Orcades & de l'Irlande ; cependant contre l'ordinaire de cette mer preſque toujours agitée vers ce parage, le calme ſurvint & l'arrêta, de maniere qu'il ne fut pas poſſible à ſes vaiſſeaux de faire route en avant ; & le 3. Septembre, il s'éléva une ſi furieuſe tempête, que tout le reſte de cette flotte, déja maltraitée, ſe trouva dans le plus extreme danger, & perdit encore trente de ſes vaiſſeaux & environ dix mille hommes ; quelques autres furent portés ſur les côtes de Norwege ; d'autres enfin, diſparurent abſo-

lument. Le duc de Medina ne put remener en Eſpagne qu'un ſeul vaiſſeau de guerre & trente de charge. La joie fut d'autant plus grande en Angleterre & en Hollande, que ces deux états ne perdirent pas un ſeul vaiſſeau & tout au plus cent hommes.

An. J. C. 1596. Quoique cette perte fut inconcevable, cependant elle ne fit point perdre courage à Philippe II. il perſiſta toujours dans le deſſein de ſoumettre les Provinces-Unies & d'attaquer la reine d'Angleterre leur protectrice. Il mit près de huit ans à s'y préparer. Mais la reine Elizabeth & les Etats Généraux jugerent à propos de le prévenir. Cette entrepriſe fut ſuggérée à cette princeſſe par le comte d'Eſſex, ſeigneur de courage & qui vouloit, par quelque grande action, s'affermir dans la faveur de la Reine, dont il avoit ſu mériter l'eſtime; il trouva de la contradiction de la part de l'amiral Howart. Cependant par ſes ſollicitations, le comte ſurmonta toutes les difficultés qu'on lui oppoſoit; il arma même pluſieurs vaiſſeaux à ſes dépens. La flotte étoit de cent cinquante voiles, dont les Etats Généraux avoient fourni vingt-quatre; ſçavoir, dix-huit vaiſſeaux de guerre & ſix de tranſport: l'eſcadre des Etats étoit commandée par Jean Duvenvorde, ſeigneur de Warmond. Quoique cette grande expédition portât le nom de la reine d'Angleterre, cependant les Etats y acquirent beaucoup de gloire. Les flottes combinées partirent des ports d'Angleterre & de Hollande, & arriverent à la vue de Cadix le dernier jour de Juin 1596.

Le roi d'Eſpagne avoit dans ce port vingt-un vaiſſeaux de guerre, avec autant de vaiſſeaux de tranſport & quatre gallions d'une vaſte étendue, percés chacun pour cinquante-quatre canons, & montés par ſept cens hommes, ſans les eſcadres que l'on armoit à Liſbonne & en d'autres ports; ce qui ne montoit pas au tiers des forces maritimes d'Eſpagne. La flotte du roi, deſtinée pour les Indes occidentales, n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile, & devoit eſcorter cinquante vaiſſeaux chargés pour le compte des négocians. Il reſtoit dans le port vingt-deux grands vaiſſeaux pour la défenſe de la ville. Ce furent ces derniers, qui allerent attaquer la flotte combinée. L'action ne dura pas,

la peur ſe ſaiſit des commandans Eſpagnols, qui rentrerent dans le port. Le comte d'Eſſex & le commandant de l'eſcadre des Etats Généraux étoient d'avis de profiter avant la chûte du jour de la conſternation qui étoit dans la ville, & de ne pas laiſſer aux Eſpagnols le tems de prendre quelque conſeil qui leur fût ſalutaire : mais l'amiral Howart, ſoit par jalouſie, ſoit par des ordres ſecrets de la Reine, prétexta des raiſons pour s'oppoſer à cette généreuſe réſolution. An. J.C. 1596.

Le lendemain, premier Juillet, la flotte Eſpagnole ſe préſenta à l'entrée du port avec le deſſein de ſe battre & d'en bien diſputer l'entrée : ce qui engagea un combat des plus chauds, où le comte d'Eſſex fit des prodiges de valeur. Dans le fort de l'action, le feu prit à un vaiſſeau Hollandois qui ſauta en l'air avec tout ſon équipage & ſon monde. Un des gallions d'Eſpagne eut le même ſort, mais avec beaucoup plus de fracas ; les Anglois ne perdirent qu'un vaiſſeau. Les Hollandois ne ſe diſtinguerent pas moins par leur bravoure que par leur prudence ; le prince Louis de Naſſau ſe ſignala plus que les autres & trouva moyen, en repouſſant les Eſpagnols, de forcer l'entrée de la ville. Elle fut pillée quoiqu'avec peine auſſi bien que le château & l'arcenal de la marine ; & ſi l'on avoit ſuivi le ſentiment du comte d'Eſſex on auroit pris la flotte des Indes, eſtimée plus de cent millions : ce ſeigneur neantmoins, pour ne pas tomber dans de nouvelles conteſtations avec ſes propres nationnaux, fut obligé d'accepter les offres de deux millions de ducats que firent les commerçans de cette ville. Durant le cours de cette capitulation, le duc de Medina fit mettre le feu à 35 vaiſſeaux qui étoient dans le port, pour éviter qu'ils ne tombaſſent entre les mains des Anglois. Ainſi fut détruit le tiers des forces maritimes de la couronne d'Eſpagne. Le comte d'Eſſex & Duvenvorde étoient d'avis que l'on gardât cette ville & que l'on s'y fortifiât ; ils la regardoient comme un centre d'où l'on pouvoit ruiner les états de Philippe II. mais l'amiral Howart ne voulut jamais y conſentir. Jaloux de la gloire du comte dEſſex qu'il abandonna, il ſe remit en pleine mer & regagna Plymouth. Duvenvorde le ſuivit malgré lui, & reçut de la Reine des lettres pleines de recon-

noiſſance d'une victoire à laquelle l'eſcadre des Etats Généraux n'avoit pas moins contribué que la valeur des Anglois. Le commandant Hollandois ſe vit même obligé de courir la mer pour rejoindre & remener le comte d'Eſſex en Angleterre.

An. J.C. 1597. L'année ſuivante, le roi Philippe voulut ſe venger ſur l'Angleterre & les Provinces-Unies de l'affront qu'il avoit reçu de ces deux nations dans l'expédition de Cadix. Il fit donc équiper une flotte de cent vingt-huit vaiſſeaux, ſur laquelle il mit quatorze mille hommes de troupes réglées, & donna le commandement du tout à Don Martin Padilla. Cette flotte ſortit des ports d'Eſpagne au mois de Novembre, ſaiſon dangereuſe pour tenir la mer : mais le deſir de la vengeance ne permit pas au roi d'attendre juſqu'au printems ; quelques-uns prétendent qu'il attendoit une révolution de la part des catholiques d'Angleterre & d'Irlande. Ce qui eſt vrai, c'eſt qu'il ſe croyoit ſi sûr de la victoire, qu'il avoit donné pour dot à l'infante Iſabelle, ſa fille, le royaume d'Angleterre. Une tempête battit encore tellement ſa flotte, qu'une ſeule nuit lui fit perdre quarante vaiſſeaux & cinq mille hommes ; elle ſeroit même périe toute entiere ſur les côtes des iſles de Hollande & de Zélande, ſans l'attention d'un habile pilote Hollandois qui étoit au ſervice de Philippe II. Elle attendit du ſecours de Dunkerque ; mais auſſi inutilement qu'en 1588.

An. J.C. 1598. Les Anglois & les Hollandois prétendirent l'année ſuivante rendre la pareille au roi d'Eſpagne ; mais il s'en fallut beaucoup que leur entrepriſe fût auſſi heureuſe que celle de l'année 1596. La flotte combinée étoit de trente-ſix vaiſſeaux de ligne, dont vingt appartenoient aux Etats Généraux ; il y avoit outre cela 60 vaiſſeaux de tranſport & ſix mille hommes de troupes. Le comte d'Eſſex avoit le commandement en chef, & Duvenvorde qui commandoit l'eſcadre Hollandoiſe ſervoit ſous lui en qualité de vice-amiral. Cette flotte alla ſe poſter aux iſles Açores, où elle comptoit arrêter la flotte Eſpagnole, qui devoit revenir de l'Amerique. Mais cette armée navale eut le même ſort que celle de Philippe II. Une furieuſe tempête la battit & l'obligea à regagner fort en

en desordre les ports d'Angleterre & de Hollande. Ils prirent cependant trois vaisseaux richement chargés, & qui s'étoient écartés du corps de la flotte Espagnole. Jusques en 1595. les Hollandois n'avoient navigé que sur les mers voisines de l'Europe, depuis le Sund jusques au détroit de Gibraltar; mais leur liberté naissante, leur puissance maritime & l'appas des richesses, leur firent hasarder de plus grands voyages; ils furent encore excités à ces entreprises par les grands avantages que les Portugais tiroient des nouvelles découvertes qu'ils avoient faites depuis plus d'un siecle en Afrique & aux Indes, aussi bien que par les voyages des Castillans, des François, & des Anglois en Amerique. Ces nouveaux établissemens faits par des peuples voisins, ne leur donnerent que de l'émulation; ils entreprirent de les imiter; mais ils sont venus à bout de les surpasser, & font sur mer un commerce si étendu que leurs différentes compagnies entretiennent ordinairement soixante mille hommes, & construisent tous les ans plus de deux mille vaisseaux. Ils commencerent en 1595. leurs voyages de long cours: d'abord ils furent inquiétés par les Portugais qui étoient sujets du roi d'Espagne; mais ils les inquiéterent à leur tour, & affoiblirent beaucoup leur commerce. An. J.C. 1595. Histoire de la République des Provinces Unies.

Pour être moins exposés aux courses des Espagnols, quelques-uns de leurs vaisseaux chercherent dès l'an 1594. du côté du nord une route par laquelle ils pussent se rendre aux Indes orientales. Cette premiere tentative non plus que celles qu'ils firent les deux années suivantes, ne réussit pas, à cause des obstacles invincibles qu'ils rencontrerent vers le Zemble & le détroit de Vaygats. Arrêtés dans les glaces, ils furent obligés d'y passer un hiver très-rude, tel qu'on l'éprouve au soixante-dix-septieme degré d'élévation vers le nord. Ils eurent à combattre, non des hommes, mais des ours très-cruels & d'une grosseur énorme.

Ils pousserent neantmoins en 1596. jusqu'en Guinée, à l'isle de S. Thomas & au-delà de la ligne, & l'année suivante quatre de leurs vaisseaux arriverent des Indes après un An. J.C. 1596.

An. J.C. 1597. voyage de trois ans, ces vaiſſeaux furent les premiers qui entreprirent cette expédition, ils parcoururent les iſles de Madagaſcar, de Java, de Sumatra, & frayerent le chemin au commerce que les Hollandois firent dans la ſuite aux Indes Orientales. Ce fut après ces ſuccès qu'ils tenterent auſſi le commerce des échelles du Levant, & qu'ils ſe répandirent dans les iſles de l'Archipel, à Conſtantinople, dans la Syrie, & dans l'Egypte. Pendant le printems & l'été de l'année 1598, ils firent ſortir de leurs ports quatre-vingt vaiſſeaux en pluſieurs eſcadres, deſtinées les unes pour la Guinée, une autre pour les

An. J.C. 1598. Indes & les Moluques, & une autre pour l'Amerique.

Ces voyageurs eurent des peines inconcevables à ſe précautionner contre les intrigues des Eſpagnols & des Portugais acharnés à ruiner leur commerce dans les Indes. Le viceroi après beaucoup de tentatives inutiles, feignit de faire quelque alliance avec les Hollandois, & dès qu'il eut le capitaine & quelques officiers en ſon pouvoir, il uſa à leur égard de toutes les violences imaginables, juſques à faire brûler quelques vaiſſeaux Hollandois & à menacer de faire mourir les officiers de la compagnie d'Hollande s'ils n'abandonnoient inceſſamment le commerce des iſles. Des vaiſſeaux Hollandois revinrent neantmoins ſains & ſaufs en Hollande & en Zélande l'an 1597. & cet accident ne les empêcha pas de faire de nouvelles tentatives pour le commerce des Indes.

Pendant que les vaiſſeaux des Provinces-Unies faiſoient des voyages de long cours, les armateurs de Dunkerque les incommodoient dans les mers voiſines & troubloient fort leur commerce & leur pêche. Les Etats, pour les contenir, donnerent une flotte à Pierre Vander-Does, gentilhomme diſtingué par ſon mérite & ſes ſervices, qui étoit monté aux premiers emplois par les degrés ordinaires. Ce général croiſant dans la Manche, voulut ſe jetter ſur trente-huit vaiſſeaux Eſpagnols qui tranſportoient des troupes dans les Pays-Bas; mais une tempête qui s'éleva ne lui permit que d'enlever un vaiſſeau Eſpagnol & fit même périr quelques-uns des ſiens.

Philippe II. n'ayant fait que de vains efforts pour faire rentrer les Hollandois ſous ſa domination, leur permit de trafiquer en Eſpagne ſous un pavillon étranger, ſe flattant que ce ménagement les rameneroit à l'obéiſſance : mais Philippe III. ſon fils & ſon ſucceſſeur, tint avec eux une toute autre conduite ; n'ayant plus d'eſpérance de les avoir pour ſujets, il ſe livra au plaiſir d'en uſer avec eux comme avec des ennemis. Il rompit d'abord tout commerce, & fit ſaiſir leurs vaiſſeaux qui étoient dans ſes ports. Les Hollandois, aſſez puiſſans pour ſe venger, ne différerent pas à le faire ; ils défendirent par un *placard*, c'eſt-à-dire, par un édit, de négocier avec les Eſpagnols, qu'ils déclarerent ennemis de la république, & en même tems mirent en mer une flotte de ſoixante-treize vaiſſeaux, chargée de huit mille hommes, ſous la conduite de Vander-Does, qui fit voile vers les côtes d'Eſpagne pour les ravager. Cet armement jetta la terreur dans le cœur des Eſpagnols, pluſieurs même abandonnerent les côtes maritimes de l'Eſpagne pour ſe retirer plus avant dans les terres. Le roi Philippe III. fit des efforts inutiles pour empêcher les progrès de cette flotte. Vander-Does pour exécuter les ordres qu'il avoit reçus des Etats, aſſiégea la flotte Eſpagnole dans le port de la Corogne où elle s'étoit retirée ; mais il ne put l'y attaquer, parce qu'elle étoit défendue par une fortereſſe. Il manqua de quelques jours la flotte Eſpagnole qui alloit aux Indes : il prit la route des Canaries, où il arriva ſur la fin du mois de Juin : il parut devant la grande Canarie & attaqua les vaiſſeaux qui y étoient, il en brûla deux, en prit deux autres, & fit de grands ravages dans cette iſle & ſurtout dans la ville d'Alagona ; il n'en cauſa pas moins à l'iſle de Gomera ; après avoir ravagé, pillé & rançonné ces iſles, il ſe retira chargé d'un riche butin, qu'il envoya en Hollande ſur trente-cinq vaiſſeaux, qui furent diſperſés par une tempête. Cet accident, quoique fâcheux, leur devint favorable, parce qu'il leur fit éviter la flotte Eſpagnole, qui étoit ſortie de la Corogne : ils arriverent vers le milieu de l'automne les uns après les autres dans divers ports des Provinces-Unies. An. J.C. 1599.

Vander-Does, dans le deſſein d'aller piller le Breſil, par-

An.J.C.1599. tit avec le reſte de ſes vaiſſeaux & rangea la côte de Guinée en Afrique, où il ſe ſaiſit de quatre vaiſſeaux Eſpagnols richement chargés. Il fit en paſſant dans l'iſle de S. Thomas, ſituée ſous la ligne près de la Guinée, une deſcente ſans aucune oppoſition; il y prit, pilla & brûla même la ville de Panouſa, & s'empara de la forteresſe malgré la réſiſtance du gouverneur Eſpagnol: mais le ſéjour que firent les Hollandois dans cette iſle leur devint funeſte, l'intempérance à laquelle ils ſe livrerent, le mauvais air, les chaleurs exceſſives mirent parmi eux la peſte & d'autres maladies. Vander-Does tout le premier en mourut. La flotte, découragée par la perte de ſon général, mit à la voile; mais elle emporta avec elle la peſte, qui y fit d'effroyables ravages: d'autres maladies dans d'autres climats gagnerent encore cette flotte, qui arriva enfin en Hollande ſi maltraitée, qu'on fut contraint de couler à fond quelques-uns de ſes vaiſſeaux; d'autres furent pris par les Eſpagnols, & de tous les capitaines il n'en revint que deux.

Le roi d'Eſpagne, de ſon côté, envoya une flotte aux Canaries pour défendre ces iſles contre les entrepriſes de Vander-Does: mais comme ce général s'étoit retiré, elle n'eut à combattre que contre une furieuſe tempête qui l'endommagea conſidérablement. Les armateurs de Dunkerque, continuerent toujours à faire la guerre aux Hollandois; ils leur prirent cette année cinq vaiſſeaux. Frideric Spinola parut auſſi ſur les côtes de Flandres avec ſix galeres ou vaiſſeaux plats, qui allarmerent d'abord le pays, où l'on ne connoit point cette ſorte de vaiſſeaux; elles approchoient de terre de ſi près qu'on ne put les attaquer. Elles débarquerent ſix mille hommes à l'Ecluſe, & avec environ trois mille qui leur reſtoient, elles firent des courſes vers la Zélande. Elles parurent d'abord redoutables parce qu'elles attaquoient toutes enſemble les plus grands vaiſſeaux, qui avoient de la peine à ſe défendre: on s'accoutuma cependant à les voir & à les combattre, on leur tua bien du monde & on leur donna la chaſſe. Le capitaine Legier, vice-amiral de Zélande, fut celui qui les combattit avec le plus de courage: car n'ayant que ſoixante-dix hommes, il ne laiſſa pas d'attaquer les

Eſpagnols & de leur tuer plus de deux cens cinquante hommes, quoique lui-même, n'en eût perdu que vingt-cinq, après un combat de ſix heures. Le reſte de cette année ſe paſſa en pluſieurs actions moins conſidérables ; mais fort honorables aux Hollandois.

L'année ſuivante, la guerre fut extremement vive entre les Eſpagnols & les Provinces-Unies ; la Flandre en fut le théatre, la valeur y éclata de part & d'autre ; la marine y eut quelque part, ſoit par le tranſport des troupes, ſoit par les combats particuliers de quelques navires, ſoit par l'aſſiſtance que donna l'artillerie des vaiſſeaux dans les combats qui furent livrés ſur le rivage. Les Hollandois eurent ſur mer dans toutes ces occaſions une grande ſupériorité ſur les Eſpagnols ; en voici les raiſons : les grands galions d'Eſpagne & les caraques Portugaiſes étoient des vaiſſeaux peſans, difficiles à manier ; ils avoient beſoin de beaucoup de monde pour la manœuvre, & ils devoient toujours ſe tenir écartés des côtes ; les vaiſſeaux Hollandois au contraire étoient legers, auſſi excellens pour l'attaque que pour la retraite, conduits par peu de monde, redoutant peu les côtes & pouvant aiſément gagner le vent ; avantages ſemblables à ceux qu'eut Auguſte avec ſes liburnes à la bataille d'Actium ſur les grands navires d'Antoine. Les Hollandois avoient encore ſur les Eſpagnols l'avantage du canon, ceux-ci n'en avoient que de fort longs, difficiles à charger, qui tiroient de loin ; au lieu que ceux des Hollandois étoient courts, portant de plus près & tirant trois coups tandis que les canons des Eſpagnols n'en tiroient qu'un. An. J.C. 1600.

Cette guerre mit les Hollandois dans la néceſſité de ſe rendre habiles ſur mer & de développer les talens qu'ils avoient pour la navigation. Auſſi devenoit-elle floriſſante chez eux, non-ſeulement pour ce qui regarde la guerre, mais encore par rapport au commerce ; l'ardeur paſſa juſqu'aux particuliers. Olivier de Noort, entre autres, citoyen de Rotterdam, paſſa le détroit de Magellan, découvrit des pays inconnus, parcourut la mer du ſud, ſe rendit dans l'iſle de Borneo, doubla le cap de Bonne-Eſpérance, & revint en Hollande, où il fit part de ſes découvertes, qui An. J.C. 1601.

An. J.C. 1601. ſervirent beaucoup à étendre les connoiſſances en géographie; quelques autres Hollandois qui voulurent l'imiter furent moins heureux : car n'étant pas aſſez fournis d'hommes & de vivres, ils tomberent entre les mains des Eſpagnols, qui les firent mourir cruellement.

Cependant les eſcadres Hollandoiſes conduites par Heemskerk, Grenir & Harmini eurent un aſſez heureux ſuccès dans le voyage qu'elles firent aux Indes orientales, où les Portugais, ſoumis alors aux Eſpagnols, s'étoient rendus maîtres du commerce. Ces derniers aſſiégeoient avec huit cens Portugais & quinze cens Indiens la ville de Bantam, alors capitale de l'iſle de Java. Ils avoient huit grands vaiſſeaux & vingt galeres. Cette expédition n'avoit été entrepriſe que pour chaſſer de cette ville quelques Hollandois que l'amour du commerce y avoit portés. Mais Harmini qui n'avoit que cinq vaiſſeaux & environ trois cens hommes, eut le courage d'attaquer les Portugais, ſur leſquels il prit deux galeres & trois vaiſſeaux, en coula pluſieurs à fond & contraignit ſes ennemis à mettre eux-mêmes le feu à quelques autres : pluſieurs néantmoins ſe retirerent à Amboine, dont ils maltraiterent les peuples, parce qu'ils avoient des relations de commerce avec les Hollandois. Le roi & les peuples de Bantam ne ſçûrent aſſez louer les Hollandois, qu'ils regarderent comme des libérateurs, qui les avoient affranchis du joug inſupportable des Portugais.

Georges Spilberg ſe rendit alors dans les Indes avec quelques vaiſſeaux Hollandois & y fit fleurir le commerce de ſa nation par les alliances qu'il eut le bonheur de faire avec pluſieurs ſouverains des iſles de l'Aſie. Il fut obligé dans ſa route de ſe battre contre quelques vaiſſeaux Portugais qu'il rencontra à la hauteur du cap Verd. Il continua ſa navigation vers les Indes & ſecourut l'un des rois de l'iſle de Ceylan, qui ne cherchoit qu'à chaſſer les Portugais de cette iſle. Il ne s'en tint point à cette action, il courut ſur les vaiſſeaux Eſpagnols & Portugais, dont il affoiblit beaucoup le commerce.

An. J.C. 1602. La guerre ſe faiſoit toujours en Flandre avec vigueur, les Eſpagnols aſſiégeoient Oſtende, Spinola tenoit la mer avec

les ſix galeres que le roi Philippe III. lui avoit confiées, & Martin Padilla commandoit une flotte. La reine Elizabeth qui avoit pris les Provinces-Unies ſous ſa protection, envoya des vaiſſeaux contre Padilla & Spinola, ils rencontrerent deux galeres qu'ils brûlerent : ils auroient fort maltraité les autres navires s'ils ne s'étoient pas amuſés à piller une caraque Portugaiſe. Spinola, qui s'étoit retiré après la perte de ſes deux galeres, ſe remit en mer avec ſix autres ; les vaiſſeaux des Etats qui les attendoient au pas de Calais, fondirent ſur elles, en percerent deux à coups de canon, & en briſerent deux autres, il n'y en eut que deux qui échapperent & ſe ſauverent à Nieuport ; Spinola les joignit à celles qu'il avoit à l'Ecluſe, & pour ſe dédommager de ces pertes, il voulut aller pendant l'hiver piller l'iſle de Walcheren en Zélande ; mais les grands vents l'en empêcherent. An. J.C. 1602.

Au milieu de ces cruelles guerres, les Hollandois attentifs à leur commerce, continuoient leurs voyages aux Indes orientales. Laurent Bircker qui s'y étoit rendu, commandoit deux vaiſſeaux de ſa nation. Ayant ſçû que le Saint-Jacques, vaiſſeau Eſpagnol richement chargé, faiſoit route vers l'Europe, il le ſuivit, l'atteignit & l'attaqua près de l'iſle ſainte-Helene au ſud-oueſt du royaume d'Angola. Le capitaine Hollandois chargé des précieuſes dépouilles du vaiſſeau Eſpagnol, ſe rendit heureuſement en Zélande. Cette action donna lieu de frapper quelques médailles ; monumens qu'on trouve dans l'hiſtoire de cette nation en plus grande quantité qu'en aucune autre.

Ce fut dans ce tems que les Hollandois penſerent à établir un commerce national dans les Indes. La vengeance & le deſeſpoir, furent les guides qui les conduiſirent d'abord dans ces climats éloignés. Le zele pour la conſervation de leur nouvelle religion & de leurs anciens priviléges que les Eſpagnols vouloient anéantir, leur y firent aller chercher des reſſources. C'eſt-là effectivement qu'ils trouverent des fonds pour entretenir les grandes armées qu'ils furent obligés de lever. Pluſieurs particuliers s'y étoient déja enrichis, lorſque les Portugais

chagrins de voir leur proſpérité partagée avec d'autres, &
An.J.C.1573. ne ſe ſentant point aſſez forts pour les chaſſer, demanderent du ſecours au roi d'Eſpagne leur ſouverain, qui leur envoya des galions, des vaiſſeaux & des troupes ſous la conduite de Hurtado de Mendoze : ainſi la guerre paſſa des Pays-Bas dans les Indes, où les Hollandois remporterent pluſieurs petits avantages, qui procurerent beaucoup d'honneur & de profit aux Provinces-Unies. Ces heureux ſuccès n'étoient cependant que l'ouvrage des particuliers : ils firent naître aux Etats la penſée d'établir une compagnie, qui feroit ſeule le commerce au profit de l'Etat ; cette compagnie fut effectivement formée, & on lui accorda des lettres d'octroi dattées du 20 Mars de cette année, avec défenſes à tous autres de commercer au-delà du cap de Bonne-Eſpérance, & du détroit de Magellan. Cette compagnie fit un fond de ſix millions ſix cens mille livres, auquel la chambre d'Amſterdam participa pour une moitié, celle de Zélande, pour un quart ; celles de Delft & de Rotterdam, pour un huitieme ; celles d'Enkhuiſe & de Hoorn, pour un autre huitieme. La compagnie établit de ſages loix, & elle équipa une flotte de quatorze vaiſſeaux qui mit à la voile au mois
An.J.C. 1574 de Juin ; ce furent là les commencemens de cette compagnie, qui devint puiſſante en peu de tems, & qui fait encore aujourd'hui le plus ſolide fondement des richeſſes & des forces de la république.

Les affaires des Indes ne faiſoient pas négliger celles de l'Europe, on y faiſoit toujours la guerre dans les Pays-Bas, & Spinola entreprit avec douſe galeres de ravager la Zélande ; il ſortit de l'Ecluſe, & ayant rencontré trois vaiſſeaux Zélandois & deux flûtes, il les attaqua, le combat ſe ſoutint avec beaucoup d'opiniâtreté de part & d'autre : mais Spinola après avoir fait tout ce qu'on peut attendre d'un grand capitaine, fut percé de pluſieurs coups, eut un bras emporté & mourut avec trois cens des ſiens, d'autres en comptent juſques à huit cens : & ſes galeres furent obligées de ſe ſauver à demi briſées dans le port de l'Ecluſe ; au lieu qu'il en couta fort peu de monde aux Hollandois.

Les

Les armateurs de Dunkerque continuoient à désoler les négocians de Hollande & à surprendre leurs vaisseaux ; outre les ordres de Philippe III. qui les obligeoient à courir sur les sujets des Provinces-Unies, ils vouloient encore se venger des prises que l'on faisoit continuellement sur les Portugais dans les Indes ; & l'on avoit reçu même vers la fin de cette année la nouvelle d'un vaisseau richement chargé que Heemskerk leur avoit enlevé entre la presqu'isle de Malaca & l'isle de Sumatra, & qui étoit parti de Macao, l'un des ports le plus fréquentés de la Chine. Cependant la Compagnie d'Hollande, pour réparer les disgraces que lui causoient les armateurs de Dunkerque, & pour prévenir de nouveaux inconvéniens, envoya sur la fin de l'année 1603. treize vaisseaux aux Indes sous la conduite d'Etienne Ver-Hagen. Ce capitaine se rendit d'abord à la côte de Zanguebar, où il prit & brûla près la petite isle de Mozambique un vaisseau Portugais chargé d'ivoire ; il ne traita guéres mieux cinq autres vaisseaux de la même nation. Il passa à la vue de Goa, où il repandit l'épouvante. Il parcourut toute la côte d'Asie & y fit alliance avec quelques rois : il se rendit ensuite à Bantam, & dans sa route il se saisit d'un vaisseau Portugais chargé de poudre & autres munitions de guerre que l'on transportoit à Amboine. Ver-Hagen ne s'en tint pas à cette légere expédition, il obligea l'isle d'Amboine & la ville du même nom de se soumettre aux Hollandois auxquels après quelques révolutions, elle est enfin restée. Tidor, autre isle, subit le même sort ; mais ce ne fut qu'après une défense des plus vives & des plus opiniâtres. An. J.C. 1603

Les Hollandois se trouvoient partagés entre le commerce & la guerre ; ils négocioient par interêt & combattoient par nécessité. L'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, les attaquoit de toutes parts, pendant que le prince Maurice de Nassau, qui commandoit leur armée de terre, les défendoit avec beaucoup de valeur, ils combattoient sur mer les Espagnols avec un grand avantage : mais ayant appris que ceux-ci destinoient contre eux une armée navale An. J.C. 1604.

ils envoyerent au devant une flotte de trente-deux vaiſſeaux
An. J.C. 1605. bien équipés, qui rencontrerent le 14 Juin deux navires de l'armée Eſpagnole. Ils les attaquerent & en coulerent un à fond, l'autre ſe ſauva ſur les cotes d'Angleterre, les autres vaiſſeaux Eſpagnols ayant paru, chargerent vivement les Hollandois, le combat fut terminé par la nuit; mais il recommença avec le jour. La victoire fut pendant quelque tems diſputée : mais à la fin les Hollandois défirent entierement les Eſpagnols, ils coulerent à fond quatre de leurs vaiſſeaux & donnerent la chaſſe aux autres; Pierre Cubiarra, amiral de la flotte Eſpagnol, ne put faire autre choſe pour ſauver le reſte de ſes vaiſſeaux, que de ſe retirer dans le port de Douvres, où il mourut peu de tems après. Cette victoire fut un effet du courage & de la prudence de Hautain, amiral de Zélande. Les armateurs de Dunkerque ne furent pas moins mal menés ſur la fin de l'année.

Les Eſpagnols, ne pouvant réuſſir à ſoumettre les Provinces-Unies par la force, eſſayerent d'en venir à bout par adreſſe; ils leur firent propoſer quelques voies d'accommodement : mais les Etats, qui regardoient la ſincérité apparente de leurs ennemis comme un piége, & qui ne vouloient pas d'autre traité que celui d'une rupture éternelle, non-ſeulement n'en écouterent aucune propoſition, mais pour mieux nourrir la diviſion & l'antipathie des deux nations, ils défendirent ſous des peines très-rigoureuſes de rien porter en Eſpagne, ce qui força ſa Majeſté Catholique de chaſſer tous les Hollandois de ſes états. Ces hoſtilités éclatantes ranimerent encore la haine des deux partis, ils ſe faiſoient la guerre ſans aucun ménagement : & comme le prince Maurice avoit eu l'adreſſe de la porter en Flandre, pour l'éloigner de la Hollande, Ambroiſe Spinola, qui commandoit l'armée de l'Archiduc, la rappella en Hollande pour l'éloigner de la Flandre.

Quoique la guerre qui ſe faiſoit ſur terre du côté des Pays-Bas fût très-vive, & demandât toute l'attention des Provinces-Unies; cependant elles ne laiſſerent pas d'être attentives aux expéditions maritimes. Le roi Philippe III. avoit publié l'année 1605. un édit très-rigou-

reux, qui défendoit ſous peine de mort & de confiſcation de biens aux habitans des Provinces d'Hollande & de Zélande d'aller négocier dans les deux Indes orientales & occidentales. Cela n'empêcha point les marchands d'envoyer de nouvelles flottes dans ces deux parties. On en confia une de douze vaiſſeaux à Corneille Mattelif, & une autre l'année ſuivante à Paul Caerden ; mais qui n'étoit que de huit vaiſſeaux. An. J.C. 1606.

Le premier de ces chefs arriva à portée de la preſqu'iſle de Malaca ſur la fin d'Avril de l'an 1606. où il eut à ſoutenir divers aſſauts contre les Portugais. Les actions furent aſſez vives de part & d'autre. Les Hollandois, quoique maltraités, penſerent ſurprendre la ville de Malaca. Ils ſe retirerent néantmoins ſur leur flotte, & allerent au devant de celle des Eſpagnols, compoſée de trente-deux voiles dont quatorze étoient des vaiſſeaux de guerre du premier & du ſecond rang ; quatorze autres étoient moins conſidérables, & accompagnés de quatre galeres. Tous ces vaiſſeaux, dont la manœuvre étoit difficile, avoient peine à ſe mouvoir. La flotte étoit commandée par le vice-roi de Goa, qui avec une confiance entiere en ſes forces, ne doutoit point de la victoire. L'action commencée dès le 17 du mois d'Août ne ſe donna que le 18. elle fut très-vive ; la perte fut à peu près égale. Les Portugais ſe retirerent à Malaca, où ils laiſſerent quelques-uns de leurs vaiſſeaux pour les radouber, & ſe remirent en mer avec les autres. La flotte Hollandoiſe crut devoir aller au devant pour tenter une ſeconde action : elle fut moins favorable aux Portugais, qui furent obligés avant de ſe retirer à Malaca de mettre le feu à la plupart de leurs vaiſſeaux, pour ne les point abandonner à leurs ennemis.

La même année, Guillaume Hautain partit des ports de Hollande avec vingt-quatre vaiſſeaux & quelques autres que des particuliers avoient armés : il avoit ordre de ſe jetter ſur la flotte Eſpagnole qui revenoit de l'Amerique, & de fermer le paſſage aux vaiſſeaux Portugais qu'on préparoit pour les Indes. Il reuſſit aſſez bien dans ces deux expéditions, il obligea les vaiſſeaux Portugais de reſter dans le

An. J.C. 1606. port & de ſe décharger, il attaqua la flotte de l'Amerique & y fit un butin conſidérable; un de ſes vaiſſeaux en accrocha un autre chargé d'argent pour le roi d'Eſpagne, & ils furent tous deux brûlés; la flotte fut enſuite battue par la tempête & perdit trois vaiſſeaux. Hautain qui manquoit de vivres, fut obligé de retourner en Hollande: il ſe remit preſqu'auſſi-tôt en mer avec vingt-quatre vaiſſeaux, pour aller au devant des navires Eſpagnols qui revenoient des Indes orientales & occidentales; ſix de ſes vaiſſeaux furent d'abord écartés par la tempête, les autres étant encore en deſordre, furent attaqués par huit galions, l'un deſquels accrocha un navire de Zélande qui ſe défendit pendant deux jours avec beaucoup de courage; mais celui qui le commandoit ſe voyant ſans ſecours, ſon bâtiment tout percé & ſon mât briſé, mit le feu à ſes poudres, aimant mieux périr que de ſe rendre; les flottes, dans cette intervalle, paſſerent & ſe ſauverent; celle des Indes, après avoir beaucoup ſouffert de la tempête & perdu deux vaiſſeaux, aborda enfin à Liſbonne, & celle qui revenoit de l'Amerique, compoſée de cinquante vaiſſeaux, chargée du revenu de deux ans pour le roi d'Eſpagne & pour les marchands, ſe rendit heureuſement à ſaint Lucar.

Comme l'heureux ſuccés d'une entrepriſe en fait ordinairement concevoir une autre; les Hollandois reuſſiſſant aux Indes, porterent auſſi leurs vues ſur l'Amerique, les grandes richeſſes qu'en tiroient les Eſpagnols & les Portugais, leur inſpirerent le deſir d'y aller comme ceux-ci établir des colonies, pluſieurs particuliers ſe réunirent & dreſſerent le projet d'une compagnie ſur le plan de celle des Indes. Elle devoit fournir ſeiſe vaiſſeaux de guerre & quatre vaiſſeaux légers, la république en devoit fournir autant; le deſſein étoit beau & les avantages en devoient être certains: mais cette importante entrepriſe avorta, & ſon exécution n'eut lieu qu'en 1623.

An. J.C. 1607.

L'année ſuivante ils mirent en mer une flotte de 31. vaiſſeaux dont 26. de guerre ſous la conduite de Jacob Heemskerk connu deja ſoit par ſes voyages vers le Pole Arctique, ſoit par d'autres expéditions. Ce navigateur plus occupé de la gloire que du profit, ſortit de la Meuſe le 29.

Mars & arriva le 10. Avril dans la riviere de Liſbonne, il avoit deſſein de brûler tous les vaiſſeaux qui étoient dans cette rade, mais ayant appris qu'une flotte Eſpagnole de dix galions bien armés, & de pluſieurs autres vaiſſeaux de guerre, avoit pris la route de Gibraltar pour attaquer au détroit les navires Hollandois qui venoient du Levant, il leva l'ancre, & fit voile de ce côté-là : il paſſa le 24. à la hauteur de Cadis, la nuit il fit porter le Cap ſur la côte de Barbarie ; & le matin à la pointe du jour il revira ſur Gibraltar ; la flotte Eſpagnole y étoit à l'ancre dans la Baye ; elle étoit compoſée de 21. vaiſſeaux ſous le commandement de Don Alvares d'Avila qui s'étoit diſpoſé toute la nuit à recevoir les Ennemis ayant été averti de leur route par le gouverneur de Cadis. Heemskerk réſolu de combattre, fit ſon ordre de bataille : il devoit attaquer avec un autre de ſes vaiſſeaux, l'amiral Eſpagnol ; ſon vice-amiral avec un autre vaiſſeau, devoit attaquer le vice-amiral ennemi, & deux de ſes autres vaiſſeaux devoient entreprendre le 25. Avril un vaiſſeau Eſpagnol. Après midi l'Amiral Hollandois fit voile pour arriver ſur l'Eſpagnol : mais celui-ci fit couper ſes cables ſe cantonnant dans le fond de la Baie, & mit ſon Vice-Amiral & trois galions devant lui : Heemskerk, malgré ce déplacement ne changea rien dans ſon projet, il alla ſur l'Amiral Eſpagnol laiſſant à ſa gauche les vaiſſeaux qui le couvroient, il l'acrocha, l'Eſpagnol fit jouer tout le canon qu'il pouvoit tirer, & ſi à propos qu'un boulet emporta la jambe gauche de l'amiral Hollandois qui, ſans s'étonner nomma un commandant, & ordonna qu'on célat ſa mort juſqu'à la fin du combat ; le bruit, le feu, la fumée, les cris des combattans contribuerent beaucoup à la cacher. Les deux amiraux continuerent à ſe battre, l'Eſpagnol avoit été renforcé de 300. hommes, & celui des Hollandois n'étoit ſoutenu que d'un vaiſſeau, ſuivant le plan de Heemskerk. Le carnage devint horrible, le vice-amiral Eſpagnol fut en même-tems attaqué & accroché par 3. vaiſſeaux ennemis, qui après pluſieurs canonnades y mirent le feu, il brûla juſqu'à fleur d'eau, & preſque tout l'équipage fut perdu ; les trois galions qui devoient défendre leur amiral furent auſſi

An. J.C. 1607.

vivement attaqués, un fut coulé à fond, & les deux autres brulés.

An.J.C.1607.

Les Hollandois ne pouvant aborder les autres vaiſſeaux défendus par le canon de la ville, & du château de Gibraltar, les canonnerent avec furie; le feu prit à un de ces vaiſſeaux, il ſe communiqua à un ſecond, les autres effrayés de cet incendie, voulurent ſe retirer dans le fond de la Baie: mais l'épouvante s'y étant miſe, ils furent preſque tous victimes des flammes ou du canon ennemi. L'amiral Eſpagnol ſe défendoit toujours avec vigueur contre trois vaiſſeaux qui le preſſoient vivement: mais ſe voyant ſerré de près, il demanda quartier, les Hollandois acharnés au combat ne voulurent accorder aucune compoſition. Cette cruauté obligea la plupart des Eſpagnols à ſe jetter dans la mer pour ſe ſauver à la nage, ils y périrent preſque tous. Les Hollandois monterent ſur le vaiſſeau pour s'en rendre maîtres: mais n'étant point en aſſez grand nombre, des ſoldats Eſpagnols cachés entre les ponts reparurent, firent ſauter les Hollandois dans la mer, couperent les cables de leur Amiral & le ſauverent.

Ce combat fut d'autant plus affreux qu'il fut court, il ne dura qu'une heure. Le lendemain, les habitans de Gibraltar, craignant que les victorieux ne les aſſiégeaſſent, & ne ſe rendiſſent maîtres de leur Amiral deſemparé, le brûlerent. les Eſpagnols perdirent dans cette fatale journée 2000 hommes, du nombre deſquels fut Alvares leur amiral; tous leurs vaiſſeaux furent ruinés ou mis hors de combat. Les Hollandois eurent pluſieurs vaiſſeaux maltraités. Deux jours après ils firent voile à Tetuan ſur la côte de Barbarie, où ils allerent ſe radouber, leur flotte enſuite ſe ſépara. Le corps de Heemskerk fut porté en Hollande où on le plaça honorablement dans un ſépulcre fait d'une pierre bleue; on mit à côté ſur un marbre noir en lettres d'or, une épitaphe qui marquoit toutes ſes belles actions, ſes grandes entrepriſes & ſes voyages hardis, il fut le premier enterré aux dépens de la République.

Ces hoſtilités des Hollandois déterminerent les Eſpagnols à la paix: ennuyés d'une guerre ruineuſe qui leur avoit

deja coûté ſix-vingt millions, & un nombre infini d'hommes, déſolés de voir leur navigation troublée, leurs flottes battues, leur commerce interrompu, ils entrerent en négociation avec les Etats généraux. Pendant les conférences qui durerent près de deux ans, les hoſtilités maritimes furent ſuſpendues en Europe, mais elles ne ceſſerent point dans les Indes. Les Hollandois s'étant liés avec un Roi de ce pays-là ennemi des Portugais, ils allerent de concert aſſiéger Malaca, ils s'emparerent des fauxbourgs, & comme ils étoient ſur le point de prendre la ville, le vice-roi de Goa parut pour la ſecourir; il avoit 14 grands vaiſſeaux, autant de moindres & quatre galeres. Les Hollandois de peur de ſe trouver inveſtis des deux côtés, leverent le ſiége, & allerent au devant du ſecours. Le 17. Août les deux flottes ſe trouverent en préſence, le lendemain deux vaiſſeaux Portugais ayant le vent ſur un vaiſſeau Hollandois, l'attaquerent & le coulerent à fond; trois autres Portugais attaquerent l'amiral d'Hollande qui ſe défendit vigoureuſement, & mit le feu à un des vaiſſeaux qui l'attaquoient, & le brûla, ce qui obligea les combattans de s'écarter; deux autres Portugais ayant attaqué un Hollandois, & s'étant accrochés ils périrent tous trois. Ce combat qui ne ſe fit que par pelotons dura juſqu'à midi, les Portugais rentrerent dans le port de Malaca pour ſe refaire, & les Hollandois ſe retirerent dans un port du Roi Indien leur allié : un autre combat qui ſe donna la même année près les Iſles Manilles, ne fut pas plus avantageux aux Hollandois.

An. J.C. 1607.

An. J.C. 1608.

On travailloit cependant toujours en Europe à un accommodement qui fût au gré des deux nations, & qui pût terminer une guerre ſi funeſte & ſi ruineuſe : mais il n'étoit pas aiſé d'en venir à bout, car les Hollandois vouloient que les Provinces-unies fuſſent reconnues pour République, libre & ſouveraine, & les Eſpagnols qui perdoient par là un des plus beaux fleurons de leur couronne, avoient de la peine à y conſentir; ils faiſoient des propoſitions équivoques & ſéduiſantes, à la faveur deſquelles ils ſe ménageoient des moyens de revenir ſur les Hollandois à la premiere occaſion favorable. Les Hollandois ne furent point les dupes de

An.J.C. 1609. tous ces artifices, ils tinrent ferme, & ne voulurent rien céder ; réſolus de s'affranchir entierement du joug Eſpagnol, ils ne voulurent pas ſe relâcher ſur la moindre choſe, enfin l'accommodement fut conclu à Anvers le 9. Avril par les ſoins & l'habileté du préſident Jannin ambaſſadeur de Henri IV. roi de France ; on convint d'une treve de 12. ans & d'une ſuſpenſion d'armes, tant ſur terre que ſur mer : pendant tout ce tems, l'Archiduc en ſon nom, & au nom du roi d'Eſpagne, conſentit de traiter avec les états généraux, comme ſeigneurs de provinces & états libres ſur leſquels il ne prétendoit rien.

La treve fut pour les Hollandois une ſuſpenſion d'agitation & de trouble, & non un titre d'oiſiveté : car ils ſe livrerent pendant tout le tems qu'elle dura à des travaux utiles & glorieux ; ils firent un traité de commerce avec le roi de Maroc ; ils en firent autant avec le Grand Seigneur, l'Empereur du Japon & le Roi de Siam ; ils engagerent le roi de Danemark à abolir un impôt qui troubloit la navigation ; ils rendirent la mer libre en donnant la chaſſe aux pirates qui la deſoloient ; ils decouvrirent de nouveaux détroits pour abréger le chemin des Indes ; ils aborderent à des iſles qui n'avoient point encore été connues, & rendirent leur commerce des Indes très-floriſſant ; les profits qu'ils en tiroient dans ces contrées orientales, étoient ſi conſidérables que les Portugais & les Eſpagnols qui les regardoient avec jalouſie ne purent les ſouffrir, ce qui les empêcha de garder en Aſie la treve exactement obſervée en Europe.

Ainſi la guerre continua toujours dans les Indes avec une alternative de bonne & de mauvaiſe fortune : on ſe prenoit des vaiſſeaux mutuellement, & chacun des deux partis cherchoit à s'étayer par des alliances avec les ſouverains du pays, tous ces petits combats en attirerent inſenſiblement un plus conſidérable. Comme les Eſpagnols & les Portugais ne vouloient abſolument pas ſouffrir que les Hollandois paſſaſſent la ligne équinoxiale, ils envoyerent une flotte aux Indes pour leur en fermer le paſſage : les Hollandois en envoyerent une autre pour le forcer ; les deux flottes s'étant

tant rencontrées, ſe battirent avec beaucoup d'opiniâtreté : mais la fortune ſe déclara contre les Eſpagnols, qui eurent leur amiral & leur vice-amiral brûlés, la plupart de leurs autres vaiſſeaux ruinés, & le reſte fort endommagé.

Les Hollandois, avançant toujours leurs conquêtes, aſſié- An. J.C. 1613.
gerent la principale ville de l'iſle de Ternate, l'une des Molucques ; le viceroi des Philippines, attendoit quatre galions bien armés pour leur faire lever le ſiége. Ver-Hagen, général des Indes pour les Provinces-Unies, alla au devant de ces galions avec une bonne flotte ; il les rencontra vers la preſqu'iſle de Malaca, il les chargea, en coula un à fond & en prit un autre : les deux qui reſterent allerent échouer ſur la côte où ils furent brûlés. Ver-Hagen ramena ſa flotte victorieuſe aux Molucques d'où il chaſſa les Eſpagnols & les Portugais ; le même général, battit encore l'année ſuivante le même viceroi, lorſqu'il vint attaquer les Molucques avec une nouvelle flotte. D'un autre côté, An. J.C. 1615.
Georges Spilberg avec ſept vaiſſeaux paſſa l'an 1615. par le détroit de Magellan, & après être entré dans la mer du Sud il ſe rendit maître le 16 Juillet d'un vaiſſeau marchand monté par Jean Baptiſte Gonzales Eſpagnol ; il apprit de ce capitaine qu'il y avoit dans cette mer huit vaiſſeaux de ſa nation : il ſçut même enſuite que cette eſcadre avoit été dépêchée par le Roi Philippe III. pour exterminer tout ce qui ſe rencontreroit de vaiſſeaux Hollandois. Les Eſpagnols étoient commandés par Rodrigue Mendoza, parent du viceroi du Pérou. Ce jeune ſeigneur qui avoit plus de courage que d'expérience & de prudence, haſarda d'attaquer de nuit les Hollandois, ce fut le 17 de Juillet que les eſcadres entamerent cette action qui fut très-vive, & qui outre un grand nombre de ſoldats qu'il en couta à l'Eſpagne, fit périr encore Mendoza & Alvares Pigarre, ſon vice-amiral. Cette bataille, qui ſe donna ſur les côtes du Perou, intimida la ville de Lima, qui ſe crut en danger ; mais Spilberg qui n'étoit point aſſez fort pour inſulter une place auſſi importante, prit le parti de s'éloigner du rivage.

Quoique les Hollandois fiſſent un commerce conſidérable aux Indes orientales, ils n'avoient point d'entrepôt : mais la com-

An. J C. 1617. pagnie y en établit un par l'adreſſe d'un de ſes membres. Le ſieur Connés, préſident de cette compagnie aux Indes, réſident dans l'iſle de Java, obtint du roi de Mataram la permiſſion de ſe bâtir un logis dans la ville de Jacatra; ce ruſé Hollandois abuſant de la ſimplicité du prince, employa à conſtruire un fort les ouvriers qu'il lui avoit donnés pour bâtir une maiſon; l'ouvrage étant fini, il le garnit d'une nombreuſe artillerie qu'il avoit cachée dans des balots: par ce coup d'adreſſe, il ſe rendit maître de la ville, qu'il détruiſit deux ans après, & ſur ſes ruines il éleva Batavia. Elle eſt ſituée ſur la mer, au nord de l'iſle; c'eſt par l'établiſſement de cette ville qu'a commencé le grand commerce que les Hollandois font dans tout l'Orient: elle eſt le ſiége de leur domination dans les Indes, le lieu de la réſidence du gouverneur général, l'entrepôt & le centre de tout leur trafic; ils ont des comptoirs à Tayovam ſur la côte de la Chine, à Nangiſac au Japon, à Malaca, à Surate, à Amboine, à Banda, à Siam, aux Molucques, à Jauhy, à Atchin, à Aviacan, à Wingurla, à Iſpahan en Perſe, à Ceilan, à Palinbuan, & en pluſieurs autres endroits; tous ces bureaux ſe rapportent à Batavia, ils y envoient tous les ans leurs comptes, c'eſt le rendez-vous général; cette ville eſt la plus agréable des Indes, elle tiendroit même un rang diſtingué parmi les plus belles de l'Europe.

Les Hollandois éprouverent aux Indes qu'un des effets de la proſpérité eſt de procurer des ennemis; les Anglois conçurent de la jalouſie contre eux; bientôt ces deux nations furent brouillées, & bientôt elles en vinrent aux mains. Leurs flottes ſe rencontrerent près de Jacatra, & ſe battirent pendant ſept heures, les Hollandois furent maltraités dans ce combat, & obligés de ſe retirer dans l'iſle d'Amboine pour ſe radouber. Les deux flottes s'étant refaites, ſe chercherent encore & ſe battirent: mais la tempête les ſépara. On fit beaucoup d'actes d'hoſtilité de part & d'autre, & comme on s'apperçut qu'on ne ſe battoit qu'à pure perte, c'eſt-à dire, qu'on ſe faiſoit mutuellement beaucoup de mal ſans en tirer le moindre avantage, les deux nations ſe reconcilierent & conclurent la paix le 2 de Juin; les Hollandois

An. J.C. 1619.

reſterent à Batavia, où la compagnie des Indes, comme je l'ai déja dit, tient ſon ſiége ſous la dépendance des Etats Généraux : elle y entretient un gouverneur, à qui eſt confiée la diſpoſition abſolue de toutes les affaires du pays qui regardent la paix, la guerre & le commerce ; il a ſon train, ſes gardes, ſa table & une cour magnifique, ce qui tient les Indiens dans la crainte & le reſpect, & les Hollandois dans le devoir. An. J.C. 1615.

Ce fut en 1621. que s'exécuta le plan dont nous avons parlé d'une compagnie de commerce pour l'Amerique ; il s'en forma une à qui on accorda des lettres patentes datées du 10 Juin ; qui reglerent ſes franchiſes, & ſes priviléges ; & ce qui pouvoit ſervir le plus à ſon établiſſement, on lui accorda le droit de faire des traités d'alliance avec tous les princes & les peuples de l'Amerique, des terres auſtrales, & des pays nouvellement découverts au nord & au ſud ; on défendit à tout autre qu'à cette compagnie de faire le commerce des pays de l'Afrique ſitués depuis le tropique du cancer juſqu'au cap de Bonne-Eſperance, & depuis la pointe méridionale de Terre-Neuve par le détroit de Magellan, celui de le Maire, ou autres, juſqu'à celui d'Aman : les Etats lui firent préſens de trois vaiſſeaux de guerre montés de ſix cens ſoldats, qu'ils entretinrent pendant un an ; on fit les fonds de ſept millions deux cens mille florins, & on équipa deux belles flottes, l'une pour conquerir le Breſil ſur les Portugais, l'autre pour chaſſer les Eſpagnols du Perou. Le tems de l'octroi de cette compagnie étant expiré, elle obtint de nouvelles lettres patentes datées du 4 Juin 1647. pour 25 années ; elle fit d'abord de grands progrès ; mais elle fut traverſée par les guerres qu'elle eut à ſoutenir contre les Eſpagnols, les Anglois & les Portugais ; elle perdit beaucoup de ſes conquêtes ; elle ſubſiſta cependant juſqu'à la fin de ſon octroi, où elle fut changée en une nouvelle, qui obtint des lettres patentes des Etats Généraux le 20 de Septembre 1674. & qui s'eſt maintenue juſqu'à nos jours. An. J.C. 1621.

Le tems de la treve étant expiré en Europe, l'archiduc fit ſommer les Hollandois de ſe ſoumettre à leurs princes naturels : les Hollandois répondirent fierement à cette propoſi-

tion ; & on ſe prépara de part & d'autre à la guerre, les
An. J.C. 1621. Hollandois mirent quantité de vaiſſeaux en mer, qui allerent ravager les côtes d'Eſpagne, Dom Frederic de Tolede qui commandoit une flotte Eſpagnole, ayant eu avis que vingt-ſix vaiſſeaux Hollandois étoient partis de Veniſe, alla les attendre au détroit de Gibraltar ; le 10 d'Août les navires Hollandois parurent au nombre de trente-un en deux diviſions, vingt-cinq d'un côté & ſix de l'autre. Le général Eſpagnol tomba avec furie ſur les vingt-cinq vaiſſeaux, & fit aborder un des plus grands, ſur lequel ſauterent quantité d'officiers qui s'y battirent avec beaucoup de valeur : mais le feu ayant pris au vaiſſeau, les Eſpagnols rentrerent dans leur navire, à la réſerve de cinq qui ſe battoient avec le plus grand courage, le capitaine d'un galion ne voulant pas laiſſer périr de ſi braves gens, alla donner un nouvel abordage à ce vaiſſeau tout en feu, en retira les Eſpagnols & les Hollandois qui voulurent les ſuivre, après quoi le vaiſſeau acheva de ſe réduire en cendre. Les autres vaiſſeaux Eſpagnols, combattoient avec un pareil avantage : le vaiſſeau la ſainte Thereſe aidé d'un autre, prit un gros vaiſſeau Hollandois, en brûla un autre & en coula pluſieurs à fond ; un des plus conſidérables de la flotte Hollandoiſe attaqué par la patache & abordé par un autre navire fut obligé de ſe rendre. Le vaiſſeau amiral pourſuivit deux vaiſſeaux ennemis, le plus foible ſe ſauva ſur la côte de Barbarie, & l'autre qui étoit l'amiral Hollandois fut attaqué, le combat de ces deux vaiſſeaux fut des plus furieux, & beaucoup d'officiers Eſpagnols y furent dangereuſement bleſſés. Les Eſpagnols s'appercevans que les Hollandois vouloient mettre le feu au vaiſſeau qu'ils avoient abordé, ſe retirerent : mais pluſieurs de leurs officiers étant reſtés entre les mains de leurs ennemis à cauſe de leurs bleſſures, ils retournerent encore au vaiſſeau & l'accrocherent, les Hollandois y mirent le feu, qui ſe communiqua à l'amiral Eſpagnol : celui-ci auroit brûlé comme l'autre s'il n'eut été promptement ſecouru ; le peu qui reſta de vaiſſeaux Hollandois prit la fuite & ſe diſperſa. Le lendemain les Eſpagnols envoyerent brûler le vaiſſeau qui s'étoit ſauvé ſur la côte de

Barbarie, les plus grands vaiſſeaux de la flotte Hollandoiſe furent pris, brûlés ou coulés à fond, les marchandiſes perdues, & les deux tiers des ſoldats tués, noyés ou faits priſonniers; il ne ſe ſauva que dix vaiſſeaux. An. J.C. 1621.

La fortune ſervit mieux les Hollandois au Perou. L'amiral l'Hermite y arriva avec douze vaiſſeaux après avoir couru pluſieurs mers; le viceroi de Lima, pour défendre les approches de ſon port, fit fermer l'entrée par une flotte de trente vaiſſeaux, dont l'amiral étoit monté de huit cens hommes, le vice-amiral de cinq cens, & les autres de trois cens. Le général Hollandois, malgré l'inégalité des forces & l'avantage des Eſpagnols, ſe flattant que ſa valeur ſupléeroit au nombre, réſolut de les attaquer: ayant ſagement pris ſes meſures pour le combat, comme il avoit le vent ſur les ennemis, il arriva ſur eux à pleines voiles. Les Eſpagnols, étonnés d'une hardieſſe à laquelle ils ne s'attendoient pas, car ils ne pouvoient ſe perſuader qu'un ſi petit nombre de vaiſſeaux osât les attaquer, n'eurent preſque pas le tems de ſe reconnoître, leur amiral fut accroché par celui des Hollandois & par un autre vaiſſeau, leur vice-amiral par celui de l'Hermite ſoutenu d'un autre navire. L'action fut ſanglante des deux côtés: mais après une demi-heure de combat, l'amiral Eſpagnol fut coulé à fond & ſon vice-amiral brûlé. L'amiral Hollandois & ſon vice-amiral attaquerent chacun un autre vaiſſeau qu'ils enfoncerent encore. On ſe battit avec tant de fureur & d'acharnement, qu'en deux heures de tems les Eſpagnols eurent ſix navires brûlés & trois coulés bas. Ces pertes les rendirent furieux & leur dépit ranimant leur valeur, il ſe battirent en deſeſpérés: mais les Hollandois en qui la victoire avoit encore augmenté l'ardeur ne ſe battirent pas moins bien. Les Eſpagnols fatigués, voyant la plupart de leurs vaiſſeaux fracaſſés & la mer couverte de leurs gens, voulurent ſe retirer à Lima: mais ils furent coupés par des vaiſſeaux ennemis. Se voyant donc dans la néceſſité de combattre, & n'eſpérant pas le faire avec ſuccès, ils arborerent le pavillon blanc pour demander la paix: mais n'ayant pas voulu ſe rendre à diſcrétion, le

combat recommença avec plus de fureur, l'amiral Hollandois attaqué par deux vaiſſeaux Eſpagnols en coula un à fond, & en moins d'une heure que dura ce dernier combat, les Eſpagnols eurent quatre vaiſſeaux coulés bas & ſept brûlés : leur perte dans cette journée fut de vingt-deux navires, tandis qu'il n'en couta que deux aux Hollandois. Ceux-ci eurent encore au Breſil un avantage auſſi conſidérable ſur les Eſpagnols.

Ab. J. C. 1623. Une flotte partie d'Hollande au mois de Décembre 1623. arriva le 8 Mai de l'année ſuivante à la Baie de tous les Saints. Le commandant de cette flotte, compoſée de neuf vaiſſeaux chargés de deux mille hommes de troupes & de quinze cens mariniers, raſſembla tous ſes ſoldats ſur quatre de ſes plus grands vaiſſeaux, qu'il mit à la tête de tous les autres : dans cet ordre, il s'approcha de la ville de San-Salvador ſituée au milieu du golfe, & qui avoit dans ſon port ſeize vaiſſeaux Portugais. Les Eſpagnols craignant qu'ils ne tombaſſent entre les mains des ennemis, y mirent le feu ; quatre furent réduits en cendre. Le général Hollandois fit d'abord débarquer ſes deux mille hommes à la porte de la ville, où il y eut un rude combat, pendant que les quinze cens mariniers furent employés à attaquer un fort défendu par dix pieces de canon. Les Eſpagnols, qui ignoroient que les vaiſſeaux ennemis fuſſent vuides, craignirent qu'il n'en deſcendît encore des troupes, & que la ville ne fût priſe d'aſſaut : ils l'abandonnerent donc avec précipitation aux Hollandois ainſi que toutes les richeſſes qu'ils y avoient. Ceux-ci, maîtres de cette place, penſerent bien que quelques vaiſſeaux Eſpagnols, ignorant le changement qui venoit d'y arriver, y entreroient avec confiance : c'eſt pourquoi ils arborerent ſur tous leurs vaiſſeaux le pavillon d'Eſpagne. Effectivement il y eut huit vaiſſeaux Eſpagnols qui vinrent comme auparavant ſe rendre dans la Baie, où ils furent ſaiſis. Le général Hollandois envoya trois vaiſſeaux en Hollande, pour y porter ces nouvelles & le fruit de ſes conquêtes. Ces vaiſſeaux ſur leur route en prirent cinq ou ſix d'Eſpagne.

La guerre entre les deux nations continuoit avec viva-

cité en Europe. Les Eſpagnols avoient à Dunkerque neuf gros vaiſſeaux qui croiſoient inceſſamment ſur les Hollandois & qui leur enlevoient beaucoup de navires marchands & pêcheurs. Les Etats Généraux crurent n'avoir rien de mieux à leur oppoſer que des placards par leſquels ils publioient que ceux de leurs ſujets qui pouroient prendre un des vaiſſeaux de Dunkerque, non-ſeulement auroient la priſe pour eux, mais qu'ils recevroient encore une récompenſe de dix mille florins. Ces promeſſes eurent leur effet : quantité d'armateurs ſe mirent à roder continuellement ſur les côtes de Flandre ; ils apprirent que ſix des vaiſſeaux qu'ils guétoient avoient pris la route d'Eſpagne, ils les pourſuivirent, les joignirent à la hauteur de Calais, & les attaquerent. Le combat fut des plus vifs, le commandant Hollandois fut tué & ſes vaiſſeaux maltraités. Un navire Eſpagnol coula à fond, un autre échoua ſur le ſable & les quatre autres ſe ſauverent ſur les côtes d'Angleterre. An. J.C. 1623.

Le général l'Hermite, comme nous l'avons vu, étoit ſorti victorieux d'une ſanglante bataille, qu'il avoit livrée dans le port de Lima : il feignit au lieu de ſuivre le fruit de ſa victoire, de remonter plus haut, comme s'il eût abandonné le Perou, dans l'eſpérance que la flotte chargée d'or & d'argent le voyant éloigné, ſortiroit pour faire voile vers l'Europe, il comptoit ſe replier alors ſur elle & s'en rendre maître. La flotte ſortit effectivement, mais il la manqua, parce qu'il fut trompé par un pilote ; il rabatit ſur Lima, & ayant jetté pluſieurs chaloupes en mer malgré le feu de plus de cent pieces de canon, il brûla dix-neuf caraques, un grand nombre de frégates qui les couvroient & un grand galion ; il attaqua vivement la place & s'en ſeroit rendu maître ſans un puiſſant ſecours qui arriva au viceroi. Après cette expédition, l'Hermite s'approcha de la ligne & s'empara du port de Guayaquil, mit le feu à tous les vaiſſeaux qui s'y trouverent, brûla la ville, prit tout l'or & l'argent du bureau de la recette du roi d'Eſpagne, retourna à Lima où il prit dix-ſept vaiſſeaux chargés de vin, de farine & d'autres munitions ; & ne pouvant prendre un vaiſſeau qui étoit richement chargé, il y fit attacher un An. J.C. 1625.

brûlot qui le réduiſit en cendre, la mort l'empêcha de
An. J.C. 1625. faire plus de mal aux Eſpagnols.

Le roi d'Eſpagne, ſentant toute l'importance de ſan-Salvador, fit des efforts pour recouvrer cette place, il y envoya une flotte de trente-un vaiſſeaux, une caravelle, trois tartanes & quatre pinaſſes chargées de près de huit mille hommes. Elle partit de Cadis le 14 Janvier, & mouilla le 16 Fevrier aux iſles du cap Verd : elle s'y joignit à une flotte Portugaiſe compoſée de trente-ſix vaiſſeaux de toutes les grandeurs & de quatre mille hommes d'équipage. Toute l'armée navale mit à la voile le 11 & jetta l'ancre le 29 Mars à la Baie de tous les Saints, & le 31 on débarqua les troupes pour faire le ſiége de ſan-Salvador. Les Hollandois avoient réparé & augmenté les fortifications de cette place : ils avoient dans la ville deux mille hommes, ſans compter les Negres & quelques Portugais, & dans le port dix-ſept navires de guerre & trois brûlots. La ville fut vivement attaquée & très-bien défendue. Le 5 Avril les Hollandois, voulant profiter des avantages d'une nuit obſcure, lancerent à la faveur du vent & de la marée deux brûlots ſur la flotte Eſpagnole : mais ils brûlerent ſans faire aucun effet. Dom Frederic de Tolede, qui conduiſoit le ſiége, dreſſa des batteries contre les vaiſſeaux qui étoient dans le port, elles mirent à fond l'amiral & cinq autres vaiſſeaux ; le reſte des vaiſſeaux Hollandois, ou s'échapa & ſe ſauva en prenant le large, ou reſta inutile. les Eſpagnols alors n'ayant rien qui les occupât du côté de la mer, tournerent tous leurs efforts vers la terre : ils forcerent la ville de ſe rendre, & y entrerent le premier Mai. La compagnie équipa une nouvelle flotte pour recouvrer le Breſil : mais ce fut une tentative inutile, elle revint ſans avoir pu faire aucune entrepriſe.

Toutes ces alternatives d'avantages & de mauvais ſuccès affoibliſſoient les forces navales des Eſpagnols, & augmentoient au contraire celles des Hollandois qui obligés d'attaquer & de défendre, mirent en œuvre tous les avantages que la ſituation de leur pays leur donnoit pour la marine. On peut juger de leur puiſſance ſur mer, par ce qu'en

qu'en écrivit dans ce tems-là un auteur, qui préſenta un mémoire contre eux au roi d'Eſpagne. Selon ce mémoire, outre le commerce des Hollandois en France, en Angleterre, ſur la côte de Barbarie, au Levant & à Veniſe; ils envoyoient tous les ans ſeize vaiſſeaux en Groenlande à la pêche des baleines, qui rapportoient huit cens mille livres de profit; en Moſcovie huit vaiſſeaux qui en rapportoient des fourrures & de la cire, & un profit de ſix cens mille livres; en Guinée vingt navires où ſe trouvoit plus d'un million de profit; aux Indes orientales plus de ſoixante navires dont le bénéfice montoit quelquefois juſqu'à ſix millions. Tous ces armemens joints aux vaiſſeaux qu'ils tenoient en mer pour la guerre, nous font voir juſqu'à quel point s'étoit accrue leur puiſſance maritime. An. J. C. 1625.

Pendant qu'aux Indes l'énorme pouvoir de la Hollande donnoit de la jalouſie & de la crainte aux Eſpagnols, les armateurs de Dunkerque déſoloient les Hollandois & faiſoient continuellement ſur eux des priſes conſidérables, ce qui détermina ceux-ci à mettre en mer cinquante vaiſſeaux, qui ſe joignirent à ceux d'Angleterre & compoſerent enſemble une flotte de cent voiles. Les grands vents la rendirent abſolument inutile, les Dunkerquois ne diſcontinuerent point de faire des priſes. Les Hollandois furent ſi chagrins de ces pertes, que les officiers de marine firent ſerment de mettre plutôt le feu aux poudres que de ſe laiſſer prendre par ces corſaires. Les Etats protégerent leur zele, ils travaillerent à la ſûreté des ports & des côtes, & équiperent de nouveau trente vaiſſeaux qui ſe rendirent au Pas de Calais, dix huit bloquerent le port de Dunkerque, & huit autres ayant rencontré ſix Dunkerquois en prirent un après un ſanglant combat & démâterent les cinq autres, qui eurent bien de la peine à ſe ſauver. Ce combat facilita le paſſage à cinq vaiſſeaux richement chargés qui venoient des Indes. Les Hollandois ne ſe contenterent pas de bloquer le port de Dunkerque, ils voulurent le fermer entierement. Pour cela, ils enfoncerent à ſon embouchure des vaiſſeaux maçonnés: mais ce deſſein n'ayant pas réuſſi, la compagnie des Indes renfor- An. J. C. 1628.

An. J.C. 1618. ça de douze vaiſſeaux la flotte qui croiſoit ſur les armateurs de Dunkerque.

Ce fut la flotte qu'expédia cette compagnie aux Indes pour aſſurer ſon commerce, qui découvrit cette partie des terres auſtrales qu'on nomme la nouvelle Hollande ; onze vaiſſeaux furent envoyés dans la ſuite pour ſuivre ces découvertes.

La compagnie des Indes occidentales eut auſſi d'heureux ſuccès ; elle fit des priſes conſidérables ſur les Eſpagnols & les Portugais, & détruiſit leurs flottes juſques dans les ports de la Corogne, de Liſbonne & de Cadis. Pierre Adrian parti du Texel, pour les iſles Antilles & le Mexique, rencontra les Eſpagnols qui ſortoient du golfe de Honduras, il les attaqua vis-à-vis de Cuba & les défit ; ceux-ci ne pouvant gagner le Mexique après leur défaite, voulurent ſe ſauver à la Havane : mais ils furent tellement preſſés qu'ils échouerent. L'amiral Hollandois, après avoir tranſporté ſur ſes vaiſſeaux toutes leurs richeſſes, les réduiſit tous en cendres.

La fortune favoriſoit les Hollandois partout, & ſembloit être à leurs gages. La flotte de la compagnie des Indes occidentales, qui avoit battu & brûlé, l'année précédente, une flotte Eſpagnole ſur les côtes du Breſil & dans la Baie de tous les Saints, fit voile cette année pour aller au devant des galions qui venoient du Perou par le Mexique : elle étoit de trente-un vaiſſeaux. Pierre Hein, qui la commandoit, étant parti au mois de Mai, ravagea en paſſant les côtes d'Eſpagne & de Portugal & fit voile vers le Mexique. Il arriva au mois de Septembre à la Havane, où il fut ſurpris d'une tempête qui le jetta vers la Floride ; ce fut là-même qu'il rencontra par le plus grand bonheur la flotte Eſpagnole, qui avoit pris cette route ; il l'attaqua & s'en rendit maître ſans peine. Il y trouva ſept ou huit millions en argent, pour près de quatre millions de marchandiſes, & pour quatre millions de canons, de cordages, de munitions & d'autres effets ; il la conduiſit juſqu'en Hollande, où il arriva au commencement de l'année ſuivante ; & y reçut les honneurs & les applaudiſſemens

que méritoient ſa valeur & ſes ſervices. Les Eſpagnols furent dans un grand embarras pour le payement de leurs troupes, qu'ils avoient aſſigné ſur cette flotte : la compagnie des Indes encouragée par ces ſuccès & par les grandes richeſſes qu'elle avoit acquiſes, prépara une nouvelle flotte de ſoixante vaiſſeaux pour la conquête du Perou & du Breſil. An. J.C. 1628.

Les Etats mirent encore en mer une puiſſante flotte contre les armateurs de Dunkerque, dont les courſes cauſoient toujours beaucoup de dommage. Elle étoit ſous le commandement de Pierre Hein ; il rencontra trois vaiſſeaux ſortis d'Oſtende, il les attaqua, & fut d'abord emporté d'un coup de canon ; le commandant ſous lui, cacha ſa mort, continua le combat & ſe rendit maître des trois vaiſſeaux. Pierre Hein, grand homme de mer, qui d'eſclave & de forçat étoit devenu lieutenant-amiral-général des Provinces-Unies, fut enterré à Delft dans un tombeau magnifique.

Chaque année en étoit une de triomphe pour les Hollandois en Amerique. La compagnie en 1630. y envoya une flotte de trente vaiſſeaux bien équipés qui enjoignirent d'autres en chemin ; elle arriva au Breſil ſur la fin de Décembre, & ſe trouva compoſée de cinquante-ſix voiles. Elle parut au mois de Fevrier devant Pernambouc dont elle s'empara, elle remit à la voile, repaſſa la ligne & fit ſur ſa route de nouvelles conquêtes. Frederic de Tolede, amiral d'Eſpagne, chercha cette flotte victorieuſe, il la trouva vers les Antilles & lui livra le combat : mais il fut battu & obligé de retourner en Eſpagne. An. J.C. 1630.

L'Eſpagne, pour réparer les pertes qu'elle avoit faites & pour reprendre Pernambouc, mit en mer une flotte de trente vaiſſeaux aſſez mal équipés ſous les ordres du général Ocquendo ; il partit au mois de Mai, & fut renforcé aux Canaries par quatre autres vaiſſeaux. L'amiral Pater, qui commandoit une flotte Hollandoiſe compoſée de ſeize vaiſſeaux, alla au devant du général Eſpagnol & le joignit. Quand ils furent en préſence, dix vaiſſeaux Hollandois

effrayés de la multitude des ennemis, prirent la fuite. Leur lâcheté ne diminua rien de la valeur de Pater : malgré l'inégalité de ſes forces, il fondit ſur les Eſpagnols, il coula d'abord à fond pluſieurs de leurs vaiſſeaux & en brûla quelques-uns. Après un long & ſanglant combat, le prince Guillaume, vaiſſeau Hollandois, périt avec tout ſon équipage, & un boulet de canon ayant donné dans les poudres de celui de Pater, le feu qui s'y mit le fit ſauter en l'air. Les quatre vaiſſeaux qui reſtoient ſe retirerent à Pernambouc, où ils emmenerent un vaiſſeau Eſpagnol qu'ils avoient pris. Ocquendo perdit treize vaiſſeaux dans ce combat. Il s'en retourna à Liſbonne au mois d'Octobre : mais ſa flotte fut défaite par quatre vaiſſeaux Hollandois ; il perdit dans cette rencontre ſept cens hommes, ſon vice-amiral, trois autres vaiſſeaux & deux pataches. Toutes ces diſgraces ne firent que fortifier le deſir que le roi d'Eſpagne avoit de reprendre Pernambouc. Pour recouvrer cette importante place, il fit un grand armement, dont le commandement fut donné à Frederic de Tolede : mais l'expédition en fut renvoyée à l'année ſuivante.

An. J. C. 1630.

Le Breſil étoit toujours le theatre de la guerre : les Eſpagnols & les Hollandois y envoyerent continuellement des flottes. Je ne m'étendrai plus ſur les petits détails ; je dirai ſeulement que les Hollandois y conſerverent toujours l'avantage.

Il y eut en Europe entre ces nations un évenement mémorable. Une flotte Eſpagnole de dix gros vaiſſeaux de guerre, accompagnés de quatre frégates & ſix autres petits bâtimens, ſortit du canal de Mardik & ſe mit en mer. Martin Tromp, lieutenant-amiral-général de Hollande, alla au devant de cette flotte avec douze médiocres vaiſſeaux & lui préſenta le combat qui fut accepté, il dura ſix heures : l'amiral Eſpagnol s'étant briſé contre un banc, la victoire ſe déclara pour les Hollandois. Tromp fit ſept cens priſonniers, prit deux grands vaiſſeaux, & les quatre frégates, qu'il emmena en Hollande ; le vice-amiral de Dunkerque fut brûlé, & les ſix grands vaiſſeaux qui reſtoient

An. J. C. 1639.

s'échouerent pour éviter leur perte totale.

An. J. C. 1639.

Philippe IV. roi d'Eſpagne, pour réparer la diſgrace de ce combat, mit en mer une flotte formidable & comparable à celle que Philippe II. avoit armée pour la conquête de l'Angleterre : elle étoit forte de ſoixante gros vaiſſeaux de guerre & de quatorze armateurs de Dunkerque, & commandée par Antonio Ocquendo ; elle ſortit du port de la Corogne au mois de Juillet. Tromp, qui l'attendoit ſur ſon paſſage avec ſa petite flotte, ayant rencontré ſon avant-garde qui alloit débarquer quatre mille hommes à Dunkerque, l'attaqua ; un des vaiſſeaux de Tromp ſauta d'abord en l'air, le feu ayant pris à ſes poudres : mais cet accident ne le rebuta point, il tint tous ſes vaiſſeaux ſerrés, fit un épouvantable feu de toute ſon artillerie, perça la flotte Eſpagnole, & prit un galion & un autre vaiſſeau, qui furent cependant repris, parce que les matelots s'amuſoient au pillage. La nuit fit ceſſer le combat. Le lendemain à la pointe du jour, Ocquendo reconnut les Hollandois, qui n'avoient que douze vaiſſeaux : honteux de s'être battu avec ſi peu de ſuccès contre un ſi petit nombre, il recommença le combat, il accrocha ſon amiral à celui de Hollande : mais il en fut ſi maltraité, qu'il fut obligé de ſe retirer de la mêlée ; Tromp, entraîné par ſa valeur, le ſuivit, le cribla de coups de canon, & le fit par-là couler à fond avec mille hommes qui le montoient. Tromp alloit profiter de ſon avantage, lorſqu'un brouillard épais l'en empêcha : mais ayant été joint par onze vaiſſeaux, il recommença le combat la nuit ſuivante. La flotte Eſpagnole ne pouvant ſoutenir ſon canon, alla ſe mettre à couvert ſous les dunes d'Angleterre où étoient quarante vaiſſeaux Anglois, envoyés pour la défendre ; car le roi de la Grande-Bretagne, jaloux de la gloire de la France, favoriſoit les Eſpagnols ſes ennemis. Pendant que la flotte Eſpagnole ſe radouboit, Tromp n'étoit pas oiſif, il mit en ſûreté deux galions qu'il avoit pris, & groſſit ſa flotte de beaucoup de vaiſſeaux qui ſortirent des ports pour le venir joindre.

Les Dunkerquois à la faveur du brouillard & des An-

glois conduiſirent à Dunkerque les vaiſſeaux chargés
An.J.C.1639. d'argent & de ſoldats. Tromp porta ſes plaintes au roi d'Angleterre de ce qu'il donnoit du ſecours aux ennemis des Provinces-Unies : mais n'ayant pas reçu de réponſe favorable, il demanda du renfort aux Etats. On lui envoya quatre-vingt vaiſſeaux, deux mille ſoldats & toutes ſortes de proviſions & de rafraîchiſſemens. Avec ces forces, il réſolut d'aller attaquer les Eſpagnols dans la Baie où ils s'étoient réfugiés, & les Anglois même s'ils les vouloient défendre : mais le roi d'Angleterre, qui ne vouloit pas entrer en guerre avec les Hollandois, retira ſes vaiſſeaux & abandonna les Eſpagnols.

Ocquendo, voulant s'échapper à la faveur d'une brume, leva l'ancre & mit à la voile. Tromp qui le tenoit aſſiégé depuis environ un mois & dont il n'étoit pas aiſé de ſurprendre la vigilance, le ſuivit & le força de ſe préſenter au combat. Le général Hollandois partagea ſa flotte en cinq diviſions. On ſe canonna d'abord de part & d'autre pendant une heure, & on ceſſa parce que le vent étant tombé on ne put faire les mouvemens néceſſaires. Il s'éleva après un vent de nord, que les deux partis ſe diſputerent ; ce qui fut le commencement d'un combat qui dura plus de huit heures. Les Eſpagnols ſe battirent juſqu'à la fin, avec un courage toujours égal : neantmoins Tromp remporta la victoire. La fortune dans cette journée ſe joignit à ſa valeur ; car il ne perdit qu'un vaiſſeau & peu de monde : les Eſpagnols perdirent quarante vaiſſeaux entre leſquels étoient le vice-amiral d'Eſpagne, l'amiral de Galice & le grand galion de Portugal de quatre-vingt canons monté de quatorze cens hommes ; vingt-un allerent échouer aux dunes. Tromp y envoya des brûlots pour y mettre le feu : mais les Anglois en ſauverent dix-huit. De toute cette flotte, il n'entra que huit vaiſſeaux fort délabrés dans le port de Dunkerque. Outre la perte de ces vaiſſeaux, les Eſpagnols eurent ſept ou huit mille hommes de tués, quatre mille bleſſés & deux mille priſonniers. La victoire de Tromp parut ſi glorieuſe au roi de France, qu'il lui envoya des lettres de nobleſſe avec un préſent conſidérable : il amena

ſeize navires comme en triomphe à Rotterdam avec un riche butin. An. J.C. 1639.

Le malheur qu'eurent les Eſpagnols en Europe fut ſuivi d'autres mauvais ſuccès en Amerique ; ils envoyerent au Breſil ſous la conduite du comte de la Torre, une flotte de trente-ſix gros vaiſſeaux parmi leſquels on comptoit vingt-ſix galions parfaitement bien équipés. Cette flotte qui devoit faire la conquête du Breſil devint la victime d'une maladie contagieuſe. Le comte de la Torre ayant réparé les ravages de la peſte, ſe remit en mer avec quatre-vingt-douze vaiſſeaux montés de dix mille hommes, & fit voile vers le Breſil. La flotte Hollandoiſe de quarante-deux vaiſſeaux commandée par l'amiral Loof, alla au devant, & les deux flottes ſe trouverent en préſence le 12 Janvier près de l'iſle de Tamaraca aſſez près de Pernambouc ; elles s'engagerent à midi dans un combat qui ne fut terminé que par la nuit, l'amiral Hollandois y fut tué : mais ſa mort anima tellement ſa flotte, qu'elle ſortit du combat victorieuſe. Huygens, commandant à la place de Loof, pouſſa ſi vivement les Eſpagnols, qu'il remporta trois autres victoires ſur eux. Leur flotte infortunée battue & maltraitée fut enfin jettée ſur des bancs, où elle périt de miſere. Les vaiſſeaux qui purent s'échapper firent voile vers l'Europe, mais eſſuyerent encore des traverſes ſur leur route ; car il n'en arriva en Eſpagne que quatre galions & deux vaiſſeaux marchands. La compagnie des Indes orientales ne réuſſit pas moins de ſon côté : elle s'empara de Malaca, ville ſituée dans la preſqu'iſle des Indes au-delà du Gange & de pluſieurs autres contrées bien favorables à ſon commerce. An. J.C. 1640.

La révolte des Portugais contre les Eſpagnols dont ils ſecouerent le joug, diminua le nombre des ennemis que les Hollandois avoient ſur les bras ; car le nouveau Roi de Portugal qui ne cherchoit qu'à s'affermir ſur ſon trône, fit avec les Etats-Généraux une treve qui ſuſpendit toutes les hoſtilités. La compagnie tranquille ſur la foi de cette ſuſpenſion d'armes, n'envoya plus de nouveaux ſecours au Breſil : mais les Portugais qui ne perdoient point de vue

le deſſein d'en chaſſer les Hollandois, rallumerent la guerre ; l'événement en fut malheureux pour la compagnie, qui perdit enfin le Breſil & toutes les grandes dépenſes qu'elle avoit faites pour le conquérir & le conſerver.

An.J.C.1648. La fameuſe & ſanglante guerre que l'amour de la liberté chez les Hollandois avoit fait naître entre eux & les Eſpagnols, après avoir duré quatre-vingt ans fut terminée enfin par la paix de Munſter. Le roi d'Eſpagne reconnut les Etats-Généraux, Etats ſouverains, provinces & peuples libres, ſur leſquels il ne prétendoit rien pour lui ni pour ſes ſucceſſeurs, renonçant pleinement & de bonne foi à tous les droits qu'il pouvoit avoir eus ſur les Pays-Bas unis. Après la ſignature de ce traité de paix, où la protection de la France influa beaucoup, on travailla pendant cinq jours à faire un reglement de commerce entre les deux nations pour aſſurer la navigation : mais comme il ſe trouva bien des difficultés dans l'exécution de ce reglement ; on en fit
An.J.C.1650. un nouveau en 1650. Il eſt vrai que les provinces confédérées avoient joui de leur liberté & de leur indépendance du conſentement de l'Eſpagne depuis la tréve de 1609 : mais ce n'étoit que par maniere de proviſion ; cette grande affaire étoit toujours indéciſe, & reſta dans cet état juſqu'à la fin de la guerre : mais la paix conclue à Munſter leur aſſura cette liberté à laquelle ils auroient tout ſacrifié.

Ce traité conclu entre les Etats-Généraux & l'Eſpagne fut exactement obſervé : mais bientôt après les Hollandois ſe virent plongés dans une nouvelle guerre, ce fut avec les Anglois. Après la mort de Charles premier, l'Angleterre ſe trouva diviſée en deux partis, les Hollandois voulurent paroître neutres : mais Cromwel & le Parlement voyant qu'ils ne ſe déclaroient pas ouvertement pour eux, crurent qu'ils épouſoient les interêts du parti oppoſé ; ce qui les engagea à leur déclarer la guerre. Cromwel commença par les incommoder dans leur commerce, & leur fit faire beaucoup d'inſultes, qui ſe terminerent à une rupture ouverte ; elle commença à éclater par l'avanture qui arriva à Douvres en 1652. à l'amiral Tromp. Je n'entrerai point

point ici dans le détail de cette guerre, on en trouvera le récit dans l'hiſtoire de la marine des Anglois. An. J.C. 1652.

Les Etats Généraux, toujours occupés du ſoin de ſoutenir & d'étendre leur commerce, & ſur le point de le voir troublé dans la mer Baltique par la guerre ſurvenue entre les Rois de Suede & de Pologne, firent partir une flotte pour tenir le paſſage du Sund libre : elle étoit commandée par le général Opdam ; Ruyter prit les devans avec tous les vaiſſeaux qu'il avoit trouvés dans les ports en état de partir ; Opdam le ſuivit, la préſence de ces deux grands hommes tint en reſpect ceux qui auroient pu troubler le commerce des Provinces-Unies ; ils firent des traités capables d'en aſſurer la tranquillité. An. J.C. 1650.

La compagnie des Indes occidentales avoit conſidérablement perdu en perdant le Breſil ; la mort du nouveau roi de Portugal lui donna lieu d'eſpérer la reſtitution de ce que les Portugais lui avoient enlevé ; dans cette idée, on fit partir pour le Portugal une flotte ſous les ordres de l'amiral Opdam. Les députés des Etats n'ayant pas reçu de la reine & de ſon conſeil une réponſe favorable, la flotte Hollandoiſe croiſa devant le port de Liſbonne, où elle commit beaucoup d'hoſtilités : elle auroit même enlevé les vaiſſeaux qui venoient du Breſil ſans un brouillard qui les ſauva ; on en prit cependant quinze, mais qui ne furent pas de valeur à dédommager des dépenſes de l'armement. On en fit un autre de vingt-deux vaiſſeaux, qu'on mit ſous la conduite de Ruyter. Cette flotte fut d'abord diſperſée par la tempête : mais elle ſe raſſembla & alla porter l'épouvante juſques dans Liſbonne, on s'y ouvrit enfin à des propoſitions de paix, qui fut conclue dans un traité par lequel on convint que le Breſil reſteroit aux Portugais, & qu'ils donneroient cinq millions aux Hollandois pour les dédommager. An. J.C. 1651.

Les Etats Généraux, pour l'interêt de leur commerce, ſe virent obligés de porter leurs armes du côté de la mer Baltique ; les Rois de Suede & de Danemark étoient en guerre ; celui-ci aſſiégé dans ſa capitale, demanda du ſecours aux Hollandois, qui lui envoyerent ſous la conduite

An. J.C. 1658. d'Opdam trente-ſept gros vaiſſeaux avec pluſieurs bâtimens chargés de quatre mille ſoldats, cinq mille matelots & quatre cens pieces de canon. Cette flotte fut d'abord battue par la tempête, qui fit périr quelques vaiſſeaux : mais elle ſe remit en peu de tems & arriva à l'entrée du Sund. Le roi de Suede oppoſa une flotte à celle de Hollande, dans laquelle on comptoit trente-deux grands vaiſſeaux, dont dix-huit avoient quatre-vingt ou cent pieces de canon : elle étoit ſous le commandement du général Wrangel. Les deux flottes ſe trouverent en préſence & ſe mirent en ordre de bataille : Opdam mit ſon avant garde ſous la conduite de Witte-Witſn, il donna l'arriere-garde à Floriſz & ſe réſerva le corps de bataille ; les deux rois étoient ſpectateurs du combat. Wrangel le commença en attaquant avec furie Witte-Witſen qui le reçut ſi fermement, que Wrangel fut obligé de le quitter, il ſe jetta ſur Opdam, qui ne lui fit pas un meilleur parti. Witte-Witſen n'eut pas plutôt échappé à un danger qu'il tomba dans un autre : deux vaiſſeaux Suédois s'attacherent au ſien & le preſſerent vivement. Après un combat de deux heures il les coula à fond : mais il fut bleſſé à mort de deux coups de mouſquet. L'amiral Opdam inveſti par ſept vaiſſeaux ennemis, s'en débarraſſa par adreſſe : comme il étoit à l'entrée du Sund, il laiſſa emporter ſon vaiſſeau au courant de la mer & jetta l'ancre dans l'endroit le plus rapide. Les vaiſſeaux qui s'étoient attachés au ſien entraînés par le vent & les courans, le dépaſſerent & perdirent ainſi l'avantage du vent qu'ils avoient ſur lui. Floriſz alla joindre l'eſcadre de Witte-Witſen qui avoit été miſe hors de combat, & preſſa ſi vivement les Suédois, que leur flotte affoiblie perdit entierement la victoire ; dix-huit de leurs vaiſſeaux furent brûlés ou coulés à fond ; les Hollandois ne perdirent qu'un vaiſſeau & les deux généraux de l'avant-garde & de l'arriere-garde. Cette victoire obligea le roi de Suede à tourner le ſiége de Copenhague en blocus, qui fut entierement levé l'année ſuivante.

Les troubles du nord continuant, les Etats Généraux

y envoyerent Ruyter avec quarante vaiſſeaux, il y arriva au printems, on fit de part & d'autre des hoſtilités, qui furent terminées par un traité de paix. Ruyter retourna en Hollande comblé d'honneur & de préſens, & gratifié du roi de Danemark de lettres de nobleſſe. An. J. C. 1659.

Ce grand homme qui ſe préparoit par des coups de maître aux plus brillans exploits, s'étant déja fait redouter ſur l'Ocean, alla porter la terreur & la gloire des armes de la Hollande ſur la Mediterranée, où il ſe mit à croiſer avec dix-ſept vaiſſeaux pour arrêter le cours des ravages que faiſoient les corſaires de Barbarie. Il attaqua d'abord les Algeriens à qui il enleva un grand nombre de vaiſſeaux, il en coula pluſieurs à fond, fit pluſieurs priſonniers & délivra quatre cens eſclaves Chrétiens : par cette glorieuſe expédition, il tint en reſpect ceux de Tunis & de Tripoli & les força à accepter les traités qu'il leur propoſa.

Cette foule de grands événemens avoit mis les Hollandois au comble de la gloire, dans les Indes, dans la mer Baltique, ſur l'Ocean & la Mediterranée : mais la fortune accoutumée à faire ſuccéder aux faveurs les revers les moins attendus, obſcurcit bientôt leur gloire & troubla leur tranquillité en leur ſuſcitant la guerre ſanglante qu'ils eurent à ſoutenir contre les Anglois, & dont on verra le détail dans l'hiſtoire de la marine d'Angleterre. Cette guerre fut terminée par le traité de paix conclu à Breda le dernier de Juillet & ratifié ſur la fin d'Août de l'année 1667. Les Hollandois ne furent pas plutot quittes de celle-là qu'ils s'en virent une autre ſur les bras. Ils eurent avec la France de grands démêlés, dont on pourra voir quelques détails dans l'hiſtoire de la marine de France.

C'eſt dans ces dernieres guerres mieux encore qu'en aucunes autres, qu'on a pu juger des forces maritimes des Hollandois. Ils y ſoutinrent les efforts de deux formidables puiſſances, & y parurent des ennemis dignes des armes de la France & de l'Angleterre. Je ne répeterai point ici ce que j'ai dit ailleurs de ces guerres : mais comme Ruyter y a fait un des plus beaux perſonnages, il ne ſera pas hors de propos de donner une idée de ce grand homme.

An. J.C. 1667.

Ruyter étoit d'une taille médiocre mais épaiſſe, d'un tempérament fort & robuſte, & avoit la vue extremement perçante. Quoiqu'il eût toujours vécu dans la marine, qui ne paſſe pas ordinairement pour une école de politeſſe, il en avoit beaucoup : ennemi de la débauche & de l'intempérance, rempli de religion, ſon courage qui alloit juſqu'à l'intrépidité étoit toujours réglé par la prudence. Il ſçavoit admirablement prendre ſon parti dans les occaſions délicates & haſardeuſes : auſſi prompt à réſoudre que courageux à entreprendre, les accidens imprévus ne le troubloient point, & il y agiſſoit comme s'il s'y fût attendu. Il conſervoit un grand flegme au milieu des dangers ; il ſçavoit mieux que qui que ce fût entretenir une exacte diſcipline, ranger une flotte, mener ſes gens au combat, être préſent par tout pendant la bataille, profiter de la victoire s'il étoit vainqueur, ou ſe tirer d'affaire s'il étoit vaincu. Il étoit fils d'un bourgeois de Fleſſingue : dès ſon bas âge il avoit ſervi en qualité de matelot, il avoit paſſé par tous les degrés, & étoit arrivé à la dignité ſupreme de lieutenant-amiral, qui eſt le plus haut grade dans les Provinces Unies. La Hollande n'a pas eu un plus grand homme de mer : on pourra s'en convaincre en voyant ſes belles actions dans les guerres qu'eut la Hollande avec la France & l'Angleterre.

Après avoir peint Ruyter, dont le merite a tant fait d'honneur à ſa patrie ; il faut, en finiſſant ce livre, donner une idée des Hollandois & de la Hollande & marquer l'état où ils ſe trouvent aujourd'hui. Les Hollandois ſont adroits, patiens, infatigables, ſobres, braves quand il faut ſe battre, plians quand ils ſont les plus foibles, impérieux quand ils ſont les plus forts, habiles à traiter avec des ſouverains utiles, inimitables dans leur dextérité pour le commerce ; ils le font dans les quatre parties du monde avec un ſuccès étonnant & un rafinement auquel les autres nations ne peuvent atteindre (peut-être ce rafinement n'eſt-il qu'une œconomie ſordide dont toute autre nation ſeroit incapable ;) toujours diſpoſés à pénétrer par tout pour y établir leur trafic, & habiles à s'y maintenir. Ayant ſecoué le

joug des Eſpagnols dans le tems que les Portugais y furent ſoumis, & voyant ceux-ci affoiblis, ils profiterent de la circonſtance, leur enleverent preſque tout le Breſil, partagerent avec eux le commerce qu'ils faiſoient ſur les cotes d'Afrique, dans l'Arabie, aux Indes, & les en dépouillerent enſuite preſqu'entierement, de ſorte qu'il ne leur reſte à peine que Goa & la forteresſe de Din, de tant d'établiſſemens qu'ils poſſédoient depuis Ormus dans le golfe de Perſe, juſqu'à Macao dans la Chine. La ſcience de la navigation paroît avoir été pouſſée à ſon plus haut point de perfection par les Hollandois; on en peut juger par les grands hommes qu'ils ont eus, rien n'a paru au deſſus du courage & de l'habileté de leurs amiraux, ni de l'adreſſe de leurs pilotes & de leurs matelots. C'eſt par cette intelligence dans la marine, qu'ils ſont arrivés au point d'élévation, de richeſſes & de grandeur où ils ſont aujourd'hui. An. J. C. 1667.

Les Hollandois s'affranchirent du joug des Eſpagnols par le ſecours de la France, de l'Angleterre & des princes proteſtans d'Allemagne, qui contribuerent à former & à ſoutenir leur république naiſſante: mais ſans la navigation ces alliés ne les euſſent pû ſauver des fers qu'ils n'avoient qu'à demi rompus. En effet, par ſa navigation cette république eſt devenue très-puiſſante, elle commerce dans tous les endroits de l'univers, & ſa marine eſt ſi ſolidement établie, que le chevalier Temple, dans ſes exactes recherches ſur l'état de la Hollande, dit qu'il s'y trouve plus de vaiſſeaux que dans tout le reſte de l'Europe enſemble: du ſeul port d'Amſterdam, il ſort tous les ans plus de quinze cens vaiſſeaux frétés pour le Nord & la mer Baltique; on a vu en trois jours ſortir des ports de Hollande plus de quinze cens buches, eſpece de flibots pour la pêche du harang. Cette pêche en occupe plus de trois mille tous les ans. Chaque année il part des ports des Provinces-Unies environ quarante vaiſſeaux pour Archangel, le commerce de Norwege en occupe tous les ans plus de trois cens, la mer Baltique mille ou douze cens, les Etats du Grand-Seigneur trente ou trente-cinq qui partent avec des convois à cauſe des corſaires; ils en ont à Batavia plus de cent

An. J. C. 1667.

cinquante. Le grand crédit de la banque d'Amſterdam dont le fond monte à plus de trois mille tonnes d'or, (*a*) contribue beaucoup au ſoutien d'une ſi brillante marine. (*b*) Cette ville fameuſe bâtie comme Veniſe au milieu des eaux, renfermant dans ſes magaſins tout ce que la Chine, les Indes & toutes les parties du monde, ont de plus exquis, eſt une des plus belles & des plus riches de l'univers, dont elle ſemble être l'entrepôt. Elle eſt coupée par de magnifiques canaux ornés d'arbres des deux cotés, & ſon port eſt rempli d'une multitude extraordinaire de vaiſſeaux; ce qui fait, comme dit un auteur, que les cheminées des maiſons, les pointes des arbres, les flammes des vaiſſeaux, laiſſent à douter ſi c'eſt une ville, une forêt, ou une flotte.

La Hollande, comme je l'ai remarqué, n'eſt rien par elle-même, c'eſt un pays ſtérile, où tout manque, & par le moyen de la navigation elle ſe ménage l'abondance, & fournit aux autres pays tous leurs beſoins. Elle eſt ſans forêt & preſque ſans bois, & il n'y a point d'endroits dans le monde où l'on travaille plus à l'architecture navale. Elle n'a point de vignes, & elle eſt l'étape des vins & des eaux-de-vie de toutes les parties du monde. Elle eſt ſans mines & ſans métaux, on y trouve cependant preſqu'autant d'or & d'argent que dans la nouvelle Eſpagne & dans le Perou; autant de fer qu'en France, d'étain qu'en Angleterre, de cuivre qu'en Suede. Elle produit peu de blé, mais elle en fournit aux autres provinces. Il ſemble que les épiceries croiſſent chez elle, que les huiles s'y recueillent, que le ſel s'y forme, que les ſoies, les drogues pour la medecine & la teinture ſoient des productions de ſon crû; en un mot, elle renferme dans ſon ſein toutes les richeſſes des deux mondes.

(*a*) Une tonne d'or vaut 100000 florins.

(b) *Voici l'idée qu'un Poëte nous en a donné :*

Urbs bene nota propè, atque procul diſtantibus oris
Dotibus innumeris ſuſpicienda bonis:
Dives agri, dives pretioſæ veſtis, & auri
Ut pleno cornu copia larga beet.
Quod Tagus, atque Hermus vehit, & Pactolus, in unum
Verè huc congeſtum dixeris eſſe locum.

C'eſt ce que Joſeph Scaliger a ſi élégamment expliqué dans les vers ſuivans. An. J. C. 1667.

Ignorata tuæ téferam miracula terræ
Douſa, peregrinis non habitura fidem.
Omnia lanicio hic laſſat te xtrina Minerva :
Lanigeros tamen hinc ſcimus abeſſe greges.
Non capiunt operas fabries oppida veſtra :
Nulla fabris tamen hæc ligna miniſtrat humus.
Horrea triticeæ rumpunt hic frugis acervi :
Paſcuus hic tamen eſt, non cerealis ager :
Hic numeroſa meti ſtipantur dolia cellis :
Quæ vineta colat nulla putator habet.
Hic nulla aut certè ſeges eſt rariſſima lino
Linifici tamen eſt copia major ubi ?
Hic mediis habitamus aquis, quis credere poſſit ?
Et tamen hic nullæ, Douſa, bibuntur aquæ.

LIVRE XXIV.

De la Marine des Anglois.

L'Angleterre a été connue ſous pluſieurs noms, on l'a appellé *Albion*, à cauſe des montagnes ou dunes blanches qu'on apperçoit d'abord en faiſant voile vers ſes côtes ; *Iſles Caſſiterides*, parce qu'elle eſt abondante en plomb & en étain ; *Iſles Britanniques* ou *de la Grande-Bretagne*, des Bretons, habitans de la Gaule Armorique. Le nom d'Angleterre lui a été donné, parce qu'elle fut ſoumiſe aux *Angles*, peuples de la Baſſe-Saxe. Pour ne point jetter ici de confuſion par la diverſité des noms, je ne me ſervirai que de ce dernier lors même que je parlerai des tems où il n'étoit pas encore en uſage.

L'Angleterre, toute environnée de l'Ocean, garnie d'une infinité de ports & de havres, bordée de promontoires & de golfes, a de grandes commodités pour la navigation. Ses mers, à la verité, ſont orageuſes, mais elles n'en contribuent que mieux à ſa ſureté. Elles paroiſſoient extrêmement redoutables aux anciens qui ſe perſuadoient qu'elles n'étoient navigables que pendant peu de jours au milieu de l'été. La grande quantité de rochers dont les côtes de l'Angleterre ſont hériſſées, a donné occaſion de

la repréſenter dans les monnoyes d'Antonin & de Severe comme une femme aſſiſe ſur des rochers.

L'Angleterre étoit peu connue avant que Ceſar y eût fait une irruption : car les Gaulois ne connoiſſoient gueres de cette nation que les rivages qui leur étoient oppoſés : les Anglois, peuples farouches, ne s'étoient point répandus hors de leur iſle, & ils ne ſouffroient chez eux que les étrangers qu'y amenoit le commerce. Hieron, comme le rapporte Athenée, y envoya Philias Tauromenitain pour en tirer le principal mât de ſon fameux vaiſſeau. Les Phéniciens, les Carthaginois, les Belges, les Gaulois, les Eſpagnols y alloient faire des emplettes. Strabon dit qu'un pilote Phénicien qui faiſoit la route d'Angleterre, ſe voyant ſuivi par un vaiſſeau Romain qui vouloit en apprendre le chemin, alla exprès ſe briſer ſur des rochers ; il cauſa par cette manœuvre le naufrage du Romain à qui il vouloit ôter la connoiſſance d'un pays où ſa nation faiſoit un commerce avantageux. L'étain & le plomb étoient les principales marchandiſes qui attiroient les étrangers : on y trafiquoit cependant encore en blé ; en bétail, en peaux, en cuirs, en chiens, dont les Gaulois ſe ſervoient pour la guerre, & les Romains pour la chaſſe ; en fer, en argent, en or, & même en perles, ſelon Tacite.

Les Anglois ſe tenoient renfermés dans les bornes que la nature leur avoit preſcrites ; ils ne cultivoient point la marine, ils n'en avoient même de connoiſſance que celle que leur donnoient les vaiſſeaux étrangers que le commerce amenoit chez eux, & dont la ville de Londre étoit le rendez-vous. Auſſi le nom de *Londinum* eſt-il compoſé de deux mots, dont l'un ſignifie ville & l'autre vaiſſeau. Cette ville étoit déja célebre au tems de Tacite, quoiqu'on n'y vît encore que des vaiſſeaux marchands : car depuis, les Anglois furent extremement ſurpris quand ils apperçurent les vaiſſeaux de guerre qui compoſoient l'armée navale de Ceſar.

Ils avoient neantmoins de petits vaiſſeaux legers, de bois plians, & couverts de cuir ; ils s'en ſervoient dans la mer qui ſépare l'Angleterre de l'Irlande, quelques auteurs entre leſquels eſt Selden, ont cru qu'ils avoient d'autres vaiſſeaux

vaiſſeaux d'une matiere plus ſolide, propres pour des voyages ſur mer & pour la guerre ; car ils fourniſſoient ſouvent des ſecours maritimes aux Gaulois, & ils aſſiſterent par mer les habitans de Vannes contre les Romains. Il y a beaucoup d'apparence qu'ils leur fourniſſoient autre choſe alors que des canots de cuir qui auroient été peu utiles à leurs alliés : ils avoient dans leur pays des bois de conſtruction, & dans leurs ports des vaiſſeaux étrangers deſquels ils pouvoient étudier l'architecture navale, quoique Arienus & Eumenius diſent que les Anglois n'avoient point vu de ces ſortes de vaiſſeaux. Des conjectures ſi bien fondées, combattues par des autorités de tel poids, laiſſent ſur cet article beaucoup d'incertitude.

Les Anglois, gouvernés par les Romains, étoient ſpectateurs oiſifs de la marine de leur vainqueurs : le grand nombre de vaiſſeaux qui tranſportoit continuellement des troupes dans leur iſle, ne leur inſpira point le goût de la navigation. Cette indolence les fit devenir la proie infortunée de toutes les nations qui entreprirent de les ſoumettre : les Pictes, les Saxons, les Danois attirés par la beauté & la fécondité de l'Angleterre y firent des irruptions avec de nombreuſes flottes qui les rendoient infiniment ſupérieurs à des peuples qui n'avoient point de vaiſſeaux pour ſe défendre. Entre autres irruptions, environ l'an 805. un prince Saxon aborda en Angleterre avec un grand nombre de vaiſſeaux, il y fit une deſcente ſans obſtacle, gagna en peu de tems beaucoup de terrain & forma le royaume de Suſſex. An. J. C. 805.

Sur la fin du neuvieme ſiecle, les Irlandois ayant mis des vaiſſeaux en mer allerent ravager quelques provinces de l'Ecoſſe : Gregoire qui en étoit Roi, pour arrêter ces dégâts, équippa une flotte & fit voile vers l'Irlande. Les Irlandois voyant leur iſle menacée ſe rembarquerent au plutôt & s'en retournerent dans leur pays pour le défendre. Après ce leger eſſai dans la marine, les Irlandois rentrerent dans l'indifférence à cet égard. Des peuples de la Germanie maritime ayant fait voile vers l'Irlande avec des vaiſſeaux

An. J. C. 876. marchands pour n'être ſoupçonnés d'aucun mauvais deſſein, firent une deſcente dans l'iſle, s'y établirent, y bâtirent des villesſans le moindre empêchement, & ſe ſaiſirent de tous les ports.

Les Danois firent à peu près dans ce tems de ſemblables ravages en Angleterre, ils mirent cette iſle dans un état déplorable & en conquirent plus de la moitié. Alfred le grand, qui en étoit roi, voyant ſes états déſolés, ſe ménagea à la faveur des traités un peu de repos, pendant lequel pour ſe mettre deſormais à l'abri d'auſſi fréquentes & cruelles invaſions, il équipa une flotte. Les Danois, qui n'avoient point trouvé d'ennemis ſur mer, n'avoient mis en uſage que des vaiſſeaux plats propres à tranſporter des troupes. Mais ceux que fit équiper Alfred étoient de véritables vaiſſeaux de guerre; ſa nouvelle flotte rencontra d'abord ſix corſaires Danois qu'elle mit bientôt en fuite, après avoir pris un de leurs plus grands vaiſſeaux dont tout l'équipage fut jetté dans la mer.

Ce coup d'eſſai donna de l'eſpérance & de la hardieſſe aux Anglois. Leur flotte alla attaquer cent vingt vaiſſeaux Danois chargés de troupes qui s'approchoient des côtes pour les débarquer; elle les attaqua avec beaucoup de valeur & les coula preſque tous à fond.

An. J. C. 877. L'année ſuivante, les Danois firent voile avec une flotte conſidérable vers la partie occidentale de l'Angleterre pour y faire du butin, ils furent battus par la tempête & les vaiſſeaux qui échapperent à la fureur des flots furent la proie des navires d'Alfred qui croiſoient dans ces mers. Ce prince ayant fait un ſi heureux eſſai de ſes forces maritimes les augmenta: ſa flotte, qu'il fortifia, ſurprit ſeize vaiſſeaux Danois dans le port de Harwich, elle en prit une partie & coula l'autre à fond après en avoir retiré les plus riches effets. Alfred, par cette ſage conduite, rétablit la tranquillité dans ſon royaume, força les Danois qui y étoient, à vivre en repos, & empêcha les étrangers d'en approcher. Alfred ne ſe borna pas à faire valoir ſa marine contre les brigands du nord, il la fit ſervir

encore à faire fleurir le commerce dans l'Angleterre en faiſant conſtruire une grande quantité de vaiſſeaux marchands, & ramena par-là dans ſes états l'abondance & les richeſſes. An. J.C. 1007.

Les ſucceſſeurs d'Alfred moins attentifs que lui à leurs propres intérêts négligerent la marine ; cette indolence rappella les Danois en Angleterre, où ils renouvellerent leurs ravages. Elued II. ne pouvant les vaincre par la force entreprit de le faire par argent, n'ayant point de vaiſſeaux à leur oppoſer, il leur donna des ſommes conſidérables pour les obliger à ſe retirer : mais les préſens bien loin de faire l'effet qu'il prétendoit, ne firent qu'exciter davantage l'avarice des Danois qui, au lieu de ſonger à la retraite, le rançonnerent continuellement depuis 991. juſqu'en l'an 1000. que le duc de Normandie, preſſé par le roi de France, appella les Danois à ſon ſecours. Ils y coururent, mais ils retournerent bientôt après en Angleterre pour y exercer leurs brigandages ordinaires. Ethelred, prince amolli par la volupté, pour éloigner ces ennemis, étoit dans la réſolution de leur donner la ſomme conſidérable qu'ils lui demandoient, & qu'ils commençoient à exiger comme un tribut annuel : mais ſon conſeil lui perſuada de l'employer plutôt à équiper une flotte. Il fit donc conſtruire & armer beaucoup de vaiſſeaux qu'il envoya contre les Danois. Ceux-ci dont les bâtimens n'étoient pas propres pour le combat, ne pouvant pas ſe flater de l'engager avec ſuccès contre des vaiſſeaux de guerre, prirent le parti de fuir. Ethelreld ne tira point d'autre avantage de ſa flotte ; car le peu d'expérience de ceux qui la montoient la rendit inutile, une tempête en briſa une partie, & ce qui échappa à la fureur des flots fut la proie du perfide amiral qui la commandoit. On verra ces faits détaillés dans la marine des Danois.

Edouard III. roi d'Angleterre, après la mort d'Alfred ſon frere, eut de grands démêlés avec Godouin dont il avoit épouſé une fille. Ce comte réfugié en Flandre y aſ-

An. J.-C. 1003. ſembla une puiſſante flotte, avec laquelle il alla en pirate déſoler toutes les côtes d'Angleterre. Edouard envoya contre lui plus de ſoixante vaiſſeaux ſous la conduite de deux de ſes couſins. Les deux armées étant en préſence ſe perdirent tout d'un coup de vue à cauſe d'un nuage épais qui s'éleva & fut ſuivi d'un vent impétueux, qui en rejettant Godouin ſur les côtes de Flandre, épargna aux deux partis les riſques d'un combat.

Edouard qui mourut ſans enfans, laiſſa ſon royaume à Guillaume duc de Normandie, ſoit à cauſe de la parenté, ſoit par reconnoiſſance de ce qu'il l'avoit reçu dans ſes états lorſqu'il fut obligé de quitter l'Angleterre : mais les Anglois reſpectant peu les dernieres volontés de leur ſouverain, mirent la couronne ſur la tête d'Havold fils de Godouin. Toſton ſon frere, qui tenoit plus à lui par les liens du ſang que par ceux du cœur, ébloui par l'éclat de cette couronne eſſaya de ſe la mettre lui-même ſur la tête comme le lui conſeilloient Baudouin comte de Flandre & Guillaume duc de Normandie. Aidé de leur ſecours, il partit effectivement de Flandres avec ſoixante vaiſſeaux faiſant voile vers l'Angleterre. Il ſaccagea d'abord l'iſle de Wight & déſola les côtes maritimes de la province de Kent : mais épouvanté de l'approche de l'armée navale qu'Havold envoyoit contre lui, il alla chercher ſa ſûreté dans le royaume d'Ecoſſe.

Guillaume duc de Normandie ne voyoit pas tranquillement ſur le throne d'Angleterre un prince qui y avoit moins de droit que lui ; il mit donc tout en œuvre pour obtenir par droit de conquête ce qu'il devoit poſſéder par droit de naiſſance. Il unit ſes forces à celles de ſes alliés & de ſes amis, & mit en mer une armée navale de huit cens quatre-vingt vaiſſeaux ſans compter les petits bâtimens : un auteur moderne dit que le tout alloit à mille voiles. Havold de ſon côté ſe prépara à recevoir un ſi redoutable ennemi, contre qui il avoit à diſputer un grand royaume. Il arma puiſſamment par mer & par terre : voyant néantmoins la ſaiſon avancée ſans

que Guillaume parût, il fit rentrer ſes vaiſſeaux dans ſes ports. Mais dans le tems qu'il ſe croyoit tranquille à cauſe de la mauvaiſe ſaiſon, il ſe vit obligé à faire uſage de ſes armes. Toſton avoit appellé les Norvegiens à ſon ſecours, & avec ces forces étrangeres il fit de grands progrès en Angleterre ; Havold marcha contre ces ennemis & les défit dans un combat où Toſton & le roi des Norvegiens furent tués ; les riches dépouilles de l'armée vaincue & leur flotte entiere furent le prix de la victoire d'Havold. Ce triomphe fortifia ſon courage mais n'affoiblit point celui de Guillaume. An. J.C. 1066.

Ces deux princes rivaux aſſemblerent toutes leurs forces pour terminer par un combat un démêlé qui ne pouvoit l'être que par la loi du plus fort. Guillaume, qui avoit aſſemblé ſa flotte au havre de Dive, fut retenu long-tems par les vents contraires, il en ſortit par un vent de ſud, qui le porta à ſaint Vallery ſur Somme : le vent ayant changé il y demeura encore à l'ancre un tems conſidérable : mais il n'y fut pas oiſif ; car il fit charger ſur ſes navires trois châteaux dont les pieces étoient prêtes à être aſſemblées & placées. Le tems devenu favorable, il partit avec ſon formidable appareil de guerre, & il aborda à Haſtings, ville & port de mer au ſud-oueſt de la province de Suſſex. En deſcendant de ſon vaiſſeau il tomba ſur les mains parce que le pié lui gliſſa, mais pour détourner le mauvais préſage que ſes gens ſuperſtitieux en auroient pu tirer, il s'écria je prens poſſeſſion de l'Angleterre. Matthieu Paris rapporte ce trait d'une maniere différente, il dit que Guillaume étant tombé, ſes ſoldats pour le flater s'écrierent, oh Duc, l'Angleterre eſt à vous, vous en venez de prendre poſſeſſion, *O Dux, Angliam tenes.*

Quand il eut débarqué ſes troupes pour les mettre dans la néceſſité de ſe défendre en leur ôtant les moyens de fuir, il fit brûler tous ſes vaiſſeaux : ce fait eſt conteſté par quelques auteurs. Les armées des Anglois & des Normans furent bientôt en préſence, ils en vinrent aux mains le 14 Octobre, la bataille fut ſanglante, les deux chefs ſe diſtinguerent par les plus beaux exploits : mais

An. J.C. 1066. la mort d'Havold qui fut tué en combattant, & le bonheur de Guillaume donnerent la victoire aux Normans. Cette victoire mit fin au regne des Saxons qui avoit duré ſix cens ſoixante-dix ans, & mérita à Guillaume le titre de conquérant.

Guillaume aſſis ſur le throne dont il venoit de ſe rendre maître, n'y demeura pas tranquille : les diviſions en Normandie & les révoltes en Angleterre le firent paſſer & repaſſer continuellement la mer. Il eut encore d'autres ennemis ſur les bras : les Danois vinrent en Angleterre

An. J.C. 1069. avec une flotte de trois cens vaiſſeaux pour le chaſſer de cette iſle ; mais il les défit & remporta ſur eux une victoire complete. Les conſpirations contre lui en Angleterre étoient très-fréquentes : quelques ſeigneurs même comblés de ſes bienfaits, entreprirent de le dépouiller de ſon royaume. Pour réuſſir dans cet audacieux projet, ils appellerent à leur ſecours les Daces qui y volerent avec deux cens vaiſſeaux. Guillaume attaqua d'abord ſes ſujets ingrats & rebelles, triompha de leur perfidie & de leurs forces, & les punit de différens ſupplices ; les étrangers inſtruits du mauvais ſuccès de ceux qui les avoient appellés, regagnerent les côtes de Flandre.

Les premiers ſucceſſeurs de Guillaume le Conquérant ne firent rien de remarquable pour la marine, ils ne s'en ſervirent que pour paſſer & repaſſer la mer. Henri II. la

An. J.C. 1154 mit un peu plus en mouvement, il équipa une nombreuſe flotte pour faire la conquête de l'Irlande. Pour étouffer la révolte de ſes ſujets & de ſes enfans, Henri & le comte de Flandre, qui avoient aſſemblé à Gravelines beaucoup de vaiſſeaux pour faire paſſer une armée en Angleterre ; ce prince fut obligé d'équiper une puiſſante flotte à Harfleur. L'on rapporte qu'après qu'il s'y fut embarqué avec la reine Eleonor & toute ſa cour, le vent devint contraire, & que le roi voyant la mer en trouble annoncer une tempête, « adreſſa à Dieu ces paroles : » ſi mon retour en Angleterre peut y faire refleurir la paix & » calmer les orages qui ſe ſont élevés parmi le peuple & » dans le Clergé, je prie le roi des Cieux de m'en ménager

» le paſſage : mais s'il veut ſe ſervir de moi comme d'une » verge de ſa fureur pour châtier l'Angleterre, je le conjure » de mettre à mon voyage des obſtacles invincibles. » Matthieu Paris, l'un de ceux qui rapportent ce fait, dit que la fin de ſa priere fut le commencement du beau tems, & par une heureuſe navigation il arriva le même jour ſur les côtes de l'iſle près de Cantorbery. Là il deſcendit de cheval, ſe dépouilla de toutes les marques de la royauté, entra piés nus dans la poſture d'un humble pénitent, il entra dans l'Egliſe Cathédrale & ſe proſterna devant le tombeau de ſaint Thomas, & déclara par la bouche de l'évêque de Londres qu'il n'avoit ni commandé, ni voulu, ni procuré en aucun façon la mort du ſaint Martyr. L'hiſtorien qui détaille ces circonſtances, dit que ce prince reſſentit bien les effets de cette humble priere, & que le ſamedi, jour auquel il l'avoit faite, avoit depuis toujours été un jour heureux pour lui, & que ce fut un ſamedi que le roi d'Ecoſſe lui fut livré, & que la flotte d'Henri ſon fils fut battue & diſperſée par la tempête.

An. J.C. 1189.

A Henri ſuccéda Richard Cœur-de-Lion ſon fils. Ce prince n'arma ſur mer que pour les expéditions de la Paleſtine. On peut voir l'hiſtoire de ces navigations dans celles des croiſades, il mourut après dix ans de regne ; & après lui ſon frere Jean ſans Terre, monta ſur le thrône. Il trouva d'abord des obſtacles : mais il paſſa dans l'iſle avec cinq cens vaiſſeaux & ſe la ſoumit. Les commencemens de ſon regne furent peu tranquilles, il ſe vit beaucoup d'ennemis ſur les bras, dont le plus formidable fut Philippe-Auguſte, roi de France, qui lui enleva la Normandie. Cette importante conquête fut commencée par le ſiége de Château-Gaillard : c'étoit une fortereſſe preſque imprenable, bâtie ſur le bord de la Seine, près du petit Andely, à ſept lieues au-deſſus de Rouen. Richard, qui l'avoit regardée comme le meilleur rempart de la Normandie, n'avoit rien épargné pour la rendre la plus forte place du pays. Le roi Jean qui ſentoit combien la conſervation lui en étoit avantageuſe, lorſqu'il la vit attaquée, ne négligea rien pour la ſecourir. Il aſſembla une flotte

An. J.C. 1199.

Au. J.C. 1204. nombreuſe compoſée de ſoixante-dix vaiſſeaux aſſez forts pour ſoutenir la mer & aſſez légers pour aller en riviere, il y joignit quantité d'autres bâtimens chargés de vivres pour ravitailler la place. Cette flotte entra dans la Seine dans le deſſein d'aller rompre le pont des aſſiégeans qui joignoit les deux bords de la riviere & dont l'ennemi ſe ſervoit pour faire paſſer des troupes d'un rivage à l'autre. Les premiers vaiſſeaux arrivés au pont s'y accrocherent à une poutre fort longue & d'une groſſeur prodigieuſe. Pendant le combat qu'il y eut là, cette poutre fut entraînée & tomba ſur deux des plus gros vaiſſeaux qu'elle fracaſſa & qui périrent; les généraux de la flotte deſeſpérant de réuſſir, ſe retirerent ſe laiſſant aller au courant de la riviere. Mais le roi Philippe-Auguſte les fit ſuivre par quatre vaiſſeaux légers & bien armés qui enleverent deux bâtimens chargés de vivres. Cette flotte ayant été miſe en déroute, le Roi s'empara de la place, dont la priſe lui ouvrit le chemin à la conquête de la Normandie.

Jean Sans-terre eut bien ſa revanche ſur mer. Voici à quelle occaſion. Le pape avoit excommunié ce prince comme perſécuteur de l'Egliſe, & l'avoit déclaré indigne d'occuper le throne. La ſentence fulminée, le ſaint pere, pour lui donner de la force, avoit jugé à propos de ſolliciter Philippe-Auguſte de s'emparer du royaume d'Angleterre. Celui-ci à qui une ſi belle propoſition offroit le moyen ou du moins le prétexte de chaſſer les Anglois de la France & d'agrandir même ſon domaine d'un royaume, fit des préparatifs de guerre pendant un an entier & aſſembla au port de Boulogne une flotte de mille ſept cens navires de toutes les grandeurs. Jean ſans Terre allarmé, eut recours à la politique, il témoigna de la ſenſibilité & du repentir pour ſes deſordres, & afin de donner du poids ou du moins de l'éclat à ſa pénitence, il fit hommage de ſon royaume au Pape, & s'engagea pour lui & ſes ſucceſſeurs d'ajouter tous les ans une ſomme conſidérable aux revenus de ſaint Pierre. Innocent III, deſarmé par cette ſoumiſſion rendit ſa communion & ſon amitié au roi Jean. Philippe ne pouvant ſouffrir une paix faite ſans ſa participation

pation & qui rendoit vains tous ſes préparatifs, ne perdit pas le deſſein de pourſuivre ſon entrepriſe : ſeulement elle fut ſuſpendue à cauſe de l'infidélité du comte de Flandre, qui au lieu de ſe joindre à Philippe pour cette expédition, comme ils en étoient convenus, s'accommoda avec Jean Sans-terre, dès qu'il eut été informé de ſa reconciliation avec le Pape. An. J. C. 1213.

Philippe irrité de cette perfidie, jura que *la Flandre deviendroit France, ou que la France deviendroit Flandre*, & entra bientôt ſur les terres du Comte, ſa flotte cotoyant toujours ſon armée. Après avoir pris quelques places, il alla faire le ſiége de Gand, & ſes vaiſſeaux mouillerent dans le canal, dans la rade & dans le port de Damme. Le roi d'Angleterre qui voyoit ſes états menacés & ſon nouvel allié attaqué, envoya contre Philippe cinq cens vaiſſeaux montés par un grand nombre de ſeigneurs, ils furent joints par les navires du comte de Flandre. Le comte de Saliſbury qui commandoit la flotte Angloiſe, envoya reconnoître celle de France par des ſoldats deguiſés en pêcheurs : & apprenant à leur retour qu'une grande partie des équipages des vaiſſeaux François étoit à terre, ſoit pour chercher des vivres, ſoit pour courir au pillage ; il fondit ſur ces vaiſſeaux dégarnis, & en fit couper les cables, trois cens furent enlevés & envoyés en Angleterre. Ils étoient chargés de blé, de vin, de farines, de viandes, d'armes & d'autres munitions. Cent autres furent brûlés après qu'on en eut tout retiré, & les Anglois deſcendirent à terre pour mettre le feu au reſte, qui étoit bloqué dans le port de Damme. Le bruit de ce déſaſtre parvint bientôt aux oreilles du Roi qui n'étoit pas éloigné : il quitta le ſiége de Gand & vint tomber ſur les Anglois qui ſe rembarquerent avec précipitation, & perte de deux mille hommes, ſans compter les priſonniers. Philippe Auguſte deſeſpérant de ſauver ſes vaiſſeaux renfermés dans le port & le canal, y fit mettre le feu après en avoir fait retirer les munitions & les agrès.

Jean Sans-terre, en ſe reconciliant avec le Pape, ſe brouilla avec la principale nobleſſe de ſon royaume : elle fit une députation en France pour offrir la couronne d'An-

gleterre à Louis, fils de Philippe-Auguſte. Ce jeune
An. J.C. 1216. prince qui avoit déja donné des preuves de valeur, marcha avec promptitude vers le throne qui lui étoit préſenté ; il partit de Calais avec ſix cens vaiſſeaux de toutes grandeurs : mais ſa flotte au milieu de ſa route fut battue d'une violente tempête qui en obligea une partie à rentrer dans le port de Calais. Louis aborda en Angleterre avec le reſte, & y fit de fort grands progrès. Tout paroiſſoit lui être favorable, les peuples s'étoient déclarés pour lui, les grands l'appuyoient ; il étoit déja en poſſeſſion d'une grande partie de l'Angleterre & ſon compétiteur Jean Sans-terre mourut : mais par une de ces révolutions communes chez les Anglois, Henri, fils de Jean Sans-terre, fut couronné, les Anglois ſe tournerent contre Louis, & le tinrent même bloqué dans Londres. Une nouvelle flotte partit de France pour le débarraſſer : mais elle fut attaquée dans ſa route par celle d'Angleterre dont quatre vaiſſeaux parurent d'abord. Le général François alla au devant d'eux pour livrer le combat : mais les vaiſſeaux qui devoient le ſoutenir l'ayant lâchement abandonné, il fut pris. Les Anglois, par une cruauté dont on ne voit gueres d'exemple que parmi les nations barbares, firent couper la tête au général François ſur ſon propre bord & à la vue de la flotte qu'il commandoit. Cette flotte effrayée de ce ſpectacle prit le chemin des ports de France : les Anglois la ſuivirent, s'emparerent de beaucoup de vaiſſeaux qu'ils emmenerent en triomphe à Douvres, & entrerent dans la Tamiſe pour retenir Louis plus reſſerré dans Londres d'où il ne ſortit qu'à la faveur d'un traité.

A Jean Sans-terre ſuccéda donc ſon fils Henri troiſieme du nom. Louis VIII. qui lui avoit diſputé la couronne ne fut pas plutôt ſur le throne de France, qu'Henri roi d'Angleterre lui demanda la reſtitution des fiefs qui avoient appartenu aux Anglois & dont Philippe-Auguſte s'étoit emparé. Louis ne répondit à ſes demandes que par de nouvelles conquêtes ſur lui : il s'empara de Niort, de Saint Jean d'Angely & de la Rochelle. Henri, qui au lieu

de la ſatisfaction qu'il demandoit, ſe vit ſi vivement attaqué, pour conſerver ce qui lui reſtoit de poſſeſſion au-delà de la mer, équipa pendant l'hiver une flotte de trois cens vaiſſeaux commandée par le comte de Saliſbury ſous les ordres de Richard, frere du Roi, jeune prince âgé de quinze ans. Elle arriva heureuſement à Bordeaux, les Anglois débarqués ne firent que quelques expéditions, car une treve de trois ans vint ſuſpendre toutes les hoſtilités; & la flotte s'en retourna en Angleterre ſans avoir rien fait qui répondît aux eſpérances qu'on pouvoit concevoir d'un armement ſi conſidérable. An. J.C. 1224.

Henri, contre les avis de ſon Parlement, équipa une puiſſante flotte pour aller faire la guerre à ſaint Louis. Il mit à la voile à Portſmouth avec ſes vaiſſeaux: mais le vent lui ayant manqué il relâcha. Le lendemain ayant un vent favorable, il appareilla & alla jetter l'ancre ſur les côtes de Bretagne: il y ſéjourna deux jours, & à la faveur d'un bon vent il arriva à Royan ſans avoir reçu aucune inſulte de quatre-vingt vaiſſeaux bien armés que le roi de France tenoit dans les rades de la Rochelle pendant le ſéjour qu'il faiſoit en Guienne. Un ſeigneur d'Angleterre nommé Guillaume de Mariſcot, pour ſe ſouſtraire à la juſte punition de ſes crimes & pour en commettre impunément de nouveaux, ſe retira dans une petite iſle près de Briſtol & s'y fortifia: il raſſembla un grand nombre de ſcélerats fugitifs ou exilés pour leurs forfaits & fit avec eux le métier de pirate Il déſoloit les mers d'Angleterre & s'emparoit des vaiſſeaux. Henri, informé de ce brigandage que favoriſoit ſon éloignement, voulut faire attaquer le coupable à force ouverte: mais on lui fit connoître qu'il n'en viendroit pas à bout & qu'il valoit mieux mettre l'artifice en œuvre, ce qu'on fit avec ſuccès; Guillaume de Mariſcot fut arrêté & exécuté à Londres avec une partie de ſes complices. An. J.C. 1242.

Le roi d'Angleterre étoit toujours en Aquitaine occupé des moyens de réparer ſes pertes & d'arrêter les progrès de ſaint Louis qui avoit remporté ſur lui d'éclatantes victoires; lorſque pluſieurs ſeigneurs Anglois & Irlandois,

honteux d'être oiſifs pendant que leur ſouverain vacquoit
An. J.C. 1242. aux rudes travaux de la guerre & pour contribuer au rétabliſſement de ſa gloire, de concert mirent en mer une formidable armée : dans ſa route elle eut à combattre une tempête & des vaiſſeaux François qui allerent audevant ; les deux flottes prêtes à ſe rencontrer, il s'éleva un vent furieux qui les diſperſa. Les François aſſez prez de leurs côtes purent gagner le rivage : mais les Anglois, autant effrayés de l'approche des ennemis que du gros tems, relâcherent où ils purent & dans des lieux d'un difficile accès où ils perdirent beaucoup de monde & de vaiſſeaux.

Henri eſſuya cette même année une diſgrace qu'il ne dut imputer qu'à ſon imprudence. Ecoutant trop le dépit de ce que le roi de France faiſoit des conquêtes ſur lui du côté de Bordeaux, il commanda aux officiers de ſes cinq ports en Angleterre d'ordonner que tous ſes vaiſſeaux fiſſent main-baſſe ſur les François : il pouvoit aiſément prévoir que ceux-ci uſeroient de repréſailles. En effet, le roi de France envoya ordre en Bretagne, à la Rochelle, en Normandie de ne faire quartier à aucun vaiſſeau Anglois, ce qui fit un tort immenſe à leur commerce : ils n'oſoient ſortir de leurs ports, ni même aller à la pêche, & encore moins envoyer par mer à leur Roi, qui étoit comme priſonnier à Bordeaux, les ſecours qui lui étoient néceſſaires. (*a*)

Les Anglois eurent depuis de grands démêlés avec les François, pendant leſquels la marine d'Angleterre ſe fit beaucoup de réputation. Comme j'en détaille les grands évenemens en parlant de la marine des François, actuellement je ne m'arrête qu'aux différends de l'Angleterre avec l'Eſpagne & la Hollande, & aux expéditions maritimes auxquelles ils ont donné lieu.

Les Etats de Hollande ayant ſecoué le joug de la domi-

(*a*) *Sur cela quelqu'un badina ainſi ;*
In terris galeas, in aquis formido galeias,
Inter eas, & eas., conſulo, cautus eas.

nation Eſpagnole, ſe virent obligés pour conſerver leur indépendance, de chercher de l'appui. Ne pouvant pas en trouver en France à cauſe des troubles excités par la ligue, ils en chercherent en Angleterre. Elizabeth, qui y regnoit, les reçut favorablement, trouvant lieu par leur forces maritimes qu'elle avoit d'ailleurs à ménager, d'affoiblir les Eſpagnols dont elle redoutoit la puiſſance. Elle leur envoya un gouverneur qui en fut reçu avec les marques de joie les plus éclatantes. Philippe II. roi d'Eſpagne, piqué d'une alliance qui laiſſoit la révolte de ſes ſujets ſans eſpérance de retour, & pour ſe venger, fit confiſquer tous les vaiſſeaux Anglois qui étoient dans ſes ports. Les Anglois, par repréſailles, ſe ſaiſirent de ce qu'ils purent des vaiſſeaux Eſpagnols qui couroient les mers, & François Drack, vice-amiral d'Angleterre, grand homme de mer, fit de grands ravages en Amerique ſur les terres du roi Catholique. Il s'empara de la ville de ſaint Domingue, où il y trouva un palais magnifique, ſéjour ordinaire des gouverneurs. Au-deſſus d'un portail étoient deux chevaux en relief, dreſſés ſur les jambes de derriere & appuyant celles de devant ſur un globe, comme s'ils avoient voulu ſauter par deſſus; de leur bouche ſortoit cette inſcription *Orbis non ſufficit*, & auprès étoient les armoiries du roi d'Eſpagne avec la deviſe *nec ſpe, nec metu*. Drack pilla le palais & chargea ſes vaiſſeaux de toute l'artillerie & des plus riches effets qu'il trouva dans la place. Le roi d'Eſpagne, informé de ces progrès, envoya contre lui le marquis de Sainte-Croix avec une flotte de plus de ſoixante-dix navires: mais celui-ci arriva trop tard. Le général Anglois, qui prévoyoit bien que les Eſpagnols ne recevroient pas tranquillement les nouvelles de ſon expédition, ſe retira & arriva heureuſement en Angleterre. An. J. C. 1586.

Le roi d'Eſpagne, outré de dépit & du deſir de ſe venger, entreprit la conquête de l'Angleterre. Il mit en mer une des plus formidables flottes qui ait paru ſur l'Ocean, & à laquelle, à cauſe de ſon appareil prodigieux, on donna le nom d'Invincible. Les hiſtoriens ne ſont pas

An. J. C. 1588. bien d'accord ſur l'état de cet armement ; les uns le font de cent quarante tant galions que galeaſſes d'une grandeur extraordinaire & armés de machines. Les autres de cent trente-trois gros bâtimens, parmi leſquels il y en avoit du port de dix-huit cens tonneaux. Ces vaiſſeaux de guerre étoient accompagnés d'un grand nombre d'autres qui portoient des munitions & des vivres pour ſix mois. Cette flotte étoit commandée par le duc de Medina Sidonia. Il y avoit cent vingt ſeigneurs de grande conſidération, quatre cens gentilshommes, huit mille matelots & vingt mille combattans ſans compter les volontaires. L'artillerie conſiſtoit en ſeize cens pieces de fonte, mille cinquante de fer, deux cens mille boulets & ſix cens milliers de poudre. Tous ces foudres de guerre étoient joints à ceux du Vatican & aux vaiſſeaux du duc de Parme, & bien capables ſans doute de faire trembler l'Angleterre.

La reine Elizabeth, déja rebelle à l'Egliſe Romaine, s'embarraſſa peu des anathêmes que lançoit contre elle le pape Sixte Quint : mais elle ſe mit en garde contre l'entrepriſe du roi d'Eſpagne ; quoique d'abord, croyant que le redoutable appareil des Eſpagnols regardoit les Indes, elle ne fît que d'aſſez foibles préparatifs.

Mais avertie par Henry III. roi de France, que l'Angleterre même étoit menacée, elle ajouta aux vaiſſeaux de guerre qu'elle avoit déja fait armer, environ cent quarante navires que lui fournirent ſes ſujets, & mit cette armée navale ſous la conduite de Charles Havard & de François Dracx.

La flotte s'aſſembla dans le port de Plimouth à la réſerve de quelques vaiſſeaux qui croiſoient entre Douvres & Calais ſous la conduite d'Henri Seimer. On bâtit deux forts aux deux côtés de la Tamiſe pour en défendre les avenues, & on jetta quantité de troupes ſur les rivages pour les garder.

La flotte Eſpagnole partit de Liſbonne le 29 Mai & fit voile vers l'Angleterre : elle mouilla à la Corogne d'où elle ne partit que le 21 Juin ; & quand elle fut à la vue de l'iſle dont elle croyoit faire la conquête, le général qui la commandoit fit avertir le duc de Parme de preſſer ſon dé-

part. Toute la flotte, pouſſée par un vent de ſudoueſt, fit voile vers Plimouth où elle arriva le 30 Juillet. Le général Eſpagnol voyant les vaiſſeaux Anglois ſortis du port & en bonne contenance paſſa outre ; ce que les hiſtoriens regarde comme une grande faute. S'il avoit attaqué les Anglois qui n'étoient pas encore bien préparés, il y a beaucoup d'apparence qu'il auroit pris, diſperſé ou brûlé leurs vaiſſeaux, & qu'il ſe ſeroit emparé de Plimouth, port d'une grande importance pour le ſuccès de ſon entrepriſe : mais le roi d'Eſpagne avoit fait la premiere faute en mettant à la tête d'une pareille expédition un général qui avoit très-peu d'expérience dans la marine. C'étoit Alphonſe de Guſman, duc de Medina Sidonia, qui n'avoit pour lui que ſa naiſſance & de grandes richeſſes. Cet amiral avoit fait un ſi mauvais choix de matelots & de pilotes, que ſa flotte fut ſur le point de périr avant que d'avoir doublé le cap de Finiſtere. Quand il voulut paſſer au-delà de Plimouth, Racalde, ſon lieutenant, le preſſa par les raiſons les plus perſuaſives de tomber ſur les Anglois : mais autant un habile homme va au devant & profite d'un bon conſeil, autant celui qui ne l'eſt pas s'en éloigne. Le duc de Medina n'écouta point Racalde ; auſſi n'a-t-il trouvé de juſtification que chez quelques-uns, qui aſſurent que ſes inſtructions lui défendoient d'agir ſans le duc de Parme. An.J.C.1588.

Les Anglois qui s'étoient attendu à être attaqués, voyant la fauſſe manœuvre de la flotte Eſpagnole, devinrent audacieux & ſuivirent les ennemis. Les deux flottes ſe trouverent bientôt en préſence & à la portée du mouſquet. Les Eſpagnols, pour ne point diviſer leurs forces, ſe mirent en bataille en forme de demi-lune. Il y eut d'abord quelques eſcarmouches, dans leſquelles une galeaſſe Eſpagnole fut fort endommagée. Le premier d'Août les Eſpagnols, ne voulant point engager le combat avant la jonction du duc de Parme, ſe retirerent en bon ordre : mais le grand galion de Sicile, monté par pluſieurs ſeigneurs, ayant été deſemparé de ſon mât & ne pouvant pas ſuivre, fut pris par le vice-amiral Drack qui y trouva une partie de la caiſſe militaire. Le même jour, le vaiſ-

An. J. C. 1588. ſeau du vice-amiral Eſpagnol chargé de poudre & d'autres munitions, brûla ſans pouvoir être ſecouru. Le 2. les deux armées ſe rencontrerent à la hauteur de Portland, & le combat fut beaucoup plus ſanglant que celui du jour précédent. Les Anglois, par la belle manœuvre de leurs médiocres vaiſſeaux & le jeu de leur artillerie, firent périr un vaiſſeau Vénitien & pluſieurs autres moindres bâtimens; leur armée ſe groſſit bientôt par l'arrivée de pluſieurs vaiſſeaux chargés de ſeigneurs & de gens de guerre : mais comme leurs navires, à la réſerve de vingt-trois, étoient trop petits & trop foibles pour aborder ceux des Eſpagnols, après avoir eſcarmouché quelque tems ſans beaucoup de ſuccès, ils tinrent un grand conſeil de guerre dans lequel il fut réſolu de diviſer l'armée en quatre eſcadres. Ces diſpoſitions étant faites, le 4. ils aſſaillirent les Eſpagnols avec beaucoup de furie devant l'iſle de Wight; ils pénétrerent juſqu'au centre de leur flotte & la combattirent avec tant de valeur, que l'amiral fit pluſieurs chevaliers pour conſacrer la mémoire des belles actions qui furent faites alors.

Le 6. les Eſpagnols jetterent l'ancre devant Calais, réſolus d'y attendre le duc de Parme : les Anglois qui les ſuivoient, mouillerent en leur préſence. Henri Seimer, qui avoit eu à défendre l'entrée de la Tamiſe avec vingt-vaiſſeaux, vint joindre la flotte : alors les généraux conclurent qu'il falloit brûler les vaiſſeaux ennemis ſur leurs ancres. En effet, le lendemain ſeptieme jour d'Août, ils préparerent huit brûlots & les conduiſirent ſur le ſoir au milieu de la flotte Eſpagnole qui ne s'y attendoit pas, ils firent en même tems jouer leurs canons chargés de matieres combuſtibles. Les Eſpagnols, effrayés de ces vaiſſeaux brûlans, & les prenant pour des machines infernales ſemblables à celles qui trois ans auparavant avoient réduit en cendre le pont que le duc de Parme avoit fait conſtruire ſur l'Eſcaut, couperent au plutôt leurs cables & ſe mirent au large. Une de leurs galéaſſes qui avoit perdu ſon gouvernail dans cette retraite précipitée, fut abordée & pillée par les Anglois qui y trouverent cinquante

quante mille écus : ils l'auroient brûlée ſi le gouverneur de Calais, qui fit tirer ſur eux, ne les avoit obligés de s'écarter. An J.C. 1588.

Le 8. les Anglois profitant de leur fortune, ſuivirent encore la flotte Eſpagnole juſques devant Gravelines & lui cauſerent tant de dommage qu'ils la forcerent de prendre la fuite. Elle ſe retira du côté de l'Irlande : mais la fureur de la tempête ſuccédant à celle des Anglois acheva de diſſiper cette flotte infortunée. Au retour du calme & du jour, les Anglois virent des vaiſſeaux de la flotte ennemie démâtés, d'autres échoués & le reſte tellement confus & diſperſé, qu'il leur fut aiſé d'en prendre, d'en couler à fond & d'en brûler un grand nombre ſans éprouver de réſiſtance. Il n'y eut que Recalde, Pimentel, Tolede & Moncade, qui ayant rejoint leur général, firent une petite eſcadre & ſoutinrent courageuſement l'effort des ennemis : mais le gros tems ayant recommencé, ils furent bientôt ſéparés ; Moncade fut jetté avec ſa galéaſſe ſur les côtes de Calais où il fut pourſuivi par un grand nombre de frégates Angloiſes contre leſquelles ſe défendant avec la plus grande valeur, & enfin accablé par le nombre, il reçut un coup de mouſquet au front dont il tomba mort ſur un grand nombre de braves gens qui avoient été tués autour de lui. Tolede, plus heureux, ſe voyant forcé dans ſon galion ouvert de toutes parts, ſauta dans ſa chaloupe avec ſes plus braves gens, ſe fit jour au travers des chaloupes ennemies qui le pourſuivoient, & ſe ſauva, tandis que ſon vaiſſeau couloit bas ſous les Hollandois qui y étoient entrés. Pimentel combattit ſeul pendant ſix heures contre une eſcadre : mais obligé de céder au nombre il ſe rendit avec beaucoup de Seigneurs. Le duc de Medina Sidonia reconnut, mais trop tard, combien il eſt néceſſaire à une armée navale d'avoir un lieu de retraite & combien la mer eſt funeſte à ceux qui ne ſçavent pas s'y gouverner. Il réchapa de cette grande armée environ vingt vaiſſeaux qui allerent donner à Philippe II. les triſtes nouvelles de ces évenemens.

La reine Elizabeth, tranſportée de joie de ſe voir déli-

Au-j.C.1588. vrée du péril qui l'avoit ſi fort menacée, le 4 Octobre jouit du triomphe à la maniere des Romains & paſſa dans la ville de Londres ſur un char ſuperbe & chargé des attributs de la plus éclatante victoire. Au contraire l'Eſpagne déſolée porta des marques ſi publiques de ſa triſteſſe & de ſon deuil, que le Roi fut obligé d'uſer de ſon autorité pour les empêcher.

La reine Elizabeth envoya depuis François Drack à la tête d'une bonne flotte pour tenter contre Porto-Rico une expédition : mais elle ne réuſſit pas au gré de cette princeſſe, parce que les Eſpagnols avertis retirerent en terre ferme les richeſſes immenſes qui avoient excité ſon avidité. Drack ne put que ſe jetter ſur Nombre de Dios, petite ville ſituée ſur ce détroit qui ſépare les deux mers de l'Amerique ; mais il y mourut, ſoit du chagrin que lui cauſa le malheureux ſuccès de cette entrepriſe, ſoit du mauvais air qui regne dans ce parage.

Cependant le roi d'Eſpagne avoit repris des forces, il envoya d'abord des vaiſſeaux faire des courſes ſur les côtes d'Angleterre : mais trouvant que c'étoit trop peu faire pour obtenir ſa revanche, il aſſembla de nouveau une flotte dans le golfe de Cadix ; elle étoit compoſée de plus de ſoixante-cinq gros vaiſſeaux de guerre, de deux galéaſſes & d'un grand nombre de galions & de frégates. La reine Elizabeth, attentive aux deſſeins du roi d'Eſpagne, mit en mer cinquante-ſix vaiſſeaux de guerre & cinquante vaiſſeaux de charge remplis de troupes & de munitions, ſous la conduite du comte d'Eſſex & de l'amiral Havard ; cette flotte fut augmentée par vingt-quatre gros vaiſſeaux Hollandois & ſix moindres. Les Anglois, pleins de la confiance que leur inſpiroit leur dernier triomphe, partirent de Plimouth le 13. de Juin, & le 30. du même mois, ils parurent en préſence des ennemis réſolus de leur livrer bataille. Comme ils ſe diſpoſoient ſérieuſement au combat, les Eſpagnols à demi vaincus par le ſouvenir de leur derniere défaite, prirent l'épouvante & la fuite, & allerent échouer ſur des ſables ; une partie des hommes ſe ſauva ſur les terres, & l'autre ſe noya en voulant gagner les côtes à la nage. Les

Anglois profitant du trouble des Eſpagnols, leſſerrerent de près, ils prirent deux grands galions avant qu'ils échouaſſent, ils en brûlerent deux autres avec deux gros vaiſſeaux de guerre, mirent en déroute le reſte de la flotte, & firent deſcente à Cadix qu'ils aſſiégerent & prirent. An. J. C. 1596.

Deux ſi grands échecs mirent les Eſpagnols hors d'état de tenir la mer: il ne leur reſtoit plus que quelques vaiſſeaux occupés par le commerce; encore la reine Elizabeth donna-t-elle des commiſſions à qui en voulut, pour qu'ils fuſſent attaqués en quelque endroit qu'on les rencontrât.

Sous le regne de cette princeſſe, la marine d'Angleterre ne s'acquit pas de la réputation ſeulement par l'effort des armes, elle fut cultivée encore avec beaucoup de ſuccès pour l'avantage du commerce. Gautier Raleg découvrit dans l'Amerique un nouveau pays, il y établit une colonie & la nomma la Virginie à cauſe que la Reine, ſa ſouveraine, n'avoit point été mariée. Jacques I. ſucceſſeur de cette illuſtre princeſſe, entra mieux dans ſes vues par rapport au commerce, que par rapport à la guerre. Il envoya dans ces régions nouvellement découvertes une autre colonie qui s'y établit dans la partie méridionale, & il fit avec les Hollandois un traité dans la vue de faire paiſiblement avec eux le commerce des Indes orientales.

Les troubles qui avoient agité les Anglois & les Eſpagnols avoient été aſſoupis ſous le roi Jacques: mais ils ſe réveillerent ſous Charles I. L'alliance de ce monarque avec la France en fut la cauſe. Cent vaiſſeaux de guerre partirent de Plimouth le 3 Octobre & allerent en huit jours de tems faire une deſcente près de Cadix, les Anglois furent repouſſés juſques dans leurs vaiſſeaux & laiſſerent plus de 800 hommes ſur la place. Pour ſe dédommager de ce mauvais ſuccès, ils allerent au devant de la flotte des Indes: mais elle leur échappa. Le roi d'Eſpagne, tandis que les Anglois étoient encore à Cadix, avoit envoyé à ſa rencontre pluſieurs frégates, pour lui faire prendre au lieu de la route de cette ville celle de Liſbonne. Les Anglois par An. J. C. 1625.

An. J. C. 1625. la priſe d'une de ces frégates furent les inſtructions du roi d'Eſpagne & ſe déterminerent à faire voile vers Liſbonne ; ce fut ce qui ſauva la flotte Eſpagnole : car n'ayant point été rencontrée par les vaiſſeaux d'avis, elle arriva heureuſement à Cadix. La ſaiſon étant avancée, les Anglois s'en retournerent chez eux ſans avoir rien fait. Charles, auſſi-tôt que cette flotte fut de retour, la fit radouber, & renforcer par des vaiſſeaux neufs dans le deſſein d'inſulter les côtes maritimes d'Eſpagne, ou de s'oppoſer aux Eſpagnols qui menaçoient l'Irlande : mais la guerre qui vint à ſe déclarer contre la France lui fit oublier celle d'Eſpagne. J'en parle amplement dans l'hiſtoire de la marine des François.

La guerre inteſtine qui déſola l'Angleterre ſous les regnes de Charles I. & de Charles II. n'offre que peu d'expéditions maritimes. Ces rois eurent leurs vaiſſeaux ; le Parlement qui leur étoit oppoſé eut auſſi des forces & des vaiſſeaux à ſes ordres & à ſa ſolde : mais il ne ſe paſſa à cette occaſion rien de conſidérable ſur mer. Ce qui mérite d'être rapporté eſt ce qui ſe paſſa entre les Anglois & les Hollandois. Ces deux nations avoient fait juſqu'à ce tems le commerce des Indes avec une parfaite intelligence : elle fut interrompue par l'inconſidération de quelques particuliers qui ſe prirent réciproquement quelques vaiſſeaux. Pour empêcher que ces actes d'hoſtilités particuliers ne devinſſent une affaire générale, les Etats de Hollande qui dans les diſſentions de l'Angleterre tenoient pour le parti républicain, envoyerent d'abord des ambaſſadeurs à Londres pour que la parfaite intelligence fût rétablie par une négociation à l'amiable. Elle étoit ſur le point de réuſſir lorſqu'un accident jetta les deux nations dans une diviſion plus éclatante. Martin Tromp, amiral de Hollande, avoit été jetté aux dunes avec une flotte de quarante-deux vaiſſeaux : s'étant approché du château de Douvres, le gouverneur lui envoya dire d'amener. Le fier amiral n'en voulut rien faire. Le gouverneur, choqué du refus, fit faire ſur lui une décharge de mouſquetterie ; comme elle n'eut pas l'effet qu'il en attendoit, il déféra au conſeil d'Etat l'in-

ſulte qu'il venoit de recevoir du général Hollandois; Black, amiral aux ordres du Parlement & qui commandoit une eſcadre de vingt-ſix vaiſſeaux, appareilla auſſi-tôt, fit voile vers la flotte Hollandoiſe & tirer un coupde canon ſans bale ſur l'amiral Hollandois pour lui commander de baiſſer pavillon. Ce coup ayant été inutile, il en fit tirer deux autres qui ne ſervirent qu'à irriter Tromp, lequel répondit par une bordée de tout ſon canon. L'Anglois alors s'approcha de Tromp dans l'eſpérance que ſes paroles feroient plus d'impreſſion que des décharges : mais Tromp le fit envelopper & canonner. Black en fut ſi maltraité qu'il fut ſur le point de couler bas; les vaiſſeaux Anglois volerent à ſon ſecours & livrerent aux Hollandois un combat ſi opiniâtre qu'on crut qu'il n'auroit de fin que par celle de tous les combattans. Il dura quatre heures, pendant leſquelles on tira deux mille coups de canon : la perte fut cependant de peu de choſe ; car les Hollandois à qui il en couta le plus, en furent quittes pour un vaiſſeau pris & un autre coulé à fond. An. J.C. 1652

Les Etats Généraux, jaloux de la gloire de leurs armes, confierent à l'amiral Tromp une flotte de cent quarante vaiſſeaux de guerre, qui furent joints par vingt-cinq autres vaiſſeaux de la compagnie des Indes : ils envoyerent en outre du côté du nord une flotte de réſerve équippée par les différentes villes. Tromp commença les hoſtilités par la priſe des vaiſſeaux Anglois qui étoient à la pêche vers la côte d'Ecoſſe. Black inſulta pareillement les pêcheurs Hollandois qui étoient eſcortés par ſeize vaiſſeaux de guerre, dont douze devinrent ſa proie. Les Anglois avoient une autre flotte en mer de quarante-quatre vaiſſeaux ſous les ordres du Chevalier Aiſcue. Le vice-amiral Ruyter en commandoit auſſi une Hollandoiſe de trente-ſix vaiſſeaux & de quatre brûlots. Ces flottes ſe rencontrerent à la hauteur de Plimouth & s'engagerent dans un combat qui dura quatre heures : l'Anglois eut ſon vaiſſeau amiral coulé à fond, deux de brûlés & quatre de pris ; Ruyter n'en eut que trois endommagés. Le lendemain celui-ci voulut recommencer le combat; mais les Anglois s'étant vus

An. J. C. 1652. mal menés l'éviterent, & Ruyter relâcha dans un port de France pour s'y radouber.

L'évenement de ce combat ne ſervit qu'à exciter le courage des deux partis. Les Hollandois mirent en mer une flotte de ſoixante voiles ſous le commandement du Penſionnaire de With qui prit la place de Tromp & de Ruyter. Black ayant eu avis de ſa route partit des dunes où il étoit à l'ancre & l'alla chercher : il la rencontra le 8. Octobre à quatre heures après midi, & fit commencer le combat par une de ſes frégates. Le feu fut d'abord égal de part & d'autre : à l'entrée de la nuit le contre-amiral de Hollande ſe retirant deſemparé de tous ſes mâts, deux autres vaiſſeaux auſſi maltraités qui l'accompagnoient, furent abordés ſi bruſquement par la frégate qui avoit commencé le combat qu'ils furent pris, comme ils étoient conduits au gros de la flotte Angloiſe ; l'un des deux faiſant eau de toutes parts coula bas après qu'on en eut retiré l'équipage.

Le lendemain l'amiral Anglois alla chercher la flotte ennemie : de With avoit fort réſolu de recommencer le combat ; mais les Anglois ayant repris le deſſus du vent, il jugea à propos de ſe retirer vers les côtes de Hollande. Black le ſuivit de près, on ſe canonna de part & d'autre, & ſur la fin du jour le vent ayant changé, Black ſe retira à ſon tour & regagna les côtes d'Angleterre.

Les Etats Généraux tendant à ſe rendre formidables ſur mer augmenterent conſidérablement leurs forces ; ils reçurent vingt vaiſſeaux du roi de Danemark & en firent conſtruire de nouveaux, de maniere qu'ils mirent en mer une armée dont l'avant-garde ſeule étoit compoſée de 70 vaiſſeaux, commandés par Tromp, qui étoit rentré dans le commandement ; & l'arriere-garde de 52. commandés par With & Ruyter. Cette armée fit voile vers les dunes où les vaiſſeaux Anglois étoient à l'ancre. Black qui les commandoit ne refuſa pas le combat : il appareilla d'abord & mit à la voile. Tromp avoit envoyé ſept vaiſſeaux à la découverte & Black neuf : ces vaiſſeaux s'étant rencontrés ſe canonnerent rudement & commencerent le combat, qui de-

vint bientôt général. Il dura toute la journée, car ce ne fut que le ſoir, qu'il parut que les Hollandois avoient eu l'avantage; puiſqu'ils coulerent à fond trois vaiſſeaux ennemis, en brulerent un & en prirent deux de quarante pieces de canon, tandis qu'ils n'en perdirent qu'un monté par un de leurs amiraux. An. J. C. 1652.

Le Parlement d'Angleterre apprit avec chagrin cette diſgrace, & craignant qu'elle n'eût de fâcheuſes ſuites, il commanda à Black de couvrir Londres en s'approchant de la Tamiſe; il avoit encore plus de ſoixante vaiſſeaux. Le reſte de l'année ſe paſſa en petits combats dont les avantages furent bien partagés. L'hiver fut employé à de nouveaux préparatifs pour diſpoſer la jalouſie des deux nations à éclater par les plus grandes entrepriſes, & l'ardeur réciproque fut telle qu'elle n'attendit point le retour de la ſaiſon propre à tenir la mer. La flotte de Tromp de ſoixante-ſeize vaiſſeaux & celle de Black de ſoixante dix, mirent à la voile, & elles s'apperçurent le 30. Janvier entre Portland & l'iſle de Wigt. Tromp fit mettre au milieu de ſes vaiſſeaux de guerre trois cens navires marchands avec ordre de ne ſe point écarter. Les deux amiraux Anglois ſuivis de trois de leur vaiſſeaux s'avancerent vers la flotte ennemie & rencontrerent ſept navires Hollandois qui alloient à la découverte : ils les attaquerent avec une extreme vigueur, la réſiſtance y fut proportionnée, & pendant trois heures que dura ce premier effort, la victoire fut aſſez incertaine. Mais le combat devint extremement chaud par l'arrivée de trente frégates Angloiſes & de trente-trois vaiſſeaux Hollandois : la nuit ſeule fut capable de le faire ceſſer. La valeur & la perte des deux partis furent égales. Black fut bleſſé à la cuiſſe, & ſon vaiſſeau reçut plus de ſept cens coups de canon, pluſieurs braves officiers Anglois y périrent couverts d'honneur, beaucoup de vaiſſeaux du parti du Parlement furent brûlés ou coulés à fond, & d'autres fort endommagés furent obligés de relâcher à Portſmouth pour s'y radouber. Les Hollandois n'eurent pas ſujet de s'applaudir de la perte de leurs ennemis : leur amiral eut tous ſes mâts emportés, & preſque An. J. C. 1653.

tout ſon monde tué, un de leurs plus grands vaiſſeaux fut
An. J.C.1653. pris après s'être battu pendant trois heures contre ſix frégates Angloiſes, & pluſieurs de leurs bâtimens périrent par le feu ou par les flots.

La nuit ne fut qu'une diſpoſition à une nouvelle bataille qui commença avec le jour : les Anglois avoient été renforcés de vingt vaiſſeaux ; mais Tromp avoit le deſſus du vent ; ces différens avantages ſoutinrent la valeur de chaque nation ; on fit d'abord un grand feu du canon, les efforts durerent juſqu'à la nuit, il y eut de part & d'autre beaucoup de vaiſſeaux brûlés & coulés à fond ſans que la victoire ſe déclarât.

La brutale fureur des deux républiques rivales qui ſe battoient à pure perte, ne faiſoit que ſe ranimer dans la deſtruction même : le point du jour arriva pour éclairer un nouveau combat. Les Anglois brûlerent ou coulerent à fond dix-huit vaiſſeaux de guerre ennemis, & en prirent huit marchands : mais ils perdirent vingt-quatre vaiſſeaux de guerre. Ceux qui reſtoient des deux flottes ſe trouverent ſi maltraités qu'ils ne purent ſe retirer qu'avec beaucoup de peine.

Les deux nations épuiſées n'ayant plus de forces qui répondiſſent à leur acharnement, elles en briguerent d'étrangeres. Les Hollandois mirent le roi de Danemark dans leurs intérêts ; & les Anglois employerent tout pour attirer dans leur parti Chriſtine reine de Suede. Ce fut peu après que ſix vaiſſeaux de guerre commandés par un capitaine Anglois furent ſurpris près de Livourne par ſeize vaiſſeaux Hollandois. On ſe battit avec valeur malgré l'inégalité : mais les Anglois, quoique ſecourus par quatre autres navires, céderent au nombre, deux de leurs vaiſſeaux furent brûlés & trois autres pris. Cet avantage rendit les Hollandois maîtres de la Mediterranée.

Il n'en fut pas ainſi ſur l'Ocean, Tromp partit du Texel au commencement de Juin avec une flotte de cent quatre vaiſſeaux de guerre, de neuf brûlots & de douze galiotes : il fit voile vers les dunes où étoit la flotte Angloiſe compoſée de quatre-vingt gros navires & de quarante moindres.

il la rencontra le 12 du même mois & ſur le champ lui livra bataille. Il ſembla d'abord que les élémens effrayés de l'horreur de cette affaire, vouluſſent refuſer leur miniſtere : le vent tomba tout d'un coup, & empêcha que le combat ne continuât ; mais deux heures après, le vent ayant fraichi, on recommença à ſe battre avec la même opiniâtreté juſqu'à la nuit, & le lendemain juſqu'à midi. LesAnglois y perdirent deux vaiſſeaux & beaucoup d'hommes entre leſquels fut un de leurs généraux. La perte des Hollandois fut bien plus conſidérable : ils eurent quatre vaiſſeaux brûlés & un coulé à fond ; leur vice-amiral, deux contre-amiraux & deux autres moindres vaiſſeaux tomberent au pouvoir de leurs ennemis. Il eſt étonnant que dans une affaire qui dura ſi long-tems, il y ait eu ſi peu de vaiſſeaux perdus : mais l'animoſité étant parvenue à ſon comble, les hommes n'en voulurent qu'aux hommes & ne chercherent point en cette occaſion la véritable gloire, ſeul & excuſable objet des armes qui conſiſte à vaincre l'ennemi en lui ôtant ou diminuant ſes forces, mais non à s'acharner à ſa deſtruction totale. An. J C. 1653

Les Provinces-Unies affoiblies autant que leur ennemis, firent négocier la paix à Londres. Les deux flottes cependant cherchoient à décider l'affaire par un combat. Tromp parti de Zélande le 6. Août avec quatre-vingt-cinq vaiſſeaux de guerre, cinq brûlots & quelques navires marchands, prit la route du Texel pour joindre le vice-amiral de With qui y étoit comme bloqué par la flotte Angloiſe renforcée de trente frégates. Il découvrit le 9. cette flotte qui étoit ſur les anchres. Auſſi-tot que lesAnglois l'apperçurent ils appareillerent pour aller à lui. Tromp commença le combat par d'effroyables décharges de canon ; les Anglois répondirent fort bien : mais comme ils vouloient envelopper le général Hollandois, ils firent pluſieurs diviſions. De With, qui n'avoit pas oſé ſortir, ſe voyant par cette manœuvre le paſſage ouvert, profita de l'occaſion & alla ſe joindre à Tromp, qui voyant la nuit approcher & les ennemis faire retraite, ſe retira auſſi, réſolu de recommencer le combat dès le lendemain. En effet à la pointe du

jour Tromp fit toutes ſes diſpoſitions & partagea ſa flotte
An. J.C 1653. en quarre eſcadres ; les Anglois au contraire ſe tinrent ſerrés : mais Tromp les ayant entamés deux fois à la faveur du vent qu'il avoit en poupe, ils changerent leur ordre de bataille & ſe partagerent conformément à la diſpoſition des ennemis. Le combat ne dura que juſques à deux heures après midi à cauſe de la mort de l'amiral Tromp qui fut tué d'un coup de mouſquet. Les chefs des diviſions déconcertés par cette mort, prirent la route du Texel dans le tems que la victoire ſe déclaroit pour eux. Les Anglois ſurpris de cette retraite dont ils ignoroient la cauſe & commençant à être mal menés, ne balancerent point à ſe retirer auſſi ; ils perdirent quatorze gros vaiſſeaux dans ce combat, & les Hollandois neuf.

La Hollande perdit dans l'amiral Tromp un grand homme de mer. Opdam fut nommé pour remplir ſa place : celui-ci ne voulut point en faire les fonctions qu'on n'eût puni trente officiers, qui dans la derniere bataille avoient été ſpectateurs oiſifs, & qu'on n'eût conſtruit trente vaiſſeaux pour réparer les pertes qu'on avoit faites : mais les choſes en demeurerent là ; car la paix entre les deux états fut conclue & ſignée à Londres le 10. Avril. C'eſt ainſi que finit une guerre ſanglante & ruineuſe, qui n'eut d'autre cauſe que l'opiniâtreté de ne vouloir pas baiſſer un pavillon ; opiniâtreté mal fondée ſans doute, puiſqu'un des articles du nouveau traité fut que les Hollandois mettroient le pavillon bas dans les mers Britanniques devant les vaiſſeaux Anglois. Les détails de ces évenemens, ſurtout des combats, ſe liſent différemment dans les auteurs Anglois & Hollandois : j'ai toujours ſuivi ceux qui m'ont paru ſans partialité.

An. J.C. 1654. Ce fut ſous Cromwel que ſe donnerent ces mémorables batailles, & que la marine d'Angleterre fut dans un ſi violent exercice. Afin de la tenir toujours pour ainſi dire en haleine, & que la paix ne lui fût pas nuiſible, ce prince mit en mer une eſcadre de trente vaiſſeaux pour la ſureté de l'iſle, en confia vingt-cinq autres à Black pour aller vers les côtes de Barbarie, & vingt-ſix à Pen pour faire voile

aux Barbades. Black avoit à demander à Tunis la reſtitution de quelques vaiſſeaux & de pluſieurs priſonniers, il le fit : mais comme on répondit peu favorablement à ſes demandes, il entra dans le golfe de Port-farine, il fit battre le château par toute l'artillerie de treize frégates, & attaquer avec tout le reſte de ſa flotte neuf gros vaiſſeaux Turcs qui étoient en rade. Cela fut executé avec autant de bonheur que de courage : en moins de cinq heures de tems les vaiſſeaux Turcs furent brûlés, malgré l'effroyable feu de ſoixante pieces de canon qui bordoient les remparts, & des décharges que faiſoient continuellement les ſoldats rangés ſur la côte. Black vengé ne demeura pas en ſi beau chemin, il pouſſa juſqu'à Alger : mais ſa colere ne trouvant point de réſiſtance n'eut pas lieu d'éclater, il y reçut toutes les ſatisfactions qu'il demandoit ; après cette expédition il revint en Europe. An. J.C. 1654.

La navigation de Pen ne fut pas moins heureuſe : ce général étant arrivé aux Barbades, il y prit & confiſqua dix-huit navires Hollandois qui faiſoient la contrebande, & il affermit dans ces iſles la domination Angloiſe. Il ne fut pas ſi heureux à ſaint Domingue : il parut devant cette iſle avec dix-ſept vaiſſeaux de guerre, un grand nombre de bâtimens de tranſport & dix mille hommes de débarquement ; il y fit ſa deſcente : mais il fut battu & repouſſé par les Eſpagnols. Cette victoire parut ſi intéreſſante qu'on en célebre tous les ans la mémoire dans la capitale de l'iſle. Pen ayant manqué ſon coup, porta ſes armes contre la Jamaïque où il eut un plein ſuccès : car il en fit la conquête & la ſoumit à l'Angleterre.

Les différends entre la Hollande & l'Angleterre ne furent pas plutôt terminés, qu'on en vit naître entre celle-ci & l'Eſpagne. Cromwel avoit fait avec les François une nouvelle alliance : les Eſpagnols en furent piqués parce qu'ils virent qu'on avoit négligé leur amitié. Pour faire ſentir à Cromwel qu'ils étoient pourtant redoutables & qu'ils pouvoient troubler ſa proſpérité, ils ſaiſirent tous les vaiſſeaux Anglois qui étoient dans leurs ports, & firent des préparatifs de guerre. Cromwel alors fit mettre en mer

An. J.C. 1656. trois flottes, la premiere pour mettre ſes côtes à couvert, la ſeconde pour ravager celles d'Eſpagne, & la troiſieme contre les Indes Occidentales. La guerre étant donc déclarée entre les deux nations, elle commença par pluſieurs petits combats dans leſquels les Eſpagnols eurent toujours du deſſous : mais rien ne leur fut ſi ſenſible que le malheur arrivé à leur flotte qui venoit des Indes. Elle étoit richement chargée. La flotte Angloiſe qui croiſoit dans les rades de Cadis l'attendoit avec impatience pour l'attaquer : Black qui la commandoit, voyant paroître ſept vaiſſeaux, fondit ſur eux, il en brûla deux dont la charge étoit eſtimée quatre millions, il en coula un à fond dont la valeur étoit auſſi très-conſidérable, il en fit échouer deux, & prit les deux autres, qui furent eſtimés douze cens mille cens livres ſterlins. Black ne s'en tint pas là, il porta ſes vues ſur la flotte même : il ſçut que le reſte de la flotte des Indes étoit aux Canaries ſous l'eſcorte de ſeize vaiſſeaux ; ayant fait voile de ce côté, il la trouva à l'iſle de Tenerif qui eſt défendue par trois forts. Le 30. Mai il fit attaquer les vaiſſeaux de guerre par douze de ſes meilleures frégates. Les Eſpagnols ſe défendirent d'abord avec beaucoup de courage : mais les vaiſſeaux Anglois étant venus ſoutenir les frégates, tous les vaiſſeaux Eſpagnols furent brûlés à-la réſerve de deux qui coulerent bas ; les Anglois n'eurent que quatre vaiſſeaux maltraités, qui furent radoubés au bout de deux jours. Toutes les richeſſes de la flotte ne furent pourtant pas perdues pour les Eſpagnols : car ils avoient eu ſoin de faire conduire dans les terres la cargaiſon de treize vaiſſeaux. Le Parlement décerna de grands honneurs à Black : mais ce brave général n'en jouit pas long-tems ; car il mourut l'année ſuivante 1657.

A la mort de Cromwel, le Parlement s'intéreſſa dans la guerre entre les rois de Suede & de Dannemark, parce qu'elle empêchoit la liberté du paſſage du Sund, & troubloit par-là le commerce des Anglois. On envoya de ce coté là trente-ſix vaiſſeaux & ſix brûlots. Le roi de Danenmark qui ſçavoit que les Anglois étoient dans des

diſpoſitions favorables à la Suede, demanda du ſecours aux Hollandois pour balancer les forces de l'Angleterre. L'amiral Opdam y fut envoyé avec quarante vaiſſeaux bien armés. An. J. C. 1658.

Sous le regne de Charles II. qui après la mort de Cromwel monta ſur le throne de ſes peres, les Anglois firent ſentir la puiſſance de leurs armes ſur la côte de Barbarie. Les corſaires ayant appris la mort du protecteur de la liberté Angloiſe, violerent tous les traités qu'ils avoient faits avec lui. L'amiral Montaigu qui alloit chercher l'Infante de Portugal que Charles devoit épouſer, ayant été jetté par les vents dans le port d'Alicante, & là ayant appris l'infraction des traités de la part des Algeriens, il fit voile vers l'Afrique pour les mettre à la raiſon. N'ayant pu réduire le gouverneur d'Alger par la voie de la repréſentation & des ménagemens, il employa la force: il fit battre la ville & les forts qui défendoient le port, & étant obligé de reprendre la route de Liſbonne, il laiſſa ſon vice-amiral avec dix vaiſſeaux & quelques brûlots pour continuer l'entrepriſe. Celui-ci ruina le fort qui défendoit les avenues de la ville, renverſa un grand nombre de maiſons, prit ſept vaiſſeaux, en coula un à fond & en fit échouer un autre. Les habitans d'Alger conſternés de toutes ces pertes, forcerent leur gouverneur à ſatisfaire le général Anglois. Cependant le bonheur ſuivoit auſſi Montaigu; car étant ſur le point d'entrer dans la riviere de Liſbonne, il rencontra quatre vaiſſeaux Turcs, il en coula deux à fond & fit échouer les deux autres.

La paix, comme nous l'avons vu, avoit été conclue entre l'Angleterre & les Provinces-Unies: mais elle fut bientôt rompue. Ce fut la proximité de leur conquêtes qui en fut la premiere cauſe: car à cette occaſion ils ſe diſputerent des limites, enſuite s'uſurperent des terres, enfin s'inſulterent & ſe prirent reſpectivement des vaiſſeaux. Cela néantmoins n'auroit pas eu de fâcheuſes ſuites vu le ſage parti que prirent les Hollandois d'envoyer à Londres un député pour terminer ces troubles naiſſans, ſi lors même que le traité de pacification étoit ſur le point

An.J.C. 1664. de ſe conclure, on n'eut apprit que onze navires Anglois avoient pris ſur les Hollandois le cap Verd, pluſieurs fortereſſes & quelques vaiſſeaux. Ils attaquerent de plus une flotte de marchands Hollandois chargée de vins & d'eau-de-vie, qui revenoit de Bordeaux : ils prirent cent trente vaiſſeaux de cette flotte, qu'ils conduiſirent en Angleterre. Ces nouveaux actes d'hoſtilités firent rompre toutes les négociations ; & de part & d'autre on ſe prépara ſérieuſement à la guerre. L'armée navale de Hollande compoſée de cent vingt-un vaiſſeaux de guerre outre les brûlots, étoit commandée par l'amiral Opdam, qui avoit ſous lui Cortenaer, lieutenant-amiral de la Meuſe, Ewertzen, lieutenant-amiral de Zélande, & Corneille Tromp. Celle d'Angleterre étoit ſous les ordres du duc d'Yorc & diviſée en trois eſcadres : la premiere qui portoit pavillon rouge, étoit commandée par le duc d'Yorc ; la ſeconde qui portoit pavillon blanc, par le prince Robert ; & la troiſieme avec pavillon bleu, par le comte de Sandwich. Ces deux armées étoient égales en forces ; Opdam qui avoit ordre de chercher la flotte ennemie & de l'attaquer, la rencontra le 11. Juin à quatre lieues de Clocheſter : mais le vent s'étant jetté au ſud-oueſt, il ſe retira à l'embouchure de la Meuſe. Les Etats mécontens de ſa retraite, lui envoyerent un ordre précis de combattre quelque tems qu'il fît : il leva l'ancre, & le 13. il ſe
An.J.C. 1665. trouva à la portée du canon des Anglois. Le combat commença au point du jour, le duc d'Yorc mit lui-même le feu au canon de la premiere volée.

On combattit avec une égale valeur juſqu'à trois heures après midi. La victoire avoit toujours paru incertaine : la perte de l'amiral Hollandois la décida ; ſa mort fut annoncée aux deux armées par le malheur de ſon vaiſſeau, qui ſauta en l'air, le feu ayant pris à ſes poudres ; trois autres vaiſſeaux Hollandois qui s'y trouverent par haſard accrochés, furent brûlés preſque en même tems ; la mort du vice-amiral ſuivit de près. Ces revers auroient fait périr l'armée de Hollande ſans la prudence du vice-amiral Tromp : il rallia 50 vaiſſeaux qu'il conduiſit au Texel, & pluſieurs

autres qui étoient maltraités ou qui avoient pris la fuite y arriverent auſſi la même nuit. Les Hollandois perdirent dans cette occaſion dix-ſept vaiſſeaux, plus de ſix mille hommes, entre leſquels étoient deux grands généraux. Les Anglois firent quatorze cens priſonniers & ne perdirent qu'un vaiſſeau ſelon quelques uns ; car un auteur moderne en marque quatre. An.J.C.1665.

Pendant ces expéditions en Europe, Ruyter qui avoit fait voile aux Barbades, y attaqua un fort qui appartenoit aux Anglois : mais la valeur de celui qui y commandoit ayant réſiſté à trois mille coups de canon, Ruyter ſe tourna d'un autre côté ; il rencontra ſept vaiſſeaux Anglois qu'il prit, il alla troubler la pêche de Terre-Neuve & y ruiner toutes les habitations appartenantes aux ennemis.

La confiance qu'avoit inſpirée aux Anglois leur derniere victoire, le deſir de ſe venger & le dépit qu'elle avoit mis au contraire dans le cœur des Hollandois, firent faire de grands préparatifs de guerre. Ruyter de retour fut mis à la place d'Opdam & fait commandant d'une flotte de quatre-vingt-quinze vaiſſeaux qui fut diviſée en trois eſcadres. La flotte d'Angleterre étoit de quatre-vingt-dix voiles ſous les ordres du comte de Sandwich. Celui-ci ayant eu avis que dix vaiſſeaux Hollandois étoient entrés dans le port de Berghen, ville de la Norwege dépendante du roi de Dannemark, fit voile de ce côté là pour les enlever ; il croiſa dans cette rade pour attaquer les vaiſſeaux Hollandois quand ils ſortiroient : mais ceux-ci trop prudens pour s'expoſer, ne ſe hâterent point de ſortir du port. L'impatient Anglois demanda permiſſion au gouverneur d'y entrer ſous prétexte d'y faire des vivres, mais réellement pour s'emparer des vaiſſeaux Hollandois. Le gouverneur lui accorda par civilité ſa demande à condition qu'il ne feroit pas entrer plus de trois vaiſſeaux ; cette condition ne s'accommodant point à ſon deſſein, il réſolut d'y entrer à force ouverte. Il fit avancer quatorze vaiſſeaux de guerre dont le moindre étoit de cinquante pieces de canon, avec quatre galiotes & trois brûlots. Les Hollandois voyant cette manœuvre, ſe poſterent à l'en-

An.J.C.1665. trée du port pour la défendre. L'Anglois qui commandoit le détachement commença les décharges ; les Hollandois y répondirent & furent ſoutenus de la part du gouverneur, de quarante pieces de groſſe artillerie qui bordoient les remparts de la citadelle. Après quatre heures de combat, les Anglois furent obligés de ſe retirer avec perte de deux vaiſſeaux & de cinq à ſix cens hommes. La flotte Hollandoiſe n'eut pas plutôt appris l'embarras des dix vaiſſeaux retenus à Berghen, qu'elle vola à leur ſecours, & vint leur ouvrir un paſſage par lequel ils prirent le large : mais une tempête les diſperſa & en fit tomber, tant d'entre eux que de leur eſcorte, une vingtaine dans les mains des Anglois ; le reſte arriva en Hollande fort endommagé.

An J.C.1666. L'année ſuivante la guerre fut continuée entre les deux nations avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant. Le détail en eſt rapporté diverſement par les auteurs qui en ont fait l'hiſtoire. J'en prendrai ce qui me paroîtra le mieux fondé.

La flotte Angloiſe commandée par le prince Robert & le général Mouk, étoit de près de cent vaiſſeaux de ligne, ou de ſoixante-dix-huit vaiſſeaux ſans compter les frégates & les brûlots, ſelon le rapport de Rapin Toyras; elle étoit diviſée en trois eſcadres, la rouge, la blanche & la bleue. L'armée navale des Etats Généraux forte de quatre-vingt-huit vaiſſeaux de ligne & de dix-neuf brûlots, ou ſelon d'autres, de ſoixante-onze vaiſſeaux de ligne, douze frégates, treize brûlots & huit yachts, étoit auſſi diviſée en trois eſcadres ; celle de la Meuſe étoit commandée par Ruyter, celle de Nort-Hollande & de Frize étoit commandée par Ewertzen, & celle de Zélande par Tromp. La flotte Hollandoiſe alla mouiller en ligne à l'eſt-ſud-eſt de la pointe nord d'Angleterre : Ruyter en avoit le corps de bataille, Tromp l'avant-garde au ſud, Ewertzen l'arriere-garde au nord, le vent étoit au ſud-ſud-oueſt. Comme les François étoient ligués avec les Provinces-Unies contre l'Angleterre, le duc de Beaufort avec trente-ſix voiles alloit ſe joindre aux Hollandois ; le prince Robert pour prévenir cette jonction, détacha de ſa flotte trente bons vaiſſeaux ;

vaiſſeaux, dont il groſſit le nombre de dix autres qu'il prit à Plimouth, alla à la rencontre du duc de Beaufort & laiſſa la conduite du reſte de ſon armée au général Mouk; celui-ci qui étoit au vent des ennemis, ou pour profiter de cet avantage, ou pour avoir ſeul l'honneur d'une victoire, vint à toutes voiles ſur les Hollandois qui l'attendirent à l'ancre juſqu'à ce qu'il fût à portée; alors ils couperent leurs cables. Le combat commença ſur le midi avec beaucoup de vigueur. Tromp eut d'abord ſon vaiſſeau ſi maltraité qu'il ſe vit obligé de monter ſur un autre: la même choſe arriva à Ruyter qui étoit allé à ſon ſecours, & le feu s'étant mis aux poudres d'un vaiſſeau Hollandois, le fit ſauter en l'air. Ruyter coula à fond cinq vaiſſeaux Anglois, un de cinquante pieces de canon, un de ſoixante-dix & trois de la premiere grandeur. Les Anglois combattirent avec beaucoup de deſavantage, parce que le vent étoit ſi frais qu'ils ne pouvoient ſe ſervir de leurs batteries baſſes. Sur les trois heures ils ſe retirerent & revirerent tous en même tems au nord oueſt. L'ennemi les pourſuivit: mais honteux de leur fuite ils tournerent tête & continuerent le combat juſqu'à dix heures du ſoir. Les Hollandois perdirent dans cette journée le lieutenant-amiral Ewertzen qui fut emporté d'un coup de canon. An. J.C. 1667.

Le combat que la nuit avoit interrompu recommença le lendemain à la pointe du jour, un calme qui dura juſqu'à midi l'interrompit encore: mais après le vent s'étant levé on ſe battit avec une ardeur égale. Les deux armées ſe traverſerent pluſieurs fois. Tromp avoit encore été obligé de changer de vaiſſeau & auroit abſolument péri ſi Ruyter n'avoit fait pour le ſauver des prodiges d'habileté & de valeur. Les Anglois eurent dans cette journée huit de leurs plus grands vaiſſeaux brûlés ou coulés à fond, ſix autres furent pris, dans l'un deſquels étoit le Chevalier Aiſcet qui commandoit l'eſcadre blanche. Mouk voulut ſe retirer à la faveur de la nuit: mais il fut ſuivi de ſi près qu'il ne put ſe derober il ſe battit en retraite; le jour ſuivant pour tâcher de ſe mettre en ſureté dans la Tamiſe; le prince Robert qui venoit à ſon ſecours, le tira d'embar-

ras. Ces deux généraux s'étant réunis allerent attaquer
An J.C.1667. les Hollandois le lendemain au jour naiſſant ; ils ne furent pas plus heureux que les jours précédens : ayant perdu quatre de leurs meilleurs vaiſſeaux, ils ſe retirerent avec précipitation, & auroient été entierement défaits ſi une brume ne les avoit ſouſtraits au victorieux Ruyter, qui avoit ſu prendre habilement le vent ſur eux. Dans ces quatre jours de combat les Anglois perdirent vingt trois grands vaiſſeaux & pluſieurs autres bâtimens, ils eurent ſix mille hommes tués & deux mille ſix cens faits priſonniers ; il en couta aux Hollandois ſix vaiſſeaux, deux mille huit cens ſoldats & quatre-vingt matelots.

Les deux armées navales qui s'étoient retirées pour ſe radouber ne furent pas long-tems à ſe remettre en mer : elles ſe chercherent, ſe rencontrerent le vingt-quatre Juillet, & ſe livrerent un combat, pendant lequel les avantages furent bien partagés. L'armée Angloiſe étoit de plus de cent voiles, celle des Etats de quatre-vingt-huit vaiſſeaux de ligne & de dix-neuf brûlots. Ruyter attaqua l'eſcadre rouge, le jeune Ewertzen l'eſcadre blanche, & Tromp l'eſcadre bleue ; celui-ci mit en fuite la diviſion qu'il combattoit, & par une ardeur indiſcrete, au lieu de reſter uni au corps de l'armée, il s'amuſa à pourſuivre les fuyards. Ewertzen fut tué d'un coup de canon & l'eſcadre qu'il commandoit miſe en déroute. Le général Anglois avec ſon avantage ne fit pas la même faute que Tromp : au lieu de courir après l'eſcadre diſperſée, il ſe joignit à l'eſcadre rouge commandée par le prince Robert, & ces deux eſcadres fondirent enſemble ſur Ruyter à qui il fallut une grande habileté & la faveur de la nuit pour ſe dégager.

Le lendemain les deux eſcadres Angloiſes tomberent avec impétuoſité ſur Ruyter, qui ſoutint leur choc avec un courage intrépide & une prudence conſommée : il ſe débarraſſa de ces terribles ennemis avec beaucoup d'adreſſe, & ſe retira à Fleſſingue. Cette merveilleuſe conduite a fait à Ruyter plus d'honneur que ſes plus grandes victoires. Les Anglois ayant manqué Ruyter, allerent au devant de Tromp, ils le trouverent à la hauteur de

Harwich : mais il leur échappa & ſe retira ſans perte au Texel. Sa valeur mal entendue lui attira beaucoup de reproches ; & pour montrer de la déférence à Ruyter qui ſe plaignit ouvertement, les Etats mirent Tromp aux arrêts & lui ôterent ſon emploi. An. J. C. 1667.

Les eſcadres Hollandoiſes retirées à Fleſſingue & au Texel, le général Mouk ſe vit maître de la mer ; il fit inſulter les cotes de Hollande par Holms à qui il avoit donné vingt vaiſſeaux de guerre & quelques brûlots. Environ cent vaiſſeaux marchands & deux navires de guerre deſtinés pour des convois furent brûlés par ce général, qui fit enſuite une deſcente dans une petite iſle où il mit le feu à pluſieurs maiſons. L'armée Angloiſe ſe retira enſuite à l'iſle de Wight pour empêcher le duc de Beaufort de ſe joindre aux Hollandois : mais celui-ci paſſa & repaſſa devant cette iſle ſans que les Anglois fiſſent mine de l'inſulter : cela fit croire que la meſintelligence entre les François & les Anglois n'étoit pas ſi grande qu'on l'avoit cru d'abord.

Les expéditions de l'année ſuivante réuſſirent mieux aux Hollandois. Charles II. occupé des troubles intérieurs n'avoit point de flotte en mer. Les Etats Généraux pour ne pas laiſſer la leur oiſive pendant l'inaction des Anglois, ordonnerent à Ruyter de la conduire vers les côtes d'Angleterre ; il ſortit le 8. Juin du Texel avec cinquante vaiſſeaux, & alla ſe poſter à l'entrée de la Tamiſe, il fit monter dans la riviere dix-ſept frégates & quelques brûlots ſous le commandement de Vanghent qui prit un fort, dont il fit ſauter les fortifications & brûla un magaſin plein de munitions. La ville de Londres fut allarmée de ces entrepriſes qui la menaçoient ; on fit à la hâte dans l'endroit le plus étroit de la Tamiſe enfoncer quelques vaiſſeaux & tendre une forte chaîne. Cet obſtacle n'arrêta point les Hollandois : à la faveur d'un vent d'eſt & de la marée, leurs vaiſſeaux rompirent la chaîne & paſſerent dans les intervalles des vaiſſeaux enfoncés. Ils brûlerent d'abord trois gros vaiſſeaux & pluſieurs autres moins conſidérables, & plus haut encore trois autres. La conſternation devint An. J. C. 1668.

An.J.C.1686 générale dans la capitale : pour la préſever on mit encore pluſieurs vaiſſeaux à fond dans la Tamiſe, & on en borda les côtes de canon. Ruyter qui vouloit faire encore plus de mal aux Anglois, appareilla pour aller brûler les vaiſſeaux qui étoient à Portsmouth : mais ne pouvant en approcher, il fit voile a l'oueſt & prit quelques vaiſſeaux dans la Baie de Torbay ; revirant enſuite à l'eſt il battit les Anglois devant Harwich & donna la chaſſe à une eſcadre. Cette guerre ſe termina par la paix de Breda.

An.J.C.1671. La paix mit fin aux hoſtilités ; mais n'éteignit pas dans le cœur de Charles II. le reſſentiment de ce qu'avoient fait les Hollandois dans la Tamiſe, l'occaſion de s'en venger ſe trouva quelques années après. Louis XIV. juſtement irrité contre les Hollandois qui avoient oſé faire de lui un objet de leur raillerie, entreprit de les humilier. Le reſſentiment du roi d'Angleterre s'unit à celui du roi de France, leur forces ſe joignirent auſſi contre les Hollandois. Ceux-ci avoient en mer une riche flotte qui revenoit de Smyrne & de quelques autres ports de la Mediterranée ſous l'eſcorte de quelques vaiſſeaux de guerre : le roi d'Angleterre fit partir une eſcadre de huit vaiſſeaux pour l'enlever. Le chevalier Robert Holms qui la commandoit attaqua les Hollandois à la portée du canon : les vaiſſeaux de convoi ſe défendirent & donnerent le tems au plus grand nombre de vaiſſeaux marchands de ſe ſauver, le reſte fut pris par les Anglois avec un vaiſſeau de l'eſcorte. On verra dans la marine de la France tout ce qui ſe paſſa dans cette guerre & dans les ſuivantes. Les Anglois ſe trouverent dans la ſuite ſi flatés de leurs avantages & de leurs victoires ſur la Hollande qu'ils firent eriger en 1684. à la bourſe royale, une ſtatue pédeſtre de Charles II. avec une inſcription dans laquelle ils lui donnent le titre de maître & de vengeur de la mer.*

Après la mort de Charles II. ſon frere connu ſous le nom de duc d'York monta ſur le throne d'Angleterre & prit le nom de Jacques II. Ce prince dès ſes plus tendres années s'étoit livré au métier des armes & s'y étoit tou-

* *Maris Domino & vindici.*

jours ſignalé, ſurtout dans les guerres de l'Angleterre & de la Hollande. Jamais prince ne fut plus digne de la couronne & jamais prince ne fut plus indignement traité par ſes ſujets. Son attachement à la religion Catholique lui attira ſes diſgraces ; & ce qui eſt à remarquer, c'eſt qu'il ne ſe détermina à quitter la religion Proteſtante pour reprendre celle de ſes peres que par la lecture des livres Proteſtans. Les Anglois, ennemis furieux & inſenſés de tout ce qui porte le nom de Catholique & de tout ce qui e favoriſe, aux premieres marques d'attachement de leur roi pour la religion Catholique, le regarderent comme ennemi ; & comme s'il eût attenté à leurs loix & à leur liberté tant vantée, ſous le ſpécieux prétexte de les conſerver, ils conſpirerent contre lui. An. J.C. 1671.

Le prince d'Orange qui avoit épouſé la princeſſe Marie fille aînée du Roi, étoit né avec de grandes qualités, mais avec une ambition proportionnée. Il crut avoir trouvé l'occaſion de la ſatisfaire en profitant des diſpoſitions des Anglois pour enlever la couronne à ſon beau-pere. Il entretint dans cette vue le feu de la diviſion chez les Anglois & vint à bout de les déterminer même à l'envoyer prier de venir ſe mettre à leur tête pour la conſervation de leur religion & de leur liberté. Ce prince intéreſſa au ſuccès de ſon entrepriſe les Hollandois qui lui fournirent toutes les forces qu'il falloit pour cela. On armoit chez eux une flotte conſidérable qui tenoit toute l'Europe attentive ; & elle étoit deſtinée contre le roi Jacques ſans qu'il en fût rien ; car ce ne fut que par le roi deFrance, qui avoit appris tout le ſecret de l'armement par M. le comte d'Avaux ſon ambaſſadeur en Hollande, qu'il en fut averti. Le roi Jacques mit en mer une eſcadre pour obſerver les démarches des Hollandois & pour empêcher la deſcente du prince d'Orange. Cette eſcadre étoit commandée par le chevalier RogerStriklande, & compoſée de quarante-quatre vaiſſeaux, de dix-ſept brûlots & de ſix barques.

Le Chevalier fit voile avec ſon eſcadre & s'établit dans un parage, d'où il pouvoit avoir aiſément communication

Au. J.C 1688. avec le roi & obſerver l'armée navale des Hollandois : mais comme cette eſcadre étoit trop inférieure aux forces ennemies, le Roi mit encore en mer une flotte dont il fit amiral Milord Darmouth. Elle étoit compoſée de quarante vaiſſeaux, de dix-huit brûlots & trois yachts. Ce qui avoit été raſſemblé de tous les ports.

L'armée navale de Hollande étoit compoſée de quatre à cinq cens bâtimens, & chargée de treize mille hommes de débarquement. Elle ſe mit en mer ſur la fin d'Octobre portant le pavillon blanc avec les armes du prince d'Orange, autour deſquelles on liſoit ces mots, *pour la Religion & la Liberté*. Elle commença à faire route avec un vent favorable : mais une tempête furieuſe qui s'éleva la nuit & qui dura douze heures, la battit, la diſperſa & la fit beaucoup ſouffrir. Elle alla ſe radouber dans ſes ports, ſe remit en mer le 11. Novembre, & alla faire ſa deſcente à Torbay & aux plages voiſines, ſans rencontrer aucun obſtacle. Les Anglois qui étoient dans les intérêts du prince d'Orange, virent paſſer la flotte Hollandoiſe ſans faire aucun mouvement, & leurs vergues & leurs perroquets abattus ; ils conduiſirent enſuite leurs vaiſſeaux à Torbay & ſe réunirent au prince d'Orange, qui retint les meilleurs à ſon ſervice & envoya les autres dans divers ports pour y être deſarmés ou radoubés. Le roi Jacques éprouva une défection générale ; & ſe voyant abandonné, il paſſa en France où il trouva un heureux & honorable azile auprès de Louis XIV. qui prit à cœur les intérêts de ce Monarque infortuné, & arma puiſſamment pour le remettre ſur le throne. Comme cette guerre eſt décrite dans l'hiſtoire de la marine de France, je n'en dirai rien ici. Burchett qui vivoit dans ces tems-là & qui étoit ſecrétaire de l'amirauté, a donné l'état des forces maritimes de l'Angleterre employées dans cette guerre. Voici la liſte des vaiſſeaux telle qu'il l'a marquée.

Rang.	Nombre.	Rang.	Nombre.
1	6	4	51
2	8	5	37
3	36	6	20
Brulots	19		

Sans compter les hôpitaux, les yachts, chaloupes, galiottes à bombes, navires pour les magaſins, brigantins & autres bâtimens pour le ſervice de la flotte. Voilà ce que tous les ans on mettoit en mer; tous ces vaiſſeaux ne formoient pas une ſeule flotte, les uns étoient en voyages, d'autres ſervoient de convoi, d'autres croiſoient; les équipages montoient à environ quarante-cinq mille hommes, il y avoit huit mille trois cens quatre-vingt-ſeize canons, dont ſix mille trois cens ſoixante étoient ſur les navires du 1, 2, 3, 4 rang. La flotte étoit ordinairement compoſée de cinquante vaiſſeaux depuis le 1. juſques au 4. rang; elle montoit cependant juſqu'à quatre-vingt vaiſſeaux de ligne, parce que les Hollandois en fourniſſoient trois ſur cinq. An. J. C. 1688.

Le même auteur, dans la préface qu'il a miſe à la tête de ſes Mémoires, donne la liſte ſuivante des vaiſſeaux que l'Angleterre tient ordinairement en mer.

Rang.	Nombre.	Hommes.
1	7	5308
2	14	8834
3	47	21147
4	61	15702
5	30	4130
6	14	1480
Brûlots	12	495
Vaiſſeaux à bombes	13	450
Yachts	15	336
Corvettes	3	115
Brigantins	5	175
Chaloupes	10	335
Flutes	1	20
Caiches	1	50
Vaiſſeaux pour les munitions	3	123
Barques	12	225
Hoys	16	75
Smachs	2	12
Vaiſſeaux pour les malades	6	335

En tems de paix, ces vaiſſeaux ſont deſarmés dans les
An. J.C. 1688. principaux ports du royaume, comme à Chatham, Porſtmouth, Woolwich, Plimouth, Deptford, Sheerneſſe; les plus gros ſont à Chatham.

LIVRE XXV.

De la Marine des Danois.

UNe partie du Danemark tient au continent, l'autre conſiſte en iſles. Le continent eſt borné du côté de l'occident & du nord-oueſt par la mer d'Allemagne : du côté du nord & du nord-eſt par l'entrée de la mer Baltique appellée le détroit du Sund ; du côté de l'orient par la mer Baltique ; & du côté du midi par l'Eyder, riviere qui prend ſa ſource à deux lieues ou environ de la mer Baltique du côté de l'orient, coule vers l'occident & ſe jette dans l'Ocean à Toningue ; de ſorte que ſi on ouvroit un canal depuis la ſource de cette riviere juſqu'à Kiel, ce qui forme le continent du Danemark ; ce ſeroit une iſle parfaite.

Les iſles appartenantes à ce royaume ſont conſidérables par leur nombre & par leur étendue. Les plus remarquables ſont l'iſle de Seelande où eſt Coppenhague capitale du royaume, Fionie, Laland, Langeland, Falſter, Mone, Bornholm, Amach & Femeren. Tout le royaume de Danemark avec ſes iſles eſt entre cinquante-quatre degrés quarante-cinq minutes & cinquante-huit degrés quinze minutes de latitude ſeptentrionale. Il a d'excellens ports. Celui de Copenhague eſt le plus beau & en même tems un des plus ſûrs & des plus commodes de l'Europe, il eſt entouré des boulevars de la ville & l'entrée en eſt ſi étroite qu'il n'y peut paſſer qu'un vaiſſeau à la fois : on la ferme toutes les nuits ; la citadelle eſt d'un côté & un fort des mieux muni de l'autre. La flotte du Roi eſt dans ce havre : chaque vaiſſeau y a ſa place marquée : l'endroit où eſt la flotte eſt entouré d'une galerie de bois bâtie dans l'eau,

l'eau, de maniere que l'on peut voir de près tous les vaiſſeaux auſſi aiſément que s'ils étoient à ſec. Ce havre peut contenir cinq cens vaiſſeaux ſans que les vents ni les ennemis puiſſent les incommoder.

La plus grande partie des états du Danemark eſt baignée par la mer Baltique. On y entre par trois endroits ; par le petit Belt, par le grand Belt, & par le Sund. Ce ſont trois détroits qui ont aſſez de largeur & de profondeur pour donner paſſage à tous les vaiſſeaux : mais le plus fréquenté eſt le détroit du Sund, ſitué entre l'iſle de Séelande & la terre-ferme de Schonen. Tous les vaiſſeaux qui le paſſent, à la réſerve des vaiſſeaux Suédois, payent au roi de Danemark un péage, qui fait la meilleure partie de ſes revenus.

Ce droit qui n'étoit d'abord qu'une rétribution volontaire des vaiſſeaux marchands, laquelle devoit être employée à entretenir ſur la côte du Sund des fanaux, eſt devenu depuis une eſpece d'impoſition que le roi de Danemark a ſoutenu à forces ouvertes, & qui a été le ſujet de bien des démêlés.

La grande quantité d'iſles qui dépendent du royaume de Danemark forme une ſituation bien propre pour la navigation : auſſi les Danois ont-ils toujours eu une marine très-puiſſante, & leur domination s'eſt-elle étendue fort loin. Ils poſſedent l'iſle Saint Thomas une des Caribes, dans les Indes occidentales ; Chriſtianſbourg, fort, ſur la côte de Guinée ; & un autre dans les Indes orientales ſur la côte de Coromandel, nommé Tranquebar. Les Danois par le moyen de la marine, ont ſoumis trois fois l'Irlande, dix fois l'Angleterre, & quatre rois de cette derniere ont été Danois. Ils ont dompté quatre fois les Eſclavons : la Suede a été leur tributaire, & la Norwege eſt demeurée tout-à-fait dans leur dépendance. Par la navigation, ils ont porté la terreur en tous lieux : ils ſe répandirent chez les Bataves, en Eſpagne, en Italie, à Conſtantinople ; la France même ne ſe racheta de leurs fréquentes incurſions que par la ceſſion d'une de ſes plus belles provinces (*a*), dans laquelle ils s'établirent.

(*a*) La Normandie.

Les Marins étoient ſi honorés & ſi reſpectés chez ces peuples du nord, que quand ils étoient tués les armes à la main, ou qu'ils mouroient de leurs bleſſures, on dreſſoit à leur gloire un bucher. C'étoit un vaiſſeau qu'on tiroit à terre & auquel, le corps du défunt placé ſur la poupe, on mettoit le feu ; le métier de pirate même n'étoit point flétriſſant, parce qu'il appartenoit à la noble profeſſion de marin.

Le royaume de Danemark eſt un des plus anciens de l'Europe. Je ne voudrois cependant pas aſſurer que la ſucceſſion qu'on rapporte de ſes rois fut bien réelle : auſſi dans ce que j'écris de ces rois, on n'en verra point une liſte ſuivie, puiſque je ne dois preſque parler que de ceux qui ont cultivé la marine ou de ceux ſous le regne deſquels il s'eſt fait quelques expéditions maritimes.

Av. J. C. 762. Frothon I. roi de Danemark attaqua des flottes entieres : quand il ne pouvoit les vaincre par la force, il en triomphoit par les artifices ; il faiſoit percer les vaiſſeaux ennemis ſous l'eau par des plongeurs & les faiſoit couler bas.

Av. J. C. 628. Roé, douzieme roi, aſſocia ſon frere Helgon à la royauté : Roé prit le gouvernement de la terre, & ſon frere eut toute la puiſſance maritime.

Av. J. C. 595. Helgon, treizieme roi, enleva pluſieurs vaiſſeaux aux nations voiſines, il les joignit aux ſiens, & avec cette flotte il ſe ſaiſit de la plupart des iſles de la mer Baltique, qu'il réunit à la couronne de Danemark.

Av. J. C. 525. Hotter, quinzieme roi, monta ſur le throne de Danemark à la faveur d'une flotte qu'il arma en Norwege. Il étoit petit-fils d'une ſœur de Frothon I. & le ſeul qui reſtoit de la famille royale. Avec la flotte qu'il avoit équipée il arriva au port de Roſchild, & il y fut reçu par la nation qui lui déféra la couronne. Paiſible poſſeſſeur du Danemark, il voulut épouſer la fille du roi de Norwege & ſe mit en mer pour l'aller chercher. Il trouva ſur ſa route deux rivaux ; Gelder, prince des Saxons ; & Balder, prince Danois. Il livra deux combats au premier & le tua ; il défit & chaſſa le ſecond dans le détroit qui porte ſon nom, Balder-Sund. Balder revint à la char-

ge avec une nouvelle flotte : mais Hotter ayant refait ſon armée, vainquit Balder & le tua.

Roderic, ſeizieme Roi, ne fut pas plutôt monté ſur le throne, que les Vandales lui refuſerent le tribut qu'ils payoient à ſon pere. Pour les mettre à la raiſon, il équipa une armée navale, & alla chercher leur flotte. Il en trouva une partie vers les côtes de la Suede & la battit. Les autres vaiſſeaux qui étoient encore dans leurs ports ayant appris cette déroute, craignirent un même ſort & n'oſerent ſe mettre en mer. Av. J.C. 483.

Huglet, vingt-quatrieme Roi, trouva en arrivant au throne ſon royaume ruiné, ſes finances diſperſées & ſon thréſor épuiſé : mais il rendit à ſon état ſa premiere ſplendeur, en faiſant refleurir le commerce & la navigation. Il fit connoître par-là à ſes ſujets quelle reſſource ils pouvoient trouver dans la marine. Cette proſpérité cauſa de la jalouſie à ſes voiſins qui devinrent bientôt ſes ennemis. Le plus formidable fut le roi de Suede. Huglet le défit ſur mer & avec ſon armée de terre il le chaſſa de ſes états. Av. J.C. 252.

Fridlef I. vingt-ſeptieme Roi, arma une flotte conſidérable avec laquelle il fit la conquête de l'Irlande. Il eſpéroit le même ſuccès dans la Grande-Bretagne : mais il y fut défait & regagna ſes vaiſſeaux à la faveur, diſent les hiſtoriens, d'un ſtratageme, duquel je ne veux pas garantir la réalité. Il fit mettre debout tous ſes ſoldats qui avoient été tués & les fit ranger en bataille. Cette armée de morts en impoſa aux ennemis qui ſe diſpoſoient à en ſoutenir l'attaque pendant que Fridlef joignoit ſes vaiſſeaux.

Au tems de la naiſſance de Jesus-Christ, & ſous Frothon III. vingt-huitieme Roi, la marine des Danois fut en grande réputation. Oddo étoit un pirate fameux & ſi habile marin, qu'il paſſoit pour un magicien, ayant à ſes ordres les vents & les flots. Eric l'Eloquent, qui fut depuis roi de Suede, fut fait amiral d'une flotte deſtinée par le roi de Suede qui étoit en guerre avec le roi de Danemark, à aller combattre Oddo. Eric qui étoit brave, mais qui connoiſſoit combien il étoit difficile & dangereux d'attaquer un homme que l'on croyoit avoir An. J. C. 1.

enrôlé les démons dans ſa milice *, oppoſa la ruſe au malé-
An. J. C. 1. fice. Il fit pendant la nuit percer ſous l'eau par des plongeurs hardis tous les vaiſſeaux d'Oddo. Le matin comme ils commençoient à couler bas & que l'équipage étoit occupé à vuider l'eau, Eric les attaqua. Les Danois occupés à ſe garantir du naufrage, ne purent ſoutenir en même tems l'aſſaut de leurs ennemis, & périrent tous avec leur flotte.

Eric alors alla ravager ſans obſtacle toutes les côtes du Danemark, juſqu'à ce que touché lui-même des miſeres qui déſoloient ce royaume, pour procurer une paix à Frothon, il lui fit propoſer une entrevue. Elle lui fut accordée, & Eric alla trouver Frothon. Il n'en fut pas ſi bien reçu qu'il l'eſpéroit; il eſſuya à cette cour beaucoup d'inſultes, il ſçut même qu'on y projettoit ſa mort; ce qui le détermina à s'enfuir. Il s'embarqua ſecretement : mais comme il avoit prévu qu'il ſeroit pourſuivi par la flotte du Roi qui étoit en rade, il eut la précaution d'endommager tous les vaiſſeaux qui la compoſoient, pour les rendre inutiles. Frothon n'eut pas plutot appris la fuite d'Eric qu'il monta ſur ſes vaiſſeaux avec plus de précipitation que de prudence: mais à peine eut-il quitté le port que toute ſa flotte faiſant naufrage, il ſe jetra tout armé dans la mer afin de ſe ſauver à la nâge. Eric s'apperçut du péril où étoit le Roi, que les flots avoient déja pluſieurs fois couvert. Comme il étoit excellent nageur, il ſe jetta auſſi lui-même dans l'eau, & l'en retira. Le Roi, échappé du danger, donna toute ſa confiance & ſon amitié à celui qui lui avoit ſi généreuſement conſervé la vie. Je ne garantis point toutes ces circonſtances, je ne les rapporte que d'après les hiſtoriens, qui ſans doute ont eu eux-mêmes trop de crédulité.

Strunic, roi des Vandales, ayant fait une irruption dans la partie méridionale de la Cimbrie, Frothon fit équiper huit vaiſſeaux qui le mirent en fuite; il s'empara même de la Vandalie, & fut le premier roi de Danemark qui prit le titre de roi des Vandales. Cela eſt cependant conteſté par quelques auteurs. Ce Monarque répudia

* C'eſt ainſi que parle l'hiſtorien, & que penſoit le peuple de ce tems-là.

la fille du roi des Huns. Celui-ci, pour venger cet affront, arma contre Frothon & engagea dans ſa querelle preſque tout l'Orient. Il forma avec les troupes auxiliaires qu'il en tira, une armée dans laquelle il y avoit ſoixante-dix-neuf Rois & neuf cens mille combattans ; d'autres augmentent ce nombre & mettent cent ſoixante-dix Rois, & d'autres cent ſix. Saxon le Danois, auteur plein de fables, ne met que ſix Rois qui avoient chacun une flotte de cinq mille vaiſſeaux. Frothon arma de ſon côté puiſſamment & mit en mer une flotte magnifique & nombreuſe qu'il voulut commander lui-même. Il alla préſenter la bataille à ſes ennemis, & elle fut acceptée. : il ſe rendit maître du vaiſſeau amiral & de celui qui le commandoit ; cette priſe décida de la victoire. Il s'empara de pluſieurs vaiſſeaux & le reſte prit la fuite. Il dut à cette victoire celle que remporta d'une autre part ſon armée de terre.

Frothon fut encore en guerre avec le roi de Norwege. Il envoya contre lui deux armées, une de terre, & une de mer qu'il voulut commander comme la plus digne de ſa préſence. Elle étoit compoſée de trois mille vaiſſeaux. Le combat qu'il livra fut terrible, & la victoire ne ſe déclara pour lui qu'après l'avoir long-tems diſputée ; car il ne ramena que deux cens vaiſſeaux de ſa flotte. Son armée de terre vainquit auſſi, & le même jour on compta que les Norwegiens dans ces deux échecs perdirent la cinquieme partie de leur nation. Frothon fit encore d'autres expéditions ſur mer auſſi heureuſes. Il donna la chaſſe à des pirates Bretons, & en délivra la mer. Il fit une deſcente dans la Grande-Bretagne, il y battit le Roi & fit un riche butin.

Olaüs, trente-troiſieme Roi, en mourant donna la mer à l'un de ſes deux enfans, & à l'autre la terre.

Haldan II. trente-ſixieme Roi, après trois ans de regne heureux, céda la couronne à ſon frere pour embraſſer la périlleuſe profeſſion de pirate qui étoit honorable dans ce tems-là. Il employa trois autres années à courir les mers & à faire déſoler les iſles de la mer Baltique. Son frere étant mort dans une bataille qu'il perdit contre Eric. An. J.C. 132.

roi de Suede, il remonta ſur le throne de Danemark, & arma puiſſamment ſur mer pour faire la guerre à Eric. Il le vainquit par une fuite habilement ménagée.

Sigar, quarantieme roi, étoit un prince tranquille & d'un tempérament porté à la molleſſe : mais il avoit deux fils d'un caractere différent ; c'eſt-à-dire, remuans & capables des plus grandes entrepriſes, Alfon & Alger. Alfon devint amoureux d'Alvilde, fille du roi de Gothland ; mais, dit l'hiſtoire, malgré les ſtratagemes & les efforts
An. J. C. 177. du plus violent amour, au deſſus, j'oſe dire, de ceux que peignent les plus fabuleux romans, & qui lui valurent le conſentement du Roi, il ne put l'obtenir en mariage, à cauſe de l'oppoſition qu'y forma conſtamment la reine de Gothland.

Il devint cependant heureux à cet égard, par un événement digne peut-être d'entrer dans l'hiſtoire de la marine ; mais qui ſans doute ne mérite pas plus de creance qu'un grand nombre d'autres faits rapportés par les hiſtoriens de ces parties du nord : Le voici.

Alvilde, à qui il ne tenoit pas que ſon amant ne reçût la ſatisfaction qu'il deſiroit, piquée au contraire des obſtacles que ſa mere mettoit à ſon mariage, ſe déroba de la cour, prit un habit d'homme & ſe mit à la tête d'une troupe de brigands avec leſquels elle exerça la piraterie. Alfon, qui s'étoit livré au même métier, arriva un jour dans un port où Alvilde avec ſes vaiſſeaux avoit pris l'abri : en véritable corſaire qui ne cherche que la proie, il les attaqua. Le combat fut opiniâtre : mais Alfon étant venu à aborder le vaiſſeau d'Alvilde, la viſiere du caſque de cette princeſſe s'abaiſſa & découvrit un viſage dont les traits avoient bleſſé plus d'une fois le cœur d'Alfon ; qui au lieu de ſon ennemi appercevant ſa maîtreſſe, fit ſuccéder aux plus terribles horreurs les plus aimables plaiſirs & la célébration d'un mariage que les deux parties deſiroient depuis ſi long-tems. Alfon & Alger ſon frere ſe remirent en mer & rencontrerent les vaiſſeaux de trois freres, fils d'un roi ou d'un gouverneur de quelque partie de la Suede ;

ils les attaquerent. Le combat fut ſoutenu de part & d'autre avec beaucoup d'intrépidité, la nuit le fit ceſſer. Le lendemain les deux partis ſe ſentant affoiblis par leurs pertes & charmés de leur valeur réciproque ; au lieu de ſe laiſſer emporter à la vengeance, ſe comblerent de marques d'eſtime & firent une alliance qui auroit été inviolable ſi des courtiſans flateurs & perfides n'euſſent perſuadé à Alfon & à Alger d'aller ſurprendre les trois freres Suédois. Ces deux princes peu ſenſibles aux devoirs d'une amitié que les ſermens devoient rendre reſpectable, attaquerent deux des freres Suédois, qui ne s'y attendant pas périrent, en ſe défendant neantmoins avec le plus grand courage ; leurs vaiſſeaux furent pris. Celui de ces freres qui ſurvécut ne laiſſa pas leur mort impunie ; il chercha Alfon & Alger & tomba bruſquement ſur eux avec ſa flotte : il s'empara de leurs vaiſſeaux, il les prit eux-mêmes & leur fit payer par leur ſang celui qu'ils avoient ſi injuſtement fait répandre.

Omund, quarante-ſeptieme Roi, voulant épouſer la fille de Ringon, roi de Norwege, princeſſe d'une rare beauté, & n'ayant encore fait aucune action d'éclat pour la mériter, ce qu'exigeoit l'uſage de ce tems-là ; déclara la guerre à Ringon afin que témoin de ſa valeur, il pût le croire digne de ſa fille. Il mit en mer une grand nombre de vaiſſeaux avec leſquelles il alla faire quelque dégât dans la Norwege. Ringon, alors en Irlande, au bruit de ces hoſtilités accourut, lorſqu'Omund, pour l'empêcher de rentrer dans ſes états, alla au devant de lui avec ſa flotte dans laquelle il y avoit un vaiſſeau d'une énorme grandeur : le combat fut des plus vifs. La nuit ſépara les deux flottes qui ſe retirerent fort endommagées. Omund s'étant fortifié d'un ſecours d'hommes & de vaiſſeaux recommença le combat, & dans le tems que la victoire alloit ſe déclarer pour lui, Ringon qui ſe ſentit bleſſé à mort le fit appeller, & le trouvant à cauſe de ſa valeur digne de ſa fille, la lui donna en mariage, après quoi il mourut. Au. J.C. 331.

Siward, quarante-huitieme Roi, eut à ſoutenir la guerre

An. J. C. 341. que lui fit Gothar, roi de Suede, pour une prétendue injure. Il ſe mit en mer & alla chercher le monarque Suédois ; il le rencontra à la hauteur de l'iſle de Séelande, mais il fut battu.

An. J. C. 351. Jarmeric, cinquantieme Roi, remporta ſur mer une grande victoire ſur les Vandales : il ſe ſignala auſſi ſur l'Ocean, où avec une flotte conſidérable, il dépouilla quatre freres qui exerçoient la piraterie avec un grand nombre de vaiſſeaux.

An. J. C. 378. Sous Snion, cinquante-troiſieme Roi, il y eut une grande famine en Danemark cauſée par les guerres. On propoſa d'abord contre ce terrible fléau, de tuer les vieillards, les femmes, les enfans, les invalides, & de ne conſerver que les hommes qui étoient en état de porter les armes. Une femme de diſtinction touchée d'une réſolution ſi barbare, ouvrit un avis plus humain, qui fut de faire tirer au ſort pour faire ſortir du royaume la neuvieme famille. Son conſeil fut ſuivi, & on prétend que le ſort tomba ſur ſes deux enfans, qui ſe firent les chefs de ceux qui ſortirent. Ils allerent établir une colonie dans l'iſle de Bornholm & dans celle Gothland, où ils prirent le nom de Lombards : ils quitterent cette iſle & ſe tranſplanterent dans celle de Rugen ; ils percerent enſuite juſqu'en Italie où ils fonderent le fameux royaume des Lombards que poſſéda Charlemagne lorſqu'il ſe fut emparé des états du roi Didier. Les auteurs ne ſont pas bien d'accord ſur ces faits ni ſur le tems où on prétend qu'ils ſe ſont paſſés.

On parle de deux fameuſes navigations d'un certain Gormon qu'il faudroit ſuppoſer le cinquante-ſixieme Roi. Mais tout ce qu'on rapporte de ce prétendu prince ſent trop la fable pour que nous en rappellions la moindre circonſtance.

An. J. C. 516. Gotilac ou Cochiliac, cinquante-ſeptieme Roi, parut ſur l'Ocean Germanique avec une flotte nombreuſe & fit une deſcente ſur les terres du roi d'Auſtraſie ; il entra par l'embouchure de la Meuſe, il alla ravager tout le pays qui eſt entre cette riviere & le Rhin, & chargea ſes vaiſſeaux de priſonniers & de butin. Thierry, roi de France,

France, fit partir contre lui ſon fils Theodebert âgé de dix-huit ans avec une flotte. Aux approches de ce jeune prince, le roi de Danemark fit promptement rembarquer ſes gens. Il étoit encore à terre où il étoit reſté pour couvrir l'embarquement, lorſque Theodebert vint fondre ſur les vaiſſeaux Danois & les prit preſque tous; Cochiliac lui-même fut tué dans la déroute. An. J. C. 510.

Gotheric ou Godefroy, cinquante-neuvieme Roi, vivoit du tems de Charlemagne. Il étoit fort puiſſant ſur mer: ayant appris que Charlemagne s'approchoit de ſes états, il s'avança ſur les frontieres avec un corps de cavalerie & une flotte très-nombreuſe; il ne fit cependant en cette occaſion aucun uſage de ces forces. Quelques années après il arma contre Charlemagne une flotte de deux cens vaiſſeaux & fit dans ſes états une irruption, mais celui-ci ſçut en arrêter le cours. An. J. C. 702.

C'eſt ſous Hemming, ſoixante unieme Roi, que Charlemagne dînant dans une ville maritime du Languedoc, apperçut & reconnut des vaiſſeaux Danois, comme nous le diſons en parlant de la marine des François. An. J. C. 810.

Hemming étant mort ſans enfans, Siward II. & Ringon II. couſins germains lui ſuccéderent; mais ces deux princes ne furent pas long-tems en bonne intelligence; dans le tems que leur diviſion éclata, Siward équipa une flotte & fit la guerre aux Eſclavons. Ringon profita de l'abſence de ſon couſin, qui dura cinq ans, & mit en mer un grand nombre de vaiſſeaux pour lui enlever ſes états. Siward, pour les défendre, repaſſa en Danemark, croiſa dans la mer Baltique, rencontra Ringon & lui livra bataille. Celui-ci fut tué dans le combat, & Siward ſi dangereuſement bleſſé lui-même qu'il mourut peu de tems après. An. J. C. 811.

Alors les partiſans de Ringon élurent pour roi ſon fils Harald V. & ceux de Siward, Regner ſon fils. Ces deux princes, héritiers de la jalouſie de leurs peres, ne furent pas long-tems à la faire éclater. Ils ſe firent la guerre, & la fortune ſe déclara pour Harald; ſon concurrent ſortit du Danemark & alla courir les mers. Devenu pi- An. J. C. 814.

rate, il alla piller les côtes d'Ecoſſe, d'Irlande, d'Eſpagne, & pénétra même juſqu'à Conſtantinople. Enrichi par ſes brigandages, il revint en Danemark, attaqua Harald, le battit & le chaſſa du royaume à ſon tour. Harald ſe réfugia auprès de l'empereur Louis le Débonnaire, qui lui donna un azyle & du ſecours pour reprendre ſes états. Regner alla au devant de lui avec une flotte de deux cens voiles : mais il ne put empêcher que Harald ne rentrât à la tête des troupes de l'empereur en Danemark, où il introduiſit le Chriſtianiſme, car il s'étoit fait Chrétien. Il y paſſa cependant le reſte de ſes jours aſſez obſcurément, & mourut ſans avoir rien fait d'éclatant. Les qualités militaires brillerent plus dans Regner, rien n'égala ſon courage & ſa prudence, & la fortune le ſeconda toujours.

An. J. C. 840. Pendant qu'il ravageoit les côtes de l'Archipel, Hella qu'il avoit déthroné & chaſſé de l'Angleterre, s'étoit rendu maître de l'Irlande & avoit fait paſſer au fil de l'épée tous les Danois qui s'y étoient trouvés. Regner, pour en tirer vengeance, arma une flotte & alla attaquer Hella. Cette entrepriſe fut la premiere qui lui réuſſit mal, auſſi fut-elle la derniere ; car il fut pris & mis dans un cachot où il mourut.

Regner laiſſa trois enfans qui réſolurent de venger la mort de leur pere. Siward, l'un d'eux, s'approcha avec une flotte des états de Hella, & fut joint par ſes deux freres qui lui amenerent un renfort de quatre cens voiles. Avec ces forces réunies, Hella fut attaqué, battu & fait priſonnier. On lui fit payer par un cruel ſupplice la mort qu'il avoit cauſée à Regner. Les freres vengés prirent le parti de ſe retirer chez eux.

An. J. C. 850. Pendant cette guerre, les Danois agités par des troubles domeſtiques avoient partagé leur royaume entre deux princes. Les enfans de Regner, pour recouvrer leur héritage uſurpé, firent voile vers le Danemark avec une flotte de dix-ſept cens vaiſſeaux. Leurs concurrens ne purent tenir contre un ſi formidable appareil de guerre, que la valeur rendoit encore plus terrible ; ils furent défaits, & les princes Danois ajouterent au titre de la naiſſance

le titre de conquête. Siward obtint de le poſſéder ſeul de ſes deux freres qui étoient déja établis dans d'autres royaumes.

Siward III. laiſſa un fils en très-bas âge & trop foible pour ſe ſoutenir ſur un throne qui lui fut diſputé par un puiſſant compétiteur. Ce fut Eric I. qui ſe fit reconnoître roi de Danemark à la tête d'une puiſſante armée. Tranquille poſſeſſeur de la couronne, il ſe mit à courir les mers, exerçant le métier de pirate.

Il eut pour ſucceſſeur Eric II. pendant le regne duquel les Danois armerent puiſſamment ſur mer pour ravager pluſieurs royaumes dont ils étoient devenus la terreur. Ils allerent en Angleterre, paſſerent le détroit de Gibraltar, remonterent le Rhône, & chargés de butin ils ſe remirent en mer & firent voile vers l'Italie. Ils exercerent leurs brigandages ſur les côtes de la Ligurie : s'y étant chargés des plus riches dépouilles, ils ſe replierent ſur la France où ils firent alliance avec Charles le Chauve qui leur céda la ville de Chartres. L'empire ne fut point à couvert des incurſions de ces dangereux barbares ; ils y firent de fort grands ravages.

An. J. C. 873. Sous le regne de Canut I. ſoixante-neuvieme Roi, Rollon prince Danois, grand capitaine, qui réuniſſoit dans ſa perſonne la prudence & la valeur, ſe trouvant trop à l'étroit dans ce qu'il poſſédoit en Danemark, prit la réſolution de ſe répandre au dehors. Il arma une flotte nombreuſe & fit voile vers l'Angleterre, où la fortune favoriſa peu ſes deſſeins : il prit enſuite la route de France ; mais une tempête le jetta du côté de la Zélande. Il s'y établit d'abord dans l'iſle de Walcheren. Mais la multitude d'ennemis qu'il eut ſur les bras l'obligea de quitter ce pays. Il rabattit ſur la France, entra dans la Neuſtrie par la Seine, monta juſqu'à Rouen & s'y établit : il s'empara de Bayeux d'Evreux & de quelques autres places ; il remonta de même la Loire & la Garonne, portant de toutes parts la terreur & l'épouvante. Charles le Simple voyant ſes états épuiſés & déſolés par les courſes de Rollon, préféra une alliance avec lui à la guerre. Il lui céda

la Neuſtrie dont il s'étoit emparé, & que l'on a appellée depuis Normandie, parce qu'elle étoit occupée par des nations du nord.

Harald VI. du nom, ſoixante-quinzieme roi de Danemark, informé que les François étoient ſur le point d'enlever la Normandie à Richard ſon parent & l'un des deſcendans de Rollon, fit ſur mer un armement conſidérable. An. J. C. 940. Il parut avec ſa flotte à l'embouchure de la riviere de Dive en baſſe-Normandie : il mit ſes troupes à terre, reprit toutes les places que Richard avoit perdues, & le rétablit glorieuſement dans tout le pays qui avoit été cédé à Rollon ſon ayeul. Après ces exploits il remonta ſur ſa flotte & fit voile vers le Danemark.

Harald ne ſortit pas ſi heureuſement de la guerre que lui fit ſon fils Suenon. Il l'avoit eu d'une fille de baſſe naiſſance qu'il avoit vue en Fionie & qu'il avoit laiſſée enceinte ſans le ſçavoir. Quand cet enfant lui fut produit, il le deſavoua. Suenon devenu grand, par le conſeil de Palnatok qui l'avoit nourri, alla trouver Harald & le pria de le reconnoître. Le Roi ne lui ayant point donné de reponſe favorable, il lui demanda trois vaiſſeaux avec des hommes pour les monter. Harald, qui crut s'acquiter par-là de ce qu'il pouvoit devoir à ce jeune homme, lui accorda ce qu'il demandoit, & lui ordonna en même tems de ne jamais reparoître devant lui. Suenon reçut de ſon nourricier un pareil nombre de vaiſſeaux, alla faire le métier de pirate dans toutes les mers dépendantes de ſon pere, & ſur la fin de l'été il ſe retira en Fionie chargé d'un riche butin.

Au printems ſuivant Suenon toujours guidé par les conſeils de Palnatok, alla demander à ſon pere avec une fermeté qui l'étonna ſix vaiſſeaux ; Harald ébranlé par la hardieſſe menaçante de Suenon, lui accorda les ſix vaiſſeaux qu'il lui demandoit. Celui-ci fortifié de ſix autres vaiſſeaux que lui donna Palnatok, alla faire un affreux dégât ſur toutes les côtes du Danemark. Ses courſes étant finies, il alla demander douze vaiſſeaux à ſon pere que ſur le refus qu'il lui en fit il défia au combat. Harald intimidé

par la fierté de ce jeune audacieux, aima mieux lui accorder ſa demande que d'entrer en guerre avec lui. Suenon joignit aux douze vaiſſeaux que ſon pere lui donna douze autres vaiſſeaux qu'il reçut de Palnatok, & avec ces vingt-quatre navires il alla ravager le Danemark avec plus de fureur qu'auparavant. Harald animé par les cris de ſes peuples deſolés, équipa une flotte de quarante vaiſſeaux, ſe mit en mer & alla chercher Suenon. Il le rencontra devant l'iſle de Bornholm : mais la nuit étant ſurvenue, il ne put l'engager au combat. Le lendemain il lui livra la bataille qui dura pendant toute la journée. La valeur & la perte furent égales des deux côtés, car il en couta douze vaiſſeaux à chaque parti. Suenon qui avoit moins de vaiſſeaux que ſon pere, ſe trouvant affoibli par la perte qu'il venoit de faire, ſe retira dans le fond d'un golfe où Harald l'enferma par une eſtacade de vaiſſeaux qu'il fit former à l'entrée : mais Palnatok vint au ſecours de Suenon avec vingt-quatre navires. Il avoit mouillé ſans être apperçu derriere un des caps qui formoient ce golfe ; étant deſcendu à terre il apperçut Harald couché ſur ſon manteau, il lui tira une fleche & le tua : par ce coup, il fraya à Suenon un chemin au throne de ſon pere. Palnatok n'avoit noué toute cette intrigue que pour venger la mort de ſon oncle que Harald avoit fait aſſaſſiner. An. J. C. 980.

Suenon ne fut pas plutôt affermi ſur le throne de ſon pere, qu'il entra en guerre avec le roi de Norwege à l'occaſion de Sigride belle-mere du roi de Suede, comme je le marquerai dans l'hiſtoire de la marine des Suédois. Les hoſtilités de Suenon contre l'Angleterre occuperent une grande partie de ſon regne & furent principalement de ſon goût. Je n'en ai rapporté que peu de choſe dans l'hiſtoire de la marine des Anglois. Je vais les détailler ici davantage. Ethelred, roi des Anglois, étoit un prince que ſes débauches rendoient fort mépriſable à ſes ſujets & peu redoutable à ſes voiſins. Sa vie oiſive & molle attira les Danois dans ſes états où ils pénétrerent fort avant. Le ſuccès ayant animé leur courage, ils allerent aſſouvir leur avarice juſques dans les provinces les plus reculées. Ethel-

red qui ne ſe ſentit pas aſſez de courage pour les chaſſer par la force, les fit ſortir par compoſition. Il s'engagea à leur payer un tribut, ce qui les détermina à retourner chez eux. Ce traité fait entre les rois d'Angleterre & de Danemark ne fut qu'une ſuſpenſion de guerre : car l'année ſuivante les Danois dont la piraterie étoit la paſſion dominante, retournerent en Angleterre avec une nouvelle flotte & y firent de grands ravages. Ethelred allarmé des progrès rapides que les Danois faiſoient ſur ſes états, équipa un flotte pour en arrêter le cours ; l'amiral Anglois voyant ſa flotte en préſence de celle des Danois ſe joignit à elle au lieu de la combattre & leur offrit ſes ſervices pour la conquête de l'Angleterre. Les Danois fortifiés par ce nouveau renfort pillerent & ſaccagerent une grande partie du pays. Ethelred conjura cet orage comme le premier par un tribut qu'il s'engagea de payer aux Danois, qui alors retournerent chez eux.

Ethelred, au lieu de prendre des précautions contre l'infidélité & la barbarie des habitans du nord, demeuroit dans une imprudente ſécurité & continuoit à vivre dans une honteuſe moleſſe qui le rendoit inſupportable à ſes ſujets. Suenon qui ne perdoit point de vue la conquête de l'Angleterre, profita d'une circonſtance ſi favorable. Il mit en-mer une flotte conſidérable & alla jetter l'ancre ſur la côte orientale de cette iſle. Il n'eut pas plutôt mis ſes troupes à terre qu'il s'empara ſans obſtacle de pluſieurs provinces & alla mettre le ſiége devant la ville de Londres : il ne put cependant la forcer, le courage des habitans qui ſe battirent en deſeſpérés la deroba à ſa valeur. Pour ſe dédommager il alla mettre d'autres provinces ſous ſon obéiſſance. Ethelred vint encore à bout de ſauver le reſte de ſes états à prix d'argent ; il donna à Suenon une groſſe ſomme qui le détermina à rentrer en Danemark.

An. J. C. 1002. Si Ethelred ne put montrer de la valeur aux Danois, il leur donna une grande preuve de cruauté : il fit égorger dans une même nuit tous ceux de cette nation qui étoient reſtés dans ſes états, ſans aucun égard pour l'âge ni

pour le ſexe. Suenon ne fut pas long-tems à venger le maſſacre des ſiens. Il fit voile en Angleterre où il pilla, brûla & ſaccagea les plus belles provinces. Les Anglois dont le courage avoit été allumé par tous ces ravages lui livrerent une bataille dans laquelle ils furent preſque tous taillés en pieces. Quelques affaires rappellerent Suenon en Danemark : mais il en repartit bientôt pour retourner en Angleterre où il commit de nouvelles cruautés. Les miſeres qui déſoloient cet infortuné royaume réveillerent un peu Ethelred ; il mit une armée ſur pié contre les Danois ; mais retombant bientôt dans ſa moleſſe naturelle, il eut recours à ſon moyen ordinaire, je veux dire, à un gros tribut pour faire ſortir Suenon, qui revint encore deux fois, juſqu'à ce qu'enfin les Anglois épuiſés de force & d'argent & ſentant la foibleſſe du gouvernement, crurent devoir reconnoître & reconnurent en effet ce conquérant pour leur roi, qui obligea bientôt Ethelred à aller chercher un azyle en Normandie chez le duc ſon beau-frere. Suenon mourut quelque tems après. An. J. C. 1002.

La verité de l'hiſtoire des tems qui ſuivirent ſe trouve fort enveloppée : je ne me flatte pas de la bien démêler ; je vais ſeulement rapporter ce qui réſulte de plus vraiſemblable, de la lecture de tous les auteurs Aprés la mort de Suenon, les Anglois rappellerent Ethelred : il ſe rendit en Angleterre avec des troupes que lui donna le duc de Normandie. Il y fut reçu avec de grandes démonſtrations de joie, & y fut reproclamé roi. Canut, fils de Suenon, après la mort de ſon pere, ayant raſſemblé des vaiſſeaux, fit voile vers le Danemark dont ſon frere Harald occupoit le throne.

Il auroit été bientôt le ſujet d'une grande inimitié & d'une rupture entre les deux freres, ſi Canut ne fût venu à former des projets ſur l'Angleterre. Il s'en promit d'autant plus facilement la conquête, qu'il y avoit des intelligences. Aidé des forces que lui donna ſon frere qui étoit ravi de l'éloigner, il partit des ports de Danemark avec une flotte de mille vaiſſeaux * bien équipés & chargés de

* D'autres n'en comptent que deux cens.

troupes de débarquement, il alla faire ſa deſcente en Angleterre ; il y mit tout à feu & à ſang & y affermit enfin ſa domination. Il renvoya ſa flotte en Danemark où il ſe rendit lui-même quelques tems après & revint enſuite en Angleterre.

An J.C.1017. Canut penſa ſérieuſement à faire valoir les droits qu'il croyoit avoir ſur le royaume de Norwege. Il y envoya une flotte conſidérable : mais ſes vaiſſeaux furent diſperſés & ſes troupes maltraitées. Ce mauvais ſuccès ne le rebuta point, il y retourna l'année ſuivante & tout réuſſit au gré de ſes deſirs. A peine fut-il entré dans la Norwege qu'il en fut proclamé ſouverain. Après cette révolution, Canut repaſſa en Angleterre : mais pendant cette abſence le roi de Norwege remonta ſur le throne avec autant de facilité qu'en avoit eu Canut à l'uſurper. Olaüs, c'étoit le nom de ce roi, étant mort, Canut retourna en Norwege avec une flotte de cinquante vaiſſeaux & ſe fit de nouveau reconnoître roi par les états du royaume. Il ſe vit alors maître de l'Angleterre, du Danemark, de la Norwege & d'une partie de la Suede. Pour conquerir auſſi l'Ecoſſe, il y envoya deux flottes nombreuſes, mais ſans ſuccès.

An. J.C.1036 La derniere expédition de Canut ſe fit en Normandie : il y paſſa avec une puiſſante flotte & il y mourut. Son fils monta après lui ſur le throne d'Angleterre. Il ſe nommoit Horde Canut ; il mourut ſans poſtérité : le fils d'Ethelred fut mis à ſa place, & par cette diſpoſition la domination Danoiſe dans le royaume d'Angleterre ceſſa, le Danemark fut poſſédé par Magnus roi de Norwege. Il y aborda avec une flotte de ſoixante-douze vaiſſeaux bien armés, & fut reconnu pour Roi par toute la nation. Magnus ne voulant point quitter la Norwege, envoya en Danemark pour viceroi Suenon. C'étoit un jeune prince, doué des qualités les plus capables de ſe faire aimer & eſtimer. Il réunit ſans peine les cœurs & les eſprits des Danois en ſa faveur, & s'en fit reconnoître Roi. Magnus arma puiſſamment contre Suenon ; après pluſieurs attaques qui ne furent point déciſives, Magnus avec une armée navale alla chercher Suenon qui commandoit la ſienne. Les deux

deux flottes ſe battirent avec un acharnement égal. Suenon ayant eu ſon vaiſſeau ſi vivement attaqué qu'il étoit ſur le point de couler bas, fut obligé de paſſer ſur un autre, cet échec découragea tellement ſes gens qu'il fut battu. Il lui en couta cinq vaiſſeaux & beaucoup de monde; il ſe retira dans les ports de Zélande. Sa fuite remit Magnus en poſſeſſion du throne de Danemark. An.J.C.1045.

Les affaires de Magnus l'ayant appellé en Norwege, Suenon profita de ſon abſence & rentra en Danemark où il fut bien reçu. Au premier bruit de cette révolution Magnus ſe mit en mer & rencontra la flotte de Suenon plus nombreuſe que la ſienne: mais ſi Suenon avoit plus de vaiſſeaux, Magnus en avoit de meilleurs & des troupes plus aguerries. Le combat entre leurs flottes s'engagea ſur le ſoir, & on paſſa toute la nuit à ſe tirer des fleches. Au point du jour on recommença avec une fureur égale; mais avec un ſuccès différent. Suenon fut encore battu & obligé de s'enfuir. Magnus le pourſuivit &, revint chargé de riches dépouilles. Sa victoire rendit les affaires de Suenon deſeſpérées: mais ſa mort qui arriva bientôt après, remit à ce dernier pour la troiſieme fois la couronne de Danemark ſur la tête. An J.C.1046. An J.C.1048.

Harald, oncle de Magnus, arma puiſſamment ſur mer pour faire valoir ſes droits ſur cette couronne: il fit deux deſcentes & de grands ravages en Danemark. Suenon, de ſon côté, équipa une flotte & invita ſon rival à décider leur différend par un combat naval. Harald y conſentit & ſe trouva au rendez-vous: mais Suenon y manqua. Harald continua ſes ravages & chargea ſoixante vaiſſeaux d'un riche butin.

Suenon mit alors en mer une formidable flotte: alla chercher l'ennemi & le rencontra. Harald dont les vaiſſeaux étoient extremement chargés de butin & d'équipages, ſe voyant peu en état de tenir contre une flotte fraîche & bien montée, prit la fuite; & lorſqu'il ſe voyoit ſerré de près par l'ennemi qui le pourſuivoit, il lâchoit une partie de ſon riche butin pour amuſer les Danois. Suenon, s'appercevant de l'artifice, le fit connoî- An.J.C.1050.

An. J. C. 1050. tre à ſes ſoldats qui ne donnerent plus dans ce piege. Harald alors employa une autre ruſe, il fit vuider tous les tonneaux de biere & de farine de ſa flotte, fit attacher deſſus les priſonniers qu'il avoit faits, & les fit jetter dans la mer : leurs cris attendrirent les Danois, qui aimerent mieux ſauver leurs compatriotes que de continuer la pourſuite de leurs ennemis ; ce qui donna à Harald le tems de ſe ſauver.

An. J. C. 1051. Au printems ſuivant les Norwegiens ſe remirent en mer, Suenon alla au devant d'eux avec une flotte de trois cens voiles. Les Norwegiens furent d'abord épouvantés d'un ſi grand nombre de vaiſſeaux : mais raſſurés par un diſcours que Magnus prononça avec beaucoup de fermeté, ils ſe diſpoſerent au combat. Magnus donna le commandement de ſon aîle droite & ſon aile gauche à deux de ſes généraux, & ſe mit au corps de bataille. Suenon obſerva le même ordre. Dans chaque armée, il y avoit, outre les aîles & le corps de bataille, des vaiſſeaux qui étoient ſans rang, & deſtinés uniquement à porter du ſecours ſuivant le beſoin. Ce fut par ces vaiſſeaux que commença l'affaire : celui qui commandoit ceux de Norwege attaqua & repouſſa ſi vivement les Danois, qu'il les mit en déroute, il les auroit défaits entierement, ſi averti que l'aîle droite qu'il avoit à couvrir étoit en danger, il n'eût accouru pour la remettre. Le plus fort du combat ſe paſſa pendant la nuit ; à la pointe du jour la confuſion ſe trouva parmi les vaiſſeaux de Suenon : Harald qui s'en apperçut tomba bruſquement ſur ſon vaiſſeau qu'il avoit en tête & s'en rendit le maître. Tous ceux qui le montoient périrent les armes à la main, ce qui fit croire aux Danois la mort de Suenon, qui pourtant s'étoit ſauvé ſeul, & jetta parmi eux la conſternation, pendant que l'ardeur des Norwegiens augmenta ſi bien qu'ils mirent leurs ennemis en fuite & remporterent ſur eux une victoire complete ; elle ne fut pourtant pas déciſive, les vainqueurs ayant preſque autant perdu que les vaincus. C'eſt pourquoi les deux rois voyant qu'ils ne ſe battoient qu'à pure perte, préférérent à la continuation de la guerre un traité de pacification.

Suenon jouiſſoit du repos lorſque les Anglois mécontens de leur roi, lui offrirent la couronne. Flaté de ces diſpoſitions, il leur envoya une flotte de trois cens vaiſſeaux. Le général Danois fit d'abord de rapides progrès : mais gagné par l'argent & les préſens du roi d'Angleterre, il remonta ſur ſes vaiſſeaux & retourna en Danemark. An. J.C. 1069.

Harald ſuccéda à Suenon ; mais il ne regna pas longtems. Canut après lui, ſe vit à peine ſur le throne de Danemark qu'il forma le projet de conquérir l'Angleterre ; il fit un prodigieux armement pour cette entrepriſe, mais elle échoua.

Ces deux derniers rois étoient fils de Suenon : quatre autres de ſes enfans leur ſuccéderent, & après eux régna Eric IV. Il avoit été chef d'une révolte excitée contre Nicolas, le dernier des enfans de Suenon à qui il ſuccédoit, & avoit remporté ſur ſa flotte une victoire ſignalée. A peine fut-il ſur le throne qu'il ſe vit inquiété par les Vandales. Il alla contre eux avec une flotte de 1100. vaiſſeaux, & mit tout à feu & à ſang dans leur pays. An. J.C. 1085.

Eric porta enſuite ſes armes en Norwege contre le roi Magnus qui avoit répudié ſa niece : il s'y rendit avec ſa flotte, & prit une ville qu'il pilla, raſa & brula. L'année ſuivante il fit voile en Norwege avec une nouvelle flotte : il battit Magnus & le fit priſonnier. Il employa encore ſa flotte la même année à appaiſer une ſédition élevée contre lui. Peu de tems après il fut aſſaſſiné dans une conſpiration. Au J.C. 1136.

Eric V. du nom fut proclamé roi : il fut d'abord obligé d'avoir toujours les armes à la main : mais dès-qu'il eut diſſipé ſes ennemis, il ſe livra à une ſi grande oiſiveté, qu'il devint mépriſable à ſes ſujets.

Les Vandales en profiterent & ſe repandirent dans la mer Baltique. Après s'être préſenté devant eux, il n'eut pas ſeulement la force de faire bonne contenance, car il prit la fuite : quelques autres diſgraces jointes à celle-ci, le degouterent du monde, & lui firent quitter le ſceptre pour ſe retirer dans un monaſtere. An. J.C. 1144

Le Danemark après la retraite de ce prince ſe trouva déchiré par deux factions, celle de Canut, & celle de

An J.-C. 1144. Suenon, qui ſe diſputerent la couronne. Chacun avoit un nombreux parti & des vaiſſeaux en mer. Ils ſuſpendirent néantmoins leurs hoſtilités & unirent leurs forces contre les Sclaves qui faiſoient dans le pays d'épouvantables ravages : mais la jalouſie de ces deux compétiteurs empêcha le ſuccès qu'ils s'étoient promis. La flotte de Suenon fut ſurpriſe par les Rugiens ; Canut perdit auſſi beaucoup de vaiſſeaux. Les actes d'hoſtilités recommencerent entre les deux rivaux, & l'avantage reſta à Suenon qui força Canut de ſortir du royaume.

Les Vandales donnerent auſſi de l'occupation à Suenon : il les repouſſa d'abord lui-même avec vigueur, & dans la ſuite, permit à tous ſes ſujets d'exercer la piraterie, croyant inſtituer par-là le véritable remede contre les entrepriſes de ces brigands. Pluſieurs perſonnes ſe livrerent effectivement à ce métier : il ſe forma une compagnie d'armateurs qui s'établirent des maximes & des loix pour rendre les courſes ſures, ou du moins pour en diminuer les dangers : par exemple, ils ne chargeoient leurs vaiſſeaux que de choſes exactement néceſſaires ; ils veilloient beaucoup & mangeoient peu ; toujours alertes & attentifs, ils n'étoient jamais ſurpris ; jamais les victoires ne leur coutoient cher, car ils ne s'opiniâtroient point à les remporter. Ils partageoient également les priſes, & le premier du vaiſſeau n'avoit pas une portion plus forte que le dernier : chaque navire n'étoit monté que de vingt-deux hommes. Ces armateurs, par l'exacte obſervation de la police qu'ils s'établirent, ſe rendirent très-redoutables, enleverent des flottes nombreuſes & ſingulierement une de 82 voiles, & firent ceſſer abſolument les deſordres & les brigandages des Vandales.

Canut ſorti du Danemark ne ſongea qu'aux moyens d'y rentrer : pour y réuſſir il ſe réunit avec Waldemar, jeune prince d'un grand mérite qui, forcé par les mauvais traitemens de Suenon, en avoit abandonné le parti.

Ces deux princes ligués armerent puiſſamment ſur mer,

obligerent Suenon à ſe retirer dans la Saxe, & ſe firent proclamer rois de Danemark.

Suenon fugitif ne perdit ni l'eſperance de regagner le ſceptre qu'on venoit de lui enlever, ni le tems pour s'y préparer. Il ſe fit des alliés, & implora ſur tout le ſecours des Vandales, ces terribles brigands, & ſes anciens ennemis, qui lui fournirent une nombreuſe & puiſſante flotte. Avec cela & les troupes de terre qu'il ſçut raſſembler, il ſe diſpoſoit à rallumer la guerre dans le Danemark, & à pouſſer ſes deux concurrens avec toute la vigueur poſſible, lorſque Waldemar conſervant le ſouvenir des maux qui n'agueres avoient déſolé le Danemark, & effrayé de ceux qui le menaçoient encore, propoſa une conférence pour travailler à la paix. La propoſition fut acceptée & Waldemar fait arbitre du traité : il décida que le royaume ſeroit partagé en trois parties égales en faveur des trois prétendans, ce qui fut exécuté. An. J.C. 1154.

Suenon ſouffrant impatiemment ſa couronne ainſi partagée, conſpira contre la vie de ſes deux rivaux ; il leur fit donner le coup dans un repas : Canut fut tué ; Waldemar s'échappa des mains des aſſaſſins, tout ſanglant & fort bleſſé. Suenon le pourſuivit avec toutes ſes forces pour ne lui pas donner le tems de ſe fortifier : mais Waldemar s'étant mis promptement en défenſe, les deux rivaux ſe trouverent chacun à la tête d'une armée. Le combat fut bientôt engagé ; Suenon fut défait, pris, & décapité. An. J.C. 1158.

Waldemar ſeul roi de Danemark mit en mer une flotte pour aller venger le royaume des ravages qu'avoient faits les Sclaves & les Vandales : mais ſon Conſeil le détermina à la faire rentrer ſans avoir rien fait. Les Vandales ayant recommencé leurs brigandages, ils forcerent Waldemar à aller contre eux. Avec une flotte de deux cens ſoixante vaiſſeaux, il fit voile vers l'iſle de Rugen : mais étant en pleine mer, & ne croyant pas pouvoir y aborder parce que le jour étoit ſur ſon déclin, il prit une autre route, ce qui lui fit manquer ſa deſcente, car il avoit le vent favorable. Il eut lieu de ſe repentir de cette faute ; la nuit ſuivante il fut ſurpris d'une tempête qui diſperſa ſa flotte ; An. J.C. 1158.

ſes vaiſſeaux furent battus pendant quatre jours, chaſſans ſur leurs ancres, & ne pouvant entrer dans aucuns ports ; il en périt beaucoup. Le vent s'étant appaiſé on remit à la voile : mais une ſeconde tempête plus violente encore s'éleva. Le roi dont le vaiſſeau faiſoit eau de toutes parts, fut obligé de monter ſur un autre : pluſieurs vaiſſeaux furent ſubmergés, d'autres ſe ſauverent dans les ports voiſins, & la flotte ſe trouva réduite à ſoixante voiles. Waldemar avec ce petit nombre alla mouiller dans une rade de l'iſle de Rugen, & fit enſuite une deſcente dans le continent qui eſt vis-à-vis de l'iſle. Pendant qu'on pilloit le pays, la flotte combattit contre les vaiſſeaux Rugiens qui vinrent l'attaquer : mais comme le nombre de ces vaiſſeaux augmentoit continuellement, Waldemar fit rembarquer ſes gens qui avoient fait un riche butin, & reprit la route de Danemark.

An.J.C.1160. Deux ans après cette expédition Waldemar en fit une autre dans la même iſle de Rugen : il débarqua du côté du Nord, ravagea le pays, recueillit un riche butin, & fit périr un grand nombre de barbares.

Son ambition étoit d'exterminer les Vandales : il fit contre eux l'année ſuivante un prodigieux armement ſur mer : il étoit compoſé de tous les vaiſſeaux que purent fournir les iſles du royaume, ce qui forma une flotte que les Hiſ-
An.J.C.1161. toriens appellent terrible. Waldemar pour aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe ſe lia avec le duc de Saxe. L'armée de terre ſe mit en marche, & étoit cotoyée par la flotte. Les Vandales effrayés ſe ſoumirent à Waldemar qui leur fit ſigner un traité, après quoi ſes vaiſſeaux retournerent dans leurs ports.

Les Rugiens ne virent pas plutôt le roi éloigné, qu'ils tinrent peu de compte des promeſſes qu'ils lui avoient faites, ce qui l'obligea au printems ſuivant à aller ravager
An.J.C.1165. encore leur pays ; il y revint dans l'automne, & fit tant de dégats dans l'iſle, que les habitans vinrent à genoux lui demander la paix qu'il leur accorda moyennant de l'argent & des otages.

Waldemar tira avantage pour la religion chrétienne

d'une nouvelle révolte, mais qui fut la derniere des Rugiens, peuple idolâtre. Il fit une deſcente dans leur iſle, en aſſiégea la ville capitale, & ſur le point de la prendre d'aſſaut il ne reçut leur humble ſoumiſſion qu'en ruinant leurs temples, briſant leurs idoles, & les diſpoſant à renoncer à l'idolâtrie. An. J.C. 1168

Il reſtoit à Waldemar à purger la mer des Pirates formidables & nombreux qui non-ſeulement troubloient la navigation, mais encore déſoloient les terres : il deſtina à cela la quatrieme partie de ſes vaiſſeaux, qui alla mouiller vers l'iſle d'Oeland. Les Danois n'eurent pas plutôt jetté l'ancre, qu'ils apprirent que des Pirates étoient dans le voiſinage avec un certain nombre de vaiſſeaux : ils les allerent attaquer ; mais pleins d'ardeur ils ſuivirent ſur la côte les Pirates qui la connoiſſoient mieux qu'eux, & où ils employoient ſouvent la ruſe d'attirer ceux qui les pourſuivoient, pour les faire échouer ou briſer. Les Danois y furent expoſés mille fois, quoique le roi qui connoiſſoit cette ruſe les eût bien prevenus d'être ſur leurs gardes à cet égard, & de ne point s'engager ; ils ne ſe tirerent de ces dangers qu'avec beaucoup de valeur & d'habileté : ils prirent enſuite le large, bloquerent les Pirates dans le port où ils s'étoient réfugiés, de peur qu'ils ne ſe ſauvaſſent pendant la nuit, & le lendemain firent une deſcente, attaquerent les Pirates qui s'étoient retranchés, & les taillerent tous en pieces : enrichis de leur butin ils reprirent la route de Danemark. An. J.C. 1169. An. J.C. 1171.

Waldemar ſe vit encore forcé de mettre en mer une flotte conſidérable contre les Vandales, mais elle n'eut point d'autre part dans cette expédition que de tranſporter des troupes & de reſſerrer la flotte des Vandales dans les ports de Pomeranie.

Waldemar fit encore quelques expéditions dans leſquelles il ne fit uſage de ſes vaiſſeaux que pour le tranſport des troupes : il mourut occupé d'une nouvelle entrepriſe contre les Vandales. Il fut un des plus grands rois qu'ait eus le Danemark : il ſeroit difficile de dire ce qui éclata le plus en lui des vertus morales ou des vertus An. J.C. 1172.

militaires. Il emporta les regrets de toute ſa nation. Deux fils, Canut & Waldemar, lui ſuccederent l'un après l'autre.

Canut dès le commencement de ſon regne eut un démêlé avec l'empereur Frederic Barberouſſe, à l'occaſion de l'inveſtiture de la principauté des Vandales. L'empereur vouloit que Canut ſe rendît auprès de lui pour la recevoir, ce que celui-ci refuſa : l'empereur irrité, chercha les moyens de ſe venger, & ſe ſervit pour ne pas le faire ouvertement, de Rogiſlas duc de Pomeranie qu'il engagea à lui faire la guerre. En effet celui-ci aſſembla une flotte de cinq-cens vaiſſeaux, & alla ſe préſenter devant l'iſle de Rugen, dans l'eſpérance de la réduire bientôt : mais il trouva les habitans ſur leurs gardes. Abſalon archevêque de Lunden, grand homme de guerre qui avoit rendu des ſervices conſiderables à Waldemar, averti des deſſeins de Rogiſlas, avoit raſſemblé tous les vaiſſeaux qu'il lui avoit été poſſible de trouver, & s'approcha des Pomeraniens. Comme ils alloient faire leur deſcente dans l'iſle de Rugen, un brouillard épais leur cacha ſon arrivée juſqu'à ce qu'il fût auprès d'eux, encore les ennemis prirent-ils ſes vaiſſeaux pour une flotte auxiliaire. Abſalon profita d'une ſi belle occaſion : il tomba ſur les ennemis avec tant d'impétuoſité qu'il les mit d'abord en fuite. Dix-huit de leurs plus gros vaiſſeaux ſe ſervirent mutuellement d'écueil, & périrent avec leurs équipages, d'autres furent pris ſans réſiſtance. Abſalon avec ſept navires fondit ſur le gros de la flotte de Rogiſlas & tint ſi belle contenance, que près de cent vaiſſeaux furent abandonnés. Trente-cinq vaiſſeaux chargés de toute la nobleſſe de Pomeranie ſe préſenterent deux fois devant Abſalon qui les mit deux fois en fuite. Ils furent obligés à la fin pour ſe dérober à ſa pourſuite, de jetter leurs chevaux & leurs armes dans la mer. Ce grand capitaine ne ceſſa de combattre que quand la nuit ne le lui permit plus : il rejoignit alors ſa flotte, abandonnant le pillage à ſes troupes. Toute la flotte ennemie tomba entre les mains des vainqueurs, à la reſerve de dix-huit vaiſſeaux qui furent

An. J.C. 1186.

rent submergés, & de trente-cinq qui prirent la fuite. Cette défaite affoiblit si fort les Vandales & les Sclaves que dans la suite ils ne purent rien entreprendre contre le Danemark. Canut pour profiter de cette grande victoire fit partir une seconde flotte qui après avoir ravagé la Vandalie orientale, retourna en Danemark, & ensuite une troisieme, des plus formidables, puisqu'elle étoit d'environ sept-cens vaisseaux & quatre-vingt mille hommes de troupes, dont les expéditions se bornerent à forcer deux villes, Stetin & Wolgast, dans lesquelles on mit de fortes garnisons. Canut fit encore quelques armemens sur mer, mais ils ne servirent qu'à transporter des troupes. Il mourut quelque tems après fort regretté. An. J.C.1202.

Waldemar remplaça dignement son frere. Ce prince eut d'abord quelques guerres à soutenir où la marine ne fut employée que pour le transport des troupes. Il porta ensuite ses armes en Livonie où il conduisit une flotte de cinq cens vaisseaux & d'autant de petits batimens : il y remporta une grande victoire & se soumit tout le pays. Le comte de Schwerin lui fit dans la suite éprouver quelques traverses dont il ne put se venger : mais il n'en mourut pas moins comblé de gloire. An J.C.1219. An J.C.1241.

Waldemar avant que de mourir avoit partagé ses états à trois enfans, croyant par cette disposition assurer leur tranquillité & prévenir tout trouble dans son royaume·mais ce fut le partage même qui en occasionna. Eric étoit bien entré sur le thrône sans obstacles, mais il n'y jouit pas du repos. Ses freres se liguerent contre lui & lui firent une guerre cruelle dont il fut victime : son frere Abel le surprit, & le fit couper la tete.

Souillé du sang de son frere, Abel monta sur le thrône, & peu de tems après d'une mort digne de sa cruauté. Avant d'entreprendre une guerre contre les Frisons il fut mis en fuite, en se sauvant il s'enfonça si profondément dans la boue, qu'il ne put s'en retirer : il y fut impitoyablement égorgé. Pendant son regne il ne se passa rien de célebre sur mer. An. J.C.1250. An. J.C.1251.

Christophle frere d'Abel en prenant sa place se trouva un nombre infini d'ennemis : les Rois de Suede & de Nor

wege se liguerent contre lui. Les Norwegiens avec une flotte de trois cens vaisseaux ou de six-cens selon quelques uns, vinrent ravager & piller les côtes de la Hallande. Les comtes de Holstein & de Brandebourg l'attaquerent d'un autre côté la flotte de Lubec pour favoriser leur invasion vint infester la côte de Scanie ; & un seigneur nommé Meldorp desoloit le cœur du royaume. Quelques princes de l'empire touchés des malheurs du Dannemark
An. J.C. 1254. menagerent une paix générale : Christophle après vécut peu & laissa la couronne à son fils.

Eric, roi à l'age de dix ans, eut de grands démêlés avec le clergé de son royaume. Jarimar prince de Rugen qui
An. J.C. 1259. en soutenoit le parti, arma une flotte & fit une descente en Zelande, où il tailla en pieces les troupes du roi. Enflé de ce succès il marcha droit à Copenhague, qu'il prit d'assaut, en fit raser la forteresse, & alla s'emparer de l'isle de Bornholm : mais dans le tems qu'il se disposoit à retourner dans son isle chargé de riches dépouilles, il fut tué d'un coup de couteau par une femme. Pendant la minorité du roi la Reine mere gouverna l'état : sous sa majorité il ne se passa rien de considérable sur mer. Ce prince périt d'une mort tragique, car il fut assassiné au milieu
An. J.C. 1286. de sa cour par ses propres gardes.

Eric son fils lui succéda à l'âge de douze ans. La recherche des meurtriers de son pere occupa les commencemens de son regne. Il eut à soutenir les hostilités du roi de Norwege qui envoya à quatre fois différentes une flotte, ravager ses états. Waldemar duc de Sléeswig vint aussi les insulter avec une flotte considérable, mais il ne le fit pas impunément : Eric arma & alla au devant de lui. Il le rencontra dans le détroit de Gronsundt. Le roi de Dannemark
An. J.C. 1295. remporta enfin la victoire long-tems disputée : les vaisseaux de Waldemar furent dispersés, quelques uns pris & d'autres coulés à fond.

La souveraineté de la ville de Rostok fut offerte à Eric par le comte Nicolas qui en étoit possesseur & qui se rendit son vassal pour se ménager de l'appui contre les Margraves de Brandebourg qui lui faisoient la guerre.

Eric ravi de pouvoir recouvrer un pays qui avoit été soumis à ses prédécesseurs, passa avec une flotte nombreuse dans la Vandalie. Pour empêcher les habitans de Rostok de tirer des secours de la mer Baltique, & les contenir, il fit construire une forteresse à l'embouchure de la riviere de Warnow. An. J.C. 1301.

Le roi invita à Rostok plusieurs princes de l'empire pour leur donner un spectacle de Tournois : mais les habitans de Rostok en ayant pris ombrage, refuserent l'entrée de leur ville à ces Seigneurs, ce qui obligea Eric à faire célébrer la fête dans le voisinage. Le Roi mécontent de ce procédé, de retour dans ses états, prépara une puissante flotte sur laquelle il partit pour aller faire le siége de Rostok : il s'en tint néantmoins seulement à fermer tout-à-fait le port de cette ville en faisant enfoncer des vaisseaux remplis de pierres à l'embouchure de la riviere, & construire deux forteresses pour en défendre les approches. Eric ne fut pas plutot retiré, que les habitans de Rostok s'emparerent des forteresses bâties à l'entrée de leur riviere, les démolirent & construisirent à leur place une tour où ils mirent garnison : ils dégagerent l'embouchure de leur riviere, se liguerent avec leurs voisins, mirent une flotte en mer, avec laquelle ils allerent ravager des isles & des côtes soumises au roi de Danemark, & s'en retournerent chargés de butin. Eric partit bientôt après avec une flotte puissamment armée : il s'empara de la tour bâtie à l'embouchure de la riviere, & y fit élever quatre ouvrages bien fortifiés, après quoi il fit le siége de la ville. Dans le temps qu'il la pressoit vivement, des évenemens imprévus l'obligerent de repasser en Danemark : mais comme le siége n'en devoit pas être pressé avec moins de vigueur, les habitans implorerent sa clemence, & ce prince plein de bonté se contenta de leur soumission. Av. J.C. 1311.

Le roi de Danemark aussi fidele à ses alliés que rendre à ses sujets, envoya une flotte à Witislas prince de Rugen qui l'avoit reçu sous sa protection. Les habitans de Stralsund commettoient des hostilités contre ce prince : mais le secours d'Eric les fit bientôt cesser. An. J.C 1314.

An. J. C. 1319. Eric mourut après trente-trois ans d'un regne qui parut trop court à ſes ſujets. Comme il ne laiſſoit point d'enfans, il exhorta les Grands du royaume à ne pas faire tomber l'élection d'un ſucceſſeur ſur Chriſtophe dont il connoiſſoit l'incapacité. Ce fut pourtant lui qui fut placé ſur le thrône, mais à des conditions qui bornoient ſon autorité, & qu'il viola quand il fut le maître, non ſans exciter la révolte de ſes ſujets. Ils firent une ligue contre lui & ſon fils qu'il venoit d'aſſocier à la royauté, les en déclarerent déchus, & coururent de toutes parts aux armes. Chriſtophe envoya ſon fils vers eux afin de les calmer: mais celui-ci fut enveloppé & fait priſonnier. Chriſtophe outré de cette injure ſe fortifia du ſecours de quelques princes voiſins, & avec les vaiſſeaux qu'ils lui fournirent s'empara de Wardingbourg. Il la rendit par capitulation aux mécontens. Il fut obligé de ſe retirer avec ſa flotte dans l'iſle de Falſter où on le renferma avec ſes vaiſſeaux. Ce qu'il peut obtenir de plus avantageux étoit de ſe rétirer à Roſtok: les mécontens alors déclarerent le thrône vacant, & élurent pour roi le jeune Waldemar ducde Sléeſwig, le nom ne s'en trouve point dans la ſuite des rois de Danemark, apparemment parce qu'il ne fut pas couronné.

An. J. C. 1326.

Chriſtophe ne fut pas plutôt retiré que le royaume fut en proie à l'avarice & à l'ambition des Seigneurs du pays & des étrangers: il fut démembré & pillé; chacun voulut en avoir portion; & la déſolation où il ſe trouva engagea ceux qui avoient chaſſé Chriſtophe à le rappeller. Chriſtophe remonta donc ſur le thrône: mais il y fut agité de mille traverſes juſqu'à ſa mort qui arriva à Nibourg dans l'iſle de Falſter.

An. J. C. 1333.

Il eſt aiſé de comprendre qu'après un regne ſi infortuné, le Danemark ſe trouva dans un état déplorable; la peſte, la famine & la guerre ſemblerent l'affliger à l'envi, pendant ſept années d'intrigues qu'il fut victime de l'ambition de quelques Seigneurs de la Maiſon de Holſtein; apres leſquelles Waldemar fut mis en poſſeſſion du roi Chriſtophe prince d'une grande eſpérance, mourut

sur le throne : il avoit été élevé à la Cour de l'empereur Louis de Baviere au service duquel il avoit fait ses premieres campagnes. Quoiqu'il ait eu bien des affaires sur les bras, la marine n'y eut d'autre part que pour transporter des troupes & faire quelques descentes dans des isles. Il mit encore une flotte en mer avec laquelle il alla ravager les terres de Meklembourg. An. J.C. 1349.

Un évenement des plus remarquables du regne de Waldemar est le différend qu'il eut avec les villes Anséatiques. Tout le monde sçait que la Hanse Teutonique commença en 1254. lorsque les villes de Lubec, de Brunswic de Dantzic & de Cologne s'alliant, firent une ligue offensive & défensive, & se rendirent communs leurs priviléges & leur droit de bourgeoisie. Le commerce florissant de ces villes Impériales, les heureux succes de leur alliance, la constante fidélité dans leur union exciterent en quantité d'autres villes le desir d'entrer dans cette confédération. Il y en eut soixante-douze qui prirent ce parti. D'autres en comptent quatre-vingt-une. Les villes maritimes de la mer Baltique étoient de ce nombre. Celles-ci entrerent en guerre avec Waldemar; & voici qu'elle en fut l'occasion. Magnus, roi de Suede, avoit entrepris de se rendre absolu dans son royaume : mais il trouva de grands obstacles dans ses sujets jaloux de leur liberté. Les habitans des isles de Gothland & d'Oéland furent ceux qui lui causerent le plus d'embarras. Magnus alors engagea Waldemar son allié à prendre les armes contre eux.

Le roi de Danemark alla commencer les hostilités dans l'isle d'Oéland où il tailla en pieces quinze cens hommes. Il fit une expédition dans l'isle de Gothland où s'étant rendu maître de la campagne après avoir défait dix-huit cens hommes en trois batailles, il s'approcha de Visby, ville capitale de l'isle, pour en faire le siége. Les habitans de cette ville, la plus commerçante du nord, ouvrirent leurs portes au vainqueur pour éviter le pillage & l'incendie. Waldemar y entra, & sans avoir égard aux prieres qu'on lui fit de conserver la ville, il fit abbattre une partie de ses murs, y entra par la breche avec son armée, fit un An. J.C. 1361.

riche butin & s'en retourna avec ſes vaiſſeaux, à la réſerve d'un chargé d'ornemens d'Egliſes, de vaſes d'or & d'argent, & de précieuſes marchandiſes, qui fit naufrage.

Les villes maritimes de la mer Baltique dont Viſby étoit l'entrepôt s'intéreſſerent à ſon deſaſtre. Elles réſolurent de faire la guerre aux Danois, armerent puiſſamment, & donnerent le commandement de leur flotte au roi de Norwege, au duc de Meckelbourg, au comte de Holſtein & à quelques autres princes qu'elles avoient faits entrer dans le nombre de leurs alliés. La régence de Lubec arma ſeule des vaiſſeaux dont elle donna le commandement à ſon conſul. Les Confédérés vinrent attaquer Copenhague, prirent la citadelle & la ville, & la pillerent. Ils allerent enſuite mettre le ſiége devant Helſimbourg : mais pendant qu'ils preſſoient cette place, Waldemar avec ſa flotte alla attaquer la ville de Lubec & la maltraita, il prit ſix de ſes vaiſſeaux & en brûla quelques autres ; ce qui fit lever le ſiége de Helſimbourg. Il ſe fit encore quelques hoſtilités qui furent terminées par un traité de paix & de commerce entre Waldemar & les villes Anſéatiques.

An. J. C. 1362.

Waldemar eut un autre démêlé avec les villes Anſeatiques de la Germanie. Ces villes étoient ſituées dans la Vandalie, dans la Poméranie, dans la Pruſſe, en Livonie, en Saxe, en Weſtphalie, dans la Gueldre, dans le pays de Cleves, dans l'Overiſſel & dans la Friſe. Ces villes aſſociées avec celles de la mer Baltique ne pouvoient pas conſéquemment ne pas prendre intérêt au traitement qu'avoit éprouvé Viſby : elles tinrent une aſſemblée générale à Cologne dans laquelle il fut réſolu de faire la guerre au roi de Danemark, afin de pourſuivre la réparation du préjudice qu'il avoit cauſé dans ſon expédition contre Viſby. Ces villes, ſi puiſſantes par leur confédération, qu' elles faiſoient trembler les plus puiſſans ſouverains, mirent une formidable flotte en mer : Waldemar en fut allarmé, & ne conjura l'orage que par des négociations, & des traités.

An. J. C. 1364.

Le roi de Danemark ne fut pas plutôt ſorti de ces embarras, qu'il ſe vit ſur les bras des affaires bien plus difficiles. La nobleſſe de Jutland ſe révolta à l'occaſion d'un

pôts, dont il la voulut charger. Beaucoup de peuples, & presque tous les princes voisins, qui croyoient avoir à se plaindre de Waldemar, se joignirent à elle, & la conjuration devint si grande, que le prince fut obligé de quitter ses états. Il se réfugia auprès de l'Empereur, & de-là sollicita la protection du pape, Gregoire XI. qui ne prit point ses intérêts à cœur autant qu'il le désiroit. (*a*)

Ses affaires se raccommoderent dans la suite par les bons offices de l'Empereur, & il rentra dans ses états, où il mourut peu de tems après. An. J. C. 1375.

Waldemar n'ayant point laissé d'enfans mâles, les Danois élurent pour Roi Olaüs, fils de sa fille Marguerite, qui avoit épousé Haquin roi de Norwege; on lui donna sa mere pour régente, jusqu'à ce qu'il fut en âge de gouverner. Il ne se passa rien sur mer pendant le peu de tems qu'il fut sur le throne. Il mourut à l'âge de vingt-deux ans. An. J. C. 1385.

Par la mort d'Olaüs, les maisons royales de Suede, de Dannemark & de Norwege se trouverent sans enfans mâles. Marguerite trouva le moyen d'en réunir les couronnes sur sa tête.

Les intrigues du Clergé qu'elle sçut gagner par ses caresses & ses libéralités, la firent déclarer reine de Dannemark. Veuve de Haquin roi de Norwege, & déja régente de ce royaume, pendant la minorité de son fils, elle eut aisément les voix pour le remplacer sur ce throne, & les Suedois, comme on le voit dans l'histoire de leur marine, lui offrirent la couronne de Suede.

Elle publia de beaux reglemens pour la marine du Dannemark, & fit fermer les nouveaux ports, parce qu'ils faisoient tort aux anciens. Elle ordonna qu'on eût tous les égards pour les matelots, & les marchands étrangers; elle décerna des peines tres-séveres contre les pirates, & elle établit dans le Juthland un préfet & un juge souverain,

(*a*) Ce prince outré de ce que le Pape ne répondoit pas à ses désirs, lui écrivit la lettre suivante. *Waldemarus Rex . . . Romano Pontifici salutem . . . vitam habemus à Deo, Regnum ab incolis, divitias à parentibus, fidem verò à suis prædecessoribus, quam, si nobis non favet, remittimus per præsentes. Vale.*

pour tenir la main à l'exécution de ſes reglemens.

Marguerite n'ayant point d'enfans voulut prévenir l'ambition de ceux qui en auroient voulu à ſa ſucceſſion, & ſe nommer un ſucceſſeur elle-même ; ce fut Eric, fils du duc de Pomeranie qu'elle fit élire en cette qualité, & qu'elle épouſa, ne craignant point de ſe donner un maître en ſe donnant un mari, car il étoit fort jeune. Elle mourut quinze ans après.

Quoique Eric eût eu le tems d'apprendre à régner d'une princeſſe qui en poſſédoit l'art au ſupreme degré, il ne parut pas en avoir bien profité. D'abord qu'il ſe vit ſeul poſſeſſeur des états de Marguerite, il entra en
An. J. C. 1416. guerre avec les comtes de Holſtein. Il mit en mer une belle flotte, chargée d'un grand nombre de troupes, & alla faire ſon débarquement ſur les cotes du duché de Sleeſwig, où il aſſiégea la capitale, & Gottorp : mais les comtes de Holſtein, fortifiés de troupes auxiliaires, le repouſſerent ſi vivement, qu'il fut obligé de remonter vîte ſa flotte, & de s'en retourner en Danemark.

An. J. C. 1417. Eric forma la même entrepriſe l'année ſuivante. Il mit une formidable flotte en mer, chargée, diſent quelques auteurs, de près de cent mille hommes qui ne lui ſervirent qu'à prendre la ville de Sleeſwig, & aſſiéger Gottorp : encore les comtes de Holſtein après lui avoir fait lever le ſiege de cette derniere place, & l'avoir obligé de s'en retourner en Danemark, reprirent Sleeſwig.

An. J. C. 1419. Les avantages des comtes de Holſtein les rendant ſourds à des propoſitions de paix, Eric mit en mer une nouvelle flotte, avec laquelle il fit une tentative inutile ſur l'iſle de Femeren ; d'où il vint ravager les environs d'Oldembourg, & rabattant enſuite ſur l'iſle de Femeren, il s'en rendit enfin maître après avoir perdu plus de quatre cens hommes ; il y commit toutes les horreurs de la guerre.

Eric voyant ſes ennemis toujours opiniâtrés à refuſer la paix, arma pour leur enlever l'iſle d'Alſen, mais il y fut combattu contre lui dans cette entrepriſe. Les mêmes An. J. C. 1421. ennemis s'oppoſerent à ſa deſcente ; le commandement de la flotte

flotte mourut ; une tempête disperſa ſes vaiſſeaux, qui eurent bien de la peine à rentrer dans leurs ports. Eric ne pouvant réuſſir par la force, parvint à rendre arbitre l'Empereur, qui jugea les différens.

An. J. C. 1424.

Les Comtes mécontens des déciſions de l'Empereur, ne ſe diſpoſerent point à s'y ſoumettre ; ils avoient eu l'adreſſe d'engager les villes de Vandalie à prendre leur parti, & à quitter celui du Roi. Les hoſtilités recommencées, ces Villes mirent en mer une flotte conſidérable, qui alla ravager les côtes du Danemark. Elles en avoient une autre qui croiſoit dans le détroit du Sund. Eric envoya contre celle-ci, des vaiſſeaux, qui furent d'abord repouſſés & diſperſés : mais s'étant ralliés, ils vinrent attaquer de nouveau la flotte ennemie, qu'ils défirent entierement. Ce ſuccès fut ſuivi d'un autre : les vaiſſeaux victorieux apperçurent trente vaiſſeaux chargés de riches marchandiſes, appartenans à la ville de Lubec ; ils les attaquerent, & les prirent.

An. J. C. 1427.

Les Villes confédérées animées par ces diſgraces, mirent en mer une flotte de deux cens ſoixante vaiſſeaux, qui alla attaquer Copenhague. On peut voir dans l'hiſtoire de la marine de Suede quel fut le ſuccès de cette entrepriſe. Pendant que tout le Nord étoit en guerre, les Hollandois toujours attentifs, réſolurent de tirer profit de ces troubles ; ce fut préciſément ce qui les fit ceſſer. Ils allerent commercer dans la mer Baltique, avec les Moſcovites, les Livoniens, & les Pruſſiens. Les villes de Vandalie, qui n'avoient rien à gagner dans la guerre qu'ils faiſoient aux Danois, & qui avoient tout à perdre dans le commerce des Hollandois, ouvrirent les yeux ſur leurs propres intérêts, firent une treve avec le roi de Danemark, & bientôt après, la paix : les comtes de Holſtein ſe déterminerent à prendre le même parti. On verra dans la marine des Suedois ce qui regarde le reſte du regne du roi Eric, & celui de Chriſtophe, ſon ſucceſſeur.

An. J. C. 1429.

Après la mort de Chriſtophe, la Suede & le Danemark furent déſunis. Canut ſon fils fut roi de Suede, & Chriſtierne I. de l'illuſtre maiſon d'Oldenbourg, ſortie des an-

ciens rois de Saxe, fut roi de Danemark. L'hiſtoire de la marine de Suede rapporte les expéditions maritimes de ces deux ſouverains, qui furent preſque toujours en guerre.

An. J. C. 1481. Le Prince Jean, fils de Chriſtierne, ſe fit proclamer roi de Danemarck & de Norwege, quoiqu'il l'eût été reconnu pendant que ſon pere vivoit encore.

Il ſçut par un ſage gouvernement rendre ſes peuples heureux, & par l'entretien d'une bonne flotte rétablir la ſureté de la navigation, troublée par une infinité de corſaires François, Anglois, Ecoſſois, & autres.

An. J. C. 1497. Jean ayant des vues ſur le royaume de Suede, mit en mer une flotte conſidérable vers l'iſle d'Oéland, qui fut pillée. Il s'y rendit lui-même, fit le ſiége de Calmar, qui capitula; ravagea tout le pays; & pour ne pas donner à l'adminiſtrateur du royaume de Suede le tems de ſe reconnoître, il le ſuivit juſqu'à Stokolm, où il l'aſſiégea par mer & par terre, & où il fut reconnu roi de Suede, & couronné par l'archevêque d'Upſal, avec les cérémonies accoutumées.

An. J. C. 1503. Stenon-Sture, c'étoit le nom de celui qui portoit ci-devant la couronne de Suede, ſous le nom d'adminiſtrateur, ſouleva les Suedois contre Jean, qui fit des tentatives inutiles contre eux. Il mit ſur la mer Baltique une grande quantité de vaiſſeaux pour croiſer ſur ceux des villes Anſéatiques, dont il n'avoit pu s'aſſurer. Ils prirent d'abord un vaiſſeau de Lubec, chargé de riches effets. La régence ayant inutilement employé ſes ſollicitations pour obtenir la reſtitution de ce bâtiment, fit équiper une flotte. Le roi de Danemark pour réſiſter à ces nouveaux ennemis tira des ſecours de ſes alliés. La régence effrayée de ſes préparatifs mit bas les armes, & retira ſes vaiſſeaux, ce qui ne lui évita pas la perte d'un autre vaiſſeau, qui fut enlevé par les Danois.

Jean voyant la régence déſarmée, tourna ſes armes du côté des Norwegiens auſſi révoltés. Il envoya contre eux Chriſtierne ſon fils, qu'il avoit fait ſon ſucceſſeur, & les fit rentrer dans le devoir; après quoi il marcha en Suede.

Stenon-Sture soutenoit toujours son administration à la faveur de la guerre : mais il mourut sur ces entrefaites. L'on verra dans l'histoire de la marine de Suede que Suante-Sture fut celui qui lui succéda dans l'administration.

Le roi de Suede ayant éprouvé l'inconstance de la ville de Lubec, fit croiser dans la mer Baltique quantité de vaisseaux, qui enleverent beaucoup de bâtimens appartenans à cette ville, & qui furent vendus avec leur charge. Les Danois mouillerent aussi en Finlande, où ils firent beaucoup de ravage, ainsi que dans l'isle d'Aland. An. J. C. 1507.

La guerre allumée entre les Danois & les Suedois, devenoit de jour en jour plus sanglante. La ville de Lubec, pour se venger de ses pertes, envoya au secours de la Suede cinq vaisseaux bien équipés, & chargés de munitions. Elle y en envoya huit autres l'année suivante. Le roi de Danemark sensible à cette nouvelle insulte, mit vingt-quatre vaisseaux en mer pour troubler le commerce de la ville de Lubec ; ils allerent fermer l'embouchure de la Trave. Des vaisseaux qui ignoroient ce qui se passoit vinrent jetter l'ancre proche de la flotte Danoise, qui s'empara du plus considérable & de trois autres : elle les auroit tous enlevés sans sa précipitation & son avidité. An. J. C. 1508.

Les habitans de Lubec, firent par représailles arrêter tous les marchands & les matelots Danois, qui étoient dans leur ville. Le roi de Danemark en fit autant à l'égard des marchands de Lubec. Cette ville fournit un secours de dix-huit vaisseaux aux Suedois, ennemis des Danois, qui se vengerent en faisant une descente près de la Trave, où ils pillerent & brûlerent des villages, & se retirerent avec du butin.

Le Roi demanda du secours aux Anglois & aux Ecossois, en leur donnant la liberté d'aller en course dans la mer Baltique, qui fut bientôt couverte d'armateurs, contre lesquels les Suedois & les villes Anséatiques n'oserent plus tenir. Le Roi envoya en même-tems une puissante flotte en Finlande, qui y fit de fort grands ravages. En 1511. six vaisseaux de Lubec ouvrirent la campagne, An. J. C. 1513.

par une descente dans l'isle de Langeland, où ils firent beaucoup de dégats. Le Roi pour réprimer ces hostilités équipa une flotte, dans laquelle il fit entrer les vaisseaux marchands, François, Anglois & Ecossois qui étoient dans ses ports, après les avoir fait armer en guerre. La régence de Lubec mit en mer une autre flotte, qui alla faire dans l'isle de Mone une descente qui lui couta bien du monde: cette flotte n'eut pas un plus heureux succès dans l'isle de Langeland & devant Helseneur, d'où elle fut obligée de se retirer.

L'administrateur de Norwege, à la sollicitation des villes Anséatiques, se joignit aux Suedois contre le roi de Danemark, qui ayant en tête tant d'ennemis puissans, redoubla ses efforts. Il assembla dans le port de Copenhague des vaisseaux de France, d'Angleterre & d'Ecosse, qu'il avoit achetés; fit équiper en même-tems tous les vaisseaux répandus dans ses ports, & renouvella l'interdiction de tout commerce avec les villes Anséatiques. Ces villes de leur côté se mirent en état de se défendre & d'attaquer. Elles équiperent une flotte de vingt-six voiles, qui fut mouiller devant l'isle de Bornholm, d'où elle se retira après avoir fait quelque butin, & brûlé quelques villages; elle prit ensuite la route de Calmar, assiégée par les Suedois; renforcée de quelques vaisseaux que fournit l'administrateur, elle alla brûler des villages le long des côtes, & mouiller devant l'isle de Laland: mais les soldats qui la montoient ayant pris l'allarme sur le bruit que la flotte du roi étoit en mer, forcerent leurs officiers de les reconduire à Lubec. Sur la fin de cette campagne huit vaisseaux du roi & autant de Lubec, se battirent sans se rien faire. Les vaisseaux de Lubec qui avoient gagné les ports de Suede à la faveur de la nuit, ne reparurent plus le lendemain, & les Danois les chercherent inutilement.

Les hostilités continuerent, jusqu'à ce que le roi ayant fait partir sa flotte pour aller chercher celle de Lubec, & lui livrer bataille, les deux flottes se rencontrerent près de Bornholm. Les Danois formerent le centre de leur armée des plus petits vaisseaux, mirent les plus grands sur

les aîles, & firent un corps de réſerve de quelques bâtimens. La flotte de Lubec ſuivit le même ordre. Les Danois commencerent l'attaque avec tant d'impétuoſité, qu'ils n'irent d'abord cinq vaiſſeaux ennemis hors de combat. Le Commandant de Lubec animé par ce premier échec, vint fondre à ſon tour ſur les Danois : mais ſans garder de rang, il fit combattre tous ſes vaiſſeaux à la fois. La confuſion de cette armée gagna d'abord celle du roi, dont un des vaiſſeaux vint à être enlevé : ce fut un affront pour les Danois, qui les anima de telle ſorte, que bientôt les vaiſſeaux de Lubec furent mis en fuite. La nuit déroba aux vainqueurs l'avantage de la pourſuite. Le lendemain les Danois reconnoiſſant le champ de bataille, dont ils étoient les maîtres, apperçurent trois vaiſſeaux de Stralſund qui venoient à eux à pleines voiles, croyant venir joindre la flotte de Lubec. Ces trois vaiſſeaux eurent beau prendre la fuite, après avoir reconnu leur erreur, les Danois les ſuivirent & les envelopperent, ils en prirent deux & le troiſieme échappa. An. J. C. 1511.

Peu s'en fallut que la flotte de Lubec ne ſe dédommageât amplement de cette diſgrace. Les différens ſurvenus entre les villes Anéatiques & la Hollande, au ſujet du commerce de la mer Baltique, n'étoient pas encore réglés : la flotte de Lubec attaqua une flotte de deux cens cinquante navires marchands Hollandois, eſcortés par quatre vaiſſeaux de guerre, & s'en empara. Les quatre vaiſſeaux de convoi n'étant pas en état de diſputer la victoire, allerent promptement demander du ſecours à la flotte Danoiſe, qui s'étant jointe à eux, fit voile vers la flotte de Lubec, qui prit la fuite à ſon approche. Les Danois reprirent tous les vaiſſeaux marchands, & auroient battu une ſeconde fois la flotte de Lubec, ſi leur amiral n'eût été obligé de s'arrêter pour faire racommoder ſon gouvernail ; car ils prirent cette manœuvre pour le ſignal de ceſſer la pourſuite des vaiſſeaux ennemis. Ces grands avantages rendirent les Danois maîtres de la mer Baltique.

L'année ſuivante l'adminiſtrateur mourut, & Stenon- An. J. C. 1512.

Sture II. fut mis à ſa place. La ville de Lubec fit la paix avec le roi de Danemark. Cet accommodement détermina celui des Suedois, trop foibles ſans la ville de Lubec. Le roi Jean mourut peu après cette réconciliation, fort regretté de ſes ſujets.

An J.C.1513.

Après la mort de Jean, ſon fils Chriſtierne deuxieme du nom, monta ſur le throne. Ce nouveau monarque donné de Dieu dans ſa colere, ſans doute, remplit de maſſacres la Suede & le Danemark. L'avarice & la cruauté formoient ſeules ſon caractere; ni les loix, ni les privileges, rien ne lui fut ſacré.

Je renvoie à l'hiſtoire de la marine des Suedois, pour les évenemens maritimes qui le regardent, & qui conduiſent ſon hiſtoire juſqu'à ſa fuite, qui fut occaſionnée par l'armement que firent contre lui les villes Anſéatiques.

An. J.C.1522.

Leur flotte étoit de trente vaiſſeaux qui entrerent dans le Sund. Après avoir eſſayé inutilement une deſcente aux environs de Copenhague, elle alla réduire en cendre la ville de Helſeneur. Cette tentative fut comme un ſignal de rébellion: il ſe fit un ſoulevement général contre le roi, qui, pour contenir & préſerver ſa capitale, avoit formé un camp de dix à douze mille hommes. Ce fut ce la même qui fit prendre l'allarme à ſes ſujets: ils craignirent qu'il ne ſe ſervît de cette armée, pour faire couler en Danemark autant de ſang qu'il en avoit répandu en Suede.

An.J.C.1523.

Chriſtierne auſſi foible dans ſes infortunes, qu'il étoit fier dans ſes proſpérités, perdit tête à ce malheur, & n'y chercha d'autre remede que la fuite. Il ſortit du port de Copenhague avec vingt vaiſſeaux de ſa flotte, qu'il chargea de ce qu'il avoit de plus précieux. A peine fut-il en mer qu'il fut battu d'une furieuſe tempête, qui dura trois ſemaines, & diſperſa ſes vaiſſeaux. Après avoir été réduit à la derniere extremité, il alla mouiller au port de Wecre dans la province de Zélande: il tenta enſuite vainement de ſe faire des amis capables de le ſoutenir.

La fuite de Chriſtierne laiſſa le chemin du trône de Danemark libre à Frederic, duc de Holſtein, ſon oncle;

tout se déclara d'abord pour ce nouveau maître, excepté la ville de Copenhague, qu'il ne soumit qu'après un siége par mer & par terre. Affermi sur les thrones de Danemark & de Norwege, il songea aux moyens de régner sur la Suede : mais Gustave Ericson, qui jusque-là n'avoit joui de toute l'autorité que comme administrateur du royaume de Suede, fit convertir ce titre en celui de roi. Cette circonstance, jointe aux grandes qualités de Gustave, en fit un rival capable de faire perdre à Frederic l'espérance de réussir dans son dessein. Trop politiques l'un & l'autre pour s'engager inconsidérément dans une guerre, ils ne se servoient d'abord que d'ambassadeurs & de la négociation, pour sonder leur force; lorsque l'amiral Norbi, qui s'étoit retiré avec sa flotte dans l'isle de Gothland, sous prétexte de la conserver à Christierne, de gouverneur voulut s'en faire souverain ; il commença par y exercer le métier de pirate : il y attira tous les corsaires, & de concert avec eux il infesta toute la mer Baltique, bientot il devint riche & fameux, au grand dommage des villes Anséatiques, qui pour y mettre fin, firent proposer à Gustave de s'emparer de l'isle de Gothland, ancien fief de la couronne de Suede ; ils appuyerent leur proposition d'offre de vaisseaux pour passer ses troupes dans l'isle, & d'une flotte pour tenir la mer, de peur que l'expédition ne fût troublée par Frederic. An. J. C. 1524.

Gustave pour empêcher que ces villes ne traitassent avec les Danois, accepta des offres si avantageuses ; il s'empara de l'isle, & fit assiéger Visby la capitale. Norbi se voyant pressé envoya demander du secours au roi de Danemark, & s'engagea de le reconnoître pour souverain. Frederic profita de ces dispositions si favorables à ses interêts : mais n'espérant pas de réussir par la force, il employa la négociation auprès des villes Anséatiques, à qui il fit offrir des conditions plus avantageuses que celles qu'elles pouvoient espérer de Gustave, & qu'elles accepterent. Frederic après ce traité secret envoya vers l'isle de Gothland des vaisseaux, qui passerent librement au milieu de ceux des villes Anséatiques, & débarquerent des troupes An. J. C. 1525.

qui entrerent dans Visby. Peu de tems après toute l'isle fut soumise, & demeura aux Danois.

Pendant que les deux Roys mettoient en œuvre, l'un contre l'autre toute la finesse de leur politique, Christierne qui n'avoit point renoncé à l'espérance de devenir maître des peuples sur lesquels il avoit déja régné, prit des mesures pour supplanter Gustave & Frederic: mais ceux-ci se réunirent, & mirent contre lui chacun une flotte en mer. La flotte de l'infortuné Christierne fut battue dans le golfe de Bahus. La suite & la fin de ses disgraces se lit dans l'histoire de la marine des Suedois. Frederic mourut peu de tems après.

An. J. C. 1532.

An. J. C. 1533.

La fin de son regne fut le commencement de beaucoup de troubles dans le Danemark; les démêlés qui régnoient entre le clergé & la noblesse, au sujet du Luthéranisme, qui faisoit de grands progrès dans le Royaume, & les différentes prétentions au throne, en furent la source. Les uns vouloient pour Roi le prince Christierne, fils aîné de Frederic; d'autres penchoient pour son frere Jean, & fondoient la préférence sur ce qu'il étoit né, son pere étant Roi, & que Frederic, l'aîné, étoit venu au monde, son pere n'étant que Duc. La régence de Lubec se mit aussi sur les rangs, se flatant qu'en profitant des divisions du royaume, elle pourroit se rendre maîtresse de la couronne, & par-là de tout le commerce de la mer. C'étoit l'article qui la flatoit uniquement, car pour la couronne & le royaume de Danemark, dans la pleine confiance que le projet lui réussiroit, elle les avoit déja vendus à Henri VIII roi d'Angleterre, qui lui paya d'avance vingt mille écus.

An. J. C. 1534.

L'élection de Christierne se fit pourtant. Ses premiers soins furent de se soumettre les pays qui ne l'avoient pas encore reconnu. Les plus grands obstacles qu'il y trouva vinrent de la part de la régence de Lubec. Il sentit alors que l'unique moyen de les vaincre étoit d'avoir des forces maritimes, & il porta toute son attention à s'en procurer. Il obtint quatorze vaisseaux de Gustave roi de Suede, qu'il avoit mis dans ses intérêts. Le duc de Prusse lui en donna quelques-uns. Il lui en vint de Norwege, il en fit équiper d'ailleurs.

d'ailleurs autant qu'il put. La flotte ainſi compoſée, rencontra à la hauteur de l'iſle de Bornholm une eſcadre de vingt-quatre vaiſſeaux, du comte d'Oldenbourg, ligué avec la régence de Lubec. L'eſcadre fut attaquée & maltraitée, mais la nuit la ſauva. La flotte combinée continuant ſa route rencontra & prit dix vaiſſeaux de Lubec; elle s'empara auſſi de quelques places, & alla mouiller devant Copenhague, dont Chriſtierne fit le ſiége par mer & par terre, car cette capitale du Royaume ne lui étoit pas encore ſoumiſe. La place étoit vivement preſſée, & commençoit à manquer de vivres, lorſque la régence de Lubec y fit entrer quantité de petits batteaux chargés de munitions: mais la flotte Danoiſe prit dans la ſuite de ſi bonnes meſures, que rien ne put plus y paſſer. Alors les habitans de Copenhague demanderent du ſecours au comte Palatin: ce prince ſe rendant à leurs déſirs, paſſa promtement dans les pays Bas, & y équipa une flotte: mais le roi de Danemark ſçut rendre ſes préparatifs inutiles. La régence de Lubec vint à s'ennuyer de la longueur d'une guerre ruineuſe, & fit ſa paix avec le roi de Danemark: la ville de Copenhague denuée de ſon ſecours, & de celui du comte Palatin, ſe rendit à Chriſtierne après un an de ſiége, pendant lequel elle éprouva toutes les horreurs de la famine.

An. J. C. 1535.

An. J. C. 1536.

Deux puiſſans ennemis de qui Chriſtierne avoit effectivement tout à craindre, aux embarras qu'il venoit de faire finir, par l'heureuſe réduction de tout le Danemark, en firent ſuccéder d'autres. L'un, étoit l'électeur Palatin, qui avoit épouſé Dorothée, fille de Chriſtierne II. l'autre, l'empereur Charles V. dont Chriſtierne II. avoit épouſé la ſœur, & à qui cet infortuné monarque avoit cédé toutes ſes prétentions ſur les trois royaumes du Nord. Les rois de Suede & de Danemark également menacés, s'unirent d'abord pour leur défenſe, & firent enſuite entrer dans leur confédération la France, qui alors étoit en guerre avec l'empereur. Par cette ligue la France devoit fournir aux princes du Nord des hommes & des vaiſſeaux, & ceux-ci devoient interdire l'entrée du Sund aux ennemis de la France. Ce traité fut preſque auſ-

si-tôt exécuté qu'il fut conclu. Le roi de Danemark fit arrêter des vaisseaux Hollandois dans le Sund. La gouvernante des pays bas, par représailles fit arrêter six bâtimens Danois dans ses ports, & tous les bâtimens & effets des bourgeois de Hambourg, parce qu'ils étoient dans les intérêts du roi de Danemark ; elle donna permission à ses sujets de courir sur les vaisseaux Danois, ce qui couvrit en peu de tems la mer de pirates. Christierne qui s'étoit attendu à ces hostilités, mit en mer une flotte de quarante vaisseaux, chargée de dix mille hommes, destinée à aller ravager la Hollande : mais battue par une effroyable tempête, elle fut obligée de relâcher dans les ports de la Norwege.

An. J. C. 1543.

Un traité que Christierne fit avec l'Empereur, dont l'une des conditions étoit que la ville d'Amsterdam pourroit librement faire son commerce dans le Danemark & dans la Norwege, conclut la paix entre ces deux Princes

An. J. C. 1544.

Christierne n'ayant plus de sujet d'inquiétude pour la possession de ces deux royaumes, médita d'y joindre celui de Suede : mais une infinité de circonstances lui rendoient déja ce succès difficile, lorsque le decret des états de Suede qui déclaroit le royaume héréditaire lui en ota tout-à-fait l'espérance. Il voulut qu'au moins la mémoire de ses prétentions sur ce royaume se conservât : c'est pourquoi il fit écarteler l'écu de ses armes de trois couronnes, qui forment celles de Suede ; Gustave en fit ses plaintes & s'en tint-là.

Christierne persécuteur déclaré de la religion de ses peres, & zélé protecteur du Luthéranisme, avoit fait des changemens en Islande dans l'ancien culte ; ils y firent naître entre deux évêques, dont l'un étoit catholique & l'autre luthérien, de la division, où prirent part tous les habitans de l'isle. Le roi de Danemark envoya une flotte en Islande pour y procurer le calme ; mais elle l'y trouva rétabli.

An. J. C. 1551.

Le reste du regne de Christierne fut assez paisible. Il mourut à l'age de cinquante-six ans, après vingt-quatre ans de regne

An. J. C. 1559.

Frederic fils aîné de Chriſtierne, fut le ſucceſſeur de ſon pere. Toutes ſes expéditions maritimes ſe firent pendant la guerre qu'il eut avec Eric roi de Suéde, & ſont rapportées dans le livre ſuivant.

An. J.C. 1588. Après la mort de Frederic, Chriſtierne ſon fils aîné âgé de douze ans, fut proclamé roi de Danemark & de Norwege : on nomma quatre régens pour gouverner pendant ſa minorité. La nature avoit doué ce prince des plus excellentes qualités de l'eſprit & du corps, & l'éducation y répondit parfaitement. Il ne fut pas plutôt majeur qu'il entra en guerre avec Charles IX. roi de Suede. Il commença les hoſtilités par le ſiége de Calmar, & Charles par celui de Chriſtianſtad. Celui-ci fit équiper dix-huit vaiſſeaux, qu'il envoya au ſecours du château de Calmar : comme ils étoient à l'ancre près du port, neuf vaiſſeaux de guerre An. J.C. 1611. les attaquerent & les canonnerent de maniere qu'ils furent obligés de prendre le large, après avoir perdu bien du monde. La retraite de la flotte Suedoiſe fut ſuivie de la reddition de Calmar.

Chriſtierne trouva dans le ſucceſſeur de Charles un ennemi redoutable, qui tout jeune qu'il étoit montroit l'habilité des plus vieux capitaines. Le roi de Danemark qui faiſoit la guerre dans la Gothlande avoit des vaiſſeaux en mer, qui déſoloient les Suedois ſur les côtes de la Smalandie & de la Gothie orientale, & qui alloient porter l'allarme juſque dans Lubec, qui faiſoit toujours un commerce conſidérable avec la Suede. L'amiral de Danemark pour le troubler entreprit d'aller prendre, ou brûler vingt vaiſſeaux chargés de marchandiſes pour la Suede : mais il ne réuſſit pas. Guſtave Adolphe de ſon côté, fit venir quinze vaiſſeaux d'Ecoſſe : mais dans le tems que tout paroiſſoit diſpoſé à la guerre, la paix ſe fit par la médiation du roi An. J.C. 1613. d'Angleterre, des Hollandois, & des villes Anſéatiques. Cette paix fut ſuivie de la ſuppreſſion des droits que le roi de Danemark avoit établis depuis la guerre de Suede, ſur le détroit du Sund : ſuppreſſion à laquelle le Roi ne ſe détermina qu'à cauſe de la ligue formée contre lui, au ſujet de ces droits par les villes Anſéatiques, les Hollandois &

les Anglois ; dont le commerce ne ſe pouvoit plus faire librement ; & à cauſe des ſollicitations de l'Empereur, & des états même du Danemark.

L'Empereur avoit ôté à l'électeur Palatin le Palatinat, pour le donner au duc de Baviere : Chriſtierne ſe mit à la tête des confédérés en faveur du comte Palatin. Il fit long-tems la guerre dans la baſſe Saxe, & dans le Holſtein ; mais il eut preſque toujours du déſavantage ſur terre. Il réuſſit mieux ſur mer : fortifié des ſecours qu'il ſe ménagea par une nouvelle ligue avec les rois d'Angleterre & de Suede, & la république de Hollande, il mit en mer une flotte de quarante-ſept vaiſſeaux de guerre, avec leſquels il alla s'emparer de l'iſle de Femeren ; de-là il paſſa à Elsenfort, qui lui ouvrit ſes portes. Les Impériaux formoient une eſcadre de dix-huit vaiſſeaux, avec leſquels ils tâchoient de ſurprendre les Danois : mais ils furent ſurpris eux-mêmes par une violente tempête, qui en ſubmergea une partie ; le reſte fut pris par les Danois.

An. J. C. 1628.

Treize des vaiſſeaux de guerre de Chriſtierne, entrerent à l'embouchure de la Zuingue, qui ſe jette dans l'Elbe, quatorze navires chargés de vivres pour l'armée Impériale : trois autres de ſes vaiſſeaux s'emparerent du port ennemi, dans lequel ils brûlerent tous les bâtimens qui y étoient. Après ces petites expéditions, il fit voile avec ſa flotte vers l'iſle de Rugen, où il tint bloqué trois mille Impériaux, qui vouloient pénétrer en Zelande ; de plus il s'empara de l'iſle d'Uſedom.

L'Empereur forma un plan, qui, s'il eût eu ſon exécution, auroit pu détruire le commerce des Danois & leur ſupériorité dans la mer Baltique, qu'il ſemble, vu leur ſituation, que perſonne ne puiſſe leur diſputer. Ce plan étoit d'établir un centre de commerce de l'Europe en Eſpagne. La cour de Madrid avoit déja établi en 1625 un conſeil ſouverain dans cette capitale, & une amirauté à Seville, où devoit être le ſiége de la compagnie de commerce, dans laquelle toutes les puiſſances commerçantes étoient invitées d'entrer. Cette compagnie devoit entretenir ordinairement vingt-quatre vaiſſeaux de guerre.

1627. l'Empereur s'engagea dans cette société ; il invita lui-même les villes Anséatiques, par les offres les plus flateuses à suivre son exemple ; il sollicita les villes de Lubec, de Dantzic & de Hambourg d'en faire autant, en leur proposant de grands avantages ; il réitéra ses instances en 1529. auprès d'elles, & en fit pour le même sujet au roi de Suede, mais elles furent toutes inutiles : enfin l'Empereur & le roi de Danemark, épuisés par une longue & ruineuse guerre, se virent obligés de faire la paix.

La tranquilité ne régna pas long-tems en Danemark ; An.J.C.1629. des démêlés entre Christierne & la ville de Hambourg la troublerent bien-tôt. Pour se dédommager des frais de la guerre, le Roi avoit établi sur la riviere d'Elbe quelques impots, ordonnant que tous les vaisseaux qui passeroient devant Gluckstadt vinssent mouiller à la rade de cette place, pour y payer les nouveaux droits : pour les y contraindre, il entretenoit cinq vaisseaux de guerre, qui étoient toujours armés & à l'ancre dans cette rade. La ville de Hambourg impériale & Anséatique, bâtie sur l'Elbe, craignant que sous l'ombre de ce nouveau péage, l'on n'incommodât son commerce, pria Christierne de le supprimer. Ce prince sans égard à ces prieres, le laissa subsister. An.J.C.1630. Alors les Hambourgeois armerent des vaisseaux, qui allerent attaquer ceux qui veilloient devant Gluckstadt, en prirent deux & s'emparerent d'un troisieme, qu'ils rencontrerent sur la riviere. Le Roi irrité de ces hostilités se mit en état de s'en venger ; l'empressement des puissances qui voulurent être médiatrices, ne purent le désarmer.

Les Hambourgeois obligés de soutenir la guerre mirent en mer trente navires ; qui allerent faire parade devant Gluckstadt des pavillons qu'ils avoient pris sur les vaisseaux Danois ; le canon ennemi coula à fond deux de leurs vaisseaux. Cependant Christierne fit saisir dans ses ports tous les effets des habitans de Hambourg, & armer une flotte à Coppenhague de trente-six vaisseaux de guerre, qui fit voile vers l'Elbe. Les Hambourgeois en équiperent aussi une de vingt-deux navires, de vingt autres vais-

ſeaux chargés de deux mille ſoldats, ſans compter les matelots, & de ſept brûlots ; elle vint mouiller à l'embouchure de l'Elbe. La flotte Danoiſe y arriva auſſi, & attaqua celle de Hambourg : mais après un combat d'une heure & demie la nuit les ſépara. On recommença le lendemain ; la flotte de Hambourg qui avoit le vent contraire eut du deſavantage : elle ne put ſe ſervir de ſes brûlots, & fut obligée de ſe retirer vers Hambourg. Chriſtierne la ſuivit avec ſa flotte juſqu'à Gluckſtadt, où il arriva heureuſement avec quarante-deux voiles : il envoya quelques vaiſſeaux pour donner ſur l'arriere-garde des Hambourgeois, à qui il en coûta quelques navires. Chriſtierne ſe diſpoſoit à traiter ſans aucun ménagement la ville de Hambourg, lorſque l'Empereur propoſa une ſuſpenſion d'armes, que la médiation des états généraux, intéreſſés à rétablir la liberté de la navigation, fit heureuſement ſuivre d'un traité qui concilia les deux partis.

An J.C.1632. Pendant la paix, pour ne pas dire pendant l'oiſiveté, les paſſions trouvent bien de l'accès chez les hommes. Chriſtierne en jouit à peine, que ſon ambition pour la couronne de Suede ſe reveilla : pour la ſatisfaire il fit une ligue avec le roi d'Eſpagne & le duc de Holſtein ; on convint d'entamer par la ruine du commerce, que les Hollandois faiſoient au Levant & dans la mer Baltique. On devoit pour en venir à bout acheter les marchandiſes en Perſe, les conduire par les rivieres de Moſcovie, juſques dans la mer Baltique, ouvrir un canal dans le Holſtein, qui les communiqueroit à l'Océan, & interdire le commerce aux Hollandois dans la mer Baltique, par un grand nombre de vaiſſeaux. Le roi de Danemark mit en bon état ceux qui étoient dans ſes ports, & le roi d'Eſpagne équipa une nombreuſe flotte. Avec toutes ces forces on devoit s'emparer de Stokolm : mais la flotte d'Eſpagne ayant été défaite aux dunes d'Angleterre par l'amiral Tromp, ce projet s'évanouit entierement.

An. J.C.1639.

Les Suedois formerent à leur tour des entrepriſes contre le Danemark : ils vinrent faire dans le Juthland une irruption, ſous les ordres du général Tortenſon. Les Sue-

dois après avoir pris beaucoup de places sur Christierne, qui ne s'attendoit pas à ces hostilités, allerent avec leur flotte composée de quarante-deux vaisseaux, & commandée par le général Flemming à Christianpreis, où étoit Torrenson, afin d'y concerter les opérations de la campagne. Les deux généraux résolurent de faire une entreprise sur l'isle de Femeren; le débarquement s'y fit: mais à peine les troupes furent-elles à terre, que le roi de Danemark s'approcha de l'isle avec une flotte de quarante-quatre vaisseaux, divisés en quatre escadres. Le Roi qui commandoit la seconde étoit sur le vaisseau *la Trinité*, & son amiral montoit *la Patience*. A ses approches les Suedois furent epouvantés; leurs vaisseaux étoient dégarnis, & leurs troupes en confusion dans l'isle; si Christierne les avoit attaqués d'abord, il les auroit entierement défaits: mais il leur donna le tems de se rembarquer, de se remettre & de se ranger en bataille. Il fit commencer le combat par son amiral, qu'il soutint avec son escadre; les deux autres donnerent en meme-tems avec beaucoup de vigueur. Dans la chaleur du combat, qui fut des plus vifs, le Roi fut blessé à l'œil droit, & à l'oreille gauche, & eut douze personnes tuées autour de lui, par des éclats: il se battit avec beaucoup de valeur, & son vaisseau fut aussi maltraité que sa personne. celui de son amiral fut de meme fort endommagé. La nuit mit fin à la bataille; & comme les deux partis n'avoient perdu aucun vaisseau, ils s'attribuerent tous deux la victoire. An. J. C. 1644.

Les Danois ne tarderent pas à présenter un second combat aux Suedois, qui retirés dans le havre de Christianpris, le refuserent. Alors le roi de Danemark fit placer quatorze cens hommes sur une hauteur qui commandoit le port, & y dressa contre la flotte de Suede une batterie, qui l'incommoda fort. L'amiral Flemming reçut dans cette occasion une blessure, dont il mourut. Wrangel qui prit sa place, voyant sa flotte trop exposée dans ce havre, fit sortir des detachemens, qui taillerent en pieces les Danois placés sur la hauteur, & s'emparerent de quatre des pieces de canon, qui avoient si fort maltraité leurs vaisseaux. Cet

amiral encouragé par ce succès, fit sortir sa flotte & se présenta devant celle de Danemark, qui refusa à son tour le combat, parce que Christierne l'avoit quittée pour aller à Copenhague se faire guérir de ses blessures. Wrangel ayant ainsi réparé la honte du refus que sa flotte avoit d'abord fait de combattre, rentra dans le port de Christianpreis, y fit des vivres, & trompant la vigilance des Danois, fit voile vers Stokolm. Christierne outré de la lacheté de son amiral, qui navoit pas voulu accepter le combat, lui fit trancher la tête.

Les flottes ennemies ne laisserent pas passer l'année sans mesurer leurs forces : elles se rencontrerent à la hauteur de l'isle de Femeren. Celle de Danemark étoit de soixante vaisseaux, selon d'autres de dix-huit, & celle de Suede étoit sous les ordres du général Wrangel. Comme elles se disposoient au combat, une tempête le suspendit pendant trois jours qu'elle dura : du Quêne officier François, qui servoit dans l'armée de Suede, alla attaquer avec deux gros vaisseaux & deux brûlots l'amiral de Danemark, qui fut pris apres s'être vaillamment defendu, & tout son équipage passé au fil de l'épée. Celui qui le commandoit ne voulant point accepter de quartier y périt les armes à la main. On se battoit de part & d'autre avec plus de valeur que d'ordre : le vice-amiral Danois fut abordé par dix vaisseaux Suedois ; il se defendit avec beaucoup de vigueur, & coula à fond un vaisseau ennemi, mais obligé de céder au nombre il se rendit. Les Danois déconcertés par la perte de leur amiral & de leur vice-amiral, perdirent aussi la victoire : deux de leurs vaisseaux, de quarante pieces de canon chacun, furent brûlés ; quatre firent naufrage à l'entrée du Belt ; deux se sauverent à Copenhague, & les vainqueurs en prirent dix, avec trois cens cinquante canons de bronze.

An. J. C. 1645. La paix suivit la perte de la flotte Danoise : le Roi n'en jouit pas long-tems ; il mourut agé de soixante-onze ans.

An. J. C. 1648. Apres la mort de Christierne, son fils Frederic monta sur le throne : il s'y affermit par des alliances ; il en fit une avec les états généraux des provinces unies, qui consis-

ter

rent avec lui le rachat des droits, qu'il levoit sur les vaisseaux qui passoient dans le Sund. Chaque vaisseau étoit obligé de payer au roi de Danemark, suivant les marchandises dont il étoit chargé. La visite qu'il en falloit faire, faisoit quelques fois manquer le vent, & retardoit la navigation. Cette visite étoit sujette à des contestations & à des fraudes. L'on convint que les états des provinces unies paieroient tous les ans une certaine somme, & que leurs vaisseaux auroient la liberté de passer le détroit, sans être visités : cet accord n'eut cependant pas lieu.

L'alliance entre les Danois & les Hollandois se renouvella, & se resserra dans la suite : ceux-ci intéressés à s'unir avec les puissances du Nord, parce qu'ils ne pouvoient sans elles tirer les materiaux nécessaires pour la construction de leurs vaisseaux, voulurent se confédérer avec le Danemark & la Suede. La reine Christine mécontente du traité de rachat dont nous venons de parler, se refusa à cette alliance, & en fit une avec l'Angleterre ; Frederic en fit une avec la Hollande. Ces ligues furent des occasions de guerre entre ces quatre Etats : Frederic la commença par la saisie de vingt-deux vaisseaux Anglois, qui étoient entrés dans le port de Copenhague de peur d'être pris par les Hollandois, & dont il fit vendre les marchandises. Ce premier coup fut suivi d'un second traité, entre le roi de Danemark & les Etats ; le premier s'engageoit à fournir vingt vaisseaux de guerre : il les mit en mer, ce qui troubla fort la navigation des Anglois. Il commença en même-tems les hostilités contre la Suede, par enlever des vaisseaux chargés de sel pour Stokolm, & faire une invasion dans la Suede. An. J. C. 1656. An. J. C. 1657.

Charles-Gustave à qui Christierne avoit laissé la couronne de Suede, imitant la conduite de Scipion, qui sauva Rome en attaquant Carthage, porta la guerre en Damark, & commença ses hostilités par le Holstein, ou il fit de rapides conquêtes. Il mit en même-tems en mer une flotte composée de vingt-six vaisseaux, & d'autant de navires marchands armés en guerre, avec laquelle il alla chercher celle de Danemark, qui ne se battoit qu'en re-

traite vers Copenhague, eſpérant trouver du renfort dans ce port, où elle ſçavoit qu'il y avoit huit vaiſſeaux, & en une eſcadre Hollandoiſe, retenue dans le Sund par les vents contraires. Le lendemain le combat fut plus animé : l'amiral Danois fut percé de cinq cens boulets. Cela n'empêcha pas que les Suedois n'euſſent du deſavantage, & qu'ils ne ſe retiraſſent à Wiſmar, laiſſant la mer libre aux Danois.

An. J. C. 1658.

Le roi de Suede faiſoit par terre de nouveaux progrès dans les états du roi de Danemark. A la faveur des glaces il fit paſſer ſon armée par le détroit du petit Belt dans l'iſle de Fionie, dont il s'empara. Il voulut ſe ſaiſir de quatre vaiſſeaux de guerre Danois, enfermés dans les glaces: mais celui qui les commandoit s'étant aviſé de faire répandre de l'eau ſur les bords de chacun de ſes vaiſſeaux, il ſe forma une glace épaiſſe, qui leur ſervit parfaitement de défenſe, & empêcha qu'on ne les abordât.

Charles faiſant ainſi à la faveur des glaces paſſer ſon armée où il ſouhaitoit, fit ſans aucun obſtacle la conquête des iſles de Laland, de Falſter, & de Séelande ; il étoit même déja bien près de Copenhague, lorſque la paix fut concluë entre les deux Rois.

Charles la rompit bientôt, ſans qu'avant que ſon deſſein éclatât, perſonne en eut pu rien pénétrer : il s'embarqua ſur ſa flotte compoſée de douze vaiſſeaux de guerre, & de plus de ſoixante navires de tranſport, chargés de quatre mille fantaſſins, & de douze cens cavaliers, & alla faire le ſiége de Copenhague. Frederic qui s'y tenoit tranquille, ſur la foi du traité qu'il venoit de conclurre, ſe défendit avec un courage, qui ſuppléa aux forces qui lui manquoient. Le détail qu'on en voit dans le Livre qui ſuit, ne me laiſſe à rapporter ici que le combat qui ſe donna dans le Sund, entre la flotte Hollandoiſe & la flotte Suedoiſe.

La flotte Hollandoiſe commandée par l'amiral Opdam, & envoyée par les Etats au ſecours de Copenhague, étoit arrivée malgré le mauvais tems à l'entrée du Sund, où elle étoit retenue par les vents contraires. Elle y avoit mouillé à la vue des Suedois ; & Charles qui étoit à leur tête, ſe-

lon toutes les regles, devoit l'attaquer, puiſqu'il avoit ſur elle l'avantage du vent, & du détroit : mais comme s'il n'eût tâché qu'à favoriſer le paſſage du Sund aux Hollandois, il les laiſſa tranquilles ſur leurs ancres attendre que le vent changeât ; ce qui arriva effectivement : le vent devint Nord, & les Hollandois attentifs à profiter de cet avantage, mirent d'abord à la voile, & s'engagerent dans le détroit en ordre de bataille. L'avant garde étoit commandée par le vice-amiral Witte-witteſon. Opdam étoit au corps de bataille : & l'arriere-garde étoit ſous les ordres du contre-amiral Floriz. L'armée entrant dans le Sund fut canonnée des forts de Cronenbourg, qui eſt en Séelande, & d'Helſinbourg, ſitué en Scanie, & au roi de Suede. Ces décharges eurent peu d'effet : Wrangel amiral de Suede, s'avança avec trente-huit vaiſſeaux pour diſputer le paſſage. Les deux flottes commencerent à tirer quand elles furent à la portée du canon : elles ſe mêlerent, & ſe battirent bientôt avec une valeur égale, depuis ſept heures du matin juſqu'à trois heures après midi. Les deux amiraux ſe firent tête, & tinrent long-tems la victoire incertaine. Opdam eut ſur ſon bord cent trente-ſept hommes tués ou bleſſés ; ſon vaiſſeau fut criblé, & ſi maltraité qu'on fut obligé de fermer les ſabords. Wrangel ne ſe trouva pas en meilleur état ; ſon gouvernail fut emporté ; ne pouvant plus manœuvrer, il ſe retira ſous le canon de Cronenbourg, où le roi de Suede étoit ſpectateur du combat. Après la retraite de Wrangel, Opdam dont le vaiſſeau faiſoit eau de toutes parts, & qui en avoit ſix pieds à fond de cale, ſe battoit avec un courage extraordinaire contre ſept vaiſſeaux ; il en coula deux à fond, mais il auroit péri lui-même s'il n'avoit été dégagé par deux vaiſſeaux de ſa flotte. Witte-witteſon fut pris après avoir été bleſſé à mort ; preſque tout ſon monde fut tué, & ſon vaiſſeau coula bas : il en couta auſſi la vie au contre-amiral Floriz.

Apres ce combat, qui fut long & ſanglant, les Hollandois paſſerent le détroit, & allerent débarquer à Copenhague deux mille hommes & des proviſions, qui ſauverent la ville. Les Suedois ſe retirerent à Landſcroon. Il y eut

dans le combat dont je viens de parler, plusieurs vaisseaux brûlés & coulés à fond, & environ quatre mille hommes tués, ou faits prisonniers. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que les six amiraux, ou vice-amiraux des deux partis, furent mis hors de combat. Chaque parti s'attribua la victoire : les Hollandois se prévalant de ce qu'ils avoient passé le Sund, & ravitaillé Copenhague ; & les Suedois alléguant, que si l'ennemi eût été victorieux, il les seroit venu attaquer à Landscroon. Il est certain que les Hollandois auroient aisément brûlé la flotte Suedoise, où elle s'étoit réfugiée, s'ils l'avoient voulu. Quelques-uns ont blâmé Opdam de ne l'avoir pas fait ; il en reçut même des reproches en Hollande. D'autres disent que son dessein n'étoit pas de ruiner les Suedois, mais de les empêcher de se rendre maîtres du Danemark, ce qu'il fit avec succès, en secourant la capitale.

Quoique la ville de Copenhague eût été secourue, elle étoit toujours assiégée. Les Suedois y donnoient de temps en tems des assauts. Charles Gustave s'empara de quelques isles ; & les flottes Danoises & Hollandoises firent une descente dans celle de Fionie : cependant la France, l'Angleterre & la Hollande négocioient pour la paix du Nord ; les médiateurs y trouvoient d'abord des obstacles, parce que les deux Rois ne vouloient se relacher sur rien. An. J. C. 1660. Mais la mort de Charles Gustave les fit disparoître, & la paix se fit entre la Suede & le Danemark.

Frederic ayant rétabli la tranquillité dans ses Etats, s'appliqua à y faire refleurir le commerce, & à y ramener l'abondance. Par un consentement unanime des Etats, il rendit la couronne héréditaire dans sa famille. An. J. C. 1670. Il mourut âgé de soixante-un ans, après un regne de vingt-deux.

Christierne son fils, par des alliances avec ses voisins s'étant mis en état de tout entreprendre, & de ne rien craindre, déclara la guerre à la Suede, devenue florissante par une assez longue suite de prospérités. An. J. C. 1675. Il fit d'abord saisir tous les effets des Suedois qui étoient dans son Royaume, & joignit sa flotte a celle des Hollandois. Les premières hostilités se firent sur mer. Deux vaisseaux Danois arri-

querent sur l'Elbe un vaisseau Suedois ; après un combat opiniatre, l'un des aggresseurs fut coulé à fond, & l'autre obligé de se retirer. Les Danois se dédommagerent peu de tems après, par la prise de plusieurs vaisseaux marchands Suedois.

Les flottes de Danemark & de Hollande, n'étoient que de quatorze vaisseaux, de deux brûlots, d'une barque d'avis, & de cinq galiottes. A peine furent-elles en mer qu'elles se retirerent sous le canon de Copenhague, pour s'opposer à la flotte de Suede, qui vouloit faire une descente en Séelande. Ce fut bien à propos qu'elles firent cette retraite, car elles éviterent par-là une effroyable tempete, qui endommagea fort celle de Suede.

L'année suivante la flotte Hollandoise fut considérablement augmentée par des vaisseaux d'Amsterdam, & de Rotterdam. Celle de Danemark le fut aussi de huit bons vaisseaux de guerre. L'amiral Danois qui croisoit dans la mer Baltique donna la chasse, entre l'isle de Bornholm & la cote de Scanie, à deux vaisseaux Suedois ; ceux qui les commandoient désespérant de les sauver des mains de l'ennemi, mirent le feu à l'un de quarante-huit canons, & à l'autre de trente-deux une mêche, qui communiquoit aux poudres, afin que quand les Danois s'en seroient emparés, il sautât en l'air avec eux. Mais ceux-ci s'étant apperçus de l'artifice, lorsqu'ils furent maîtres du vaisseau, en retirerent tout le canon. L'amiral Danois alla faire une tentative sur l'isle de Gothland, dont il s'empara malgré la resistence des troupes qui la défendoient. La flotte victorieuse, composée de vingt vaisseaux de guerre, rencontra à la hauteur de l'isle de Bornholm la flotte Suedoise, de quarante-quatre vaisseaux de guerre, sans compter les petits bâtimens qui la suivoient. Les Suedois quoique les plus forts, se contenterent de canonner, sans oser risquer le combat de plus près. Les Danois couperent cinq vaisseaux ennemis, & les auroient pris sans le calme & la nuit qui survinrent. An. J. C. 1676.

Le lendemain au commencement du jour, les Suedois qui avoient l'avantage du vent allerent attaquer les Da-

nois, ſe contentant de leur envoyer leurs bordées, ſans rien entreprendre de plus. Les Danois pouſſerent un brûlot ſur l'amiral de Suede, qui le détourna. Cet amiral alla enſuite fondre avec impétuoſité ſur celui de Danemark, qui le reçut avec valeur, & l'obligea à ſe retirer avec ſa flotte du coté de Blecking. Les Suedois perdirent en cette affaire, qui dura quatre heures, une galiotte, quoique les plus forts & les plus nombreux, ils reculerent devant leurs ennemis, & leur abandonnerent le champ de bataille.

La nouvelle de ce combat ne fut pas plutôt arrivée à Copenhague, que l'amiral Tromp ſe mit en mer pour aller joindre la flotte Danoiſe, avec laquelle il livra un troiſieme combat à celle de Suede. Nous ne pouvons donner une plus juſte idée de cette affaire, que celle qu'en donne la relation qu'en fit l'amiral Tromp aux Etats generaux ; c'eſt pourquoi nous allons la rapporter. « Nous » avons eu, *dit-il*, le bonheur de ſortir de la rade le 6 » Juin, à la faveur d'un vent frais, & nous nous ſommes » rendus le 7 à l'armée navale, qui étoit à l'ancre, entre » Stede & Falſterboe. Le 8 le vent étant eſt-ſud-eſt, nous » levâmes l'ancre avec toute l'armée, & mîmes le cap au ſud. » Nous continuâmes notre route juſqu'à l'entrée de la » nuit, que nous mouillâmes au ſud-oueſt quart à l'oueſt » de Stede. Le 9 à la poînte du jour, nous demeurâmes » avec un vent ſud-oueſt, & après avoir paſſé Falſterboe, » nous découvrîmes l'armée navale ennemie, forte de cin- » quante voiles, grandes ou petites, au rapport de nos » gardes avancées. Comme l'après-midi le vent commença » à fraîchir, & que les ennemis en avoient l'avantage, ils » s'en ſervirent pour s'éloigner de nous : de ſorte que » nous avions bien de la peine à les ſuivre. La nuit » nous les pourſuivîmes à toutes voiles ; mais ayant » changé de route, ils ſe déroberent à notre vue à la fa- » veur des ténebres, ce qui m'obligea de détacher huit » frégates pour les chercher & les reconnoître de nou- » veau. Environ le midi nous les découvrîmes au ſud-oueſt » de notre armée navale, & nous donnâmes auſſi-tôt ſur

» gnal à tous les navires de la flotte de faire force de voi-
» les pour aller à eux, & nous les pourſuivîmes juſqu'à
» l'entrée de la nuit. Le 11 avant midi, nous les apperçu-
» mes encore au ſud de Oeland, & nous les approchâmes
» de ſi près ſur les 11 heures, qu'ils furent contraints de
» ſe ranger en bataille.

» Sur le midi les deux armées s'engagerent. Le vent
» étoit oueſt-nord-oueſt, & nous avions l'avantage. A pei-
» ne le combat étoit-il commencé, que le vaiſſeau *les trois*
» *Couronnes*, monté de cent trente-quatre pieces de canon,
» & commandé par l'amiral-général Suedois, fut renverſé,
» & ſauta en l'air peu de tems après, ſans que je ſçache
» par quel accident, puiſqu'à peine lui avois-je lâché quel-
» ques bordées. Alors toute l'armée navale ennemie fit
» mine de prendre la chaſſe. Je fis d'abord donner le ſi-
» gnal pour l'attaquer de toutes parts, & fondre ſur elle
» avec le gros de notre armée. Ce mouvement l'arrêta
» tout court. Nous viràmes le bord au ſud, & je m'ap-
» prochai du flanc de l'amiral ennemi, chef de l'eſcadre
» *du Pavillon jaune*, monté de quatre-vingt-ſeize pieces de
» canon. Je le chargeai vigoureuſement, lui & les autres
» vaiſſeaux, qui le ſoutenoient. Nous étant chargés réci-
» proquement l'eſpace d'une heure & demie, le grand
» mât de l'amiral, fut enfin renverſé. Je le contraignis de
» baiſſer pavillon, & de demander quartier, que je lui ac-
» cordai, à cauſe de la vigoureuſe réſiſtance, & de la bra-
» voure qu'il venoit de faire paroître, & je fis détacher
» ma chaloupe pour l'aller prendre, mais ce fut trop tard;
» car un de nos brûlots l'ayant accroché, ſans conſidérer
» qu'il avoit baiſſé pavillon, & que je n'avois point don-
» né le ſignal pour monter à l'abordage, le réduiſit en cen-
» dres; de ſorte que ce beau vaiſſeau perit avec tout ſon
» équipage, qui étoit de ſix cent cinquante matelots, ſi
» on en excepte cinquante, qui furent ſauvés par le moyen
» d'une chaloupe.

» L'armée navale ennemie, après la fatale perte de
» deux amiraux, voyant que la fortune nous favoriſoit, &
» que la victoire étoit ſur le point de ſe déclarer pour

» l'armée Danoiſe, crut qu'il étoit tems de prendre le » large : de ſorte que tous les vaiſſeaux qui la compoſoient » prirent confuſément la chaſſe, & ſe déroberent à force » de voiles à la pourſuite des vainqueurs. Ils laiſſerent » derriere le vaiſſeau *le Neptune*, monté de quarante-» quatre pieces de canon, & de cent quatre-vingt-dix-huit » hommes d'équipage, qui furent pris. Il y en eut encore » un autre de pris, auſſi conſidérable que celui-là. Les » ennemis ont fait leur poſſible, à deux différentes repri-» ſes, pour me réduire en cendres ; mais leurs brûlots ont » toujours été repouſſés. Les alliés n'ont été que fort » peu endommagés, & n'ont perdu aucun vaiſſeau ; le » mien n'a ſouffert que dans les voiles & les cordages. » Mon premier capitaine eſt mort dans le lit d'honneur ; » le ſecond a eu le bras droit emporté. J'ai eu cent morts, » ou bleſſés ſur mon bord. »

Les Suedois perdirent dans ce combat ſix gros vaiſſeaux de guerre, une frégate, & un yacht. Le lecteur peut voir dans l'hiſtoire de la marine de Suede quelques circonſtances de cette affaire, qui ne ſont point détaillées ici, ainſi que tout ce qui s'eſt paſſé de conſidérable ſur mer, dans ce qui reſte à dire de cette guerre, qui fut terminée par les bons offices de la France.

An. J.C.1679. Peu de tems après l'Europe arma de toutes parts. Les Suedois prirent l'allarme des préparatifs qu'on faiſoit en Danemark. Les Danois de leur côté, croyant qu'on ſe diſpoſoit en Suede à fortifier l'armement des Hollandois, firent alliance avec la France, qui leur envoya une eſcadre An.J.C.1683. de treize vaiſſeaux, & de ſix brulots, ſous le commandement du ſieur de Previlli : elle paſſa le Sund, & alla joindre la flotte Danoiſe, compoſée de trente-un vaiſſeaux de guerre, & de trois brûlots. Cette flotte ne fit qu'errer dans la mer Baltique, & ſe ſépara ſans avoir rien fait.

An.J.C.1699. Chriſtierne ne fit rien de célebre ſur mer le reſte de ſa vie, qui ne fut que de cinquante-quatre années. Il merita, & obtint l'admiration des étrangers, l'affection de ſes ſujets, & des éloges de ſes ennemis ; car apres ſa mort on frappa une médaille où on liſoit ces mots : *Æternæ me-*

moriæ

moriæ optimus Princeps. Ce Prince avoit trouvé ſon Royaume en mauvais état, il le laiſſa floriſſant. Ses frontieres étoient en ſureté, ſes forteresſes rétablies, ſes troupes bien reglées, & ſa marine ſi bien entretenuë, que ſon fils mit quarante vaiſſeaux de guerre en mer l'Eté ſuivant.

Frederic ſon fils, fut proclamé Roi, & vêcut juſqu'en 1730; il eut avec les Suedois de grands démêlés, dont on voit le détail dans l'hiſtoire maritime de cette nation. C'étoit un Prince ſage, judicieux, & clement. Il fit auſſi fleurir dans ſes Etats le commerce, les belles Lettres, & la marine. Il fut en état de mettre en mer une flotte de trente-ſept vaiſſeaux de guerre de quarante-ſix juſqu'à quatre-vingt-ſeize pieces de canon, de vingt-neuf fregates, de quarante-ſix galeres, & de ſix gros bâtimens, ſans compter les barques armées.

Chriſtierne VI. du nom, actuellement régnant, eſt monté ſur le throne après la mort de Frederic ſon pere. Il ne s'eſt rien fait de conſidérable ſur mer depuis ſon avénement à la couronne. Sa marine eſt cependant bien entretenuë, comme on le peut voir par l'état de ſes forces, qui doit faire regarder le Danemark, comme une puiſſance redoutable ſur mer.

Vaisseaux.	Canons.	Hommes.
Le Chriſtianius-Quintus.	100	650
Le Prince Frederic.	84	600
L'Eléphant.	84	600
Les trois Couronnes.	84	600
Le Lion de Norwege.	84	600
Le Prince Georges.	82	600
Le Prince Cour.	82	590
Le Mercure.	76	510
Le Mars.	76	500
Les trois Lions.	70	490
Le Plongeon.	70	490
La Charlote Amelie.	68	480
L'anne Sophie.	66	470

Vaisseaux.	Canons.	Hommes.
Le Cigne.	66	470
Le Chriſtian IV.	64	430
Le Frederic III.	56	400
Le Gundenlew.	56	390
Le Chriſtiania.	58	390
L'Oldenbourg.	56	360
Le Lintworm.	46	330
Le Sleeſwig.	42	300
Le Fero.	54	380
L'Ange.	52	370
Le Delmenhorſt.	50	300
Le Faucon de Suede.	48	250
Le Neptune.	46	220
Le Trident.	44	210
Le Sauteur.	42	200
Le Hummer.	34	160
La Sirenne Danoiſe.	30	140
Le Dragon.	28	140
Le Faucon Blarce.	26	120

Petits Vaisseaux et Galiottes.

Le Tigre.
La Pucelle.
Le Paca.
Le Swermer.
Le Singe
Le petit Elephant, } Yachts.
L'Elephant neuf, }
Le Phœnix, Galere.

LIVRE XXVI.

De la Marine des Suedois.

L'On a pu voir déja par l'hiſtoire de la marine des Danois, que la navigation a toujours été chez les nations Septentrionales, un objet de grande attention ; nées ſous des climats glacés, & dans des lieux, qui n'ont rien que de rude & de ſauvage, elles ont cherché d'abord à s'ouvrir avec leurs vaiſſeaux un paſſage, pour pénétrer dans des régions plus douces & plus tempérées. L'Aſie, l'Egypte, & la Sicile, devinrent leur premieres conquêtes. Pluſieurs autres peuples, les Romains mêmes, éprouverent leur force & leur puiſſance ſur mer ; & ſans remonter à des tems ſi reculés, on ſçait, comme nous avons déja eu occaſion de le dire, qu'elles ont fait ſubir leurs loix à la Grande-Bretagne, & a la Normandie, & ont porté plus d'une fois la terreur ſur les côtes, & dans le ſein même de la France.

L'attention de ces nations pour la marine, ſe manifeſte bien par leurs ports, dont ils ont toujours eu un grand nombre, parmi leſquels ceux ſur la mer Baltique principalement étoient excellens, tels que Lubec, Copenhague, Elſeneur, Stokolm, Roſtoc, Stralſund, Stetin, Colberg, Dantzick, Elbing, Coniſberg, Riga, Revel, Nerva, Pernault, & Viburg. Elle ſe manifeſte encore par la forme, & la quantité de leurs vaiſſeaux, par leurs loix nautiques, & par leurs évolutions navales. Comme il leur falloit des flottes nombreuſes pour les peuplades qu'elles ont faites, pour les colonies qu'elles ont établies, & pour la conquête des provinces qu'elles ont ſubjuguées, elles avoient des vaiſſeaux de guerre, des vaiſſeaux marchands, des brigantins, des barques, des batimens propres pour le tranſport, & preſque tous les navires, qui étoient en uſage dans les mers du Nord, & dont Aulugelle nous a donné un ample détail. Guſtave roi de Suede, en 1544 y fit conſtruire des galeres, des trirèmes, & des quadrirèmes. On s'y ſervoit autrefois de certains batimens longs & larges, qui ne

tiroient que quatre pieds d'eau, quoiqu'ils fuſſent fort chargés ; ils étoient bons voiliers, & d'un grand avantage, ſoit pour attaquer, ſoit pour éviter l'ennemi ; leurs bordages étoient épais, ſolides & attachés avec des cloux de fer ; rien n'étoit plus à redouter que ces vaiſſeaux dans un combat ; ils répandoient par tout le deſordre & l'horreur, & c'étoit ordinairement eux qui faiſoient déclarer la victoire.

Les peuples du Nord avoient encore d'autres vaiſſeaux plus dangéreux ; les uns étoient armés de ſcies fort tranchantes, poſées ſous la quille du bâtiment, & deſtinées à couper les chaînes, qui fermoient les ports ; les autres lançoient un feu plus terrible que le feu Grégeois. Comme il étoit compoſé des matieres les plus combuſtibles, l'eau & les choſes propres à l'éteindre, ne ſervoient qu'à le rendre encore plus violent. Ils avoient auſſi des canots de cuir, avec leſquels ils approchoient des vaiſſeaux ennemis, qu'ils alloient percer ſous l'eau, pour les couler à fond, & d'autres navires fort legers. Mais comme ils manquoient de mines de fer & de cuivre dans certains endroits, ou que du moins ils ne les connoiſſoient pas, ils conſolidoient ces vaiſſeaux avec des cloux de bois, & les lioient, au lieu de cordes, avec des nerfs d'animaux : les voiles en étoient de drap, & les ancres de racines d'arbres fort dures. Ces bâtimens, qui ſembloient voler ſur l'eau, étoient admirables pour ſurprendre l'ennemi, ou pour ſe dérober à ſa pourſuite.

Magnus, frere d'Ilaüs, afin de donner une idée de cette multitude de vaiſſeaux, dont les peuples du Nord couvroient la mer, rapporte dans la deſcription, qu'il fait de la Scandie, que Singon roi de Suede, qui vainquit Harald roi de Danemark, avoit une flotte de deux cens cinquante voiles. Outre la force, ces peuples mettoient encore en uſage tout ce que l'adreſſe & la ruſe ont de plus fin. Quelquefois ils tranſportoient des vaiſſeaux par terre pour aller attaquer des flottes en rade, lorſqu'elles s'y attendoient le moins. Nous avons déja dit qu'Erik, à qui l'art de gagner les cœurs, & de perſuader par la force & la douceur de

la parole, fit donner le surnom d'*Eloquent*, voulant enlever sept vaisseaux Corsaires, s'avança pour les reconnoître, avec le navire qu'il montoit, en laissa sept autres vers les côtes, & les fit charger de rameaux & d'arbres coupés, dans l'espérance qu'on les prendroit pour une forêt; cet expédient lui réussit: les Pirates qui le croyoient seul, & qui comptoient sur une victoire aisée, le poursuivirent jusque dans l'embuscade. Ils ne furent pas plutôt arrivés, que ce qui ne paroissoit que forêt, se fit connoître tout à coup pour des vaisseaux, qui les envelopperent, les prirent, & les chargerent de chaînes. Les histoires du Nord sont remplies de mille traits de cette nature.

Ces peuples, à qui nous donnons un caractere de férocité, étoient cependant policés, & avoient des loix maritimes, qu'ils suivoient avec une exactitude scrupuleuse. Par exemple, si quelqu'un de l'Equipage osoit porter une main armée sur le Patron du vaisseau, ou en faisoit le semblant, on clouoit cette main au mât. On infligeoit pareillement des peines à celui, qui par malice avoit cassé les instruments qui servoient à la navigation. Les séditieux, & les querelleurs étoient plongés dans la mer comme des victimes qu'on devouoit a la sureté publique. Les autres fautes étoient punies à proportion qu'elles étoient graves.

La lecture du Livre précédent a donné cette idée générale de la marine des peuples du Nord, il ne nous reste plus qu'a detailler celle de Suede, l'un des plus considérables pays du Septentrion.

Ce Royaume est borné au Nord par la Laponie, au Midi par la Moscovie, la Pologne & la mer Baltique; à l'Orient par une partie de la Moscovie, & au Couchant par la mer, qui le sépare du Danemark, & par les montagnes, qui lui servent de barrieres avec la Norwege. Son étenduë depuis le cinquante-cinquiéme dégré trente minutes, jusqu'au soixante-huitiéme dégré, trente minutes de latitude, contient environ deux cens soixante grandes lieuës de France, & depuis le trente-uniéme dégré, jusqu'au soixante deuxiéme dégré trente minutes de longitude, dans sa plus grande étenduë, environ trois cens

lieuës. Ce Royaume a de grands avantages pour la navigation, étant ſitué ſur la mer Baltique, ſur le golfe de Bothnie, ſur celui de Finlande, & poſſedant un grand nombre d'iſles. Stokolm, qui en eſt la capitale, est un des meilleurs ports de l'Europe. La mer s'y jette par deux bouches auſſi larges que profondes. Les vaiſſeaux marchands y entrent a pleines voiles avec leur cargue, & s'y trouvent tellement a l'abri, qu'ils n'ont beſoin d'être retenus, ni par des ancres, ni par des cables; mais l'entrée & la ſortie, en ſont longues & dangéreuſes. On a vu dans ce port juſqu'à trois cens vaiſſeaux.

Les rois de Suede ſont puiſſans ſur mer; ils y entretenoient autrefois cinquante vaiſſeaux de guerre en tems de paix. Dans la guerre que Jean III. eut avec le roi de Danemark, ſa flotte étoit compoſée de ſoixante-dix vaiſſeaux de guerre, & de pluſieurs autres batimens. Le roi de Suede peut lever quand il lui plait, plus de ſix mille mariniers, qu'il lui eſt d'autant plus facile d'entretenir qu'il les paye aſſez ordinairement en légumes & en denrées.

Avant que d'entrer dans l'hiſtoire de la marine de Suede, il eſt à propos de dire quelque choſe des divers changemens, qui ſont arrivés dans ſon gouvernement. Ce Royaume étoit autrefois électif. Les Sénateurs & les députés des Provinces s'aſſembloient a Upſal, pour y élire un maitre. Dans l'endroit où ſe tenoit l'aſſemblée, il y avoit une grande pierre environnée de douze autres, un peu moins élevées, ſur leſquelles ſe plaçoient les principaux de ceux qui vouloient être le Roi. Le plus diſtingué étoit ſur la grande pierre, & ouvroit la ceremonie par un diſcours, ou il exhortoit les Sénateurs à fixer leur choix ſur un ſujet, qui eut toutes les qualités, qui devoient former de grands Roys. Dans la ſuite ce Royaume, d'électif qu'il étoit, devint héréditaire, ainſi que nous allons le faire voir.

Quelques auteurs ont avancé, que la Suede étoit le plus ancien Royaume de l'Europe, & que ces climats avoient été connus peu de tems après le deluge. Le Pa-

ron de Puffendorf, qui écrivoit en Suede, & qui vouloit, ſans doute, flatter la nation, adopte ce ſyſtème, quoiqu'il n'en paroiſſe pas bien convaincu lui-même. En effet on a peine à ſe perſuader que les deſcendans de Noé, qui pouvoient ſe placer dans des contrées riantes & fertiles, avent d'abord cherché à s'établir dans des pays toujours couverts de neiges & de glaces que les Suedois eux-mêmes ont abandonnés plus d'une fois, pour aller dans des lieux, où ils reſpiraſſent un air plus doux & plus gracieux.

Ces mêmes auteurs, qui mettent preſque immédiatement après le déluge, la naiſſance de l'Empire Suedois, comme nous venons de le dire, placent auſſi trois cens ans après ce grand événement, l'époque de ſes Rois, dont ils conduiſent la ſuite juſqu'au Prince, qui regne aujourd'hui ſur la Suede. Mais comme il n'y a point de certitude ſur toutes ces choſes, je n'irai point dans cette antiquité reculée, chercher la marine des Suedois, de peur de donner des fables, pour des verités; je ne la prendrai que vers la naiſſance de Jeſus-Chriſt; je ne me rendrai pas même garant de la ſucceſſion des rois de Suede, que je vais marquer, car il y en a quelques-uns qui ſont conteſtés, & d'autres qui ſont revendiqués par les Danois.

Attilus *Premier*, pour ſatisfaire l'avarice dont il étoit dévoré, avoit amaſſé de grands tréſors. Sa femme, dont le goût pour la dépenſe, ne s'accommodoit pas avec les épargnes de ſon mari, appella en Suede Rolvo ſon fils, roi de Danemark; & tous deux de concert, enleverent les richeſſes d'Attilus, & ſe ſauverent ſur des vaiſſeaux, qu'ils avoient fait équiper. An. M. 3120.

Hoter, fils & ſucceſſeur d'Attilus, fut fameux par ſon adreſſe. Aimé de Nanna, fille du roi de Norwege; il en avoit obtenu une promeſſe de mariage. Haco, roi de Danemarck, devenu ſon rival, mit tout en uſage pour obtenir le cœur de cette Princeſſe; mais voyant qu'il n'avançoit rien auprès d'elle, il déclara la guerre à Hoter: ce moyen ne lui réuſſit pas mieux, il fut vaincu & dépouillé de ſes Etats. La honte de ſa défaite lui remit les armes à la An. M. 3174.

main, & il reconquit ſon Royaume Le roi de Suede voulut faire deſcendre une ſeconde fois Haco de ſon throne, il équipa une flotte contre lui, & paſſa en Danemark, mais il fut battu, & contraint de ſe retirer dans le Jutland, & de-là dans ſes Etats.

An. M. 5236. Attilus II. ſuccéda à ſon pere Hoter. Il mit en mer une flotte formidable, pour faire la guerre à ſes voiſins; mai il fut par tout repouſſé. Après ſa mort on lui donna pour ſucceſſeurs deux Princes, qui périrent dans une bataille navale. Le défaut de détail de ces faits, dans les hiſtorien fait que nous n'en pouvons donner ici. Voilà à peu pres tout ce qu'on peut dire de la marine des Suedois, avant Jeſus-Chriſt. Quoique les tems qui ont ſuivis, ſoient mieux connus, nous nous trouverons obligez de ne donner preſque qu'une liſte des rois de Suede, & de paſſer ceux dont la vie n'a rien de lié avec la marine.

An. J. C. 169. Eric IV. s'étant emparé du royaume de Suede, n'en fut pas tranquille poſſeſſeur. Son couſin Haldan attenta ſur ſa vie, pour ſe rendre maître par ſa mort, de la Suede & du Danemark. Il ſe ſaiſit d'abord de ce dernier Royaume, & porta ſes armes contre Eric, qui le battit & le mit en déroute; mais Haldan ne ſortit point de la Suede Eric, pour le rappeller en Danemark, en fit le theatre de la guerre: il obligea par-là Haldan à quitter la Suede, celui-ci perdit la couronne & la vie. Son frere, qui portoit le même nom, plein du déſir de venger ſa mort, aſſembla une puiſſante armée, embarqua ſes troupes, & fit voile vers la Suede. Il rencontra Eric avec ſa flotte, & chercha à le ſurprendre, en lui dreſſant une embuſcade: il ne fit paroître que deux vaiſſeaux, & cacha le reſte derriere un promontoire. Eric qui ne ſe doutoit point du ſtratagême, pourſuivoit ſa route; lorſque les vaiſſeaux cachés parurent tout-à-coup, & fondirent ſur ſa flotte, qui fit d'abord quelque réſiſtance; mais la victoire fut bientot décidée en faveur des Danois. Eric vaincu, ne voulut point ſe rendre, il aima mieux périr dans le combat. Cette victoire ouvrit la Suede au nouvel Haldan, qui s'en empara: il fit continuellement donner la chaſſe aux Corſaires, qui troubloient la navigation.

Jorundi

Jorundar s'étant frayé le chemin du throne de la Suede, & s'y voyant affermi, fit la guerre à Harald, roi de Danemark, qui s'étoit rendu maître de quelques-unes de ſes Provinces : Harald ſe fortifia du ſecours, que lui donna le roi de Norwege ; mais le roi de Suede tailla ſes troupes en pieces, & reconquit les provinces uſurpées. Harald recommença la guerre, & eut bien-tôt ſur les bras toutes les forces de Jorundar, qui attaqua le Danemark, par mer & par terre. Sa flotte emporta une victoire ſignalée ſur les flottes combinées des Danois & des Norwegiens, auprès des côtes du Jutland. Harald n'ayant pu vaincre le roi de Suede par la force, en vint à bout par la perfidie. Il ſe réconcilia en apparence avec lui, & le fit cruellement aſſaſſiner. An. J. C. 247.

Sa mort ne demeura pas impunie ; ſon fils Haquin, qui lui ſuccéda, arma puiſſamment par mer & par terre, pour la venger. Sa flotte de deux mille cinq cens vaiſſeaux, fut jointe par celle des Gots, qui avoit été moüiller à l'iſle de Gothland. Son armée de terre étoit ſi nombreuſe, qu'elle occupoit un terrein de quarante mille d'Italie, ou trois cens cinquante ſtades. L'armée navale de Harald n'étoit pas moins conſidérable que celle des Suedois : elle occupoit ſur mer une eſpace de quatre mille d'Italie, & répanduë entre la Scanie & l'iſle de Séeland, elle formoit comme un pont, par le moyen duquel on paſſoit de l'une à l'autre. Harald, qui ne ſe ſentoit pas d'ailleurs ſi puiſſant que le roi de Suede, s'étoit ménagé un renfort conſidérable, d'Allemands, de Saxons, d'Eſclavons, de Livoniens, de Vandales, d'Anglois, d'Ecoſſois, d'Irlandois, & de Friſons. On n'avoit jamais vu dans le Nord un ſi formidable appareil de guerre. Les deux armées ennemies étant en préſence, & chacun des Rois ayant animé ſes troupes, par un diſcours militaire, la bataille fut livrée ; l'armée du roi de Danemark fut miſe en déroute ; il expira lui-même ſous les coups du vainqueur ; ſa défaite aſſura le Danemark au roi de Suede. Les Danois perdirent dans cette fatale journée trente mille perſonnes de marque, & les Sue-

dois douze mille. La perte des troupes de part & d'autre fut innombrable.

An. J. C. 460. Adel, roi de Suede, fit la guerre à Jarmeric, roi de Danemark, qui avoit fait mourir ſon pere : il lui livra ſur mer une bataille, qui dura trois jours, & fit enſuite la paix.

An. J. C. 980. Olaüs *Premier*, étant roi de Suede, Oluf roi de Norwege, entreprit de chaſſer du Danemark Suenon, qui en étoit Roi ; mais trop foible pour réuſſir, il mit le roi de Suede dans ſes intérêts ; en lui demandant en mariage ſa belle-mere Sigride, jeune veuve : elle fut accordée & envoyée en Norwege. Suenon voyant que cette alliance pouvoit lui être fatale, ne négligea rien pour la rompre : il offrit à Oluf ſa fille, jeune & belle ; il fut écouté, & Sigride renvoyée en Suede. Suenon qui ne cherchoit qu'à brouiller les deux Rois voiſins, refuſa ſa fille qu'il avoit promiſe, demanda Sigride en mariage, & ſe joignant au roi de Suede, qui avoit à vanger l'affront fait à ſa belle-mere, il fit la guerre à Oluf. Les deux Rois armerent une flotte conſidérable. Oluf en fit autant. Jean Magnus, dit que ſon armée navale étoit très-puiſſante ; & un auteur, cité par Baronius, dit qu'elle étoit innombrable. Il y eut ſur mer un combat terrible entre ces Princes : Oluf fut défait, & ſe précipita dans la mer, pour ne pas tomber dans la puiſſance des vainqueurs. Après ſa mort, Olaüs s'empara du Royaume. Le combat dont je viens de parler, ſe donna entre la Scanie, & l'iſle de Sécland.

Olaüs après cette victoire, ſe vit roi des Gots, des Suedois, & des Norwegiens ; mais il ne fut pas long-tems paiſible maître de tant de peuples. Il eut en tête un nouvel Oluf, à qui la couronne de Norwege appartenoit de droit ; car ſon pere en avoit été dépouillé par celui qui ſe jetta dans la mer, après la perte de la bataille, dont nous venons de parler. Cet Oluf encore jeune, s'étoit ſauvé en Angleterre, où il demeura juſqu'à la mort de l'uſurpateur. Dès qu'il apprit qu'il avoit péri, il équipa une puiſſante flotte, avec le ſecours des Anglois, bien réſolu de faire ſes efforts

pour remonter ſur le throne de ſon pere. Il ne put prendre pied en Norwege ; mais ſa flotte qui étoit nombreuſe, incommoda fort par ſes courſes les Suedois & les Danois. Il força même le paſſage du Sund, & troubla pendant un an entier le commerce & la navigation de la mer Baltique. Cette guerre ſe termina par la négociation : le roi de Suede lui céda la Norwege, qu'il ne pouvoit plus garder, ſe réconcilia avec lui ; & pour ſerrer davantage les nœuds d'amitié, il lui donna ſa fille en mariage, qui outre le prétieux tréſor de la paix, lui porta en dot de grandes richeſſes : Olaüs mourut peu après en odeur de ſainteté. An. J. C. 1108.

Dans la ſuite, ſous le regne de pluſieurs Rois, la Suede ſe trouva agitée par des guerres, tant inteſtines qu'étrangéres ; & dans tous ces démêlés, il ne paroît pas que la marine fut beaucoup exercée. Les rois de Suede tantôt armoient contre ceux de Danemark, & de Norwege, & tantôt s'appuyoient de leurs ſecours : ils étoient tour à-tour alliés, & ennemis. Les rois de Suede qui aſpiroient à un pouvoir abſolu, occaſionnoient par-là de grands troubles dans le Royaume ; car les peuples entêtés de la liberté & des privileges de leur nation, ſe révoltoient contre leurs Souverains ; la moindre ombre de pouvoir arbitraire, leur mettoit les armes à la main.

Magnus fut Roi avec de fort mauvaiſes mœurs, & violant ſans ſcrupule les ſermens qu'il avoit fait à ſon avénement à la Couronne. Il voulut uſurper une autorité abſolue aux dépens de celle du Sénat. Une ſi mauvaiſe conduite ſouleva contre lui tous ſes ſujets ; pour ſe ſoutenir contre leurs entrepriſes, il fut obligé de demander du ſecours au roi de Danemark. Ces deux Princes ſe ſignalerent par beaucoup de violence & d'injuſtices. Albert, duc de Mekelbourg, qui avoit épouſé la ſœur de Magnus, pour arrêter le cours de ſes déſordres, mit en mer une puiſſante flotte, avec laquelle il alla d'abord ravager les côtes & les iſles de Danemark ; mais après pour épargner les Etats de ſon beau-frere, il l'exhorta par des lettres touchantes à revenir de ſes égaremens, & à ſe rendre An. J. C. 1319.

plus agréable à ſes peuples. Toutes ſes remontrances furent inutiles ; Magnus ne changea point de conduite. Les Suedois autant indignés du violement de leurs priviléges, que des déréglemens de leur Roi le chaſſerent, & mirent à ſa place ſon neveu, le prince Albert, fils aîné du duc de
An.J.C.1363. Mekelbourg.

Albert s'accommoda d'abord à l'humeur des peuples qui l'avoient élû, mais enſuite il s'ennuia de voir ſon autorité bornée : il goûta les maximes de ſon prédéceſſeur, & eſſaya de s'affranchir d'une dépendance qu'il avoit de la peine à concilier avec l'honneur de ſa dignité. Il eut le même ſort que Magnus. Les Suedois le renverſerent de ſon throne, & y placerent Marguerite, reine de Danemark & de Norwege. Cette Princeſſe qu'on appelloit la Semiramis du Nord, parce qu'elle réuniſſoit dans ſa perſonne une ambition demeurée, & un grand penchant pour la volupté, ſe prêta aux deſirs des Suedois, & s'affermit ſur ce nouveau throne par une grande victoire qu'elle remporta
An J.C. 1388. ſur Albert, dans un combat, où il fut fait priſonnier avec ſon fils.

Les Princes de la maiſon de Mekelbourg armerent puiſſamment, autant pour abattre la trop grande puiſſance de Marguerite, que pour briſer les fers d'Albert. Le duc Jean de Mekelbourg, entra dans le port de Stokolm avec une flotte chargée de munitions, & de troupes de débarquement. Lui, & les Princes de ſa maiſon firent publier, que quiconque voudroit faire des courſes ſur mer, & croiſer ſur les Danois, Norwegiens & Suedois, auroient un libre accès dans leurs ports : ils accorderent la même liberté aux habitans de l'iſle de Gotland. La mer Baltique fut auſſi-tôt couverte de Corſaires, qui y commirent les plus grands déſordres. Les deux partis, étant épuiſés, & ne pouvant plus ſoutenir la guerre, firent la paix. Par le traité le prince Albert fut obligé de ſe retirer dans le Mekelbourg ; & Marguerite ſe trouva reine de Norwege, de Suede & de Danemark. Cette habile Princeſſe gouverna avec plus d'autorité que ſes prédéceſſeurs ; mais auſſi avec plus de prudence. Elle fit nommer pour ſon ſucceſſeur

Eric, duc de Pomeranie, & réunit les trois Royaumes qu'elle poſſédoit par un traité, appellé l'union de *Calmar*; ce qui cauſa dans la ſuite une grande diviſion dans ces Etats. Marguerite mourut dans un vaiſſeau en retournant en Danemark. An. J.C. 1412.

Eric fut l'héritier des Royaumes de Marguerite, mais il ne le fut pas de ſon habilité. Par ſa mauvaiſe conduite il brouilla tous ſes Etats, & ſe fit beaucoup d'ennemis. Il avoit épouſé Philippine, fille de Henry IV. roi d'Angleterre. Cette généreuſe Princeſſe voyant ſon époux chancelant ſur le throne, & prêt à ſuccomber ſous la multitude de ceux qui s'étoient ligués contre lui, s'oppoſa avec beaucoup de courage à leurs entrepriſes. Elle ſauva Copenhague en repouſſant les ennemis, qui l'aſſiegeoient, & l'année ſuivante Eric étant en Suede, elle fit équiper à ſon inſçu une flotte de ſoixante-quinze vaiſſeaux, montée de quatorze mil hommes, pour aller fondre ſur des vaiſſeaux ennemis, qui étoient à Stralſund, mais cette expédition ne réuſſit pas; la flotte Danoiſe fut battue, & entierement diſſipée. Eric de retour en Danemark, & informé de ce malheureux ſuccès frappa la Reine à coups de poing: cette Princeſſe qui étoit enceinte accoucha avant ſon terme, & mourut de chagrin. Quelques auteurs prétendent qu'Eric fut moins picqué de cette infortune, que de la perte d'un vaiſſeau, qui étoit chargé des revenus de la couronne de Suede, que la Reine avoit fait venir de ſon chef, & que des Pirates avoient enlevé. An J.C. 1419.

Eric gouverna ſi mal, que la Suede ſe trouva bien-tôt en combuſtion. Un Gentil-homme nommé Englebert ou Engelbrecht, touché des malheurs qui déſoloient ſon pays, ſouleva les peuples, ſe mit à la tête des mécontens, & obligea Eric à quitter la Suede: il y revint néanmoins de Danemark avec une flotte conſidérable, qui fut battue par la tempête: il arriva à Stokolm avec le ſeul vaiſſeau qu'il montoit, mais ne trouvant pas les Suedois diſpoſés à ſe remettre ſous ſon obéiſſance, il fit avec eux une trêve d'un an, & repaſſa en Danemark. Ses affaires s'étant un peu raccommodées en Suede, il y retourna, & ayant promis aux An. J.C. 1433.

peuples la ſatisfaction qu'ils demandoient, ils le reçurent ainſi qu'il le déſiroit. Mais devenu maître, il abuſa comme auparavant de ſon autorité, & fut obligé de retourner en Danemark ; ſur ſa route il fut battu d'une tempête, qui lui fit perdre la plus grande partie de ſes vaiſſeaux.

An J.C.1436. Englebert qui étoit toujours à la tête des mécontens, fut aſſaſſiné dans le tems qu'il ſe rendoit à Stokolm ; ce qui ouvrit encore au roi Eric le chemin de la Suede. Il ſe ſe rendit à Calmar, où les Etats du Royaume étoient aſſemblés ; il fit avec eux un nouvel accommodement, & paſſa dans l'iſle de Gothland, d'où il partit enſuite pour ſe rendre à une nouvelle aſſemblée des Etats, qui ſe tenoit à Suderkopin ; mais une furieuſe tempête fit périr la plus grande partie de ſa flotte : il échappa à ce terrible naufrage, & deſcendit de ſon vaiſſeau ; il ne fut pas plûtôt à terre qu'il vit ce bâtiment couler à fond. De tous ſes vaiſſeaux il n'y en eut qu'un qui arriva heureuſement au port. Enfin, le fruit de l'imprudence de ce Prince, fut la perte de ſes Royaumes. Les Danois qui n'étoient pas plus content de ſa conduite que les Suedois, lui ôterent la

An J.C.1438. couronne, & la mirent ſur la tête de Chriſtophe de Baviere, ſon neveu. Ce nouveau maître entra en Danemark. Il

An J.C.1440. fut proclamé Roi ; & les Suedois entraînés par l'exemple des Danois l'ayant reconnu pour leur Souverain, il fit ſon

An.J.C.1441. entrée à Stokolm.

Eric, que ſa mauvaiſe conduite avoit précipité du throne, s'étoit réfugié dans l'iſle de Gothland, où il exerçoit le métier de Corſaire. Il faiſoit enlever par ſes Pirates tous les vaiſſeaux Suedois ; il ſe faiſoit redouter juſqu'à Stokolm. Chriſtophe forcé par les cris de ſon peuple fit voile vers l'iſle de Gothland avec ſa flotte ; mais au lieu de combattre ſon oncle, il s'abouchât ſimplement avec lui, ſans lui ôter la liberté de faire du mal aux Suedois. Chriſtophe s'en retourna ; fit naufrage en chemin, & eut bien de la peine

An.J C.1448. à ſe ſauver. Il mourut peu regretté des Nations qui l'avoient placé ſur le throne. Il avoit battu ſur mer le roi d'Angleterre, & lui avoit enlevé une flotte de vaiſſeaux marchands. Il avoit projetté de ſurprendre la ville de Lu-

bec ; il fit même partir pour cette expédition une puiſſante flotte, mais il fut découvert & obligé de s'en retourner ſans rien faire.

La mort de Chriſtophe, replongea les Etats du Nord dans de nouveaux troubles, & cauſa une grande diviſion entre les Suedois & les Danois ; ceux-ci mirent la couronne ſur la tête de Chriſtierne *Premier*, comte de Oldenbourg, & les autres ſur celle de Charles Canut ou Canutſon, leur grand Maréchal. Ce nouveau Roi ſe brouilla d'abord avec les Danois, à qui il demanda inutilement la reſtitution du tréſor, & de la flotte du royaume de Suede, dont ils s'étoient emparés. Il porta enſuite ſes armes dans l'iſle de Gothland, contre le roi Eric. Celui-ci ſe trouvant preſſé, demanda du ſecours au nouveau roi de Danemark : Chriſtierne lui envoya une flotte, qui l'aida à ſe débaraſſer. Les deux nouveaux Rois étoient trop voiſins, pour être long-tems amis : ils ſe firent bien-tôt la guerre. Charles ayant appris qu'une flotte de quarante-ſix vaiſſeaux Danois étoit devant Stokolm, s'y rendit ; repouſſa les Danois, & les obligea de ſe retirer avec perte. L'année ſuivante les Danois entrerent avec une flotte dans le détroit de Calmar, prirent l'iſle d'Oéland, & tinrent pendant ſix ſemaines la ville de Stokolm aſſiegée. Ces hoſtilités avoient des alternatives, de bons & de mauvais ſuccès ; mais Charles ſe rendoit odieux à ſes ennemis, & ſe faiſoit peu aimer de ſes ſujets ; pour comble de malheur il ſe brouilla avec le Clergé, & ſe chargea de la haine du peuple. Enfin, ne voyant plus de remède aux maux, que ſa mauvaiſe conduite lui avoit attirés, il s'embarqua ſécrétement avec toutes ſes richeſſes, & fit voile vers Dantzic, où il ſe retira. An. J.C. 1452. An. J.C. 1458.

La retraite de Charles fut favorable à Chriſtierne ; les Suedois lui offrirent le ſceptre. Pour répondre à des offres ſi flatteuſes, il ſe rendit à Stokolm avec une puiſſante flotte, & fut ſolemnellement couronné à Upſal. Ce Prince au lieu de profiter des fautes de Charles, marcha préciſément ſur ſes traces ; il ſe mit à dos le Clergé ; maltraita la nobleſſe & écraſa le peuple ; tout cela obligea les Suedois à lui

ôter la couronne qu'ils avoient placée sur sa tête, & à la
An. J.C. 1464. remettre sur celle de Charles, qui se rendit aussi-tôt à Stokolm. Son rétablissement dans la Suede, ne fut ni long, ni glorieux ; il remonta jusqu'à trois fois sur le même thro-
An. J.C. 1470. ne, & mourut.

Après sa mort, les Suedois élurent Stenon-Sture, son neveu. Fatigués de la qualité de Roi, ils lui donnerent le nom d'Administrateur ; à ce qui ne différat de Souverain, que par le titre ; car ils lui en laisserent toute l'autorité. Christierne pour relever son parti, que cette disposition rendoit chancelant en Suede, arma une flotte de soixante-dix vaisseaux, tant grands que petits, & alla mouiller devant Stokolm. Stenon courut au secours de cette capitale assiégée, & livra la bataille à
An. J.C. 1471. Christierne, qui ayant eu plusieurs dents cassées d'un coup de fléche à la premiere attaque, se retira avec tous ses vaisseaux : il perdit même beaucoup de monde, parce qu'il fut vivement pressé, & n'eut pas assez de chaloupes pour embarquer tous ses soldats. Après cette déroute, ce Prince fit voile pour s'en retourner en Danemark.

An. J.C. 1487. Stenon retint toujours l'administration du Royaume, malgré les efforts de ceux qui s'y opposoient, & il gouverna l'Etat ; avec tant de prudence & de politique, que les Suedois ne s'étoient jamais si bien trouvés. Pendant qu'il travailloit à rétablir le bon ordre, Yvar-Axelson qui étoit en possession de l'isle de Gothland, faisoit le métier de Pirate & troubloit la navigation : Stenon entreprit d'en purger la mer : mais Jean qui avoit été élu roi de Danemark, après la mort de son pere, craignant que l'Administrateur ne s'empara de Gothland, équipa une flotte de quarante voiles, pour aller s'emparer de cette Isle : il n'eut pas la peine de la conquérir ; elle lui fut remise par Yvar.

Le nouveau roi de Danemark souffroit fort impatiemment l'administration de Stenon ; par ses intrigues il engagea une grande partie des Sénateurs à l'en dépouiller. Ce fut envain que Stenon y opposa sa politique & ses forces : voyant qu'il ne pouvoit l'emporter sur le roi de Danemark, il entra en négociation avec lui. Il se fit un traité, par le-

quel

quel Jean devoit gouverner le Royaume, & Stenon en être le Marêchal. La ville de Stokolm fut livrée à Jean, qui y reçut la couronne de Suede. An.J.C.1498. Cette proſpérité eut peu de ſuite. Jean alla ſe briſer contre l'écueil où ſes prédéceſſeurs avoient été ſe perdre ; ſa mauvaiſe conduite obligea les Suedois à rendre à Stenon l'adminiſtration qu'ils lui avoient ôtée.

Après la mort de Stenon, Suante-Sture fut chargé du gouvernement du Royaume, ce qui fut une nouvelle occaſion de guerre entre la Suede & le Danemark. An.J.C.1503. Pour en prevenir les ſuites, on convint de tenir une aſſemblée à Calmar. Le roi de Danemark parut devant cette ville avec une flotte conſidérable, plûtôt en Roi qui vouloit donner des loix, qu'en Prince qui vouloit conclure un traité : cela fit ſéparer l'aſſemblée avant qu'il y eut rien de fait. Jean fit du dommage à la Suéde par pluſieurs irruptions ; mais il ne s'en tint pas-là ; il fit équipper grand nombre de vaiſſeaux, à qui il donna commiſſion de courir ſur tous les navires, qui appartiendroient à la Suede, & en ruina par-là le commerce. Les Suedois irrités par ces hoſtilités, ſe lierent avec la régence de Lubec, qui mit une flotte en mer, & de concert firent un furieux dégât dans la plûpart des iſles, & ſur les côtes qui appartenoient au roi de Danemark. L'année ſuivante Suante-Sture perdit la vie. An.J.C.1509.

Après ſa mort, Stenon-Sture II. du nom fut élû Adminiſtrateur. Il eut à repouſſer les hoſtilités de Chriſtierne, fils & ſucceſſeur de Jean, roi de Danemark, qui pour faire valoir ſes prétentions ſur la couronne de Suede, mit en mer une flotte, ſur laquelle il avoit embarqué quatre mille hommes. Un Auteur dit témérairement, ſans doute, qu'elle étoit de douze cens voiles. Cette flotte après avoir fait de grands ravages dans la Suede, ſe retira en Danemark. Chriſtierne continua la guerre dans les mêmes vûës : il envoya ſes flottes à différentes repriſes contre les Suedois ; mais Stenon les força toujours à battre en retraite.

Chriſtierne qui n'avoit pû vaincre l'Adminiſtrateur par la force, voulut en venir à bout par la ruſe. Il avoit aſſiégé

Stokolm & en avoit été repouſſé ; déſeſpérant de réuſſir dans ſon entrepriſe, il avoit appareillé pour s'en retourner ; mais les vents ayant retenu la flotte dans les rades pendant trois mois, les proviſions lui manquerent, & il ſe trouva par-là dans une ſi grande diſette, qu'il étoit obligé de ſortir de tems en tems de ſes vaiſſeaux, pour faire de l'eau & chercher des vivres, non ſans beaucoup de riſque ; car Guſtave qui commandoit la cavalerie Suedoiſe, & qui l'obſervoit ſur la côte, l'obligeoit toujours à ſe rembarquer au plus vîte. Pour ſe tirer de ce mauvais pas il fit propoſer un accommodement à l'Adminiſtrateur, qui ne ſoupçonnant point de mauvaiſe foi dans la propoſition du roi de Danemark, & flatté d'une paix prochaine, y conſentit, & lui envoya même des rafraichiſſemens pour toute ſa flotte. Chriſtierne voulant profiter des diſpoſitions pacifiques où il voyoit Stenon, lui fit propoſer une entre-vûë ſur ſon bord : l'Adminiſtrateur qui ne ſouhaittoit rien tant que la paix auroit donné dans le piége, & auroit été la duppe de ſa bonne foi, ſi le Sénat ne s'y étoit oppoſé.

Le monarque Danois voyant ſon coup manqué, fit propoſer à l'Adminiſtrateur une autre entre-vûë dans la ville de Stokolm, où il ſe rendroit, diſoit-il, ſi on vouloit lui envoyer pour ôtages quelques Seigneurs du pays. La propoſition fut acceptée : on lui envoya les Seigneurs qu'il demandoit ; mais à peine furent-ils ſur ſon bord, qu'il les fit arreter. Stenon irrité de cette perfidie, arma ſur le champ ce qu'il avoit de vaiſſeaux dans le port : toute la nobleſſe s'y jetta, pour vanger la nation outragée : l'Adminiſtrateur monta lui-même une frégate. Cette petite flotte plus diſtinguée par la valeur que par le nombre, fit voile pour aller attaquer Chriſtierne ; mais celui-ci ſçut profiter d'un vent favorable, qui le déroba à la pourſuite des Suédois.

Chriſtierne fit encore une nouvelle irruption dans la Suede. Sténon courut s'oppoſer à ſes ravages ; mais dans une occaſion il reçut une bleſſure, qui lui cauſa la mort. Chriſtierne fut enſuite rappellé au throne de Suede, & y monta après avoir donné aux Suedois les eſpérances du gouvernement le plus doux. Mais il s'en fallut bien qu'il les

An. J. C. 1520.

réaliſât, il ne leur donna au contraire que des témoignages de fureur & de cruauté, qui forcerent enfin les Suedois à lui ôter la couronne, qu'ils donnerent à Guſtave Ericſon, l'un des ôtages que nous venons de dire, qu'on avoit donnés à Chriſtierne, & qui s'étoit ſauvé par adreſſe. C'eſt ſous ce Prince, à qui la politique ne fit prendre que la qualité d'Adminiſtrateur, que le Lutéraniſme s'introduiſit dans la Suede, & par lui qu'à commencé la grandeur de l'illuſtre maiſon de Vaſa, qui a occupé depuis le throne de cet Empire. An. J.C. 1521

Guſtave répondit parfaitement aux eſpérances qu'il avoit données : il travailla à délivrer la Suede du joug des Danois : il prit pluſieurs places qu'ils occupoient, & dut ſes avantages, tantôt à la négociation, tantôt à la valeur. Il entreprit d'enlever Stokolm à Chriſtierne, qui en étoit encore maître, convaincu que s'il pouvoit s'emparer de la capitale, le reſte ſeroit bien-tôt conquis. Il conduiſit donc ſes troupes de ce côté-là, fit bloquer la Ville, & enſuite l'aſſiegea dans les formes. Chriſtierne envoya à ſon ſecours une flotte conſidérable, chargée de beaucoup de troupes de débarquement, ſous la conduite de l'amiral Norbi, qui entra dans le port, débarqua ſes ſoldats, & fit lever le ſiége.

L'hyver ſuivant, Guſtave aſſiégea encore Stokolm, mais voyant bien qu'il ne réuſſiroit jamais ſans flotte, il en négocia une avec la régence de Lubec, qui lui fournit dix-huit vaiſſeaux de guerre, chargés de quatre mille hommes, & payés pour un an. Cette flotte arriva dans le port de Suderkopin le 11 Juin : Guſtave ramaſſa le plus qu'il put de vaiſſeaux ; en compoſa encore une eſcadre, dont il donna le commandement à Fleming, ſeigneur Finlandois, & la joignit à la flotte de Lubec, pour croiſer devant le port de Stokolm, afin d'empêcher le ſecours qu'on y pourroit jetter par mer. An J.C. 1522.

Fleming ayant apperçû un convoi de vaiſſeaux Danois, que Norbi envoyoit pour ravitailler Stokolm, & qui venoient à pleines voiles ; pour les ſurprendre ſe retira derriere le cap de cette Ville. Ce convoi étoit précédé par

deux frégates légéres ; la premiere, n'eut pas plûtôt doublé le cap, que Fleming s'en rendit maître ; il en fit ſortir l'équipage, la remplit de ſes ſoldats & de ſes matelots, la monta lui-même, alla au-devant de l'autre, qui ne ſoupçonnoit rien de ce qui venoit de ſe paſſer, & s'en empara. Tout le convoi tomba en ſa puiſſance, à la réſerve d'un vaiſſeau que le capitaine fit brûler, après une réſiſtance longue & opiniâtre.

Norbi ayant appris le malheur arrivé à ſon convoi, mit ſa flotte en mer, fit voile vers Stokolm, & y trouva à l'ancre la flotte de Lubec & l'eſcadre de Fleming. Les vaiſſeaux des deux partis ſe canonnerent pendant un jour ; Norbi prévoyant une tempête ſe retira à l'abri d'une petite iſle, peu éloignée du continent : il s'y trouva arrêté par une gelée extraordinaire. Guſtave alors envoya pour brûler ſes vaiſſeaux, des troupes, qui en approcherent en lançant contre-eux une grêle de flêche & de flambeaux ardents ; elles en aborderent même quelques-uns. Malgré l'artillerie de Norbi qui fut bien ſervie, ſes vaiſſeaux auroient été entiérement brûlés, ſi le général de Lubec n'avoit fait battre la retraite. Il avoit ordre, à ce qu'on croit, de contre-balancer les avantages des deux partis, mais non de ruiner l'un ou l'autre. Le lendemain le ſoleil ayant fondu les glaces, Norbi ſauva les débris de ſa flotte.

L'amiral Danois équippa une autre flotte plus forte que la premiere, dans le deſſein d'aller faire le ſiége de Stokolm, ou de ſe battre en cas d'hoſtilités ; mais il n'eut point de ſuite, à cauſe de la révolution du Danemark, qui fit céder à un ſoulevement général Chriſtierne, dont les injuſtices & la cruauté avoient laiſſé des traces par tout dans ſes Etats. Ses ſujets pour le depoſer, traiterent ſécrement avec Fréderic d'Oldinbourg, ſon oncle, duc de Holſtein, qui entra avec chaleur dans leur reſſentiment, & le mirent à ſa place. Norbi ayant appris ce changement ſubit, ſe retira avec ſa flotte dans le Gothland, dont il étoit Gouverneur, & laiſſa à Guſtave la liberté de pouſſer le ſiége de Stokolm par terre & par mer. L'Adminiſtrateur fut alors regardé comme le libérateur & l'ange

tutelaire de la Patrie. On força ſa modeſtie, & on l'obligea malgré lui à prendre la qualité de Roi. Il en fit les fonctions quand il ſe vit maître de la capitale du Royaume ; & il les auroit toutes remplies dignement, s'il eut toujours conſervé la paix avec l'Egliſe, & révéré & conſervé la foi de ſes peres. An.J.C.1523.

Chriſtierne qui ſe voyoit Roi ſans domaine, ne perdoit point de vûe le throne d'où il avoit été renverſé, il aſſembla dix mille hommes qu'il mit ſur trente vaiſſeaux, partit de la Hollande, & fit voile vers la Norwege, qu'il croyoit dégarnie. En route il fut battu d'une effroyable tempête, qui diſperſa ſes vaiſſeaux & en fit périr quelques-uns : il courut lui-même grand riſque. Guſtave fit livrer un combat à la flotte de Chriſtierne, dont les vaiſſeaux furent brûlés, ſans qu'il en échappât un ſeul. Ce Prince infortuné vit diſparoitre entiérement l'ombre de ſa royauté, dans l'obſcurité d'une priſon. An.J.C.1532.

Guſtave ne s'occupa pas ſeulement à vaincre ſes ennemis, il ſongea encore à ſe faire des alliés : il fit un traité de commerce avec la France, gouvernée alors par François *Premier*. Ces deux Roys formerent entre-eux une ligue défenſive, dont la condition étoit l'aſſiſtance mutuelle de ving-cinq mille hommes & de cinquante vaiſſeaux. Ce fut alors que Guſtave ne croyant pas que rien déſormais dût réſiſter à ſes intentions, entreprit de ſupprimer le droit d'Election. Il convoqua les Etats ; & vint effectivement à bout de leur faire approuver le droit héréditaire ; & en même-tems par un acte autentique, appellé la ſucceſſion héréditaire, il fit déclarer ſon fils ſon ſucceſſeur. An.J.C.1541. An.J.C.1544.

Guſtave après avoir triomphé de ſes ennemis, établi une paix ſolide dans ſes Etats, fait refleurir le commerce, régné avec une autorité abſoluë, puiſqu'il diſpoſoit à ſon gré des Loix, de la Religion & des biens de ſes ſujets, mourut enfin, laiſſant la Suede redoutable à ſes ennemis, reſpectable à ſes alliés ; ſes arſenaux fournis ; ſes places frontieres fortifiées ; & une flotte conſidérable dans ſes ports. An.J.C.1560.

Eric, fils & ſucceſſeur de Guſtave, n'en eut pas l'habile-

té ; il indiſpoſa contre lui la nobleſſe ; mit un de ſes freres dans les fers ; fit mourir pluſieurs de ſes domeſtiques. Il ſe flatta d'épouſer Eliſabeth, reine d'Angleterre ; il partit même avec quatorze vaiſſeaux pour terminer ce mariage ; mais battu par la tempête, il fut obligé de relâcher dans un des ports de la Suede. Il chagrina encore les négocians, en troublant le commerce de la mer Baltique : il ſe brouilla avec les villes Anſéatiques, en faiſant défenſe de trafiquer avec la Moſcovie ; & pour donner du poids à ſes déraiſonables idées, il mit une flotte en mer.

An. J. C. 1561.

An. J. C. 1563.

Eric attaqua les Danois, qui n'avoient fait contre lui aucune hoſtilité. Douze de ſes vaiſſeaux rencontrerent une flotte Danoiſe, qui, quoique plus forte, ayant été ſurpriſe fut battue : elle perdit ſon général, ſept capitaines, neuf cens matelots, ſix cens hommes, & le reſte ſouffrit beaucoup. Fréderic roi de Danemark, piqué de l'inſulte, déclara la guerre aux Suedois : il mit en mer une flotte de cinquante deux voiles, dans laquelle il y avoit douze vaiſſeaux de la ville de Lubec. Eric arma de ſon côté une flotte de quarante vaiſſeaux, qui fut battue de la tempête & diſperſée de maniere qu'il ne reſta que l'Amiral, nommé *le Sans-pareil*, parce qu'il étoit monté de deux cens pieces de canon de fonte. Ce vaiſſeau ſe battit ſeul contre les vaiſſeaux de Danemark & de Lubec, & coula à fond l'Amiral de cette ville ; mais il fut environné de toute la flotte ennemie après un rude combat & on y mit le feu. Les Danois fâchés de voir brûler un ſi beau vaiſſeau, monterent en foule deſſus, pour éteindre l'embrâſement ; mais la flamme ayant gagné les poudres, il ſauta en l'air avec plus de quatre cens hommes. Les débris de la flotte Suedoiſe s'étant ralliés, elle voulut d'abord recommencer le combat ; mais ne voyant aucune apparence de ſuccès, elle fut obligée de ſe retirer. Un vaiſſeau de cette flotte s'étant ſauvé dans une riviere, l'officier Suedois qui le montoit ſe défendit avec fermeté contre les Danois, qui l'attaquerent par mer & par terre ; mais ne pouvant vaincre, & ne voulant pas tomber entre les mains des vainqueurs, il mit le feu à ſes poudres & ſauta en l'air avec le vaiſſeau.

Digitized by Google

L'année ſuivante, la flotte Suedoiſe ſe mit en mer & prit ſeize vaiſſeaux richement chargés pour le compte de la ville de Lubec, avec trois cens matelots, & enleva pluſieurs bâtimens Danois. Ayant rencontré la flotte de Danemark, vers la partie Occidentale de l'iſle d'Oeland, elles ſe livrerent un combat opiniâtre, qui dura depuis midi juſqu'à la nuit. Les Danois y perdirent quatre vaiſſeaux, & ſe trouvant les plus foibles, furent obligés de ſe retirer : ils remirent à la voile pour réparer leur perte, mais ils furent encore battus. Les Suedois couronnerent cette ſuite de proſperités, par la priſe de huit navires marchands richement chargés, qui appartenoient encore à la ville de Lubec. An.J.C.1564.

Les hoſtilités continuoient toujours ſur mer entre les deux nations. La flotte Suedoiſe, forte de quarante-huit voiles, rencontra près de Stral-Sund, des vaiſſeaux dont elle ſe ſeroit ſaiſie, ſans le duc de Pomeranie, qui les prit ſous ſa protection. Cette flotte après avoir donné la chaſſe à celle de Lubec entra dans le Sund, & prit plus de deux cens cinquante navires, leva à la vûe des Danois les droits qui leur ſont dûs par les vaiſſeaux qui y paſſent, & s'empara de pluſieurs bâtimens qui appartenoient au roi de Danemark & à la ville de Lubec. Les Suedois par ces heureuſes expéditions, ſe trouverent les maîtres de la mer. Les flottes de Danemark & de Lubec entreprirent de leur enlever les avantages qu'ils venoient de remporter avec tant de bonheur & de rapidité. Les trois flottes ſe rencontrerent à la hauteur de Wiſmar & de Roſtoc : elles ſe battirent avec une opiniâtreté qui auroit été égale, ſi les vaiſſeaux de Lubec ne ſe fuſſent beaucoup ménagés. Le lendemain il régna ſur la mer un calme, qui empêcha les flottes de ſe joindre : le troiſiéme jour les Suedois voulurent livrer le combat ; mais les Danois épuiſés par les pertes du premier jour, s'enfuirent dans le détroit du Sund : ils furent encore défaits cette année dans un combat ſanglant, près de Bornholm, où leur Amiral fut fait priſonnier. An.J.C.1565.

L'année ſuivante, la flotte Suedoiſe ſe mit encore en mer, fit voile vers le détroit du Sund, & y leva les droits An.J.C.1566.

qui appartenoient aux Danois ; elle prit enſuite ſa route vers Mone, où elle rencontra une nombreuſe flotte de navires marchands ; elle en forca deux cens d'entrer dans les ports de Suede, & d'y décharger leurs marchandiſes. Elle rencontra enfin celle de Danemark qu'elle cherchoit ; & l'attaqua avec tant de valeur, qu'elle l'obligea de ſe ſauver fort endommagée dans l'iſle de Gotland, dans un mouillage fort dangereux, & dont les approches étoient très-difficiles, ce qui la garantit bien de l'attaque des Suedois, mais non de la tempête ; car elle en eſſuya une terrible, qui lui briſa ſeize vaiſſeaux, parmi leſquels ſe trouverent les amiraux de Danemark & de Lubec. Les Suedois dans toute cette expédition ne perdirent qu'un vaiſſeau. Ces victoires devoient être fort avantageuſes ; mais Eric ne ſçut pas en profiter : il ſe comporta ſi mal qu'il fut aſſiegé dans
An. J.C. 1568. Stokolm, fait priſonnnier, & dépoſé par les Etats même de ſon Royaume.

Jean ſon frere, troiſiéme du nom, fut déclaré ſon ſucceſſeur. Ce Monarque étant en guerre avec les Moſcovites, mit une flotte en mer pour croiſer ſur les vaiſſeaux de Lubec, qui les favoriſoient : elle en enleva ſeize. Le régne de ce Prince fut fort troublé par les changemens qu'il voulut faire dans la Religion : il avoit deſſein de faire revivre dans ſes Etats la Religion Romaine ; mais il y trouva
An. J.C. 1592. des obſtacles. Il mourut à Stokolm au mois de Novembre, de drogues contraires, que lui donna un ignorant Apoticaire ; car il n'y avoit point encore de Médecins en Suede.

Sigiſmond, fils de Jean, qui avoit été élû roi de Pologne, du vivant de ſon pere, lui ſuccéda ; comme il étoit abſent, le duc Charles ſon oncle, fut déclaré régent du Royaume. L'ambition troubla bien-tôt la bonne intelligence qui régnoit entre l'oncle & le neveu. L'éclat de la couronne fit ſur le cœur de Charles des impreſſions, qui ne s'accordoient pas avec les interêts de Sigiſmond : celui là forma le deſſein de monter ſur le throne ; & celui-ci ſongea à s'y ſoutenir : ils ſe firent la guerre ; le Duc ſoumit une partie du Royaume. Le Roi qui crut ſa préſence néceſſaire en Suede, fit demander à Charles la flotte de

de l'Etat pour y paſſer ; mais elle lui fut refuſée, ce qui l'obligea de louer à Dantzic plus de cent vaiſſeaux, avec leſquels il alla faire ſa deſcente à Calmar, malgré la flotte du Royaume, qui étoit ſous les ordres du Régent, mais que retenoient les vents contraires. Ces démêlés eurent une iſſue funeſte à Sigiſmond : il fut dépoſé par les Etats du Royaume, & la couronne déférée au duc Charles, qui prit le nom de Charles IX. Pendant le peu de tems qu'il régna, il fut en guerre avec les Polonois, les Moſcovites & les Danois : il mourut âgé de ſoixante-un ans. An. J. C. 1598. An. J. C. 1604.

Guſtave Adolphe ſon fils, lui ſuccéda à l'âge de ſeize ans. C'étoit un Prince véritablement né pour le throne : il avoit de brillantes qualités, la phiſionomie d'un caractere auguſte, & des traits pleins de majeſté. Ce Prince fit ſur terre les actions les plus mémorables ; mais la marine n'y eut guerres de part. An. J. C. 1611.

A ſon avénement au throne, ſa flotte étoit dans un ſi mauvais état, qu'elle ne put empêcher celle de Danemark de cauſer beaucoup de dommage à la Suede. Auſſi Guſtave ne fit-il uſage de vaiſſeaux, que pour tranſporter des troupes : il fit embarquer pour l'expédition de Riga, dont il ſe rendit maître, vingt-quatre mille hommes ſur une flotte de ſoixante-ſeize voiles ; & l'année ſuivante il mit en mer deux cens vaiſſeaux, ayant à bord vingt-ſix mille hommes. Ce Monarque porta la guerre en Allemagne ; il y fut tué à la bataille de Lutzen après des prodiges de valeur, couronné même par la victoire. An. J. C. 1620.

Chriſtine ſa fille, âgée de ſix ans, monta ſur le throne de Suede, ſous la tutelle du Sénat. La guerre fut pouſſée en Allemagne avec beaucoup de vigueur ; mais elle eut des ſuccès différens. Les anciens démêlés des Suedois & des Danois qui paroiſſoient ne plus inquieter, ſe renouvellerent. Chriſtierne IV. roi de Danemark, jaloux des grands avantages que les Suedois avoient remportés en Allemagne, mettoit ſécrétement des obſtacles au progrès de leurs armes ; il les avoit même inſulté par quelques entrepriſes An. J. C. 1632.

d'éclat, qui les déterminerent à s'en venger par des hoſtilités. Ils firent une irruption dans le Holſtein ; ce qui fut le ſignal de la nouvelle guerre entre les deux Nations. Les Suedois demanderent de l'aſſiſtance aux Etats généraux des Provinces-Unies, qui en refuſerent : ils tirerent cependant trente vaiſſeaux de quelques particuliers de la Hollande, qui forcerent les Danois d'abandonner le ha-
An. J. C. 1644. vre de Gottenbourg qu'ils tenoient aſſiégé. D'un autre côté, la flotte Suedoiſe commandée par le général Fleming, après avoir fait beaucoup de ravages ſur les côtes du Holſtein, ſe battit contre celle de Danemark, commandée par Chriſtierne, qui fut bleſſé dans ce combat. L'on ne ſçait à quelle des deux Nations cette bataille fut avantageuſe, les deux flottes s'étant retirées, ſans s'être fait beaucoup de mal ; quoique Limiers avance que l'armée navale des Danois fut entiérement défaite ; que pluſieurs de ſes vaiſſeaux furent brûlés ; que le reſte fut diſſipé, & que le Roi s'enfuit honteuſement dans ſes Etats.

Après cette bataille, la flotte Suedoiſe retourna dans ſes ports ; ſur la fin de l'année elle remit à la mer, ſous les ordres du général Wrangel : elle fut jointe par la flotte de Hollande, dont j'ai parlé ; Wrangel rencontra aux environs de Femeren ſeize vaiſſeaux de guerre Danois ; il en
An. J. C. 1645. prit dix, en fit échouer trois, & en brûla un : il n'en couta qu'un vaiſſeau Hollandois. Cette guerre fut terminée l'année ſuivante par la médiation de la France & de la Hollande, qui ayant quarante-huit vaiſſeaux dans le détroit du Sund, fit craindre que ſi on ne vouloit pas l'avoir pour médiatrice, on ne l'eut pour ennemie.

La reine Chriſtine étoit d'un autre côté en guerre avec l'Empereur, & ſes armes étoient victorieuſes en Allemagne, où elle avoit des Généraux d'une grande habileté ; mais la paix ayant été faite à Munſter, & les interêts de l'Empire & de la Suede étant réglés, Chriſtine, ſoit par l'attrait de la tranquillité, ſoit par amour pour les belles-Lettres & pour mieux s'y livrer, abdiqua en faveur

de Charles Guſtave, ſon couſin. Les motifs dont je viens de parler, ſont ceux, ſelon les écrivans Proteſtans, qui engagerent Chriſtine à dépoſer l'autorité ſouveraine ; mais on pourroit peut-être dire avec plus de vérité, que cette Reine ne quitta la Suede que pour quitter la Religion des Suedois. En effet elle abjura le Luthéraniſme, & embraſa publiquement la Communion Romaine à Inſpruk : elle ſe rendit enſuite à Rome, où elle paſſa preſque tout le reſte de ſa vie : elle y mourut en 1688. An. J.C. 1654

Charles Guſtave, maître du royaume de Suede, entra en guerre avec le roi de Pologne ; & rompant enſuite avec celui de Danemark, les deux Nations voiſines & rivales, ſe virent bien-tôt replongées dans les horreurs de la guerre. Charles pour embaraſſer ſon ennemi, porta la guerre dans ſes Etats : il mit une flotte en mer, & alla faire le ſiége de Copenhague. On croit que s'il eut fait ſa deſcente à peu de diſtance de la Ville, comme il le pouvoit, il l'auroit emportée en peu de tems ; mais ayant débarqué ſes troupes à ſeize lieues de-là, il donna le tems aux habitans effrayés de ſe raſſûrer & de ſe mettre en état de défenſe. Cette premiere faute fut ſuivie d'une autre : les Hollandois venoient au ſecours de Copenhague ; mais leur flotte étoit retenue par les vents contraires dans le détroit du Sund. Charles qui avoit le vent ſur eux, devoit aller les joindre & les forcer à ſe retirer : on lui en donna même l'avis dans ſon Conſeil ; mais il le négligea ; le vent étant devenu favorable aux Hollandois, ils paſſerent le détroit ; & comme ils vouloient ſe faire jour au travers de la flotte Suedoiſe, il y eut entre les deux flottes un combat opiniâtre & ſanglant. Les Hollandois perdirent leur vice-amiral Witte-Witteſon avec le vaiſſeau qu'il montoit ; & leur amiral Opdam fut ſur le point d'être pris : mais le reſte paſſa à travers le feu de la flotte Suedoiſe, & alla ſecourir Copenhague. La jonction des Danois & des Hollandois, les rendit maîtres de la mer Baltique. An J.C. 1658.

Quoique Charles eut alors ſix puiſſans ennemis ſur les bras, il ſongeoit à l'exécution de grands projets ; mais

la mort l'attaqua par une maladie populaire qui l'emporta. An.J.C.1660.

Charles XI. ſon fils, lui ſuccéda à l'âge de cinq ans. Les Suedois pour affermir ſur le throne ce jeune Prince, qui auroit pû y être ébranlé par le grand nombre des ennemis déclarés contre ſes Etats, employerent les commencemens de ſon régne en négociations & en traités. Ils firent la paix avec les Polonois; l'Empereur & l'électeur de Brandebourg y furent compris: elle fut ſuivie de celle avec le roi de Danemark. Ils s'unirent avec les Anglois & les Hollandois par le fameux traité, nommé la triple alliance; & s'allierent enfin à la France. Depuis le roi de Suede ayant fait la guerre à l'électeur de Brandebourg; le roi de Danemark, pour profiter de la circonſtance, attaqua ouvertement la Suede; la Hollande en fit autant, ainſi que les villes de Lunebourg & Munſter. An.J.C. 1674.

Les Suedois attaqués par tant d'ennemis puiſſans, malgré leurs efforts, éprouverent plus d'une diſgrace. Les flottes combinées des Hollandois & des Danois, s'emparerent de l'iſle de Gothland; & peu de tems après attaquérent près de Bornholm la flotte Suedoiſe, qui fut obligée de reculer après avoir perdu une galiote, montée de dix piéces de canon & de trente hommes d'équipage. Le combat s'engagea encore quelques jours après, ſur le midi. L'amiral Suedois, *les trois Couronnes*, monté de cent trente piéces de canon y périt par un accident; il penchoit conſidérablement ſur le côté, parce que les canons d'un bord, qui n'avoient pas été amarés, avoient reculé ſur l'autre, alors des mêches allumées tomberent ſur les poudres, & le firent ſauter en l'air. Ce malheur fut ſuivi d'un ſecond: Le vice-amiral Suedois après s'être bien long-tems battu & avoir perdu ſon mât, fut obligé de demander quartier; dans ce moment, & après qu'il eut baiſſé pavillon, un brûlot qui ne s'en étoit point apperçû, l'accrocha & le réduiſit en cendres. Les Suedois déconcertés par la perte de ces deux vaiſſeaux, prirent le large & ſe ſauverent dans le port de Stokolm. Cette ba- An.J.C.1676.

taille, outre les deux vaiſſeaux dont nous venons de parler, leur coûta une frégate, un yacht & ſix autres bâtimens.

Tromp, qui commandoit les vaiſſeaux Hollandois, fit une deſcente & s'empara de la ville d'Uſted, au profit des Danois. D'un autre côté le roi de Danemark en perſonne ſur ſa flotte, montée de dix-huit mille hommes, & avec le ſecours de ſes alliés, faiſoit des conquêtes ſur le roi de Suede, dont les forces, pour être diſperſées, tant en Allemagne & en Livonie, qu'en Norwege, étoient fort affoiblies. Dans une autre circonſtance, une eſcadre Suedoiſe de dix-huit vaiſſeaux, ou d'onze, ſelon quelques hiſtoriens, partie de Gottenbourg, pour aller joindre la flotte, fut attaquée près de Roſtok par une eſcadre Danoiſe, d'onze vaiſſeaux de guerre. Les Suedois qui ſe croyoient inférieurs, voulurent échapper à force de voiles, mais le tems étant calme, ils furent obligés de ſoutenir les les bordées des Danois. L'on ſe canonna depuis ſept heures du ſoir, juſqu'à minuit, ſans ſe faire beaucoup de mal: il n'y eut qu'un vaiſſeau Suedois qui fut endommagé; mais à deux heures du matin, les Danois qui avoient l'avantage du vent, fondirent ſur ſix vaiſſeaux Suedois, dont l'Amiral après s'être défendu avec beaucoup de valeur, fut obligé de ſe rendre, ainſi que quatre autres vaiſſeaux & une pétache. An. J. C. 1677.

Peu de tems après la flotte Suedoiſe ſe voyant forte de quarante voiles, avec l'avantage du vent, pour avoir ſa revanche, alla attaquer celle de Danemark. Le combat fut ſoutenu de part & d'autre avec beaucoup de valeur; mais les Danois ayant pris le deſſus du vent, couperent l'armée Suedoiſe, qui ainſi ſéparée, ſe mit en déſordre, & prit la fuite; la plûpart de ſes vaiſſeaux furent pris, brûlés ou coulés à fond. Ceux qui échapperent voulurent ſe ſauver par le Sund; mais arrêtés par l'eſcadre Hollandoiſe, qui venoit au ſecours des Danois, ils furent obligés de ſe retirer ailleurs. Les Danois profitant de leur victoire, allerent s'emparer de beaucoup d'Iſles.

L'année ſuivante fut encore fatale aux Suedois. Leur ar- An. J. C. 1678.

mée qui étoit entrée ſi nombreuſe en Allemagne, repaſſoit en Suede fort délabrée, lorſque pour comble d'infortune, les vaiſſeaux qui en étoient chargés allerent ſe briſer ſur les côtes de l'iſle de Bornholm : les ſoldats ſe noyerent ou n'échapperent aux flots, que pour tomber entre les mains des Danois. Cette guerre fut enfin terminée par les bons offices de la France, & par un traité de paix qui fut ſigné à Saint-Germain.

An J.C. 1679.

Le roi de Suede cherchoit à procurer la paix à l'Europe, en offrant pour terminer les guerres qui la déſoloient ſa médiation à la France & à l'Empereur, qui l'accepterent, lorſque la mort vint interrompre ſes ſoins glorieux, dans la quarante-deuxiéme année de ſon âge.

An. J.C. 1697.

Ce Prince, comme nous l'avons vû, ne fut pas heureux ſur mer : il travailla cependant à cultiver la navigation, à rendre le commerce des Suedois floriſſant, & à profiter de celui des Etrangers. Il eut au ſujet du commerce, de grands démêlés aux conférences de Nimegue avec les Etats généraux des Provinces unies. La paix ne fut conclue qu'après qu'il eut réglés les droits que les Hollandois devoient payer pour toutes les marchandiſes qu'ils trafiquoient en Suede. La marine fut un des principaux objets de la commiſſion qu'il établit contre les abus de ſon Royaume. Il fit du havre de Carelſcron, au lieu du port de Stokolm, le rendez-vous des vaiſſeaux, parce que les glaces y ſont plûtôt fondues, & que les bois néceſſaires pour la conſtruction ou le radoub, ſont dans ſon voiſinage. Il fit un beau Réglement, dont le but étoit d'avoir en mer, en tous tems, une flotte de 60 voiles; & en conſéquence commença par faire conſtruire 18 vaiſſeaux, qui devoient être tous les ans augmentés de ſix autres. Il eut le tems de ſentir le bon effet des ordres qu'il avoit établis pour la marine. Pendant les conférences d'Attena, il fit travailler à l'équipement d'une flotte de vingt vaiſſeaux du premier rang ; de dix du ſecond, ſans compter les frégates, les brûlots, & les vaiſſeaux marchands, pour faire tête au roi de Danemark, qui armoit une flotte de vingt-huit vaiſſeaux de guerre.

Les ſoins qu'il conſacra à la marine, furent très-avantageux aux Suedois, qui portés à la guerre, s'étoient d'abord peu embarraſſés du commerce, le laiſſant faire aux Etrangers, ſur tout aux villes Anſéatiques ; mais éclairés depuis par la navigation, ſur les avantages du commerce, ils ne s'y ſont pas rendus moins célébres & moins habiles, que dans la guerre.

Le lendemain de la mort de Charles XI. le Prince royal ſon fils, fut proclamé Roi, ſous le nom de Charles XII. C'eſt ce Heros, qui, de nos jours, s'eſt acquis la gloire des plus grands Capitaines. Il fut déclaré majeur à quinze ans & cinq mois, par les Etats du Royaume, quoique la majorité des rois de Suede fut fixée à dix-huit ans. Ce fut une diſtinction que ces grandes qualités prématurées lui firent accorder. A peine fut-il ſur le throne qu'il conſomma l'important ouvrage de la paix de Riſwich, que ſon pere avoit ſi glorieuſement commencé.

Il avoit de grands talens pour la guerre : voici qu'elle fut l'occaſion de celle qui l'occupa dès les premieres années de ſon régne. Frederic IV. roi de Danemark, ne fut pas plûtôt ſur le throne qu'il entreprit de faire la guerre au duc de Holſtein-Gottorp, à l'occaſion de quelques forts bâtis dans les Etats de ce Duc.

Charles ne pouvoit ſe diſpenſer de prendre parti dans cette affaire ; outre les raiſons de commune politique, ſa ſœur avoit épouſé le duc de Holſtein-Gottorp : il étoit d'ailleurs garant du traité d'Attena, violé par la conduite du roi de Danemark. Aux douze vaiſſeaux & aux ſix fregates, que celui-ci fit conſtruire, Charles en oppoſa quatorze montés de huit cens ſoixante-dix pieces de canon, & de trois mille deux cens dix hommes d'équipage, qui partirent de Carelſcron, & allerent moüiller à l'iſle de Rugen, pour être à portée, dans le cas, d'entrer dans le Holſtein. La flotte Danoiſe s'approcha de celle de Suede pour la reconnoître, & obſerver ſes mouvemens : mais ayant été battuë par la tempête, elle fut obligée de ſe retirer à Copenhague, où elle relâcha le 25 d'Octobre. Elle remit à la voile le 29, forte de dix-huit vaiſſeaux. Battuë par une

An. J. C. 1699.

nouvelle tempête, qui endommagea quelques-uns de ſes vaiſſeaux, elle alla moüiller à la rade de Copenhague, le 11 de Novembre. Le roi de Danemark ayant fait déſarmer cette flotte à cauſe du mauvais tems continuel, il employa le mois de Decembre à la remettre en état de tenir la mer au Printems ſuivant; & ſur la fin de cette année il fit équiper un vaiſſeau de cent vingt pieces de canon de fonte.

Les deux Rois ne furent pas long-tems obſervateurs oiſifs de leurs démarches. Chacun s'étant fait des alliances, les hoſtilités commencerent de part & d'autre. Les armées tenoient la mer : la flotte de Suede diviſée en trois eſcadres étoit de quarante-trois vaiſſeaux. Le Roi montoit *le Roi Charles*, avec le comte de Piper, ſon premier Miniſtre, & le comte de Guiſcard, ambaſſadeur de France. Ce vaiſſeau, le plus grand qui eut paru en Europe, étoit de cent vingt-huit pieces de canon.

An. J. C. 1700.

Il y en avoit un de	100 pieces de canon.
Un de	90
Neuf de	80 à 84
Sept de	70 à 76
Quatorze de	50 à 62
Dix de	16 à 32

Pluſieurs galiotes à bombes, brûlots & yachts.

La flotte du roi de Danemark étoit auſſi très-conſidérable; elle étoit de cinquante-quatre bâtimens, tant vaiſſeaux que fregates.

Il y en avoit ſeize de	76 à 100 pieces de canon.
Neuf de	60
Vingt-un de	16 à 44

Deux galiotes à bombes.

Outre ces deux flottes, il y en avoit une troiſiéme de trente vaiſſeaux Anglois & Hollandois, qui devoit joindre celle de Suede. Charles ayant appris que cette flotte auxiliaire

auxiliaire étoit moüillée à Gottenbourg, fit appareiller le 27 Juin. Les vaiſſeaux Anglois & Hollandois paſſerent le détroit du Sund, & entrerent dans la mer Baltique, ſans que les Danois s'y oppoſaſſent. Ces trois flottes étoient ſur leur garde, & on n'entreprenoit rien de part & d'autre, parce qu'on attendoit le dénouement d'une négociation : mais les lenteurs de ceux qui travailloient à l'accommodement, ne s'accordoient pas avec la vivacité du roi de Suede. Ce Prince entraîné par ſon ardeur, alla joindre les Anglois & les Hollandois. Les Danois ne ſe ſentant pas aſſez forts pour réſiſter à ces deux flottes réunies, allerent moüiller dans le port de Copenhague. La rade fut bientôt après occupée par les flottes alliées : elles y jetterent l'ancre le 23 Juillet. Un détachement de vaiſſeaux Anglois & Suedois, commença la nuit du 25 au 26 à bombarder la Ville. Les Danois firent ſur eux un grand feu de l'artillerie de leurs vaiſſeaux, & des ouvrages avancés ; & leurs fregates firent divers mouvemens vers les deux flottes, comme pour les inviter à une action. Le ſoir le détachement fut renforcé de dix-huit vaiſſeaux, & s'approcha de Copenhague avec deux galiotes ; il jetta pendant la nuit plus de quatre cens bombes, dont une partie tomba dans le Havre, & l'autre dans la Ville, ſans que le dommage en fut grand ; car il n'y eut que peu de vaiſſeaux endommagés, & quelques maiſons brûlées. Vingt-quatre fregates qui s'étoient jointes au détachement, firent croire qu'on jetteroit encore la nuit du 27 au 28 un plus grand nombre de bombes ; mais les flottes ſe retirerent dans un endroit, d'où elles pouvoient obſerver les mouvemens de celles de Danemark. Les Hollandois n'eurent point de part à ce bombardement.

Le roi de Suede qui croyoit ne rien faire, quand il pouvoit faire davantage, ne ſe contenta pas d'avoir allarmé la ville de Copenhague, & reſerré la flotte Danoiſe dans ſon port ; il forma le grand & hardi deſſein de porter ſes armes juſques dans le cœur du Danemark, & d'en aſſieger la capitale. Elle étoit déja bloquée du côté de la mer, par les flottes alliées : il ne falloit plus que l'attaquer

du côté de la terre, & faire une deſcente dans l'iſle de Séelande, où elle étoit ſituée ; mais cela n'étoit pas facile, parce que les côtes étoient bordées de cavallerie & de milices retranchées. Ces obſtacles qui auroient découragé une valeur ordinaire, ne firent qu'animer celle du roi de Suede : plus il trouva de péril dans cette entrepriſe, plus elle lui parut digne de lui. Il fit embarquer cinq mille hommes, & ſe mit à leur tête dans une fregate : il fit détacher deux vaiſſeaux de chaque flotte, pour favoriſer ſon paſſage, & malgré les vents contraires, il s'approcha de la côte le 5 du mois d'Août.

Ayant fait reconnoître un lieu propre pour la deſcente, il en fit les diſpoſitions. Pluſieurs chaloupes s'avancerent ; les unes chargées d'inſtrumens & d'outils ; les autres de deux cens cinquante-quatre grenadiers, celles-ci étoient ſuivies de pluſieurs autres, montées de cinq cens hommes. Des vaiſſeaux de guerre que le Roi commandoit en perſonne, & d'autres répandus ſur les aîles, commandés par des officiers généraux, ſoutenoient toutes ces barques. On s'approcha de la côte à la faveur du canon des vaiſſeaux ; & quand on fut à ſoixante braſſes du rivage, le Roi, qui avoit paſſé dans une chaloupe, plein d'ardeur ſe jetta le premier dans la mer, où il eut de l'eau juſqu'à la ceinture : il fut ſuivi de ſes officiers & de ſes ſoldats, & l'on alla attaquer les Danois avec une intrepidité, devant laquelle ils ne purent tenir ; ils céderent le poſte qu'ils avoient à défendre ; & le roi de Suede s'y étant établi, il envoya les vaiſſeaux de tranſport au reſte de ſes troupes, qui arriverent le lendemain.

Charles s'étendit dans la Séelande, moins en conquérant qu'en Prince pacifique, qui ne vouloit que mettre des bornes aux hoſtilités du roi de Danemark, que cette diverſion força effectivement a accepter la paix. Elle fut concluë à Trawendal, maiſon de plaiſance du duc de Holſtein-Ploën, près de Hambourg. Tel fut le début de Charles XII. dans un mêtier, où il s'aquit depuis l'immortalité. Cette deſcente a été regardée comme une entrepriſe des plus glorieuſes : la valeur & la prudence y eurent éga-

lement de part ; auſſi la mémoire en fut-elle conſacrée par pluſieurs médailles.

La mort de Jean Sobieski, roi de Pologne, ouvrit à Charles une autre glorieuſe carriere : il ſe déclara, préférablement aux autres aſpirans à ce throne, pour Jacques Sobieski, fils de celui qui venoit de l'occuper, duquel il crût n'avoir jamais rien à craindre. Cette réſolution lui ſuſcita deux puiſſans ennemis ; l'un, Auguſte, Electeur de Saxe, qui ſe ligua avec le roi de Danemark, arma puiſſamment, ſe fit élire roi de Pologne, & attaqua d'abord le roi de Suede en faiſant le ſiége de Riga ; c'eſt la capitale de Livonie ſur la Duna, où abordent tous les ans plus de deux cens vaiſſeaux marchands Hollandois, & plus de mille petits bâtimens Moſcovites chargés de Pelleteries : l'autre fut Pierre Aléxiouvitz, Czar de Moſcovie. Celui-ci a joué un trop grand rôle dans les Scênes dont nous avons à parler, pour que nous ne diſions pas de lui quelque choſe qui puiſſe ſervir à le faire connoître.

Aléxis ſon pere * étant mort en 1675 il fut remplacé par ſon fils Foëdor, Prince valetudinaire, qui mourut en 1682. Pierre fut un de ſes ſucceſſeurs à l'âge de douze ans, quoiqu'il ne fut que du ſecond lit. Jean qui étoit du premier, n'ayant aucunes des qualités du corps ni de l'eſprit néceſſaires pour régner ; Sophie leur ſœur, Princeſſe d'un eſprit ſupérieur & remuant, & du même lit que Jean, par ſes intrigues, les fit placer tous deux ſur le throne, dans l'eſpérance de gouverner ſous leurs noms, & enſuite de s'emparer elle même de la couronne : elle donna même à Jean une femme, de laquelle il eut trois filles, dont la ſeconde a été la Czarine, qui vient de mourir. Pierre étant dans un âge plus avancé fit renfermer ſa ſœur Sophie dans un Monaſtere ; & ſon frere étant mort, il prit ſeul les rênes de l'Empire.

Sans ce Prince, ſi les Moſcovites euſſent été connus, ce n'auroit été que comme des peuples groſſiers, farouches & cruels : avant lui ils avoient toujours été renfermés dans leurs froids & vaſtes climats, d'où la méfiance de

* Aléxiouvitz, c'eſt-à dire, fils d'Aléxis.

leur Souverain les empechoit de ſortir, en ne ſouffrant d'ailleurs que difficilement l'entrée chez eux aux Etrangers. L'ignorance qui régnoit parmi eux étoit extrême, & ne leur a pas permis de laiſſer des Mémoires, qui puiſſent faire connoître la forme de leur gouvernement. Mais Pierre né avec les plus belles diſpoſitions du monde pour honorer un throne, conçut le glorieux deſſein de policer ces Nations, & y a effectivement ſi bien réuſſi, qu'il faut aujourd'hui les regarder comme un peuple nouveau. Il avoit auprès de ſa perſonne un homme très bien inſtruit *, & qui avoit beaucoup voyagé ; il s'entretenoit tous les jours avec lui, & en tiroit autant de lumieres qu'il pouvoit ſur le commerce, ſur la navigation, ſur la diſcipline des armées, & les mœurs de chaque Nation.

Pour tirer plus de fruit de ſes converſations ſur la marine il y joignit quelque choſe de reſſemblant à la pratique, en faiſant conſtruire pluſieurs vaiſſeaux ſur un lac voiſin de Moſcou * * ; il y établit une eſpece de marine ; il en apprenoit la manœuvre ; il y faiſoit tous les exercices maritimes, & s'étant aſſujetti à paſſer par tous les grades, il y fit les fonctions d'enſeigne de vaiſſeau, de lieutenant & de capitaine. Il réaliſa enfin ce dont il paroiſſoit ne s'être d'abord fait qu'un jeu & un amuſement, & entreprit de faire conſtruire quarante vaiſſeaux de guerre, dix galiotes à bombes, vingt grandes galeres ou galeaſſes, & trente autres bâtimens. Pour en venir à bout, il ordonna aux grands ſeigneurs, aux gentils-hommes, aux marchands, aux villes & aux monaſteres, de bâtir des vaiſſeaux ſelon leur faculté. Cette taxe nouvelle & inconnue dans ſes Etats, revolta une partie de ſes ſujets ; il ſe forma contre lui une conſpiration, mais qui ne fut funeſte qu'aux chefs des rébelles, qui perdirent la tête.

Le Czar pour ſe former dans les connoiſſances que doit avoir un Souverain, voulut voyager dans les différens Etats de l'Europe ; pour cela il ſuppoſa une grande ambaſſade, dans laquelle il ſe mit gardant l'incognito, & à

* Franç. Lefort, natif de Genéve.

* * On conſerve à Croonſlot, comme un monument précieux, le premier bâtiment que le Czar fit conſtruire dans ce lac.

la faveur de laquelle il vit l'Angleterre, la Hollande, la France, & une partie de l'Allemagne. Il s'entretint avec les Souverains ; il étudia leur politique & les mœurs des peuples ; il s'inſtruiſit des détails de la guerre & de la marine ; il ne crut pas indigne de Sa Majeſté d'employer ſes mains aux travaux les plus communs, & à la méchanique la plus groſſiere de la conſtruction. Il étoit attentif aux leçons des ſçavants pilotes : il s'inſtruiſoit des rhumbs de vents, des propriétés de la bouſſole, & dans les cartes marines ; après avoir ſatisfait ſa curioſité ſur un infinité d'objets utiles, il s'en retourna, en emmenant avec lui les ouvriers les plus habiles dans tous les genres de méchanique.

Le Czar ne fut pas plûtot arrivé à Moſcou, que pour tirer parti de ſes connoiſſances & de ſes forces, il voulut prendre part aux grandes affaires de l'Europe. Ce fut alors qu'il appuya l'élection du roi Auguſte, avec lequel il avoit eu une entre-vûë, & qu'il devint l'ennemi du roi de Suede, comme nous le diſons plus haut ; il lui déclara donc la guerre : le prétexte dont il ſe ſervit, fut le mauvais traitement qu'il avoit reçû à Riga ; mais le véritable motif étoit d'avoir un port dans la mer Baltique. Il aſſiégea avec une armée de cent mille hommes Nerva, dans la Livonie. Le roi de Suede courut au ſecours de cette Ville : il partit de Carelſcron le 11 d'Octobre avec une flotte de deux cens voiles, ſans être arrêté par les vents orageux, qui rendent la mer Baltique impraticable dans l'Automne : & après avoir vaincu tous les obſtacles, il débarqua ſes troupes, renvoya ſes vaiſſeaux chercher des munitions & de l'artillerie, attaqua ſans délai les Moſcovites retranchés ; & dans un combat où la valeur & la prudence ſembloient ſe diſputer le prix, il remporta avec une très-petite armée, ſur ſes nouveaux & nombreux ennemis, une victoire complette.

Le Czar quatre ans après aſſiégea de nouveau Nerva : les Suedois voulurent la ſecourir, mais il n'en purent venir à bout : treize de leurs vaiſſeaux chargés de vivres, ne purent en approcher ; & quatorze de leurs fregates furent attaquées par un grand nombre de barques Moſcovites, An J.C.1704.

qui en prirent douze. Le commandant même ſe voyant ſur le point de tomber entre les mains des ennemis, mit le feu à ſon vaiſſeau : les Moſcovites prirent enfin la ville.

Le détail des célébres événements de la guerre, entre Charles & ſes deux plus puiſſans ennemis, le Czar & le roi Auguſte, n'eſt point de notre ſujet, puiſque la ma rine n'y eut de part que pour le tranſport des troupes, ſi l'on en excepte quelques petits faits, dont nous allons faire mention.

An.J.C.1705. A la hauteur de Nottebourg un partiſan Suedois s'approcha à la faveur des glaces de la flotte du Czar, & en brûla onze vaiſſeaux. La même année le roi de Suede avec une flotte de douze vaiſſeaux, de cinquante à ſoixante canons, & de dix-huit fregates, depuis vingt-quatre juſqu'à quarante pieces, qui tranſportoit une recruë de ſix mille hommes, jointe à une eſcadre de dix vaiſſeaux, commandés par le vice-amiral Spar, fit route vers Croonſlot, & attaqua les forts que le Czar y avoit fait bâtir ; mais comme ils étoient défendus par de bons vaiſſeaux de guerre Moſcovites, par un grand nombre de grenadiers, répandus ſur quarante bâtimens plats, & par une forte artillerie de canons & de mortiers, les Suedois furent obligés de ſe retirer avec perte.

An.J.C.1706. L'année ſuivante, le Czar voulant profiter de l'éloignement du roi de Suede qui, étoit en Saxe, pour ſe rendre maître de la mer Baltique, équipa à Saint-Peterſbourg une belle flotte qu'il vouloit commander lui-même ; une flotte Suedoiſe qui alla croiſer devant cette nouvelle place, bloqua celle du Czar ; & pendant ce blocus, deux ſeules fregates tomberent ſur trente barques Moſcovites, en coulerent douze à fond, & firent échoüer preſque tout le reſte. C'eſt ici le lieu de parler de Saint-Peterſbourg, & de ſa fondation, miracle de notre ſiécle, & capable ſeule d'immortaliſer celui qui en forma l'exécution auſſi-tôt que le projet.

Elle eſt ſituée ſous les cinquante-quatre dégrés cinquante-ſix minutes de latitude, & les quarante-ſept dégrés

cinquante-huit minutes de longitude, en Ingrie. Elle eſt compoſée de pluſieurs iſles formées par la riviere de Newa, à un quart de lieue de ſon embouchure.

Ces iſles n'étoient que des marais impraticables, avant que l'empereur Pierre *Premier*, dont nous venons de parler en eut fait choix, pour y former un établiſſement; il en traça lui-même le plan, & s'obſtinant à peupler des endroits, qui paroiſſoient n'être pas deſtiné à des hommes, les difficultés qu'il rencontra ne le rebuterent point; ni les inondations, ni l'ingratitude du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit perir environ deux cens mille hommes dans les commencemens, ne lui firent point abandonner ſon projet; il ſurmonta tous les obſtacles, & vint à bout de ſécher ces marais, de faire des chemins, & d'élever des digues, pour jetter les fondemens de la ville de Saint-Peterſbourg, aujourd'hui capitale de Ruſſie, & qui pour l'abondance, le commerce, le nombre de ſes habitans, les arts, les ſciences, le diſputa dès ſa naiſſance aux plus célébres villes de l'Europe.

La rapidité & la profondeur de la riviere ne permettant point de bâtir de ponts, pour la communication des iſles qui forment la Ville, une infinité de batteaux de différente eſpece y ſupplée; preſque toutes les perſonnes de condition ont les leurs; ceux des Dames, qu'on nomme *Barges*, ſe diſtinguent par leur magnificence, & parce qu'ils ſont couverts: l'on en trouve un grand nombre à louer pour la commodité de ceux qui n'en ont pas à eux.

Il y a des chantiers fortifiés, vaſtes & commodes, pour la conſtruction des vaiſſeaux & des galeres. Comme la riviere eſt extrêmement large & profonde, les gros vaiſſeaux marchands abordent juſque ſous les fenêtres des maiſons; les vaiſſeaux de guerre le pourroient auſſi, ſi les eaux n'étoient pas trop baſſes à l'embouchure de la riviere; mais cela, mettant la Ville à couvert des bombardemens du côté de la mer, devient un avantage. Dans ces endroits bas, n'y ayant que quelques paſſages, on les a marqués pour éviter les mépriſes aux pilotes: c'eſt auſſi ce peu de fonds qui oblige de ſe ſervir de carele, pour faire

ſortir de la riviere les vaiſſeaux de guerre, lorſqu'ils ont été lancés à Saint-Peterſbourg, & qu'on les conduit à Croonſlot, port de mer bien fortifié à peu de diſtance, où on les arme & les équipe.

Il eſt aiſé de voir par la ſituation de cette Ville, que le vaſte génie à qui on en eſt redevable, a eu moins en vûë en la formant, d'augmenter le nombre des grandes Villes, que de fonder une marine, qu'il regardoit ſeule propre à mettre ſes peuples en grande conſidération pour la force, & pour le commerce.

An.J.C.1708. La priſe de Newa & l'établiſſement de Saint-Peterſbourg, rendirent effectivement la marine du Czar floriſſante, & ſi formidable dans la mer Baltique & dans les golfes de Bothnie & de Finlande, que ſa flotte non-ſeulement, contint dans l'inaction celle de Suede forte de douze vaiſſeaux de ſoixante-huit pieces de canon, de huit de cinquante-quatre, de neuf de quarante, & de ſept de trente-deux, de ſix galiotes à bombes & de cinq brûlots; mais encore fit ſans obſtacle en Finlande des deſcentes & de très-grands ravages.

La défaite du roi de Suede à la bataille de Pultowa, & ſa retraite à Bender, où les Turcs lui donnerent azile, lui découvrirent un nouvel ennemi; ce fut le roi de Danemark, qui n'avoit oſé ſe déclarer pendant le cours des proſperités du roi de Suede, mais qui le voyant fugitif, & le croyant perdu, entra dans la ligue offenſive formée par le Czar & le roi Auguſte; il arma douze vaiſſeaux de guerre, quatre fregates & deux galiotes à bombes, qui partirent le 11 de Novembre, & allerent faire une deſ-
An.J.C.1709. cente en Scanie, dont les ſuites furent tout-à-fait déſavantageuſes aux Danois, qui furent battus & contraints d'envoyer de nouveaux vaiſſeaux pour rembarquer leurs troupes.

Le Czar fit enſuite aſſieger par mer & par terre Wibourg, capitale de la Carelie, dans le golfe de Finlande, place importante aux Suedois. La flotte Moſcovite s'empara d'abord de trois vaiſſeaux qui étoient dans le port, & débarqua vingt-deux mille hommes. La place attaquée avec

avec beaucoup de vivacité, & battue par un feu continuel de vingt-huit mortiers, & de quatre-vingt piéces de canon, fut obligée de ſe rendre. An. J.C. 1710.

Le roi de Danemark mit de nouveau en mer une flotte de vingt-neuf vaiſſeaux de ligne, quatorze frégates, & quelques autres bâtimens. Il fit partir en même-tems environ ſoixante vaiſſeaux de tranſport, pour aller prendre en Pruſſe quatre mille Saxons & ſix mille Moſcovites, qui devoient renforcer ſon armée. Sa flotte fut d'abord battue par une violente tempête, à la hauteur de l'iſle de Bornholm. La flotte Suédoiſe perſuadée que celle de Danemark étoit à demi ruinée, ſortit de Carelſcron au nombre de vingt ſix vaiſſeaux, la rencontra près de l'iſle d'Amach, lieu propre à un combat, à cauſe des baſſes & des bancs de ſable qui s'y trouvent. Les Suédois diſputerent toute la matinée le vent qui étoit favorable à leurs ennemis : mais pendant cette manœuvre leur amiral de quatre-vingt-dix piéces de canon, & leur vice-amiral échouerent ſur les côtes. Ce malheur ne les rebuta point ; ſur les deux heures après midi ils engagerent le combat, qui fut vif & opiniâtre. Les Danois y perdirent un vaiſſeau de ſoixante piéces de canon & de neuf cens hommes d'équipage, qui ſauta en l'air, le feu ayant pris aux poudres. Le lendemain les Suédois qui ſe trouverent ſupérieurs, malgré leur perte, employerent toute la journée à retirer les effets de leurs vaiſſeaux échoués, qu'ils brûlerent enſuite.

Quelque tems après ils rencontrerent les ſoixante vaiſſeaux de tranſport, que nous venons de dire que le roi de Danemark avoit envoyés à Dantzic, pour y prendre des Saxons & des Moſcovites, & qui s'en revenoient ſans être chargés. La flotte Suédoiſe les attaqua, les brûla, ou les prit tous, à la réſerve de vingt-deux, qui échapperent. Elle alla enſuite jetter l'ancre à Carelſcron. Le bruit s'étant répandu qu'elle alloit s'y renforcer de cinq vaiſſeaux de guerre, le roi de Danemark prit l'allarme, craignit quelque entrepriſe contre ſa capitale même, & aſſembla des troupes. Ces circonſtances lui firent quitter le deſſein qu'il avoit de faire une deſcente en Scanie.

Cependant Charles s'occupoit à mettre à profit ſa retraite à Bender : il négocioit avec le grand Seigneur, & l'engagea à déclarer la guerre au Czar. L'Ottoman mit en conſéquence trois cens mille hommes en campagne, & ſur la mer Noire une flotte de trois cens voiles. Mais le Czar ſçut rendre ces grands préparatifs ſans effet, en gagnant le grand Viſir, & reſtituant enfin Aſoph au grand Seigneur.

Le roi Auguſte & le roi de Danemark ſe réunirent pour faire le ſiége de Stralſund, ville de la Poméranie, peu éloignée de l'iſle de Rugen. Leurs armées de terre ſe rendirent devant cette place, ainſi que la flotte Danoiſe, forte de trente-deux vaiſſeaux, & qui devoit être ſuivie d'une autre, chargée de la groſſe artillerie ; mais celle-ci fut battue & diſperſée par la tempête. Les deux Rois alliés s'emparerent de beaucoup de poſtes autour de Stralſund. Cependant Staniſlas, compétiteur d'Auguſte, pour le thrône de Pologne, & allié du roi de Suéde, ſollicitoit à Stokholm une flotte pour ſecourir Stralſund. Il l'obtint, & la flotte Suédoiſe chargée de troupes de débarquement parut pour s'oppoſer à l'entrepriſe des deux Rois, & en vint à bout. Dix ſept vaiſſeaux, dont elle étoit compoſée, ayant débarqué deux mille hommes de pied, & quatre cens dragons, les deux Rois furent obligés de ſe retirer, l'un à Dreſde, & l'autre à Copenhague. Sur la fin de l'année les Danois eurent un petit avantage : le comte de Guldenlew, leur amiral, étant averti que les Suédois ſe préparoient à faire une deſcente en Séelande avec quatorze mille hommes, & qu'ils aſſembloient des bâtimens de tranſport à Malmœ, il y alla avec une partie de ſa flotte, prit vingt-cinq de ces bâtimens, en brûla pluſieurs autres, & jetta des bombes dans Malmœ. Cette expédition ſe fit au mois de Septembre.

An.J.C.1711.

An.J.C.1712.

An.J.C.1713.

L'année ſuivante un corps de troupes Moſcovites & Saxones s'établit dans l'iſle de Rugen, ſans être inquiété par les Suédois, qui occupés du projet de brûler la flotte Danoiſe, préparerent pour cela une carcaſſe de bâtiment, qu'ils remplirent de bombes, de grenades, de

mitrailles, de poudre & d'autres matieres combuſtibles, qui devoient être enflammées par des méches, lorſque la machine ſeroit au milieu de la flotte ennemie. Le projet ne réuſſit pas: la machine ayant été abandonnée trop tôt par ceux qui la conduiſirent, & qui craignirent d'en reſſentir eux-mêmes les effets, elle alla dérivant à trois lieues de la flotte Danoiſe; un garde côte l'ayant apperçûe l'aborda, leva les méches avant qu'elles euſſent communiqué le feu; ce qui rendit ce grand appareil inutile.

Le Czar aſpirant à l'Empire de la mer Baltique, cherchoit les occaſions de livrer un combat à la flotte Suédoiſe. Il ſe mit en mer & commanda lui-même l'avant-garde de ſes galères: il ne rencontra qu'une eſcadre Suedoiſe, il l'attaqua avec tant de valeur, qu'après un combat de deux heures, il enleva ſix galères, une frégate, & trois petits bâtimens. Il fit pluſieurs priſonniers, parmi leſquels ſe trouva le vice-amiral, qui commandoit l'eſcadre: il fit enſuite une deſcente dans l'iſle d'Aland, dont il ſe rendit maître. Stokholm qui n'en eſt éloigné que de douze lieues, en prit l'allarme; on aſſembla une armée & des vaiſſeaux pour préſerver cette ville. Les entrepriſes des Ruſſiens n'allerent pas plus loin; voyant bien qu'ils ne pourroient pas conſerver leur nouvelle conquête, ils l'abandonnerent, & ſe retirerent avec la flotte à Saint Péterſbourg, où le Czar fit une entrée triomphante. Il s'approcha d'abord de la citadelle avec ſes vaiſſeaux victorieux, ſuivis de ceux qu'il avoit enlevés aux Suédois. Après avoir été ſalué par une décharge de cent cinquante canons, il entra dans la citadelle, la garniſon rangée en haie, accompagné des Suedois priſonniers, & entouré des drapaux & étendarts pris ſur eux. Il trouva ſur ſon paſſage un arc de triomphe ſuperbement orné & chargé d'emblêmes (*a*). An J.C. 1714.

Le Czar parut enſuite en qualité de contre-amiral devant un thrône, ſur lequel étoit aſſis un Seigneur faiſant

(*a*) L'un de ces emblêmes conſiſtoit en l'aigle de Ruſſie, fondant ſur un éléphant, qui faiſoit alluſion à la frégate Suédoiſe, nommée l'*Eléphant*, avec ces mots, *Aquila non capit muſcas.*

les fonctions de Czar, qui déclara Pierre *Premier* vice-amiral, à cauſe du ſervice important qu'il venoit de rendre à ſa Patrie.

Cependant le roi de Suéde ſortit de ſon azyle, ou, ſi l'on veut, de ſa captivité, pendant laquelle il avoit fait des choſes preſque incroyables. La célérité avec laquelle il arriva dans ſes Etats, fut telle, que comme on ne s'attendoit point à le voir, le gouverneur fit difficulté de lui ouvrir les portes de Stokholm, où il entra la nuit du 22 Novembre. Loin de ſe livrer au repos, que lui avoient bien mérité les peines qu'il venoit de ſupporter, il ne travailla qu'avec plus d'ardeur à rétablir la ſplendeur & la réputation dont joüiſſoit ſon Royaume juſqu'à la funeſte journée de Pultowa. Il marqua particuliérement ſon attention pour la marine, par les Réglemens qu'il fit. Il n'eut cependant pas le tems de prévenir un échec qu'il reçut ſur mer ; une de ſes eſcadres fut battue par les Danois entre les iſles de Femeren & de Laland, & perdit ſix vaiſſeaux, & beaucoup de monde.

An. J. C. 1715.

Charles vit encore au nombre de ſes ennemis, le roi de Pruſſe, & le roi d'Angleterre, comme Duc de Hanower. Il vit, ſans que ſon courage en fut ébranlé, ces deux Puiſſances mettre ſur pied une armée de quatre-vingt mille hommes, qui devoient agir contre la Suéde d'un côté, pendant que les Moſcovites l'attaqueroient du côté de Finlande. Les troupes des Rois alliés commencerent par attaquer un fort ſitué dans une iſle, & s'en emparerent ; trois frégates Suédoiſes qui y portoient du ſecours, ayant été repouſſées par les vents contraires, ne purent l'empêcher. Ils formerent enſuite le deſſein d'attaquer l'iſle de Rugen : lorſque leur flotte s'en approcha, elle rencontra huit capres Suédoiſes, qui après avoir ſoutenu ſon feu pendant un jour, ſe retirerent fort endommagées, à la réſerve de trois qui furent priſes, ou coulées à fond.

Cette rencontre déconcerta pourtant le projet des Alliés d'attaquer l'iſle ; ils formerent peu après celui d'y faire ſeulement une deſcente, en même-tems que le ſiége de

Stralſund. L'armée ſur quatre cens vaiſſeaux, fut d'abord retenue par les vents ; mais elle mit peu après à la voile & fit ſa deſcente ſans aucun obſtacle.

Le Czar, d'un autre côté, faiſoit une deſcente dans l'iſle de Gothland avec une flotte de trois cens vaiſſeaux ; mais l'amiral Suédois l'obligea de ſe retirer ; il s'approcha enſuite avec dix-neuf vaiſſeaux de guerre, & un grand nombre de bâtimens de tranſport, de Stokholm ; ce qui ne fit qu'y répandre la terreur, ſans autre funeſte ſuite.

Le ſiége de Stralſund ſe pouſſoit toujours avec vigueur ; Charles qui défendoit lui-même cette place, après y avoir fait les plus belles actions, obligé de céder à la multitude de ſes ennemis, ſe retira par mer, & le gouverneur capitula.

Le roi de Suéde, en qui le grand talent pour les armes n'excluoit point celui de la négociation, ſe ſervit ſi heureuſement de celle-ci, qu'il vint à bout de détacher le Czar de la grande alliance du Nord, formée contre lui. Aſſûré de l'inaction de ce redoutable voiſin, il avoit lieu de ſe promettre de faire tête au reſte de ſes ennemis ; il avoit même entrepris de faire des conquêtes ſur eux, en commençant par la Norwége, contre le roi de Danemark, lorſqu'après avoir ouvert la campagne par le fatal ſiége de Frédériczhal, il fut malheureuſement tué dans la tranchée d'un coup de fauconneau, à l'âge de trente-ſept ans. Telle fut la fin de ce Prince, dont la courte vie renferme tant de merveilles, que la poſtérité refuſera peut-être de les croire, ou qu'au moins il ſera difficile aux hiſtoriens de les décrire toutes, *Labor enumerare labores*, comme on le lit ſur une des médailles frappées à la gloire de ſon regne. An. J. C. 1718.

La Princeſſe Ulrique-Eléonore ſa ſœur, & épouſe du Prince héréditaire de Heſſe-Caſſel, fut couronnée reine de Suéde. Le commerce & la navigation furent d'abord l'objet de ſes ſoins ; mais ils furent interrompus par les entrepriſes qu'oſa former contre la Suéde le Czar, qui regarda la mort de Charles XII., & l'épuiſement où les

grandes affaires qui l'avoient précédée avoient mis ce Royaume, comme l'occaſion la plus favorable pour en triompher. Il mit en mer trente vaiſſeaux en trois eſcadres, qui
An.J C.1719. allerent porter le fer & le feu ſur preſque toutes les côtes de Suéde. Ils s'avancerent juſqu'à l'embouchure de la riviere de Stokholm, où ils trouverent dix-neuf bâtimens chargés de proviſions pour cette capitale; ils n'en purent enlever que cinq, le reſte s'étant ſauvé : mais ils ſe retirerent à l'approche des vaiſſeaux de la Reine, qui furent joints dans la mer Baltique par une eſcadre envoyée par les Anglois, dont la conduite avoit changé avec les intérêts, puiſqu'ils s'unirent pour lors à la Suéde contre le Czar.

Peu de tems après quatre galères Suédoiſes, & quelques petits bâtimens ayant été détachés pour aller occuper un poſte, virent avancer un grand nombre de bâtimens Ruſſiens qui les vouloient attaquer : elles ſe mirent au large, & ſe rangerent en bataille, où elles reſterent deux jours. Quinze galères Ruſſiennes les étant venu attaquer, les Suédois ſe retirerent ſous le canon du vice-amiral de Suéde, qui ayant apperçu un grand nombre de bâtimens Ruſſiens, qui ſe retiroient en forçant de rames, les pourſuivit, & fit ſur eux un feu ſi terrible, qu'il en endommagea beaucoup. Pendant qu'il les malmenoit ainſi, quatre frégates qu'il avoit envoyées pour obſerver vingt autres galères Ruſſiennes, les attaquerent; elles en coulerent pluſieurs à fond, & en firent échouer d'autres : mais comme elles trouverent des bancs de ſable & des baſſes, elles échouerent elles-mêmes. Les Ruſſiens les attaquerent alors & s'en rendirent maîtres, après un combat de quatre heures. Ces frégates vaincues furent menées en triomphe à Saint-Péterſbourg. Et les Ruſſiens, pour conſerver la mémoire de cet avantage, firent frapper une médaille, qui repréſentoit d'un côté le buſte du Czar, & de l'autre un combat naval, avec cette inſcription : *La conduite & la valeur ſurmontent tous les obſtacles.* La paix ſuccéda à ces hoſtilités, & bien-tôt après la mort du Czar. Il tomba
An.J.C.1725. malade le 28 Janvier, & mourut le 8 Février ſuivant. C'étoit un Prince du plus vaſte génie, & à qui de grandes

vûes & de très-belles actions ont mérité, comme nous l'avons dit, le ſur-nom de Grand.

Sans ſon regne, nous n'aurions rien eu à dire des Moſcovites.

C'eſt ce Prince qu'attendoit, ou qu'annonçoit M. Huet dans l'hiſtoire du commerce des Anciens, qu'il compoſa par ordre de M. Colbert : *S'il s'élevoit quelque jour parmi eux*, dit cet Auteur, en parlant des Moſcovites, *un Prince qui façonnât leur eſprit féroce, & leurs mœurs âpres & inſociables, & qui ſe ſervit utilement de leur multitude, cette Nation deviendroit formidable à tous ſes voiſins.* En effet, c'eſt une des plus vaſtes contrees de l'Univers, & diſpoſée de maniere qu'elle peut atteindre par-tout ; avec l'Europe, par Saint Péterſbourg ſur la mer Baltique, & Archangel ſur la mer Blanche ou Océan Septentrional, à l'embouchure de la Douina. Cette derniere Ville a été long-tems connue ſeulement des Anglois, qui la découvrirent en 1553, & y firent, pour ainſi dire, ſeuls le commerce juſqu'à la fin du ſeixiéme ſiécle, que les Hollandois commencerent à le partager ; ceux-ci s'en ſont depuis preſque entiérement emparés. On a vû dans le port de cette Ville juſqu'à quatre cens gros vaiſſeaux.

La Moſcovie ſe communique aiſément, non ſeulement à elle-même, mais encore à toutes les parties de l'Aſie. Le Volga joint par un canal achevé en 1707 au Tanaïs, le Tanaïs à l'Uppa & à l'Occa, l'Occa aux lacs de Merlun, & d'Ilmen, au Moſca, Twerza & Sua ; traverſant toute la Moſcovie, réüniſſent par la navigation Péterſbourg ſur le golfe de Finlande à Aſtracan ſur la mer Caſpienne, & par-là aux Indes les plus reculées, & à la Chine (*a*).

Mais tout ceci appartient plutôt à l'Hiſtoire du Commerce, qu'à l'Hiſtoire de la Marine Militaire qui a fait notre objet. Il ſuffit donc de dire, & ce n'eſt point termi-

(*a*) Pierre Galabin, natif d'Orange, l'un des plus habiles & des plus grands négocians qu'eût pour lors la France, conſulté par le Czar lui donna le Conſeil & le plan des Caravanes, que ce Prince établit effectivement avec tant de ſuccès, que par ce moyen la Moſcovie entretient avec la Chine & d'autres parties d'Aſie un commerce direct, régulier, ſûr & facile.

ner déſavantageuſement pour l'idée qu'on doit avoir de la Marine des Peuples du Nord, que les Moſcovites ſont puiſſans ſur mer, puiſqu'en 1729 ils avoient dans l'arcenal de Péterſbourg trois mille canons de fer, treize cens de bronze, des mortiers, des bombes & des boulets à proportion; qu'on comptoit dans le port de cette ville douze frégates, quarante ſix groſſes galères, ſoixante petits bâtimens; à Cronſlot trente-ſix vaiſſeaux de ligne, & quatre frégates; à Revel ſeize vaiſſeaux de ligne, & cinq fregates; & ſur la mer Caſpienne vingt-deux voiles. On ne comprend point dans ce détail les vaiſſeaux de tranſport.

Sarragemant de plimouth l'an 1374.

HISTOIRE GENERALE DE LA MARINE.

LIVRE VINGT-SEPTIEME.

De la marine des François, juſqu'a François Premier.

DES FRANÇOIS.

CETTE partie de notre ouvrage eſt, ſans doute, celle qui doit intereſſer plus particulierement le lecteur. Nous n'oſons nous flatter d'avoir rempli toute l'étenduë, dont le ſujet paroît ſuſceptible ; nous eſpérons ſeulement qu'on nous ſçaura gré d'avoir ouvert une ſi belle carriere, & nous nous croirons payés de notre travail, s'il peut exciter l'émulation de quelque écrivain plus habile, & plus heureux que nous dans ſes recerches.

Toute l'hiſtoire de notre marine peut être conſidérée ſous quatre époques principales. Les navigations des Gau-

On eſt obligé d'en chercher l'hiſtoire dans les écrivains Grecs & Latins, & de ſe contenter du peu qu'ils nous en ont appris.

C'eſt par eux qu'on ſçait, mais d'une maniere fort vague, que les Gaulois, trop reſſerrés dans un terrein qui ne pouvoit plus les contenir, entreprirent des navigations hardies pour aller s'établir au-de-là des mers, dans des régions éloignées, dont les noms ſont reconnus par tous les Sçavans, pour autant de preuves qu'ils en ont été en poſſeſſion. Ainſi la Galatie en Aſie, la province de Galle en Angleterre, le royaume de Galice en Eſpagne, le Portugal, &c. conſervent dans leurs dénominations des monumens inconteſtables de l'habitation des Gaulois dans ces diverſes contrées.

Mais rien ne fait mieux voir combien la marine a été floriſſante dans l'ancienne Gaule, que le grand nombre de ports célébres, que ſes habitans poſſédoient ſur l'une & l'autre mer. Le port d'Arles ſur la Méditerranée, étoit fameux du tems de Céſar, qui dans l'eſpace d'un mois, à compter du jour que le bois fut abbattu, y fit conſtruire douze galeres. Celui de Narbonne, qui ne ſubſiſte plus, étoit une eſpece d'entrepot, où abordoient les flottes de l'Orient, celles de l'Afrique, d'Eſpagne & de Sicile. Celui d'Aiguesmortes, que les ſables amoncelés par le Rhone ont détruit, & ceux de Montpellier, de Toulon, d'Antibes & de Frejus, où les vaiſſeaux d'Auguſte ſe retiroient, étoient tous très-conſiderables. Sur l'Océan étoient les ports de Bordeaux & de Vannes, ceux de la Saintonge & du Poitou, & celui de Corbilon, ſur la Loire, que quelques-uns prennent pour Nantes, d'autres pour Blois.

Tous les anciens auteurs qui font mention de la navigation des Gaulois, n'entrent dans aucun détail, & ce n'eſt qu'au tems de Jules Céſar que l'hiſtoire peut remonter, pour en donner une juſte idée. La marine des Gaulois paroit alors dans un mouvement extraordinaire, comme nous l'avons remarqué en parlant de celle des Romains. Céſar, pour faire tête aux flottes nombreuſes des Gaulois, fut obligé de faire conſtruire des vaiſſeaux dans leurs

DES FRANÇOIS.

propres ports, & plus souvent encore de se servir de ceux des Gaulois mêmes, qui lui étoient attachés. Ainsi comme il se servit des forces maritimes des peuples qu'il avoit soumis, contre celles des autres nations de la Gaule, on peut juger par la quantité prodigieuse des bâtimens qu'armoient les deux partis, de la force réciproque de leur marine.

Les plus célébres navigateurs parmi les Gaulois, étoient les habitans de Marseille : cette Ville fut fondée par les Phocéens ; les titres de cette fondation, paroissent sur les anciennes médailles de Marseille, ou l'on voit une tête de Minerve, ce qui prouve que cette Déesse y étoit adorée, ainsi qu'à Phocée, ville des Æoliens, & non pas de la Phocide, comme quelques-uns l'ont cru. Les Marseillois ayant pris de leurs fondateurs le goût de la navigation, se rendirent puissans sur mer & redoutables à leurs voisins. Ils bâtirent des Villes au milieu des terres, & sur les rivages de la Méditerranée Nice, dont le nom vient du mot grec, NIKH, qui signifie victoire, est constamment une de leurs fondations. Ils firent des loix Nautiques à l'exemple des Rhodiens, & leur expérience maritime leur attira la considération des Romains.

Les habitans de Vannes n'étoient pas moins puissans sur mer que ceux de Marseille Du tems de César, cette premiere Ville, située à deux lieues de la mer, avoit une grande autorité sur toutes les villes maritimes ; tous les ports des cotes voisines étoient sous sa domination, elle étoit liée avec l'Angleterre par les interêts du commerce, & tant par l'habileté de ses navigateurs, que par le grand nombre de ses vaisseaux, elle auroit aisément triomphé des Romains sur l'Océan, si ceux ci n'avoient amené la ruse au secours de l'inexpérience. Les peuples de la Saintonge & les Poitevins, étoient encore puissans sur mer, & César se servit de leurs vaisseaux contre ceux des habitans de Vannes.

Voilà, à ce qu'il semble, tout ce que nous avons de plus certain sur la navigation des Gaulois, avant & après leur assujettissement aux Romains ; il s'agit maintenant de sa

vre les différens états de la marine, depuis la conquête des Gaules par les François. DES FRANÇOIS.

La navigation a été peu connue en France, ſous la premiere race de nos Roys. Comme cet Etat étoit alors partagé entre pluſieurs freres, ils ne s'occupoient que des guerres qu'ils ſe faiſoient les uns aux autres, & n'avoient pas beſoin de vaiſſeaux, puiſqu'ils ne portoient point leurs armes au-delà des terres qu'ils ſe diſputoient. La France étoit d'ailleurs reſſerrée par ce partage dans des bornes étroites, & la puiſſance des Roys ſe trouvoit limitée par celle des grands vaſſaux de la Couronne, qui poſſédoient en ſouveraineté la Normandie, la Guyenne, la Bretagne, la Flandre, & la Provence. Ainſi nos Roys foibles & divisés, furent, ſelon l'expreſſion de du Tillet, *longue ſaiſon, ſans commander en aucune mer*; & depuis le commencement de la monarchie, juſqu'à Charlemagne, nous n'avons aucun événement qui ait rapport à la marine, ſi ce n'eſt ce qui ſe paſſa ſous Thierri. Ce Prince étoit fils naturel de Clovis, & en vertu de ſon droit d'aîneſſe, il avoit partagé le royaume de France avec les enfans légitimes de ſon pere; il joüiſſoit paiſiblement de la portion qui lui étoit échue, lorſque ſon repos fut troublé par un eſſain de pirates Danois qui vinrent dans ſon royaume d'Auſtraſie, & le ravagerent. Ces barbares qui avoient une flotte conſidérable, entrerent par l'embouchure de la Meuſe, & après avoir fait un grand dégât & enlevé beaucoup de butin, ils ne songerent plus qu'à ſe remarquer. Thierri envoya ſon fils Theodebert, jeune Prince d'un grand mérite, contre les Danois, avec une armée de terre & une de mer. Les vaiſſeaux François qui étoient bien armés & bien équipés, pour le tems, tomberent bruſquement ſur ceux des Pirates, les attaquerent avec beaucoup de réſolution, & les enleverent preſque tous, ainſi que les priſonniers & les richeſſes dont ils étoient chargés. Theodebert tua leur chef de ſa propre main. C'eſt la premiere action où les François paroiſſent avoir ſignalé ſur mer.

La marine ſe ranima ſous Charlemagne. Ce puiſſant monarque, ayant reculé les limites de ſon Empire au-delà du

Danube & du Rhin, prévit sagement, que dès qu'il s'éloigneroit de la France, ses cotes, sur l'une & l'autre mer, seroient exposées aux incursions des Barbares. Pour s'opposer à leurs descentes, il établit une bonne marine, & entretint des vaisseaux *Gardes-côtes*, bien équipés & bien armés, qui croisoient continuellement, soit à l'embouchure des rivieres, soit sur les cotes de France & d'Allemagne, & sur celles de Provence & de toute l'Italie. Ainsi par le moyen de sa marine, il mit non-seulement ses Etats à l'abri des insultes qu'ils avoient si souvent essuyées de la part des Sarrasins, & des Normands; mais ses vaisseaux battirent encore leurs flottes près des isles de Sardaigne, de Corse, de Majorque, & de Minorque, prirent & coulerent à fond plusieurs de leurs batimens, leur enleverent tout le butin dont ils s'étoient emparés, & revinrent enfin plus d'une fois chargés des étandarts qu'ils leur avoient pris, & des prisonniers faits sur eux. On a vu dans l'histoire maritime de Venise les expéditions navales faites par Pepin, fils de Charlemagne, lorsqu'il s'approcha de Venise avec une puissante flotte.

Quant à Charlemagne, les guerres continuelles, & les grandes vues dont il fut occupé pendant tout son regne, ne l'empêcherent point de donner la plus serieuse attention aux affaires de la mer. Il parcourut toutes ses côtes, & les fit mettre en bon état, il fit rétablir à Boulogne un ancien Phare bâti par les Romains, & que les habitans de cette ville avoient laissé ruiner par négligence. Il fit lui-même en quelque sorte le Commissaire général de la marine. Il visita les vaisseaux qu'il avoit fait construire, & on trouve, que nous avons déja eu occasion de citer, entendoit fort bien en fait d'architecture navale. Etant un jour dans un port maritime du Languedoc, on apperçut pendant son séjour des vaisseaux étrangers, qui envoyerent des chaloupes armées pour reconnoître le pays: chacun croyoit que c'étoient des pirates; personne ne put deviner de quelle nation ils étoient. Charlemagne seul reconnut à leur structure, & à leur manœuvre, que c'étoit des vaisseaux Normands.

Louis le Debonnaire & ses successeurs, moins habiles

à cœur l'entretien de la marine ; ils laiſſerent les Normands & les Saraſins infeſter les mers, & eurent le chagrin de voir leur Etats déſolés par leurs incurſions. Les Normands, ces pirates redoutables, courant les mers avec de fortes eſcadres, & quelquefois avec des flottes de cent vingt ou de deux cens voiles, portoient la terreur par toute la France. Sous les regnes de Loüis-le-Debonnaire & de Charle le-Chauve, ils entroient par l'embouchure des rivieres qui n'étoient pas défendues, & ravageoient nos plus belles Provinces ; ils remonterent pluſieurs fois la Seine, firent d'effroyables dégâts dans la ville de Roüen, répandirent l'allarme dans Paris, tirerent de groſſes contributions de l'abbaye de ſaint Germain-des-Prés, & firent trembler nos Roys ſur leur throne. Il falloit capituler avec eux pour les obliger de ſe retirer, & ce n'étoit jamais qu'à prix d'argent, ou quand ils étoient raſſaſiés de butin : ils venoient par la Garonne déſoler Bordeaux, & ſaccager Toulouſe : ils exerçoient par la Loire leurs brigandages juſqu'à Orleans ; par le Rhone & la Somme ils ravageoient les provinces, que ces rivieres arroſent ; ils paroiſſoient à l'improviſte, attaquoient de même, ſe répandoient comme un torrent, & laiſſoient par tout de cruelles marques de leur paſſage. Enfin, ils forcerent les François à les laiſſer établir dans le royaume de Neuſtrie, qui de leur nom, prit celui de Normandie.

Les premiers Roys Capetiens, n'eurent aucune occaſion d'armer ſur mer, & la terre ſeule fut le théâtre des guerres qui agiterent leurs regnes, dans le cours des fameux démêlés des comtes de Champagne, & des ducs de Normandie, de Bourgogne, & de Guyenne.

Les voyages d'Outremer ou croiſades, qui commencerent ſous Philippe *Premier*, obligerent les François à équiper des vaiſſeaux, & la marine parut alors ſe retablir en France. Cependant du Tillet remarque, que nos Roys ſe ſervoient pour ces expéditions de navigateurs Genois, Eſpagnols, & d'autres nations voiſines, qui avoient des vaiſſeaux en mer. Philippe n'entra point perſonnellement dans la premiere croiſade, mais il laiſſa à ſes ſujets la liberté de

Digitized by Google

DES FRANÇOIS.

s'y engager. Ainſi un grand nombre de ſeigneurs François ſe croiſerent, ayant à leur tête Hugues le Grand, comte de Vermandois, frere du Roi : ils prirent leur chemin par l'Italie, & y paſſerent l'hyver. Au commencement du printems, ils s'embarquerent avec les troupes qui les avoient ſuivis ; comme elles étoient nombreuſes, il fallut beaucoup de vaiſſeaux, qui furent diſtribués dans trois différens ports, parce qu'un ſeul n'auroit pu les contenir, & ce fut des ports de Bari, de Brindes, & d'Otrante, qu'ils firent voile vers le Levant. Bientôt la mer fut couverte de vaiſſeaux, & l'on eut dit que toute l'Europe alloit s'établir dans l'Aſie. Hugues le Grand, emporté par ſon courage, & par l'impatience ſi naturelle aux François, prit les devans ; & apres avoir eſſuyé une tempête, dans laquelle il penſa périr, il arriva à Durrazzo, en un équipage peu digne d'un Prince du ſang de France.

Loüis VII. dit le jeune, fut le premier de nos Monarques, qui s'intereſſa vivement aux croiſades ; enflammé par le zéle hardi du pathétique ſaint Bernard, il mit ſur pied une nombreuſe armée, qu'il conduiſit lui-même au Levant. Il eut deſſein d'abord de faire ce voyage par mer ; il avoit même une flotte toute prête dans les ports de Provence, pour embarquer ſes troupes. Mais les états du Royaume, aſſemblés à Etampes, lui ayant fait appercevoir toutes les difficultés du tranſport, il prit le chemin que Godefroi de Boüillon avoit tenu, & ſe rendit par terre à Conſtantinople ; d'où il continua ſa route vers la Paleſtine. Etant arrivé à Satalie, ville ſituée dans le golphe du même nom, il fut obligé pour paſſer en Syrie, & ſauver le reſte de ſon armée, qui deperiſſoit de jour en jour, d'emprunter des vaiſſeaux des Grecs, ſes infidéles alliés, qui le trahiſſoient en ſecret. Ils lui en fournirent un en petit nombre & d'ailleurs ſi mal équipés, qu'il ne put embarquer qu'une petite partie de ſes troupes, il alla cependant faire ſa deſcente à ſix lieues d'Antioche, à l'embouchure de l'Oronte, fleuve célébre, appelé aujourd'hui *Farfar*.

Loüis VII. eut à eſſuyer une alternative de revers & de moyens ſuccès, tant de la perfidie des Grecs, & les infidé-

lités

lités de la reine Eléonor, mais touché principalement de la perte de ſes troupes, & ſollicité par l'abbé Suger, s'embarqua au port de Ptolémaïde, pour retourner en France. Il fit le trajet ſur ſes vaiſſeaux qui l'étoient venu joindre; car il avoit ordonné en partant qu'on tint ſa flotte toute prête à faire voile au premier ordre qu'il donneroit. Ce Prince étant en pleine mer, rencontra l'armée navale de l'empereur Grec, qui aſſiegeoit Corfou; il fut attaqué, & pris dans le combat; mais la flotte de Roger, roi de Sicile le délivra, après avoir battu les Grecs, qui perdirent dans cette ocaſion pluſieurs vaiſſeaux. Le pere Maimbourg, dans ſon hiſtoire des Croiſades, s'inſcrit en faux contre l'enlevement de Loüis VII. parce qu'il n'en eſt fait aucune mention dans la lettre de ce Prince, à l'abbé Suger; mais ce n'eſt-là qu'une preuve négative, & le fait eſt conſtaté par le témoignage d'un trop grand nombre d'auteurs, pour qu'on puiſſe le révoquer en doute. DES FRANÇOIS. An.J.C.1149.

Philippe-Auguſte ſuivit les vues de ſon prédéceſſeur. Touché du récit des miſeres qui accabloient les Chrétiens de la Terre-Sainte, & des maux dont ils étoient encore menacés, il réſolut d'aller en perſonne les ſecourir. Le ſuccès des armes de Saladin, & la rapidité de ſes conquêtes, les cris de Jeruſalem qui gemiſſoit ſous la domination des Infideles, les malheurs d'une infinité de Chrétiens immolés à la fureur des barbares, le danger preſſant où ſe trouvoit un grand nombre d'enfans, de l'un & de l'autre ſexe de perdre la foi, après la perte de leur liberté; tout excitoit la tendre pieté & le courage de ce Prince. Il ſe croiſa donc avec Richard, roi d'Angleterre, & après avoir fait de ſages reglemens, pour entretenir le bon ordre dans le Royaume pendant ſon abſence, il alla le 24 de Juin à ſaint Denis, prendre l'oriflâme, & reçut de l'archevêque de Reims le bourdon & la gibeciere, qui étoient les ornemens des pelerins de la Terre-Sainte. Il ſe rendit à Génes par terre avec ſon armée, & s'y embarqua ſur des vaiſſeaux, que lui fournirent les Génois, ainſi qu'il paroît par la chronique de Nicolas Trivet, inſérée au huitieme tome du Spicilege; il fit voile juſqu'en Sicile, mais ſa navigation ne fut An.C.J.1190.

DES FRANÇOIS. pas heureuſe. Il eſſuya une tempête, qui fit périr une grande partie de ſes vaiſſeaux, & délabra le reſte ; ainſi ce Prince arriva à Meſſine en fort mauvais état le 16 Septembre, mais par ſes libéralités il dédommagea ſes ſujets de tout ce qu'ils avoient perdu dans ce voyage.

Philippe-Auguſte paſſa l'hyver en Sicile, & en partit ſur la fin de Mars avec ſa flotte. Après une heureuſe navigation de vingt-deux jours, il arriva la veille de Pâques au port de la ville d'Acre, que les Chrétiens tenoient aſſiegée ; cette place eſt dans la Paleſtine, & ſituée au fond d'un petit golfe ſur la côte de la Méditerranée ; elle eſt connuë dans l'Ecriture-Sainte ſous le nom d'Accon, & de Ptolémaïde. Les Chrétiens comptoient s'en rendre maîtres ; mais les Turcs qui la défendoient pour Saladin, faiſoient une vigoureuſe réſiſtance, & toute leurs ſorties donnoient lieu à de véritables combats. L'arrivée du Roi ranima le courage des aſſiegeans, qui commençoit à s'ébranler, & ce Prince auroit emporté la place, ſi plus religieux obſervateur de ſa parole, que le roi d'Angleterre, qui n'étoit pas à beaucoup près ſi ſcrupuleux que lui, il n'eut en l'attendant, perdu les plus belles occaſions. Je ne dirai rien de ce fameux ſiege, où la jalouſie de ces Princes rivaux, éclata plus d'une fois au préjudice de leurs communs intérêts. La ville étant priſe, le roi de France qui avoit été dangéreuſement malade, & qui fut averti d'une conſpiration tramée contre lui, ſe diſpoſa à retourner dans ſes Etats : il laiſſa une partie de ſes troupes ſous la conduite du duc de Bourgogne, & embarqua le reſte ſur des vaiſſeaux François, auſquels il joignit trois galeres de Génes. Il mit à la voile au commencement du mois d'Août, & après avoir cotoyé la Syrie, l'Arabie mineure, la Grece, l'Epire, & la Calabre, en relâchant de tems en tems pour ſe retablir. Il arriva à Otrante le 10 d'Octobre, & en France vers les fêtes de Noël.

An.J.C.1191.

Philippe dans la ſuite eut de grands démêlés avec l'Angleterre, pendant leſquels la marine de France fut plus floriſſante qu'elle n'avoit jamais été. Ce Prince voulant profiter des diviſions ſurvenues entre Jean Sans-Terre & le

Pape, mit en mer une flotte de dix-ſept cens vaiſſeaux, dans le deſſein de conquérir l'Angleterre, & l'on peut voir dans ce que nous diſons de la marine des Anglois, qu'elle fut le ſuccès de cette grande entrepriſe. DES FRANÇOIS.

Loüis VIII. n'eut aucune occaſion de s'attacher à la marine, & Loüis IX. ne parut la ranimer, que pour les expéditions d'outre mer. Ce ſaint Monarque étant tombé dans une maladie qui allarma toute la France, il fit vœu de faire le voyage de la Terre-Sainte, ſi Dieu lui rendoit la ſanté ; auſſi-tôt qu'il fut gueri, il reçut la croix des mains de l'évêque de Paris. Il fit pour cette grande entrepriſe des préparatifs, où il parut autant de ſageſſe que de piété ; il prit les meſures les plus juſtes pour affermir dans ſon royaume la tranquillité publique. Il amaſſa des proviſions abondantes pour ſe paſſer de tout le monde, & aſſembla une armée peu nombreuſe à la vérité, mais compoſée de troupes choiſies, où l'on ne trouvoit que des ſoldats, au lieu de cette ſuite inutile & ambarraſſante, qui avoit introduit le deſordre & la débauche dans les Croiſades précédentes.

Ces diſpoſitions faites, le Roi ſe rendit le vendredi d'après la Pentecôte, 12 Juin à ſaint Denis, où il reçût des mains du Legat l'écharpe, le bourdon & l'étendart, équipage ordinaire des pelerins de ce tems-là. Il alla enſuite trouver le Pape à Lyon ; après avoir conféré avec lui, & reçu ſa bénédiction, il deſcendit le Rhône, & alla s'embarquer le 25 d'Août à Aigues-Mortes, port du bas Languedoc, fameux autrefois, mais qui ſe trouve aujourd'hui dans les terres, depuis que la mer s'en eſt retirée. Il y attendit pendant deux jours un vent favorable, avec lequel il partit le 28 : ſa flotte étoit très-bien équipée & compoſée de vaiſſeaux Génois, qui avoient été aſſemblés dans les ports de Marſeille, & d'Aigues-Mortes. Elle fit voile vers l'iſle de Chypre, où elle arriva le 17 de Septembre, ſelon quelques-uns, ou le 20 ſelon d'autres. On pourroit les concilier en diſant, qu'il arriva le 17 à la hauteur de l'iſle, & qu'il prit terre le 20 au port de Limeſſon, où il fut reçu par le roi Henry de Luſignan : ce fut-là qu'il attendit An. J.C. 1248.

DES FRANÇOIS.

le reſte de ſon armée, & qu'il paſſa l'hyver. Quelques hiſtoriens l'ont blâmé d'avoir ſéjourné ſi long-tems en Chypre : ils prétendent que s'il eut été d'abord en Egypte, ſans laiſſer refroidir l'ardeur de ſes troupes, il eut trouvé plus de facilité à vaincre les Infideles. Quoiqu'il en ſoit, ſaint Loüis pendant ſon ſéjour dans l'iſle de Chypre n'y fut pas oiſif, il fit conſtruire un grand nombre de vaiſſeaux plats, pour le débarquement de ſes troupes ; & il groſſit encore ſa flotte d'un grand nombre de bâtimens, qu'il acheta des Vénitiens & des Génois, qui avoient un établiſſement dans la ville d'Acre. Comme l'Egypte étoit l'objet de ſon entrepriſe, après avoir raſſemblé tous ſes vaiſſeaux diſperſés dans les iſles voiſines, il fit voile de ce côté-là. Sa flotte étoit de dix-huit cens vaiſſeaux de toutes grandeurs, en comptant les bâtimens plats, les barques, & les chaloupes. Toute l'armée s'étoit embarquée le ſamedi d'après l'Aſcenſion au port de Limeſſon ; mais les vents étant devenus contraires, la flotte ne put mettre à la voile que le mercredi ſuivant. On avoit marqué le rendez-vous à Damiette, mais à peine fut-on en mer que la flotte fut ſurpriſe d'une violente tempête qui la diſperſa, & obligea le Roi à relâcher avec quelques vaiſſeaux à la pointe de Limeſſon ; le reſte fut pouſſé du côté d'Acre, & en différens autres endroits. Il remit à la voile le jour de la Trinité, fort inquiet ſur le ſort du reſte de ſa flotte, & rencontra ſur ſa route l'eſcadre de Guillaume de Villehardoüin, prince de Morée, & celle du duc de Bourgogne, avec leſquelles il arriva en quatre jours à la vue de Damiette, & jetta l'ancre aſſez près du rivage, ſur lequel les Sarraſins l'attendoient en bonne poſture.

An.J.C.1249.

Leur flotte compoſée de vaiſſeaux & de galeres étoit à l'une des embouchures du Nil, par où l'on montoit à Damiette, ſituée ſur un bras de ce fleuve, à une demie lieue de la mer, & une multitude innombrable de cavalerie & d'infanterie Sarraſine bordoit les deux rives du Nil. Le Soudan d'Egypte Melec-Sala, étoit à la tête de cette armée : on tint conſeil pour délibérer ſi les Croiſés attaqueroient les Infideles & tenteroient la deſcente, avant que

le reſte de la flotte fut arrivée, le Roi n'en ayant pas alors le tiers avec lui. La plûpart furent d'avis d'attendre que les forces fuſſent réunies, mais le Roi déterminé par de puiſſans motifs fut d'un avis contraire, & entraîna tout le monde dans ſon ſentiment : la deſcente fut donc réſolue pour le lendemain. L'armée des Sarraſins étoit dans la même poſition que la veille, mais le Soudan en avoit quitté le commandement, parce qu'une maladie dont il étoit attaqué, l'avoit obligé de ſe retirer dans une maiſon de plaiſance, une lieue au-delà de Damiette : les troupes des Croiſés s'embarquerent dans les bâtimens plats, & les chaloupes. Jean d'Ybelin comte de Jaffe, eut ſon poſte à la gauche, le Roi choiſit la droite avec les Princes ſes freres, & le comte de Brienne avec quelques autres chefs, ſe plaça au centre.

Le ſignal ayant été donné, les chaloupes & les autres bâtimens chargés de troupes, firent force de rames, & s'avancerent vers le rivage, d'où partit une grêle de fléches. Les vaiſſeaux du centre arriverent les premiers au bord ; ceux qui les montoient ſauterent ſur la rive, & ſe couvrant de leurs boucliers, ils furent bientôt en état de faire face. La gauche arriva à peu près de la même maniere, elle forma un bataillon peu éloigné du premier, & la droite la ſuivit de près. Le vaiſſeau qui portoit l'Oriflâme n'eut pas plutôt abordé, que ſaint Loüis n'écoutant que ſon courage, ſe jetta dans l'eau l'épée à la main : il alloit charger les ennemis, ſi les Seigneurs qui l'entouroient ne l'euſſent arrêté malgré lui. L'armée Chrétienne s'étant établie ſur le rivage, mit d'abord en fuite les Infideles, qui porterent dans la ville une telle épouvante, que tous les habitans ſe retirerent, emportant ce qu'ils avoient de plus précieux. La flotte des Sarraſins ne tint pas plus ferme que l'armée de terre ; elle ſe ſauva en remontant le fleuve, à la réſerve de quelques vaiſſeaux qui furent arrêtés par le pont, & le Roi entra triomphant dans cette ville abandonnée.

De ſi heureux commencemens ſembloient promettre une ſuite moins funeſte : mais loin qu'on tirât de cette victoire tout le fruit qu'on en devoit eſperer, elle fut au

DES FRANÇOIS. contraire ſuivie des plus grands maux, malgré tous les efforts que firent les François, pour conſerver leur avantage. Le Roi perdit la plus grande partie de ſes troupes, & de ſes vaiſſeaux, & tomba lui-même entre les mains des Infideles, après avoir fait des prodiges de valeur. Sa captivité dura trente-deux jours, & jamais il ne parut ſi grand. Dès qu'il fut en liberté, il monta ſur un vaiſſeau Génois, & ſe retira à ſaint Jean-d'Acre. Il demeura longtems dans la Paleſtine, ſans faire de progrès ſur les Infideles : enfin il s'embarqua le 24 d'Avril, fit voile avec quatorze vaiſſeaux pour la France ; & après deux mois de navigation débarqua au port d'Yeres, en Provence.

An.J.C.1250.

Cet enchaînement de mauvais ſuccès exerça la vertu de ſaint Loüis, ſans rien diminuer de ſon zéle : il s'enflâma dans la ſuite plus vivement que jamais, au récit de la déplorable ſituation où ſe trouva la Terre-Sainte, accablée ſous l'oppreſſion du Soudan d'Egypte. Le ſaint Roi ſe croiſa de nouveau, & mit ſur pied une armée de ſoixante mille hommes. Comme ſon principal objet étoit de faire la guerre au Soudan, qui tiroit une partie de ſes forces des Corſaires de Tunis, il tourna ſes vues ſur cette ville, perſuadé que s'il s'en rendoit maître, il applaniroit une des plus grandes difficultés de l'entrepriſe. Ce Prince ayant beſoin d'un grand nombre de vaiſſeaux pour le tranſport de ſon armée, & ne pouvant en obtenir des Vénitiens, qui par des conſidérations politiques, refuſerent de lui en fournir, il traita avec les Génois qu'il trouva plus favorables à ſes deſſeins. Les vaiſſeaux de Génes, joints à ceux que la France avoit armés, furent diſtribués dans les ports de la Provence & du Languedoc, où les troupes s'embarquerent. Le Roi alla lui-même s'embarquer à Aigues-Mortes, & mit à la voile le premier jour de Juillet. Sa flotte eſſuya, comme à ſon premier voyage, une tempête, qui parut être le préſage des mauvais ſuccès de l'entrepriſe : quelques vaiſſeaux furent diſperſés, d'autres coulés à fond, tous coururent riſque de périr. Enfin le Roi arriva à la hauteur de Cagliari en Sardaigne, où étoit le rendez-vous général, & il y attendit le reſte de la flotte.

An.J.C.1269.

Digitized by Google

Tous ſes vaiſſeaux étans raſſemblés il leva l'ancre, & arriva devant Tunis le jeudi, qui précédoit le jour de la Madelaine. Quelques intelligences qu'il avoit liées avec le roi de Tunis, lui firent eſpérer qu'on le recevroit en ami, & il fut confirmé à ſon arrivée dans cette idée flatteuſe, par la facilité qu'on lui laiſſa de faire ſa deſcente ſans y apporter aucun obſtacle : mais il s'apperçut bientôt qu'il avoit compté trop légérement ſur les promeſſes des Infideles. On le reçut en effet comme un ennemis auquel on ne prétendroit point faire de quartier, & ſaint Loüis fut obligé d'employer la force. Il s'empara d'abord d'un château, ſitué près des anciennes ruines de Carrhage, & ce furent les troupes de marine qui donnerent l'aſſaut, & monterent à l'eſcalade. Mais la joye que ce premier ſuccès inſpira aux Chrétiens fut de peu de durée ; la contagion s'étant miſe dans le camp elle y fit de grands ravages, & emporta le Roi lui-même : il mourut en héros Chrétien, le lendemain de la ſaint Barthélemi, âgé de cinquante-cinq ans. An. J.C. 1270.

L'armée après avoir rendu les honneurs funébres à Loüis IX. & reconnu pour ſon ſucceſſeur Philippe III. dit le Hardi, penſoit à ſe retirer d'un pays ſi fatal, quand Charles premier, frere du feu Roi, roi de Sicile, arrivant avec ſa flotte releva le courage des François. Ils firent quelques expéditions heureuſes contre les Maures ; mais le roi de Tunis leur ayant demandé la paix, le beſoin qu'ils en avoient eux-mêmes, & la néceſſité où ſe trouvoit Philippe le Hardi de retourner en France, lui firent prêter l'oreille aux propoſitions des Infideles, avec leſquels on conclut un traité aſſez précipitamment. Les deux Rois s'embarquerent avec leurs troupes, & firent voile vers Trapani en Sicile. Philippe qui avoit pris les devants avec quelques-uns de ſes meilleurs vaiſſeaux, fut à peine arrivé dans le port, que la tempête diſperſa le reſte. Les uns furent rejettés ſur la côte de Barbarie, & ce furent les plus heureux ; car le roi de Tunis, juſqu'alors fidele aux traités, les laiſſa volontiers ſe mettre à l'abri dans ſon port. Les autres en ſe heurtant avec violence, ſe briſoient mutuelle-

DES FRANÇOIS.

ment dans leur choc. Ceux qui avoient mouillé à la rade ou à l'entrée du port, ayant leurs cables rompus par les coups de mer, furent jettés au large, & fracaſſerent tout ce qu'ils rencontrerent.

Le vaiſſeau que montoit le roi de France, étant le plus fort fit le plus de dégât. C'étoit comme un écüeil flottant, qui ſembloit aller chercher les autres bâtimens, pour les mettre en pieces. Dix-huit gros vaiſſeaux, & pluſieurs petits périrent dans ce naufrage, où l'on perdit encore quatre mille hommes, & le tréſor de la flotte, avec l'argent qu'on avoit reçu du roi de Tunis. Philippe au premier vent favorable prit enfin la route de France, & arriva à Paris le 21. de Mai. Soit qu'il eut naturellement peu de goût pour la marine, ſoit que tant de diſgraces l'en euſſent dégoûté, la ſuite de ſon régne n'eſt pas illuſtrée par un grand nombre d'exploits maritimes: il n'arma ſur mer que pour faire la guerre à Pierre d'Arragon, & dans le livre, où nous traitons de la marine d'Eſpagne, on a vu quel furent les ſuccès de cette expédition (*a*).

Les différens ſurvenus entre le France & l'Angleterre, du tems de Philippe-Auguſte, n'ayant été qu'aſſoupis, ils ſe renouvellerent ſous Philippe-le-Bel. Edoüard, roi d'Angleterre devenu vaſſal de la France, à cauſe des terres qu'il y poſſédoit, trouvoit le titre trop humiliant, & il réſolut de s'affranchir de cette dépendance. Il arma pour cet effet une puiſſante flotte, ſous prétexte de l'envoyer au ſecours de la ville d'Acre, qui étoit aſſiegée par les infideles: mais ſon deſſein fut bientôt découvert, car la ville d'Acre étant priſe, & l'Anglois ne deſarmant point, on reconnut ſans peine que ſa flotte étoit deſtinée à une expédition contre la France.

(*a*) Ce fut dans le tems des croiſades, & à proprement parler, ſous le régne de ſaint Loüis ſeulement, que la dignité d'Amiral de France commença à avoir rang parmi les grandes dignités du Royaume: auparavant le pouvoir d'Amiral, qui n'étoit donné que par commiſſion, ſe bornoit à quelque côte maritime, comme celles de Normandie, de Bretagne, de Guyenne; les gouverneurs de ces provinces joignoient à leurs titres celui d'Amiral, & les Gouverneurs de Bretagne ſont encore en poſſeſſion de ce titre, & des droits d'Amirauté, dans l'étenduë de leur gouvernement.

Telle

Telle fut, selon quelques historiens, l'origine de ces longues guerres, qui agiterent le Royaume sous plusieurs regnes consécutifs. D'autres l'attribuent à la querelle particuliere d'un matelot Anglois & d'un Normand, qui s'étant battus à Bayonne, intéresserent pour eux les marins des deux nations, entre lesquelles il y eut un combat général. Les Normands qui avoient été maltraités, après leur retour dans leur patrie porterent leurs plaintes à Philippe-le-Bel, qui leur permit d'user de représailles. Ils se mirent donc en mer, bien résolus de faire éclater leur ressentiment à la premiere occasion, & elle ne tarda pas. Ayant rencontré un vaisseau Anglois ils le prirent & pendirent un des matelots : ce fut le signal de la guerre entre les deux nations. On se battoit de part & d'autre quand on se rencontroit ; les Anglois perdirent beaucoup de vaisseaux dans cette petite guerre.

DES FRANÇOIS.

Deux cens vaisseaux Normands allant chercher des vins en Guyenne, prirent sur leur route tous les vaisseaux Anglois qu'ils trouverent : mais au retour, ils furent attaqués par une flotte de soixante voiles, qui faisoit partie de celle qu'Edouard avoit armée, en apparence, pour la Palestine. Les Normands, embarrassés par leur charge, furent battus, pris ou coulés à fond. La flotte Angloise fiere de cet avantage, se renforça de quelques vaisseaux sortis de Bayonne, alla insulter la Rochelle, & y fit un grand butin. Les hostilités devinrent encore plus sérieuses ; les deux Rois s'aigrirent, & après quelques négociations infructueuses, ils se disposerent à une guerre ouverte. Edouard mit en mer une puissante flotte, dont il fit trois divisions, sous trois habiles généraux : elle vint faire une descente dans l'isle de Rhé, où elle brûla les bourgs & les villages ; de-là elle fit voile vers l'embouchure de la Garonne, & remontant cette riviere, eut une pareille réussite dans quelques autres expéditions.

An. J. C. 1295.

Pendant que les Anglois, d'un autre côté, travailloient à reprendre les places qu'on leur avoit enlevées en Guyenne, Philippe-le-Bel par représailles, envoya en Angleterre une flotte nombreuse, sous la conduite de Mathieu de

An. J. C. 1296.

Des François. Montmorenci : cet Amiral fit ſa deſcente auprès de Douvres, s'empara de la ville, & en brûla une partie. Ce fut tout ce qu'il y eut de conſidérable dans cette guerre, qui ſe termina par un accommodement, que rechercha le roi d'Angleterre.

An. J. C. 1297. Mais les deux nations étoient trop voiſines & trop jalouſes l'une de l'autre, pour vivre long-tems en paix. Elles ſe brouillerent de nouveau ſous Charles-le-Bel, & Edouard II. La reine d'Angleterre, ſœur de Charles, s'étoit rendue à la cour de France : le ſéjour qu'elle y fit commença la diviſion entre les deux Rois, & l'invaſion de la Guyenne par celui de France, acheva la rupture. Edouard mit en mer une flotte qui enleva cent vingt navires, chargés de marchandiſes, appartenantes à des négocians Normands. Edouard, pour former cette flotte, avoit tiré des vaiſſeaux de tous ſes ports ; l'acte particulier de cet armement ſe trouve dans la collection de Rymer, avec pluſieurs autres.

An. J. C. 1325. Sous Philippe-de-Valois la marine parut reprendre un nouvel éclat. Quoique le zele des Princes chrétiens pour les voyages d'Outre-mer, fut bien refroidi, Philippe, à la ſollicitation du pape Jean XXII. entra dans un projet de croiſade. Il ſe ligua pour cette entrepriſe avec le roi de Boheme & de Navarre, les Génois & les Vénitiens, ceux-ci devoient fournir des galeres pour embarquer quatre mille hommes de troupes, & cent autres bâtimens pour tranſporter l'artillerie. Philippe, déclaré généraliſſime de la croiſade, arma en conſéquence à Marſeille une des plus puiſſantes flottes, qu'on eut vues en France. On ne manque point, il eſt vrai, le nombre des vaiſſeaux dont elle étoit compoſée : mais il devoit être prodigieux, puiſqu'il s'agiſſoit de faire paſſer dans la Paleſtine cinquante mille hommes d'infanterie, & mille chevaux. Tous ces grands préparatifs n'empêcherent pas que le projet n'avortât.

Philippe eut à ſoutenir des guerres domeſtiques, qui lui donnerent trop d'occupations dans ſes propres Etats, pour en aller chercher ailleurs. Robert d'Artois, lui donna plus d'affaires que les Sarraſins : la mort du Pape, qui

étoit l'ame de la croisade, étant survenue, cet incident, joint aux démelés qui s'éleverent entre la France & l'Angleterre, acheva de rompre la partie. L'armement de Philippe ne fut cependant pas inutile; on l'employa contre les Anglois. DES FRANÇOIS.

On vit donc renaître sous Philippe-de-Valois, & sous Edouard III. les brouilleries qui avoient été apaisées par la mort de leurs prédécesseurs. Ces deux Princes, s'estimoient, & se craignoient également; ils avoient tous deux, sur des titres bien différens, disputé la couronne de France; le droit & la force, avoient décidé en faveur de Philippe. Edouard ne put voir sans jalousie le triomphe de son concurrent. Comme il possédoit alors la Guyenne & le Ponthieu, qui étoient des fiefs mouvans de la France, il fut obligé d'en faire hommage à Philippe; démarche humiliante, qui ne s'accordoit gueres avec la fierté d'un tel vassal. Ces dispositions jointes à l'humeur guerriere des deux Rois, leur firent naître bien des occasions de rupture, aussi la guerre fut toujours allumée entre eux. On en vint aux mains, tant sur mer que sur terre. L'Anglois avoit une flotte nombreuse, & Philippe une bonne marine. Ses vaisseaux étoient assemblés dans différens ports de Picardie, de Normandie, & de Bretagne; ils étoient la plupart Espagnols, & Génois, presque tous montés par des officiers de cette derniere nation, & commandés par Tête-noire, fameux Pirate. Ce grand armement n'empêcha pas Philippe de contribuer encore à celui que le Pape, & les Vénitiens, envoyerent au secours de la Terre-Sainte. Les flottes de France & d'Angleterre s'étant rencontrées se livrerent un combat, dans lequel les Anglois eurent du dessous; ils y perdirent deux gros vaisseaux, plusieurs petits, & deux mille hommes. Après l'action, les deux flottes s'étant séparées, les Anglois allerent ravager les fauxbourgs de Boulogne, & y brûlerent quelques barques. Les François eurent leur revanche à Portsmouth: ils y entrerent un dimanche pendant la messe, brulerent, saccagerent & pillerent la ville, & charge- An. J. C. 1339.

DES FRANÇOIS.

rent leurs vaiſſeaux de butin ; ils en uſérent de même à l'iſle de Guerneſey ; & ces hoſtilités ne furent que le prélude de beaucoup d'autres.

La guerre ayant été depuis tranſportée en Flandre, Edouard fit voile avec ſa flotte pour s'y rendre. Celle de Philippe étoit à l'ancre, entre Blankenberg & l'Ecluſe, pour fermer le paſſage aux Anglois. Les hiſtoriens ne ſont pas d'accord ſur le nombre des vaiſſeaux de ces deux flottes, chacun en parle ſuivant que ſa paſſion l'inſpire. Les uns diſent que Philippe avoit deux cens navires, & trente galeres, & les Anglois cent vingt bâtimens. Les autres font la premiere flotte de quatre cens voiles, & la ſeconde de deux cens ſoixante. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que l'armée navale de Philippe étoit de beaucoup ſupérieure, tant en hommes qu'en vaiſſeaux, à celle des Anglois. Ceux-ci, pour ſuppléer au défaut du nombre, mirent en uſage toute leur habileté ; ils placerent de front leurs plus gros vaiſſeaux, pour réſiſter au premier feu des François ; ils firent une ſeconde ligne de leurs moindres bâtimens, & un corps de réſerve de leurs vaiſſeaux légers, deſtinés à porter du ſecours à ceux qui en auroient beſoin.

An. J. C. 1340.

Ils ſe préſenterent dans cet ordre de bataille le 24 Juin ; & par une manœuvre bien entendue, ils gagnerent le vent ſur les François, & leur mirent le Soleil devant les yeux. Les François éprouverent alors que l'avantage du bon ordre, l'emporte ſouvent ſur celui du grand nombre. Leurs généraux ne s'accordoient pas ; c'étoient trois grands capitaines ; ſçavoir, Tête-noire, Génois, Hue-de Kerual, Breton, & Pierre Beauchans, Manceau ; ils combattirent trop près de l'Ecluſe ; les Anglois ſçurent bien profiter de toutes leurs fautes. Cependant on combattit de part & d'autre avec une égale valeur, & l'engagement fut général. La victoire balança long-tems : enfin des vaiſſeaux Flamands étant ſortis de leurs ports, pour aller au ſecours des Anglois, ce renfort, joint au mauvais tems, qui rendit les galeres Françoiſes inutiles décida du ſort de cette journée. Les François après neuf heures de combat, furent

entierement défaits ; l'hiſtoire varie ſur l'étendue de leur perte ; mais il eſt conſtant que leur flotte ſe retira fort délabrée, & regagna au plutôt les ports de France. Edouard, après cette bataille, fit entrer ſa flotte en triomphe dans le port de l'Echuſe. Ce combat naval eſt l'un des plus conſidérables qu'on ait vû ſur cette mer ; & c'eſt le premier, où un roi d'Angleterre ait commandé en perſonne. DES FRANÇOIS.

La guerre fut à peine terminée en Flandre, qu'elle ſe ralluma en Bretagne. Jean de Monfort, & Charles de Blois ſe diſputoient cette Province, & chacun des deux compétiteurs n'eut pas de peine à mettre dans ſon parti un de deux Monarques, qui ſaiſiſſoient volontiers toutes les occaſions de meſurer leurs forces. Edouard ſe déclara pour le comte de Monfort, & Philippe pour Charles de Blois. Les François après avoir pris pluſieurs places en Bretagne, & fait le comte de Monfort priſonnier, tenoient la Comteſſe ſa femme aſſiégée dans Hennebon : mais cette courageuſe Princeſſe ayant ſoutenu le ſiége en héroïne, elle donna le tems à la flotte Angloiſe de venir la dégager. An J. C. 1342.

Louis d'Eſpagne qui l'aſſiégeoit, s'étant retiré avec ſes troupes du côté de Guerande, s'empara d'un grand nombre de vaiſſeaux marchands, qu'il trouva au Croiſic, & s'en ſervit pour faire des deſcentes dans tous les lieux qui tenoient pour le comte de Monfort. Il en fit une du côté de Quimperlé, avec ſix mille hommes qu'il avoit à bord : mais après qu'il eut mis ſon monde à terre pour butiner, ayant abandonné imprudemment ſes vaiſſeaux ſans y laiſſer de troupes pour les garder, le ſeigneur de Manny, général de la flotte Angloiſe, informé de la route de Louis d'Eſpagne, le ſuivit, vint à l'endroit où il avoit laiſſé ſes navires, & s'en empara. Louis voulut après quelques courſes regagner ſes vaiſſeaux : mais en s'approchant il les vit avec ſurpriſe remplis de ſoldats Anglois, qui tirerent ſur lui, il fut trop heureux dans cette extrémité, de trouver une barque pour ſe ſauver.

La comteſſe de Monfort voyant que le parti de Charles étoit ſupérieur au ſien dans toute la Bretagne, ſe tranſ-

DES FRANÇOIS.

porta en Angleterre pour y solliciter un nouveau secours, qu'elle obtint sans peine, & revint avec une flotte de quarante-cinq vaisseaux bien équipés. La flotte Françoise alla au devant pour fermer le passage ; elle étoit de trente-deux voiles, parmi lesquels on comptoit neuf gros vaisseaux de guerre, & commandée par Louis d'Espagne ; ce Général fit voile du côté de Guernesey ; il y trouva la flotte Angloise, & l'attaqua d'abord. Le combat fut opiniâtre, il dura plus de cinq heures, & ne finit que à la nuit. Les Anglois perdirent quatre batimens chargés de vivres, & de munitions de guerre. On se retira dans le dessein de recommencer au point du jour, mais une tempête qui survint sépara les deux flottes. Louis d'Espagne craignant que ses gros vaisseaux ne fussent jettés sur la côte, prit le large, & fut porté par un vent violent du côté de Bayonne ; deux de ses vaisseaux périrent sur les côtes de Biscaye, mais il fut dédommagé de cette perte, par la prise de quatre vaisseaux ennemis. La flotte Angloise qui n'avoit que des batimens legers, ne voulant point s'exposer en pleine mer, rangea la côte, & se retira du côté de Vannes.

An. J.C. 1343.

Louis d'Espagne qui tenoit toujours la mer, interceptoit aisément tous les vivres qui venoient d'Angleterre ; mais peu content de n'enlever que des convois, il voulut se rendre maître de la flotte Angloise ; elle étoit encore auprès de Vannes. Comme il se disposoit à la surprendre, il fut apperçu : les troupes de terre monterent aussi tôt à bord pour la défendre ; mais malgré leurs efforts, Louis d'Espagne prit quatre vaisseaux Anglois, & en coula trois à fond. Edouard qui avoit passé en Bretagne, pour mettre le reste de sa flotte hors d'insulte, l'envoya partie à Brest, partie à Hennebon. Ainsi Louis d'Espagne voyant que la flotte ennemie lui échappoit, s'en retourna sur ses croisieres pour continuer à couper les vivres.

La dernière expédition maritime qu'il y eut entre les deux Rois, fut celle de Calais. Edouard apprenant que le duc de Normandie, fils de Philippe, faisoit de grandes préparatifs dans la Guyenne, & prévoyant que s'il prenoit cette

d'Aiguillon qu'il tenoit assiégée, il seroit bientôt maître de beaucoup d'autres, voulut s'opposer à ses progrès. Dans ce dessein il fit voile sur la fin du mois de Juin, du port de Southampton, avec une flotte de plus de mille vaisseaux de toutes grandeurs. Un vent favorable le porta vers les côtes de la Guyenne : mais à peine y fut-il arrivé, qu'un vent contraire le repoussa en pleine mer, & l'obligea à relacher sur la côte de Cornouaille. Il y délibéra sur le parti qu'il devoit prendre, & son Conseil lui ayant fait comprendre, combien il lui seroit avantageux, de porter ses armes en Normandie, il se remit en mer, & alla mouiller à la Hogue, port de mer de la basse-Normandie, sur la côte orientale du Cotentin. Ayant fait débarquer son armée, il la conduisit de conquêtes en conquêtes, avec un succès d'autant plus rapide, que l'ennemi ne lui opposoit point de forces capables de l'arrêter. Après s'être emparé des principales villes, avoir allarmé Paris, défait les François à la funeste bataille de Crecy, il mit le siége devant Calais, qui comme un puissant boulevard, suspendit le cours de ses heureux succès

DES FRANÇOIS.

An. J.C. 1346.

Philippe-de-Valois ne fut pas spectateur oisif des exploits de son ennemi ; non content de tenter par mer, & par terre, tous les moyens de lui faire lever le siége de Calais, qui se défendoit avec une valeur extraordinaire, il conclut un traité avec l'amiral de Castille, qui s'engagea à lui fournir au besoin, jusqu'à deux cens vaisseaux bien équipés, & montés de cent hommes de guerre chacun, dont vingt-cinq devoient être Arbalêtriers. Après cette convention, Philippe envoya au secours de Calais une flotte composée de soixante-dix vaisseaux & de douze galères, dont l'expédition ne fut pas heureuse ; la flotte Anglaise sortit du port, & la défit entierement. Philippe se flattant d'un meilleur succès par terre, s'approcha de Calais avec une formidable armée ; mais trouvant qu'il étoit impossible de forcer l'Anglois dans ses retranchemens, il se retira, & la place capitula.

An. J.C. 1347.

La guerre qui dura continuellement entre Charles V. &

les François. les Anglois, obligea ce Prince à entretenir des armées navales : mais comme il n'étoit pas en état de soutenir la marine, à cause de l'épuisement où se trouvoit le Royaume, il fit alliance avec Henry, roi de Castille, qui lui prêta des vaisseaux. La flotte Castillanne, composée de quarante gros navires, & de treize autres d'une moindre grandeur, étoit à l'ancre dans la rade de la Rochelle, où elle attendoit celle d'Angleterre, qui devoit faire voile de ce côté là, sous les ordres du comte de Pembrock. Les Anglois qui n'étoient point avertis, ni sur leurs gardes, ayant paru, la flotte Espagnole supérieure en nombre d'hommes & de vaisseaux, leva l'ancre, gagna le vent, & alla à pleines voiles fondre sur les Anglois, qui se défendirent vaillamment, & engagerent un combat très-vif. Les Castillans lançoient avec leurs machines, des pierres d'une grosseur énorme, qui fracassoient les vaisseaux ennemis, & brisoient leurs manœuvres. Les Anglois qui n'avoient que des vaisseaux légers, n'osoient approcher les navires Castillans, de peur d'en être abordés ; la nuit seule mit fin à cette action, dans laquelle les Anglois perdirent deux vaisseaux chargés de vivres. Les Rochelois, quoique vivement sollicités par leur Sénéchal, de se joindre aux Anglois, resterent tranquilles spectateurs du combat.

Le lendemain l'action recommença avec le jour, & le comte de Pembrock renforcé de quatre vaisseaux, que lui menerent le sénéchal de la Rochelle, & trois autres Seigneurs, suivit plûtôt les mouvemens impétueux de sa valeur, que les conseils de la prudence. Comme il étoit encore le plus foible, il eût pu se dérober à la faveur de la nuit, comme l'ont fait en pareils cas les plus grands hommes, convaincus qu'il est plus glorieux de faire à propos sa retraite, que de risquer une affaire douteuse : mais le comte persuadé de cette fausse maxime, qu'il est toujours honteux d'éviter d'en venir aux mains, accepta la bataille qu'on lui offroit une seconde fois. Tous ses vaisseaux furent pris, ou coulés à fond, & lui même fait prisonnier. Murray cite une médaille qui fut frappée l'année suivante, à l'occasion de cette victoire : on voyoit au revers ces mots.

An. J. C. 1372.

Anglis prælio navali ſuperatis & fugatis, & dans l'exergue M. CCCLXXIII. La flotte victorieuſe retourna en Eſpagne, emmenant avec elle, comme en triomphe, les vaiſſeaux qu'elle avoit pris, & huit mille priſonniers de guerre. DES FRANÇOIS.

Cette flotte ne fut pas long-tems à ſe remettre en mer; elle étoit de huit galeres, & de quatorze gros vaiſſeaux, & commandée par Rodrigues le Roux, amiral de Caſtille, qui étant venu bloquer la Rochelle, recüeillit les fruits de la campagne précédente, en obligeant la place, & par cet exemple la plûpart des villes de Guyenne & du Poitou à ne plus reconnoître les Anglois pour maîtres. Edouard chagrin de la ruine de ſa flotte, plus ſenſible encore à la perte de ſes places, voulut faire un dernier effort; il mit en mer une flotte de quatre cens vaiſſeaux, ou ſelon d'autres de huit cens; y embarqua une armée nombreuſe, & réſolut en la montant lui même, de reconquérir tout ce qu'il avoit perdu, ou de perdre tout ce qu'il lui reſtoit. Mais il éprouva que la fortune s'attache ordinairement à la jeuneſſe, & qu'on eſt rarement aſſez heureux pour être conſtamment à l'abri de ſes caprices : ce Prince pendant deux mois & demi, erra le long des côtes de Bretagne & de Normandie, au gré des vents, ſans pouvoir jamais prendre terre, ni en Guyenne, ni en Poitou, où ſa préſence auroit peut-être changé la face des affaires. Enfin après avoir tenté inutilement de vaincre les obſtacles, qui s'oppoſoient à ſes deſſeins, il s'en retourna en Angleterre.

Charles mit à profit les contre-tems qu'eſſuyoit ſon ennemi; il jugea ſagement qu'il ne pouvoit tenir en bride l'Angleterre, & prévenir ſes entrepriſes que par le moyen de la marine; il équipa beaucoup de vaiſſeaux, qui joint à ceux de Caſtille, formerent un flotte de cent vingt bâtimens, tant vaiſſeaux que galeres. Les François commandés par Jean de Vienne, amiral de France, & les Caſtillans, par l'amiral Ferrand-Sauſſe, allerent faire des deſcentes ſur les côtes d'Angleterre; elles brûlerent & pillerent l'iſle de Vight, Darmouth, Plymouth, & d'autres places. An. J. C. 1374.

DES FRANÇOIS.

Le roi Edouard mourut ſur ces entre-faites ; on arrêta en Angleterre tous les vaiſſeaux, pour empêcher que la nouvelle n'en fut portée en France, mais Jean de Vienne l'ayant ſçûë par des priſonniers qu'il avoit faits, dépêcha une barque d'avis, pour en inſtruire le roi Charles. Pendant que les Anglois étoient occupés à placer Richard ſur le throne ; les flottes combinées continuerent à faire beaucoup de ravages ſur les côtes d'Angleterre, & elles y en auroient fait encore d'avantage, ſi les oncles du nouveau Roi, n'euſſent aſſemblé une puiſſante armée, pour les défendre.

Charles VI. roi de France, & Richard roi d'Angleterre, ſe firent d'abord la guerre, aſſez foiblement ; parce que leurs Royaumes étoient également déchirés par des diviſions inteſtines : les hoſtilités ſe ranimerent peu à peu, & le roi de France voulant profiter de certaines diſpoſitions, favorables à ſes deſſeins, conſtruiſit à l'Ecluſe un port, le meilleur qu'il ait eu ſur l'Océan ; ſes formidables préparatifs de guerre, allarmerent l'Angleterre. Sa flotte compoſée de douze cens quatre-vingt-ſept vaiſſeaux de guerre, tirés de tous les ports du Royaume, & des côtes de l'Océan, depuis Seville, juſqu'en Pruſſe, devoit encore être augmentée de ſoixante-douze vaiſſeaux, que le Connétable faiſoit armer en Bretagne ; ce nombre prodigieux de vaiſſeaux couvroit la mer, dit *Froiſſard*, & la faiſoit paroître comme une grande forêt. On eſt étonné de voir, dans cet Hiſtorien, le détail immenſe des proviſions de toute eſpece, & des munitions, dont on chargeoit les vaiſſeaux, qui, ſuivant quelques auteurs, étoient dorés, peints & décorés de tout ce qui pouvoit allier l'air de galanterie à l'idée effrayante de leur deſtination. Le Connétable avoit fait bâtir une ville de bois, dont toutes les pieces déſunies, devoient être raſſemblées en arrivant en Angleterre, & l'on ſe promettoit de trouver dans cette ville artificielle, de quoi ſe loger, & ſe défendre. Le Roi & les Seigneurs de ſa Cour devoient s'embarquer ſur cette flotte ; & la Nobleſſe, comme le ſoldat, brûloit d'impatience d'aller attaquer l'ennemi de la nation, dans ſes propres Etats. Il eſt

certain que ſi l'on eut profité de ces heureuſes diſpoſitions, de l'avantage de la ſaiſon, & de la conſternation de l'Angleterre, le ſuccès auroit pû répondre à la grandeur de l'entrepriſe ; mais comme elle avoit été formée contre l'avis du duc de Berri, qui avoit une entiere autorité ſur l'eſprit du Roi, & dans ſon Conſeil, il l'a fit avorter par des délais affectés, & des retardemens qu'enfantoit chaque jour, & dont il fut, à ce qu'on croit, bien récompenſé par la cour d'Angleterre. Ces lenteurs, dont tout le monde ſoupçonnoit les vrais motifs, firent perdre le tems favorable à la navigation, & périr une grande partie des proviſions qui ſe gâterent, & elles ralentirent l'ardeur, & la vivacité des ſoldats.

An.J.C.1386. Le Connétable reſſentit le premier les funeſtes effets de la politique du duc de Berri ; car obligé de mettre à la voile, dans une ſaiſon avancée, il fut ſurpris d'une violente tempête, lorſque ſur un brigantin qu'il avoit fait armer en Bretagne, il conduiſoit une partie de la flotte vers l'Ecluſe, où étoit le rendez-vous général. Le gros tems diſperſa tous les vaiſſeaux ſur leſquels on avoit chargé cette fameuſe ville de bois, dont on eſpéroit tirer tant d'avantages ; & l'un de ces bâtimens fut pouſſé juſques dans la Tamiſe, comme pour aller porter aux Anglois quelques pieces inutiles, d'une machine la plus extraordinaire, que pût inventer l'eſprit humain. Sept autres bâtimens, qui portoient des proviſions furent jettés en Zélande ; cinq ou ſix autres furent fracaſſés, & le Connétable arriva avec beaucoup de peine à l'Ecluſe avec le reſte de ſes vaiſſeaux tous délabrés, & hors d'état de ſervir. Le duc de Berri, auteur de cette diſgrace, ne manqua pas de s'en ſervir, pour achever de faire échoüer l'entrepriſe : ainſi ce glorieux projet s'enalla en fumée ; & après la dépenſe prodigieuſe qu'il avoit occaſionnée, il fallut paſſer le reſte de la campagne dans l'inaction.

An.J.C.1387. Les Anglois raſſûrés, mirent alors en mer une flotte, ſous le commandement du comte d'Arundel, & lui donnerent ordre de croiſer ſur les côtes de Bretagne, & de Normandie, pour troubler le commerce de la France.

DES FRANÇOIS.

Pluſieurs vaiſſeaux Flamands, qui devoient aller charger des vins en Saintonge, voulant eviter de tomber entre les mains des ennemis, ſe réünirent à l'Ecluſe, & firent voile de conſerve. Leurs chargemens étant faits en Saintonge, ils reprirent par un bon vent, la route de l'Ecluſe, & rangerent heureuſement les cotes de Bretagne, & de Normandie. La flotte Angloiſe qui les attendoit à l'embouchure de la Tamiſe, les ayant apperçûs, s'avança pour les enlever. Jean de Buch amiral du duc de Bourgogne, qui commandoit les Flamands, ſe mit en état de défenſe ; c'étoit un excellent homme de mer, qui ſouvent avoit donné aux Anglois des preuves de ſa valeur, & de ſon expérience. Il mit tous ſes vaiſſeaux marchands en ordre de bataille, & attendit fiérement les ennemis. Ceux-ci commencerent l'attaque, comptant ſur une victoire, parce qu'ils ſe flattoient qu'une flotte marchande ne pourroit tenir long tems contre des vaiſſeaux de guerre ; mais ils furent reçûs avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendoient pas, & qui leur coûta beaucoup de monde. Le comte d'Arundel à bord du plus gros vaiſſeau de ſa flotte, vint au ſecours de ſes navires maltraités. Les Flamands qui avoient l'avantage du vent, ſe battoient en faiſant leur retraite du côté de la Flandre, & les vaiſſeaux légers ſe ſauverent ſur les côtes, dans les bas fonds. Leurs plus gros bâtimens, obligés de tenir la mer, ſoutinrent pendant quatre heures tout l'éffort des Anglois ; l'action fut ſanglante & opiniâtre, on perdit beaucoup de vaiſſeaux de part & d'autre, & la nuit termina le combat.

Il recommença le lendemain à la hauteur de l'Ecluſe, & l'on ſe battit avec la même ardeur que la veille, juſqu'à ce que Jean de Buch, qui ſoutenoit par ſon exemple le courage des Flamands, ayant été pris avec ſon vaiſſeau, ſa perte décida du ſort des autres. Le Comte d'Arundel voulut profiter de ſa victoire, & brûler tous les vaiſſeaux, qui étoient à l'ancre dans le port de l'Ecluſe ; pour cet effet il arma en brûlots, quelques-uns des bâtimens qu'il avoit pris, & les envoya tous en feu, vers le port avec la marée ; heureuſement ſon projet avorta. L'Ecluſe étoit alors

dépourvûë de troupes capables de la défendre, & les Anglois s'en ſeroient facilement rendus maîtres, s'ils l'avoient entrepris. Mais empreſſés de faire goûter à leurs compatriotes, le fruit de leur victoire, ils bornerent leurs exploits à quelques ravages ſur les côtes, & ne s'en retournerent porter en Angleterre que des vins de Saintonge, qui leur coutoient cher.

Cependant le roi de France ne perdoit point de vûë, le deſſein de porter ſes armes dans le pays même de ſon ennemi. Tout lui paroiſſoit encore favorable au ſuccès de l'entrepriſe. Les proviſions qu'il avoit faites pour ſa grande armée navale, n'étoient pas entierement épuiſées ; il en reſtoit beaucoup : l'Angleterre étoit en combuſtion ; les favoris du roi Richard avoient fait ſoulever contre lui tout ſon Royaume, où l'eſprit de diviſion avoit gagné tous les Etats. Ces troubles intérieurs, qui tenoient les Anglois armés les uns contre les autres, ſembloient tout promettre à Charles. Il prit donc le parti de profiter d'une ſi belle occaſion ; mais évitant l'embarras & la dépenſe des grands armements, dont il avoit reconnu l'abus, il fit équiquer deux flottes ; l'une au port de Treguier en Bretagne, & l'autre à Harfleur en Normandie. La premiere devoit être commandée par le Connétable Olivier de Cliſſon ; l'autre par l'Amiral : l'une & l'autre étoient bien équipées, munies de proviſions pour cinq mois ; elles devoient avoir à bord la fleur de la nobleſſe, & quatorze mille hommes de troupes, tant cavalerie, qu'infanterie. De part & d'autre on étoit prêt à faire voile, quand ce projet ſi bien concerté vint à échoüer par la perfidie du duc de Bretagne. Ce Prince s'étant perſuadé que le Connétable avoit tout-à-la fois des vûës ſur ſes Etats, & ſur ſa femme ; cette double jalouſie lui inſpira le déſir de ſe venger. Il fit priſonnier le Connétable, qui étoit chargé de la conduite des troupes préparées contre l'Angleterre, & qui ſeul avoit le ſecret de l'entrepriſe, & fit par-là manquer l'affaire que Charles avoit le plus à cœur. Ce ſecond armement auroit été auſſi inutile que le premier, ſi une eſcadre Angloiſe, n'avoit pas été battuë par la flotte d'Harfleur, qui prit cinq

DES FRANÇOIS.

ou ſix vaiſſeaux, & Hugues Spencer qui les commandoit.

Avant la mort de Richard II. roi d'Angleterre, Henry IV. ſon fils, fut mis ſur le throne. Ce Prince prit avec la couronne les mêmes ſentimens d'animoſité, que ſes prédéceſſeurs avoient eus contre la France. Les hoſtilités entre les deux nations continuerent, & furent très-vives ſur terre; mais un peu moins animées ſur mer: elles ne ſe déclarerent d'abord que par des attaques particulieres. Les Anglois & les François ſe firent réciproquement des priſes de vaiſſeaux; de part & d'autre on pilla les côtes & les iſles ennemies; & les armateurs des deux partis troublerent mutuellement leur commerce. Ceux de Harfleur attaquerent une eſcadre Angloiſe, qui conduiſoit en Guienne le Sénéchal de Bordeaux; ils enleverent une partie des bâtimens qui la compoſoient, & firent priſonnier le Sénéchal avec quatre cens hommes. Ce qu'il y eut de plus conſidérable dans les expéditions maritimes, ſans néanmoins qu'on en tirât de grands avantages, ce fut le ſecours que la France donna aux Gallois, qui faiſoient la guerre au roi d'Angleterre; il conſiſtoit, ſuivant un auteur Anglois, en cent quarante vaiſſeaux; & ſi l'on en croit nos hiſtoriens en cent vingt ſeulement; mais il ſe termina à fort peu de choſe.

La marine fut languiſſante ſous Charles VII. & ſous Loüis XI. Les guerres de l'un, pour reconquerir ſon Royaume; & les démêlés continuels de l'autre avec les ducs de Bourgogne & de Bretagne, ne les obligerent point à des armements maritimes. On voit ſeulement ſous le regne de Charles VII. que ce Prince fit équiper une flotte, ſur laquelle on embarqua quatre mille ſoldats, & dont Pierre de Brezé, Sénéchal de Normandie, eut le commandement. Elle partit de Honfleur le 20 d'Août, & cinglant vers les côtes d'Angleterre alla faire une deſcente à Sandwich, dans le comté de Kent; Brezé ſe rendit maître du port, où il prit trois vaiſſeaux, s'empara de la Ville, & la pilla; mais ne pouvant la garder, il fit ſa retraite avec un riche butin, & beaucoup de priſonniers.

An. J. C. 1437.

DES FRANÇOIS.

La marine ſe ranima un peu ſous Charles VIII. & en voici l'occaſion. Ce jeune Prince écoutant les conſeils de ſes deux favoris, Etienne de Vers, & Guillaume Briçonnet; ſollicité d'ailleurs par Ludovic-Sforce, duc de Milan, forma le deſſein de conquerir le royaume de Naples, uſurpé par la maiſon d'Arragon, ſur la ſeconde maiſon d'Anjou, aux droits de laquelle les rois de France avoient ſuccédé. Ferdinand qui étoit en poſſeſſion de ce Royaume, joignoit à ſon injuſte poſſeſſion, une conduite tyrannique, qui ayant indiſpoſé contre lui, & ſes propres ſujets, & une grande partie des puiſſances d'Italie, applaniſſoit les principales difficultés de l'entrepriſe. Charles arma donc par terre & par mer, pour revendiquer ſes droits, il fit ſortir de ſes ports une flotte de ſoixante-dix-ſept vaiſſeaux, & ſelon d'autres, de dix-huit galeres, huit galéaſſes, & neuf autres bâtimens. Le duc d'Orleans qui la commandoit en auroit fait bon uſage, ſi les occaſions ne ſe fuſſent pas refuſées à ſa valeur. Il apprit à ſon arrivée à Génes, que Don Frederic d'Arragon, frere du roi de Naples, tenoit la mer avec une flotte de trente-cinq galeres, de dix-huit vaiſſeaux bien armés, & de pluſieurs autres bâtimens, & que trois mille hommes qu'il avoit mis à terre, s'étoient emparés de Rapallo, petite ville des Génois, ſituée dans le golfe du même nom. Ces nouvelles le déterminerent à ſortir du port de Génes, dans le deſſein de reprendre Rapallo, & de livrer combat à Frederic; mais ce Prince ne voulant pas courir les riſques d'une bataille, dont le ſuccès lui paroiſſoit incertain, ſe retira à Livourne: le Duc d'Orleans aſſiéga Rapallo par terre, & pour ſoutenir le ſiege, fit approcher ſes galeres le plus près qu'il put de la côte, afin de prendre les ennemis en flanc: lui même les incommoda beaucoup avec l'artillerie de ſon vaiſſeau, qui étoit armé de canons d'un prodigieux calibre, pour ce tems-là. Guicciardin remarque que l'uſage du canon étoit nouveau, & peu connu dans ces mers; que cette machine meurtriere, inventée en Allemagne, avoit été d'abord employée en Italie par les Vénitiens; mais que les François y rendirent l'effet du canon plus terrible, qu'il n'a-

An. J. C. 1494.

DES FRANÇOIS

voit encore paru, en ſe ſervant de boulets de fer, bien plus ſolides que ceux de pierre, dont on uſoit auparavant. La fin de ces premieres hoſtilités du duc d'Orleans, fut la priſe de Rapallo, la défaite des Napolitains, qui la défendoient, & la retraite de Frederic, qui n'oſa plus reparoître en mer.

Cette expédition contribua aux rapides progrès, que fit Charles en Italie, où elle répandit la terreur. Toutes les villes ſe ſoumirent, ſans faire preſque de réſiſtance.

Louis XII. en ſuccédant à Charles VIII. ne pouvoit perdre de vûë les Etats d'Italie, auſquels il avoit des prétentions, tant en qualité de roi de France, que comme duc d'Orleans; car outre les deux Siciles, ſur leſquelles la mort de ſon prédéceſſeur lui donnoit des droits, il étoit héritier du duché de Milan, du chef de Valentine-Viſconti, ſon ayeule. Loüis en montant ſur le throne, ajouta donc au titre de roi de France, ceux de roi des deux Siciles, & de duc de Milan; & ne voulant point porter ces titres en vain, il penſa ſérieuſement à la conquête de ces riches domaines. Pour s'ouvrir le chemin de l'Italie, ce Prince fit alliance avec les Vénitiens, par un traité ſigné à Blois le 15 d'Avril, & auquel le pape Aléxandre VI. accéda. Loüis croyant s'attacher encore ce Pontife par des liens plus forts, donna à Céſar Borgia, ſon fils naturel, le duché de Valentinois, vingt mille livres de penſion, & une compagnie de cent Lances, & s'engagea de lui faire épouſer Charlotte de Foix, fille d'Alain d'Albret.

An. J. C. 1499.

Pour faciliter le ſuccès de ſes entrepriſes, le Roi entretint toujours des vaiſſeaux ſur la Méditerannée; il fit partir de Provence, ſous les ordres du ſeigneur de Raveſtein, gouverneur de Génes, une flotte compoſée de ſeize gros vaiſſeaux; un deſquels nommé *la Charante*, portoit douze cens ſoldats, ſans compter les matelots, & deux cens piéces d'artillerie, dont quatorze étoient de gros calibre. A ces bâtimens il en joignit pluſieurs autres, propres à faire des deſcentes, ou à tranſporter des vivres. Mais cette flotte ne fut d'aucune utilité dans les expéditions des François en Italie, parce qu'il n'y avoit point en mer de flottes ennemies.

An. C. J. 1501.

Raveſtein,

Des Français.

Raveſtein, ſuivant ſes ordres, devoit faire voile vers les côtes de Turquie, pour ſe joindre aux Vénitiens, & les aider à garantir les mers du Levant, des courſes des Infidéles; il ne parut à la hauteur de Naples avec quelques-uns de ſes vaiſſeaux, que pour prendre langue, & rejoignit enſuite les autres, qui avoient pris les devants : ſur la fin de la campagne il retourna à Génes, ſans avoir trouvé d'occaſions d'exercer ſa valeur.

Cependant le fameux traité de partage que Louis XII. avoit fait du royaume de Naples avec Ferdinand le Catholique, & en vertu duquel chacun des deux Rois devoit en conquérir la moitié, devint entre-eux un ſujet de diſcorde, preſque auſſi-tôt qu'ils eurent commencé leurs expéditions : il fallut ſe reconcilier par un nouveau traité, qui fut ſigné à Lyon. Le roi de France l'exécuta fidélement, mais Ferdinand qui ne l'avoit conclu que pour amuſer ſon compétiteur, & pour le tromper, n'eut pas plûtôt donné les premieres preuves de ſa mauvaiſe foi, qu'à cette nouvelle le commandeur de Prejan, chevalier de Rhodes, habile marin, qui rangeoit les côtes d'Italie, avec quatre galeres, s'avança juſquà la hauteur d'Otrante, pour s'inſtruire avec plus de certitude, de ce qu'il n'avoit encore appris que par des bruits vagues. La flotte Eſpagnole, commandée par Villa-Marino, l'ayant apperçû, vint l'inveſtir, & le força d'entrer dans le port de cette Ville, dont les Vénitiens étoient en poſſeſſion. Mocénigo, qui en étoit gouverneur, ne voulut pas lui refuſer l'aſile qu'il cherchoit; mais en bon politique, il n'oſa ni le favoriſer, ni le deſſervir à découvert. Prejan ainſi renfermé, & comme bloqué dans le port, déſeſpérant d'en ſortir ſans tomber entre les mains des Eſpagnols, brûla ſes galeres, ſelon quelques hiſtoriens, ou ſelon d'autres les coula à fond, & ſe retira enſuite par terre.

An. J. C. 1503.

Louis XII. indigné de la mauvaiſe foi du roi Catholique, & voulant l'empêcher de tirer de ſon infidélité, tout l'avantage qu'il ſe promettoit, mit en mer une armée navale, équipée à Génes & à Marſeille : une partie des vaiſſeaux fut envoyée ſur les côtes d'Eſpagne, pour faire diver-

DES FRANÇOIS.

sion, & couper le chemin aux nouvelles troupes, que Ferdinand voudroit envoyer du côté de Naples : le reſte de la flotte fit voile vers cette ville, pour ſecourir les François, aſſiégés par mer & par terre, dans le château Neuf. Mais ce ſecours qui venoit de Génes, compoſé de ſix gros navires, & de pluſieurs autres moindres bâtimens, chargés de munitions de guerre & de bouche fut inutile, parce qu'il arriva trop tard. La flotte ayant manqué ſon coup, voulut ſe vanger ſur celle d'Eſpagne ; mais Villa-Marino qui la commandoit, ne ſe croyant pas en ſureté dans le port de Naples, quoique le château Neuf, & le château de l'Oeuf, qui en fermoient l'entrée, ſe fuſſent déja rendus aux Eſpagnols, prit le large & ſe retira dans un port de l'iſle d'Iſchia qu'il encombra, en y faiſant couler à fond quelques batteaux.

Ce mauvais ſuccès des François fut compenſé par leur réuſſite à Gayette. Cette ville du royaume de Naples aſſez forte, ſituée dans une eſpece de preſqu'iſle, au pied de la montagne d'Orlardo, étoit au pouvoir de Loüis XII. & les Eſpagnols après s'être emparés de Naples, l'avoient aſſiégée par terre, tandis que Villa-Marino la battoit du côté du port avec huit galeres. La flotte Françoiſe compoſée de ſix groſſes caraques, de ſix navires, & de ſept galeres, vint au ſecours de la place, donna la chaſſe à celle d'Eſpagne, & l'obligea de ſe refugier à Naples, ravitailla Gayette, & força Gonſalve à convertir le ſiege en blocus.

Mais cela ne fit que retarder quelque tems la perte de Gayette, qui capitula l'année ſuivante : ainſi cette flotte Françoiſe ne fut pas d'un grand ſervice, de même que celle que Loüis XII. avoit envoyée ſur les côtes du Rouſſillon ; elle ne fit que ſe montrer, & ſe retira preſque auſſi-tôt à Marſeille, ſans avoir rien entrepris.

Ce Prince dépoſſédé du Royaume de Naples, par les intrigues de la cour d'Eſpagne, & ayant, comme on le ſçait, cédé ſes droits ſur cette couronne à Ferdinand le Catholique, en lui faiſant épouſer ſa niéce Germaine de Foix, ne fit plus d'armement ſur la Méditerranée, que pour ré-

duire les Génois, qui deux fois ſous ſon régne, voulurent ſe ſouſtraire à la domination de la France, à laquelle ils étoient encore ſoumis.

Leur premiere révolte fut l'ouvrage du pape Jules II. qui les y porta, pour chagriner Loüis XII. Mais ce Prince ayant paſſé les Alpes à la tête d'une armée puiſſante, s'avança ſans obſtacle juſqu'aux portes de Génes, tandis qu'une eſcadre Françoiſe, compoſée de huit galeres, de huit galions, & de pluſieurs autres bâtimens ſe préſenta dans le port. Les Génois effrayés, & ne ſachant quel parti prendre, entrerent bien-tôt en négociation, & le Roi huit jours après ſon arrivée entra à Génes, qui ſe rendit à diſcrétion, & obtint ſon pardon, en payant une amende de 300000 ducats. An. J.C. 1507.

La ligue de Cambray concluë l'année ſuivante contre les Vénitiens, parut réconcilier le Pape avec la France, mais ce ne fut pas pour long-tems. Dès que par l'événement de la guerre dont cette ligue fut ſuivie, Jules II eut repris poſſeſſion des biens uſurpés ſur le Saint-Siége, il abandonna l'alliance de la France, & ſuſcita une nouvelle guerre contre cette couronne. Génes ſe revolta une ſeconde fois à la faveur des circonſtances, ce qui obligea Loüis XII. à envoyer ſur les côtes de Génes neuf galeres, & quelques autres bâtimens. La vue de cette eſcadre, & plus encore les ſuccès de Loüis de la Trimoüille, & de Jean-Jacques Trivulce, qui étoient entrés dans le Milanois avec une armée Françoiſe, firent rentrer les Génois dans l'obéïſſance. L'eſcadre punit cette fois la République en ſaccageant la Specia, ville ſituée dans le golphe du même nom, & après cette expédition alla moüiller à Porto-Venere, d'où une partie des galeres retourna en France, & le reſte demeura à Génes. An. J.C. 1513.

Cette même année Henry VIII. roi d'Angleterre, qui avoit pris part à la ligue formée contre Loüis XII. par le Pape, paſſa la mer avec une armée de près de cinquante mille hommes, & mit le ſiége devant Theroüenne. Cette nouvelle guerre obligea le roi de France a armer ſur l'Océan. Il y fit venir des côtes de Génes, par le détroit de

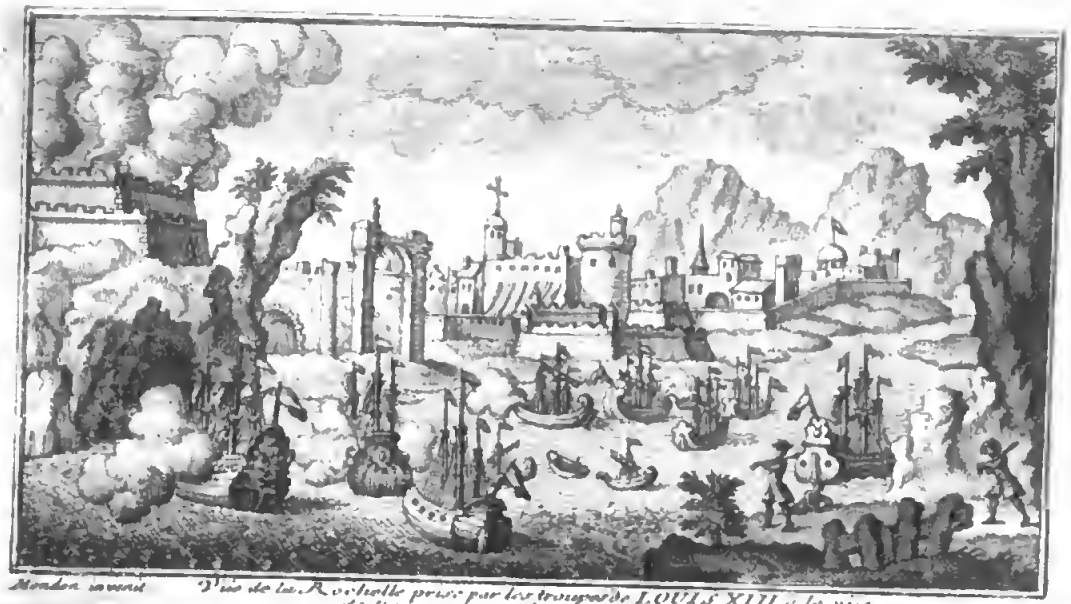
DES FRANÇ. II.

An.J.C.1513

Gibraltar, quatre galeres commandées par le chevalier de Prejan ; quelques auteurs remarquent, que ce furent les premieres qui parurent ſur cette mer ; ce qui doit s'entendre des galeres, telles à peu près qu'elles ſont aujourd'hui, car du tems de Céſar on avoit vu ſur l'Océan des vaiſſeaux à rames. Ces quatre galeres eurent ordre de s'oppoſer aux incurſions des Anglois, qui déſoloient les côtes de Bretagne & de Normandie. Edouard Havart, amiral d'Angleterre ayant découvert ces galeres, chaſſa ſur elles avec ſes vaiſſeaux, & les joignit à Breſt. Prejan forcé de combattre, tourna la proue & ſe diſpoſa à ſe défendre. L'Anglois ne pouvant s'approcher des galeres avec ſes gros vaiſſeaux, les aborda avec des chaloupes armées : le choc fut terrible d'abord ; mais il ne dura pas, parce qu'une bleſſure qui mit l'amiral d'Angleterre hors de combat, & dont il mourut peu de tems après, rallentit l'ardeur des ennemis. Prejan glorieux de ſon ſuccès, retourna ſur les côtes d'Angleterre pour les ravager ; une tempête qui le ſépara de ſes vaiſſeaux, ſembloit devoir lui faire abandonner ce deſſein, mais ne voulant pas y renoncer entierement il fit une deſcente, & pilla quelques villages voiſins : il perdit un œil dans cette occaſion, & ſe voyant pourſuivi par cinq vaiſſeaux Anglois, il ſe retira dans le port de Breſt.

Le 10 d'Août de la même année, il y eut entre les deux Nations, un combat plus conſidérable à la hauteur de Saint-Mahé, bourg ſitué ſur la pointe la plus occidentale de la baſſe-Bretagne. La flotte Angloiſe forte de quatre-vingt vaiſſeaux, vint attaquer celle de France qui n'étoit que de vingt ; les François obligés de ſuppléer au nombre par l'adreſſe, & par la valeur, eurent ſoin de conſerver l'avantage du vent. Ils allerent enſuite à l'abordage, & fracaſſerent, ou coulerent à fond plus de la moitié des vaiſſeaux ennemis. Primauguet, capitaine Breton, montoit *la Cordeliere*, vaiſſeau conſtruit par ordre de la reine de France, & ſi grand qu'il pouvoit contenir douze cens ſoldats, ſans l'équipage : quoique attaqué par dix ou douze vaiſſeaux Anglois, il ſe défendit avec un courage extraordinaire, coula à fond quelques vaiſſeaux ennemis, & écar-

ta les autres ; mais au milieu de ces ſuccès un capitaine Anglois l'approcha, & lui jetta quantité de feux d'artifice, qui embrâſerent ſon vaiſſeau. Primauguet auroit pu ſe ſauver dans une chaloupe, comme fit un grand nombre de ſes ſoldats ; mais ce grand homme ne voulant pas ſurvivre à la perte de ſon bâtiment, réſolut de vendre cherement ſa vie, & d'ôter même aux Anglois le plaiſir de jouir de ſa défaite ; avec ſon vaiſſeau tout en feu, il força de voiles, ſur l'Amiral ennemi, nommé *la Régente* ; l'accrocha & l'aborda : dans le moment le feu ayant gagné les poudres du vaiſſeau de Primauguet, ce bâtiment ſauta en l'air, & entraîna l'Anglois dans ſa perte : près de deux mille hommes périrent en cette occaſion, par le fer, le feu ou les eaux. La paix ſe conclut ſur la fin de l'année, entre la France & l'Angleterre : Loüis XII. deux ans après, alloit recommencer la guerre en Italie, lorſqu'il fut attaqué d'une maladie qui le mit au tombeau.



Mendon invenit Prise de la Rochelle prise par les troupes de LOUIS XIII. à la vue de l'armée navale anglaise.

HISTOIRE GENERALE DE LA MARINE.

LIVRE XXVIII.

De la marine des François, depuis François Premier, juſqu'à Loüis XIV.

FRANÇOIS *Premier*, entra dans tous les deſſeins, qu'avoit eus ſon prédéceſſeur ſur les Etats d'Italie; & ce Prince fut à peine ſur le throne, qu'il penſa à commencer la guerre, dont les préparatifs étoient déja faits avant la mort de Loüis XII. Son objet principal étoit la conquête du Milanois, & la réduction de l'Etat de Génes, qui avoit ſecoué le joug de la France. On ſçait quels furent les ſuccès tantôt heureux, & tantôt malheureux de cette guerre, pendant laquelle François *Premier* entretint ordinairement cinquante à cinquante-cinq gale-

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1515.

DES FRANÇOIS.

res, & quelques vaiſſeaux ſur la Méditerranée, ſoit pour favoriſer ſes deſſeins, ſoit pour écarter les ennemis de ſes côtes. Mais il ne ſe paſſa rien de conſidérable du côté de cette flotte, depuis le commencement de la guerre, juſqu'en 1524.

An. J. C. 1524.

Les François ayant été alors obligés d'abandonner entiérement l'Italie, le connétable de Bourbon, & Peſcaire, qui commandoient l'armée de l'Empereur, entrerent en Provence par le comté de Nice, & vinrent aſſiéger Marſeille. Chabanne, à la tête de l'armée Françoiſe, courut au ſecours de cette place, & ſecondé par la flotte que commandoient le vice-amiral de la Fayette, & André Doria, Génois, obligea les Impériaux à en lever le ſiége. La Fayette après ce premier ſuccès pourſuivit la flotte ennemie, commandée par Moncade, qui tenoit la mer à deſſein de favoriſer les Impériaux, l'attaqua, lui coula à fond trois galeres, & en auroit pris pluſieurs autres, ſi elles ne ſe fuſſent promptement retirées à Nice, où le Marquis de Peſcaire y fit mettre le feu, de peur qu'elles ne tombaſſent au pouvoir des François.

An. J. C. 1525.

L'année ſuivante, pendant que François *Premier*, qui étoit rentré en Italie, faiſoit le ſiége de Pavie, Michel Antoine marquis de Saluces, qui commandoit de la part de ce Monarque dans Savonne, envoya deux mille hommes dans Varaggio, petite ville ſituée ſur la côte de Génes. Hugues de Moncade, viceroi de Sicile, & gouverneur de Génes pour l'Empereur, mit en mer toutes les galeres qui étoient dans ſon port, à deſſein d'enlever les deux mille hommes renfermés dans Varaggio. Pour faciliter l'exécution de ce projet, il uſa de ruſe : il fit enfoncer les portes de cette place par le canon de ſes galeres, & prévoyant bien que les troupes qu'il vouloit enlever, ne manqueroient pas de ſe ſauver à Savonne, il ſe mit en embuſcade avec quatre mille hommes, entre ces deux villes. Le Marquis de Saluces, reveillé par le bruit de l'artillerie Génoiſe, & devinant ce qui ſe paſſoit à Varaggio, monta ſur deux galeres, qui ſe trouverent prêtes, & ordonna à Doria & à la Fayette de le ſuivre avec leurs vaiſſeaux. Les deux gale-

res

DES FRANÇOIS.

res du Marquis ayant paru à la hauteur de Varaggio, elles furent apperçues de la garniſon, qui reprit courage, & rétablit la porte briſée. La flotte Génoiſe, qui croyoit les galeres ſeules les attaqua ; mais à l'arrivée des vaiſſeaux François, elle prit le large & ſe retira à Génes. Moncade voyant ſes galeres parties & ſon coup manqué, fit auſſi ſa retraite vers Génes, & ayant débarqué ſes troupes, fut obligé à cauſe des montagnes, de ſuivre la cote. Le marquis de Saluces le fit battre en queuë par le ſeigneur de la Meilleraye, qui le pourſuivit avec ſes troupes de débarquement, jointes aux deux mille hommes de Varaggio, & cependant il le battoit en flanc avec l'artillerie de ſes vaiſſeaux. Les quatre mille hommes de Moncade, furent preſque tous taillés en pieces, & il fut pris lui même avec ſes principaux officiers. Le marquis de Saluces alla enſuite attaquer la flotte ennemie dans le port de Génes, & ſe rendit maître de la Capitane de la République, après un long combat On trouva dans ce bâtiment beaucoup de richeſſes, de munitions & d'artillerie ; les autres vaiſſeaux du marquis de Saluces s'emparerent de deux galeres de la flotte fugitive ; & cette victoire remportée à la vûë de Génes, en allarma tellement les habitans, que le Marquis de Saluces, ſe ſeroit aiſément emparé de cette ville, s'il avoit eu un plus grand nombre de troupes.

Après la funeſte journée de Pavie, la même flotte fit voile vers l'embouchure du Tibre, pour prendre à bord les troupes Françoiſes, & les ramener en France.

La victoire que venoit de remporter l'empereur Charles V. & la captivité de François *Premier*, qui en étoit la ſuite, rendit la maiſon d'Autriche trop orgueilleuſe, & trop formidable en même-temps aux puiſſances d'Italie. Les autres princes de l'Europe prirent auſſi l'allarme, & les Souverains, dont la liberté couroit le plus de riſque, ſe liguerent pour s'oppoſer aux progrès d'un vainqueur qui pouvoit les accabler. Comme ils cherchoient à fortifier leur confédération, ils propoſerent à François *Premier* d'y entrer, dès qu'il eut recouvré ſa liberté, & eurent d'autant moins de peine à ſe faire écouter, que ce Monarque avoit

Des François.

intérêt de prendre part à tout ce qui pouvoit s'oppoſer à l'ambition de Charles V. & ſurtout de l'obliger de ſe relâcher ſur les conditions outrées du traité de Madrid. François *Premier* entra donc dans la ligue, qui fut conclue

An. J. C. 1526.

à Cognac le 22 de Mai, entre le Pape, le roi de France, & les Vénitiens, & qu'on nomma la ligue Sainte, parce que le Pape étoit à la tête.

En exécution des engagemens qu'y prirent les confédérés, l'armée navale de la ligue fut compoſée d'onze galeres du Pape ; de treize des Vénitiens ; de quatre galeres, ſeize galeres, & quatre vaiſſeaux du roi de France ; & l'on en donna le commandement à Pierre de Navarre. Les galeres du Pape & celles des Vénitiens ſe réunirent à Civita-Vecchia, & allerent attendre à Livourne les navires François, qui en faiſant route pour s'y rendre, s'emparerent de Savone, & de pluſieurs bâtimens chargés de grains, deſtinés pour Gênes. L'Empereur mit auſſi en mer une flotte de quarante vaiſſeaux, qu'il avoit fait armer & équiper au port de Cartagéne en Eſpagne.

Le vice-roi de Naples s'étant mis en mer avec trente-deux vaiſſeaux, fut aſſailli d'une tempête qui en fit périr deux, & en diſperſa cinq. Il lui en reſtoit encore vingt-cinq, lorſqu'il rencontra à la hauteur de Sestri la flotte des confédérés, compoſée ſeulement de ſix galeres de France, de cinq du Pape, & de cinq des Vénitiens. Les deux flottes ſe trouvant en préſence, ſe préparerent auſſi-tôt au combat ; l'action s'engagea avec beaucoup d'ardeur de part & d'autre, & dura juſqu'à la nuit ; toutes les vaiſſeaux du vice-roi furent très-maltraités, & il en eut un coulé a fond, avec trois cens hommes qu'il avoit à bord. La nuit, & le gros tems qui ſuivirent ce combat, obligerent les confédérés à relâcher à Porto-Fino, & à Porto-Venere, dans la réſolution cependant de recommencer le lendemain le combat.

Le vice-roi, qui ne vouloit point haſarder une ſeconde action, mit de bonne-heure à la voile pour ſe retirer. Les confédérés le pourſuivirent juſqu'à Livourne ; mais comme il avoit de l'avance, il leur échappa. Une tempête ſurve-

le vice-roi dans sa fuite, & écarta une partie de ses vaisseaux, dont quelques-uns furent jettés sur les côtes de la Sicile, il se retira avec le reste au port de San-Stephano, en Toscane. FRANÇOIS. An J.C. 1527

Cette victoire rendit les confédérés maitres de la mer; ils la parcoururent sans obstacle, s'emparerent de beaucoup de vaisseaux ennemis, prirent plusieurs petites places maritimes, situées sur les cotes du royaume de Naples. Mais si ces expéditions furent de peu d'importance, leur entreprise sur la ville de Génes fut plus éclatante, plus heureuse, & plus utile. André Doria, qui après avoir quitté le service du Roi, y étoit rentré, & qui avoit le commandement des galeres de France, croisoit devant cette place, enlevoit tous les vaisseaux qui osoient s'en approcher, & interceptoit ainsi tous les vivres que les Génois pouvoient recevoir par mer; Lautrec général François, ravageoit en même-tems, à six lieuës à la ronde, les environs de Génes, qui bientot affamée par cette manœuvre, se trouva réduite à la derniere extrêmité. les Génois dans leurs pressans besoins, chercherent une ressource du coté de la mer, & risquerent quelques vaisseaux pour se procurer des vivres; mais les galeres Françoises enleverent cinq de ces batimens chargés de grains: quatre autres remplis de bleds, & la caraque Justinienne, qui venoit du Levant avec une riche cargaison ayant mouillés à Porto-Fino, neuf vaisseaux sortirent du port de Génes pour les escorter; mais André Doria enveloppa les vaisseaux, & l'escorte, & s'en rendit maître: il ne lui échappa qu'un navire, qui fut brûlé; ce succès décida du sort de Génes, qui retourna encore sous la domination Françoise.

Les confedérés formerent ensuite le dessein de s'emparer de Naples; leurs flottes combinées se mirent en mer, pour aller tenter une descente en Sicile, à dessein d'y faire diversion aux troupes de l'Empereur, & de les empêcher d'aller au secours de Naples ou pour se saisir de quelques places, par le moyen des intelligences qu'on entretenoit dans cette isle. L'armée navale étoit composée des galeres

DES FRANÇOIS.

d'André Doria, de quatorze galeres Françoiſes, & de ſeize Vénitiennes. Doria commandoit les galeres, & Rance de Terés les troupes de débarquement. On partit du port de Livourne le 13 de Novembre ; mais comme ſur mer l'exécution des projets les mieux concertés, dépend moins de la prudence des hommes, que du caprice des vents toujours incertains & changeans, à peine la flotte eut-elle pris le large, qu'elle fut ſurpriſe d'une tempête, qui la diſperſa ; quelques galeres furent jettées vers l'iſle de Corſe, d'autres retournerent à Livourne, & le reſte alla débarquer en Sardaigne, après avoir perdu une galere Françoiſe. Doria & Terés ayant mis à terre environ trois mille hommes, le vice-roi de l'iſle, qui y commandoit pour l'Empereur, vint attaquer cette petite armée avec cinq mille hommes de pied & quatre cens chevaux ; il fut repouſſé & défait en un inſtant : & les François étant encore dans leur premier feu, attaquerent auſſi tot la ville de Saſſari, & l'emporterent d'aſſaut. Malheureuſement ce ſuccès n'eut point de ſuite, parce que la jalouſie mit la diviſion parmi les chefs ; & que l'abondance où ſe trouverent les ſoldats, leur cauſa des maladies : on fut obligé de ſe rembarquer, & de ſe retirer à Génes.

Le projet formé ſur la Sicile n'ayant pu réuſſir, on fit partir de Génes Philippin Doria, neveu d'André Doria, avec huit galeres, & deux vaiſſeaux de guerre, pour favoriſer la priſe de Naples, que Lautrec aſſiégoit par terre avec l'armée Françoiſe. André Doria avoit refuſé la commiſſion, dont on chargeoit ſon neveu, & le faux prétexte qu'il alléguoit, étoit la néceſſité de ſe repoſer ; mais ſon véritable motif, étoit le deſſein qu'il avoit déja conçu de ſe retirer du ſervice de la France, & qu'il fit exécuter bien tot après. Pendant que Lautrec reſſerroit Naples par terre, & qu'il fermoit de ce côté-là, autant qu'il le pouvoit tous les paſſages aux convois de vivres, pour affamer la place, Philippin Doria en faiſoit autant du côté de la mer, & déſoloit les aſſiegés, en empêchant qu'aucun bâtiment n'entrât dans le port. Il prit même en peu de tems trois navires chargés de grains à la vuë des Napolitains, qui

An. J. C. 1528

attendoient avec impatience : il ſe ſervit auſſi utilement de ſon artillerie, pour déloger les Impériaux d'un poſte qu'ils occupoient, & d'où ils l'incommodoient dès qu'il s'en approchoit trop près. Hugues de Moncade, nouveau vice-roi de Naples, voulant prévenir le danger auquel les courſes de Doria l'expoſoient, eſſaia de le ſurprendre.

Les Génois s'étant retiré a Salerne, pour ſe radouber, les gens de ſes équipages, alloient quelquefois viſiter leurs compatriotes dans l'armée du comte de Lautrec. Moncade qui en fut averti, forma le deſſein de ſurprendre l'eſcadre Françoiſe, & crut ſon enlevement indubitable ; abandonnée, comme elle l'étoit par les ſoldats, qui euſſent pu la défendre il fit armer ſix galeres dans le port de Naples, quatre fuſtes, & deux brigantins. Il embarqua ſur ces bâtimens mille arquebuſiers Eſpagnols, tous gens choiſis, & donna le commandement de cette petite flotte à un capitaine experimenté, nommé Gobbo. Il monta lui-même la *Capitane* avec les Seigneurs les plus diſtingués, qui ſe trouvoient à Naples : Moncade aſſembla tous ſes batimens au cap de Poſilippo ; il en partit, ſuivi d'une grande quantité de barques de pécheurs, dans la vue ſeulement de faire paroître ſon eſcadre plus nombreuſe, & alla mouiller à l'iſle de Capri, où il s'arrêta quelque-tems à écouter les réveries d'un prétendu prophète Eſpagnol, qui lui annonçoit des évenemens flateurs. Il leva l'ancre, mit à la voile, prit le large, & tourna tout d'un coup le cap vers Salerne, après avoir fait prendre les devants à deux galeres, avec ordre de s'approcher des ennemis, & de fuir enſuite pour les attirer en haute mer

Lautrec qui avoit été informé de la manœuvre du vice-roi & qui prévoit ſon deſſein, en donna avis à Doria, & lui envoya en même-tems un renfort de quatre cens arquebuſiers d'élite Doria profitant en habile homme, & de l'avis, & du renfort, imagina une contre-ruſe. Il fit démarer trois galeres, & leur ordonna de gagner le large, en manœuvrant de maniere à faire croire qu'elles vouloient échapper aux ennemis : il alla en même tems avec les cinq autres au devant du vice-roi. Doria fut d'abord ef-

DES FRANÇOIS

fraye du nombre des vaiſſeaux ennemis, mais ayant reconnu que la plupart n'étoient que des bâtimens plats, il engagea courageuſement le combat ; quoique les ennemis euſſent le vent, il fit tirer ſur la capitane Eſpagnole montée par Moncade, un gros canon de ceux qu'on appelloit alors baſilics, & ce ſeul coup tua quarante hommes, entre leſquels étoient le capitaine & pluſieurs officiers. Philippin reçut auſſi la décharge de toute l'artillerie du vice-roi, qui lui tua ſon capitaine. Ces deux principales galeres, après s'être attaquées de loin, s'approcherent à la portée de l'arquebuſe, & ſe battirent avec fureur ; mais les Génois, plus meilleurs marins que les Eſpagnols, ſçurent par l'habileté de leur manœuvre ſoutenir le combat, avec beaucoup d'avantage.

Pendant que les deux principales galeres étoient aux priſes, les autres n'étoient pas oiſives ; trois Napolitaines en attaquerent deux Génoiſes, & elles les preſſoient vivement, quand les trois galeres de Philippin, qui avoient fait mine de fuir, ayant gagné le vent arriverent ſur l'eſcadre du vice-roi, & firent changer la fortune du combat ; elles donnerent de l'éperon dans les flancs de la capitane Eſpagnole, & la déſemparerent. Dans cet aſſaut Moncade, qui remplifſoit les devoirs d'un grand capitaine, reçut un boulet au bras, dont il mourut. Philippin avec deux galeres, arriva en même tems ſur cette capitane attaquée, & la mit en pieces. La galere Napolitaine, que montoit Gambo fut coulée à fond ; une autre que montoit le Comte de Guaſt, avec pluſieurs Seigneurs de diſtinction, fut priſe comme elle étoit déja toute en feu, & prête à couler bas. La perte du vice-roi, du commandant & de ces Seigneurs, qui furent faits priſonniers, entraina celle de la bataille, qui fut très ſanglante, & dans laquelle on perdit beaucoup de monde de part & d'autre. Les Eſpagnols furent preſque tous tués ou bleſſés ; leurs galeres & leurs autres bâtimens reſterent entre les mains des vainqueurs, à la reſerve de deux galeres qui ſe ſauverent à Naples, avec le prince d'Orange qui y étoit renfermé, ayant fait pendre le Capitaine d'une de ces deux galeres, le commandeur de Leare

craignant une pareille deſtinée, ſortit du port, & alla ſe rendre à Doria.

Ce combat peu conſiderable, ſi l'on n'a égard qu'au petit nombre des vaiſſeaux qui y prirent part, le fut beaucoup du coté de la valeur, de la ruſe, & de la manœuvre; & il fut un des plus fameux, comme un des plus ſanglans qu'on eut vu depuis long tems. Philippin ſe comporta en grand homme, & ſon habilité y éclata autant que ſon courage. A meſure qu'il prenoit les galeres ennemies, il délivroit la chiourme compoſée de Turcs & de Maures, & mettoit parmi ſes troupes les forçats, qui aimoient mieux combattre pour défendre leurs vies & recouvrer leur liberté, que de ſe laiſſer tuer la rame à la main; cette éclatante victoire combla de joye les confédérés, & conſterna la ville de Naples qui ſe crut perdue.

Mais les choſes changérent bien-tot de face. Les priſonniers de guerre qu'on avoit faits ſur les Eſpagnols, ayant été envoyés a Génes, qui appartenoit encore à la France, le marquis du Guaſt débaucha Andre Doria du ſervice de cette Couronne, & Philippin, neveu d'André, inſpiré par ſon oncle, ſeconda ſi noblement les François qui faiſoient le ſiége de Naples, que les habitans de cette grande Ville recevoient par mer tous les convois de vivres qui ſe préſentoient. Ainſi le ſiége traîna en longueur; les maladies & la peſte firent perir une partie de l'armée Françoiſe, & emportérent Lautrec lui-même. La perte de ce chef découragea l'armée, il fallut lever le ſiége; cette diſgrace fut ſuivie, non-ſeulement de la perte de tout ce qu'on avoit conquis dans le royaume de Naples, & le Milanois, mais encore de l'Etat de Génes, qui ſecouant le joug de la France, ſe remit dans l'independance, d'ou la neceſſité l'avoit tiré. An.J.C.1528.

François *Premier* dans la guerre qu'il porta de nouveau en Italie, dans la ſuite de ſon regne, ne fit point d'armemens maritimes, mais il fut obligé d'en faire un conſidérable ſur l'Océan, pour reprendre Boulogne, qui étoit tombée au pouvoir des Anglois, par la lacheté du commandant de cette Place. Il fit donc équiper une armée navale An.J.C.1544. An.J.C.1545.

D. FRANÇOIS. dans les meilleurs ports de Normandie, & donna ordre qu'elle se rassemblât au Havre-de Grace. Elle étoit composée de cent cinquante gros vaisseaux de guerre, & de soixante moindres batimens. Annebault, amiral de France la commandoit. Pour être en état de former de plus grandes entreprises le Roi fortifia sa flotte de vingt-cinq galeres, que le baron de la Garde avoit amenées de la Méditerannée ; dix ou douze caraques Génoises devoient s'y joindre ; car Génes étoit rentrée sous l'obéissance de la France, mais elles se perdirent à l'embouchure de la Seine, faute de bons Pilotes. Le baron de la Garde étoit entré dans l'Océan, alla jetter l'ancre au cap de Caux ; à peine y eut-il mouillé, que trente-cinq navires Anglois vinrent le reconnoître, & lui envoyerent quelques volées de canon, à coups perdus ; mais comme ces galeres se préparoient à les attaquer, ils se retirerent à Portsmouth.

Le Roi qui vouloit voir son armée navale, se rendit au
An. J. C. 1545. Havre, où se faisoit l'armement ; il fit embarquer les troupes le 6 Juillet, & le même jour il voulut donner un festin aux Dames sur le vaisseau Amiral. On le nommoit *le Carraquon* ; c'étoit un des plus beaux vaisseaux qui fut sur la mer, & il portoit cent pieces de canon de fonte, de différents calibres. Comme on faisoit de grands preparatifs sur ce vaisseau, pour y régaler la Cour, le grand feu allumé à la cuisine se communiqua au corps du batiment, l'on ne put jamais l'eteindre, il gagna les poudres, & les canons chargés ; & le vaisseau sauta en l'air : on fut cependant l'argent destiné pour la paye de l'armée, & presque tous les soldats, & les matelots.

Cet accident n'empêcha pas l'Amiral de se mettre en mer, & d'aller chercher l'armée navale d'Angleterre pour la combattre. Elle étoit de soixante navires de guerre bien armés & bien équipés, qui étoient à la rade de Portsmouth ; l'armée Françoise fit voile vers l'Isle de Wight, ou elle arriva le 18 de Juillet. L'Amiral envoya le baron de la Garde avec quatre galeres, pour reconnoître les ennemis, & observer leur contenance. Il entra ensuite en

même dans la baye de Sainte-Héléne, qui ſépare l'iſle du comté de Hant-Shire. Les Anglois l'ayant apperçu, firent ſortir à la faveur d'un vent de terre, quatorze de leurs vaiſſeaux en très-bon ordre, & comme ſi ils euſſent voulu engager le combat. L'amiral diſpoſé à l'accepter, alla au-devant d'eux avec toutes ſes galeres. Le reſte des vaiſſeaux Anglois ſortit auſſi du canal, & prit le large. Les deux flottes étant en préſence & à portée, on ſe battit à coups de canon ; mais les Anglois qui eſpéroient plus de la ruſe que de la force, ſe retirerent ſur la gauche, & allerent ſe mettre à l'abri de quelques forts, dans une rade défendue par des roches à fleur d'eau, & des bas fonds, dont l'abord d'ailleurs étoit difficile, ſe flattant que les François iroient ſe briſer contre ces écueils, en voulant les ſuivre. Mais l'Amiral ne donna point dans le piége : leur retraite & la nuit termina le combat, dont ni l'un ni l'autre parti, ne put s'attribuer l'avantage.

Notre armée s'étant retirée à la pointe de Sainte-Héléne, l'Amiral eut avis que *la Maitreſſe* couloit bas ; c'étoit le meilleur de ſes vaiſſeaux, & qu'il avoit deſſein de monter. Ce navire avoit touché en ſortant de Honfleur ; on crut d'abord que cet accident n'auroit pas de ſuites ; mais comme il faiſoit eau par bien des endroits, & qu'on ne pouvoit affranchir la pompe, l'Amiral donna promptement ſes ordres pour le ſauver, avec l'équipage & l'argent, dont il étoit chargé. Heureuſement ſes ſoins avoient déja été prévenus par ceux du vice-amiral, qui avoit envoyé ce vaiſſeau au Havre pour le radouber.

Le lendemain d'Annebault déterminé à attaquer les Anglois, mit ſon armée en ordre de bataille ; il ſe plaça au centre avec trente navires choiſis, mit le ſieur Boutieres à l'aiſle droite avec trente-ſix vaiſſeaux, & le baron de Curton à l'aiſle gauche avec un pareil nombre de bâtimens. Dès le matin nos galeres allerent inſulter les ennemis, dans l'eſpérance de les attirer au large. Cette premiere attaque fut favoriſée par un grand calme, dont nos galeres profiterent, pour battre avec beaucoup de vivacité les vaiſſeaux Anglois de toute leur artillerie. Ceux-ci ré-

DES FRANÇOIS.

pondirent de la leur ; mais comme elles étoient plus baſſes de bord, elles n'en reçurent aucune incommodité. Pendant une heure que dura ce combat, elles maltraiterent beaucoup de vaiſſeaux Anglois, & coulerent à fond *la Marie Roſe*, un de leur plus gros bâtimens ; des ſix cens hommes qu'il avoit à bord, il ne s'en ſauva que trente-cinq. *Le grand Henry* leur amiral, auroit eu le même ſort, s'il n'eut été promptement ſecouru.

Mais comme ſur mer la fortune change avec le vent, les Anglois profitant de la marée, & d'un vent de terre qui s'éleva, appareillerent & arriverent à pleines voiles ſur nos galeres, qu'ils auroient enfoncées, ſi par le jeu des rames, & l'habileté de ceux qui les conduiſoient, elles n'euſſent trouvé le moyen de s'échapper. Les Anglois les firent ſuivre par des ramberges ; c'étoit dans ce tems-là des vaiſſeaux faciles à manier, deſtinés pour les découvertes ; plus étroits que les galeres, dont ils avoient la légéreté ; d'une forme plus longue que ronde, & par-là plus propre aux manœuvres qu'il faut faire dans ces mers. Quelques-unes de ces ramberges pourſuivirent nos galeres avec tant de viteſſe, qu'elles les incommodérent beaucoup de leur canon. Celles-ci n'oſoient préſenter la proüe pour combattre, de crainte de perdre leur avantage : à la fin, cependant le prieur de Capouë, frere de Pierre Strozzi, & qui commandoit l'arriere-garde des galeres, ſe faiſant une honte de ſa retraite, comme d'une fuite véritable, revira tout d'un coup de bord, & ſe préſenta pour attaquer la ramberge la plus avancée ; le bâtiment ennemi étonné de cette bravoure, ne voulut pas tenter la fortune d'un combat, & regagna le corps de bataille. Notre Amiral étoit toujours dans l'ordre que j'ai marqué, attendant les vaiſſeaux Anglois pour les combattre ; mais ils ſe retirerent toujours dans le même parage, eſpérant que par une valeur téméraire, nous irions les attaquer dans les battures, qui les mettoient à couvert.

D'Annebault voyant qu'il ne pouvoit les tirer du poſte avantageux, qu'ils occupoient, fit faire trois deſcentes pour ravager la côte, dans l'idée que le roi d'Angleterre, qui

s'étoit rendu à Portſmouth, ne ſeroit pas long-tems ſpectateur tranquille du ravage de ſes terres, & qu'il enverroit ordre à ſa flotte de ſe mettre en mer, pour faire diverſion à la fureur des François. Mais rien n'ébranla les Anglois ; ils virent porter le fer & le feu ſur leurs côtes, ſans ſortir de leur poſte, ſe perſuadant toujours que l'ardeur impatiente des François les porteroit ſur les bancs & les roches, qui les environnoient.

Le lendemain l'amiral de France tint un Conſeil de guerre, dans lequel il propoſa d'aller attaquer la flotte Angloiſe, malgré les avantages de ſa poſition, qui pouvoient être compenſés par la ſupériorité du nombre de ſes vaiſſeaux, & par la valeur de ſes troupes ; mais tous ceux qui entendoient le mieux la marine, lui repréſenterent que cette entrepriſe ſeroit trop périlleuſe, ſans qu'on put ſe flatter de réuſſir ; qu'il falloit aller aux ennemis par un canal étroit, où l'on ne pouvoit faire entrer de front que quatre vaiſſeaux, qui ſeroient aiſément arrêtés, & coulés à fond, parce qu'ils n'oppoſeroient qu'une artillerie fort inférieure à celle des ennemis : que ce canal étoit d'ailleurs tortueux & oblique ; que ceux qui le connoiſſoient parfaitement ayant bien de la peine à s'y conduire, des gens qui n'en ayant pas une connoiſſance exacte, ne manqueroient pas de s'y perdre : que le courant portant violemment dans ce canal, on ne ſeroit pas maître d'y manœuvrer avec tout le ſuccès néceſſaire, dans une pareille conjoncture : qu'enfin les François, outre ces périls, auroient encore à eſſuyer tout le feu du canon, dont la côte étoit bordée. Ces raiſons, & quelques autres parurent d'un grand poids : mais l'Amiral qui craignoit qu'il n'y eut autant de timidité que de prudence, dans un avis ſi ſage en apparence, fit ſonder la nuit ſuivante le canal, qui fut trouvé tel qu'on l'avoit repréſenté. Ainſi ſe voyant dans l'impoſſibilité de rien entreprendre, il s'éloigna de l'iſle de Wight, qu'il abandonna, croyant ne pouvoir la conſerver, & fit voile avec ſes vaiſſeaux vers les côtes de Picardie. Comme on critique toujours volontiers, on blâma l'Amiral de n'avoir pas conſtruit des forts, & laiſſé garni-

DES FRANÇOIS.

ſon dans l'iſle de Wight, pour être à portée d'inquieter l'Angleterre, par le voiſinage de ce poſte.

La flotte Françoiſe s'étant rafraîchie à la rade de Boulogne, un vent impétueux la repouſſa ſur les côtes d'Angleterre, où elle ſe trouva fort incommodée par le gros tems. Le roi d'Angleterre, pour profiter d'une ſi belle occaſion, que la fortune lui offroit, envoya ordre à ſon armée navale, qui avoit été augmentée juſqu'au nombre de cent vaiſſeaux, d'aller attaquer celle de France, ſur qui elle avoit le vent. La victoire lui paroiſſoit aſſurée, car il comptoit que ſi les François mettoient à la voile, la violence du vent les jetteroit à la côte, ou que s'ils reſtoient à l'ancre, étant écartés les uns des autres, leur perte ſeroit également inévitable; il comptoit encore ſur l'inutilité de nos galeres, dans la groſſe mer: mais l'amiral de France qui pénétroit les vûës du roi d'Angleterre, ſe mit en état d'empêcher ce Prince de profiter du déſavantage de ſa ſituation; & le tems ayant changé, les choſes changerent auſſi de face. Nos galeres étant allées à la découverte, ſe virent bien-tôt en préſence des ennemis, & elles furent ſuivies de près par le reſte de la flotte Françoiſe. Les deux flottes paſſérent preſque toute la journée à ſe diſputer le vent; les Anglois portérent toujours le cap à la mer, pour montrer qu'ils vouloient combattre; ils ne s'écartoient pas cependant beaucoup de leurs côtes, faiſant connoître par-là qu'ils ne ſe croyoient pas trop aſſurés de la victoire.

Notre armée ayant gagné le vent ſur eux, ils ſe retirerent vers l'iſle de Wight; le baron de la Garde s'appercevant de leur retraite, fit force de rames pour tomber ſur quelques vaiſſeaux de l'arriere-garde, qui gouvernoient mal; mais comme il étoit ſur le point de réuſſir, le vent ayant fraîchi, les galeres perdirent leur avantage, & les vaiſſeaux lui échaperent. Il y eut cependant dans cette occaſion un combat de deux heures aſſez vif, puiſque, ſuivant les hiſtoriens, la mer ſe trouva couverte de corps morts & de débris. On tira des deux flottes trois cens coups de canon; ce qui a été remarqué comme choſe ex-

traordinaire par du Belley, dans ſes Mémoires. Aujourd'hui l'artillerie eſt encore bien mieux ſervie : deux de nos vaiſſeaux tireroient plus de coups en deux heures, que n'en tirerent alors ces deux flottes, dans tout le cours de l'action. Les Anglois à la faveur des vents & des courans, s'étant retirés dans un de leurs ports, le lendemain l'Amiral les fit reconnoître ; mais les trouvant hors d'inſulte, il prit la route du Havre-de-Grace, avec ſon armée : il alla débarquer à Dieppe, d'où il ſe rendit à Arques à deux lieuës delà, & y arriva le 16 Août pour ſaluer le Roi qui y étoit. DES FRANÇOIS.

Henry II. eut quelques occaſions de faire auſſi paroître ſa puiſſance ſur les deux mers. La flotte qu'il entretint ſur l'Océan, ſous les ordres de Léon Strozzi, le ſervit très-utilement contre les Anglois, dès les premieres années de ſon régne. Les tuteurs d'Edoüard VI. leur Roi, qui étoit monté ſur le throne à l'âge de neuf ans, ſe propoſoient de marier ce jeune Prince avec Marie Stuart, héritiere de la couronne d'Ecoſſe, & de réunir ainſi ce Royaume à celui d'Angleterre. Henry II. fit échouer habilement ce projet, dans la vûë d'un coté, de ne point laiſſer prendre à l'Angleterre, ſon ennemie perpétuelle, un accroiſſement de forces, & de l'autre d'empêcher, s'il étoit poſſible, qu'Edoüard qu'on élevoit dans l'héréſie de Luther, ne l'introduiſit en Ecoſſe dès qu'il en ſeroit Souverain. Les Ecoſſois qui entroient dans les deſſeins du roi de France, étant convenus avec lui de marier la Princeſſe à François Dauphin, moins âgé qu'elle de quelques années, Henry fit paſſer en Ecoſſe ſix mille hommes, ſous les ordres du Seigneur d'Eſſé, à bord d'une flotte, dont Léon Strozzi avoit le commandement. An. J. C. 1547.

D'Eſſé exécuta le point capital de ſa miſſion, en faiſant conduire en France par Villegagnon & de Broſſe, la jeune Reine Marie Stuart, qui épouſa le Dauphin : le reſte de cette expédition n'appartient point à mon ſujet.

Mais pendant que de Trêmes, qu'Henry avoit envoyé commander en Ecoſſe, à la place d'Eſſé, dont il vouloit ſe ſervir ailleurs, continuoit la guerre contre les Anglois, le Roi penſa à reprendre ſur eux la ville de Boulogne, qu'Henry An. J. C. 1549.

DES FRANÇOIS. VIII. pere d'Edoüard, avoit refuſé de lui rendre, quoiqu'il y fut obligé par le dernier traité, conclu entre les deux Princes.

Les circonſtances étoient favorables : outre la guerre d'Ecoſſe, qui occupoit les Anglois, ils étoient dans l'Angleterre même en proye aux diſſentions domeſtiques ; & l'Empereur Charles V. qui auroit pû prendre part à leur querelle, avoit en Allemagne des affaires, dont l'importance ne lui permettoit pas cette diverſion.

Le roi de France arma donc puiſſamment par mer & par terre ; & réſolu de rompre avec les Anglois, il aſſiégea bruſquement Boulogne à la tête d'une armée conſidérable, tandis que Léon Strozzi avec les galeres qu'il commandoit, ſe mit en devoir de la bloquer du côté de la mer. Une flotte Angloiſe ayant voulu ſecourir la place, Strozzi l'attaqua à la faveur d'un calme, coula à fond pluſieurs vaiſſeaux ennemis, & pourſuivit les autres, qui ſe refugierent à l'iſle de Guernſey. Le calme qui régna pendant le combat, fut très-favorable à nos galeres, qui pouvoient aborder les vaiſſeaux Anglois, que le défaut de vent empêchoit de manœuvrer, & qui étant plus baſſes de bord que ces gros bâtimens, étoient à l'abri de leurs canons, & tiroient ſur eux à fleur d'eau. Cette victoire, & les progrès du ſiége, déterminerent le roi d'Angleterre à demander la paix, qui fut bien-tôt concluë par un traité, dont l'article principal fut la reſtitution de Boulogne ; & l'on y compris le royaume d'Ecoſſe.

Henry II. ſe rendit également redoutable ſur la Méditerannée. Le baron de la Garde, qui y commandoit les galeres de France, ayant rencontré vingt-quatre gros vaiſſeaux marchands Eſpagnols, qui reprenoient la route d'Eſpagne, leur dépêcha un de ſes brigantins, pour les avertir qu'il avoit la reine de Hongrie ſur l'un de ſes bâtimens, & qu'ils devoient rendre à cette Princeſſe les honneurs dûs à ſa naiſſance ; les trop crédules (*a*) marchands

An. J. C. 1551.

(*a*) C'étoit Marie d'Autriche, ſœur de Charles *Quint*, que le baron de la Garde ſuppoſoit avoir ſur ſa flotte : ce qui étoit d'autant plus croyable, que cette Princeſſe ſe tranſporta la même année 1551 d'Eſpagne, où elle demeu-

ſaluerent de toute leur artillerie. Le baron de la Garde les attaqua auſſi-tôt, avant qu'ils euſſent eu le tems de recharger, & leur enleva quinze de leurs vaiſſeaux. Léon Strozzi fit auſſi cette année une action d'éclat: Philippe Doria qui avoit conduit en Eſpagne, Philippe & Maximilien d'Autriche; (*a*) le premier, fils; le ſecond, neveu de Charles *Quint*; devoit tranſporter en Italie Maximilien, ſa femme & ſa famille: Doria étoit déja en mer, & l'on l'attendoit de jour en jour à Barcelone. Strozzi qui commandoit la flotte Françoiſe, compoſée de vingt-neuf bâtimens, ayant deſſein d'enlever celle de Doria, alors moüillée à l'abri du cap Circelli, s'en approcha à la faveur d'une montagne qui le couvroit; & il eſpéroit la ſurprendre, lorſque Doria averti par ſes eſpions prit le large, réſolu de ſe ſauver à force de voiles, ou de ſe battre s'il y étoit forcé; mais le vent s'étant renforcé il fut obligé de relâcher à Villefranche. Strozzi qui avoit manqué ſon coup, rangea la côte, gagna celle d'Eſpagne, s'approcha de Barcelone, & ſe faiſant paſſer pour Doria, il prit une galere nouvellement équipée, qui venoit faire le ſalut à Maximilien; Strozzi déchargea enſuite toute ſon artillerie ſur les vaiſſeaux du port, & allarma tellement la Ville, que s'il avoit mis des troupes à terre, il s'en ſeroit emparé ſans obſtacle; il prit ſept vaiſſeaux marchands, & pluſieurs autres petits bâtimens, & chargé d'un grand butin, ſe retira à Marſeille.

Sur la fin de la même année, le comte de Carces, qui commandoit alors la flotte du baron de la Garde, pourſuivit quatorze gros navires Impériaux, chargés de meubles précieux, juſques dans le port de Villefranche, ou il s'en empara, ſans que Doria qui les eſcortoit avec ſes galeres, osât s'approcher pour les ſecourir.

Henry II. employa encore ſes forces maritimes contre l'iſle de Corſe, ſur laquelle les Rois ſes prédéceſſeurs

roit depuis ſon veuvage, en Allemagne, pour ſe trouver à la diette d'Augſbourg, dans laquelle Ferdinand *Premier* fut élû roi des Romains.

(*a*) Ces deux Princes, Philippe & Maximilien, avoient auſſi aſſiſtés à la diette d'Augſbourg.

DES FRANÇOIS.

avoient eu quelques prétentions. Pour en faire la conquête, le baron de la Garde joignit dans le golfe de Lepante ſa flotte de trente-ſix galeres, à celle des Turcs, commandée par Dragut ; & ces deux flottes réunies, firent voile vers l'iſle de Corſe. Les François y débarquerent le 25 Août, & s'emparerent de Baſtia, ſituée ſur la côte Orientale de l'iſle, du port de San-Fiorenzo, dans la partie Septentrionale ; & d'Ajaccio du côté de l'Occident : les Turcs attaquerent en même-tems Bonifacio, ville ſituée au Midi, & la prirent à l'aide des François, à qui les habitans ſe rendirent.

An. J. C. 1553.

Après cette expédition les Turcs ſe retirerent, mécontens de ce qu'on avoit contenu leur fureur dans le ſuccès, & mis des bornes à leur avarice, qui ne reſpiroit que le pillage, & le baron de la Garde fit le ſiége de Calvi. Mais l'arrivée de vingt-ſix galeres ennemies, commandées par Spinola l'obligea de ſe retirer ; & toutes les places conquiſes dans l'iſle, retournerent d'autant plus promptement ſous la puiſſance de la maiſon d'Autriche, qu'on avoit moins eu deſſein de les conſerver, que d'inquieter pour un tems par leur priſe cette maiſon rivale.

An. J. C. 1555.

Quelques années après ces expéditions maritimes, il s'en fit encore quelques autres ſur la Méditerannée, & ſur l'Océan. Le baron de la Garde revenant de Civita-Vecchia, où il avoit conduit les cardinaux de Tournon, & de Lorraine, qui alloient à Rome, fut jetté par la tempête avec dix galeres qu'il commandoit, à San-Fiorenzo dans l'iſle de Corſe, où il appris qu'onze vaiſſeaux Eſpagnols, qui tranſportoient cinq mille hommes à Génes, avoient été forcés par le même orage de jetter l'ancre, dans une rade peu éloignée. La proximité de cette flotte ennemie, fit naître au baron de la Garde l'envie de l'attaquer, quoiqu'elle fut plus forte que la ſienne ; en effet il tomba ſur elle à l'improviſte, & avec tant d'impétuoſité qu'elle prit la fuite, croyant avoir affaire à des Turcs. Le baron de la Garde la ſuivit, & lui coula à fond deux vaiſſeaux ; de mille Eſpagnols qui étoient deſſus, une partie fut noyée, & l'autre reſta priſonniere de guerre.

La

La même année au mois d'Août, il ſe donna un plus ſanglant combat ſur l'Océan, à la hauteur de Douvres. Les Armateurs de Dieppe ayant appris que des vaiſſeaux Flamands étoient en mer chargés de riches marchandiſes des Indes, firent voile vers la Manche, où ils les rencontrerent. Les Normands avoient dix-neuf vaiſſeaux, & ſix heus, qui étoient des bâtimens plats de varangue, qui tiroient peu d'eau : l'eſcadre Flamande étoit de vingt-deux hourques, eſpéce de bâtimens bordés en rondeur comme les flutes, mâtés & appareillés comme un heu, ayant de plus un bout de beaupré avec une ſivadiere. Ces hourques, quoique navires marchands, étoient armées en guerre ; elles avoient plus d'artillerie que les vaiſſeaux Normands : mais ceux-ci plus forts en équipage, comptoient moins ſur l'ordre de bataille, que ſur leur courage : ils délibérerent cependant avant le combat ; les uns ne vouloient point qu'on engageat une affaire générale, de crainte que les ennemis ne fiſſent de néceſſité vertu, & que l'obligation de ſe défendre ne leur donnât de la valeur, le péril étant un puiſſant éguillon pour ranimer les hommes les plus engourdis. Ils étoient donc d'avis qu'on allât ſeulement attaquer l'arriere-garde des Flamands, ſe flattant que l'avant-garde prendroit la fuite, & qu'on ſe rendroit plus aiſément maître des bâtimens auſquels on auroit affaire. Les autres demandoient un combat dans les formes. An. J. C. 1555.

Dans ce partage de ſentiment, celui qui commandoit les Normands, décida la queſtion par ſa conduite ; il attaqua le principal vaiſſeau des Flamands, & ſon exemple, entraîna les capitaines de ſes autres vaiſſeaux. Ils volerent à l'abordage ; accrocherent quinze hourques, & l'on ſe battit de part & d'autre avec beaucoup d'opiniâtreté. Les deux partis avoient des avantages, qui firent long-tems balancer la victoire : les Normands faiſoient valoir leur nombre, & rendoient inutile l'artillerie des vaiſſeaux qu'ils avoient accrochés ; mais les Flamands, dont les vaiſſeaux étoient plus haut de bord, jettoient aiſément de leurs ponts une grande quantité de feux d'artifice, qui incommodoient beaucoup les bâtimens Dieppois.

DES FRANÇOIS.

Le combat avoit été ſoutenu pendant ſix heures avec une bravoure égale, lorſqu'un fâcheux accident le fit ceſſer. Le feu ayant pris à un vaiſſeau Normand, il ſe communiqua à cinq autres, & tous ces navires enflâmés, embrâſérent ſix vaiſſeaux ennemis ; chacun alors parut plus occupé du ſoin de ſa conſervation, que de l'ambition de vaincre : les douze vaiſſeaux furent cependant conſommés entiérement. Mais les Normands, dans cette fatale conjoncture, ne prenant conſeil que de leur déſeſpoir, ſe jetterent en foule dans les vaiſſeaux Flamands, aimant mieux tomber entre les mains des ennemis, que d'être dévorés par les flâmes ; cette action, qui ne partoit que du déſir naturel de ſauver ſa vie, aux dépens de ſa liberté, devint l'occaſion de la victoire. Les Flamands d'un côté, attentif à ſauver leurs marchandiſes, de l'autre auſſi étonnés de la hardieſſe de leurs ennemis, qu'effrayés de leur nombre, ne penſerent à ſe défendre, que lorſqu'il n'étoit plus tems. Ils perdirent cinq de leurs vaiſſeaux richement chargés, qui furent menés en triomphe à Dieppe ; ce combat que la nuit termina, coûta mille hommes aux Flamands, & quatre cens aux Normands.

An J.C.1557.

Deux ans après, Henry II. engagé par le pape Paul IV. à ſe liguer avec lui contre l'empereur Charles V. envoya par terre en Italie une armée commandée par François, duc de Guiſe, & donna ordre à quinze des galeres qu'il avoit dans les ports de la Méditerranée, de ſe rendre à Civita-Vecchia, pour être employées ſuivant que les circonſtances le demanderoient. Par les principaux articles du traité d'alliance conclu entre Paul IV. & le Roi, & qu'on nomma la ligue Sainte, parceque le Pape étoit à la tête, on étoit convenu qu'une partie du Royaume de Naples, dont on ſe propoſoit de faire la conquête, appartiendroit à un des fils de ce Prince. On ſçait que pluſieurs circontances s'oppoſérent au ſuccès de tout ce que les deux puiſſances avoient deſſein d'exécuter dans cette expédition. Les galeres Françoiſes, pendant le peu de tems qu'elle dura, reſterent dans l'inaction à Civita-Vecchia ; elles rendirent cependant un ſervice important à la France ; car

Henri II. après la funeſte journée de S. Quentin, ayant rappellé ſon armée d'Italie, le duc de Guiſe ſe ſervit de cette eſcadre pour la faire repaſſer en France, avec beaucoup plus de diligence qu'elle n'auroit pû faire par terre ; & ſon retour contribua à ſauver l'Etat du plus grand danger, où il ſe fut trouvé depuis long tems. DES FRANÇOIS.

Juſqu'alors la marine de France, avoit été preſque toujours en mouvement ſous les régnes de nos Rois de la troiſiéme race ; & ſi aucun de ſes Princes ne la porta à ce point de grandeur où nous la voyons, elle ne fut pas ſans réputation : on a vû au contraire dans ce que nous avons rapporté qu'elle en impoſa ſouvent aux Nations voiſines ; mais depuis la fin du régne de Henry II. juſqu'à celui de Louis XIII. notre marine fut entiérement négligée : on peut dire même qu'elle tomba entiérement, parce que les ſucceſſeurs de Henry II. occupés par les troubles intérieurs de l'Etat, ou avec les Princes voiſins par des guerres de frontieres, n'eurent pas d'occaſions de l'augmenter, ni même de l'entretenir.

Ainſi pendant l'intervalle qui s'écoula depuis l'année 1557. juſqu'au régne de Louis XIII. on ne fait mention dans l'hiſtoire que de deux expéditions maritimes de quelque importance. La premiere fut le ſiége de la Rochelle, ſous Charles IX.

Cette Ville autrefois ſi fidéle, & qui s'étoit ſignalée contre les Anglois par ſon attachement & ſon zèle pour ſes Souverains, s'étoit laiſſée infecter par le poiſon de l'héréſie, ce qui la conduiſit aiſément à la déſobéiſſance. Elle ſe révolta ouvertement en s'érigeant en République, à la faveur des priviléges mêmes qui avoient été la récompenſe de ſes ſervices paſſés ; & après le maſſacre de la S Barthelemi, elle devint le refuge des principaux chefs des Huguenots, qui y avoient échappé. An. J.C. 1573.

Cette Ville eſt forte par ſa ſituation naturelle ; mais les Rochelois, dès qu'ils ſe préparerent à la révolte, la fortifierent encore par des ouvrages extérieurs & y amaſſerent des proviſions de toute eſpéce.

La Cour ayant reſolu le ſiége de cette place, dans l'eſ-

DES FRANÇOIS.

pérance d'achever de détruire le parti Huguenot, la fit aſſiéger par terre par le duc d'Anjou, à la tête d'une des plus nombreuſes armées qu'on eut encore vûës en France.

Comme elle pouvoit être ſecourue par mer, & qu'on ſçavoit que le comte de Montgommery formoit une flotte en Angleterre, il fallut prendre des meſures pour aſſûrer le ſiége de ce côté là. Mais on ne put raſſembler dans tous nos ports que neuf vaiſſeaux, dont le plus gros étoit *le Charles*, de quatre à cinq cens tonnneaux & ſix galeres: encore cette petite flotte, que commandoit le baron de la Garde, ſe ſentoit-elle du dépériſſement de la marine, elle manquoit des choſes les plus néceſſaires, & n'avoit d'ailleurs ni matelots, ni pilotes, parce que ceux qui entendoient le mieux la marine, étant Huguenots, avoient déſerté, à la nouvelle de l'expédition à laquelle on les deſtinoit. Pour ſuppléer à la foibleſſe de la flotte on plaça tous les bâtimens, dont elle étoit compoſée, ſous le canon de quelques forts, qu'on conſtruſit exprès ſur des pointes de terre des deux cotés de l'embouchure du port, dans la largeur duquel on avoit fait enfoncer pluſieurs vaiſſeaux remplis de pierres, ce qui le bouchoit preſque entiérement, & ne laiſſoit de paſſage que pour un vaiſſeau. Cela n'empêcha pas que dès les premiers jours, par le peu de vigilance du baron de la Garde, il ne paſſât quatre bâtimens ennemis qui portoient des munitions à la Rochelle. Il en fut puni par le duc d'Anjou, qui le fit mettre en priſon, & donna le commandement de la flotte au vicomte d'Uſez.

La vigoureuſe défenſe des Rochelois, n'avoit pas encore permis aux aſſiégeans de faire aucun progrès conſidérable, lorſqu'on eut avis que la flotte de Montgommery approchoit. Elle parut en effet, le lendemain 19 d'Avril, à la vûë de la Rochelle: elle étoit compoſée de quarante vaiſſeaux armés en guerre, dont les plus forts étoient de trois à quatre cens tonneaux, & de quinze ou vingt autres, deſtinés à jetter des ſoldats & des munitions dans la place. Le duc d'Anjou eut d'autant plus d'inquiétude, à l'arrivée de Montgommery, qu'il s'étoit toujours flatté que

l'Angleterre n'enverroit point de ſecours aux Rochelois, parce que la reine Eliſabeth avoit depuis peu fait un Traité avec Charles IX. & qu'elle ne ceſſoit d'aſſûrer la Motthe-Fenelon, ambaſſadeur de France à Londres, qu'elle ne prenoit aucune part à l'armement de ſes Sujets. DES FRANÇOIS.

Montgommery cependant, ayant arboré le pavillon d'Angleterre, on fut convaincu qu'Eliſabeth avoit joué le Roi & ſon Miniſtre; mais comme on n'étoit pas alors en état de ſe vanger, le duc d'Anjou ſongea au plus preſſé. Il donna ordre qu'on fit échouer auprès de l'eſtacade un navire de huit cens tonneaux, ſur lequel on mit du gros canon & un grand nombre d'arquebuſiers; en même-tems on arma beaucoup de barques & de chaloupes, & l'on borda la mer de troupes, depuis le chef de Baye, juſqu'à la pointe de Coureilles, & depuis le Port-neuf, juſqu'à Nieul.

Ces précautions, jointes à celles qu'on avoit déja priſes, firent juger aux Anglois qu'il leur ſeroit également dangereux de forcer l'eſtacade, ou d'attaquer la flotte Françoiſe ſous le canon des Forts, ou enfin de tenter une deſcente: Montgommery renonça à ſes projets, & faiſant voile vers les côtes de Bretagne, alla piller Belleiſle. Tout l'avantage que les Rochelois retirerent de ſon armement, c'eſt que le capitaine Arnaut avec un de ſes vaiſſeaux, força l'eſtacade à l'aide d'un vent favorable, & leur porta du bled & de la poudre, dont ils commençoient à manquer. Le vicomte d'Uſez fut traité ſi rudement par le duc d'Anjou, pour avoir laiſſé paſſer ce vaiſſeau, qu'il en mourut de chagrin.

Malgré la retraite des Anglois, les Rochelois ſe déffendoient avec tant vigueur, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût ſe tirer de ce ſiége avec honneur. Heureuſement on reçût la nouvelle que le duc d'Anjou venoit d'être élû roi de Pologne. L'ordre que ce Prince reçût, en conſéquence, de Charles IX. de lever le ſiége, & l'interêt que les Proteſtans de Pologne prenoient à ceux de la Rochelle, ouvrirent une voye pour traiter avec les habitans de cette Ville rébelle.

DES FRANÇOIS.

Telle fut la réuſſite du ſiége de la Rochelle, ſous Charles IX. mais un petit nombre de vaiſſeaux & de galeres Françoiſes, ſuffit pour déconcerter les projets des Anglois, & pour les empêcher de contribuer à la levée du ſiége, avec une flotte de ſoixante voiles: preuve certaine que c'eſt moins le grand nombre de vaiſſeaux, que la maniere de les employer, qui décide du ſuccès des entrepriſes maritimes.

Celle qui ſe fit ſous le régne d'Henry III. en faveur d'Antoine, duc de Portugal, eſt la ſeconde expédition, dont nous nous ſommes propoſé de parler. En voici l'occaſion.

Sébaſtien, roi de Portugal, ayant été tué en Afrique, dans une bataille contre le roi de Maroc, à l'âge de vingt-cinq ans, il eut pour ſucceſſeur Henry, ſon grand oncle, Cardinal-Evêque d'Evora, âgé de ſoixante-ſept ans, & qui ne voulut point ſolliciter des diſpenſes à Rome pour ſe marier.

Les héritiers préſomptifs de la Couronne ſe préſenterent auſſi-tôt pour faire valoir leurs Titres: entre-autres Philippe II. roi d'Eſpagne, Don Antoine, prieur de Crato, fils naturel d'un des freres du Cardinal-Roi, & Catherine de Médicis, reine de France, qui prétendoit deſcendre par les hommes d'Alphonſe III. roi de Portugal, en 1245.

An. J. C. 1581.

Don Antoine, après la mort du Cardinal, trouva quelques Partiſans: il fut proclamé Roi à Santaren, & s'étant préſenté devant Liſbonne y fut reçû & reconnu pour tel. Le roi d'Eſpagne mit alors en mer une flotte nombreuſe, commandée par le marquis de Sainte-Croix, & fit entrer par terre une armée en Portugal, ſous la conduite du duc d'Alve, qui livra bataille à Don Antoine, le battit & l'obligea de ſe tenir caché pendant quelque tems.

Ce Prince trouva enfin le moyen de s'embarquer ſur un vaiſſeau & de paſſer en Angleterre, enſuite en France, n'ayant plus d'autre reſſource dans les Etats de Portugal, que l'iſle Tercere, qui ſe déclara en ſa faveur, & d'où la flotte d'Eſpagne fut repouſſée avec grande perte.

Catherine de Médicis avoit renoncé à ſes prétentions;

mais elle étoit diſpoſée de même qu'Eliſabeth, à favoriſer Don Antoine, pour empêcher l'agrandiſſement de la maiſon d'Eſpagne ; & ces deux Princeſſes auroient volontiers agi de concert pour le remettre ſur le throne, ſi des motifs particuliers ne s'y fuſſent oppoſés. DES FRANÇOIS.

Il n'y eut donc que Catherine, qui à certaines conditions dont elle convint, dit-on, avec Don Antoine, prit à cœur ſes interêts. Par l'autorité qu'elle avoit dans le Conſeil d'Henry III. ſon fils, elle fit réſoudre qu'on équiperoit une flotte pour tranſporter Don Antoine aux iſles Açores, où celle de Tercere, la plus conſidérable de toutes, tenoit encore pour lui. Malgré le mauvais état des Finances, on équipa une flotte de ſoixante vaiſſeaux, de différentes grandeurs, & l'on y embarqua ſix mille hommes, commandés par le colonel Strozzy, qui eut pour Lieutenant le comte Charles de Briſſac, fils du marêchal de ce nom. An. J. C. 1583.

Charles Landereau, Gentilhomme de beaucoup de valeur, & qui entendoit bien la mer, prit les devants avec neuf vaiſſeaux & huit cens ſoldats : il arriva à l'iſle de Tercere, où il trouva tout en déſordre, par le mauvais gouvernement d'Emmanuel de Silva, qui y commandoit pour Don Antoine, auquel on le ſoupçonnoit de n'être pas fidélement attaché. Le reſte de la flotte fit voile quelque tems après, ayant à bord Don Antoine & le comte de Vimioſa, qui prenoit la qualité de connétable de Portugal. Vimioſa avoit aſſûré qu'à l'arrivée des François toutes les Açores ſe ſoumettroient à Don Antoine, & que la flotte Eſpagnole n'oſeroit paroître ; mais on ne vit nulle part aucucun mouvement, qui annonçât un ſuccès ſi favorable.

Les François ayant fait leur deſcente dans l'iſle de ſaint Michel, & défait deux mille Eſpagnols, s'emparerent de Ville-franche, qui étoit la place la plus conſidérable de l'iſle. On auroit aiſément emporté la Citadelle, ſi Don Antoine n'eut mieux aimé ſe faire proclamer Roi dans toute l'iſle, & paſſer le reſte du tems dans les plaiſirs, comme ſi ſa conquête eut été achevée.

DES FRANÇOIS.

Six jours après la flotte d'Eſpagne parut, commandée par le marquis de Sainte-Croix, & compoſée de cinquante gros navires, de cinq plus petits & de douze galeres ; ce furent les premieres galeres qu'on vit s'engager ſi avant ſur l'Océan. Il y avoit ſur cette flotte ſix mille Eſpagnols, & cinq cens Allemands. Après quelques jours d'inaction, les deux flottes ſe rangerent en bataille, & s'avancerent l'une contre l'autre. On ſe canonna d'abord auſſi vigoureuſement qu'on le pouvoit faire dans ces tems-là, avec des vaiſſeaux qui n'étoient ni ſi forts, ni ſi garnis d'artillerie que ceux d'aujourd'hui. Pluſieurs vaiſſeaux allerent enſuite à l'abordage, l'un ſur l'autre : le ſuccès du combat fut long-tems douteux ; mais Strozzi ayant été bleſſé à mort, & le vaiſſeau du comte de Briſſac criblé de coups de canon, s'étant trouvé obligé de regagner l'iſle de Saint-Michel, où il coula à fond en abordant, le reſte des vaiſſeaux François ne put réſiſter à la groſſe artillerie des Eſpagnols, & furent diſperſés. Il périt huit de ces vaiſſeaux, du nombre deſquels fut celui que montoit Strozzi. Briſſac ſe ſauva dans ſa chaloupe un moment avant le naufrage de ſon vaiſſeau, fut reçû dans un autre, & revint en France avec les débris de la flotte, tandis que le marquis de Sainte-Croix, ſans s'amuſer à le pourſuivre, retournoit à l'iſle de Saint-Michel, qui ſe rendit. Strozzi expira dans le moment qu'on le préſentoit à Sainte-Croix ; le comte de Vimioſa mourut auſſi quelques jours après des bleſſures qu'il avoit reçûës dans le combat. Les François y perdirent deux mille hommes, y compris ſix cens priſonniers, que Sainte-Croix fit mourir cruellement, ſur l'ordre qu'il diſoit avoir reçû du Roi ſon maître, de les traiter comme des Pirates, qui faiſoient la guerre aux Eſpagnols, ſans l'aveu du roi de France : traitement barbare qu'on à ſouvent occaſion de reprocher à la maiſon d'Autriche.

Pour Don Antoine, il avoit eu ſoin de ſe mettre, un jour avant le combat, en ſûreté dans l'iſle de Tercere, qui lui reſta fidele : il y paſſa trois mois à ſe livrer à toute ſorte de débauche, & à amaſſer de l'argent, par tous les moyens qu'il put imaginer ; enſuite retourna en France.

On

On lui promit à la Cour de faire l'année ſuivante un nouvel effort en ſa faveur : le commandeur de Chatte conduiſit en effet à la Tercere un renfort de douze cens hommes ; mais ce ſecours ne put défendre l'iſle contre Sainte-Croix qui y aborda avec une flotte nombreuſe, & s'en rendit maître. La reine d'Angleterre ne fut pas plus heureuſe dans les tentatives qu'elle fit pour rétablir Don Antoine, & ce Prince ſans reſſource, étant revenu en France, mourut à Paris en 1595. DES FRANÇOIS.

Le reſte du régne de Henry III. ſe paſſa ſans qu'il fut queſtion d'aucune autre expédition maritime, & l'on peut juger de l'état où ſe trouvoit la marine ſous le régne de Henry IV. par ce que le Cardinal d'Oſſat en écrivoit à M. de Villeroi.

Il ſe plaignoit continuellement à ce Miniſtre, de ce qu'Henry IV. n'avoit aucuns vaiſſeaux ſur mer, ni dans ſes ports ; quoiqu'il en eut un beſoin extrême, tant pour en impoſer aux Puiſſances voiſines en tems de guerre, que pour les ſecourir en cas d'alliance. Il lui repréſentoit qu'il étoit étonnant que le Roi eut été obligé d'emprunter les galeres du Pape, celles du grand duc de Toſcane & du grand maître de Malthe, pour tranſporter en France Marie de Médicis, qu'il ſouffrît que quatre miſerables galeres du grand Duc déſolaſſent la France, & la tinſſent comme enchaînée ; & qu'enfin un Royaume, tel que la France, ne fut pas en état de réprimer l'inſolence du moindre Pirate. Le Cardinal, Miniſtre éclairé, & plein de zèle pour ſa Patrie, mettoit tout en uſage pour convaincre M. de Villeroi, qu'en rétabliſſant la marine, on travailleroit en même tems à l'utilité & à la gloire du Royaume.

Il eſt vrai qu'Henry IV. avoit deſſein de rétablir la navigation & le commerce, dont il connoiſſoit l'importance, par les ſecours qu'il avoit reçûs de la reine d'Angleterre : ce Prince donna même ordre au Préſident Jeannin, ſon Ambaſſadeur extraordinaire auprès des Etats Généraux, de prendre ſur l'un & l'autre objet des éclairciſſemens, & d'amener de Hollande quelques Officiers de marine, qui euſſent faits des voyages de long cours.

DES FRANÇOIS.

Henry devoit d'autant mieux comprendre la néceſſité de rétablir la puiſſance des François ſur mer, que leur foibleſſe les expoſoit tous les jours à des affronts, qu'ils ne pouvoient vanger. Telle fut entre-autres celui qu'eſſuyerent ſous ſon régne le duc de Sully & M. de Vic. Le Duc s'étant rendu à Calais avec des inſtructions ſécretes, pour paſſer en Angleterre, il s'adreſſa à de Vic, gouverneur de cette place & vice-amiral de France, & il s'embarqua ſur ſon vaiſſeau, qui portoit pavillon au grand mât. A peine y fut-il monté qu'il apperçût deux fluttes, qu'on envoyoit au-devant de lui par diſtinction, & qui s'offrirent de le mener juſqu'à Londres. Mais ces fluttes ne voulurent point le recevoir que M. de Vic n'eut baiſſé ſon pavillon, *pour rendre*, diſoient les officiers Anglois, *à celui de leur maître, l'honneur qui étoit dû au Souverain des mers.* Il fallut ſe ſoumettre, parce qu'on ne pouvoit faire autrement. Mais Henry IV. qui fut long-tems diſtrait par les affaires intérieures de ſon Royaume, qui vecût trop peu pour le bonheur & la gloire de ſes peuples, n'eut pas le tems d'éxécuter les projets qu'il avoit formés.

Le rétabliſſement de notre marine paroiſſoit réſervé au cardinal de Richelieu, l'un de ces hommes rares, qui naiſſent quelquefois pour relever la gloire d'une Nation, comme il en paroit ſouvent d'autres, pour en être l'opprobre. Mais avant que de rapporter tout ce que fit ce grand Miniſtre, pour rétablir la marine, il eſt à propos de parler du ſiége de la Rochelle, parce que ce fut à ce ſiége qu'il acheva de ſe convaincre que ce n'étoit que par elle qu'il pouvoit donner à la France, ſur les nations Etrangeres, cette ſupériorité dont il formoit le plan, & qu'elle a toujours conſervée depuis, quand on ne s'eſt pas éloigné des principes de ſa politique.

La Rochelle toujours rébelle & comme indépendante, depuis qu'on avoit été obligé ſous le régne de Charles IX. de compoſer avec elle, étoit non-ſeulement l'azile des Proteſtans, & le centre de l'héréſie, mais encore le refuge de tous les mécontens du Royaume. L'avantage de ſa ſituation, la force de ſes remparts, & les ſecours qu'elle

pouvoit tirer de l'Angleterre, avoient ſi fort augmenté ſon orgueïl, qu'il n'étoit pas poſſible de le tolérer plus long-tems, ſur-tout ſous un Miniſtere, qui avoit pour ſiſtême la pacification des troubles du Royaume, & la ruine entiere du parti Huguenot. DES FRANÇOIS.

Les Egliſes réformées de cette Ville tinrent le 28 de Novembre une aſſemblée ſéditieuſe, malgré les défenſes du Roi, & l'on y réſolut d'ériger la Rochelle en république, ſur le modéle de celle d'Hollande. Pour premiers eſſais de leur autorité naiſſante, les Rochelois impoſerent des taxes dans l'Aunis & dans la Saintonge, leverent des troupes par tout le Royaume, déclarerent une guerre ouverte aux Catholiques, par terre & par mer. An.J.C.1620.

Louis XIII. voulant vanger l'honneur & les droits de ſa couronne, prit des meſures pour ſoumettre ces ſujets révoltés, & fit bloquer la Rochelle par le duc d'Epernon, qui commandoit une armée dans l'Aunis; ce blocus incommodoit à la vérité les Rochelois, en les tenant réſerrés dans leurs murs; mais ils jouiſſoient de toute la liberté de la mer, ils s'en ſervoient pour déſoler les iſles voiſines, & les côtes de Bretagne & de Poitou. Le Roi pour réprimer ces courſes inſolentes, fit conſtruire en Hollande cinq gros vaiſſeaux, ils furent équipés à Dieppe & montés de trente à quarante piéces de canon; ils en partirent vers le milieu d'Octobre, mais ils furent aſſaillis ſur les côtes de Bretagne d'une furieuſe tempête, qui en jetta deux ſur celles d'Angleterre; les trois autres moüillerent à Belle-Iſle, & quand le gros tems fut appaiſé, ils appareillerent & firent voile vers la rade de l'Iſle-de-Rhé, où ils arriverent au commencement de Novembre: une eſcadre de dix vaiſſeaux Rochelois, les y attaqua, en coula un à fond, en prit un autre; le troiſiéme ſe ſauva à Broüage. An.J.C.1621.

Les Rochelois, que ce ſuccès rendoit encore plus hardis, firent des courſes ſur les côtes de Bayonne, de Médoc, & juſqu'aux portes de Bordeaux, & firent tout trembler ſur ces mers. Le Roi cependant, fit renforcer le blocus de la Rochelle par de nouvelles troupes, qu'il y envoya, & pour en fermer le port, il ſe diſpoſa à mettre en mer une An.J.C.1622.

DES FRANÇOIS.

flotte conſidérable : elle devoit être compoſée de quatorze navires de Marſeille, de vingt de Saint-Malo, de douze de Florence, de dix galeres Françoiſes, de trente-huit Vénitiennes, du grand galion de Malthe, monté de trois cens Chevaliers, de la grande galéaſſe de Veniſe de deux cens pieces de canon & de douze cens hommes d'équipages: toutes ces Puiſſances s'interreſſans d'autant plus à la réduction de la Rochelle, qu'elles étoient plus jalouſes de la conſervation du pouvoir ſouverain, contribuerent à l'envi à cet armement. Les Rochelois informés de ces grands préparatifs, mirent auſſi en mer une flotte de ſoixante voiles, qui alla moüiller dans la riviere de Bordeaux, à l'abri de l'iſle d'Argenton, dont ils s'étoient emparés, & qu'ils avoient fortifiée de trois baſtions, & d'une demie lune ; les dix galeres Françoiſes qui avoient pris les devants, entrerent de même dans la riviere de Bordeaux, pour y attendre les vaiſſeaux qui les devoient ſuivre : dès qu'elles parurent à la hauteur de l'iſle d'Argenton, les vaiſſeaux Rochelois, ſe préſenterent pour leur diſputer le paſſage ; mais ces galeres ayant fait feu de toute leur artillerie, elles coulerent à fond deux vaiſſeaux ennemis, paſſerent hardiment, & allerent jetter l'ancre ſous le canon de Blaye ; enſuite avec les ſecours qu'elles reçûrent du Gouverneur de cette place, & de celui de Royan, elles allerent reprendre l'iſle d'Argenton, d'où elles chaſſerent les Rochelois ; là, ayant été jointes par des vaiſſeaux de Saint-Malo, elles prirent la route de Nantes, pour y attendre le reſte de la flotte.

Ces galeres croiſoient ſur les cotes de Bretagne, & du Poitou, lorſqu'elles apperçûrent un grand vaiſſeau chargé de munitions de guerre, & ſur lequel s'étoient embarqués vingt-cinq Gentils-hommes Normands, qui ſe réfugioient à la Rochelle ; elles le pourſuivirent, & l'envéloperent à la vûë de cette place : les Rochelois envoyerent auſſi-tôt quinze navires à ſon ſecours, mais il fut pris avant qu'ils arrivaſſent. Les galeres ſe mirent à la pourſuite des quinze vaiſſeaux, en coulerent deux à fond, & obligerent les autres à s'enfuir. Après ces premieres expéditions, les galeres allerent joindre l'armée navale, qui s'aſſembloit au

Port-Louis, ſous les ordres du duc de Guiſe, & qui en partit par un vent favorable, pour ſe rendre devant la Rochelle, où elle arriva le 24 Octobre ; le 26 la flotte diviſée en trois eſcadres fut rangée en bataille : le ſieur de Saint-Luc, vice-amiral, avoit l'avant-garde ; le duc de Guiſe, le corps-de-bataille, & le ſieur de Manty, contre-amiral, l'arriere-garde. Le comte de Joigny, général des galeres, eut ordre d'aller attaquer la flotte Rocheloiſe, qui étoit à la rade de l'iſle-de-Rhé, vis-à-vis Saint-Martin, & qui appareilla lorſqu'elle vit arriver l'armée navale du Roi ; les galeres qui étoient à l'avant, & les vaiſſeaux de la Rochelle ſe canonnerent pendant quelque-tems ; mais le duc de Guiſe, qui vouloit engager une affaire générale, fit ceſſer le feu & rappella les galeres. Les Rochelois moüillerent au même endroit ; M. de Guiſe monta ſur la réale & approcha des ennemis pour reconoître leurs forces. Ayant tout examiné par lui-même, & voulant profiter de la marée qui montoit, il les fit attaquer par toutes ſes galeres, qu'il plaça de front, & envoya ordre à M. de Saint-Luc de forcer de voiles pour les ſoutenir : ces diſpoſitions faites, il retourna ſur ſon vaiſſeau amiral.

Les Rochelois forcés à combattre, s'allongerent & s'étendirent juſqu'au Plomb : on crut d'abord qu'ils fuyoient ; mais par une manœuvre bien entenduë ils gagnerent le vent, partagerent auſſi leur armée en trois diviſions, & ſe préſenterent au combat, qui commença le 27 Octobre ſur les 3 heures après-midi. Ils tomberent ſur l'avant-garde Royale, commandée par le ſieur de Saint-Luc, qui ſoutint le choc de toute l'armée avec beaucoup de valeur. Les galeres & le galion de Malthe gagnerent le vent, pour attaquer les ennemis par le flanc, tandis que le duc de Guiſe qui voyoit ſon avant-garde en danger, faiſoit pluſieurs bordées pour monter au vent ; ſa manœuvre ne répondant pas à ſes vûës, il revira tout court de bord ſur les ennemis, malgré les repréſentations de ſes Officiers, & ſe vit ſeul en proye à toutes leurs forces, ſans pouvoir être ſoutenu d'aucun de ſes vaiſſeaux. Les Rochelois allerent ſur lui en bon ordre, l'enveloperent & jetterent dans ſes haubans

DES FRANÇOIS.

les grapins de deux brûlots, auſquels ils mirent le feu. Il ſe communiqua bien-tôt aux voiles & aux cordages ; & l'Amiral en feu, eſſuyoit encore celui de l'artillerie des ennemis. M. de Guiſe ayant donné des ordres, pour empêcher que ſon vaiſſeau ne fut réduit en cendres, prit d'ailleurs toutes les meſures que la prudence & la valeur lui ſuggérerent, pour rendre inutiles tous les efforts des ennemis ; il plaça le ſieur de Tavannes à la proüe, le comte de Carſe à la poupe, le comte de la Rochefoucault au grand mât, & lui-même ſe trouvant par tout, il combattit de la ſorte pendant deux heures, malgré le grand nombre des morts & de bleſſés qu'il avoit ſur ſon bord ; les Rochelois rebutés d'une ſi longue réſiſtance, & ennuyés de s'attacher à un vaiſſeau qui leur paroiſſoit invincible, ſe retirerent : ce qui fut fort heureux pour le duc de Guiſe, qu'une plus longue attaque auroit infailliblement fait ſuccomber.

M. de Guiſe profita de ſa bonne-fortune, pour faire éteindre entiérement le feu dans ſon vaiſſeau, & réparer promptement le déſordre qu'il avoit mis dans ſes manœuvres : le reſte de l'armée qui le croyoit perdu, charmé de le voir ſain ſauf & victorieux, alla le joindre. Le Duc entraîné par l'ardeur de ſon courage, pourſuivoit les Rochelois juſque bien avant dans la nuit ; lorſque ſe voyant ſur le point de toucher, parce que la mer avoit beaucoup perdu, & ſes vaiſſeaux dérivans les uns ſur les autres, à cauſe de l'obſcurité, il fut obligé de ſe mettre en panne. Les Rochelois perdirent dans ce combat dix vaiſſeaux, & plus de dix mille hommes : ſans la nuit, il ne s'en ſeroit pas ſauvé un ſeul. Cette bataille eſt mémorable par les actions de valeur qui s'y firent de part & d'autre : on y tira plus de quinze mille coups de canon ; tous les vaiſſeaux s'engagérent ; tous les chefs firent éclater leur habileté & leur courage, d'une maniere diſtinguée ; mais l'autorité Souveraine & légitime, triompha de la rébellion. La flotte du Roi n'étoit que de trente-cinq vaiſſeaux & de dix galeres ; parce que de tous les bâtimens étrangers qui devoient joindre, les uns n'arriverent point, & les autres ne furent point fournis ; celle des Rochelois qui étoit de ſoi-

xante-dix vaiſſeaux, le jour de l'action n'étoit plus que de trente le lendemain ; car, outre les dix vaiſſeaux qu'ils perdirent dans le combat, ils en eurent vingt qui échoüerent, preſque tous criblés de coups de canon. DES FRANÇOIS.

La défaite ineſpérée de la flotte ennemie, fit retentir la Rochelle de gémiſſemens, au lieu des cris de joye, qu'on eſpéroit d'y faire entendre. Non-ſeulement les femmes y pleurerent leurs maris, & les meres leurs enfans ; mais tous les habitans furent déconcertés, quand ils apprirent la perte d'un grand nombre de leurs vaiſſeaux, ſur leſquels ils comptoient plus que ſur leurs remparts. Ebloüis par la puiſſance de leur flotte & par l'habileté de ceux qui la commandoient, ils ſe croyoient maîtres de la mer, & ne craignoient aucuns rivaux. La marine en effet faiſoit leur force & toute leur reſſource ; elle leur ménageoit des munitions de bouche & de guerre, & les rendoit formidables à tous leurs voiſins ; ainſi l'on peut juger par-là, combien la ruine preſque entiere de leur armée navale, jetta de conſternation parmi eux.

Le duc de Guiſe ſe préparoit à profiter de ſa victoire, & prenoit des meſures pour qu'aucun des vaiſſeaux, qui reſtoient aux ennemis ne lui échappât, lorſque la guerre civile qu'avoient ſuſcitée les Calviniſtes, fut terminée par un traité rédigé en forme d'Edit, qui portoit entre-autres articles, que toutes les nouvelles fortifications des Villes, Places, Châteaux & Forts, poſſédés par ceux de la religion prétenduë réformée ſeroient démolies & raſées, les anciennes tours, foſſés & contreſcarpes demeurant en leur état, avec défenſes de fortifier à l'avenir, & que l'exercice de la religion Catholique ſeroit rétabli dans tous les lieu où il avoit été aboli.

On prétend que la paix étant ſignée, le Roi en donna avis au duc de Guiſe, afin qu'il en fit jouir les Rochelois ; mais que le Duc ne voulut pas laiſſer échapper une occaſion d'acquérir de la gloire, & que les Rochelois eux-mêmes n'étoient pas fâchés de tenter encore ſi la victoire ne voudroit point retourner à leur parti, dans l'eſpérance qu'ils en tireroient de grands avantages pour l'établiſſement de leur

DES FRANÇOIS. République. Quoiqu'il en ſoit, le duc de Guiſe alla avec la flotte Royale moüiller à l'Aiguillon, rade d'un très-bon ancrage, vis-à-vis de la foſſe de l'Oye, où les ennemis avoient jetté l'ancre, & voyant leurs vaiſſeaux arborer toujours pavillons, c'eſt-à-dire, les étendarts de la révolte, il ſe mit en état de les attaquer : leur armée étoit fort affoiblie, & celle du Roi augmentée de dix vaiſſeaux de Brouage, qu'avoit ammenés le marquis de Roüillac. Comme les Rochelois étoient défendus par des bancs & des écueils, il fallut aller à eux avec beaucoup de ménagement & de précaution.

Voici l'ordre de bataille que donna M. de Guiſe, comme il eſt rapporté dans les Mémoires du tems ; » il ordonna que M. de Saint-Luc méneroit l'avant-garde avec » huit grands navires ; que lui-même méneroit la bataille ; » que le chevalier de Razilly conduiroit l'arriere-garde » avec ſept navires, & que le marquis de Rouillac ſe tiendroit avec ſept autres des meilleurs & des plus grands » de l'armée, au vent de M. de Guiſe, pour faire combattre les eſcadres à tems, ramener les vaiſſeaux fuyards » au combat & aſſiſter les corps, qui ſeroient trop preſſés » des ennemis, ſelon l'occurrence : que les vaiſſeaux ne » trouvant plus d'eau pour s'approcher des ennemis, » mouilleroient de front ; que le ſieur de Saint-Luc prendroit la main-gauche du duc de Guiſe avec l'eſcadre ; » que le chevalier de Razilly doubleroit ſur la main-gauche du ſieur de Saint-Luc, avec ſon eſcadre, & que le » marquis de Rouillac doubleroit avec la ſienne, la main-droite du duc de Guiſe, & que tous ces vaiſſeaux étant » ſur un même front, feroient une tempête de batterie » contre les ennemis, qui étoient ſerrés les uns ſur les autres, à cauſe que le lieu où ils étoient, nommé la foſſe-de-l'Oye, étoit fort étroit. »

Ce projet de bataille ayant été donné, l'éxécution en fut retardée par une tempête, dont l'armée du Roi fut aſſaillie ; pluſieurs vaiſſeaux chaſſerent ſur leurs ancres juſques à la côte ; les galeres ne pouvant tenir la mer pendant ce gros tems, gagnerent le havre-de-Brouage ; tous les

les autres navires furent en danger, aucun cependant ne fut maltraité ; la tempête étant appaiſée, & le vent devenu favorable, l'armée appareilla & alla mouiller à la portée du canon des ennemis, qui pour faire montre de leurs forces, avoient groſſi leur flotte de quantité de vaiſſeaux Flamands, qui étoient à la rade de l'iſle-de-Rhé ; ces Etrangers qui ne prenoient point de part aux démêlés des François, & qui ne s'étoient prêtés que pour la montre, ne jugerent pas à propos de s'engager dans un combat, où il n'y avoit pour eux rien à gagner & tout à perdre ; ils prirent le large & ſe retirerent : l'armée du Roi qui enveloppoit les Rochellois & qui formoit autour d'eux comme une enceinte, foudroya leurs vaiſſeaux avec une artillerie bien ſervie : leur Amiral & leur vice-Amiral échouerent en voulant ſe ſauver ; les autres vaiſſeaux furent fracaſſés, déſemparés, ou coulés à fond, il n'en reſta que douze de cette flotte nombreuſe. DES FRANÇOIS.

Les Rochellois forcés d'être ſoumis, parce qu'ils ne pouvoient plus être rébelles, envoyerent des députés au duc de Guiſe, pour lui donner toutes les marques d'obéiſſance & de reſpect, qu'il pouvoit exiger d'eux. Le 30 ils apporterent à ſes pieds leurs pavillons, la commiſſion qu'ils avoient reçûe de l'aſſemblée rebelle, & tous les autres monumens de la révolte ; il leur accorda de la part du Roi le pardon qu'ils lui demandoient ; il le fit d'une maniere noble & digne de la Majeſté qu'il répreſentoit : il leur donna des avis ſalutaires, & leur parla en pere, après les avoir vaincu en Héros.

Les Rochellois qui n'avoient courbé que par néceſſité ſous le joug de l'autorité légitime, conſerverent dans leur cœur le germe de la rébellion, & l'on ne tarda pas à le voir éclore de nouveau. M. de Soubiſe, qui en entretenoit continuellement le feu, fut le premier qui rompit la paix que le Roi avoit accordée dans ſa bonté aux prétendus Réformés : avec douze vaiſſeaux, dix barques & pluſieurs chalouppes, il alla ſurprendre le Port Louis, nommé dans ce tems-là Blavet ; il s'empara de An. J. C. 1625.

DES FRANÇOIS.

la Ville, du Port, & de ſix vaiſſeaux, qui y étoient. Mais il en fut chaſſé par le duc de Vendôme, gouverneur de Bretagne. M. de Soubiſe eut un ſuccès à peu-près égal dans la riviere de Bordeaux ; il y entra le 11 de Juin avec ſoixante-quatorze voiles, tant navires de guerre, que vaiſſeaux marchands, pataches, traverſiers & chalouppes, la plûpart enlevés aux ſujets du Roi ; il fit une deſcente dans le Médoc, où il s'empara de pluſieurs places, & il en fut chaſſé par les troupes du Roi, qui l'obligerent de ſe retirer à l'iſle de Rhé.

Le Roi, que ſa bonté ſeule avoit engagé à quitter les armes, ſe vit dans la néceſſité de les reprendre, pour éteindre ces premieres éteincelles de révolte. Il mit en mer une flotte de trente gros vaiſſeaux, tant François que Hollandois. M. de Montmorency amiral de France fut choiſi pour la commander : il eut ordre de commencer par s'emparer de l'Iſle de Rhé, & en chaſſer M. de Soubiſe.

Ce chef des rébelles n'étoit point en état de réſiſter à une armée auſſi conſidérable, ſa flotte étoit de trente-neuf bâtimens, mais il y en avoit beaucoup de petits qui ne pouvoient pas lui être d'une grande utilité. Déſeſpérant donc de vaincre par la force, il eut recours à la perfidie. Il trouva le ſecret de faire dire aux commandans des vaiſſeaux Hollandois, que poſſédant la même religion qu'eux, il ne vouloit point les traiter en ennemis, & leur fit demander s'ils vouloient en uſer de la même maniere avec lui. Ils accepterent la propoſition, & le firent aſſurer que dans le combat ils ne feroient de manœuvres que ce qu'il faudroit pour ſauver ſimplement les apparences. Cette inaction des Hollandois auroit été un avantage aſſez conſidérable pour M. de Soubiſe, & il auroit dû s'en contenter ; mais ſoit qu'il ne trouva pas que ſes forces fuſſent ſuffiſantes pour ſe meſurer contre les troupes du Roi, ſoit qu'il crût que s'il parvenoit à s'emparer des vaiſſeaux Hollandois ou à les brûler, il intimideroit par-là le reſte de l'armée, & en auroit meilleur marché ; il ne tint pas aux Hollandois la parole qu'il leur avoit donnée, & commença par atta-

quer vivement leur amiral. Ceux qui le montoient avoient cru pouvoir compter ſur la convention qui avoit été faite avec eux, ils n'avoient rien préparé de ce qui étoit néceſſaire pour ſe défendre. M. de Soubiſe ayant donc fait aborder ce vaiſſeau par deux brûlots, il le réduiſit en cendres; il crut pouvoir en faire autant au vice-amiral François, mais ayant manqué ſon coup, & voyant que toute l'armée alloit tomber ſur la ſienne, il ſe retira au plus vite dans le deſſein de gagner Saint Martin: il fut ſuivi par l'armée du Roi qui les harcela pendant quatre heures; il y eut en cette occaſion plus de trois mille coups de canon tirés de part & d'autre; mais l'armée du Roi ayant le vent contraire fut obligée de ſe retirer par le pertuis d'Antioche, & d'aller mouiller à la rade d'Olonne, où elle fut jointe par vingt-deux vaiſſeaux Olonnois.

Des François.

L'amiral de Montmorency reçut de nouveaux ordres d'attaquer les rebelles; il appareilla le premier Septembre, & par un vent de Nord-eſt fit voile vers l'Iſle de Rhé, où il apprit que la flotte rebelle étoit à l'ancre dans la foſſe de l'Oye; le lendemain l'armée du Roi fut ſous les voiles juſqu'à midi en attendant la marée. M. de Soubiſe fit faire la même manœuvre à la ſienne, mais ſans la faire ſortir de ſon poſte; il ne voulut pas perdre l'avantage d'un banc qui le couvroit. Quand les deux armées furent en préſence, on ſe canonna vivement juſqu'à cinq heures du ſoir; mais la marée baiſſant, les vaiſſeaux de M. de Soubiſe allerent s'échouer dans l'acul de la foſſe.

Les rebelles cependant conſervoient toujours l'Iſle de Rhé, M. de Montmorency uniquement occupé à chercher l'occaſion de défaire leur armée navale, n'avoit pas jugé à propos d'y débarquer des troupes, le Roi qui vouloit abſolument la leur enlever, y envoya quelques régimens ſous les ordres des Sieurs de Saint Luc, de la Rochefoucault & de Thoiras. Ces trois commandans firent aiſément leur deſcente dans l'Iſle; ils s'en emparerent même après avoir battu les troupes de M. de Soubiſe, qui fut fort heureux de pouvoir ſe ſauver à Oléron dans une chaloupe.

DES FRANÇOIS.

Il n'étoit plus queſtion que d'attirer au combat la flotte des Rochellois, la choſe n'étoit point aiſée, ils occupoient un poſte dont ils connoiſſoient tout l'avantage, & ils ſe promettoient bien de le conſerver, on auroit couru beaucoup de riſque de les y attaquer. M. de Montmorency ſe perſuada cependant qu'en les tenant exactement bloqués, de maniere qu'ils ne puſſent recevoir aucunes proviſions, la crainte qu'ils auroient de périr par la faim les obligeroit de livrer eux-mêmes un combat.

La choſe réuſſit, les rebelles ſortirent de leur foſſe & tomberent bruſquement ſur les vaiſſeaux du Roi. On ne fut pas long-tems à ſe mettre en défenſe; après avoir ſoutenu leur premier effort, on gagna le vent ſur eux, & on ſe battit juſqu'à la nuit; ils ſe retirerent les premiers, & crurent qu'à la faveur des ténébres, ils pourroient entrer dans le port de la Rochelle, mais on les ſerra de ſi près, malgré l'obſcurité, qu'ils ne purent en venir à bout, & au point du jour on prit neuf de leurs meilleurs vaiſſeaux, le reſte ſe retira à Oléron, à la réſerve de deux, le Saint Michel & la Vierge, qui toucherent, la mer étant baſſe; on attaqua le Saint Michel, qui ſe rendit après s'être défendu quelque tems; on n'eut pas ſi bon marché de la Vierge, amiral des rebelles, excellent vaiſſeau, & bien muni d'hommes & d'artillerie; il fut attaqué par quatre vaiſſeaux de l'armée du Roi, le Harlem, un Olonnois, le Saint Louis commandé par le chevalier de Raſilly, & le Saint François; le Harlem & l'Olonnois l'aborderent, & leurs capitaines étant montés ſur ſon tillac avec leurs troupes, les ennemis les firent ſauter en l'air; Raſilly, capitaine du vaiſſeau le Saint Louis, gagna le ſecond pont où les rebelles s'étoient retranchés; ceux-ci ſe voyant forcés, eurent encore recours à la même manœuvre, & firent ſauter en l'air partie de ceux qui les attaquoient; le capitaine du Saint François étant alors entré dans le vaiſſeau avec cinquante hommes de ſon équipage, & commençant à tailler en pieces les rebelles retranchés dans tous les coins du navire, ces furieux déſeſpérant de recevoir aucun quartier,

mirent le feu à deux cens trente-trois barils de poudre, qui firent ſauter en l'air tous ceux qui étoient dans le navire; ils tomberent dans la mer morts & brûlés, à la réſerve de celui qui commandoit le Saint François, il fut jetté aſſez loin en mer avec ſon laquais, il ne perdit point la tête dans ce péril, il nagea & eut le bonheur de gagner une chalouppe qui le ſauva. La Vierge fut donc réduite en cendre, avec les quatre vaiſſeaux qui l'attaquoient & avec un épouvantable fracas. DES FRANÇOIS.

Cette défaite laiſſoit peu de reſſources au parti des rebelles: l'amiral ne voulut point leur donner le tems de ſe reconnoître. Le peu qui étoit reſté de leur flotte s'étoit retiré à Oleron: M. de Soubiſe s'y étoit auſſi réfugié; l'armée du Roi ſe diſpoſoit à aller l'y attaquer, mais ſur les nouvelles qu'en eut ce chef des rebelles, il ne l'attendit pas, il ſe retira vers les côtes d'Angleterre, avec le petit nombre de vaiſſeaux qui lui reſtoit.

Les Rochellois n'eurent alors d'autre parti à prendre que de chercher à déſarmer la vengeance du Roi; ils eurent recours comme la premiere fois à ſa miſéricorde. Ce Monarque dont rien ne pouvoit épuiſer les bontés, leur accorda le pardon qu'ils demandoient; mais comme il avoit ſujet de ſe défier de leur ſoumiſſion forcée, il crut devoir s'aſſurer de l'Iſle de Rhé, il y fit conſtruire deux forts, & mit une garniſon dans celui que l'on nomme le fort Louis, pour tenir toujours la Rochelle dans le reſpect. Les habitans de cette ville qui avoient compté ne céder que pour un tems à la néceſſité dans laquelle ils avoient été de ſe ſoumettre, mais que l'eſprit de révolte animoit toujours, ſe trouverent fort incommodés de ces fortereſſes voiſines: ils ne déſeſpérerent pas néanmoins de réuſſir dans une nouvelle tentative en faveur de leur liberté, ils négocierent ſecrétement avec le roi d'Angleterre pour avoir du ſecours, qu'ils obtinrent aiſément.

Charles I. roi d'Angleterre avoit épouſé en 1625 Henriette-Marie de France, ſœur de Louis XIII. Pendant les négociations pour ce mariage, les Anglois qui étoient en

DES FRANÇOIS. France, prirent des liaiſons très-étroites avec les factieux que les démêlés au ſujet de la religion avoient répandus de toutes parts, & fortifierent l'eſprit de révolte dans ces mécontens. Leur inimitié naturelle contre la France, leurs chimériques prétentions ſur ce Royaume, leur faiſoient ſouhaiter d'y voir regner la diſcorde, s'en promettant quelqu'avantage. A peine furent-ils de retour en Angleterre, qu'ils travaillerent à rompre l'union avec la France, qui devoit réſulter du nouveau mariage; on maltraita la Reine de la maniere du monde la plus indécente, on viola les plus reſpectables clauſes du contrat, & on lui fit des outrages indignes de ſa Majeſté, de ſon rang & de ſa Naiſſance; on entretenoit en même tems des intelligences avec les Rochellois, & avec d'autres rebelles du Royaume: le maréchal de Baſſompierre, ambaſſadeur de Louis XIII. à Londres, ſe plaignit de la part de ſon maître de l'infraction des traités, & des inſultes; ſes plaintes furent inutiles, on n'y répondit que par des hoſtilités & des courſes que les vaiſſeaux Anglois faiſoient ſur ceux de la nation Françoiſe.

Telles étoient les diſpoſitions de la Cour d'Angleterre, lorſque les Rochellois lui demanderent du ſecours; elles ne pouvoient être plus favorables, & les rebelles en étoient bien informés. Charles ſollicité par leurs empreſſemens, mit en mer une flotte conſidérable ſous le commandement du duc de Buckinkam: elle étoit compoſée de cent vingt vaiſſeaux, ſur leſquels on avoit embarqué ſept mille hommes; mais le Duc avoit des ordres qui étoient bien contraires aux intentions des Rochellois.

L'envie d'avoir quelque établiſſement en France étoit toujours le projet favori des rois d'Angleterre; la perte des beaux domaines que leurs Prédéceſſeurs y avoient poſſédés, & dont ils avoient été dépouillés, étoit pour eux un objet continuel de regret: Charles crut avoir trouvé l'occaſion d'en recouvrer une partie.

M. de Soubiſe cherchoit tous les moyens de ſe ſou-

tenir contre les troupes du Roi, il ſentoit bien qu'il avoit beſoin pour cela de ſecours étrangers; mais il s'étoit déterminé à l'acheter bien cher: il étoit convenu avec les Anglois que quand il les auroit introduits dans la Rochelle, ils s'empareroient de la place, & la conſerveroient pour la couronne d'Angleterre; heureuſement ce projet n'eut point d'exécution, les Rochellois découvrirent le complot, & ſe tinrent ſur leurs gardes; ils n'avoient juſques-là ſoutenu une révolte opiniâtre que pour eſſayer de ſe maintenir dans l'indépendance. En ſollicitant la cour d'Angleterre de leur envoyer des troupes; ils avoient compté avoir des alliés, du ſecours deſquels ils ſe ſeroient ſervis tant qu'ils en auroient eu beſoin, & qu'ils auroient congédiés lorſqu'ils ſe ſeroient crus en état de s'en paſſer; en livrant leur ville aux Anglois, ils n'auroient fait que changer de maître.

DES FRANÇOIS.

Le duc de Buckinkam étoit parti de Portſmouth le 7 Juillet, une partie de ſes vaiſſeaux parut le 20 à la hauteur des ſables d'Olonne, l'armée ſe forma peu à peu par l'arrivée des autres navires. Elle alla mouiller à la Paliſſe & à Sablanceau, après avoir canonné en paſſant le fort de la Prée ſitué dans la partie orientale de l'Iſle de Rhé; mais lorſqu'elle ſe préſenta devant la Rochelle, on lui refuſa l'entrée du port & de la ville. Les Anglois voyant leur coup manqué, allerent mouiller à la rade de l'iſle de Rhé.

An. J. C. 1627.

Le lendemain le duc de Buckinkam mit douze de ſes plus gros vaiſſeaux à l'entrée du pertuis Breton, le reſte tourna vers le fort de la Prée, qu'il fit canonner pendant toute la journée, il continua encore le 22; mais comme ſon deſſein étoit d'eſſayer de s'emparer au moins de l'Iſle de Rhé, puiſqu'il avoit manqué ſon coup ſur la Rochelle; ſur le ſoir voulant profiter de l'avantage de la marée & d'un tems aſſez calme, il alla mouiller à la pointe de Samblanceau, & rangea ſes vaiſſeaux ſur une ligne courbe, en forme de croiſſant, à vingt-cinq pas du rivage, pour faire tirer de toutes parts ſur ceux qui auroient voulu troubler ſa deſcente.

DES FRANÇOIS

Le Sieur Thoiras, Gouverneur de Rhé, ſe mit en devoir de s'y oppoſer, mais il n'avoit pas été averti aſſez promptement; le duc de Buckinkam avoit déja fait mettre à terre deux mille hommes; il les attaqua & en tua plus de ſix cens: il ne put empêcher cependant que le reſte ne ſe retranchât ſur le bord de la mer à l'abri de leurs vaiſſeaux. Ils n'en furent cependant pas plus avancés: ils reſterent pluſieurs jours dans cet état ſans oſer rien entreprendre ſur l'Iſle; déſeſpérant enfin de pouvoir rien faire de ce côté-là, ils leverent l'ancre, & allerent ſe porter devant la citadelle de Saint Martin, dont ils ſe flattoient que la conquête leur ſeroit aiſée. La place étoit effectivement en mauvais état: quatre baſtions qui en faiſoient les principalles fortifications, n'étoient qu'à demi revêtus, les demi-lunes & les courtines n'étoient que tracées, les foſſés en pluſieurs endroits n'avoient qu'une toiſe de profondeur, & la porte qui n'étoit pas encore achevée, pouvoit aiſément donner entrée à dix hommes de front; les proviſions y manquoient, auſſi bien que pluſieurs choſes néceſſaires pour ſoutenir un ſiége. Si Buckinkam s'étoit mis en devoir de la bruſquer, il l'auroit facilement emportée, mais ſes délais & ſes lenteurs donnerent le tems à Thoiras de réparer les fortifications, & de ſe mettre en état de défenſe. Il ſoutint & repouſſa avec beaucoup de valeur toutes les attaques de Buckinkam: celui-ci ne pouvant pas emporter la place d'emblée, comme il l'auroit cru, entreprit de l'affamer; il bloqua l'Iſle avec ſes vaiſſeaux, & les plaça dans tous les endroits où pouvoit aborder le ſecours. Thoiras auſſi prudent que brave, ſe ménagea un petit port, qu'il conſerva avec autant de ſoin que ſa citadelle, & reçut de ce côté-là tous les rafraîchiſſemens dont il avoit beſoin. Ce port conſiſtoit en un ouvrage avancé en mer, dont les deux têtes étoient minées, pour les faire ſauter en l'air, ſi les ennemis s'en emparoient.

Ce ſage & intrépide Gouverneur avoit déja ſoutenu ſept ſemaines de ſiége, mais il ſe voyoit vivement preſſé, & en danger d'être emporté. L'armée du Roi étoit devant la Rochelle, il n'en recevoit ni ſecours ni nouvelles,

il

il étoit important de faire ſçavoir à ceux qui la commandoient l'état dans lequel étoit ſa place, la choſe étoit preſqu'impoſſible; un ſoldat Gaſcon ſe chargea néanmoins de l'entrepriſe; il paſſa à la nage de l'Iſle à la grande terre, il cotoya enſuite le rivage depuis Saint-Martin juſqu'à la Prée. Pour ménager ſes forces & ſa vie, tantôt il marchoit à pied ſur les bords, & quand il approchoit des corps-de-garde, qui étoient poſtés d'eſpace en eſpace, il ſe jettoit dans l'eau, & paſſoit hardiment au milieu des vaiſſeaux ennemis qui étoient à l'ancre. Etant ainſi arrivé au fort de la Prée, où il reçut des Lettres du Gouverneur, il prit la grande mer & la traverſa avec une rare & courageuſe vigueur un eſpace de deux lieues. Les mouvemens qu'il étoit obligé de ſe donner en nageant, frapperent l'attention des ennemis: quelques barques Angloiſes furent détachées pour reconnoître ce que c'étoit; mais quand il les vit approcher, il eſſaya de leur donner le change en faiſant le plongeon; cet artifice réuſſit; ceux qui le ſuivoient lui ayant vû faire deux ou trois fois cette manœuvre, ne douterent point que ce ne fut un poiſſon, & ceſſerent de le pourſuivre. L'intrépide ſoldat arriva enfin heureuſement, après avoir triomphé de la violence des flots, de la longueur de la traverſée, de la vigilance des Anglois & des attaques des poiſſons mêmes, dont il avoit manqué d'être dévoré, & qui le ſuivirent juſques ſur le rivage, en lui faiſant à chaque inſtant de nouvelles bleſſures. La récompenſe fut, comme on le penſe bien, proportionnée à l'importance & à la difficulté du ſervice; les Poëtes même trouverent cette belle action digne d'être conſacrée par leurs voix.

* *Credet poſteritas? metis ex arte lacertis,*
Trajicit audaci pectore ſepta maris.
Nocte ſilente viam ingreditur: fert dicta per undas,
Inter mille neces: omnia funus erant,
Quid tibi tunc animi? quæ mens? quæ mortis imago?
Tre neceſſe tamen, luna miniſtrat iter;
Vicit amor patriæ, felixque natavit ad oras,
Felix pro patria non timuiſſe mori.

Voici comme on a rendu ces vers par une traduction libre.

Un jour on aura peine à croire,
Ce trait fameux de notre hiſtoire.
Pour conſerver une Iſle à ſon Prince, à ſon Dieu,
Un François intrépide, armé de ſon courage,
Sans craindre aucun péril, hardiment à la nage,
Traverſa le vaſte milieu

riere des barques enfoncées. Quelques-unes de ces pinaces passerent par-dessus, parce qu'elles étoient légères, & la marée fort haute; les autres trouvant cette barriere brisée en partie par la tempête qui étoit survenue la nuit précédente, se glisserent par les espaces en forme de bréches. Ce convoi porta aux assiégés des vivres pour huit jours, & ils reçurent encore une barque chargée de provisions, ce qui ranima leur courage & releva leurs espérances. DES FRANÇOIS.

Mais ces petits secours ne faisoient que soulager les assiégés pour un tems, & ne suffisoient pas pour sauver la place. Le Roi informé de l'état où elle étoit par le soldat dont nous venons de parler, travailloit à la ravitailler.

Il avoit fait préparer un grand convoi à Brouage, aux Sables & à Oléron. Il étoit composé de dix Pinaces, de quatorze traversiers, de dix barques & d'un flibot; ces bâtimens étoient montés par quatre cens matelots, trois cens soldats & soixante gentils-hommes. Le 9 Octobre la marée étant bonne, & le vent favorable, cette flotte sortit du Havre des Sables sur les quatre heures du soir, & se mit en rade; elle se disposoit à profiter d'un vent de Nord qui souffloit; mais les vents ayant sauté au Sud-Sud-oueſt, elle fut obligée de rentrer dans le port. Le lendemain le même vent s'étant jetté au Nord-oueſt, la flotte mit à la voile, & rangea en bon ordre la côte de Poitou. A sept ou huit heures du soir elle se trouva au milieu des Anglois; plus de cent chaloupes & galiottes l'attaquerent avec beaucoup de fureur, les François étoient dans un fort grand danger, mais leur courage sçut les en tirer: ils passerent au milieu de l'effroyable feu de l'artillerie de tous les vaisseaux ennemis avec peu de perte; & causerent plus de dommages qu'ils n'en reçurent. Toute la flotte heureusement passée s'échoua au pied de la citadelle. Les Anglois outrés & confus de ce qu'un secours, qui déconcertoit leurs projets, avoit ainsi percé la multitude de leurs vaisseaux malgré leurs efforts, tirerent contre les navires déchargés plus de deux mille coups de canon.

DES FRANÇOIS.

Ces fiers ennemis déconcertés du mauvais ſuccès de leur entrepriſe, ſe voyoient obligés de penſer à la retraite; leur artillerie fut pendant huit jours fort languiſſante : un ſecours de ſix mille hommes qu'on leur promettoit d'Angleterre ; & les ſollicitations réitérées de M. de Soubiſe & des députés de la Rochelle, les déterminerent néanmoins à reprendre courage, & à renouveller leurs attaques.

Cependant le Roi penſoit à donner aux aſſiégés d'autres ſecours ; il fit paſſer à diverſes repriſes au fort de la Prée plus de dix-ſept cens hommes : & le maréchal de Schomberg y arriva le 8 Novembre avec quatre mille hommes de pied & deux cens chevaux. Il ſe fit joindre par une partie des troupes de la garniſon, & alla attaquer les Anglois ; ceux-ci furent battus, on leur tua dix-huit cens hommes, & on fit ſur eux cent cinquante priſonniers, les autres remonterent promptement ſur leurs vaiſſeaux. Tel fut l'événement d'un ſiége de près de quatre mois, dans lequel le duc de Buckinkam montra plus d'opiniâtreté que d'habileté ; il retourna à Londres : » il y arriva, dit un au» teur Anglois, ſans avoir fait de bien à la Rochelle, ni de » mal à l'iſle de Rhé, couvert des lauriers de la France, & » des cyprès de l'Angleterre ». Cette expédition lui couta cinq mille hommes.

La retraite forcée des Anglois donna autant de joie à l'iſle de Rhé que de chagrin à la Rochelle. Cette Ville mutine ayant perdu une reſſource ſur laquelle elle avoit compté, ne perdit point néanmoins eſpérance. Elle ſe flatta qu'elle pourroit ſe ſoutenir pendant un tems avec ſes propres forces, juſqu'à ce qu'elle vît l'effet de ſes nouvelles négociations avec la cour d'Angleterre. Cependant le Roi en faiſoit preſſer le ſiége ; & pour être en état de repouſſer les ſecours que l'on pourroit envoyer à cette ville rébelle, ce Prince mit en mer une armée navale de trente-deux navires, commandée par le duc de Guiſe ; elle arriva à la pointe de Coreille, qu'on appelle aujourAn. J. C. 1628. d'hui la pointe des Minimes, le 26 Janvier. Deux jours

après une flotte Eſpagnole de quarante vaiſſeaux, qui venoit au ſecours de la France, moüilla à la rade l'iſle de Rhé ; mais par des raiſons que les Hiſtoriens nous expliquent différemment, peu de jours après elle fit voile vers l'Eſpagne. DES FRANÇOIS.

Pour l'intelligence de l'Hiſtoire du fameux ſiége de la Rochelle, dans laquelle nous entrons, nous ne pouvons nous diſpenſer de faire précéder la deſcription de cette ville, que nous a fourni Pierre Mervault qui y fut enfermé pendant tout le tems du ſiége.

La Rochelle, capitale du pays d'Aunis, eſt ſituée au fond d'une baye longue & étroite ; qui a deux promontoires à ſon embouchure, l'un au Sud, appellé la pointe de Coreille, l'autre à l'oppoſite, appellé la pointe de Che-de-bois, c'eſt-à-dire chef de baye, parce qu'il eſt à l'entrée de la baye ; celui-ci eſt couvert de l'iſle d'Oléron. On ne peut arriver à la Rochelle que par trois avenues, que l'on appelle Pertuis ; le pertuis Breton ſitué au Nord, le pertuis de Maumuſſon au Sud, & le pertuis d'Antioche qui eſt entre les deux iſles. Son port fait en forme de pied de cheval, peut contenir deux cens vaiſſeaux d'environ trois cens tonneaux ; il n'y en entre pas de plus grands : il eſt très-ſûr, ſon entrée eſt ſerrée par deux tours, à l'une deſquelles eſt une chaîne ſolidement attachée, à l'autre elle ſe baiſſe & ſe hauſſe par une machine. La ville n'étoit autrefois fortifiée que d'une muraille flanquée de tours à demi ſaillantes, avec quelques boulévarts conſtruits par les Religionnaires : mais dans le tems du ſiége dont je parle, ſes fortifications étoient fort augmentées & très-régulieres ; elles conſiſtoient en treize baſtions bien remparés, les courtines, les épaules, les caſemates étoient en bon état, & les lignes de défenſe bien obſervées, les foſſés à fond de cuve étoient dans bien des endroits taillés dans le roc : on les rempliſſoit d'eau quand on le jugeoit à propos ; les contreſcarpes & les chemins couverts étoient aſſez larges pour y conduire du canon, & aſſez profonds pour y faire paſſer de la cavalerie. Il ne manquoit rien dans les dehors de la place de ce qui étoit né-

rées furent très-fortes & emporterent quelques toiſes de la digue ; mais on refit bien-tôt ce qui avoit été dégradé, & les Rochellois ne comptant plus ſur les efforts de la mer, n'eurent plus de reſſource que dans l'eſpérance du ſecours qu'ils attendoient des Anglois. Leur flotte compoſée d'environ cinquante gros vaiſſeaux de guerre & de quarante chargés de vivre, & commandée par le comte d'Emby beau-frere du duc de Buckinkam, parut le 11 de Mai à la hauteur de la Rochelle, & vint mouiller à Che-de-bois. Les Rochellois qui commençoient à ſe trouver extrémement preſſés, n'eurent pas plutôt apperçu les Anglois, que les regardant comme leurs Anges tutélaires, ils ſe livrerent à la joie, & la firent éclater par des décharges de toute leur artillerie. Ils arborerent leurs étendarts ſur leurs tours & ſur les autres lieux les plus éminens de la place. DES FRANÇOIS.

Ces marques extraordinaires de joie de la part des rébelles n'en impoſerent point aux aſſiégeans. L'armée navale du Roi, ſous les ordres du commandeur de Valancé, étoit rangée à l'entrée du canal, & devant la digue, pour en défendre les approches, & entre la digue & la Rochelle, pour s'oppoſer aux bâtimens qui en pourroient ſortir.

Voici le nom des vaiſſeaux qui formoient l'armée de France, & des officiers qui la commandoient.

Noms des Vaisseaux.	Noms des Officiers.
La Renommée . .	Le commandeur de Valancé, amiral.
Le Dragon	Le commandeur de Poiſſy, vice-amiral.
La petite Notre-Dame . .	Le chevalier de Maillé, contre-amiral.
La Suſanne . . .	Le Sieur de la Foſſe, ſergent major de l'armée.
L'Eſpérance . . .	Le chevalier de Pontac.
La petite Ramberge . .	Le chevalier de Miraumont.

enſuite dès la nuit du 18 au 19 de Mai, & ſe retira en Angleterre.

Plus les Rochellois avoient témoigné de joie à l'arrivée des Anglois, plus ils furent conſternés de leur départ; ils n'en furent cependant pas plus diſpoſés à la ſoumiſſion, au contraire leur opiniâtreté ſe ranima; la famine les réduiſit bientôt aux dernieres extrémités; mais l'eſpérance qu'ils avoient d'un nouveau ſecours qu'ils ſollicitoient auprès du roi d'Angleterre, leur donna des forces pour les ſupporter. Il falloit que les Anglois euſſent fondé de grandes eſpérances ſur la révolte de la Rochelle, pour qu'ils ſe déterminaſſent à faire encore un effort en faveur de cette ville, après les mauvais ſuccès des deux tentatives qu'ils avoient déja faites pour la ſecourir. Ils mirent en mer une nouvelle flotte qui partit de Plimouth le 17 Septembre. Elle étoit compoſée de cent quarante navires montés de ſix mille hommes de guerre, ſans compter les gens de mer. La digue qui bloquoit la Rochelle avoit rendu inutile leur précédent armement, ils crurent avoir pris de ſûres meſures contre cet obſtacle; ils avoient préparé trois vaiſſeaux mâçonnés en dedans, & les avoient rempli de poudre dans les intervalles; ils comptoient que mettant le feu à ces vaiſſeaux, la digue, contre laquelle on les lanceroit, ne pourroit point réſiſter à un pareil effort.

Outre ces trois bâtimens, on en avoit préparé trois autres que l'on avoit remplis de fumier: on devoit y mettre le feu, afin que la fumée aveuglât ceux qui les voudroient attaquer.

Ce grand armement devoit être ſous les ordres du duc de Buckinkam: il en avoit ſollicité le commandement, dans l'envie ſans doute de réhabiliter ſa gloire flétrie devant la citadelle de l'iſle de Rhé; mais on ne lui laiſſa pas le tems d'y travailler: comme il étoit ſur le point de s'embarquer, il fut tué d'un coup de couteau qui le frappa au cœur, & le fit tomber mort ſur la place. La fin tragique de ce fameux favori fut occaſionnée par l'abus qu'il fit de ſa faveur. Il avoit été ſous deux regnes dans la plus bril-

DES FRANÇOIS.

lante proſpérité ; mais ébloüi de l'éclat de ſa fortune, il étoit devenu d'une hauteur qui le rendoit odieux à tout le monde. Toute la nation éclata ouvertement contre lui ; & il fut aſſaſſiné comme ennemi de la patrie.

Sa mort ne cauſa aucun dérangement dans l'armée navale d'Angleterre, le Roi nomma un autre général, & les vaiſſeaux mirent à la voile. M. de Soubiſe & le comte de Laval commandoient l'avant-garde, les vaiſſeaux chargés de vivres les ſuivoient, & le corps de bataille étoit ſous les ordres de l'amiral Anglois ; cette armée parut à la hauteur des ſables d'Olonne le Jeudi 28 Septembre & le lendemain, elle mouilla vis-à-vis Saint Martin de Rhé : elle en partit le Samedi après midi, & alla jetter l'ancre à Che-de-bois.

Le Dimanche les deux armées navales ſe trouverent en préſence, à la diſtance d'une lieue ; celle du Roi s'étendoit le long de la côte de Che-de-bois & vers la digue ; celle des Anglois, formant un grand croiſſant, étoit mouillée au large par le travers des pointes de Coreille & de Che-de-bois. Le ſpectacle fut magnifique ce jour-là : on chercha de part & d'autre à faire montre de ſes forces, & l'on étala l'appareil que l'on crut le plus capable d'intimider l'ennemi. Le bruit de l'artillerie & le ſon des inſtrumens rempliſſoient l'air d'un effrayant concert ; mais cela ne ſatisfaiſoit point l'impatience des Rochellois : ils murmuroient de ce que les Anglois laiſſoient échapper le vent & la marée, & de ce qu'ils ne tomboient pas bruſquement ſur la digue pour leur porter des vivres ; la famine les preſſoit cruellement.

La nuit du Dimanche au Lundi les Anglois mirent en mer une douzaine de petards flottans, qui conſiſtoient en des machines de fer blanc remplies de poudre : elles renfermoient un reſſort qui ſe débandoit en touchant quelque choſe de ſolide, & mettoit le feu à l'artifice ; un de ces petards, qui étoit deſtiné a brûler les vaiſſeaux du Roi, s'étant débandé en touchant un vaiſſeau, ne lui fit point d'autre mal que de lui jetter de l'eau : on prit les

autres avant qu'ils puſſent faire leur effet. Toute la journée du Lundi ſe paſſa dans l'inaction à cauſe du calme qui regna, & d'un vent de Nord-eſt tout contraire qui ſouffloit légérement; le Mardi fut le jour déciſif; l'armée Angloiſe mit à la voile par un vent d'Eſt-ſud-eſt: elle s'étendit vers l'iſle d'Aix, pour aller prendre le vent, & alla donner ſa bordée aux vaiſſeaux du Roi, qui s'étoient éloignés les uns des autres pour avoir le jeu plus libre, & pour ſe mieux garantir du feu. Les François ne tarderent pas à mettre en mouvement toute l'artillerie; on tira quatre mille coups de canon, quelques-uns diſent cinq mille; les Anglois contents de cette canonnade n'oſerent aborder nos vaiſſeaux; ils avoient l'avantage du vent, & les François celui de la valeur; les Anglois eurent dans cette action un vaiſſeau de cinquante piéces de canon déſemparé, & perdirent un brûlot & deux barques. DES FRANÇOIS.

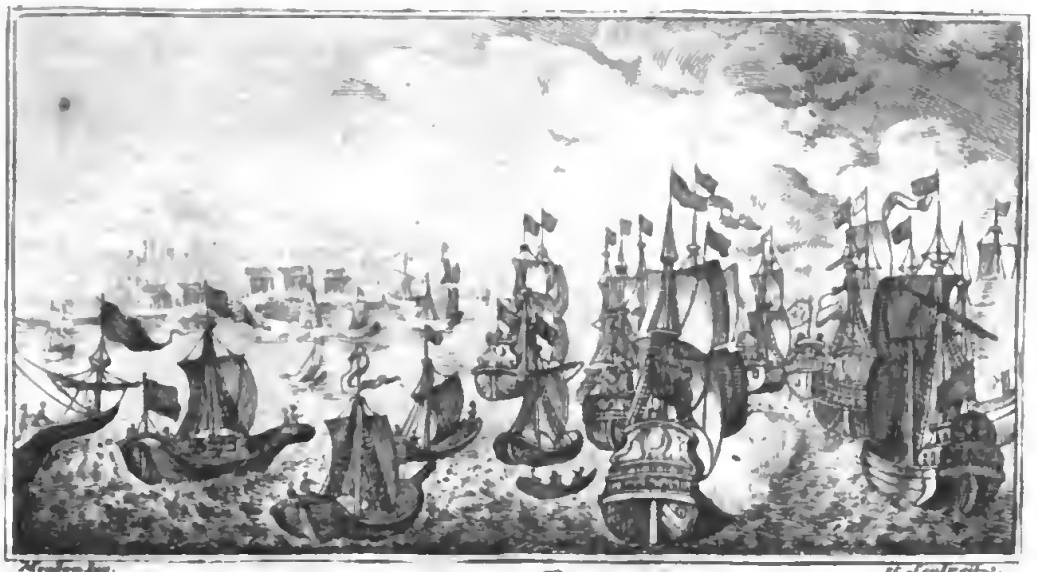
Le Mercredi vers les ſept heures du matin, le vent fraichiſſant à l'Eſt-ſud-eſt, l'armée Angloiſe mit à la voile & recommença à tirer, mais avec moins de vivacité que la veille, & de plus loin. Les Anglois après avoir fait joüer leur artillerie pendant quatre heures, conduiſirent contre les vaiſſeaux du Roi neuf brûlots, ſuivis par des vaiſſeaux de guerre; mais ces brûlots furent détournés par des barques Françoiſes qui les accrocherent; depuis le Mercredi juſqu'au Dimanche l'armée Angloiſe reſta dans l'inaction, elle fut obligée de chercher un abri contre le gros tems; pendant tout le reſte du mois, elle ne fit pas un ſeul mouvement utile aux Rochellois; dans le tems des vents contraires & du mort d'eau, elle n'agiſſoit point, & lorſque les vents & les marées étoient favorables, elle faiſoit des diſpoſitions de combat, mais ſans ſuite & ſans effet

Les Rochellois déconcertés par la proximité d'un ſecours inutile, comprirent bien qu'il n'y avoit plus de reſſource pour eux que dans la bonté du Roi, ils implorerent encore ſa miſéricorde, & lui ouvrirent leurs portes; quoiqu'ils ne ſe ſoumiſſent que parce qu'ils ne pouvoient plus réſiſter: ils reſſentirent cependant des effets de la clémence du Roi, auſ-

DES FRANÇOIS.

quels ils ne devoient pas s'attendre. L'armée navale des Anglois n'eut alors d'autre parti à prendre que de s'en retourner avec le chagrin & la confuſion de voir que cette troiſiéme expédition n'avoit pas mieux réuſſi que les précédentes : il ſembloit, dit un auteur Anglois, que cette armée navale n'eût quitté ſes ports que pour être témoin de la reddition de la Rochelle. Le Roi y fit ſon entrée le premier Novembre, & on conſacra la mémoire de tout ce que ce Monarque avoit fait pendant le ſiége de cette ville, par l'inſcription ſuivante.

Fuſis terrâ marique Anglis,
Victâ ſubditorum Rebellantium pervicaciâ,
Vero veri dei cultu reſtituto,
Oceano compedibus vincto,
Rupellâ in deditionem acceptâ,
Dubium majori clementiâ an fortitudinis exemplo,
Regibus ac ptincipibus fruſtrà conjurantibus,
Victor exercitus,
D. O. M. & Lud. XIII. Galliarum Navarræque Regi,
Illuſtriſſimo, Pio, Juſto, triumphatore,
Hoc mouimentum ſacravit
Principi decus, hoſtibus terror, poſteris exemplum.



Marine Secours sous LOUIS XIIII. Par l'Armée navale françoise Commandée par M. de Tourville.

HISTOIRE GENERALE DE LA MARINE.

LIVRE XXIX.

De la Marine des François sous le regne de Louis XIV.

DES FRANÇOIS.

ON va voir la marine de France ſur un pied bien différent de celui ſur lequel elle avoit été juſques-là. Depuis le regne de Henri II. les guerres civiles dont la France avoit preſque toujours été agitée, avoient fait négliger cette partie importante du Gouvernement. Henri IV. étant enfin devenu poſſeſſeur paiſible de ſon royaume; ce grand Prince, que ſa propre expérience éclairoit ſur l'utilité du conſeil que Côme de Medicis grand duc de Toſcane, le plus ſage politique de ſon tems, ne ceſſoit de lui donner,

DES FRANÇOIS.

avoit travaillé à ſe procurer des forces ſur la mer, mais il ne vécut pas aſſez de tems pour porter les choſes de ce côté-là au point qu'il ſe l'étoit propoſé. Il eut pour Succeſſeur un Roi en bas âge : le tems d'une minorité étoit peu propre à l'exécution d'un pareil deſſein ; la marine ne fit que languir juſqu'au miniſtère du cardinal de Richelieu. Ce grand Miniſtre connoiſſoit trop bien les véritables intérêts de la France, pour ne point tourner ſes vûes de ce coté-là. La marine qu'il rétablit mit Louis XIII. en état de réduire des rebelles qui étoient appuyés de toutes les forces de l'Angleterre, & répandit par-là un grand luſtre ſur la fin du regne de ce Prince.

Ce nouvel éclat ne dura pas long-tems : l'inconvénient qui avoit réſulté de la mort de Henri le grand, par rapport à la marine renaiſſante, ſe trouva encore après la mort de Louis XIII. il devint même beaucoup plus conſidérable. Ce Roi laiſſa pour ſucceſſeur un fils en plus bas âge encore que lui-même ne s'étoit trouvé lorſqu'il étoit parvenu à la couronne : une minorité pendant laquelle l'Etat fut déchiré par la fureur des guerres civiles, ne devoit pas être favorable à la marine ; elle ne manqua pas de s'en reſſentir ; mais les troubles domeſtiques ayant été appaiſés, tout étant devenu tranquille dans le Royaume, Louis XIV. employa pour le gouverner les grands talens qu'il avoit reçus de la providence. Ce Prince ne manqua pas de faire entrer la marine dans le plan qu'il ſe forma pour le gouvernement ; il la porta à un point de ſplendeur où elle n'avoit jamais été. La France ſe vit par les ſoins de ce grand Monarque en état de prendre ſur les Puiſſances maritimes la même ſupériorité qu'elle avoit ſur ſes autres ennemis. Des batailles gagnées ſur mer contre les Eſpagnols & les Hollandois réunis, des victoires remportées ſur les flottes d'Angleterre & de Hollande combinées, le commerce de ces ennemis de la France troublé partout : tels furent les brillans ſuccès de la marine ; Louis XIV. leur fut redevable en partie de la gloire qui rendra ſon regne à jamais mémorable.

Digitized by Google

DES FRANÇOIS.

La premiere expédition que firent les François ſous le regne de Louis XIV. eſt de l'année 1643. La France étoit depuis pluſieurs années en guerre avec l'Eſpagne ; l'objet de cette guerre de la part de la France étoit de diminuer la puiſſance exceſſive de la maiſon d'Autriche, dont les deux branches aſſiſes l'une ſur le thrône impérial & l'autre ſur celui d'Eſpagne, menaçoient l'Europe entiere, & ne trouvoient que la France en état de leur réſiſter : la révolte des Hollandois en fourniſſoit une occaſion favorable ; les Provinces Unies parvenant à ſe ſouſtraire à la domination d'Eſpagne, elle devoit être conſidérablement affoiblie. La France qui d'ailleurs avoit reçu de cette couronne des mécontentemens particuliers, ſe déclara ouvertement pour les Hollandois. An. J.C. 1643.

La mort de Louis XIII. ne cauſa aucun changement par rapport à cette guerre avec l'Eſpagne ; on la continua comme auparavant, & tandis que le duc d'Enghien battoit les Eſpagnols à Rocroy ; le duc de Brezé amiral de France, beau-frere de ce Prince, remportoit ſur eux les mêmes avantages ſur la mer. Il commandoit l'armée navale de France dans la Méditerranée ; elle étoit compoſée de vingt vaiſſeaux de guerre, de deux frégates & de deux brûlots. Les Eſpagnols outre les navires qu'ils tenoient dans leurs ports, avoient à la rade de Gibraltar cinq galions, ſix vaiſſeaux d'Oſtende & quatorze de Dunkerque ; le duc de Brezé les alla chercher juſques ſur leurs côtes & les attaqua le 9 du mois d'Août, il les battit après un combat de quelques heures, & s'empara de ſix de leurs vaiſſeaux près de Barcelone, mais le vent devenu contraire l'obligea de faire voile vers le Cap de Gate & d'y mouiller.

Ce combat fut ſuivi d'un ſecond qu'il leur donna à la hauteur de Cartagène le 3 Septembre ſuivant. Les Eſpagnols avoient l'avantage du nombre ſur lui : il ne laiſſa pas de les attaquer, & les défit après un combat ſoutenu avec opiniâtreté de part & d'autre ; le vice amiral fut pris à l'abordage, un galion Eſpagnol, l'amiral de Naples, & un des plus forts

LES FRANÇOIS. vaiſſeaux de Dunkerque furent brûlés ; on en prit quelques autres, & le reſte de la flotte ennemie après avoir perdu plus de quinze cens hommes, ſe ſauva en déſordre à la faveur de la nuit dans le port de Cartagène, où cinq vaiſſeaux Dunkerquois fort maltraités coulerent à fond. On frappa à cette occaſion une médaille ; on y voit au milieu d'une couronne roſtrale, un trident, une palme & une branche de lauriers entrelaſſés : la ville de Cartagène & la flotte victorieuſe paroiſſent dans l'éloignement. La légende *Omen imperii maritimi*, ſignifie, préſage de l'empire de la mer ; l'exergue, *Hiſpanis victis ad Carthaginem novam.* M. DC. XLIII. Les Eſpagnols défaits près de Cartagène. 1643.

Des commencemens ſi favorables furent comme les prémices de l'illuſtration dans laquelle la marine de France devoit ſe trouver ſous le regne de Louis XIV. les ſuccès furent en effet preſque continuels.

La guerre qui ſubſiſtoit toujours entre les deux branches de la maiſon d'Autriche d'une part, & la France jointe à la Hollande de l'autre, ne fournit point d'événement conſidérable à la marine pendant l'année 1644 & la ſuivante : la flotte d'Eſpagne avoit été trop maltraitée dans les deux combats qu'elle avoit ſoutenus en 1643 contre l'armée navale de France, pour qu'elle pût être ſi-tôt en état de tenir la mer. La flotte Hollandoiſe ſentit quel avantage il en réſultoit pour la cauſe commune, lorſque commandée par l'amiral Tromp elle vint bloquer par mer Gravelines que les François aſſiégeoient. Quelque vigilance qu'apportaſſent les aſſiégeans, Picolomini, général des troupes Eſpagnoles, avoit toujours trouvé le ſecret de faire entrer dans la ville des ſecours qui en retardoient la priſe ; mais l'arrivée de l'armée navale déconcerta toutes ſes meſures : aucun vaiſſeau ennemi ne ſe préſenta pour forcer le paſſage. L'Amiral Hollandois contribua ainſi ſans coup férir à la priſe d'une ville importante.

Il ne tint pas au duc de Brezé qu'une eſcadre de France qu'il commandoit d'un autre côté, n'eût le même avantage.

La

La France avoit en même tems pluſieurs armées ſur pied. Pendant que M. le duc d'Orléans oncle du Roi faiſoit le ſiége de Gravelines, dont on vient de parler, le comte du Pleſſis Praſlin agiſſoit en Catalogne; il avoit entrepris le ſiége de Tarragonne, & avoit inveſti cette place par terre: le duc de Brezé la bloqua par mer avec l'eſcadre qu'il commandoit, & pendant qu'il y reſta, aucun vaiſſeau Eſpagnol ne parut. Les travaux du ſiége étoient fort avancés, les François pouvoient compter ſur un heureux ſuccès, lorſqu'ils furent contraints d'abandonner leur entrepriſe à la priere des Catalans, afin d'aller au devant de l'armée Eſpagnole qui s'avançoit, & de préférer la conſervation du pays à de nouvelles conquêtes; le duc de Brezé ramena ſon eſcadre dans les ports de France, ſans rencontrer d'ennemis; les Eſpagnols n'oſoient paroître en mer.

DES FRANÇOIS. An J.C. 1645.

L'année ſuivante une eſcadre de France revint encore en Catalogne; le commandement de l'armée de terre avoit été donné au comte d'Harcourt, avec le titre de vice-roi de cette province: il avoit ſous ſes ordres le comte du Pleſſis-Praſlin, le même qui l'année précédente commandoit le ſiége de Tarragonne. Ce brave officier étoit chargé de faire celui de Roſe: l'eſcadre fut employée à bloquer cette ville par mer, & n'eut aucun ennemi à combattre. Quoique la garniſon fût de trois mille hommes d'infanterie & de trois cens chevaux, le ſiége fut pouſſé avec tant de vigueur, qu'après trente jours de tranchée la ville ayant été ouverte de pluſieurs côtés, le Gouverneur fut obligé de demander à capituler.

An. J.C. 1646.

La France éprouvoit ainſi les avantages de ſa marine: elle eut encore occaſion dans le courant de la campagne de 1646, de ſentir de quelle utilité étoient pour la réuſſite des ſiéges les vaiſſeaux qu'elle entretenoit.

Le duc d'Orléans commandoit toujours en Flandre, il avoit formé le projet de reprendre Mardik, dont les ennemis s'étoient emparés ſur la fin de la campagne derniere; ce Prince ſentoit de quelle conſéquence il étoit de fermer l'entrée aux ſecours que cette place pouvoit rece-

DES FRANÇOIS. AN. J. C. 1646.

voir du côté de la mer ; il envoya en Hollande pour ſolliciter l'amiral Tromp de venir la bloquer avec quelques vaiſſeaux. Les Hollandois ne venant point auſſi promptement qu'il l'auroit ſouhaité, il ne laiſſa pas de commencer le ſiége ; mais avec quelque vigueur qu'on le pouſſât, on n'avançoit point ; la garniſon qui avoit la communication libre au dehors par le côté de la mer, étoit tous les jours renouvellée par Dunkerque, en ſorte que ſi l'on n'avoit point cherché à remédier à cet inconvénient, on auroit couru riſque de perdre bien du tems inutilement devant cette place.

L'armée navale de France étoit occupée à une autre expédition dont je vais parler dans un moment ; mais dans ce tems, le fléau des guerres civiles, époque malheureuſe de la minorité de Louis XIV. n'ayant point encore commencé à déchirer l'Etat, le gouvernement qui étoit encore en quelque maniere animé de l'eſprit du cardinal de Richelieu dont Mazarin ſuivoit les vûes en tout, avoit du côté de la marine des reſſources abondantes, & qui étoient toujours prêtes. On fit venir de Normandie une quantité de petits navires, que l'on appelle des Heus ; l'on y joignit cinq vaiſſeaux que fournirent les Hollandois, & l'on boucha ſi bien le canal, que rien ne pouvoit plus entrer dans la ville. Les aſſiégeans ſentirent bien-tôt les avantages d'une précaution ſi néceſſaire, ils virent le ſiége avancer conſidérablement : leurs batteries commandées par le comte de Coſſé, par M. de Chouppes du côté de l'attaque du duc d'Orléans, & par M. du Bourdet lieutenant d'artillerie à celle du duc d'Enguien, démonterent celles de de la ville ; le Gouverneur demanda à capituler le 29 du mois d'Aout, on l'obligea à ne point ſervir de ſix ſemaines, & ſa garniſon forte de deux mille cinq cens hommes, demeura priſonniere de guerre.

La réuſſite de ce ſiége, ne fut pas le ſeul événement de cette campagne par lequel la marine ſe ſignala ; l'Italie fut témoin de ſes opérations. Voici à quelle occaſion.

Juſques-là le fort de la guerre avoit été porté en Allema-

gne & en Flandre, mais dans cette province principalement : les François avoient auſſi fait quelques tentatives ſur les Etats appartenans en Italie à la maiſon d'Autriche : mais ils n'avoient agi que mollement de ce côté-là ; leurs exploits, ſous le commandement du prince Thomas de Savoye, s'étoient réduits à prendre quelques places peu importantes dans le Milanez. Le cardinal Mazarin fit agréer au conſeil de faire de ce côté-là des efforts plus grands que ceux que l'on avoit faits juſqu'alors. On croit qu'il ne ſuivit en cela que l'envie qu'il avoit de ſe venger du Pape, le Saint Pere lui ayant refuſé un chapeau de cardinal qu'il avoit demandé pour ſon frere ; & que Mazarin avoit cherché à faire d'une querelle particuliere une querelle d'Etat. FFS FRANÇOIS. An. J.C. 1646.

Il avoit déja commencé à faire éclater les diſpoſitions dans leſquelles il étoit envers la cour de Rome à l'occaſion du différend ſurvenu entre les Barberins. Antoine & François Barberin cardinaux, & leur frere Thadée préfet de Rome, avoient eu beaucoup de part au gouvernement de l'Etat Eccléſiaſtique ſous le pontificat de leur oncle Urbain VIII. Innocent X. rechercha leur adminiſtration, & voulut les obliger à rendre compte. Les Barberins craignant les ſuites de cette affaire, implorerent la protection de la France. Les circonſtances étoient favorables, & ils ne l'ignoroient pas ; ils paſſerent dans le Royaume : Mazarin les fit recevoir avec des marques d'honneur & des témoignages de bienveillance, qu'ils ne durent qu'à ſes reſſentimens particuliers.

Le rétabliſſement des Barberins & l'envie de les attacher par-là au ſervice de la France, fut donc le prétexte dont il couvrit les raiſons qui lui faiſoient entreprendre l'armement qu'il deſtinoit contre l'Italie : il y joignit celui de preſſer les Eſpagnols, en leur enlevant les places qu'ils avoient ſur les côtes de la Toſcane ; mais ſon ſeul objet étoit d'intimider le Pape en lui faiſant voir de près des troupes qui ſembloient menacer l'Etat Eccléſiaſtique, & d'eſſayer d'obtenir de lui par cette voie ce que juſques-là il lui avoit demandé inutilement.

DES FRANÇOIS.

Au.J.C.1646

On ſe propoſa de commencer par le ſiége d'Orbitello : on avoit beſoin, pour cette expédition, d'une armée de terre & d'une de mer. Le Prince Thomas fut mis à la tête de la premiere, & le commandement de la flotte qu'on équippa dans les ports de Provence fut donné au duc de Brézé. Il y avoit long-tems que la France n'en avoit eu une auſſi nombreuſe : elle étoit compoſée de dix galères, de trente-cinq vaiſſeaux & de ſoixante-dix tartannes ; elle mit à la voile au commencement de Mai, parcourut les côtes d'Italie portant la terreur par-tout. Avant de pouvoir faire les approches d'Orbitello, il falloit s'emparer de pluſieurs forts qui en étoient comme les dehors ; Télamone ſe rendit ſans faire de réſiſtance ; la garniſon du fort de Saint Etienne voulut ſe défendre, mais le Gouverneur ayant été tué à la premiere attaque, elle ſe rendit ; le fort des Salines ne tint pas davantage. On ſe préſenta enſuite devant Orbitelle, que l'on aſſiégea par terre & par mer ; mais avant que la flotte vînt bloquer la ville, elle étoit entrée dans le port de Civita-Vecchia, où, ſans en avoir demandé la permiſſion au Pape, elle fit tous les rafraîchiſſemens qu'elle voulut : elle n'en ſortit que pour aller concourir au ſiége.

Les efforts les plus conſidérables que firent les Eſpagnols pour ſecourir la place, furent du côté de la mer ; ils avoient armé, mais lentement à leur ordinaire ; les travaux avoient été pouſſés avec tant de ſuccès, que la ville étoit près d'être réduite, lorſque l'armée navale d'Eſpagne commandée par le marquis de Pimentel, parut enfin dans le deſſein de la ſecourir ; elle étoit compoſée de trente-une galères, de vingt-cinq grands galions & de quelques brûlots, mais elle étoit fort mal armée. Celle de France, inférieure de beaucoup en nombre de vaiſſeaux, mais bien mieux équippée, n'héſita pas à l'attaquer ; le combat dura trois heures, pendant leſquelles les François eurent toujours l'avantage ſur les ennemis. Ceux-ci fort maltraités touchoient au moment d'une défaite totale, lorſque le malheur arrivé au duc de Brézé fut pour eux une occaſion de ſalut. Ce Seigneur voyant la victoire aſſurée, pourſuivoit les ennemis avec une

ardeur héroïque : il excitoit par ſon exemple les François à achever la déroute des vaiſſeaux Eſpagnols, mais il ne joüit point de ſon triomphe ; il eut la tête emportée d'un boulet de canon. La mort de l'Amiral rallentit l'ardeur des François, ils ne profiterent pas des avantages qu'ils avoient eu juſqu'alors. Ayant donné le tems aux ennemis de ſe reconnoître, ils virent échapper une victoire dont ils avoient eu lieu d'abord de ſe tenir aſſurés. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1646.

Ce ne fut pas-là le ſeul malheureux effet que produiſit la mort du duc de Brézé ; le comte d'Ognon vice-amiral, auquel en cette qualité le commandement de l'armée appartenoit, ne jugea pas à propos de continuer à tenir la mer, il ramena la flotte dans les ports de la Provence. Son départ laiſſant Orbitello libre du côté de la mer, & les ennemis ſe trouvant les maîtres d'y faire entrer ce qu'ils vouloient, il n'étoit plus poſſible que le ſiége réuſſît ; le duc d'Arcos, vice-roi de Naples, y envoya des ſecours conſidérables ; dans le même tems le Marquis de Torre-Caſo qui commandoit les troupes Eſpagnoles en Italie, attaqua les lignes des François, & le fit ſi vivement, que le prince Thomas eut beſoin, pour ſe défendre, de dégarnir ſes tranchées. Alors Don Carlo-della Gatta, gouverneur de la place, profitant d'une circonſtance ſi favorable, fit une ſortie de toute ſa garniſon, brûla les faſcines, combla les travaux, & mit le prince Thomas dans la néceſſité de ſe retirer.

Si l'Eſpagne triompha dans cette occaſion, le Pape ne vit pas avec moins de plaiſir échouer une entrepriſe, dont le but n'étoit que de lui faire de la peine ; mais ſa joie ne fut pas de longue durée. Mazarin ajouta à ſes anciens reſſentimens celui qu'il eut du mauvais ſuccès de cette expédition ; il en concerta une autre, pour la réuſſite de laquelle il prit de ſi juſtes meſures, qu'à la fin il parvint au but qu'il s'étoit propoſé.

Ce fut dans la marine qu'il crut trouver les reſſources les plus ſûres : il fit réſoudre dans le Conſeil un ſecond armement contre l'Italie : on arrêta que l'on feroit le ſiége de Piombino & de Porto-Longone. Cette nouvelle en-

DES FRANÇOIS.

An.J.C.1647.

treprise en menaçant l'Espagne attaquoit le Pape encore plus directement que la premiere ; car, quoique ces deux places fussent de la domination de l'Espagne qui y avoit ses garnisons, Porto-Longone & toutes les dépendances appartenoient, quant au domaine utile, au prince Ludovico qui avoit épousé une niéce d'Innocent X. Comme le cardinal Mazarin avoit cette expédition fort à cœur, tout fut bien-tôt prêt. Le prince Thomas avoit eu jusqu'alors le commandement des troupes en Italie, il lui fut ôté ; le maréchal du Plessis-Praslin fut mis à la tête de l'armée qui étoit destinée à agir par terre, & le maréchal de la Meilleraye eut le commandement de la flotte.

Ces deux Généraux firent voile le dix-sept Septembre avec vingt-neuf vaisseaux François & sept Portugais. Piombino pouvoit empêcher l'exécution du dessein qu'ils avoient sur Porto-Longone ; ils commencerent par attaquer cette place, & s'en rendirent maîtres en deux jours : cette conquête leur fut d'autant plus avantageuse, qu'ils y trouverent une grande quantité de munitions. Porto-Longone fut plus difficile à réduire : la place étoit en meilleur état, & défendue par une garnison plus nombreuse : elle tint vingt jours de tranchée ouverte pendant lesquels les assiégés témoignerent beaucoup de résolution, & firent plusieurs sorties dans lesquelles ils combattirent avec une grande valeur ; voyant cependant qu'ils n'avoient aucune espérance de secours, ils demanderent à capituler le 29 Octobre, & sortirent le 30 au nombre de six cens hommes, avec tous les honneurs de la guerre ; mais tout l'artillerie qui consistoit en trente-six piéces de canon, demeura dans la place, on la trouva d'ailleurs fournie de toutes sortes de munitions. Le Maréchal de la Meilleraye avoit sous ses ordres à ce siége le Marquis de Montpezat & M. de Faber maréchaux de camp, Messieurs Ciron, Canet & de Saye maréchaux de bataille. Le baron de Canillac y fut mis pour y commander avec le régiment d'Auvergne & un régiment Suisse.

Ce succès qui réparoit les malheurs de la premiere expédition, fit triompher Mazarin à son tour ; mais outre la réputation que les armes Françoises acquirent en cette oc-

caſion, & l'avantage qui réſultoit pour la France d'avoir enlevé à l'Eſpagne une de ſes meilleures places, & dont la perte ôtoit à celle-ci la communication entre les divers Etats qu'elle poſſédoit en Italie; ce qu'il y eut d'intéreſſant pour la marine dans cet heureux événement, fut que la France acquéroit un port capable de recevoir ſes flottes, qui par ce moyen pourroient tenir les mers pendant plus long-tems, & même hyverner en Italie & traverſer le commerce des ennemis. An. J. C. 1647.

Le Pape avoit fait ce qu'il avoit pu pour empêcher que la France ne fît cette conquête; la crainte qu'il avoit conçue du nouvel armement de cette Couronne, & l'envie de conſerver à ſon neveu les places que l'on ſe propoſoit d'attaquer, l'avoient déterminé à faire ce que juſques-là il avoit ſi opiniâtrement refuſé aux prieres de la France; il offroit de pardonner aux Barberins; mais Mazarin qui ſe voyoit ſûr de la réuſſite de ſon entrepriſe, laiſſa faire les deux maréchaux de France; il en fut quitte pour faire dire au Pape qu'il n'avoit pas eu aſſez de tems pour révoquer les ordres. Le Saint Pere qui voyoit que la France étoit triomphante, & qu'il n'étoit point en état de s'oppoſer à ſes progrès, fut obligé de recevoir cette excuſe: l'accommodement des Barberins n'en fut pas moins conclu; ſa Sainteté conſentit de leur pardonner, à condition qu'ils ſe rendroient à Avignon, d'où ils lui écriroient une Lettre reſpectueuſe, dans laquelle ils déclareroient qu'ils étoient prêts de ſe ſoumettre à tout ce qu'il lui plairoit d'ordonner à leur ſujet. A l'égard du chapeau de cardinal pour le frere de Mazarin, il n'en fut point parlé; le Pape l'éleva cependant à cette dignité peu de tems après. Mazarin dut être fort content dans cette occaſion, il avoit obligé la cour de Rome à faire ce qu'il avoit voulu, & avoit remporté pluſieurs avantages ſur les ennemis de la France. La marine lui fournit encore l'année ſuivante les moyens d'entamer ces mêmes ennemis: la victoire que l'armée navale de France remporta vers les côtes du royaume de Naples, ſur celle d'Eſpagne, auroit pû avoir des ſuites conſidérables, ſi le Cardinal ſe fût mis en devoir d'en profiter; il n'étoit queſtion que de fournir des ſecours au An. J. C. 1648.

DES FRANÇOIS. AN. J. C. 1647.

duc de Guiſe qui s'étoit mis à la tête des révoltés de Naples, & avoit entrepris d'enlever ce Royaume aux Eſpagnols.

Les Napolitains murmuroient depuis long-tems contre les impots exceſſifs dont la cour d'Eſpagne les chargeoit: leurs plaintes mépriſées ne les mettoient pas dans des diſpoſitions favorables aux Eſpagnols; le mécontentement éclata; le refus de payer les nouvelles taxes fut ſuivi des plus grands excès de la part des Napolitains; ils pillerent le bureau des Gabelles, & y mirent le feu; on n'entendoit partout que des cris de *vive le Roi*, *au diable le mauvais Gouvernement*. Les rébelles ne s'en tinrent pas-là, ils mirent à leur tête un vendeur de poiſſon nommé Thomas Anielo, que l'on appelloit communément par corruption Mazaniello. Le premier uſage que ce miſérable fit de ſon pouvoir, fut de ſe défaire de tous ceux dont il ſe défioit: il ne mit aucunes bornes à ſa fureur: pendant ſept jours il ne fut queſtion dans Naples que de meurtres & d'incendies.

Le duc d'Arcos, vice-roi, que les ſéditieux regardoient comme l'auteur des impôts dont ils ſe plaignoient, avoit trouvé moyen de ſe ſauver; il crut qu'il lui ſuffiſoit de gagner du tems, & qu'avec les ſecours que l'Eſpagne ne manqueroit pas de lui envoyer, il ſe trouveroit en état d'appaiſer la rébellion; il chercha à perſuader au peuple qu'il étoit dans la diſpoſition de tout appaiſer par la douceur. Les rébelles dreſſerent eux-mêmes le traité de paix, ils le remplirent de tous les articles qu'ils voulurent; le duc d'Arcos accorda tout; il promit de le faire approuver par le roi d'Eſpagne, & d'en rapporter la ratification.

Avant d'en venir aux moyens extrêmes qu'il s'étoit bien promis d'employer, il voulut eſſayer s'il ne viendroit point à bout de diſperſer les rébelles en leur ôtant leur chef. La circonſtance étoit d'autant plus favorable, que Mazaniello, enivré de l'orgeuil qu'avoit fait naître en lui le changement de ſon état, faiſoit tous les jours mille extravagances qui lui avoient attiré le mépris public. Le duc d'Arcos le

fit

fit donc aſſaſſiner ; mais ſa mort ne produiſit point l'effet que le vice-roi s'en étoit promis : le peuple toujours animé contre la domination Eſpagnole, ſongea à choiſir un autre chef ; il en chercha un qui par ſon autorité & par ſa naiſſance fût plus capable que le dernier de le ſoutenir ; ſon choix tomba ſur Don François de Toralto à qui il donna le commandement des troupes. Toralto ne conſerva pas longtems cet emploi. A la premiere nouvelle de la révolte de Naples, le roi d'Eſpagne avoit fait équiper une flotte le plus promptement qu'il avoit été poſſible ; il y fit embarquer une armée aſſez conſidérable dont il donna le commandement à ſon fils naturel Don Juan d'Autriche. Ces troupes vinrent débarquer dans le royaume de Naples & entrerent dans la capitale. Les Napolitains eurent d'abord l'avantage & repouſſerent les Eſpagnols ; mais ceux-ci ayant pris le parti de bloquer la ville & empêchant que les vivres n'y entraſſent, les habitans n'avoient d'autre moyen de ſe dégager que de livrer un ſecond combat & de chercher à ſe faire jour l'épée à la main : ils ne voulurent point ſe laiſſer conduire par le nouveau chef qu'ils s'étoient choiſi, ils avoient conçu des ſoupçons ſur ſa fidélité ; ils le maſſacrerent, & mirent à ſa place un armurier nommé Genare ; mais dans la circonſtance où ils étoient, quelle reſſource pouvoient-ils trouver dans un Général qui n'avoit aucune expérience ?

Ils crurent donc ne pas pouvoir mieux faire que de s'adreſſer au duc de Guiſe. Ce Seigneur étoit pour lors à Rome : la paſſion qu'il avoit pour Mademoiſelle de Pons l'y avoit conduit pour y pourſuivre la diſſolution du mariage qu'il avoit contracté avec la comteſſe de Boſſu. Il n'avoit pas peu contribué à entretenir le feu de la rébellion ; il avoit fait propoſer aux ſéditieux de ſe mettre à leur tête, & leur avoit fait eſpérer le ſecours de la France en leur faiſant entendre que cette puiſſance, trouvant de l'avantage à démembrer leur royaume de la monarchie Eſpagnole, ne manqueroit pas de les appuyer. Il s'étoit en effet adreſſé à la Cour, & le cardinal Mazarin lui avoit promis de le ſecourir : il vouloit attendre que ce ſecours fût venu avant

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1647.

de ſe rendre à Naples ; mais les Napolitains le ſollicite-rent ſi vivement, qu'il fut obligé de hâter ſon départ ; il arriva dans une felouque, malgré la flotte Eſpagnole qui tenoit la mer ; il ſignala ſon arrivée par une action de vigueur dont les Napolitains ſentirent bientôt l'utilité : quoiqu'il n'eût d'autres troupes que la bourgeoiſie, il força la nobleſſe qui tenoit pour les Eſpagnols d'abandonner une partie des poſtes qu'elle occupoit à la campagne, & par le moyen deſquels elle coupoit les vivres aux habitans ; par-là il ramena l'abondance dans la ville.

De ſi heureux commencemens faiſoient eſpérer au duc de Guiſe que le ſuccès ſeroit complet lorſqu'il auroit reçu le ſecours que la France, lui avoit promis : ce ſecours arriva enfin ; la flotte de France, après s'être fait attendre pendant long-tems, parut dans les derniers jours du mois de Décembre de l'année 1647 ; le duc de Richelieu la commandoit. Elle chercha celle d'Eſpagne & la rencontra bientôt. Le combat s'engagea le 22 Décembre près de Caſtella-Mare, il dura ſix heures, & fut fort déſavantageux aux Eſpagnols, ils y perdirent trois gros navires qui furent coulés à fond ou brûlés, & on leur enleva deux vaiſſeaux marchands chargés de bled : ils eurent quatre cens hommes de tués, le duc de Richelieu n'en eut que cent cinquante ; leur défaite auroit été plus complette, ſi la nuit n'étoit ſurvenue, & ſi une tempête qui s'éleva ſur la fin du combat, n'eût ſéparé les vaiſſeaux.

Une victoire pareille ſembloit devoir être déciſive, elle ne produiſit cependant aucun effet ; les François avoient la mer libre, ils étoient les maîtres de débarquer les troupes & les munitions ; mais le duc de Richelieu avoit des ordres précis de Mazarin de ne ſe joindre au duc de Guiſe qu'après qu'ils ſeroient convenus enſemble d'un point ſur lequel les vûes de la cour de France & celles de ce Seigneur étoient difficiles à concilier. Le duc de Guiſe travailloit pour lui-même & n'avoit d'autre objet que ſon intérêt particulier ; Mazarin vouloit au contraire qu'il n'agît que pour la cour de France & qu'il promît de remettre l'état de Naples au Roi ; après qu'il en auroit chaſſé les Eſpa-

gnols. Le duc de Guiſe n'ayant point accepté ces conditions, il ne tira aucun ſecours de Richelieu ; la flotte revint en France ; il ſe ſoutint pendant quelque tems avec les ſeules forces que les Napolitains lui fournirent : & les choſes tournerent d'abord ſi avantageuſement pour lui, qu'il pouvoit ſe promettre de réuſſir ; mais les affaires changerent tout d'un coup de face par la trahiſon d'un Officier auquel il avoit confié la garde de la porte d'Albe ; elle fut livrée aux Eſpagnols, ils entrerent dans la ville, & le duc de Guiſe fut fait priſonnier. DES FRANÇOIS An. J. C. 1747.

Les Eſpagnols durent ſe trouver fort heureux d'avoir terminé ſi avantageuſement une affaire qui pouvoit avoir de fâcheuſes ſuites : ils ne durent ce ſuccès qu'à l'entêtement du cardinal Mazarin, qui en s'obſtinant mal-à-propos à vouloir que le Roi profitât de leurs dépouilles, ne voulut point faire attention qu'en quelques mains que paſſât le royaume de Naples, c'étoit toujours un avantage réel pour la France que les Eſpagnols n'en fuſſent plus les maîtres ; leur puiſſance ſe trouvant par-là conſidérablement affoiblie, ils ſeroient devenus des ennemis moins redoutables, & on les auroit trouvés beaucoup moins difficile dans les négociations de la paix dont on traitoit pour lors. Mazarin lui-même y auroit trouvé un avantage particulier. Un événement auſſi conſidérable auroit donné un grand luſtre à ſon miniſtère. Le ſeul fruit que la France recueillit de l'armement conſidérable qu'elle fit dans cette occaſion, fut la gloire d'avoir fait voir que ſes armées navales étoient en poſſeſſion de battre par-tout les flottes Eſpagnoles.

Mais on vit bien-tôt la marine Françoiſe perdre cette ſplendeur qui la rendoit redoutable. Les troubles inteſtins dont le Royaume fut agité, occaſionnerent cette décadence. Les premieres diviſions avoient éclaté en l'année 1647, avant l'expédition de Naples, dont je viens de rendre compte : elles furent avantageuſes aux Eſpagnols, ils eurent le tems de reſpirer. La cour de France, dont l'attention étoit partagée, ne s'appliqua pas à pouſſer ſes conquêtes en Flandre avec autant de rapidité qu'elle auroit pû le faire dans d'autres circonſ

DES FRANÇOIS.

tances ; les ſuites n'en furent cependant point pour lors auſſi funeſtes qu'elles le devinrent depuis ; le gouvernement
An.J.C.1648. ſe trouva en état de donner ſes ſoins à l'armement de la flotte deſtinée à ſeconder le duc de Guiſe, & qui remporta ſur l'armée navale d'Eſpagne la victoire de Caſtella-Mare ; & la paix que la France fit l'année ſuivante avec l'Empereur, laquelle fut conclue par le traité de Weſtphalie ſigné le 24 Octobre 1648, en la mettant en état de tourner toutes ſes forces contre les Eſpagnols, ſembloit lui promettre qu'elle alloit mieux que jamais leur faire ſentir l'effet de cette ſupériorité qu'elle avoit toujours eue ſur eux depuis le commencement de la guerre.

Les choſes tournerent cependant tout autrement. Les François mirent eux-mêmes obſtacle à la gloire de leur nation. Les troubles intérieurs recommencerent vers la fin de l'année 1648 : on en vint aux derniers excès ; les Factieux employerent, pour le ſoutien de leur parti, des forces dont l'état avoit beſoin pour ſe défendre contre les ennemis du dehors. Les Eſpagnols qui juſque-là avoient été battus preſque partout, & auſquels on avoit enlevé un grand
An.J.C.1651. nombre de places conſidérables, ne trouvoient pour lors rien qui s'oppoſât à leurs entrepriſes ; ils reprirent beaucoup de villes importantes. Ils avoient eu bien des fois des deſſeins ſur Barcelonne, & n'avoient jamais réuſſi, ils crurent, avec raiſon, les circonſtances favorables : ils l'aſſiégerent en 1651. On ne ſe donna pas le moindre mouvement pour eſſayer de mettre en mer une flotte qui pût attaquer celle avec laquelle les Eſpagnols bloquoient la ville, ce ſecours lui manquant elle fut obligée de ſe rendre.

Il en arriva autant à Dunkerque : cette place étoit extrêmement importante ; le prince de Condé, pour lors duc d'Enghien, l'avoit priſe ſur les Eſpagnols en 1646, & cette conquête n'avoit point été regardée comme un de ſes moindres exploits ; ils ſe crurent en état de la reprendre : les diſſentions domeſtiques de la France le mettoient en état d'entreprendre tout ce qu'ils vouloient : ils en formerent le ſiége. De quelques ſoins que fût occupé d'ailleurs le gou-

Digitized by Google

vernement, cette ville étoit d'une trop grande conſéquence, pour que l'on ne fit pas tout ce qui étoit poſſible pour tâcher de la conſerver. Le duc de Vendôme étoit pour lors amiral de France; cette charge que l'on avoit laiſſé pendant quelque tems vacante après la mort du duc de Brézé, lui avoit été donnée en 1650. Il reçut ordre de mettre en mer tous les vaiſſeaux qu'il pourroit équiper & de faire voile du côté de Dunkerque : mais les choſes n'étoient plus comme elles avoient été quelques années auparavant; la marine ſe reſſentoit des troubles de l'Etat, tout étoit en déſordre; les fonds néceſſaires pour l'entretenir, ou n'étant pas fournis ou étant détournés, la plus grande partie des vaiſſeaux manquoit de vivres & d'équipages; on ne put jamais en raſſembler un aſſez grand nombre pour former une armée capable de tenir tête à celle des ennemis; Dunkerque fut rendu aux Eſpagnols.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1652.

Ces déſordres & les malheurs qui en étoient les ſuites, étoient capables de perdre la France s'ils euſſent continué : le gouvernement trouva heureuſement les moyens de diminuer le feu de la rébellion. Ce commencement de calme fut favorable à la marine. La ville de Bordeaux perſiſtoit dans la révolte; on avoit beſoin d'une flotte pour travailler à la ſoumettre; on fit tous les efforts poſſibles pour en aſſembler une, & l'on y réuſſit; elle ſe trouva compoſée de huit grands navires, trois galères, huit frégates, & de pluſieurs chaloupes & brigantins; le duc de Vendôme qui la commandoit, la conduiſit devant Bordeaux. Les habitans de cette ville n'avoient pas manqué de recourir aux Eſpagnols : ces ennemis de la France trouvoient trop leur compte à entretenir ſes troubles inteſtins, pour ne pas déférer aux ſollicitations des Bordelois; ils avoient promis à ces rébelles qu'ils ne manqueroient pas d'envoyer une armée navale pour les ſecourir; le duc de Vendôme en étoit bien informé; il fit conſtruire deux forts ſur les bords de la Garonne & entra dans ce fleuve avec ſa flotte : par-là il ferma ſi bien le paſſage, que les vaiſſeaux Eſpagnols n'oſerent jamais tenter de le forcer. Les Bordelois ne pouvant eſpérer aucun ſecours virent bien qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre que de ſe ſoumettre, ils implorerent la miſéricorde du Roi.

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1653.

Cette réduction de Bordeaux contribua beaucoup à achever de rétablir le calme dans le royaume : tout fut entierement pacifié dans le courant de l'année 1653. La tranquillité intérieure dont la France commença à joüir la mit bientôt en état de réparer ſes pertes & de faire ſur ſes ennemis des entrepriſes conſidérables : on en fit une cette année ſur le royaume de Naples à laquelle la marine eut part, mais elle ne réuſſit pas.

Nous avons rapporté les progrès de la révolte des Napolitains en 1648, & quel en avoit été le ſuccès : on a vû que le duc de Guiſe avoit été appellé par les rébelles, qu'ils l'avoient mis à leur tête, & que le coup ayant manqué par la faute du cardinal Mazarin qui ne lui donna point le ſecours qu'il lui avoit promis, il avoit été fait priſonnier par les Eſpagnols. Il fut échangé trois ans après & revint en France. Les Napolitains ſupportoient toujours fort impatiemment la domination Eſpagnole : ils ſe ſouleverent une ſeconde fois, & inviterent de nouveau le duc du Guiſe à venir prendre le commandement de leurs troupes. Le miniſtère de France chercha à réparer la faute que l'on avoit faite la premiere fois : on donna au duc de Guiſe une flotte de quarante vaiſſeaux, mais il ne fut pas auſſi heureux dans cette tentative qu'il l'avoit été dans les commencemens de ſa premiere expédition. Il aborda à Caſtella-Mare, & voulut commencer par ſe ſaiſir de cette ville ; le gouverneur refuſa de ſe rendre, il fallut l'aſſiéger dans les formes. Le marquis de Belfonds ſe fit beaucoup d'honneur en cette occaſion : il ſe jetta de ſon vaiſſeau à la mer, aborda le premier, & chargea avec vigueur quelques cavaliers ennemis ; enſuite tout mouillé qu'il étoit, il alla joindre les batteries où il fut bleſſé. Le gouverneur de Caſtella-Mare ne tint pas auſſi long-tems que l'avoit fait appréhender la réſolution qu'il avoit d'abord témoignée : après une attaque fort vive, il capitula. Ce premier avantage ne fut point ſoutenu, le vice-roi de Naples avoit à la premiere allarme raſſemblé tout ce qu'il avoit de troupes : il vint attaquer les François & les défit, M. du Pleſſis-Belliere fut tué dans le combat ; ce fut une grande perte, c'étoit un capitaine accompli & qui avoit

mérité par ſes belles actions les plus grands honneurs de la guerre. Après un déſavantage pareil, il n'étoit plus poſſible de rien entreprendre, on abandonna la conquête que l'on avoit faite, & l'on fit embarquer les troupes pour les reconduire en France. DES FRANÇOIS. An.J.C.1653.

D'autres ſuccès dédommagerent la France de celui qu'elle n'avoit point eu de ce côté-là; la marine y contribua plus qu'on ne devoit s'y attendre après l'échec conſidérable que les malheurs intérieurs de l'état lui avoient cauſé. Le duc de Vendôme commandoit la flotte du Roi dans la Mediterranée: ayant rencontré à la hauteur de Barcelonne l'armée navale d'Eſpagne, il l'attaqua, quoiqu'elle fût ſupérieure à la ſienne, & la battit, après un combat très-vif de quelques heures; le commandeur Paul, Officier général de grande réputation ſur mer, partagea l'honneur de cette action: M. de Foran, capitaine du vaiſſeau Amiral, fut bleſſé, cet officier & M. de Gabaret ſe diſtinguerent beaucoup. An.J.C.1654.

Pendant que le duc de Vendôme remportoit ces avantages ſur les Eſpagnols, le chevalier de Valbelle ne ſoutenoit pas avec moins de gloire contre les Anglois l'honneur de la marine françoiſe. La France n'étoit point en guerre avec eux, elle venoit même de faire avec Cromwel un traité d'alliance; le chevalier de Valbelle ne devoit donc s'attendre à aucune hoſtilité de leur part; il fut cependant attaqué par quatre vaiſſeaux de cette nation, il n'en avoit qu'un de trente piéces de canon; la partie n'étoit pas égale; il trouva cependant des reſſources dans ſon courage & ſe défendit pendant pluſieurs heures avec toute la valeur imaginable. Mais les Anglois avoient par le nombre trop de ſupériorité ſur lui, pour qu'il pût ſe tirer de ce combat avec avantage: les vaiſſeaux ennemis criblerent le ſien de coups de canon, & le deſemparerent de maniere qu'à peine lui reſtoit-il une voile pour manœuvrer: il refuſa néanmoins de ſe rendre, & voyant qu'il étoit près de périr, il alla s'échouer ſur un banc. Une ſi belle défenſe excita, comme elle le devoit, la généroſité du commandant Anglois; il envoya au chevalier de Valbelle une barque pour le ſauver avec ce qui lui reſtoit de monde, & lui permit enſuite de ſe retirer en France.

DES FRANÇOIS I

De pareils officiers attachés à la marine ne pouvoient pas manquer de la rendre célébre : elle n'eut cependant
An.J.C.1655. aucune part à la guerre qui continua encore pendant quelques années contre les Eſpagnols Les conquêtes que la France avoit faites ſur eux ſembloient lui promettre de nouveaux ſuccès : mais ſon objet étoit moins de chercher à abattre entierement ces fiers ennemis que de les obliger à faire une paix ſolide. Les propoſitions en avoient déja été faites bien des fois : on avoit tenu à ce ſujet des conférences dans leſquelles on n'avoit pû rien conclure ; les avantages conſidérables que l'on remporta ſur eux, les amenerent à la fin au point ou on les vouloit, la paix fut con-
An.J.C.1659 clue par le traité des Pyrénées le 7 Novembre 1659, le mariage du Roi avec l'Infante d'Eſpagne en fut le ſceau.

Ce traité étoit l'ouvrage du cardinal Mazarin ; mais ce miniſtre ne joüit pas long-tems de la gloire qu'il s'étoit acquiſe en conduiſant avec beaucoup d'adreſſe des négociations ſi importantes ; il mourut vers le commencement
An.J.C.1661. de l'année 1661, le Roi prit alors les rênes du gouvernement : & par les ſoins que ce Prince donna à la marine, il ſe vit bien-tôt en état d'ajouter à ſes autres triomphes celui de ſe faire craindre des puiſſances maritimes, & de remporter ſur elles des avantages conſidérables.

Ce monarque penſa que pour parvenir à remplir les vûes qu'il avoit de ce côté-là, il falloit commencer par retirer Dunkerque des mains des Anglois : on avoit toujours regardé en France cette place comme fort importante : on en avoit fait la conquête ſur les Eſpagnols en 1646, mais ils avoient profité de nos malheureuſes diſſentions domeſtiques, & l'avoient repriſe ſur nous en 1651. La France la leur avoit enlevée de nouveau ſept années après, mais elle avoit été aidée par les Anglois dans les opérations néceſſaires pour faire cette conquête : & une des conditions du traité qui avoit uni les deux nations, avoit été que la France remettroit Dunkerque aux Anglois auſſitôt qu'elle l'auroit priſe, & qu'en attendant qu'elle fût maîtreſſe de cette place & en état de la leur céder, elle leur remettroit ou Mardik ou Gravelines dès qu'elle

en

en auroit fait la conquête ; cette convention avoit été exécutée : en 1657 on prit ſur les Eſpagnols la ville de Mardik, & on la remit aux Anglois ; il en fut de même de Dunkerque : l'année ſuivante cette ville ayant été priſe, les Anglois en furent mis en poſſeſſion. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1661.

On ne les voyoit qu'avec beaucoup de peine maîtres d'une place ſi importante : elle les mettoit trop à portée d'interrompre notre commerce, & de faire, quand ils le voudroient, des deſcentes ſur nos côtes. Le Roi cherchoit l'occaſion de la retirer de leurs mains ; elle ſe préſenta : ce Prince ne la laiſſa point échapper. C'étoit avec Cromwel qu'avoit été fait le traité en vertu duquel les Anglois poſſédoient Dunkerque ; cet homme ſingulier, dont les proſpérités avoient étonné toute l'Europe, étoit mort, & avoit laiſſé à ſon fils toute la puiſſance qu'il avoit uſurpée ; mais celui-ci, qui n'avoit ni les talens ni les vices de ſon pere, ne put ſe maintenir, il ſe démit de toute l'autorité que lui donnoit le titre de Protecteur. Les circonſtances étoient favorables pour Charles II. il profita des nouvelles brouilleries qui s'éleverent en Angleterre : ſon parti eut l'avantage, & il remonta ſur le thrône dont ſon pere avoit été ſi indignement renverſé. Ce Prince avoit été obligé de faire dans cette occaſion des dépenſes très-conſidérables, & n'en étoit pas moins diſpoſé à tout donner à ſes plaiſirs ; le beſoin d'argent l'engagea à écouter les propoſitions que le roi de France lui fit ſur la ceſſion de Dunkerque ; Charles, moyennant cinq millions qui lui furent donnés, remit à la France non ſeulement cette ville, mais encore Mardik, & généralement tout ce que les Anglois occupoient de poſtes ſur les côtes de Flandre. Le Roi fit auſſi-tôt travailler aux nouveaux ouvrages dont il vouloit fortifier Dunkerque, & il fit creuſer entre la ville & la citadelle un baſſin aſſez large pour contenir à flot trente gros vaiſſeaux de guerre. On peut penſer que ce marché ne fut pas conclu par le roi d'Angleterre de l'avis de ſon Parlement. Les Anglois en murmurerent beaucoup, ils ſentoient toute l'importance de la perte qu'ils avoient faite.

Les Hollandois n'en furent pas plus ſatisfaits, ils avoient

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1661

conclu quelque tems auparavant un traité avec la France; dont l'objet avoit été un renouvellement d'alliance, & une confirmation des anciens traités par rapport à la ſûreté du commerce & de la navigation; les deux Puiſſances avoient fait une ligue défenſive contre ceux qui entreprendroient de les troubler. Les Etats Généraux prétendirent que par l'acquiſition que le Roi venoit de faire de Dunkerque, ce Prince avoit commis une infraction à l'alliance qu'il venoit de renouveller avec eux; ils trouvoient que cette place ouvroit au Roi l'entrée des Pays-Bas. On voyoit bien qu'ils n'étoient animés que par la jalouſie qu'ils avoient de l'accroiſſement de la puiſſance de la France, on ne fit pas beaucoup de cas de leurs plaintes.

L'envie d'aſſûrer le commerce de la France étoit entrée pour beaucoup dans l'empreſſement du Roi pour avoir Dunkerque. Ce Prince ſentit également de quelle conſéquence il étoit de s'oppoſer aux courſes des Algériens & des Tuniſiens. Ces Corſaires s'étoient emparés d'une grande quantité de vaiſſeaux François, & cauſoient tous les jours aux négocians des pertes très-conſidérables. Le Roi ſe propoſa de remédier à cet inconvénient, & de nétoyer les mers de ces Pirates.

Le chevalier d'Hocquincour avoit déja remporté quelques avantages ſur eux, & avoit commencé à leur faire ſentir à quoi ils devoient s'attendre, s'ils obligeoient la France à tourner ſes armes contre eux. D'Hocquincour étoit un jeune chevalier de Malthe, avide de gloire, rempli de courage, que l'envie de ſe ſignaler avoit porté à faire conſtruire avec beaucoup de ſoin à Marſeille une frégate de trente-ſix piéces de canon, avec laquelle il s'étoit propoſé d'aller en courſe contre les Algériens.

Son projet avoit fait du bruit à la Cour : beaucoup de jeune nobleſſe s'empreſſa de ſe joindre au jeune chevalier; de ce nombre fut M. de Tourville, qui devint depuis un ſi habile homme de mer que nous le verrons à la tête des armées navales, & honoré de la dignité de Maréchal de France : ce fut en cette occaſion qu'il fit ſes premieres armes.

Lorſque tout fut prêt, la frégate mit à la voile par un vent largue & des plus favorables, qui continua de même juſqu'au quatriéme jour, que l'on découvrit l'iſle de Malthe, où le chevalier d'Hocquincour relâcha. Pendant le ſéjour qu'il y fit, un Chevalier ancien dans l'Ordre, dont le ſeul emploi avoit toujours été d'aller en courſe contre les Pirates, lui propoſa d'être ſon matelot; il avoit une frégate de vingt-quatre piéces de canon prête à mettre à la voile. D'Hoquincour charmé de l'occaſion qui ſe préſentoit de s'aſſocier avec un homme de cette expérience, ne balança pas à accepter ſes offres: ayant appris, par des bâtimens venus du Levant, que deux vaiſſeaux de Tripoli faiſoient de grands ravages dans l'Archipel, ils partirent auſſitôt pour les aller chercher. An J. C. 1661.

Le vent les ayant pouſſés vers l'iſle de Zante, où aborde ordinairement un grand nombre de navires Chrétiens, ils y allerent pour ſçavoir des nouvelles des deux vaiſſeaux qu'ils cherchoient; ils y apprirent qu'on les avoit vûs depuis deux jours vers les iſles que l'on appelle Starivalli; qu'il y en avoit un qui portoit pavillon d'amiral, & étoit monté de quarante-deux piéces de canon, & ſa conſerve de trente-quatre, que tous deux étoient de bons vaiſſeaux, plus forts que ceux que les deux chevaliers montoient.

Ces dernieres circonſtances, bien loin de les décourager, ne firent qu'exciter en eux une plus forte envie de joindre les deux corſaires, le péril qu'il y avoit à les combattre, devoit augmenter la gloire du triomphe; c'étoit tout ce qu'ils demandoient. Ils prirent leur route par l'iſle de Sapienza, & allerent de-là à celles de Carrera & de Venetica, tous lieux où les Turcs ſe tiennent en embuſcade, pour attendre les bâtimens qui ſortent du Golfe de Veniſe; mais ils n'y en trouverent aucun.

Il y avoit cinq jours qu'ils étoient partis de Zante ſans rien trouver, lorſqu'étant à la hauteur du Golfe de Corone, le vaiſſeau de Cruvillier, qui faiſoit l'avant-garde, donna le ſignal qu'il voyoit deux voiles, & ſe mit en panne pour attendre le chevalier d'Hocquincour, dont le vaiſſeau

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1661.

n'étoit pas ſi fin de voile que le ſien : à ce ſignal on ſe prépara au combat ; chacun prit ſon poſte : on ſerra une partie des voiles ; tout étant prêt & en bon ordre, nos deux Chevaliers attendirent ces deux vaiſſeaux. C'étoient des corſaires : ils avoient le vent, & venoient à pleines voiles, comme des gens ſûrs de la victoire, & qui ne craignoient que de la voir échapper par la fuite de leurs ennemis. Lorſqu'ils furent à la portée du canon, on reconnut au pavillon que c'étoient deux vaiſſeaux Algériens, & non les Tripolins que l'on cherchoit, mais peu différens de ceux-ci pour la forme & la grandeur.

Les Turcs * commencerent le combat par deux bordées qu'ils envoyerent ſur les frégates, & qui ne firent pas grand effet : le chevalier d'Hocquincour, qui les vouloit voir de plus près, eſſuya ce feu, ſans y répondre. Lorſqu'on fut vergue à vergue, il fit tirer tout à la fois le canon & la mouſqueterie, qui firent un grand fracas ſur le bord des Infidéles, n'y ayant aucun coup qui ne portât. Ce déſordre leur fit changer de manœuvre, & les obligea de ſe larguer pour ſe remettre ; mais le chevalier d'Hocquincour ne leur en donna pas le tems, & revirant de bord, il arriva ſur le vaiſſeau auquel il avoit affaire, & le ſalua de ſes batteries des tribords, qui firent tout l'effet qu'il s'en étoit promis ; pendant ce tems-là ſes gens tiroient ſans diſcontinuer des coups de mouſquet, & ſi à propos, qu'ils tuoient tous les Turcs qui montoient ſur les hauts bords pour jetter des grenades ou des lances à feu.

Les Algériens avoient déja perdu tant de monde, & leurs vaiſſeaux étoient tellement maltraités par l'artillerie des frégates, qu'ils ſentirent bien que s'ils ne trouvoient pas le moyen de changer la diſpoſition du combat, ils étoient perdus ; ils firent tous les efforts poſſibles pour en venir à l'abordage : cette façon de combattre leur eſt ordinairement beaucoup plus favorable que celle qui ne conſiſte que dans le feu de l'artillerie, parce qu'ayant toujours beaucoup de monde ſur leurs vaiſſeaux, cet avantage joint à celui du ſabre qu'ils manient fort adroitement, leur donne moyen d'accabler par leur nombre un vaiſſeau Chrétien, dont l'é-

* Tous ceux qui portent les armes à Alger, Tunis & Tripoli, s'appellent *Tur*

quipage eſt ordinairement beaucoup moins nombreux : ils ſe jetterent ſur les hauts bancs, ſur les écoutilles & ſur le beaupré pour jetter des grapins.

Ils tenterent deux ou trois fois l'entrepriſe, & furent repouſſés avec perte ; l'artillerie les incommodoit toujours beaucoup, mais ils ne ſe rebutoient point ; à la fin ils vinrent à bout de leur deſſein du côté du chevalier d'Hocquincour ; mais il s'en fallut de beaucoup qu'ils n'en tiraſſent l'avantage qu'ils s'en étoient promis, ils ne purent réſiſter aux prodiges de valeur que firent les François ; de plus de ſoixante Turcs qui s'étoient jettés ſur le pont de la frégate, il ne s'en ſauva aucun, tout fut tué ou jetté dans la mer. Pendant ce tems-là les matelots coupoient les amares, & ſe ſervoient de leurs boutte-hors pour déborder, ils y réuſſirent à la fin.

Tant de pertes réitérées de la part des Infidéles ne pouvoient pas manquer à la fin de les décourager. Le vaiſſeau contre lequel le chevalier d'Hocquincour ſe battoit, fit une manœuvre à perſuader qu'il ſe diſpoſoit à prendre la fuite, & ſelon les apparences l'autre n'auroit pas tardé à le ſuivre, lorſqu'on vit ſortir tout d'un coup deux autres vaiſſeaux corſaires du Cap de Matapa, proche duquel le combat ſe donnoit ; c'étoient les deux Tripolins que les frégates avoient cherchés, & qui ſe trouvant vers la Baye qu'on appelle *Brazza di Magnio*, avoient été attirés par le bruit du canon.

On peut juger de la joie qu'eurent les Algériens de voir paroître les deux vaiſſeaux de Tripoli, ils la firent éclater par des cris redoublés, & par des ſalves de toute leur artillerie, qu'ils déchargerent ſur les Chrétiens. Ceux-ci leur répondirent en gens qui n'étoient point diſpoſés à céder une victoire dont ils s'étoient vûs aſſurés un moment auparavant, & que leur courage leur promettoit encore malgré le nombre d'ennemis auſquels ils alloient avoir affaire.

Les forces étoient cependant bien diſproportionnées : il ne falloit pas moins que la fermeté & l'intrépidité des deux braves Capitaines, pour oſer recommencer à ſe meſurer avec des ennemis dont les forces étoient augmentées de plus de moitié. Quel avantage ne devoient pas ſe pro-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1662

mettre les deux vaiſſeaux nouvellement arrivés ? Les Tripolins eſpéroient avoir bon marché de gens qu'ils croyoient excédés par les fatigues d'un combat qui avoit duré plus de deux heures. Le plus grand de leurs vaiſſeaux tomba ſur celui du chevalier d'Hocquincour, & le ſalua à bonne portée d'une volée qui lui fit quelque déſordre dans ſa manœuvre. Ce brave Commandant eut bien-tôt ſa revanche, il lâcha à ſon tour ſa bordée au vaiſſeau qui l'avoit attaqué, & l'endommagea conſidérablement. Jamais il n'y eut de combat plus terrible ni plus ſanglant ; l'air aſſuré que les deux braves chevaliers conſervoient au milieu d'une action dans laquelle la partie étoit ſi peu égale, avoit inſpiré la confiance, la réſolution & une nouvelle ardeur à tout leur équipage. On ſe battit encore ſans diſcontinuation pendant plus de trois heures, ſans que la victoire parût ſe déterminer d'aucun côté. A la fin le chevalier d'Hocquincour voyant ſon vaiſſeau tout déſemparé, la moitié de ſon équipage hors de combat ou bleſſée, le reſte fatigué à n'en pouvoir plus, prit une réſolution qu'il ne pouvoit exécuter qu'en s'expoſant à un extrême péril, mais à laquelle cependant, par l'heureux ſuccès qu'elle eut, il fut redevable de la victoire qu'il remporta.

A la manœuvre du vaiſſeau Tripolin, qui juſques-là l'avoit le plus preſſé, il crut s'appercevoir qu'il lui étoit arrivé quelque choſe d'extraordinaire ; le feu de ſon artillerie, qui auparavant étoit très vif, étoit réduit à fort peu de choſe, il ne ſe préſentoit plus au combat avec la même ardeur ; en un mot, il ſembloit qu'il pliât : le chevalier d'Hocquincour le fit remarquer à ſes gens, & leur propoſa de l'aborder ; il ſembla qu'une nouvelle vigueur ſaisît auſſitôt tout l'équipage : on entendit crier de tous côtés, *arrive ſur le Tripolin.* Un coup de gouvernail en fit l'affaire. Le Turc qui ne s'attendoit pas à cette réſolution de la part des Chrétiens, ne s'étoit pas mis en état de s'oppoſer au deſſein du chevalier d'Hocquincour ; celui-ci lui portant à l'inſtant l'éperon dans le flanc, l'accrocha ſans peine.

Le chevalier de Tourville, tout bleſſé qu'il étoit déja, s'empreſſa à ſe ſignaler dans cette occaſion : il ſe jetta le

premier par le beaupré ſur le pont du vaiſſeau des Infidéles, il fut ſuivi de cinq ou ſix autres volontaires & par trente matelots des plus réſolus, qui voulurent avoir part à cette action.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1661.

Ils ſçurent que c'étoit la mort du Capitaine qui avoit dérangé la manœuvre de ce vaiſſeau, & qu'il n'y reſtoit plus qu'un ſeul officier en vie. Cette nouvelle, qui leur promettoit une victoire plus certaine, redoubla leur courage: ils renverſerent tout ce qui ſe préſenta devant eux; il reſtoit encore ſur ce bord plus de deux cens Turcs en état de combattre, en ſorte que les Infidéles étoient preſque ſix contre un; ils furent cependant entiérement défaits; après une heure de combat il n'en reſta pas un, & M. de Tourville ſe vit maître du vaiſſeau.

Le chevalier d'Hocquincour étoit reſté ſur le ſien pendant ce combat. Lorſqu'il s'étoit vû débarraſſé d'un ennemi opiniâtre, qu'une partie de ſes gens occupoit, quoiqu'il lui reſtât peu de monde en état d'agir il avoit toujours continué de faire un grand feu ſur l'autre pour l'obliger à garder le large, juſqu'à ce qu'il eût vû le ſuccès de l'entrepriſe de ſes gens ſur le Tripolin.

Dès qu'il crut être aſſuré qu'elle tournoit heureuſement, il ſe diſpoſa à tomber ſur un des deux Algériens, comme il avoit fait ſur le Tripolin; mais ce vaiſſeau ne l'attendit pas, il mit tout ce qui lui reſtoit de voiles pour tirer à la mer. Le chevalier d'Hocquincour n'étoit pas en état de lui donner la chaſſe ni d'eſpérer de le pouvoir joindre; d'ailleurs la frégate avoit beſoin de ſon ſecours, il y alla; l'autre Tripolin prit ſon parti; il avoit été déconcerté par la fuite de l'autre vaiſſeau, il en fit de même dès qu'il vit qu'on venoit à lui.

Il ne reſtoit plus que l'Algérien qui combattoit contre Cruvillier; ce Corſaire étoit en ſi mauvais état, que ne pouvant tirer à la mer, il ſe vit obligé de continuer à ſe battre ſeul en déſeſpéré, voulant plutôt périr que de ſe rendre. Les deux Chevaliers combattirent contre lui encore quelque tems, & le coulerent à fond, ce qui finit le combat: il avoit été trop furieux pour que leurs équipages

DES FRANÇOIS. AN. J. C. 1661.

ne fuſſent pas beaucoup maltraité, ils n'avoient cependant perdu que vingt trois hommes, mais la plus grande partie du reſte étoit bleſſée, leurs vaiſſeaux étoient auſſi en fort mauvais état ; ils gagnerent l'iſle de Siffanto pour ſe radouber, & procurer à leurs gens les ſecours dont ils avoient beſoin.

La gloire dont ils s'étoient couverts par la victoire qu'ils venoient de remporter ſur des ennemis ſi ſupérieurs à eux par le nombre, leur fit bien-tôt ſouhaiter de trouver de nouvelles occaſions de ſe ſignaler ; ils ne ſe virent pas plutôt en état de tenir la mer, qu'ils ſongerent à mettre à la voile.

Ils chercherent à ſe procurer les moyens de faire des entrepriſes plus conſidérables en augmentant leurs forces, la perte qui avoit été faite dans le combat, avoit été remplacée par trente eſclaves Chrétiens, tous gens de mer & de ſervice qu'on avoit trouvé dans le vaiſſeau Tripolin, dont on s'étoit emparé ; ils réſolurent d'armer ce bâtiment, mais comme on auroit trop affoibli les deux autres navires, ſi l'on y avoit pris tout ce qu'il falloit pour lui donner un équipage, ils prirent le parti de vendre les Turcs qu'ils avoient faits priſonniers ; ce qu'ils en tirerent, leur donna la facilité d'achever de s'armer. Le commandement du nouveau vaiſſeau fut donné à M. d'Artigny, M. de Tourville en fut fait Lieutenant ; il s'étoit aſſez ſignalé dans le combat pour avoir mérité cette marque de diſtinction.

Il n'y avoit que quelques jours que la petite eſcadre étoit en mer, lorſqu'elle découvrit trois voiles ; on reconnut de loin que c'étoit deux vaiſſeaux Turcs & un Chrétien. Les Corſaires ne cherchent que les occaſions de faire des captures ſans courir beaucoup de danger ; ceux-ci étoient de Tunis, & montoient deux fort bons vaiſſeaux : le troiſiéme étoient un navire marchand qu'ils avoient pris ſur les Chrétiens le jour d'auparavant ; ils l'avoient armé pour s'en ſervir en cas de beſoin. S'ils avoient cru que les vaiſſeaux du chevalier d'Hocquincour, qu'ils avoient apperçus, étoient des navires armés en guerre, ils ſe ſeroient bien

bien donné de garde de les approcher ; mais ce brave Commandant, qui avoit voulu les attirer au combat, avoit fait prendre exprès les devants à ſon vaiſſeau Tripolin. Les Corſaires y avoient été trompés : la ſtructure du bâtiment, qu'ils n'avoient pas eu de peine à reconnoître, leur avoit fait croire que les trois vaiſſeaux qu'ils voyoient étoient des bâtimens Turcs, & ils s'étoient avancés dans cette confiance. Quand ils ſe furent aſſez approchés pour reconnoître leur erreur, il ne fut plus en leur pouvoir de reculer; il fallut que malgré eux ils ſe préparaſſent au combat; ils auroient couru un danger beaucoup plus grand en fuyant, le vent leur étant contraire.

Le navire Tripolin, commandé par M. d'Artigny, ſe trouvant le plus avancé, commença l'action ; il eut affaire à un vaiſſeau qui étoit, pour le canon, au moins de ſa force, & qui avoit quatre fois plus de monde; les deux autres navires attaquerent auſſi chacun un des deux bâtimens Turcs. Celui qui combattoit contre le chevalier d'Artigny lui envoya une bordée de toute ſon artillerie, elle ne lui fit pas grand mal. Celui-ci y répondit avec plus de ſuccès. Le vaiſſeau Turc qu'il avoit mis en déſordre, & qui vit bien qu'il avoit tout à craindre de l'artillerie de ſon ennemi, beaucoup mieux ſervie que la ſienne, voulut venir à l'abordage, ordinairement avantageux aux corſaires ; on s'y oppoſa avec vigueur ; on ſe ſervit de boute-hors, & en faiſant en même tems un feu continuel & des plus vifs, on rendit inutiles tous les efforts qu'ils firent pour y parvenir. Les deux autres vaiſſeaux manœuvroient de la même maniere contre les Turcs, qui faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour les aborder.

Il y avoit deux heures que le combat duroit, avec un carnage des plus terribles de part & d'autre, lorſque d'Artigny fut tué d'un coup de canon. Ce fut une grande perte ; il étoit homme de valeur & d'expérience : par ſa mort le chevalier de Tourville ſe trouva le premier officier du vaiſſeau ; il en prit le commandement. Il animoit ſes gens à redoubler d'ardeur pour fixer la victoire, qui commençoit à ſe décider pour eux, & il leur donnoit lui-même l'exemple ; mais le ſuccès ne répond pas

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1661.

toujours aux plus grands efforts de courage ; on vint l'avertir que le vaiſſeau venoit d'être percé à l'eau, & que la voye étant ſi grande, qu'il n'y avoit pas moyen avec toutes les pompes de l'affranchir, qu'il falloit ſe déterminer à ſe rendre ou à couler bas.

Le premier parti étoit trop honteux pour un jeune officier rempli de valeur, tel qu'étoit le chevalier de Tourville : comment auſſi éviter l'autre inconvénient, le mal qui étoit au vaiſſeau ſe trouvant ſans reméde ? Le ſeul moyen de ſe ſauver étoit d'aborder celui contre lequel on combattoit, & de tâcher de s'en rendre maître. On ne balança pas un inſtant à prendre ce parti : tous crierent en même tems, *abordons*, cela fut bien-tôt exécuté. Plus de cent cinquante Turcs ſe jetterent dans le vaiſſeau des Chrétiens, ceux-ci paſſerent avec une égale promptitude ſur celui des ennemis, ils étoient au nombre d'environ 80. Les Turcs n'eurent pas beaucoup de peine à s'emparer du navire du chevalier de Tourville, il n'y étoit reſté que quelques Chrétiens bleſſés à ne pouvoir ſe remuer. Ne trouvant point d'ennemis, ils s'attacherent au pillage ; mais pendant qu'ils étoient dans l'ardeur du butin, le navire ayant coulé bas, tout fut noyé, aucun d'eux ne put ſe ſauver.

Le combat étoit terrible pendant ce tems-là dans le vaiſſeau des corſaires : quelque conſidérable que fût la perte qu'ils venoient d'eſſuyer, elle ne leur avoit pas ôté l'avantage du nombre ; ils s'étoient flatté d'être encore en état d'accabler les Chrétiens. Le ſuccès n'avoit cependant pas répondu à leur attente ; ils avoient au contraire été obligés de plier après avoir perdu beaucoup de monde ; mais ce premier déſavantage ne les avoit point rebutés, ils continuoient de ſe battre en déſeſpérés. Les chambres & tout le château d'avant leur ſervoient de retranchemens, & il falloit les y forcer à découvert : les gens du chevalier de Tourville étoient extrémement fatigués, pluſieurs étoient bleſſés : quelques efforts que les Chrétiens fiſſent, ſans un ſecours qui leur vint à propos, ils n'auroient pû éviter de ſuccomber à la fin.

Dans la chaleur de l'action, Tourville avoit entendu un grand bruit venant de l'écoutille, entre le mât de mizaine & le grand mât ; il jugea qu'il falloit que ce fût des eſclaves

Chrétiens qu'on avoit enfermés. Ils pouvoient lui être d'un grand ſecours : quatre de ſes matelots eurent ordre d'enfoncer l'écoutille ; ils en vinrent à bout en peu de tems avec des haches dont ils ſe trouverent heureuſement pourvûs. Le chevalier de Tourville ne s'étoit point trompé ; il ſortit plus de cinquante perſonnes, qui le ſervirent avec le zéle & l'ardeur qu'inſpire l'eſpérance d'une liberté prochaine, & qu'on ne peut obtenir que par la victoire. Un renfort pareil ne la laiſſa pas long-tems incertaine ; après une demie heure de combat, il n'y eut pas un Turc qui ne mît bas les armes. An. J. C. 1661.

On ſongea auſſi-tôt à aller joindre les deux frégates, pour leur donner du ſecours, ſi elles en avoient beſoin ; mais on ne les trouva pas. Le chevalier d'Hocquincour & Cruvillier avoient, par le grand feu de leur artillerie, fait des ravages étonnans ſur les bords des Turcs ; mais ils n'avoient pas pu s'emparer des vaiſſeaux des Corſaires : ceux-ci cependant ne durent leur ſalut qu'à la fuite ; ils étoient ſi fort maltraités, qu'ils n'auroient pu éviter d'être pris, s'ils avoient continué à ſe battre ; ils avoient tiré à la mer, & les deux frégates étoient occupées à leur donner la chaſſe : elles ne purent les atteindre ; les Pirates échapperent à la faveur de la nuit. Le ſuccès du combat en fut un peu moins complet ; mais il avoit été d'ailleurs ſi glorieux pour les vainqueurs, qu'ils durent être ſatisfaits. L'honneur en étoit dû pour la plus grande partie au chevalier de Tourville ; c'eſt ainſi que par des commencemens auſſi heureux, il ſe préparoit à paroître avec éclat ſur un théâtre plus grand, & dans des entrepriſes plus conſidérables, dont il a été l'ame & le chef.

Il ſe diſtingua encore extrémement l'année ſuivante, par deux combats qu'il livra aux Corſaires. Une maladie par laquelle le chevalier d'Hocquincour étoit retenu depuis quelque tems, l'empêcha d'y prendre part. M. de Tourville montoit le vaiſſeau qu'il avoit pris aux Turcs, dans l'action dont je viens de parler ; un chevalier de Malthe nommé Carini, qui avoit un vaiſſeau de cinquante piéces de canon, offrit de ſe joindre à lui : la propoſition fut acceptée ; ils ſe mirent en mer enſemble, & allerent à l'iſle de An. J. C. 1662.

DES FRANÇOIS. AN. J. C. 1662.

Zante pour prendre connoiſſance des Corſaires, qui pouvoient être dans ces parages, de leur nombre & de leurs forces.

Ils y trouverent un vaiſſeau marchand, qui y étoit retenu par la crainte d'être pris en ſortant; celui qui le commandoit leur apprit que trois vaiſſeaux Turcs croiſoient vers les iſles de Sapienza, pour ſurprendre les navires qui entroient ou ſortoient du golfe de Veniſe: le chevalier de Tourville ne cherchoit que l'occaſion de ſe diſtinguer; les deux vaiſſeaux ſe chargerent d'eſcorter le marchand, & l'on mit à la voile.

Lorſqu'ils furent à la hauteur de l'iſle de Carera, le vaiſſeau marchand qui alloit le premier, fit le ſignal de trois voiles qu'il avoit apperçues, & ſe mit en panne pour attendre le chevalier de Tourville & Carini, qui l'eurent bien-tôt joint. Ils mirent d'abord le vaiſſeau marchand derriere eux; mais ayant fait réflexion que, dans le tems que chacun d'eux combattroit contre un des vaiſſeaux ennemis, le troiſiéme iroit attaquer le plus foible s'en rendroit bien-tôt maître & viendroit enſuite contre eux avec ſa priſe, ils changerent cette diſpoſition, & firent avancer le vaiſſeau marchand entre eux deux, pour être plus à portée de le ſecourir en cas de beſoin.

Les trois vaiſſeaux Turcs qui avançoient à force de voiles, quoique le vent ne leur fût pas des plus favorables, venoient avec confiance, penſant n'avoir affaire qu'à des vaiſſeaux marchands; ils en jugeoient par le premier qu'ils avoient vû; mais quand ils furent plus près, ils reconnurent leur erreur, ſans croire pourtant la victoire moins aiſée, regardant le marchand comme hors d'état de leur pouvoir réſiſter, & par conſéquent d'une priſe facile.

Dès qu'ils furent à portée, ils firent une décharge de tout leur canon ſur les Chrétiens: le chevalier de Tourville voulut, pour faire la ſienne, attendre qu'il fût à bout portant du vaiſſeau qui l'avoit attaqué; il la fit ſi heureuſement, que la manœuvre des Turcs en fut fort incommodée.

Ce navire fit alors tous ſes efforts pour venir à l'abordage; le chevalier de Tourville, par le feu continuel de la

Digitized by Google

mouſqueterie, le repouſſa pluſieurs fois avec beaucoup de perte du côté des Infidéles. L'empreſſement qu'ils avoient pour parvenir à attacher les grapins, fit naître au chevalier l'idée d'une ruſe qui lui réuſſit. Il donna ordre que l'on laiſſât faire l'abordage; mais il recommanda à ſes gens de ſe tenir prêts à couper les amarres, & d'éloigner avec les boute-hors le bâtiment Turc, lorſqu'il ſeroit entré un certain nombre d'ennemis ſur ſon bord; la choſe fut exécutée avec beaucoup d'exactitude; il y paſſa d'abord plus de cent cinquante Turcs, en même tems l'on coupa les amarres, & l'on fit prendre le large au vaiſſeau Turc, ainſi qu'il avoit été ordonné: on eut ſoin de faire tirer le canon ſans diſcontinuation, & une partie de l'équipage étoit chargée d'empêcher un ſecond abordage. Des François. An. J. C. 1662.

Le chevalier de Tourville, à la tête du reſte de ſes gens, étoit occupé à combattre les Turcs qui étoient paſſés ſur ſon bord: il en fit un carnage terrible; ce qui en reſtoit ſe voyant ſans eſpérance d'être ſecouru, ſe rendit, & mit bas les armes; ſur le champ il les fit paſſer à fond de calle. Il ſe diſpoſa enſuite à faire de nouveau la manœuvre, qui lui avoit ſi bien réuſſi la premiere fois: il ordonna qu'on laiſſât faire un ſecond abordage, & que l'on ſe conduisît enſuite de la même maniere que l'on avoit déja fait. La choſe ſe fit avec précaution; on ne donna point lieu aux Infidéles de croire que l'on vouloit qu'ils abordaſſent; ils penſerent au contraire que la réuſſite des efforts qu'ils avoient faits pour y parvenir étoit un triomphe pour eux: cent Turcs environ paſſerent promptement & avec la plus grande confiance ſur le bord du chevalier de Tourville: ils croyoient que les autres étoient encore aux mains avec les Chrétiens, & que le ſecours qu'ils alloient leur donner leur aſſureroit la victoire: mais ils furent aſſaillis par des gens qui s'étoient préparés à les bien recevoir, & qui n'ayant affaire qu'à eux les eurent bien-tôt défaits; après un rude combat leur ſort fut pareil à celui des premiers. Ces deux actions avoient coûté aux Infidéles deux cens cinquante hommes: il n'en devoit pas beaucoup reſter ſur le vaiſſeau qui avoit eſſuyé cette perte; le chevalier de Tourville ayant appris

DES FRANÇOIS. An. J.C. 1662.

par les priſonniers Turcs qu'il ne devoit plus y en avoir que cinquante au plus, réſolut d'y entrer lui-même à ſon tour, pour s'en emparer. L'abordage ſe fit ſans beaucoup de réſiſtance; étant paſſé ſur le vaiſſeau ennemi, à la tête de ſon équipage, il s'en rendit facilement le maître: les Infidéles, intimidés de la défaite de leurs camarades & de la perte de la plûpart des officiers, n'ayant fait qu'une légère défenſe. Le chevalier de Tourville donna le commandement de ce vaiſſeau à ſon lieutenant, & lui laiſſa une partie de ſon équipage: il repaſſa enſuite ſur ſon bord, & les deux navires allerent enſemble au ſecours de Carini, & du vaiſſeau marchand.

Carini avoit eſſuyé un combat des plus opiniâtres pour empêcher l'abordage, & pour ſoutenir le vaiſſeau marchand qui étoit en mauvais état, de ſorte qu'il s'étoit trouvé, en quelque maniere, avoir affaire à deux. Il auroit à la fin ſuccombé, ſi le chevalier de Tourville ne s'étoit pas trouvé en liberté de venir le ſecourir: mais avec un tel renfort il ſe trouva bien-tôt ſupérieur aux Turcs. Le vaiſſeau contre lequel il avoit eu le plus de peine à ſe défendre, avoit été déconcerté par la priſe qu'avoit faite le chevalier de Tourville; dès qu'il le vit venir à lui, il gagna le large, & s'enfuit à force de voiles. Carini qui ne le craignoit point, lorſqu'il n'auroit affaire qu'à lui, ſe mit auſſi-tôt à le pourſuivre.

Le chevalier de Tourville courut au ſecours du marchand qui, étant aux abois, & ne pouvant plus ſe défendre depuis le départ de Carini, alloit ſe rendre. Le vaiſſeau Turc qui le ſerroit de près attendit le chevalier de Tourville; celui-ci lui lâcha en arrivant une bordée qui le maltraita beaucoup; le combat ne dura pas long-tems; le Corſaire voyant venir encore contre lui le vaiſſeau pris, & qui avoit été armé ſur le champ, ſe ſauva auſſi-tôt à force de voiles. Il étoit trop endommagé pour pouvoir aller loin; le chevalier de Tourville le pourſuivit, & s'en ſeroit immanquablement rendu maître: ce vaiſſeau, outre le déſordre dans lequel il étoit, n'ayant pas un vent favorable & n'étant pas en état de ſe défendre, ſi on le joignoit, il

ſembloit n'avoir d'autre parti à prendre que de ſe rendre ; mais ceux qui le montoient préférant en déſeſpérés la mort à l'eſclavage, mirent le feu aux poudres, & firent ſauter le bâtiment en l'air.

Le chevalier de Tourville voyant cette nouvelle proie échappée, revint au lieu ou s'étoit donné le combat; Carini qui n'étoit pas en état de pourſuivre long-tems ſon ennemi, en fit de même ; ils rejoignirent le vaiſſeau marchand, & tous enſemble ſe radouberent le mieux qu'ils purent.

Quelques jours après il fallut recommencer à ſe battre, le vaiſſeau contre lequel Carini avoit eu affaire à la derniere action, avoit rencontré trois navires Turcs, il les avoit inſtruit de la perte des deux autres vaiſſeaux, & tous quatre avoient pris le parti d'aller chercher les vainqueurs, pour avoir la revanche.

Le chevalier de Tourville avoit trois vaiſſeaux, en comptant celui qu'il avoit pris aux Turcs en dernier lieu, & ſur lequel on avoit mis un équipage tiré des deux autres navires: à l'égard du vaiſſeau marchand qui avoit aſſiſté à la premiere action, il n'étoit plus avec eux, ils l'avoient eſcorté, & mis en lieu de ſûreté. Ils ſe rangerent tous trois ſur une même ligne pour être plus à portée de ſe ſecourir; le chevalier de Tourville prit le centre, Carini la droite, & la priſe Turque la gauche; dans cette diſpoſition, ils attendirent les ennemis.

Les vaiſſeaux Turcs en s'approchant, s'apperçurent de cette manœuvre, & réglerent la leur de même; celui qui étoit à leur droite, fut deſtiné à combattre contre la priſe ; celui de la gauche, contre Carini, & les deux autres ſe tournerent contre le chevalier de Tourville, qui ſe prépara à les bien recevoir.

Il avoit ordonné qu'une partie de ſon canon fût chargée à groſſe mitraille pour pouvoir faire plus de ravage ſur le pont des Infidéles, & il avoit chargé les plus réſolus de ſes gens du ſoin d'empêcher l'abordage.

Ces ordres donnés, il attendit les quatre vaiſſeaux, qui commencerent tous à la fois à faire leurs décharges. Le

des François. An. J. C. 1664.

chevalier de Tourville ayant fait faire la ſienne à bout portant, preſque tous les coups firent effet, & bien-tôt après un des deux vaiſſeaux, auſquels il avoit affaire, pencha, & gagna le large; il revira en même tems de bord ſur l'autre, & fit faire pareillement ſur le pont une décharge de canon chargé à groſſe mitraille: elle fit un ſi grand fracas, qu'on vit tomber une grande quantité de Turcs. Voyant que le premier vaiſſeau ne revenoit point, & qu'il n'étoit occupé qu'à ſe garantir de l'eau qui y entroit abondamment, il continua une manœuvre qui lui avoit ſi bien réuſſi, & par un feu continuel empêcha les Turcs d'en venir à l'abordage.

S'étant apperçu, quelque tems après, que le vaiſſeau contre lequel il combattoit ne faiſoit plus une manœuvre auſſi prompte qu'il la faiſoit auparavant, il jugea qu'il falloit que les Infidéles euſſent perdu bien du monde; il fit faire ſur eux une décharge générale, & ſur le champ, ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, il fit tous ſes efforts pour en venir lui-même à l'abordage; il leur reſtoit ſi peu de monde, qu'ils avoient pour lors autant d'intérêt à s'y oppoſer, que les Chrétiens en avoient eu au commencement de les empêcher de faire cette manœuvre; mais il ne fut pas poſſible aux Turcs de l'éviter: ils purent encore moins ſe défendre, quand le chevalier de Tourville, à la tête de la plus grande partie de ſes gens, eut paſſé dans leur bord; ils firent quelque réſiſtance, mais ils ſe virent bien-tôt obligés de mettre les armes bas.

Dès qu'il ſe vit maître de ce vaiſſeau, il courut ſur celui qui tenoit le large, & qui avoit peine à ſe garantir de l'eau: il lui déchargea ſi à propos une volée de ſon canon, qu'il le mit hors de toute défenſe, l'aborda ſans beaucoup de peine, & après quelques momens d'un combat aſſez vif, le forca de ſe rendre; il fit enſuite paſſer promptement ſur ſon bord tous les priſonniers, tira de ce vaiſſeau tout ce qu'il avoit de plus précieux, & le coula à fond.

Il ſongea auſſi-tôt à aller joindre Carini, il trouva le vaiſſeau de ce chevalier en fort mauvais état; les Turcs y étoient entrés,

trés, & il venoit d'être tué. L'équipage dans le plus grand désordre ne ſe battoit qu'en retraite ; un ſecours venu ſi à propos fit changer les choſes de face ; les Turcs plierent à leur tour, & chercherent à regagner leur bord ; mais dans leur fuite une grande partie fut tuée ou culbutée dans la mer, ceux qui purent entrer dans le vaiſſeau lui firent promptement gagner le large. Si le chevalier de Tourville les avoit pourſuivis, ils lui auroient difficilement échappés, mais ſes gens étoient extrémement fatigués ; d'ailleurs, ſes bleſſés, qui étoient en grand nombre, demandoient un prompt ſecours, & ſon vaiſſeau avoit beſoin de radoub. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1662.

Pendant qu'il combattoit ſur le vaiſſeau de Carini, il avoit envoyé le ſien, avec une partie de ſon monde, au ſecours de ſon troiſiéme navire, qui étoit aux priſes avec un des Corſaires ; il ſe diſpoſa à aller lui-même le joindre, mais le vaiſſeau Turc avoit pris la fuite avant qu'il arrivât. Après ce combat, ils ſe rendirent le mieux qu'ils purent à Siffante. Nous verrons encore en 1664, ce brave Marin faire des prodiges contre les Turcs ; mais il faut que je rende compte auparavant des opérations d'une eſcadre que le Roi mit en mer, pour l'exécution du projet que Sa Majeſté avoit formé de réprimer les inſultes des Corſaires, & les empêcher d'enlever, comme ils faiſoient, les vaiſſeaux François : les expéditions qui venoient d'être faites contre eux, leur avoient rendu redoutable la valeur Françoiſe ; mais ce n'étoit que des courſes de particuliers. Le Roi voulut agir par lui-même, & leur faire ſentir les effets de ſon indignation. L'eſcadre qu'il avoit deſtinée contre eux, étoit compoſée de ſix vaiſſeaux de guerre ; elle partit des iſles d'Yeres le 3 Mars 1663 ſous les ordres du commandeur Paul. An. J. C. 1663.

Les premiers jours furent employés à donner la chaſſe à tous les Corſaires que l'eſcadre rencontra. Le vent étant enſuite devenu propre pour viſiter la rade de Tunis, le commandeur Paul ne perdit pas l'occaſion d'y entrer, il y trouva un vaiſſeau mouillé au large de la Goulette, qui arbora pavillon Anglois ; il y vit auſſi une grande flute qui étoit ſous le fort, avec quelques autres petits bâtimens. Il

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1665.

voulut commencer par reconnoître le vaiſſeau Anglois; il y envoya ſa chalouppe & il prit la précaution de l'équiper de matelots de différentes nations, afin que l'on ne connut pas qui il étoit. Il apprit que la flutte étoit une priſe faite par les corſaires d'Alger ſur les Hambourgeois, qu'elle étoit chargée de différentes marchandiſes; qu'un autre bâtiment que l'on voyoit, étoit un petit vaiſſeau armé en guerre par des habitans de Tunis, & qu'il y avoit encore dans la rade une barque Françoiſe, & un petit navire Anglois chargé de vins.

Le commandeur Paul crut l'occaſion favorable de faire un coup d'éclat, qui intimidât les corſaires & leur rendît redoutables les armes du Roi. Quoique la flute & le petit vaiſſeau de guerre fuſſent ſous le canon du fort de la Goulette, il entreprit de les enlever ou de les faire périr; il ordonna au Sieur des Ardens d'aller, avec le navire qu'il commandoit, mouiller à l'entrée de la nuit à une portée de mouſquet de la flute, & au chevalier de Bethomas, enſeigne de vaiſſeau de prendre quatre chalouppes bien armées & équippées de gens de main qui fuſſent ſoldats & matelots, pour en jetter une partie dans la flute, & l'autre dans le petit vaiſſeau de guerre, & s'en mettre en poſſeſſion, s'il étoit poſſible. Le canon des deux forts qui tiroit ſans ceſſe, & dont les coups battoient à fleur d'eau, rendoit cette commiſſion fort dangereuſe: elle fut cependant exécutée avec tant de prudence & de réſolution par le Sieur des Ardens & le chevalier de Bethomas, que ce dernier conduiſit ſes chalouppes juſqu'à bord des deux bâtimens, qui furent bien-tôt abandonnés par leurs défenſeurs; mais comme il les trouva échoués, il fut obligé d'y mettre le feu; le bonheur que l'on eut de n'avoir pas perdu un ſeul homme, rendit le ſuccès encore plus complet. Cette action, qui s'étoit paſſée à la vûe des habitans de Tunis, ſous le canon de leur fort, & ſans qu'ils oſaſſent ſe mettre en mer pour s'y oppoſer, fut extrémement glorieuſe pour l'eſcadre du Roi. Le comte de la Beaume & le chevalier de Chamilly, capitaine & lieutenant, entretenus dans la marine y eurent une part fort honorable. Le lendemain

les habitans de Tunis eurent le chagrin de voir ces deux bâtimens brûlés, & la fumée que le vent portoit ſur leurs maiſons. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1663.

L'eſcadre ſe remit enſuite en croiſière pour enlever les vaiſſeaux des pirates, s'il en paroiſſoit quelques-uns. Elle rencontra deux barques, dont l'une remorquoit l'autre, elles n'eurent pas plutôt apperçû nos vaiſſeaux, que la premiere s'enfuit, & alla ſe jetter le long de la côte; l'autre, qui n'étoit pas ſi bonne de voiles, ne put ſe ſauver; on s'en empara: elle étoit chargée de bled, & équippée de ſeize matelots Turcs; on ſçut par eux que la barque qui étoit échappée étoit armée en guerre, & qu'elle avoit pris aux côtes de Sicile, il y avoit ſix jours, celle dont on venoit de ſe rendre maître.

En attendant que l'on trouva l'occaſion de faire ſur les corſaires quelque entrepriſe conſidérable; c'étoit toujours un avantage que l'on remportoit ſur eux de les empêcher autant que l'on pouvoit d'exercer leurs pirateries, & de leur en enlever le fruit. Quelques jours après le commandeur Paul apperçut à la vûe de Porto-farino un petit vaiſſeau & une barque qu'il remorquoit; ceux qui le montoient voyant bien qu'ils ne ſeroient pas les plus forts, abandonnerent la barque, & continuerent leur route par le cap de Carthage, pour entrer dans la baye de Tunis; ils n'en étoient pas éloignés; ils n'eurent pas de peine à aller ſe mettre ſous le fort de la Goulette, à une braſſe & demie d'eau; ils diſpoſerent leur vaiſſeau de façon qu'ils pouvoient l'échouer, ſi on alloit les attaquer; c'eſt ce que l'on étoit point en état de faire; on ne pouvoit aborder le bâtiment ennemi qu'avec des chalouppes; le commandeur Paul n'en avoit pour lors que deux, parce que quatre de ſes vaiſſeaux étoient allés d'un autre côté croiſer pendant quelques jours; ce n'étoit point aſſez pour entreprendre d'enlever un vaiſſeau dont on ſçavoit que l'équipage étoit de près de cent hommes, ſans compter ceux que l'on y envoya de la ville: on ſe contenta donc de s'emparer de la barque, que l'on trouva chargée de vivres. On étoit pour lors au vingt-trois Mars, il y avoit environ trois

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1663.

ſemaines que l'eſcadre étoit ſortie de Toulon. Pendant le reſte du mois & les deux ſuivans, elle fut occupée à donner la chaſſe aux Corſaires, il ne ſe paſſa rien de remarquable.

Le ſept Juin, tous les vaiſſeaux de l'eſcadre étant réunis, & ſe trouvant le long de la côte de Barbarie, à la vûe de Bonne & du cap de Ferro, le vent les obligeant de ſe tenir bord ſur bord, prenant néanmoins aſſez de diſtance pour découvrir à la mer, du vaiſſeau commandé par le chevalier de Buons, on en vit un du côté de l'Eſt qui rangeoit la côte; il étoit fort éloigné: le chevalier de Buons envoya ſur le champ ſon lieutenant en avertir le commandeur Paul. Ce Chef de l'eſcadre raſſembla auſſi-tôt tous ſes vaiſſeaux, donna la route que chacun devoit tenir pendant la nuit, & manœuvra ſi bien, que le lendemain à la pointe du jour le vaiſſeau étranger fut enfermé par les ſiens dans la baye de Bonne; celui qui le commandoit, voyant que les meſures avoient été ſi bien priſes qu'il ne lui étoit pas poſſible de ſe ſauver, alla l'échouer près de la côte, & ne ſongea plus qu'à éviter d'être pris; l'eſcadre étoit encore aſſez éloignée pour qu'il pût eſpérer d'avoir le tems de mettre à terre tout l'équipage. Nos vaiſſeaux pendant ce tems-là faiſoient force de voiles pour arriver promptement; le premier qui approcha du bâtiment ennemi fut le Soleil, il étoit commandé par M. du Queſne; on ne lui tira qu'un ſeul coup de canon, il n'eut d'ailleurs aucun combat à rendre; le Sieur de Beaulieu, l'un des plus habiles officiers de marine, ayant été commandé pour aborder le vaiſſeau, il le trouva abandonné, & il arriva aſſez à tems pour faire éteindre les méches que les Corſaires en ſe retirant avoient laiſſées allumées près de la poudre, pour faire ſauter le bâtiment & ceux qui ſeroient dedans. La priſe étoit conſidérable; ce vaiſſeau étoit rempli d'une grande quantité de différentes marchandiſes: on travailla à le tirer du lieu où il étoit, il couroit riſque d'y être briſé, ſi le vent fût devenu violent du côté du Nord-Oueſt; comme il étoit échoué du talon, on prit le parti de jetter à la mer quatre piéces de canon de fer de l'arriere; cela fit un ſi bon effet qu'il ne

fut pas long-tems ſans flotter ; on moüilla de bonnes amares, & on ſe donna tous les mouvemens poſſibles ; enfin par l'adreſſe de ceux qui y furent employés, il fut tiré du péril où il étoit, & fut remorqué en ſûreté par quatre chalouppes. DES FRANÇOIS. An J.C.1663.

On étoit trop près de terre pour ne point eſſayer de procurer à quelques captifs le moyen de ſe ſauver ; on détacha pour cela deux chalouppes ; une quantité de Barbares, qui étoient ſur le bord de la mer, firent un aſſez grand feu de mouſqueterie ; ils ne purent empêcher cependant que onze eſclaves, de différentes nations, ne ſe jettaſſent à la mer, & n'abordaſſent les chalouppes : ces malheureux avoient bravés la mort, en s'expoſant à paſſer au travers d'une grêle de coups de fuſils ; mais quelle crainte ne ſurmonte point l'amour de la liberté ! On ſçut par eux que le vaiſſeau dont on venoit de s'emparer étoit d'Alger, qu'il ſe nommoit la Perle, & étoit un des meilleurs voiliers de Barbarie, que dans pluſieurs occaſions il avoit ſervi d'amiral, qu'il étoit commandé par un des plus fameux Corſaires, nommé Trik, qu'il venoit d'Alexandrie, & que les marchandiſes dont il étoit chargé pouvoient valoir environ trois cens mille livres.

Trois jours après le commandeur Paul ſe prépara à une expédition qu'il avoit déja tentée une fois, mais que les vents contraires l'avoient empêché d'exécuter ; c'étoit de faire une deſcente au Colle, ſur les côtes de Barbarie. La nuit du dix au onze Juin, ce Général, ayant fait toutes ſes diſpoſitions, donna ordre à M. de Fricambaut, auquel il avoit confié une partie de la conduite de ſon entrepriſe, de ſe tenir prêt, & d'aller en avant avec l'Hercule & le Jule, deux des vaiſſeaux de l'eſcadre ; cet Officier n'étoit plus qu'à deux lieues de l'endroit de ſa deſtination, lorſque le vent contraire le ſurprit : cet inconvénient lui fit prendre le parti de faire retirer promptement ſes deux vaiſſeaux hors de la vûe ; le commandeur Paul envoya auſſi-tôt une felouque avertir M. du Queſne, qui venoit de l'arriere, de paſſer au large pour n'être pas découvert, & le lendemain, il fut réſolu que l'on ſe tiendroit bord ſur bord, aſſez éloignés pour n'être pas connu.

DES FRANÇOIS

An. J. C. 1663.

On reſta dans cette ſituation juſqu'à la nuit du ſeize au dix-ſept ; le vent étant alors devenu favorable, on ſe mit en mouvement pour aller faire la deſcente ; mais ſoit que les Habitans du Colle euſſent vû l'eſcadre à la mer aller & venir, ſoit que ceux de Bonne, à la vûe deſquels avoit été pris le dernier vaiſſeau quelques jours auparavant, les euſſent fait avertir de ſe tenir ſur leurs gardes, lorſque l'on fut prêt de mettre pied à terre, on vit un bataillon de Turcs & de Mores, bien armés, ſur le bord de la mer. L'objet que l'on s'étoit principalement propoſé, dans cette entrepriſe, avoit été d'enlever des hommes que l'on auroit enſuite échangés contre des eſclaves Chrétiens, ou dont on auroit fait des forçats, la choſe auroit été aiſée à exécuter, ſi les Barbares avoient été ſurpris comme on l'avoit eſpéré ; mais elle étoit impoſſible, dès-qu'ils étoient en état de défenſe ; ils étoient tous proches d'une montagne, dans laquelle il leur étoit aiſé de ſe ſauver, s'ils avoient été pouſſés, & l'on auroit couru trop de riſque de les y aller chercher. Le commandeur Paul ne voulut donc point expoſer ſon monde ſans utilité, il remit à une autrefois l'exécution de cette affaire, & chacun ſe retira à ſon bord.

On continua à donner la chaſſe aux vaiſſeaux Corſaires, le lendemain on en découvrit un, qui n'eut pas plutôt apperçu ceux du Roi, qu'il mit ſa chalouppe à la mer ; on jugea que ſon deſſein étoit de profiter du calme, pour ſauver les gens de l'équipage, en abandonnant le navire ; la choſe ne leur réuſſit point : le commandeur Paul envoya des chalouppes de tous côtés ſur leur route. La premiere qui partit de l'Hercule étoit commandée par le chevalier de Bethomas, il avoit avec lui le chevalier de Chamilly, & cinq mouſquetaires qui étoient les Sieurs du Faur, Moiſſet, la Gorſe, du Rot & Deſnoh ; cette chalouppe étant arrivée à la portée du piſtolet de celle des Corſaires, les ſept braves qui la montoient ne balancerent pas à les attaquer, quoiqu'il y eût trente-un Turcs, & donnerent ſi à propos, qu'après pluſieurs coups tirés de part & d'autre, une partie de ces Barbares ſe jetta à la mer pour tâcher de ſe ſauver à terre ; mais avec l'aide d'une felouque, qui arriva

preſque auſſi-tôt, ils en furent retirés. Il n'y eut de bleſſé que le Sieur de la Gorſe, qui s'étant jetté le premier dans la chalouppe des Turcs, reçut deux coups de ſabres qui ne furent pas dangereux, l'un ſur la tête, & qui en même tems lui caſſa ſon épée, & l'autre ſur la main gauche; il y eut quatre Turcs fort bleſſés. An. J. C. 1663.

Pendant le combat des deux chalouppes, le commandeur Paul avoit envoyé au vaiſſeau des Corſaires le Sieur des Lauriers ſon lieutenant; on trouva dedans deux Chrétiens & un More; il étoit armé de cinq piéces de canon de fer & de dix pierriers, il alloit charger à Bonne quelques denrées, on n'y trouva que de quelques marchandiſes en petite quantité. On apprit du More que les garniſons de la côte avoient été changées & renforcées, ſur les nouvelles que l'on avoit eues à Alger que les vaiſſeaux de Sa Majeſté étoient en mer. Ces précautions des Barbares n'auroient pas fait diſcontinuer à l'eſcadre les opérations pour leſquelles elle avoit été deſtinée, elles n'avoient pas empêché que l'on ne leur eût enlevé pluſieurs vaiſſeaux, dont quelques-uns avoient été pris dans leurs ports, & que l'on ne leur eût donné la chaſſe pendant quatre mois, de maniere qu'ils n'avoient ôſé paroître en mer, & l'on pouvoit ſe promettre encore les mêmes ſuccès; mais pluſieurs des vaiſſeaux, qui compoſoient l'eſcadre, avoient été mis par les vents en fort mauvais état; le commandeur Paul prit le parti de les ramener à Toulon, pour faire promptement réparer ceux qui avoient été endommagés.

Il rencontra à la vûe de ce port le duc de Beaufort, qui étoit embarqué ſur les Galères du Roi: ce Général attendit que les vaiſſeaux qui revenoient euſſent été remis en état; il avoit ordre d'aller auſſi donner la chaſſe aux Corſaires, il fit prendre les devants à deux vaiſſeaux, le Mercure & la Victoire, & à un brûlot, & il ſuivit avec ſix galères, un brigantin & une barque longue.

Il ne fut pas moins heureux dans ſon expédition, que le commandeur Paul l'avoit été dans la ſienne; les Algériens, que les vaiſſeaux du Roi avoient fort maltraités, crurent qu'en réuniſſant leurs forces, ils ſeroient en état de remporter des avantages ſur la flotte Françoiſe; ils avoient raſ

DE FRANÇOIS.

An.J.C.1663

ſemblé un aſſez grand nombre de bâtimens, le triomphe du duc de Beaufort n'en fut que plus complet; il les rencontra le dix Septembre, & les attaqua: les Corſaires aſſaillis avec beaucoup de vigueur furent entiérement défaits, ils gagnerent leurs ports avec bien de la peine, pluſieurs de leurs vaiſſeaux avoient été extrémement endommagés.

Ils ſe tirerent avec preſqu'autant de déſavantage; mais avec beaucoup moins de gloire encore d'un combat qui ſe donna au commencement de l'année ſuivante, entre eux

An.J.C.1664.

& les chevaliers d'Hocquincour & de Tourville.

Ces deux braves Officiers s'étoient mis en mer avec chacun un vaiſſeau; le chevalier Marini s'étoit joint à eux, leur petite eſcadre étoit compoſée de trois navires.

Il y avoit déja quelque tems qu'ils croiſoient, lorſque le vaiſſeau qui étoit en avant fit le ſignal, pour avertir qu'il découvroit pluſieurs voiles, & ſe mit en panne pour attendre les deux autres, qui le joignirent bien tôt.

Ces voiles étoient encore loin; ils apperçurent avec des lunettes que c'étoient des galères Turques, ils en compterent juſqu'à trente-ſix: la partie étoit trop inégale pour qu'ils puſſent eſpérer un ſuccès favorable; d'un autre côté, ils ne pouvoient ſe réſoudre à la fuite; c'étoit pour eux une manœuvre trop honteuſe: dans le tems qu'ils étoient à ſe conſulter, les Turcs qui les avoient apperçu fondirent ſur eux à force de rames; dès-lors il ne fut plus queſtion de délibérer, chaque capitaine ſe hâta d'aller donner ſes ordres ſur ſon bord; ils trouverent leurs équipages un peu intimidés d'un ſi grand nombre d'ennemis; mais ils les raſſurerent bien-tôt par leurs diſcours & leur intrépidité.

Cependant les galères avançoient, (elles n'ont chacune que trois canons, dont l'un, appellé le Courſier, eſt capable de faire de grands ravages,) le chevalier d'Hocquincour & les deux autres Commandans comprirent en bons marins qu'ils n'avoient point de plus grand péril à craindre que d'être environnés, que leur ſalut dépendoit d'empêcher l'eſcalade, & les coups de main, & qu'il falloit qu'ils tâchaſſent de décider cette affaire par la ſeule artillerie; ils ordonnerent en conſéquence que l'on ne laiſsât approcher

cher de trop près aucune des galères, & ils mirent toute leur attention à faire ſervir promptement l'artillerie. DES FRANÇOIS.

Dès que les galères furent à une certaine portée, elles firent une décharge de tout leur canon, qui eut peu d'effet; mais s'étant approchées de plus près, le chevalier de Tourville y répondit par une bordée du ſien, qui fit un grand fracas, & ſur le champ il fit jetter dans leurs bords un grand nombre de lances à feu & de grenades, qui étant accompagnées d'un feu continuel de mouſqueterie, les incommoda extrémement. Les galères étant à fleur d'eau & à découvert, il n'y eut preſque point de coup qui ne portât. An. J. C. 1665.

Dans les deux autres vaiſſeaux, on ſuivit le même ordre de combat. Le feu de part & d'autre fut des plus terribles pendant une action de neuf heures; les galères ne purent y réſiſter, elles étoient extrémement endommagées dans leurs manœuvres, & elles avoient perdu plus de huit cens hommes; elles furent obligées de faire une honteuſe retraite & gagnerent au plus vîte le port Dauphin, dans l'iſle de Chio. Les trois vaiſſeaux ſe trouvoient trop heureux d'être ſortis ſi glorieuſement de cette affaire pour penſer à les pourſuivre, ils ne ſongerent qu'à aller ſe radouber, ils en avoient grand beſoin.

Tant d'avantages remportés ſur les Corſaires, les avoient extrémement déconcertés; la crainte des armes Françoiſes les retint pendant quelque tems; mais ils recommencerent bien-tôt leurs brigandages: & les courſes qu'ils firent ſur les vaiſſeaux François, leur attirerent de nouveaux effets de la colère du Roi. On jugea que le moyen le plus infaillible de les contenir étoit de faire un établiſſement en Afrique, qui mît à portée non ſeulement d'enlever leurs vaiſſeaux, mais encore de faire des courſes dans leurs terres, & de ravager leur pays, quand on auroit des ſujets de plainte contre eux.

On travailla auſſi-tôt à l'exécution de ce projet; le Roi mit en mer, ſous les ordres du duc de Beaufort, une flotte de ſeize vaiſſeaux, à laquelle ſe joignirent quelques bâtimens Malthois & Hollandois; ſix mille hommes furent

DES FRANÇOIS

embarqués, & le Marquis du Gadagne fut choiſi pour les commander. On alla deſcendre à Gigeri aux environs d'Alger: la place fut attaquée, & en peu de jours on s'en rendit maître. An. J. C. 1664

On devoit bien s'attendre que les Maures ne verroient pas tranquillement cette entrepriſe; il étoit trop important pour eux de ne point laiſſer établir les François dans un poſte de cette conſéquence qui leur ouvroit tout le pays, & leur auroit donné des facilités pour entreprendre tout ce qu'ils auroient voulu; il étoit donc de la prudence des François de ſe fortifier, de maniere que l'on fût en état de réſiſter à toutes les attaques des ennemis; mais c'eſt ce que l'on ne fit point, & cette faute coûta bien cher: on l'imputa à celui qui avoit la direction des ouvrages; on ne put jamais lui faire entendre que les lignes qu'il avoit fait conſtruire pour la ſûreté du camp, n'étoient point aſſez fortes; il ne fut point difficile aux Maures de les percer, leur canon y fit des bréches, qu'il ne fut pas poſſible de réparer faute de matériaux; le camp fut bien-tôt ouvert dans pluſieurs endroits. La peur ſaiſit alors toute l'armée; on ſe crut près à chaque inſtant d'être attaqué par une multitude innombrable de Barbares; le marquis de Gadagne eut beau repréſenter que l'on étoit en état de ſe ſoutenir juſqu'à l'arrivée des ſecours conſidérables que l'on préparoit en France, & que l'on diſpoſoit à faire partir, s'ils ne l'étoient déja; perſonne ne l'écoutoit, officiers, ſoldats, tous ne ſongeoient qu'à la retraite; il fallut que le Général cédât au torrent; Gigeri fut abandonné, & les troupes regagnerent les vaiſſeaux la nuit du trente au trente-uniéme d'Octobre. Mais il ne leur étoit pas auſſi aiſé de ſe rembarquer, qu'elles ſe l'étoient imaginé; on fut au moment de recevoir un échec conſidérable, par le déſordre qu'occaſionna la précipitation avec laquelle chacun vouloit monter ſur les vaiſſeaux. Les Maures avoient été avertis du départ des François, ils étoient accourus en grand nombre dans le deſſein, ſans doute, de les charger dans leur retraite: s'ils l'avoient fait, l'armée Françoiſe étoit dans une ſi grande confuſion, qu'ils en auroient immanqua-

blement taillé une partie en piéces ; mais ils n'oſerent point engager le combat ; nos troupes en furent quittes pour leur canon, qu'elles furent obligées d'abandonner. DES FRANÇOIS. An.J.C.1664.

Ce mauvais ſuccès éloignoit l'exécution du deſſein que l'on avoit pris de réduire les Corſaires, mais ils ne jouirent pas long-tems d'un triomphe, dont ils étoient moins redevables à leur courage, qu'à la terreur panique, qui malheureuſement s'étoit emparée de l'armée Françoiſe : le Roi, qui vouloit abſolument aſſurer la liberté du commerce, & faire ceſſer leurs pirateries, donna ſes ordres dès le commencement de l'année ſuivante, pour l'armement d'une flotte conſidérable qu'il deſtinoit contre ces Barbares ; elle fut miſe encore ſous les ordres du duc de Beaufort, & le commandeur Paul, ce brave lieutenant général de marine, dont j'ai raconté les expéditions contre ces mêmes Corſaires que l'on ſe propoſoit d'aller attaquer, fut deſtiné pour agir ſous l'amiral. An.J.C.1665.

Le duc de Beaufort les alla chercher juſques dans leurs mers, & les ayant rencontré à la hauteur de Tunis, il les attaqua ; le combat fut ſanglant & opiniâtre, l'avantage fut pour les François, ils prirent ou coulerent à fond une grande quantité de vaiſſeaux : de ce nombre furent l'amiral, le vice-amiral & le contre-amiral. Cette perte fut d'autant plus conſidérable pour les Algériens, que leur vaiſſeau amiral étoit neuf, monté de ſix cens hommes, armé de cinquante piéces de canon, leur vice-amiral étoit de quarante piéces de canon, & monté de quatre cens hommes, il étoit outre cela chargé de beaucoup de marchandiſes. Une victoire auſſi complette ſembloit devoir être déciſive : on ſe flattoit d'avoir tellement humilié les Barbares, que de long-tems on n'entendroit parler d'eux ; l'amiral n'avoit cependant point jugé à propos de ramener ſi-tôt la flotte en France : il continuoit à tenir la mer, pour voir quel parti prendroient les Corſaires, & pour être à portée de tomber promptement ſur eux, s'ils oſoient paroître de nouveau.

La précaution ne fut point inutile. Les Barbares s'étoient flattés de réparer dans une ſeconde action les malheurs

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1665.

du premier combat ; ils avoient fait les derniers efforts pour armer une nouvelle flotte, & ſe croyant en état de battre celle de France, ils ſortirent de leur port. Ils n'eurent point le ſuccès dont ils s'étoient flattés, ils n'avoient fait que préparer un nouveau triomphe au duc de Beaufort : cet Amiral les attaqua près de la forteresſe de Sarcelle, à la vûe d'Alger, & remporta ſur eux une victoire encore plus complette que n'avoit été la premiere ; ils perdirent encore leur amiral, leur vice-amiral & leur contre-amiral ; ces trois vaiſſeaux furent pris par les François, preſque tous les autres eurent le même ſort, ou furent coulés à fond. Des pertes auſſi conſidérables, eſſuyées par ces Barbares dans deux batailles gagnées ſur eux dans le cours de la même année, les affoiblirent de maniere que de long-tems ils ne furent en état de paroître en mer ; c'étoit tout ce que l'on ſouhaitoit : on ne pouvoit point avoir une réuſſite plus heureuſe dans l'objet que l'on s'étoit propoſé.

Les ſoins que le Roi s'étoit donné pour ſe mettre en état de réprimer les inſultes des Algériens, ne l'avoient point empêché de travailler d'un autre côté à perfectionner la marine, dont il avoit pris le rétabliſſement ſi fort à cœur. Quoique cet Ouvrage ait moins pour objet la marine, en ce qui concerne la navigation & le commerce, que l'Hiſtoire des expéditions maritimes, je ne puis cependant me diſpenſer de parler d'un travail immenſe, digne de la grandeur de Louis XIV. que ce Prince entreprit, & qu'il eut la gloire d'achever, c'eſt la jonction des deux mers par le moyen d'un canal tiré depuis Céte, ſur les côtes du Languedoc juſqu'à la Garonne, aux environs de Toulouſe. Il s'agiſſoit de ramaſſer les eaux de pluſieurs rivieres, & de les conduire dans les deux mers, par un eſpace de ſoixante-quatre lieues ; cela fut exécuté en creuſant un baſſin d'une profondeur & d'une étendue extraordinaire ; il a deux cens toiſes de longueur & cent cinquante de largeur, & eſt tout revêtu de pierres de taille ; des ouvrages admirables furent deſtinés à recevoir les torrents ou petites rivieres qui deſcendent des montagnes voiſines, & à les conduire au

baſſin, lequel raſſemblant toutes ces eaux les diſtribue enſuite par cent quatre écluſes, d'une beauté & d'une ſolidité ſurprenantes, qui ont été bâties pour retenir & pour lâcher ces eaux à propos; enſorte que par le moyen de ces étonnantes machines, on peut paſſer en onze jours d'une mer à l'autre, avec autant de facilité que de ſûreté. Le projet d'un ouvrage ſi important avoit été conçu il y avoit long-tems; en 1603 il avoit été propoſé à Henri IV. & les Etats de Languedoc avoient offert de contribuer à la dépenſe prodigieuſe qu'il falloit faire; mais il s'y trouva des difficultés qui en empêcherent l'exécution; elle étoit réſervée à un Roi à qui rien n'étoit impoſſible. M. Riquet, homme fort habile, & qui avoit tous les talens néceſſaires pour conduire une pareille entrepriſe, eut la Direction de ce grand ouvrage, il y employa ſeize années, & ne le finit qu'en 1680.

Ce fut dans les mêmes vûes d'étendre le commerce de la France, que le Roi établit les Compagnies des Indes Orientales & Occidentales, par le conſeil de M. Colbert, ce grand Miniſtre, à qui il fut redevable en partie du luſtre que le progrès des ſciences & des arts répandit ſur ſon regne.

On étoit bien revenu du faux ſyſtême que l'on avoit ſuivi en France pendant long tems, en conſéquence duquel on avoit penſé qu'il falloit laiſſer faire le commerce aux étrangers, qui ſeroient comme les facteurs de la France, à qui ils apporteroient les marchandiſes des Indes; pendant que livrée à de plus nobles occupations, elle apprendroit tous les jours à dompter ſes voiſins, & s'appliqueroit à reculer ſes frontieres. On avoit fait réflexion que par leur commerce & leur navigation, les Hollandois ayant tranſporté chez eux une partie des richeſſes de l'ancien & du nouveau monde, elles leur avoient procuré les moyens de ſe ſouſtraire à la domination d'Eſpagne, & de ſoutenir contre cette Couronne une longue guerre, dont tout l'honneur & l'avantage avoient été pour eux; en un mot, qu'ils étoient montés à un dégré de puiſſance qui les rendoit formidables. On avoit donc penſé à les imiter; différentes tenta-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1665.

tives avoient été faites pour cela en 1611, 1642 & 1656; mais elles n'avoient pas réuſſi. On ſongea à les reprendre, & on ſe propoſa de mieux concerter les meſures que l'on prendroit, afin de rendre les nouveaux établiſſemens plus ſolides que ne l'avoient été les précédens.

Le projet de la Compagnie des Indes Orientales fut dreſſé en quarante articles le 26 Mai 1664, dans une aſſemblée tenue à Paris par les principaux négocians; & au mois d'Août, le Roi donna, pour ſon établiſſement, des lettres patentes en forme d'Edit, expédiées à Vincennes. Comme le Roi avoit érigé un Conſeil ſouverain, qui devoit avoir pour reſſort les lieux où la Compagnie étoit établie, Sa Majeſté lui accorda un Sceau, qui portoit pour légende: *Ludovici decimi quarti Franciæ & Navarræ regis ſigillum, ad uſum ſupremi conſilii Galliæ Orientalis.* Ce Prince voulut auſſi que la Compagnie eût des armoiries; on lui donna pour timbre un globe d'azur, chargé d'une fleur de lys d'or, avec ces mots, *Florebo quocumque ferar*; & pour tenans deux figures, dont l'une repréſentoit la paix & l'autre l'abondance. Le Roi lui accorda de grands priviléges, il lui prêta des vaiſſeaux, & dans les huit millions qui faiſoient le fond de la Compagnie, il en mit deux pour ſon compte, & avança preſque tout le reſte.

Ce Prince envoya auſſi une colonie à Madagaſcar: cette iſle devoit ſervir d'entrepôt pour le commerce de tout l'Orient; cet établiſſement parut être d'une ſi grande utilité, & il fit naître de ſi grandes eſpérances, que l'on frappa à cette occaſion une médaille; la colonie y eſt déſignée à la maniere des médailles antiques par un bœuf qui a une boſſe ſur le dos, comme ceux que l'on voit dans cette iſle, il eſt près d'un Ebevier, arbre fort commun dans ce pays-là; les mots de la légende: *Colonia Madagaſcarica*, ſignifient, colonie de Madagaſcar; l'exergue marque la datte 1665.

La Compagnie des Indes Occidentales fut formée ſur le même plan à peu près que celle des Indes Orientales; il y en avoit eu une établie par Louis XIII. en l'année 1621. Cette Compagnie poſſédoit l'iſle de Cayenne, ſituée ſur

la mer du Nord, proche de l'embouchure de la riviere des Amazones, & dans cette partie de l'Amérique méridionale, à laquelle on donna le nom de *Caſtille d'or*, & de *Terre-ferme*, à peu de diſtance de la Martinique; mais elle ne ſubſiſta que juſqu'à l'année 1651, & elle vendit les iſles qu'elle poſſédoit aux chevaliers de Malthe, & à différens particuliers. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1664.

La nouvelle Compagnie, qui ſe forma ſous l'autorité du Roi, fut établie par des lettres patentes, expédiées le onze Juillet 1664. Ce Prince pour lui procurer les moyens de ſe ſoutenir, lui accorda de grands avantages; il fit en 1665 les avances des fonds néceſſaires pour racheter l'iſle de Cayenne, qui avoit été vendue aux chevaliers de Malthe par l'ancienne Compagnie; & en même tems le Roi ordonna aux acquéreurs des autres iſles de rapporter les contrats de leurs acquiſitions à ſon Conſeil, pour en être rembourſés par la nouvelle Compagnie; les meilleures de ces iſles étoient la Guadeloupe, la Martinique, Saint Chriſtophe, Sainte Croix, Saint Barthélemi & Sainte Lucie: la Compagnie retira tous ces Domaines, & en prit poſſeſſion l'année ſuivante, à la charge d'en faire hommage, & de donner une couronne d'or de trente marcs à chaque changement de Roi: dès le vingt-ſix Février 1664, une colonie Françoiſe étoit partie de la Rochelle pour aller peupler l'iſle de Cayenne. La Compagnie prit pour armes un écuſſon en champ d'azur, ſemé de fleurs de lys d'or ſans nombre, deux ſauvages pour tenans, avec une couronne tréflée. La protection que le Roi accorda à ces deux établiſſemens, qui furent l'ouvrage du Prince & de ſon Miniſtre, jointe aux ordres que Sa Majeſté donna dans le même tems pour la conſtruction d'un grand nombre de vaiſſeaux, & l'érection de pluſieurs écoles, dans leſquelles on pût former d'habiles hommes de mer, furent regardées comme l'époque du rétabliſſement de la marine. On frappa à cette occaſion une médaille; on y voit un vaiſſeau qui va à pluſieurs voiles, la légende; *Navigatio inſtaurata*; la navigation rétablie; on lit dans l'exergue 1665.

Les chevaliers d'Hocquincour & de Tourville ſe diſtin-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1665.

guerent encore beaucoup cette année contre les Corſaires ; ils montoient deux vaiſſeaux Vénitiens, & cherchoient deux bâtimens Turcs, par leſquels des navires marchands leur dirent qu'ils avoient été pourſuivis.

Ils déſeſpéroient de les rencontrer, lorſqu'ils entendirent un grand bruit de canon, qui leur fit juger que l'on ſe battoit dans les environs, ils gagnerent vers l'endroit d'où il venoit, & ils apperçurent de bien loin un combat de deux vaiſſeaux contre trois autres, ſans pouvoir diſtinguer de quelle nation ils étoient. En approchant de plus près, ils virent que c'étoient deux Turcs contre trois marchands Vénitiens ; ils firent force de voiles pour aller à leur ſecours ; le vent leur étoit favorable ; ils arriverent au moment que les vaiſſeaux marchands étoient prêts à ſe rendre, les bâtimens Turcs étoient préciſément ceux qu'ils cherchoient. Les Infidéles les voyant venir à eux, ſe crurent aſſez forts pour les combattre ; ils comptoient pour rien les vaiſſeaux marchands qu'ils avoient mis aux abois ; ils étoient d'ailleurs piqués de voir que l'on venoit pour leur enlever une priſe qu'ils avoient regardé comme ſûre, ils ſe diſpoſerent à attaquer vigoureuſement.

Les deux Commandans François trouverent les vaiſſeaux marchands en trop mauvais état, pour leur faire prendre part au commencement du combat ; ils les firent ranger derriere eux, afin de leur donner le tems de ſe remettre un peu.

Cette diſpoſition ne fut pas plutôt faite, que le combat commença. Le chevalier de Tourville eſſuya, ſans tirer, la bordée du vaiſſeau auquel il avoit affaire, & attendit qu'il fût bien près pour lui répondre ; il lui envoya alors la ſienne, ſi à propos, qu'elle dérangea un peu les Turcs ; mais la ſeconde fit un bien plus grand déſordre, elle abattit leur grand mât.

Ce vaiſſeau démâté n'étoit plus en état de ſoutenir longtems le combat ; les Infidéles avoient un mât de relais ; mais ils ne pouvoient pas le placer : on faiſoit ſur eux un feu continuel, qui tuoit tout ce qui paroiſſoit ſur leur pont. Ils auroient bien voulu s'éloigner un peu, pour avoir le tems

tems de faire à leur vaiſſeau une réparation qui étoit ſi néceſſaire ; mais ils craignoient, s'ils quittoient le lieu où ſe donnoit le combat, que les deux commandans François ne tombaſſent ſur l'autre navire, & qu'après s'en être rendus maîtres, ils ne reviraſſent enſuite ſur eux. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1665.

Ils n'avoient cependant point d'autre parti à prendre, leur bâtiment ne pouvoit continuer le combat qu'avec beaucoup de déſavantage dans l'état où il étoit, ils crurent qu'en ſe larguant près de leur autre vaiſſeau, ils éviteroient l'inconvénient qu'ils craignoient, ſe trouvant à portée de ſe donner du ſecours l'un à l'autre. Le chevalier de Tourville, qui comprit leur deſſein, en empêcha l'exécution, en les ſerrant de près; les Turcs voyant alors que leur projet ne pouvoit pas réuſſir, ne ſongerent plus qu'à en venir à l'abordage ; mais quelque choſe qu'ils fiſſent pour cela, on prenoit ſur le bord ennemi de ſi bonnes précautions, qu'ils ne pouvoient y parvenir.

Ils perdoient cependant toujours beaucoup de monde, par le grand feu que l'on faiſoit ſur eux ; mais ils ne ſe rebutoient point : le déſeſpoir ranima leur courage, & ils continuerent de faire les plus grands efforts pour aborder ; le chevalier de Tourville vit bien, à cette manœuvre, qu'à la fin il lui ſeroit impoſſible de l'empêcher, il ſongea donc à ſe mettre en état de leur réſiſter ; un fort grand nombre de ſes gens avoit été tué ; pour les remplacer, il fit paſſer ſur ſon vaiſſeau tout ce qui ſe trouva, ſur les bords des marchands de gens en état de combattre.

Les Turcs parvinrent enfin au but qu'ils s'étoient propoſés ; ils entrerent dans le vaiſſeau du chevalier de Tourville, le combat devint alors ſanglant ; les Infidéles, animés par l'eſpéce d'avantage qu'ils venoient d'avoir, attaquoient avec furie, tout ce qu'ils rencontroient : on ſe battoit par pelotons dans tous les coins du vaiſſeau : les François, animés par l'exemple de leur chef, faiſoient des prodiges ; mais ſi dans quelques endroits, ils avoient l'avantage, ils étoient fort mal menés dans d'autres ; au plus fort du combat le Lieutenant du chevalier de Tourville lui envoya dire, que s'il ne venoit promptement lui donner du

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1665.

ſecours, il ne pouvoit plus réſiſter : ce brave Capitaine y vola auſſi-tôt, & par ſa préſence rétablit le combat ; enfin, après un carnage effroyable, le commandant des Turcs, qui avoit vû périr preſque tout ſon monde, ſe rendit, tout couvert de bleſſures ; le peu de gens qui lui reſtoit en état de combattre, en fit de même à ſon exemple.

Le Capitaine, qui étoit reſté ſur ſon bord, ſe voyant, par cette défaite, privé de la plus grande partie de ſon équipage, fit promptement couper les amares, pour pouvoir un peu ſe larguer, & ſe ſervit à propos du vent qui lui étoit favorable pour ſe faire échouer. Le mauvais état dans lequel étoit le vaiſſeau du chevalier de Tourville, ne lui permettant pas de le pourſuivre, il ſe contenta de la victoire qu'il venoit de remporter, & alla rejoindre le chevalier d'Hocquincour, dont le vaiſſeau, qui étoit plus fort en canon que le ſien, avoit déja mis en mauvais état celui contre lequel il combattoit. Le chevalier de Tourville termina promptement le combat, il lâcha une bordée au Corſaire ; une ſeconde, qu'il lui envoya, acheva de le couler à fond. Les deux Commandans eſcorterent enſuite les deux navires marchands, & ne les quitterent que lorſqu'ils les eurent mis en lieu de ſûreté.

Quoique leurs vaiſſeaux fuſſent un peu maltraités, ils ne laiſſerent pas de tenir la mer, & ils ſe trouverent bientôt engagés dans une nouvelle action : le vingt huit Novembre de grand matin, au commencement du crépuſcule, après une nuit des plus obſcures, ils ſe trouverent vis-à-vis de vingt galères Turques.

L'Auteur de l'Hiſtoire Militaire du regne de Louis le Grand, fait mention du combat qui ſe donna dans cette occaſion ; mais ce qu'il en dit, n'eſt pas tout-à-fait exact. Il donne à entendre que le chevalier d'Hocquincour n'avoit qu'un vaiſſeau ; & il dit que ce brave Marin fut attaqué par trente-trois galères Turques : qu'il ſe défendit pendant quelques heures avec tant de courage, que les Infidéles voyant pluſieurs de leurs bâtimens

déſemparés, & une infinité de leurs ſoldats tués, furent obligés de ſe retirer, fort étonnés d'une défenſe ſi opiniâtre & ſi extraordinaire. LES FRANÇOIS. An J.C. 1665.

Quoique cet Auteur date ce combat du vingt-huit Novembre de cette année, peut-être l'a-t-il confondu avec l'action dont on a vû le détail dans le récit que j'ai fait des événemens de l'année précédente ; mais il y auroit même encore de l'erreur ; dans ce premier combat, le chevalier d'Hocquincour avoit trois vaiſſeaux, dont un étoit commandé par M. de Tourville, & ils avoient eu affaire à trente-ſix galères Turques : l'Auteur, dont je viens de parler, n'en compte que trente trois, & dans cette derniere action les chevaliers d'Hocquincour & de Tourville n'avoient que chacun un vaiſſeau ; c'étoit un de moins que dans la premiere ; mais auſſi ils n'eurent point en tête un auſſi grand nombre de galères, il n'y en avoit que vingt cette fois-ci.

C'étoit toujours beaucoup ; il ne falloit pas moins que la valeur & l'intrépidité de ces deux braves François pour oſer ſe battre contre des ennemis ſi ſupérieurs en force : ils firent la même manœuvre, qui leur avoit ſi bien réuſſi dans le premier combat : le point principal étoit de ne ſe point laiſſer environner, & que les Turcs ne les approchaſſent point d'aſſez près pour pouvoir en venir à l'eſcalade ; ils n'avoient pour cela de reſſource que dans leur artillerie : ils en rendirent le feu ſi vif, que les Infidéles n'oſerent jamais les aborder. Le combat continua de cette maniere pendant pluſieurs heures ; à la fin les Turcs voyant qu'ils perdoient beaucoup de monde, & que pluſieurs de leurs galères étoient en fort mauvais état, quitterent la partie, & ſe retirerent en déſordre à force de rames.

De ſi brillantes actions ſoutenoient avec éclat la réputation que ces deux braves chevaliers s'étoient acquiſe ſur la mer : M. de Tourville en recueillit bien-tôt les fruits, le Roi l'attacha à ſon ſervice, & lui donna le même rang qu'il avoit eu dans ſes courſes : quoiqu'il n'eût point paſſé par les dégrés inférieurs du ſervice, il fut fait capitaine de vaiſſeau. A l'égard du chevalier d'Hocquin-

des François. cour, l'expérience qu'il avoit dans le ſervice de mer ſembloit devoir l'engager à le continuer ; il le quitta néanmoins, & il fut mis à la tête d'un régiment de dragons.

An. J. C. 1665.

La France joüiſſoit alors d'une paix profonde : depuis que le Traité des Pyrénées avoit terminé la guerre qu'elle avoit été obligée de ſoutenir contre l'Eſpagne, pendant un grand nombre d'années, il n'étoit ſurvenu entre les deux Couronnes aucunes brouilleries, ou, s'il y en avoit eu quelque ſujet, elles n'avoient pas encore éclaté ; la France n'avoit eu non plus rien à démêler avec ſes autres voiſins. Il auroit été à ſouhaiter qu'elle eût pu joüir long-tems de cette tranquillité ; mais le Roi ſe trouva engagé, en quelque ſorte malgré lui, dans la guerre qui s'éleva cette année entre les Anglois & les Hollandois ; elle fut terminée aſſez promptement : mais elle fut bien-tôt ſuivie de de pluſieurs autres.

Les Anglois avoient prétendu que les Etats Généraux leur avoient donné pluſieurs ſujets de plainte, en contrevenant aux traités qui uniſſoient les deux Nations ; ſe croyant en droit d'uſer de repréſailles, ils s'étoient emparés de la nouvelle Hollande, dans les Indes Orientales ; & ayant attaqué la flotte Hollandoiſe qui revenoit de Smirne, ils en avoient enlevé quelques vaiſſeaux. Le Roi avoit eſſayé d'empêcher que ces commencemens de diviſions n'euſſent des ſuites plus conſidérables ; Sa Majeſté avoit ordonné à ſon Ambaſſadeur à Londres de chercher tous les moyens poſſibles pour diſpoſer Charles II. à un accommodement : on ne put y déterminer ce Prince.

Le Roi ne ſe rebuta point, ce Monarque auroit voulu prévenir une guerre, à laquelle il voyoit bien qu'il ne pourroit pas ſe diſpenſer de prendre part ; il envoya à Londres un Ambaſſadeur extraordinaire pour renouveller les inſtances qui avoient déja été faites au roi d'Angleterre. Mais les Hollandois n'attendirent point l'effet de cette négociation, leur flotte attaqua celle des Anglois. Ils eurent lieu de ſe repentir de leur précipitation ; leur armée fut battue : ils perdirent huit mille hommes ; de ce nombre furent leur fameux amiral Obdam, & l'amiral de la Meuſe, qui périrent avec leurs vaiſſeaux ; l'amiral de Zélande ne

des François.

An. J. C. 1665.

ſe ſauva que par une honteuſe fuite. Le reſte de leur flotte n'auroit pû éviter une ruine entiere, ſi le vice-amiral Tromp n'eût rallié douze grands vaiſſeaux, avec leſquels il ſe battit en retraite pendant deux jours contre toute l'armée Angloiſe, ce qui facilita le moyen aux autres navires de gagner le Texel; cette action fit beaucoup d'honneur au vice-amiral; mais il ne fut redevable de ſa réuſſite qu'à la faute que firent les Anglois de s'attacher à lui avec toute leur armée; s'ils en avoient envoyé une partie à la pourſuite des vaiſſeaux qui ſe ſauverent dans le Texel, ces navires étoient dans un ſi grand déſordre, qu'il n'en ſeroit pas échappé un ſeul.

Le mauvais ſuccès de cette bataille ne fut pas le ſeul malheur que les Hollandois eſſuyerent: le roi d'Angleterre avoit cherché à leur ſuſciter un nouvel ennemi; l'Evêque de Munſter s'étoit ligué avec ce Prince, & avoit promis d'attaquer les Hollandois avec une armée de trente mille hommes; Charles, par le traité, s'étoit obligé à lui donner d'abord quinze cens mille livres, & enſuite un ſubſide de cinquante mille écus par mois, tant que la guerre dureroit.

Les Anglois n'avoient pas eu beſoin de beaucoup preſſer ce Prélat, il avoit une paſſion démeſurée pour la guerre, & cet exercice convenoit beaucoup mieux à ſon goût que le ſoin de gouverner un Diocèſe. Le prétexte ſur lequel il ſe déclara, étoit de recouvrer la Seigneurie de Borkelo, que les Hollandois avoient enlevée autrefois à l'évêché de Munſter; ſur le refus que ceux-ci firent de la lui reſtituer, il commença les hoſtilités; & quoique Louis XIV. lui eût fait déclarer qu'il fourniroit des ſecours aux Etats Généraux, s'ils étoient attaqués, la crainte de voir la France tourner ſes armes contre lui ne fut pas capable de le retenir; il entra dans les terres des Hollandois du côté de l'Ower-Iſſel, & y exerça des cruautés inouies.

Les Etats Généraux eurent alors recours au Roi, & demanderent qu'en conſéquence des traités d'alliance, & ſinguliérement en exécution de celui de l'année 1662, qui

DES FRANÇOIS. An. J.C. 1665.

contenoit une ligue défenſive entre les deux Puiſſances, on armât pour les aider à ſe défendre.

Louis XIV. ſentoit bien que le ſecours demandé par les Hollandois regardoit moins l'évêque de Munſter, qui n'auroit pas été pour eux un ennemi fort redoutable, s'ils n'avoient eu affaire qu'à lui, que les Anglois, par leſquels il leur avoit été ſuſcité. C'étoit-là juſtement ce qui embarraſſoit ce Prince; il étoit allié des Etats Généraux, il l'étoit auſſi de l'Angleterre, & il auroit bien voulu ménager cette Puiſſance. Il avoit cependant des raiſons particulieres pour préférer les Hollandois; la mort du roi d'Eſpagne, ſon beau pere, qui ne pouvoit pas être fort éloignée, alloit donner ouverture aux droits qu'il prétendoit avoir ſur une grande partie de la Flandre; il vouloit ſe concilier les Etats Généraux, afin qu'ils ne ſe déclaraſſent point contre lui dans la guerre qu'il ſeroit, ſans doute, obligé d'entreprendre pour les faire valoir.

Il y avoit eu nouvellement à ce ſujet des négociations, dont le ſuccès avoit dû faire plaiſir à ce Prince. Le Roi d'Eſpagne ſentoit bien l'état dans lequel il étoit, il voyoit que ſa mort prochaine alloit cauſer des diviſions conſidérables, auſquelles donneroient lieu les prétentions du roi de France ſur les Pays-Bas; il avoit eſſayé de prendre des précautions qui puſſent les prévenir. Comme il ne voyoit aucune Puiſſance qui fût plus à portée de traverſer les deſſeins du Roi dans cette occaſion, ni qui eût plus d'intérêt à s'y oppoſer, que les Hollandois, il s'adreſſa à eux, & n'oublia rien d'abord pour réveiller leur jalouſie contre la France. Il leur propoſa enſuite une confédération entre les dix-ſept Provinces, dont le but tendoit à leur mutuelle conſervation, & fit valoir auprès d'eux toutes les raiſons qu'il crut capables de leur faire ſentir l'avantage qui leur reviendroit de cette union; mais cette tentative ne lui réuſſit point; Louis XIV. avoit ſi bien perſuadé au Penſionnaire de Hollande que le véritable intérêt des Etats étoit de demeurer unis à la France, qu'il fut impoſſible au roi d'Eſpagne de les en détacher. Le Roi étoit trop habile cependant pour ne pas ſentir qu'il n'étoit redevable qu'au beſoin que les Hollandois croyoient avoir de lui, du refus

qu'ils avoient fait d'entrer dans les vûes de la Cour d'Eſpagne. Quelqu'attachement qu'ils lui témoignaſſent, il craignoit toujours de les voir ſe déclarer contre lui, dès qu'il viendroit à entreprendre quelque choſe ſur les Pays-Bas; mais quoiqu'il ne ſe flattât pas de les faire changer de diſpoſition, il vouloit éviter de leur donner aucun ſujet de plainte. Cette raiſon le portoit à ſe déclarer plutôt pour eux que pour les Anglois, s'il ne pouvoit pas ſe diſpenſer de prendre part à la guerre que ſe faiſoient ces deux Puiſſances: un ſujet de mécontentement que Louis XIV. avoit contre le roi d'Angleterre, contribuoit encore à le déterminer. Ce Prince, malgré les alliances qu'il avoit avec le Portugal, paroiſſoit incliner depuis quelque tems pour le roi d'Eſpagne; il contrevenoit par-là également à celles qu'il avoit avec la France, Louis XIV. s'intéreſſant ouvertement pour le roi de Portugal.

DE FRANÇOIS. AnJ..C.1665.

La mort de Philippe IV. qui arriva dans ces circonſtances, & qui donna ouverture aux droits du Roi, lui fit déſirer encore davantage de ménager les Hollandois. Ils le preſſoient de leur donner les ſecours qu'il leur avoit promis; mais il voulut auparavant épuiſer toutes les voies de conciliation: il crut qu'il leur rendroit un ſervice important, s'il pouvoit terminer à l'amiable une guerre dont juſques-là le ſuccès ne leur avoit point été favorable: la ſuite que pouvoient avoir des commencemens malheureux, le leur faiſoit extrémement ſouhaiter. Le Roi fit donc encore pour cela de nouvelles tentatives du coté des Anglois, & en même tems il leur fit ſentir à quoi ils devoient s'attendre, s'ils s'obſtinoient à vouloir continuer la guerre; il déclara qu'il prendroit parti contre celle des deux Puiſſances qui ne voudroit pas accepter la paix. Le roi d'Angleterre vouloit abſolument pouſſer les Hollandois; rien ne fut capable de lui faire changer de réſolution: il auroit bien voulu cependant que la France ne ſe fût pas jointe à eux; il envoya au Roi un Ambaſſadeur extraordinaire, pour l'engager à ne donner aucun ſecours aux Hollandois; mais il ne put rien obtenir. Louis XIV. piqué de l'inutilité de toutes les démarches qu'il avoit faites auprès du roi d'Angleterre pour le porter à faire la paix avec des alliés, pour leſquels il té-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1665.

moignoit s'intéreſſer auſſi vivement, ſe déclara contre lui. Les ordres furent donnés pour mettre une flotte en mer : elle fut plus conſidérable par le choix des vaiſſeaux & la réputation de ceux qui les commandoient que par leur nombre.

VAISSEAUX.	OFFICIERS. Meſſieurs	HOMMES.	CANONS.
Le Frédéric	De la Roche, chef d'eſcadre	550	84
La Sophie	Fozan	550	84
Le grand Normand	Gabaret	500	80
Le Neptune	Le chevalier de Bion	500	80
Le Bourbon	Des Rabinieres	450	66
La Royale	De Verdille	400	58
Le Jule	De Belle-Iſle, major de l'armée	350	42
Le Triomphe	De Buillon	330	42
Le Mazarin	De Villepar	350	40
Le grand Anglois	D'Infreville	300	40
La grande Infante	De Condé	260	40
Le Saint Charles	Michaud	300	42
Le S. Jean de Bayonne	Duclos	300	40
Le Sauveur	De la Moignon	350	40
Le Tigre	D'Eſtival	300	40
L'Anna	De Château-Renault	350	40
Le Saint Antoine	De Viviers	350	38
Le Saint Auguſtin	De Batdeau.	300	38
La Vierge	Louis Gabaret	250	38
La Notre-Dame	De Vaudré	250	36
Le Lion d'or	D'Etienne Jean	200	36
Le Saint Sébaſtien	De Pas-de-Jeu	260	28
L'aigle d'or	Peroteau	150	26
La petite Infante	Le chevalier d'Elone	206	26
L'Aurore	Du Rivau	50	8
La Concorde			
La Marguerite			
La Princeſſe	Le marquis de Martel	500	66
Le Saint Louis	Le commandeur de Verdille	400	60
Le Conquérant	Gabaret le jeune	400	66
L'Invincible	Le chevalier de Bouillon	350	68
L'Intrépide	Dumé d'Aplemont.	350	60
Le Navarre	De Turelle	400	56
La Juſtice			
En tout trente-quatre vaiſſeaux.		10556 hommes.	

Cette

DES FRANÇ. IS.

An. J. C. 1666.

Cette flotte devoit agir avec celle des Hollandois. Il fut réglé que la jonction ſe feroit dans la Manche; on fixa le rendez-vous dans cet endroit, parce qu'il étoit plus facile aux vaiſſeaux François qui étoient à Toulon d'aller par cette route à Belle Iſle & aux rades de Saint Martin de Rhé; ceux qui étoient dans les ports d'Océan eurent ordre de ſe rendre au même lieu. On voulut auſſi prévenir les conteſtations qui pourroient ſurvenir pour le commandement, après l'union des deux flottes; on convint qu'il ſeroit donné à l'Amiral de France; tout fut réglé à ce ſujet dans le plus grand détail: il fut arrangé que lors de la jonction des eſcadres, l'Amiral des Etats baiſſeroit à l'abord ſon pavillon du grand mât, & ſalueroit de ſon canon l'Amiral de France, lequel lui rendroit ſon ſalut; que le conſeil de guerre ſe tiendroit ſur cet amiral, qui porteroit le pavillon du Roi au grand mât; que l'amiral du Roi y auroit la premiere voix, celui des Etats la ſeconde, le vice amiral du Roi la troiſiéme, celui des Etats la quatriéme, & ainſi de ſuite alternativement.

La flotte des Hollandois fut bien-tôt prête; leur intention étoit d'abord d'aller ſe poſter entre Calais & Douvre, pour empêcher que ce qui ſortiroit de la riviere de Londres ne pût ſe joindre aux Dunes, & pour couper toute ſorte de communication des ports de Plymouth, Porſmouth, & autres, avec la Tamiſe; cette poſition auroit eu encore un autre avantage, ayant en tête la flotte Angloiſe; celle de France, qu'ils comptoient devoir arriver bien-tôt, auroit pu les joindre ſans aucun obſtacle; mais l'avis qu'ils eurent qu'elle ne viendroit point ſi-tôt, leur fit abandonner ce projet.

Pluſieurs Auteurs prétendent que ce retardement fut l'effet de la politique du Roi; que ce Prince qui ne vouloit point indiſpoſer contre lui les Hollandois, avoit affecté de ſe déclarer pour eux ouvertement, mais que ce n'étoit qu'une feinte de ſa part, & qu'il ne vouloit point faire de mal aux Anglois; mais eſt-il poſſible de concilier cette prétendue intention du Roi avec les hoſtilités que la France fit contre les Anglois dans cette guerre? On ne peut dou-

DES FRANÇOIS. An J.C. 1666.

ter que Sa Majeſté n'eût réſolu de ſecourir puiſſamment les Etats Généraux ; mais des circonſtances défavorables les empêcherent de profiter de l'armement que le Roi avoit fait dans cette vûe.

La France ſoutenoit toujours le Roi de Portugal ; elle voulut profiter de l'occaſion que lui fourniſſoit la flotte qu'elle venoit de mettre en mer, de favoriſer le paſſage de la nouvelle épouſe de ce Prince, que les Eſpagnols menaçoient d'enlever ; on crut que l'armée navale ne ſeroit occupée de ce côté-là que fort peu de tems, & qu'elle en auroit encore aſſez pour joindre les Hollandois, ſans que ce retardement pût nuire à la cauſe commune. Mais cette opération ayant été plus longue que l'on n'avoit penſé, & les vents devenus contraires ayant enſuite empêché le duc de Beaufort qui commandoit la flotte d'entrer dans la Manche, cet Amiral ſe vit dans la néceſſité de différer la jonction.

Le Roi qui eſpéroit cependant toujours que les obſtacles ceſſeroient, & que cette jonction pourroit ſe faire promptement, engageoit les Etats Généraux à ſe tenir ſur la défenſive ; il leur faiſoit repréſenter qu'il n'étoit point de la prudence d'hazarder un combat qui pourroit faire périr leur flotte, ſi le ſuccès n'en étoit pas heureux : & qu'il valoit beaucoup mieux attendre que la jonction de ſa flotte, & celle des vaiſſeaux que leur envoyoit le Roi de Dannemark, leur euſſent donné ſur leurs ennemis une ſupériorité qui leur aſſureroit la victoire.

Ces inſtances du Roi ne furent pas capables de retenir les Hollandois, leur flotte compoſée de quatre-vingt cinq grands vaiſſeaux, quatorze brûlots & vingt galiotes, ou petites frégates, ſortit de leurs ports, & alla chercher celle des ennemis, qu'elle découvrit le onze Juin entre Nieuport & la pointe du Nord d'Angleterre, venant à elle à toutes voiles. Deux principaux Chefs la commandoient, le prince Robert & le général Monck, que Charles II. en reconnoiſſance des importans ſervices qu'il lui avoit rendus, avoit fait Duc d'Albemarle. Tous les deux portoient le pavillon rouge ; ils avoient pour lieutenans généraux le

chevalier Thomas Allen, qui portoit le pavillon blanc, & le chevalier William Barclai, qui portoit le pavillon bleu; ces deux derniers avoient auſſi le titre d'amiraux. DES FRANÇOIS. An.J.C.1666.

La flotte Hollandoiſe avoit pareillement deux amiraux d'une grande réputation, Ruyter & Tromp. Le premier, célébre par une infinité de glorieuſes expéditions, & qui de ſimple matelot s'étoit élevé aux premieres charges par ſa valeur & ſon habileté, étoit d'un âge plus avancé & avoit plus d'expérience que Tromp. Celui-ci fils de l'amiral de ce nom, qui fut tué dans une bataille navale que Monck, l'un des Généraux de la flotte Angloiſe, avoit gagnée en 1653 ſur les Hollandois, avoit auſſi beaucoup de courage & d'habileté; il en avoit donné des preuves l'année précédente, dans ſa belle retraite après la déroute de l'armée navale des Etats. Louis XIV. qui connoiſſoit tous ſes talens, & qui n'épargnoit rien pour gagner les gens de mérite, avoit cherché à ſe l'attacher; mais il n'avoit pas voulu quitter le ſervice de ſa patrie. Ruyter & lui étoient les deux premiers hommes de mer qu'il y eût au monde. Les deux amiraux de Zélande & de Friſe partageoient avec eux le commandement, ils ſe trouvoient oppoſés aux deux lieutenans généraux Anglois, Allen & Barclai.

Le parti que prenoient les Hollandois, ne donnant point le tems aux vaiſſeaux du Roi de ſe joindre à eux; ce Prince chercha à procurer à leur flotte le peu de ſecours qu'il étoit en état de lui donner. Il dépêcha au duc de Beaufort, qui pour lors étoit à Toulon, deux couriers, avec ordre de ſe rendre, en toute diligence, dans les rades de Belle-Iſle & de la Rochelle, & de mander aux gouverneurs de Dunkerque, de Calais & de Boulogne de tenir correſpondance avec les amiraux des Etats, pour leur fournir tout ce qui pourroit leur être utile.

La bataille ſe donna preſqu'auſſi-tôt après: elle dura quatre jours; on peut juger par-là de l'opiniâtreté & de la fureur des combattans. Les trois premiers jours ne déciderent de rien, la perte fut à peu près égale des deux côtés. Le quatriéme, la victoire ſembla ſe déclarer pour les Hollandois; leurs ennemis commençoient à plier, mais un

Des François. An. J. C. 1666.

renfort de vingt-deux navires, que ceux-ci reçurent dans le plus grand feu de l'action, empêcha la déroute : dès que Ruyter les apperçut, il fit halte, & raſſembla ſes vaiſſeaux pour combattre avec plus d'ordre. Les Anglois de leur côté, ranimés par un ſecours qui leur étoit venu ſi à propos, recommencerent le combat avec l'ardeur que leur inſpiroit l'eſpérance d'une victoire prochaine. Leur courage ne put cependant la leur mériter : Ruyter n'avoit point été déconcerté par le renfort qu'ils avoient reçu, il ſembloit que l'inégalité des forces eût donné une nouvelle ardeur à ſes gens. Le combat duroit depuis pluſieurs heures, & l'avantage étoit égal de part & d'autre ; Ruyter voulut faire un dernier effort ; il fit mettre la flamme rouge, qui eſt le ſignal d'une attaque générale, & donna avec tant de vigueur dans la flotte ennemie, qu'il la perça deux fois, prit ſix grands vaiſſeaux & en coula quatre à fond. Les Anglois rompus de pluſieurs côtés, craignirent une défaite plus grande, ils prirent la fuite ; les Hollandois fâchés de voir que leur victoire devenoit par-là moins complette, les pourſuivirent avec vivacité ; mais un grand brouillard s'étant levé ſur le ſoir, Ruyter, qui étoit proche des côtes d'Angleterre, & qui en appréhendoit les bancs, prit le large avec ſon armée victorieuſe.

Quoique le reſte de la flotte Angloiſe lui eût échappé, il dut être bien ſatisfait de s'être tiré avec tant de gloire d'une occaſion dans laquelle il avoit combattu contre des forces ſupérieures aux ſiennes ; outre beaucoup de vaiſſeaux Anglois qu'il avoit fort maltraités, il en avoit pris onze grands, & en avoit brûlé ou coulé à fond dix : de ce nombre fut le Prince Royal qui étoit à l'épreuve du canon, & monté de cent piéces. La perte des Anglois fut de ſix mille hommes, dont il y eut la moitié de tué, & le reſte fait priſonnier. Celle des Hollandois ne fut pas à beaucoup près ſi conſidérable ; trois de leurs vaiſſeaux furent brûlés, & quatre coulés à fond, mais il n'y en eut pas un de pris.

Quelques ſujets du Roi, qui étoient ſur la flotte des Hollandois, & qui combattirent avec eux, ne leur céde-

rent ni en courage ni en intrépidité ; parmi eux le comte de Guiche ſe ſignala beaucoup. Le troiſiéme jour de la bataille, il combattoit, ſecondé du prince de Monaco, contre un vaiſſeau Anglois qu'ils avoient fort maltraité ; un accident leur enleva la victoire, le feu prit au vaiſſeau qu'ils montoient au moment qu'ils alloient ſe rendre maîtres du navire ennemi, les voiles furent bien-tôt enflammées, & le mal devint ſans reméde. Ils ne perdirent point le jugement ; ils ôterent leurs habits & ſe jetterent à la mer : c'étoit le ſeul moyen qu'ils euſſent d'éviter de ſauter en l'air avec le vaiſſeau, ils gagnerent un autre navire Hollandois. Ils n'en combattirent pas avec moins de valeur le lendemain ; le comte de Guiche fut bleſſé au bras & à l'épaule d'un éclat de canon.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1666.

La victoire que les Hollandois venoient de remporter, en humiliant le roi d'Angleterre, étoit capable, s'ils avoient ſçu en profiter, de leur procurer, avec honneur, une paix que ce Prince s'étoit obſtiné juſques-là à leur refuſer : mais un ſuccès auſſi heureux les fit trop préſumer de leurs forces, ils ſe crurent plus que jamais en état de réduire leurs ennemis, ſans avoir beſoin du ſecours d'aucune Puiſſance étrangère : cette confiance orgueilleuſe leur fit bien-tôt perdre leurs premiers avantages.

Ils étoient encore bien moins diſpoſés, qu'ils n'avoient été avant la bataille, à attendre la jonction de la flotte de France ; ils firent promptement radouber les vaiſſeaux qui avoient ſouffert, ils en mirent en mer de nouveaux, & avec une flotte de quatre-vingt-neuf voiles, ils réſolurent d'aller chercher les Anglois juſques dans la Tamiſe. Ceux-ci avoient travaillé à réparer la perte qu'ils avoient faite dans le dernier combat, & ſe propoſoient bien de tenter une ſeconde fois le ſort des armes ; leur armée ayant paru le vingt-cinq Juillet, Ruyter, qui dans l'endroit où il étoit n'auroit point eu aſſez d'eſpace pour former ſes eſcadres, & qui d'ailleurs vouloit éviter les bancs de la côte d'Angleterre, ſe retira trois lieues en mer.

Les flottes reſterent en préſence près de dix jours, la bataille ne ſe donna que le quatre Août ; les Hollandois ne

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1666.

ſoutinrent point la gloire qu'ils s'étoient acquiſe dans la précédente ; après une perte aſſez conſidérable, leurs vaiſſeaux fort maltraités eurent bien de la peine à regagner leurs ports ; ce ne fut point la faute de Ruyter, il ſoutint parfaitement ſa réputation, & eut le bonheur d'échapper à un très-grand danger, dont le tira la bravoure de quatre officiers François. Il avoit été pendant trois heures entre les amiraux Anglois du Pavillon rouge & du pavillon blanc ; le combat avoit été furieux, il avoit eu deux cens hommes tués ſur ſon bord ; la belle défenſe qu'il continuoit cependant de faire, laiſſant peu d'eſpérance aux Anglois de s'emparer de ſon vaiſſeau, ils avoient fait approcher un brûlot pour y mettre le feu. Les chevaliers de Lorraine & de Coaſlin, Cavois, le baron de Buſca, & quelques autres François déterminés, voyant le fatal vaiſſeau prêt à accrocher l'amiral, ſe jetterent dans deux chalouppes, avec quarante Mouſquetaires, & allerent au devant du brûlot pour le détourner, au riſque d'en être eux-mêmes conſumés. Leur réſolution intimida le capitaine Anglois ; avant qu'ils approchaſſent, il ſe jetta dans ſa chalouppe avec ſes gens, & mit le feu au brûlot, qui en fut embraſé à fort peu de diſtance de l'amiral, mais ne lui fit aucun mal. Cette belle action ſauva Ruyter, il trouva le moyen de ſe débarraſſer des deux amiraux Anglois ; mais il n'en perdit pas moins la bataille.

Les ſuites en furent fort déſavantageuſes pour les Etats, la retraite de leur armée laiſſant la mer libre à leurs ennemis ; ceux-ci en croiſant le long des côtes de Hollande à l'entrée du Texel, trouverent à la rade la flotte deſtinée pour la Moſcovie, qui étoit prête à mettre à la voile : ils brûlerent plus de cent cinquante navires marchands, & deux vaiſſeaux de guerre qui devoient les eſcorter, & enſuite mirent le feu à un village ſur la côte.

L'échec que venoient de recevoir les Hollandois n'avoit cependant rien de déciſif ; ſi leur flotte avoit pu être jointe par celle de France, ils l'auroient aiſément réparé. Celle-ci étoit enfin arrivée à la Rochelle le vingt-trois Août ; le Roi en fit auſſi-tôt avertir les Etats Généraux,

& concerta avec eux les opérations néceſſaires pour la jonction ; mais la précipitation de Ruyter empêcha la réuſſite des meſures que l'on avoit priſes. On étoit convenu que les Etats envoyeroient leur flotte entre Calais & la Tamiſe, pour faciliter à celle du Roi, commandée par le duc de Beaufort, l'entrée dans la Manche ; mais il falloit qu'ils s'arrangeaſſent de maniere qu'ils donnaſſent aux François le tems de faire le trajet, afin que les deux flottes arrivaſſent à peu près dans le même tems. C'eſt ce qu'ils ne firent point ; leurs vaiſſeaux ſortirent trop tôt des ports, & arriverent au Pas de Calais, dans le tems qu'à peine le duc de Beaufort étoit parti de la Rochelle. Cet inconvénient penſa être fatal à la flotte Françoiſe ; les Anglois étoient ſortis de la Tamiſe, & après avoir été pendant quelques jours en préſence de l'armée Hollandoiſe, ils s'étoient retirés ſans donner de combat, & étoient allés ſe poſter à l'iſle de Wigth, ſur le paſſage des vaiſſeaux du Roi. Juſques-là il n'y avoit point encore de malheur ; & ſi le Général Hollandois avoit exécuté l'ordre qui lui avoit été donné par les Etats Généraux, d'obſerver l'ennemi, & de le ſuivre par-tout où il iroit, pour empêcher qu'il ne tombât ſur la flotte Françoiſe ; elle n'auroit couru aucun danger ; mais il n'étoit point reſté à la vûe de Boulogne, où il étoit d'abord, il avoit quitté ce poſte, & s'étoit éloigné. Le duc de Beaufort ne dut ſon ſalut qu'au bonheur qu'il eut de paſſer devant l'iſle de Wight ſans rencontrer les Anglois, il arriva le vingt-quatre Septembre à la rade de Dieppe.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1666.

Tout ſembloit alors bien diſpoſé pour faire la jonction tant déſirée ; un nouvel accident l'empêcha encore, Ruyter tomba malade ; la flotte privée du ſecours de ſon principal Chef, rentra dans ſes ports. Celle de France ſe vit alors plus expoſée que jamais. Elle ne pouvoit reſter ni à la rade de Dieppe, qui ne vaut rien, ni entrer dans le port où les grands vaiſſeaux ne peuvent aborder ; il en étoit à peu près de même de la rade & du port du Havre : de ſorte qu'il n'y avoit que ceux de Belle-Iſle & de Breſt où elle pût être en ſûreté ; mais pour y arriver, il falloit repaſſer la Manche à la vûe de l'armée Angloiſe. Le duc de Beau-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1666.

fort l'entreprit & l'exécuta heureuſement. Cette démarche, que l'Amiral avoit jugée avec raiſon indiſpenſable, fut cependant par l'événement déſavantageuſe à la cauſe commune. Dans le tems qu'il reprenoit la route de la Manche, pour venir ſe mettre en ſûreté dans les ports de Bretagne, Ruyter, convaleſcent, s'étoit remis en mer, & ſe propoſoit de l'aller joindre à la hauteur de Calais ; mais ayant appris que le duc de Beaufort étoit parti, il fit rentrer une ſeconde fois la flotte Hollandoiſe dans ſes ports. Tous ces contre-tems ruinerent entiérement les projets des deux flottes alliées ; & il ne fut enſuite queſtion que bien foiblement d'en faire la jonction. Ce fut un bonheur pour les Anglois. Battus une premiere fois par les Hollandois qui n'avoient que leurs ſeules forces, victorieux enſuite, peut-être ne ſe ſeroient ils pas trop bien tirés d'une troiſiéme action, dans laquelle ils auroient eu affaire à deux puiſſantes flottes réunies.

Pendant qu'ils ſoutenoient ainſi la guerre avec des avantages à peu près égaux à ceux de leurs ennemis, les François ſe dédommageoient en Amérique de l'inaction dans laquelle les circonſtances, dont nous venons de parler, les obligeoient de reſter vis-à-vis d'eux en Europe.

Depuis plus de quarante ans les deux nations poſſédoient chacune une moitié de l'iſle de Saint Chriſtophe, l'une des Antilles : ce pays avoit été découvert par les Eſpagnols ; mais ils en avoient négligé la poſſeſſion ; les conquêtes qu'ils avoient faites dans le continent de l'Amérique, leur avoient paru mériter davantage leur attention ; ils l'avoient, en quelque maniere, abandonné, lorſqu'en l'année 1625, par un événement aſſez ſingulier, les François, ſous la conduite de MM. d'Enambuc & du Roſſey, & les Anglois, commandés par M. Vaërnard ſe trouverent en même tems des deux côtés de cette iſle. Elle étoit habitée par des Caraïbes, eſpéces de Sauvages ; les deux Nations unirent leurs forces contre eux, partagerent enſuite leurs conquêtes à l'amiable, & vécurent quelque tems dans une intelligence que ne devoit point faire attendre la petiteſſe du lieu qu'elles habitoient.

L'ambition

DES FRANÇOIS.

L'ambition des Anglois troubla bien-tôt cette union. Vaërnard voulut s'étendre aux dépens des François ; mais en 1629 M. de Cuſac, chef d'eſcadre, ayant paru avec des vaiſſeaux du Roi ſur les côtes de Saint Chriſtophe, prit, coula à fond, & diſſipa tout ce qui ſe trouva de navires Anglois dans ces mers, & obligea Vaërnard à s'en tenir au traité de partage, qui avoit été fait deux ans auparavant, entre les deux Nations. Elles ne joüirent pas long-tems d'une paix que les deux Chefs paroiſſoient diſpoſés à maintenir ; la cour d'Eſpagne n'avoit pû voir ſans chagrin ces deux Puiſſances ſi près de ſes colonies, & ſur un terrein qu'elle prétendoit lui appartenir ; elle avoit pris des meſures pour les en chaſſer, & dès l'année ſuivante 1630 le Roi Catholique envoyant au Breſil une flotte contre les Hollandois, qui s'étoient emparés d'une partie de ce beau pays, avoit donné ordre à Don Frédéric de Tolède, qui la commandoit, de paſſer à l'iſle de Saint Chriſtophe, & de n'y pas laiſſer un ſeul Anglois ni un ſeul François. An. J. C. 1666.

On avoit été averti en France de ce deſſein, & c'étoit pour défendre l'iſle de Saint Chriſtophe contre les efforts des Eſpagnols, que l'eſcadre de M. de Cuſac avoit été équippée. Cet Officier content de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Anglois, & n'apprenant aucune nouvelle des Eſpagnols, à qui leur lenteur fut avantageuſe dans cette occaſion, ſe laſſa d'attendre ; il permit à ſes vaiſſeaux d'aller faire la courſe où ils voudroient, & lui-même alla croiſer dans le golphe Méxique, laiſſant ainſi l'iſle de Saint Chriſtophe ſans aucune reſſource. Les Eſpagnols y aborderent avec une flotte compoſée de trente-cinq gros galions & de quatorze navires marchands armés en guerre. Quoiqu'ils euſſent des forces ſi ſupérieures, les François ſe ſeroient peut-être maintenus dans leurs habitations, ſans la lâcheté de celui qui commandoit un fort qui leur ſervoit de défenſe ; les Eſpagnols firent leur deſcente ſans aucune oppoſition, & ce fort leur fut rendu ; les François ayant enſuite perdu pluſieurs combats, dans leſquels on leur tua beaucoup de monde, ce qui reſta s'embarqua ſur deux na-

DES FRANÇOIS. An J.C. 1666

vires qui ſe trouverent dans la rade, ils étoient au nombre d'environ quatre cens hommes.

Les Anglois n'avoient pris aucune part à ce qui s'étoit paſſé entre les Eſpagnols & les François ; ils s'étoient en cela fort mal conduits ; s'ils s'étoient joints à ceux-ci pour repouſſer l'ennemi commun, les Eſpagnols ne ſe ſeroient jamais rendus maîtres de l'Iſle. Ils ne furent pas long-tems à ſentir la faute qu'ils avoient faite ; Dom Frédéric, maître de tous les poſtes que les François avoient été obligés d'abandonner, avoit trop de ſupériorité ſur eux pour qu'ils puſſent ſonger à ſe défendre : ils virent bien que c'étoit pour eux une néceſſité de traiter avec lui. L'Amiral Eſpagnol avoit rencontré ſur ſa route quatre vaiſſeaux de leur nation dont il s'étoit emparé : il les leur donna pour faire leur retraite ; mais ces bâtimens ſe trouverent trop petits pour les contenir tous ; ils avoient toujours été en bien plus grand nombre que les François : Dom Frédéric avoit beſoin de ſes autres vaiſſeaux, il ſe vit donc obligé de laiſſer une partie des Anglois dans l'iſle ; il tira parole de ceux qui reſtoient, qu'ils profiteroient, pour ſuivre les autres, de la premiere occaſion qui ſe rencontreroit, & leur déclara que ſi à ſon retour du Breſil il les trouvoit encore à Saint Chriſtophe, il les feroit tous paſſer au fil de l'épée.

Cette menace ne les intimida pas beaucoup. Dès que les Eſpagnols eurent quitté l'iſle, les Anglois qu'ils avoient fait partir, dans les quatre vaiſſeaux qu'ils leur avoient donnés, revinrent joindre ceux qui y étoient reſtés. M. d'Enambuc en fut bien tôt informé ; il raſſembla promptement un nombre de François, & avec le ſecours d'un navire qui lui étoit venu fort à propos de France, il ſe remit en poſſeſſion de ſes anciens établiſſemens, malgré les efforts des Anglois, qui avoient bien compté demeurer les ſeuls maîtres de l'iſle.

Les choſes étoient reſtées dans cette ſituation juſqu'en l'année 1666 ; les Eſpagnols n'avoient pas pû reprendre cette iſle. La guerre qui pour lors étoit déclarée entre l'Angleterre & la France, donna lieu à différentes hoſtilités dans l'Amérique ; les deux Nations chercherent à ſe

troubler mutuellement dans les établiſſemens qu'elles y avoient. Les Anglois ne furent point heureux dans l'iſle de Saint Chriſtophe; il ſe donna un combat le vingt Août, dans lequel le commandeur de Sales, neveu de Saint François du même nom, commandoit les François, ils remporterent une victoire complette; les Anglois après avoir perdu leurs forts, leurs armes & leurs canons, furent entiérement chaſſés de l'iſle. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1666.

On frappa à cette occaſion une médaille. On y voit une femme vêtue à l'Américaine, ayant à ſes pieds un bouclier aux armes d'Angleterre, & appuyée ſur un bouclier aux armes de France. La légende, *Colonia Francorum ſtabilita*, ſignifie, la Colonie Françoiſe affermie. L'exergue, *Anglis ex inſula Sancti Chriſtophori exturbatis* 1666: les Anglois chaſſés de l'iſle de Saint Chriſtophe.

Nos armes ne furent cependant pas toujours triomphantes dans l'Amérique; les Anglois ſe dédommagerent du mauvais ſuccès qu'ils avoient eu à Saint Chriſtophe par la priſe de l'Acadie: ce pays nous appartenoit; il eſt ſitué dans l'Amérique Septentrionale.

Ces avantages réciproques compenſoient les pertes qui ſe faiſoient de part & d'autre; mais ce n'étoit point là ce que les Anglois s'étoient promis d'une guerre qui avoit commencé favorablement pour eux; les mauvais ſuccès dont leurs premieres victoires avoient été ſuivies, les porterent enfin à ſouhaiter eux-mêmes de la terminer. Sur diverſes propoſitions qui avoient été faites, on avoit entamé, il y avoit déja quelque tems, des conférences qui ſe tenoient à Breda, mais l'obſtination avec laquelle l'Angleterre refuſoit de ſe réduire à des demandes raiſonnables, les avoit rendues inutiles; dès qu'ils furent dans des diſpoſitions plus convenables, tout fut bien-tôt conclu.

Il y eut un premier traité entre la France & l'Angleterre. On renouvella tous ceux qui avoient été faits anciennement entre les deux Couronnes, ſoit pour la navigation & le commerce, ou pour toute autre cauſe. La France convint de reſtituer à l'Angleterre la partie de l'iſle de Saint Chriſtophe que les Anglois poſſédoient avant

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1667.

la guerre, avec les iſles d'Antigoa & de Monſarrat. L'Angleterre, de ſon côté, rendoit à la France l'Acadie, avec toutes les iſles, pays, fortereſſes & colonies que la France poſſédoit avant le premier Janvier 1665, & qui avoient été priſes par les armes du roi de la Grande Bretagne.

On convint enſuite des articles de la paix entre l'Angleterre & les Etats Généraux; on ne jugea point à propos que les deux Puiſſances ſe rendiſſent mutuellement ce qui avoit été pris ſur l'une ou ſur l'autre; cette reſtitution les auroit engagées dans des diſcuſſions trop conſidérables; il fut réglé que chaque nation demeureroit en poſſeſſion des pays, iſles, forts & colonies que chacune poſſédoit.

Ces traités avoient été conclus au commencement de l'année 1667. On en envoya auſſi-tot la nouvelle dans l'Amérique, afin d'y faire ceſſer les hoſtilités; mais elle n'arriva pas aſſez tot pour empêcher un combat naval, qui ſe donna entre les flottes de France & d'Angleterre.

Depuis que les Anglois avoient été chaſſés de l'iſle de Saint Chriſtophe, ils avoient fait tous les efforts poſſibles pour reprendre la portion de ce pays qui leur avoit appartenu; après quelques tentatives qui ne leur avoient point réuſſi, ils étoient venus avec pluſieurs vaiſſeaux bloquer l'iſle. M. le Févre de la Barre, lieutenant général pour le roi dans l'Amérique, ayant appris qu'ils y étoient depuis ſix ſemaines, & que le chevalier de Saint Laurent, qui en étoit gouverneur, étoit réduit à l'extrémité, y fit voile avec une eſcadre de dix ſept navires & de deux brûlots. Il rencontra la flotte Angloiſe entre Nieves & Redonde, & ne balança pas à l'attaquer. Le ſuccès ne fut point heureux pour les Anglois; ils furent battus après un combat de quelques heures, on leur tua quatre ou cinq cens hommes, outre deux cens qui furent noyés, & on leur fit quatre cens priſonniers; les François ne perdirent que cent hommes. Cette action fit d'autant plus d'honneur à M. de la Barre, qu'il étoit entré fort tard dans le ſervice de mer; il avoit été auparavant conſeiller au Parlement de Paris, intendant ſucceſſivement de Moulins, d'Auvergne &

de Paris, & s'étoit acquis dans tous ces emplois une grande réputation.

DES FRANÇOIS.

An.J.C.1667.

Après un échec pareil, les Anglois ne furent plus en état de continuer le blocus; les François ſe trouverent mieux que jamais affermis dans la poſſeſſion de la totalité de l'iſle; mais elle ne leur reſta pas long-tems, le combat qui s'étoit donné ne dérangea rien à l'exécution du traité de paix; les ordres étant venus, on rendit aux Anglois la portion de l'iſle qui leur avoit appartenu avant la guerre. Le Roi ne retira donc aucun avantage de la victoire que ſa flotte venoit de remporter; mais ce dut être pour lui une ſatisfaction bien ſenſible de voir dans les opérations glorieuſes de ſa marine, le ſuccès heureux des ſoins qu'il s'étoit donnés pour la rétablir.

Ce Prince ne négligeoit aucune occaſion de la perfectionner; il penſa qu'il ne ſuffiſoit pas d'avoir trouvé le moyen de joindre les deux mers par les aquéducs qui portoient les eaux d'une mer à l'autre, & qu'il étoit encore néceſſaire d'avoir un port commode où puſſent ſe retirer les vaiſſeaux qui entreroient dans la Méditerranée, & dans lequel ils fuſſent en ſûreté. On ne trouva pas d'endroit plus propre pour cela que le cap de Céte. C'eſt un promontoire, dans le voiſinage de la petite ville de Frontignan, ſi renommée pour ſes bons vins. Il a d'un côté la mer & de l'autre des étangs, bornés par les plaines du bas Languedoc. Ces étangs communiquoient à la mer; mais ils n'avoient que peu de fond, & ne pouvoient par conſéquent ſervir qu'à de petits bâtimens. Il fallut donc en creuſer un; on choiſit l'étang de Thau, qui eſt proche du cap de Céte; il eſt d'une étendue conſidérable, & par le travail que l'on fit, on lui donna vingt-cinq à trente pieds de profondeur; on ſe ſervit de ſes eaux pour remplir le port, que l'on avoit rendu auſſi profond qu'il falloit pour des vaiſſeaux de cinq à ſix cens tonneaux.

La paix que la France venoit de faire avec les Anglois, & la bonne intelligence qui ſubſiſtoit toujours entre le Roi & les Etats Généraux, laiſſa en France la marine dans l'inaction pendant quelques années. Louis XIV. étoit occu-

DES FRANÇOIS

An. J. C. 1667.

pé à faire valoir les droits de la Reine ſur la Succeſſion du roi d'Eſpagne Philippe IV. il avoit porté la guerre en Flandre & dans le Comté de Bourgogne. Elle ne donna occaſion à aucune action ſur mer en Europe, il n'y eut d'opérations de marine que dans l'Amérique.

La rupture de la France avec l'Eſpagne autoriſoit les courſes des Flibuſtiers ſur les vaiſſeaux Eſpagnols; ils en enleverent une très grande quantité. Ces marins étoient des avanturiers, qui faiſoient dans les Indes le métier de corſaires, & en vouloient principalement aux Eſpagnols; ils étoient preſque tous François. Rien ne fut plus foible que les commencemens de cette redoutable milice, qui fit dans la ſuite des expéditions très-brillantes contre les ennemis de la France. Les premiers qui embraſſerent ce genre de vie n'avoient ni bâtimens, ni munitions, ni pilotes, ni aucune ſorte de proviſions; la hardieſſe & le génie y ſuppléerent en peu de tems. Ils ſe joignirent par petites troupes. Chaque ſociété de Flibuſtiers acheta un canot, & chaque canot portoit vingt-cinq ou trente hommes. Ainſi équippés, ils ne ſongeoient d'abord qu'à ſurprendre quelques barques de pêcheurs, ou d'autres ſemblables bâtimens; quand ils y avoient réuſſi, ce qu'ils retiroient de la vente de leurs priſes, leur ſervoit à augmenter leurs équipages, & pour l'ordinaire une barque étoit montée de cent cinquante hommes; mais ce bâtiment étoit trop petit pour qu'ils puſſent y être commodément; ils étoient ſi ſerrés, qu'à peine avoient-ils de la place pour ſe coucher, & nuit & jour ils étoient expoſés à toutes les injures de l'air; d'ailleurs ils ne ménageoient pas beaucoup leurs vivres, & ils en manquoient bien-tôt. On peut juger que des gens qui étoient ſi mal à leur aiſe, ne trouvoient rien difficile pour ſe mettre plus au large; la vûe d'un navire plus grand & plus commode redoubloit leur courage dans les efforts qu'ils faiſoient pour s'en rendre les maîtres, & la faim leur ôtoit juſqu'à la vûe du péril, lorſqu'il étoit queſtion de ſe procurer des vivres. Auſſi attaquoient-ils ſans délibérer tout ce qu'ils rencontroient, & ils alloient toujours droit à l'abordage Une ſeule décharge de canon auroit ſuffi pour les

des Français.

An. J. C. 1667.

couler bas ; mais leurs petits bâtimens ſe manioient comme on vouloit ; leurs matelots étoient fort alertes, & ils ne ſe préſentoient jamais que la proue chargée de fuſiliers, qui tirant dans les ſabords déconcertoient tous les canoniers. Quand ils étoient une fois à bord, rarement manquoient-ils de ſe rendre maîtres du bâtiment, quelque nombreux que fût l'équipage. La terreur qu'ils avoient répandue par-tout contribuoit auſſi beaucoup à leurs ſuccès ; les Eſpagnols trembloient dès qu'ils les voyoient approcher, & mettoient quelquefois les armes bas, ſans avoir le courage de ſe battre. Un capitaine Flibuſtier nommé Pierre le Grand natif de Dieppe enleva, ſans trouver de réſiſtance, un vice-amiral des galions d'Eſpagne. Ce vaiſſeau avoit été ſéparé du reſte de la flotte par le mauvais tems : Pierre le Grand eut la hardieſſe de l'attaquer, quoique ſon bâtiment ne fût monté que de quatre petits canons, & qu'il n'eût avec lui que vingt-huit hommes. Il aborda le navire Eſpagnol, & pour faire entendre aux ennemis qu'il vouloit vaincre ou périr, il fit couler le ſien à fond. Cette intrépidité étonna tellement les Eſpagnols, qu'ils ne ſongerent ſeulement point à ſe défendre ; il alla lui-même chercher le capitaine, & lui mettant le piſtolet ſous la gorge, il l'obligea de ſe rendre. Un autre Flibuſtier, connu ſous le nom de Michel le Baſque, fit encore un coup plus hardi, il oſa attaquer ſous le canon de Porto-Bello un navire de la même flotte, nommé la Marguerite, chargé d'un million de piaſtres, & s'en rendit maître.

S'il avoit été poſſible de diſcipliner des hommes ſi braves, & d'en faire un corps de troupes réglées, on auroit été en état de réuſſir dans tout ce que l'on auroit voulu entreprendre contre les Eſpagnols ; mais on ne put pas y parvenir. Le déſir de la gloire n'entroit pour rien dans la conduite des Flibuſtiers, ils n'étoient animés que par l'avidité du gain, & ne trouvoient d'autres moyens de la ſatisfaire que de continuer leurs pirateries, pour profiter des richeſſes immenſes qu'ils enlevoient aux Eſpagnols, dont ils déſoloient le commerce.

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1667.

On fut donc obligé de ſe contenter de l'avantage qui en réſultoit pour les colonies Françoiſes, & c'en étoit toujours un fort grand. Les Eſpagnols obligés de mettre plus de monde ſur leurs vaiſſeaux, & occupés à ſe défendre contre les irruptions ſubites de ces Corſaires, n'oſant par conſéquent dégarnir les poſtes qu'ils occupoient, étoient moins en état de nous troubler dans nos habitations; on engagea ſeulement les Flibuſtiers * à ſe réunir dans le plus grand nombre qu'ils pourroient pour qu'ils puſſent faire des entrepriſes plus conſidérables.

Deux de leurs plus fameux Chefs réſolurent de faire quelque expédition importante. L'un étoit Michel le Baſque, le même qui avoit enlevé quelque tems auparavant le vaiſſeau la Marguerite, ſous le canon de Porto-Bello; l'autre n'étoit connu que ſous le nom de l'Olonois; il étoit des Sables d'Olonne en Poitou, & s'étoit déja diſtingué par pluſieurs grandes actions. Ces deux hommes ayant dreſſé leur plan, convinrent de le tenir ſecret; ils publierent ſeulement qu'ils alloient faire un armement conſidérable; & inviterent ceux qui voudroient être de la partie, à venir les joindre à la Tortue, ou à les aller attendre dans un autre endroit qu'ils déſignerent. La réputation de ces deux Chefs, dont l'un devoit commander ſur mer & l'autre ſur terre, attira au rendez-vous un fort grand nombre d'avanturiers de toute eſpéce. L'armement ſe trouva de ſix vaiſſeaux & de quatre cens quarante hommes; l'Olonois, qui étoit l'amiral de cette petite flotte, prit ſa route vers l'Eſt, ſans avoir découvert ſon deſſein à perſonne. A peine avoit-il doublé la pointe de l'Eſpade, la plus Orientale de Saint Domingue, qu'il rencontra deux navires Eſpagnols; il les enleva ſans beaucoup de réſiſtance. Dans l'un, il y avoit du cacao, & ſa charge étoit eſtimée près de deux cens mille livres; il l'envoya à la Tortue, avec ordre à celui à qui il en avoit confié le commandement, de le lui ramener à Curaçao, après qu'il l'auroit déchargé. L'autre étoit rempli de munitions de guerre deſtinées pour San-Domingo, il le retint avec lui. Il fit voile enſuite pour Curaçao; ſon autre priſe l'y joignit bien-tôt, avec un très-grand nombre de

* Appelés ainſi du nom de *Flibots*, canots ou petits bâtiments propres pour la pêche, avec leſquels ils commencerent à faire leurs courſes, comme nous l'avons dit.

de braves, dont plusieurs ne faisoient que d'arriver de France; il déclara que son dessein étoit d'aller piller la ville de Maracaïbo. Deux François que le Basque avoit trouvés dans le dernier vaisseau dont il s'étoit emparé, l'avoient déterminé à cette entreprise. Ils avoient été faits prisonniers dans leur jeunesse par les Espagnols, & s'étoient établis parmi eux; l'un d'eux étoit pilote de la Barre qui est à l'entrée du lac Maracaïbo; ils avoient donné au Basque de grandes connoissances sur toute la province de Venezuela; & l'amiral Flibustier, en publiant son projet, avertit ses gens que ses deux guides répondoient sur leur tête du succès de l'entreprise. DES FRANÇOIS. An J.C. 1667.

Maracaïbo est situé environ par les onze dégrés de latitude Nord, sur la rive Occidentale d'un lac qui lui doit ou qui lui a donné son nom, & qui porte aussi celui de Baye de Venezuela. Cette ville étoit dès-lors, comme elle est encore aujourd'hui, une des plus florissantes que les Espagnols eussent dans toute cette partie du continent qui s'étend depuis l'Orénoque jusqu'à la Vera-Cruz; elle avoit environ cinq mille habitans; elle en a aujourd'hui sept à huit mille, & l'on y fait un grand commerce de cuirs, de tabac & de cacao, à quoi ne contribue pas peu la commodité de son lac, qui d'un côté se décharge dans la mer, & de l'autre entre cinquante lieues dans les terres. Un banc de sable, que les Espagnols nomment la Barre, rend l'embouchure du lac difficile & dangereuse; & sans la précaution qu'ils ont prise d'entretenir un pilote pour entrer ou sortir les navires, la plûpart y périroient à cause du courant qui y est très-fort. Cette difficulté n'embarassoit pas l'amiral Flibustier; il avoit, comme nous avons dit, un pilote pratique de cette Barre; mais il y avoit une fortereſſe qui en défendoit le passage, avec quatorze piéces de canon & deux cens cinquante hommes de garnison, & les Espagnols ne croyoient pas que l'on osât seulement entreprendre de la forcer. Les Flibustiers trouvoient-ils rien d'impossible? Le Basque, sous les ordres duquel l'Olonois voulut servir comme volontaire, emporta la fortereſſe l'épée à la main, après un combat très-opiniâ-

DES FRANÇOIS.

An. J.C. 1667.

tre, la démolit en peu d'heures ; elle n'étoit que de gabions faits avec des pieux & de la terre, & encloua le canon.

Nos braves, après cette expédition, ſe rembarquerent, entrerent dans le lac, & allerent ſe préſenter devant la ville qui eſt éloignée de ſix lieues du fort dont ils venoient de faire la conquête. Les Eſpagnols n'avoient pas jugé à propos de les attendre dans une place qui n'avoit d'autre défenſe que la difficulté d'en approcher ; ils n'y trouverent perſonne, les habitans avoient eu le tems de s'embarquer dans des canots, avec leur argent, & ce qu'ils avoient de plus précieux, & de ſe retirer à Gibraltar. C'eſt une petite bourgade, ſituée de l'autre côté du lac, ſur un terrain fertile ; mais l'air n'y eſt pas ſain comme à Maracaïbo. Si les Flibuſtiers y euſſent ſuivi les Eſpagnols, ils auroient eu bon marché de gens que la frayeur avoit ſaiſis ; mais ils s'arrêterent quinze jours à Maracaïbo à faire bonne chere, & à piller le peu qui reſtoit dans cette ville. Ils paſſerent enfin à Gibraltrar, & employerent trois jours à faire ce trajet qui n'eſt que de quelques lieues. Pendant tous ces retardemens, les Eſpagnols étoient revenus de leur premiere terreur, les Flibuſtiers les trouverent bien retranchés & fort raſſurés.

Ils firent cependant leur débarquement ſans réſiſtance, ayant enſuite voulu couper dans un bois, dont le détour leur auroit donné le moyen de prendre les ennemis par derriere ; ils trouverent qu'on s'étoit douté qu'ils pourroient tourner de ce côté-là ; on avoit fait de grands abattis d'arbres pour les arrêter : & pour arriver à un premier retranchement, où on les attendoit, il n'y avoit qu'un chemin où l'on pouvoit faire marcher de front ſix hommes, mais qui étoit extrémement bas & marécageux. Ils ne balancerent cependant pas à s'engager dans cette avenue, & ils y avancerent aiſément juſqu'à la portée du piſtolet ; mais alors ils commencerent à enfoncer dans la vaſe juſqu'aux genoux. On tira en même tems ſur eux d'une batterie de vingt piéces de canon chargé à cartouche. Il ſembloit difficile qu'ils puſſent ſe tirer d'un pas auſſi dan-

gereux ; mais le péril redoubla leur courage, ils couperent des branches d'arbres dont ils ſe ſervirent en guiſe de faſcines pour marcher plus aiſément, & paſſerent au milieu des canonades, avec une réſolution qui effraya les Eſpagnols. Le premier retranchement fut forcé, & la garniſon s'étant réfugiée dans un ſecond, y fut ſuivie de ſi près qu'elle n'eut point d'autre parti à prendre que de demander quartier. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1067.

Cette victoire qui rendoit les Flibuſtiers maîtres de Gibraltar, leur coûta cent hommes tués ou bleſſés ; de ſix cens Eſpagnols qui défendoient les retranchemens, il y en eut deux cens de tués & cent de bleſſés ; preſque tous les officiers furent du nombre des premiers. Cependant le pillage de Gibraltar ne répondit point à l'attente des Avanturiers ; les Eſpagnols avoient fort bien caché leur or, & il ne fut pas poſſible de les contraindre, même par la force des tourmens, à dire où ils l'avoient porté. On s'en vengea en brûlant la bourgade : après quoi on retourna à Maracaïbo, que l'on menaça de traiter de la même maniere, ſi les bourgeois ne ſe rachetoient. Il fallut en paſſer par où ils voulurent, & pour les engager à partir au plutôt, outre la ſomme dont on étoit convenu, on leur donna par forme de préſent cinq cens bêtes à cornes qu'ils embarquerent ſur leurs navires.

Cette expédition fut bien-tôt ſuivie d'une autre, à laquelle on engagea les Flibuſtiers.

La plus grande partie de l'iſle de Saint Domingue appartenoit au roi d'Eſpagne ; mais les François y avoient auſſi un établiſſement. Pluſieurs avanturiers de cette nation avoient abordé à l'iſle Eſpagnole en l'année 1630, en ayant trouvé la côte Septentrionale preſqu'abandonnée, ils prirent le parti de s'y arrêter. Comme les bois & les campagnes y fourmilloient par-tout de cochons & de bœufs, ils s'y trouverent fort à leur aiſe ; & les Hollandois leur ayant enſuite promis de ne les y laiſſer manquer de rien, & de recevoir en payement de ce qu'ils leur apporteroient, les cuirs que procureroient la chaſſe des bœufs, cette aſſurance acheva de les fixer. On comprit aiſément

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1667.

en France de quelle conſéquence il étoit de favoriſer ce commencement d'établiſſement; on prit toutes les meſures néceſſaires pour cela, & on chercha à lui donner le plus de ſolidité que l'on put. Les Eſpagnols n'avoient pas manqué d'être jaloux de ce voiſinage des François; ils craignoient que ces nouveaux venus n'attiraſſent à eux peu à peu tout le commerce; ils avoient fait tous les efforts poſſibles pour les chaſſer de leurs habitations; mais ils n'avoient jamais pu y parvenir; les François s'étoient au contraire ſi bien fortifiés, qu'ils s'étoient vûs en état, dans bien des occaſions, de faire des entrepriſes ſur eux.

La guerre déclarée entre l'Eſpagne & la France, donna encore plus de vivacité à celle qui n'avoit point ceſſé juſques-là entre ces deux nations dans l'iſle de Saint Domingue; le projet des François, que leurs progrès dans le pays avoient mis en ſituation de ſe faire redouter, ne tendoit pas à moins qu'à en chaſſer entiérement les Eſpagnols. Le coup le plus capable de le faire réuſſir auroit été la priſe de San-Domingo, capitale de l'iſle; mais ne recevant point de France les ſecours qu'ils avoient demandés, & ne pouvant ſe flatter de réuſſir dans leur entrepriſe avec leurs ſeules forces; ils changerent de deſſein, & tournerent toutes leurs vûes ſur Sant-Yago, dont les habitans étoient ceux de toute l'iſle qui incommodoient davantage leurs habitations, quoique tout le diſtrict de cette ville pût à peine mettre ſur pied ſix à ſept cens combattans. Sant-Yago eſt à quatorze lieues de la mer, dans une plaine agréable & fertile, ſur le bord de la riviere Yaqué, ou Monte-Chriſto. Elle eſt directement au Sud de Puerto-di-Plata. Les maiſons y ſont mal bâties; mais les Egliſes y ſont belles. Les habitans y ſont pauvres, comme la plûpart de ceux des villes Eſpagnoles de l'Amérique, ſituées à une certaine diſtance de la mer. Tout le commerce eſt en ſuifs & en cuirs, & toutes leurs richeſſes conſiſtent en bétail dont on voit de grands troupeaux dans les ſavanes voiſines.

La réſolution étant priſe de tomber ſur cette ville, on mit à la tête du parti que l'on y envoya un capitaine Flibuſtier,

nommé de l'Iſle, homme de cœur & d'expérience : on lui donna quatre cens hommes qui s'étoient offerts d'eux-mêmes pour cette expédition. Ce Capitaine alla débarquer à Puerto-di Plata, & marcha en bon ordre vers Sant Yago. Il falloit qu'il paſſât des défilés, où trois hommes au plus pouvoient marcher de front ; & pour peu que les Eſpagnols euſſent diſputé ces paſſages, il auroit été impoſſible d'en franchir aucun ; mais la peur les avoit tellement ſaiſis, qu'ils n'oſerent ſe préſenter ; ils abandonnerent même Sant-Yago, & ſe retirerent vers la Conception, emportant avec eux ce qu'ils avoient de meilleur. Les Flibuſtiers, à force de fouiller, trouverent cependant quelques tréſors cachés ; de-là, ils envoyerent des partis en pluſieurs endroits ; ils firent quelques priſonniers, que l'on rançonna, enleverent & tuerent beaucoup de beſtiaux, cauſerent partout de grands dégats ; enfin, n'y ayant plus rien à prendre ni à détruire dans tous ces quartiers là, après avoir contraint les habitans de Sant-Yago à donner vingt-cinq mille piaſtres pour ſauver leur ville de l'incendie, ils reprirent le chemin de Puerto-di Plata. Les pertes qu'ils ſupporterent dans cette occaſion durent leur faire paſſer l'envie de ſonger à inquiéter les François.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1667.

La réuſſite de cette expédition augmenta dans ceux-ci le déſir qu'ils avoient de ſe trouver en état de mettre à exécution leur projet ſur San-Domingo ; mais les nouvelles qu'ils reçurent de la paix ſignée à Aix-la-Chapelle, ne leur permirent pas de rien entreprendre de ce côté-là. Les Eſpagnols s'étoient empreſſés de terminer une guerre qui tournoit fort déſavantageuſement pour eux ; Louis XIV. avoit fait des conquêtes, dont la rapidité les avoit effrayés. Ils avoient mieux aimé lui abandonner une partie des places qu'il avoit priſes, que de les perdre toutes, & de s'en voir encore enlever de nouvelles : ce Prince conſerva donc les villes de Flandre, dont il étoit en poſſeſſion, & rendit aux Eſpagnols le Comté de Bourgogne dont il s'étoit pareillement emparé ; telles furent les conditions d'une paix qui fit beaucoup d'honneur au Roi.

Le repos dont joüit la France pour lors, donna occa-

DES FRANÇOIS.

An.J.C.1668.

ſion à ce Prince de travailler à remplir les vûes qu'il avoit pour la perfection du gouvernement. Dans les ſoins qu'il ſe donna, la marine ne fut point oubliée; il fit conſtruire un grand nombre de vaiſſeaux, donna ſes ordres pour que l'on fît des amas conſidérables dans les ports de l'Océan & de la Méditerranée, afin d'armer lorſqu'il ſeroit néceſſaire, & augmenta beaucoup le corps des troupes attachées au ſervice de mer. L'occaſion d'en employer une partie ſe préſenta bien-tôt.

Les Turcs pouſſoient avec la derniere vigueur le ſiége de Candie. Depuis vingt-quatre ans qu'ils étoient devant cette place, ils n'avoient pas encore pu la prendre; mais ayant reçu des renforts très-conſidérables, & leur armée, dont le Grand Viſir étoit venu prendre le commandement, étant de quarante mille hommes, les Vénitiens ne pouvoient plus réſiſter à des forces ſi conſidérables, & la ville étoit réduite aux dernieres extrémités.

La nobleſſe Françoiſe, que la paix d'Aix-la-Chapelle laiſſoit ſans occupation, avoit voulu ſe diſtinguer dans cette occaſion. Le duc de Rohannes, depuis maréchal de la Feuillade, avoit, l'année précédente, aſſemblé deux cens gentilhommes des meilleures maiſons du Royaume, & quatre ou cinq cens ſoldats, auxquels on avoit joint quelques volontaires, & les avoit menés à Candie, au ſecours des Vénitiens. Cette troupe étoit diviſée en quatre brigades, commandées la premiere par le comte de Saint Paul, depuis duc de Longueville, celui qui fut tué au paſſage du Rhin; la ſeconde, par le duc de Caderouſſe; la troiſiéme, par le comte de Villemur, & la quatriéme, par le duc Château Thierry. Le marquis de Fénelon, homme d'un mérite diſtingué, étoit auſſi de cette expédition. Ils partirent de France vers la fin du mois de Septembre de l'année 1668, & arriverent un mois après. Ils ne tarderent pas à ſe ſignaler par divers exploits; ils firent entre autres une ſortie qui coûta la vie à plus de mille Turcs; mais quelques avantages qu'ils remportaſſent, leur nombre n'étoit pas aſſez conſidérable pour qu'ils puſſent ſe flatter de rétablir les affaires des Vénitiens; la République étoit épuiſée, il lui falloit de plus grands ſecours.

Le Pape, que la crainte de voir tomber Candie entre les mains des Infidéles, engageoit dans les intérêts des Vénitiens, leur avoit envoyé tout ce qu'il avoit pû de troupes & d'argent; ſur les nouvelles inſtances qu'ils lui firent, il tâcha d'exciter le zéle des princes Chrétiens, & eut recours en particulier au roi de France, comme à celui dont il avoit le plus à attendre. Quoique ce Prince connût la difficulté de faire lever le ſiége d'une ville qui étoit en auſſi mauvais état; néanmoins autant par déférence aux ſollicitations du Pape, que pour témoigner combien il avoit à cœur les intérêts de la Chrétienté, & donner de l'émulation aux autres Princes, il deſtina pour cette expédition douze régimens d'infanterie, & un détachement de cinquante Mouſquetaires, commandés par M.M. de Maupertuis, de la Hoguette & de Rigauville, un autre des Gardes Françoiſes, ſous les ordres de M. de Caſtelanne, major de ce régiment, cent officiers réformés, & un corps de troupes de la marine; le tout faiſoit ſix mille hommes: le duc de Navailles fut mis à leur tête. Il avoit ſous ſes ordres M. de Bret, maréchal de camp, & pour brigadiers, le comte de Choiſeil, le marquis de Dampierre, & M. Colbert-Maulévrier. Ces Troupes ſe rendirent à Toulon, où elles s'embarquerent ſur la flotte de France, diviſée en deux eſcadres; l'une de galères, commandée par le comte de Vivone; l'autre de vaiſſeaux, ſous les ordres du duc de Beaufort: cet Amiral venoit d'être fait par le Pape généraliſſime de toutes les troupes que Sa Sainteté avoit au ſervice des Vénitiens. An. J.C. 1668.

Les François arriverent le dix-neuf Juin; ils trouverent la place plus preſſée encore qu'ils ne s'étoient imaginé. Elle étoit attaquée par deux endroits; la premiere attaque étoit du côté du baſtion Saint André, ſur lequel les Turcs s'étoient logés au nombre de plus de trois mille; l'autre étoit dans le quartier appellé la Sabioniaire, où les Infidéles avoient pouſſé leurs tranchées juſqu'au pied d'un baſtion, dans lequel ils avoient fait une bréche à paſſer trente hommes de front. Ces deux attaques, fort éloignées l'une de l'autre, obligeoient les aſſiégés à partager

des François. An. J. C. 1668.

le peu de troupes qui leur reſtoit ; ce qui les affoibliſſoit ſi fort, qu'ils ſe voyoient en danger d'être emportés d'aſſaut, pour peu que les ennemis les attaquaſſent vivement.

M. de Navaille, après avoir viſité la place, voulut, avant de rien entreprendre, reconnoître la poſition du corps d'armée des Turcs ; il vit que les principales forces des aſſiégeans étoient employées à l'attaque du baſtion Saint André, & qu'ils n'avoient à celle de la Sabioniaire qu'environ dix mille hommes. Ce Général fut d'avis de faire une ſortie ſur les ennemis dès que les troupes ſeroient débarquées, & de tomber ſur cette derniere attaque, avant que les Infidéles euſſent raſſemblé leur cavalerie diſperſée dans l'iſle : en prenant ce parti, on devoit avoir affaire à un moindre nombre d'ennemis, on les combattroit par conſéquent avec plus d'avantage ; mais M. de Navaille avoit encore en cela un autre objet ; les Infidéles avoient de ce côté là un poſte d'où leur canon empêchoit la liberté du port ; il vouloit les en chaſſer, pour qu'il n'y eût plus d'obſtacle à l'entrée & à la ſortie de la ville du côté de la mer.

Dès que cette réſolution fut priſe, on ſe prépara à l'attaque, & l'on en régla l'ordre. Le corps de bataille fut poſté ſur une hauteur, entre les deux camps des ennemis, pour en empêcher la communication : on mit entre la premiere & la ſeconde ligne les cinquante mouſquetaires & les cent officiers réformés, pour s'en ſervir dans le beſoin. Les troupes de la marine, que le duc de Beaufort avoit débarquées, & à la tête deſquelles il voulut combattre, quelques choſes que M. de Navaille eût pu lui dire pour l'en détourner, devoient ſortir par la gauche de la Sabioniaire, où l'on avoit pratiqué deux ouvertures pour faciliter la ſortie ; on avoit placé pluſieurs piéces de canon dans le fort Démetry, & poſté deux bataillons des vaiſſeaux à cinquante pas de la contreſcarpe ; la flotte pouvoit s'avancer juſqu'à la portée du Mouſquet, ſon artillerie devoit faire feu ſur les ennemis. Morozini avoit auſſi promis de faire ſortir à la ſuite des François quatre cens travailleurs, qui devoient combler les tranchées ; outre cela, il devoit ſortir

ſortir lui-même avec douze cens hommes, pour amuſer l'ennemi à l'attaque du baſtion Saint André, & l'empêcher de porter du ſecours au quartier de la Sabioniaire, pendant que les François donneroient.

Toutes choſes étant ainſi diſpoſées, M. de Navailles fit ſortir les troupes; elles montoient à quatre mille cent hommes de pied & cinq cens chevaux; elles marcherent une partie de la nuit, paſſerent un défilé aſſez près des ennemis ſans être découvertes, & ſe mirent en bataille dans une petite plaine, où elles arriverent à la pointe du jour. Les corps les plus avancés, qui ne ſe trouverent qu'à la portée du mouſquet des ennemis, marcherent droit à eux, ſans être effrayés par le grand feu qu'ils eſſuyerent. Il y avoit deux redoutes à la tête de leur quartier; M. de Navailles les fit attaquer par le détachement que M. de Dampierre commandoit; ce brave officier en délogea les ennemis, & tua tout ce qui fit réſiſtance. On ne fut pas long-tems enſuite à ſe rendre maître des tranchées; on s'empara de trente piéces de canon, qui compoſoient les batteries; en un moment les ennemis furent rompus de tous côtés; on en fit un grand carnage, pluſieurs ſe jetterent dans la mer & y périrent pour la plûpart; ceux qui purent fuir, ſe retirerent ſur des montagnes qui n'étoient pas éloignées.

Les François étoient maîtres de tout ce quartier, depuis plus de deux heures, lorſqu'un malheur, qu'on ne pouvoit pas prévoir, leur fit perdre tout l'avantage qu'ils avoient remporté. Un ſoldat étant entré avec ſa méche allumée dans un magaſin ſouterrein, pratiqué au-deſſous des batteries, dans lequel il y avoit beaucoup de poudre, de grenades & de bombes chargées, y mit le feu par mégarde. Cet accident, en faiſant ſauter le ſouterrein avec un fracas horrible, fit périr quantité d'officiers & de ſoldats. Il n'en fallut pas davantage pour donner l'allarme aux troupes, qui, ne ſçachant pas la cauſe de ce qui venoit de ſe paſſer, crurent être ſur un terrein miné, & prirent l'épouvante à un point, que la confuſion ſe mit dans un inſtant parmi les ſoldats. Les Infidéles, qui étoient ſur

DES FRANÇOIS. AN. J. C. 1669.

la montagne, s'appercevant de ce déſordre, & voyant en même tems plus de vingt banieres Turques qui venoient à leur ſecours du côté du baſtion Saint André, où Morozini, faute de monde, n'avoit point fait de ſortie, reprirent courage, & fondirent ſur les François. Si dans ce moment le canon des vaiſſeaux avoit donné ſur eux, comme on en étoit convenu, le premier malheur auroit été réparé; les Infidéles, pris en flanc par cette artillerie, auroient été obligés de ſe retirer une ſeconde fois, & les François, que cette fuite auroit raſſurés, n'auroient pas eu de peine à recouvrer tous leurs avantages; mais cette reſſource leur manquant, ils ne purent reprendre la ſupériorité qu'ils avoient eu d'abord. M. de Navailles avoit cependant voulu eſſayer de faire revenir les troupes de leur premiere frayeur; il avoit fait charger les Turcs par quelques eſcadrons de cavalerie qu'il avoit auprès de lui; les Infidéles, dont le nombre augmentoit à chaque inſtant, les avoient pouſſés; il ſe mit à la tête des mouſquetaires & de ſes gardes, & courut pour ſoutenir la cavalerie; il attaqua les Turcs, les repouſſa, & regagna ſur eux le terrein qu'ils avoient pris.

Cette action de vigueur n'eut point la ſuite que ce brave Général s'en étoit promiſe. Les ennemis qui étoient venus du côté de Saint André, avoient inveſti le corps de réſerve; M. le Bret, qui avoit déja combattu à la premiere ligne, s'en étant apperçu, accourut au ſecours, & pouſſa d'abord les Turcs; mais quoi qu'il fît, avec M. de Choiſeuil qui commandoit ce corps, tout ce qu'on pouvoit attendre de deux officiers de valeur & d'expérience, ils ne purent contenir les troupes; elles ne furent pas plutôt dégagées du cercle dans lequel les Turcs les avoient enfermées, qu'elles ſe retirerent avec précipitation. M. de Navailles voyant ce déſordre, accourut, & fit tous les efforts poſſibles pour les engager à rétablir le combat; mais ni ſes diſcours, ni l'exemple qu'il venoit de leur donner, ne purent les raſſurer. Voyant qu'il lui étoit impoſſible de les rallier, il fit battre la retraite; pendant qu'elle ſe faiſoit, il tint toujours ferme avec la cavalerie, qui juſques-là avoit

tenu tête aux Turcs, & empêcha, par cette action de bravoure, que ceux qui fuyoient ne fuſſent entiérement défaits. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1669.

Ce combat, quoique le ſuccès n'en eût point été heureux, fit beaucoup d'honneur à M. de Navailles; il s'étoit trouvé par-tout, & il n'avoit pas tenu à lui que ſes troupes n'euſſent repris l'avantage qu'elles avoient eu d'abord; il reçut pluſieurs coups ſur ſes armes, & ſon cheval fut bleſſé en pluſieurs endroits. Il perdit à ſes côtés ſept ou huit gentilshommes: & M. de la Hoguette, un de ſes aides de camp, eut, auprès de lui, la cheville du pied caſſée d'un coup de mouſquet. Les Turcs perdirent à ce combat plus de deux mille hommes; les François n'en eurent que cinq cens de tués; dans ce nombre, on regreta beaucoup Meſſieurs de Caſtelanne, major des gardes Françoiſes, Montreuil de Ranes, capitaine au même régiment, & le marquis de Dampierre, qui avoient combattu avec beaucoup de valeur.

M. de Beaufort s'étoit auſſi beaucoup diſtingué; mais il périt dans cette action, ſans qu'on ait jamais pu ſçavoir de quelle maniere cet accident étoit arrivé. On ſçut ſeulement que dès qu'il eut vû la déroute des Infidéles, dans le commencement de l'attaque, il n'avoit pas douté que la victoire des François ne fût complette. Voyant qu'il n'étoit plus néceſſaire dans ſon poſte, il l'avoit quitté pour aller joindre M. de Navailles, à qui il vouloit parler. Il étoit accompagné du chevalier de Villarceau, & avoit fort peu de monde avec lui; il rencontra en chemin un gros de Turcs qui preſſoit quelques troupes Françoiſes: il s'avança pour les dégager; mais après quelques momens de combat, ayant été abandonné par ſes gens, quelques perquiſitions que l'on ait faites depuis, on n'a jamais pu ſçavoir ce qu'il étoit devenu.

Les Turcs, animés par l'avantage qu'ils venoient de remporter, ſe portoient aux opérations du ſiége avec encore plus d'ardeur; cependant, quelques efforts qu'ils fiſſent, ils ne gagnerent pas un pouce de terrein, pendant

DES FRANÇOIS. An J.C. 1669.

plus de deux mois que les François reſterent dans la place. On ſe ſervoit de toutes ſortes de moyens pour repouſſer ou prévenir leurs attaques. On eſſaya de canoner le camp de Saint André avec les vaiſſeaux du Roi, les galères du Pape, celles de France, qui étoient arrivées il y avoit quelques jours, celles de Malthe, de Veniſe, les galéaſſes, & quelques vaiſſeaux de cette République. Tous ces bâtimens parurent en ordre de bataille à la vûe du camp des Turcs du côté Saint André, & vinrent mouiller à demie portée de canon du bord de la mer. Les ennemis avoient diſpoſé des batteries le long du rivage; ils tirerent un nombre incroyable de coups, & jetterent une prodigieuſe quantité de bombes: mais le feu de l'armée navale fut ſi grand, qu'il les obligea d'abandonner leurs batteries & de ſe retirer dans leurs tranchées. Au commencement de l'action, le feu prit au vaiſſeau la Thérèſe, qui ſauta en l'air, couvrit de ſes éclats une partie des autres navires, & penſa couler à fond la Réale, que montoit le comte de Vivonne, général des galères.

Mais tels avantages que l'on remportât ſur les Turcs, dans tous les combats qui ſe donnoient, M. de Navailles voyoit bien que l'on ne devoit pas ſe flatter de faire lever le ſiége d'une place ouverte de tous côtés, abyſmée par la multitude de bombes qui y avoient été jettées, & qui outre cela n'avoit point aſſez de vivres & de munitions pour pouvoir ſe défendre long-tems: il n'étoit point en état de faire les entrepriſes qu'il auroit jugé néceſſaires: des ſix mille hommes qu'il avoit amenés de France, il n'en reſtoit plus que trois mille, dont tous n'étoient pas en état de combattre: le reſte avoit péri, ou par les maladies, ou dans les travaux journaliers. D'un autre côté, M. de Vivonne, qui au défaut du duc de Beaufort, commandoit la flotte, faiſoit avertir tous les jours que l'armée navale, auſſi-bien que celle de terre, étoit en danger de périr, ſi l'on demeuroit plus long-tems, & qu'à peine lui reſtoit-il aſſez de vivres pour fournir aux beſoins des troupes juſqu'à leur retour en France. Toutes ces conſidérations engagerent d'autant

mieux M. de Navailles à prendre ſon parti, qu'il ſçavoit que les Vénitiens, dans l'impuiſſance où ils étoient de ſoutenir plus long tems la guerre, quelque ſecours qui pût leur venir de la part des Princes Chrétiens, avoient commencé à traiter ſecrétement avec les Turcs. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1669.

L'événement fit voir qu'il avoit été bien informé; il ſembloit que Mozorini n'attendît que le départ des François pour rendre la place; les Turcs y entrerent deux jours après que le reſte des troupes du Roi eut été embarqué. Ce Prince avoit fait préparer un autre ſecours qu'il vouloit envoyer aux Vénitiens; mais il fut contremandé, quand on ſçut en France qu'ils avoient rendu la ville, & qu'en même tems ils avoient fait la paix avec la Porte.

L'année ſuivante, le Roi tourna encore ſes armes contre les Infidéles. L'épreuve que les Algériens avoient fait de ſa puiſſance, auroit dû la leur faire reſpecter. Les expéditions de 1663, 1664 & 1665 leur avoit inſpiré une terreur, dont ils avoient été long-tems à revenir; mais ils n'eurent pas plutôt réparé leurs pertes, qu'ils recommencerent à courir ſur les vaiſſeaux François. Le Roi, que le déſir d'aſſurer la liberté du commerce animoit toujours, ſe diſpoſa à les en punir. Ce Prince mit en mer une eſcadre, dont il donna le commandement au marquis de Martel, lieutenant général des armées navales; elle étoit compoſée de ſix vaiſſeaux, une flute, un brûlot & une tartane. An. J. C. 1670.

VAISSEAUX.	CAPITAINES.
	Meſſieurs
La Thérèſe .	Le marquis de Martel.
Le Saint Eſprit . .	Le marquis d'A[illegible]
Le Bruſque .	De la Fayette.
Le Jolly . .	Châteauneuf.
La Sirène .	De Conté.
Le Croiſſant. . .	De la Motte.

Digitized by Google

DES FRANÇOIS.

AN. J. C. 1670.

Une Flute.	CAPITAINES Meſſieurs
Le Bienvenu	Duprey.
Un Brûlot.	
L'Inquiet	Tourteau.
Une Tartane.	

Le marquis de Martel partit de Toulon le douze Mai. Après avoir, pendant un mois, donné la chaſſe aux Pirates, il ſe préſenta devant le fort de la Goulette, & ſe prépara à l'attaquer. Cette entrepriſe effraya les Corſaires; ils ſentirent bien que lorſque les François ſe ſeroient rendu maîtres de cette fortereſſe, ils ne s'en tiendroient pas là. Le parti de la ſoumiſſion leur parut donc le plus aſſuré; ils envoyerent demander la paix : on voulut bien la leur accorder; mais à des conditions qui leur parurent un peu dures, ils furent cependant obligés de les accepter.

On exigea qu'ils rendiſſent tous les vaiſſeaux qu'ils avoient enlevés à la nation; auſſi-bien que tous les eſclaves qui avoient été pris ſous le pavillon de France. Ces captifs étoient au nombre de trois cens cinquante. Trois chevaliers de Malthe, nommés Gravier, d'Eſcluſeaux & de Catey, qui étoient eſclaves depuis cinq ans, & que les Corſaires eſtimoient cinquante mille écus, furent auſſi mis au nombre de ceux qu'ils ſeroient contraints de relâcher, on les obligea encore de rendre les Chrétiens François pris ſous pavillon étranger, moyennant une rançon de cinquante écus que payeroient ces derniers. Lorſque tous ces articles eurent été exécutés, M. de Martel reconduiſit en France ſon eſcadre, bien content d'avoir fait un traité auſſi honorable qu'avantageux, & qui rempliſſoit ſi bien les vûes que le Roi avoit eues en armant les vaiſſeaux dont il lui avoit donné le commandement.

Mais toutes ces expéditions n'étoient que de foibles eſſais de la puiſſance redoutable que Louis XIV. vouloit faire paroître ſur mer; elle commença à éclater dans la guerre que ce monarque fit aux Hollandois.

Ces Républicains, dont les commencemens avoient été ſi petits, fiers des conquêtes conſidérables que la paix, dont ils avoient joüi preſque ſans interruption depuis le traité de Munſter, leur avoit donné occaſion de faire dans le nouveau monde, & des grandes richeſſes que ces établiſſemens leur avoient procurées, croyoient pouvoir ſe comparer aux premiers Princes de l'Europe, & ils ne ſe mettoient pas beaucoup en peine de cacher ce qu'ils penſoient à ce ſujet; ils ne parloient plus de leur République que comme d'un Etat devenu l'arbitre de la paix ou de la guerre entre les autres Puiſſances; c'étoit-là le langage ordinaire de leurs gazettes, imprimées ſous l'autorité des Magiſtrats, & d'une infinité d'autres petits ouvrages dont ils inondoient l'Europe. Ils avoient par-là indiſpoſé contre eux pluſieurs Souverains. An. J. C. 1670.

Les obligations qu'ils avoient à la France étoient aſſez grandes pour qu'ils duſſent au moins la ménager; ſi cette Couronne ne leur avoit pas fourni des ſecours abondans, ſeroient-ils jamais parvenus à ſe ſouſtraire à la domination d'Eſpagne? Depuis le traité par lequel ils avoient été reconnus Souverains, Louis XIV. ne s'étoit-il pas encore joint à eux contre l'évêque de Munſter & les Anglois? La reconnoiſſance auroit donc dû les porter à maintenir au moins les traités qu'ils avoient avec ce Prince. Le Roi fut informé cependant qu'ils venoient de prendre avec l'Empereur & le roi d'Eſpagne des liaiſons qui ſembloient annoncer des deſſeins, de leur part, de contrevenir à ces traités: ce Monarque crut qu'il étoit de ſa prudence de prendre des précautions pour n'être pas ſurpris; il fit des augmentations conſidérables dans ſes troupes, recrûta celles qui étoient ſur pied; fit faire de grands magaſins de vivres & de munitions de guerre; & fit travailler dans tous ſes ports à conſtruire & équipper des vaiſſeaux, pour être en état de mettre en mer une groſſe armée navale.

Les Etats Généraux furent bien-tôt inſtruits de ces préparatifs & de leur deſtination; peut-être pouvoient-ils encore conjurer l'orage qui les menaçoit; ils auroient déſarmé le Roi, s'ils avoient propoſé de lui donner quelque

Des François. An. J. C. 1670.

ſatisfaction ſur les ſujets de plainte qu'il avoit contre eux ; mais la grande idée qu'ils avoient de leur puiſſance, les empêcha de faire cette démarche ; ils firent au contraire à ce Prince une injure perſonnelle, qui augmenta ſon indignation.

Le traité d'Aix-la-Chapelle avoit été auſſi honorable qu'avantageux à la France ; les Eſpagnols avoient été obligés de céder à cette Couronne une aſſez grande quantité de villes de Flandre. Les Hollandois prétendirent que l'acquiſition de ces nouveaux Domaines n'avoit point ſatisfait l'ambition du Roi ; que ce Prince avoit eu de beaucoup plus vaſtes deſſeins, & ils voulurent donner à entendre que ce Monarque n'avoit interrompu ſes conquêtes & conclu cette paix que par la crainte qu'il avoit eu de leurs armes, dans l'appréhenſion où il avoit été qu'ils ne ſe joigniſſent aux Eſpagnols ; ſur cette idée ils firent frapper une médaille, où l'on voyoit d'un côté la Hollande appuyée ſur un trophée, & dans le revers *

Cette médaille fut bien-tôt ſuivie d'une autre, qui avoit quelque choſe de plus fort. Joſué Van-Benningen, Bourg-Meſtre d'Amſterdam, avoit été un des principaux négociateurs du traité que les Etats venoient de conclure avec l'Empereur & le roi d'Eſpagne, & dont ils ſe promettoient des avantages conſidérables ; ils le repréſenterent avec un ſoleil au-deſſus de la tête, & ces mots pour deviſe : *In conſpectu meo ſtetit ſol* : voulant ſignifier par-là, que ce nouveau Joſué Hollandois avoit arrêté dans ſes conquêtes le roi de France ; Louis XIV. avoit pris le ſoleil pour ſym-

* *Aſſertis legibus, emendatis ſacris,*
Adjutis, defenſis
Conſiliatis regibus, vindictâ marium,
Libertate, pace egregiâ,
Virtute armorum partâ,
Stabilitâ orbis Europæi quietâ,
Numiſma hoc Status
Fœderati Belgii cudi fecerunt.

Voici de quelle maniere un Auteur dévoué à la Hollande a traduit cette inſcription, dont il a tâché d'affoiblir les termes pour la rendre moins odieuſe.

La Religion & les Loix
Par nos ſoins généreux à jamais affermies ;
L'alliance entre deux grands Rois,
La liberté des mers en tous lieux rétablies,
La paix à l'univers rendue à notre voix,
Sont les faits d'illuſtre mémoire,
Qui vont du nom Batave éterniſer la gloire.

bole.

bole. L'insulte que cette médaille faisoit à ce Monarque étoit trop marquée, pour ne pas révolter tout le monde ; elle parut si indécente, que quelques Auteurs prétendent qu'elle n'a existé que dans l'imagination des ennemis de la République ; d'autres aussi portés pour les Hollandois, mais plus sincères, avouent que Beuningen la fit frapper, mais ils disent que les Etats la supprimerent, & en firent rompre les coins, & qu'ils en firent autant de l'autre médaille.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1670.

Louis XIV. fut encore sensiblement outragé par des satyres, que sans ménagement on publioit contre lui en Hollandois, & dont la République favorisoit le débit, non seulement par son silence, mais encore par une complaisance déclarée. Ce Prince étoit trop jaloux de sa propre gloire, pour dissimuler ces insultes réitérées ; aussi ne songea-t-il plus qu'à venger la majesté de son thrône offensée, & à humilier ces fiers Républicains ; mais avant d'éclater, il prit de justes mesures pour le faire avec succès, & sans aucun risque.

Les Hollandois ne s'étoient point contenté de faire avec l'Empereur & le roi d'Espagne, la triple alliance dont nous avons parlé ; ils avoient trouvé le secret d'en ménager une autre, qu'ils avoient conclue avec l'Angleterre & la Suéde : le Roi voyoit bien que si ces Puissances joignoient leurs forces à celles des Etats Généraux, il ne parviendroit qu'avec beaucoup plus de peine au but qu'il s'étoit proposé. Il chercha donc les moyens de les détacher des intérêts de la Hollande.

L'alliance qu'elle avoit avec l'Espagne étoit la plus difficile à rompre ; les Pays-Bas Espagnols étoient trop voisins des états des Hollandois, pour que cette Couronne ne prît pas beaucoup d'intérêt à la guerre que la France se préparoit à faire à ceux-ci. Le marquis de Villars, que le Roi avoit envoyé en Espagne, ne put rien gagner auprès de la Reine, qui gouvernoit pendant la minorité du Roi son fils. Il lui faisoit cependant des propositions fort séduisantes ; elles n'alloient pas à moins qu'à un partage des sept Provinces-Unies entre la France, l'Espagne & l'Angleterre ;

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1670.

& il offroit, pour la ſûreté de l'exécution de ces offres, de faire remettre par la France entre les mains du comte de Monteray, gouverneur des Pays-Bas Eſpagnols, toutes les places qui avoient été cédées par le traité d'Aix-la-Chapelle. La Reine ne voulut rien écouter; quelques légitimes qu'euſſent été les raiſons qui avoient engagé Louis XIV. à entreprendre la guerre terminée en 1668, ſes Miniſtres lui perſuaderent que ce Prince avoit par-là formellement contrevenu au traité des Pirénées, qui contenoit des renonciations expreſſes aux pays qu'il avoit enlevés à l'Eſpagne, dans cette derniere guerre, & que cette Couronne avoit été obligée de lui céder; que cet exemple tout récent faiſoit voir qu'il n'y avoit nulle confiance à prendre dans les engagemens les plus ſolemnels de la France; que les offres qu'elle faiſoit valoir avec tant d'adreſſe, n'étoient qu'un faux appas qu'elle préſentoit à l'Eſpagne pour la mieux tromper; qu'elle n'avoit pour objet que d'envahir la Hollande; qu'enſuite, loin de vouloir rien partager avec les Eſpagnols, elle tomberoit ſur la portion des Pays-Bas qui leur appartenoit; que l'unique moyen de parer ce coup, étoit que l'Allemagne demeurât inſéparablement unie aux Etats Généraux, que c'étoit-là ſon véritable & unique intérêt, comme celui des Etats étoit de ſe tenir invariablement attaché à l'Eſpagne, dans la vûe de ſe ſecourir mutuellement contre la France.

Le peu de ſuccès que le Roi avoit eu dans cette négociation, ne devoit pas lui faire eſpérer de mieux réuſſir dans celle qu'il ſe propoſoit d'entamer avec l'Empereur. Outre la jalouſie que devoit donner à ce Prince l'aggrandiſſement d'une Puiſſance qui pourroit enſuite tourner ſes armes avec plus d'avantage contre lui, l'Eſpagne croyant avoir un intérêt ſenſible à ſe déclarer pour les Hollandois, il étoit naturel qu'il ſe déterminât par les mêmes impreſſions, & qu'il ſe joignît à cette Couronne pour conſerver dans ſa maiſon des domaines, à la ſucceſſion deſquels il pourroit peut-être un jour prétendre; mais les troubles qui agitoient la Hongrie, & qui pouvoient ſe communiquer à ſes autres Etats, l'empêcherent de prendre un parti ſur lequel il n'auroit pas balancé, s'il s'étoit trouvé dans

une ſituation moins embarraſſante, cette circonſtance fut un bonheur pour la France. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1670.

Il y avoit long-tems que les principaux Seigneurs Hongrois voyoient, avec beaucoup de peine, l'Empereur s'aſſurer des principales places de la Hongrie; cette conduite leur annonçoit un deſſein formé, de la part de ce Prince, de rendre ce Royaume héréditaire dans ſa maiſon. Il n'en falloit pas tant pour exciter des gens jaloux de leur liberté; quelques-uns joignirent au reſſentiment qu'ils en eurent, celui de quelques mécontentemens particuliers qu'ils prétendoient avoir reçu de l'Empereur; ils prirent des réſolutions violentes, qui bien-tôt ne furent plus ignorées de ce Prince.

Leurs projets ne tendoient pas à moins qu'à ſe rendre Souverains chacun dans leur gouvernement; pour y réuſſir, ils avoient cru devoir s'appuyer d'une Puiſſance étrangère. Ils avoient demandé des ſecours à la Porte; mais le Grand Viſir, pour lors occupé au ſiége de Candie, voulut, avant de s'engager dans une nouvelle guerre, voir quel ſeroit le ſuccès de celle que les Turcs avoient contre les Vénitiens; ſans cette circonſtance, l'Empereur auroit couru riſque d'être entiérement dépouillé de la Hongrie.

Les réponſes que les mécontens reçurent de ce côté-là, ne ſatisfaiſant pas l'impatience qu'ils avoient de ſe déclarer, ils prirent d'autres meſures; & après avoir tenté inutilement de poignarder l'Empereur, ou de l'empoiſonner; ils dreſſerent, avec une partie de la haute nobleſſe du Royaume, qu'ils trouverent le ſecret de débaucher à ce Prince, un plan de conjuration, dont l'exécution devoit lui enlever la Hongrie, ſans aucune eſpérance de retour.

Léopold avoit eu le bonheur de découvrir toutes ces intrigues; il venoit de faire trancher la tête à quatre des principaux chefs de parti, lorſque le roi de France lui fit propoſer le traité de neutralité par rapport à la Hollande. Quoique l'Empereur vît, ſans doute, tout ce qu'il pouvoit y avoir à craindre pour la Flandre, ſi Louis XIV. avoit un ſuccès heureux dans la guerre qu'il alloit déclarer aux Hollandois; cependant comme la mauvaiſe volonté des

DES FRANÇOIS. AN. J. C. 1670.

Hongrois lui étoit connue, & qu'il y avoit à craindre que s'il s'engageoit dans une guerre contre la France, les Mécontens ne profitaſſent de cette occaſion pour faire éclater leur révolte, qui deviendroit fort dangereuſe, ſi elle étoit appuyée par cette Puiſſance; le danger auquel il étoit expoſé de ce côté-là, & qui étoit d'une bien autre conſéquence pour lui, que la conſidération du riſque que la Flandre pouvoit courir, le détermina; il conclut un traité avec la France, par lequel il promettoit de ne prendre aucune part à la guerre qui pourroit s'élever entre elle & les Hollandois: le Roi s'engageoit, de ſon côté, à n'aſſiſter en aucune maniere les ſujets de l'Empereur, s'il arrivoit qu'ils ſe révoltaſſent contre lui.

Pendant que Louis XIV. agiſſoit auprès de Léopod, pour la concluſion de ce traité; il négocioit auſſi pour le même objet avec les Princes de l'Empire; preſque tous lui promirent de perſiſter dans l'alliance qu'ils avoient avec lui, ou du moins de ſe tenir dans une neutralité exacte; mais l'électeur de Cologne & l'évêque de Munſter allerent plus loin, ils entrerent dans une ligue offenſive contre la Hollande. On n'eut pas beaucoup de peine à déterminer ce dernier; ſon ancienne inimitié contre les Etats Généraux; les pertes qu'il avoit eſſuyées dans la derniere guerre qu'il leur avoit faite, l'eſpérance de les réparer; & plus que tout cela, la paſſion démeſurée qu'il continuoit d'avoir pour la guerre, le firent conſentir ſans peine à tout ce que le Roi ſouhaitoit.

Les choſes tournoient très-favorablement pour la France; mais quelque avantage que ces traités lui procuraſſent, celui qu'elle venoit de conclure avec le roi d'Angleterre, étoit d'une bien plus grande conſéquence pour elle.

Les Hollandois avoient cru pouvoir compter ſur cette Puiſſance, preſqu'autant que ſur l'Eſpagne. Les eſpérances qu'ils avoient de ce côté là, leur paroiſſoient d'autant mieux fondées, que la triple alliance, qui avoit été ſignée entre leur République, les Anglois & les Suédois, avoit paru être l'ouvrage du roi d'Angleterre. Ce Prince n'en étoit cependant pas plus diſpoſé à remplir les engage-

mens qu'il avoit ſemblé prendre dans cette occaſion ; il avoit eté forcé par ſon Parlement à faire cette démarche, & il étoit trop attaché à la France, pour vouloir tourner ſes forces contre elle. D'autres raiſons lui donnoient encore de l'éloignement pour les Hollandois ; quelque intérêt qu'ils euſſent à ménager un allié de cette importance, ils ne l'avoient pas plus épargné que Louis XIV. & ne ceſſoient de l'offenſer par des ſatyres picquantes, ſans que les Magiſtrats euſſent jamais fait la moindre recherche contre les Auteurs de ces libelles. Il avoit contre eux un autre ſujet de mécontentement ; les Etats refuſoient de baiſſer le pavillon devant les vaiſſeaux Anglois, quoiqu'ils s'y fuſſent ſoumis lors de la paix de Breda ; & il ſe plaignoit de ce qu'ils avoient enfraint divers autres points de ce traité.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1670.

Charles étant dans des diſpoſitions auſſi favorables, la France n'eut pas beaucoup de peine à lui faire rompre l'alliance qu'il avoit avec les Hollandois ; c'étoit déja pour elle un avantage fort conſidérable ; mais cet objet n'étoit pas le ſeul qu'elle ſe fût propoſé ; elle vouloit l'engager à faire avec elle un traité, par lequel il promît de ſe joindre aux François contre les Etats Généraux.

Ce Prince, que toutes ſortes de motifs déterminoient à ne donner aucun ſecours à la Hollande, avoit cependant beſoin d'un prétexte pour lever des troupes, qui le miſſent en état d'exécuter un deſſein dont la réuſſite devoit être très-importante pour lui. Il y avoit déja quelque tems qu'il s'appercevoit que le Parlement n'avoit plus pour ſa perſonne le même attachement qu'il lui avoit témoigné dans le commencement de ſon rétabliſſement ſur le thrône. Ce changement étoit l'effet des intrigues des Hollandois ; les intérêts de commerce leur donnant une grande liaiſon avec les ſujets du roi d'Angleterre, ils leur avoient inſenſiblement communiqué l'eſprit républicain ; ils ne ceſſoient de les porter à l'amour de la liberté ; leur inſpiroient, autant qu'il leur étoit poſſible, du dégoût pour le gouvernement monarchique, & les excitoient à ſecouer le joug de l'autorité légitime. Charles, qui comprenoit de quelle importance

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1670.

il étoit pour lui de s'oppoſer de bonne heure à ces commencemens de rébellion, ſongeoit à les prévenir ; mais il n'étoit pas en ſon pouvoir d'agir auſſi efficacement qu'il auroit été néceſſaire : il lui falloit des troupes pour réduire le Parlement, & il n'en avoit point. La guerre dans laquelle le roi de France vouloit l'engager, lui fourniſſoit une raiſon apparente pour en avoir ſur pied. Il ſe flatta qu'après avoir humilié les Hollandois, il ſeroit en état, avec les forces qu'il auroit en main, de ſe faire craindre & reſpecter de ſon Parlement ; & que s'il étoit obligé d'en venir à quelque extrémité, il pourroit compter ſur le ſecours de la France. Tout concourut donc de ce côté là à faire réuſſir les deſſeins de Louis XIV. non ſeulement le roi d'Angleterre renonça à l'alliance des Etats Généraux, mais il conclut avec la France un traité de ligue offenſive & défenſive contre eux.

Il n'étoit plus queſtion que de détacher les Suédois des intérêts de la Hollande ; on n'y trouva pas plus de difficulté qu'il n'y en avoit eu auprès du roi d'Angleterre. Ils n'étoient pas dans le cas de prendre un intérêt particulier à la guerre que la France pourroit faire aux Etats Généraux ; ce n'étoient point non plus des raiſons d'affection pour les Hollandois qui les avoient engagés dans la triple alliance ; ils avoient au contraire été juſqu'alors fort attachés à la France, & n'avoient jamais eu lieu que de ſe louer de cette Couronne : s'ils avoient pris des engagemens contraires à ſes intérêts, ils y avoient été portés par les preſſantes ſollicitations de l'Eſpagne, qui avoit tout employé pour les y déterminer. Mais comme ils n'avoient point voulu que la guerre, à laquelle on les forçoit en quelque maniere de prendre part, leur fût à charge, ils avoient exigé qu'avant qu'il ſe portaſſent à aucunes démarches, les Eſpagnols leur fiſſent toucher quatre cens quatre-vingt mille richedales, qui dans un an, à compter du jour de la ſignature du traité, devoient être payées à Hambourg, ou à Amſterdam, en deux payemens égaux : peut-être n'avoient-ils demandé une ſomme auſſi forte que parce qu'ils prévoyoient bien que l'Eſpagne ne ſeroit pas en

état de la leur fournir, & que le défaut de payement leur ſerviroit de prétexte pour éluder des engagemens qui ne leur plaiſoient pas ; s'ils avoient eu cette idée, ils eurent le ſuccès qu'ils s'en étoient promis ; ſoit infidélité de la part des Eſpagnols, ſoit qu'ils fuſſent dans l'impuiſſance de compter une ſi groſſe ſomme, lorſqu'il fut queſtion de faire le premier payement, ils ne voulurent rien donner, à moins que les Suédois, & les autres membres de la triple alliance ne déclaraſſent d'une maniere préciſe ſur quels ſecours l'Eſpagne pouvoit compter, ſuppoſé qu'elle eût beſoin d'être aſſiſtée ; & ils demandoient que ſi les Confédérés conſentoient à s'expliquer ſur ce point, on dreſſât un Acte de garantie entre ces Puiſſances, afin que l'on pût y avoir recours, au cas que quelqu'une d'entre elles manquât aux conditions dont on ſeroit convenu. Ces prétentions, étrangères aux objets qui avoient été traités lors de la concluſion de la triple alliance faite entre la Suéde, l'Angleterre & la Hollande ſeulement, & dans laquelle il n'avoit aucunement été queſtion de ſecours que l'on dût fournir à l'Eſpagne, firent connoître aux Suédois que cette Couronne cherchoit des prétextes pour ſe diſpenſer de ſatisfaire aux engagemens qu'elle avoit pris avec eux ; ils crurent qu'ils n'étoient point obligés d'exécuter un traité, dont on n'accompliſſoit point les conditions, & entrerent avec la France dans toutes les liaiſons que cette Puiſſance ſouhaitoit.

Toutes ces négociations, dont les Hollandois furent bien-tôt inſtruits, leur firent beaucoup diminuer cette fierté, qui juſques-là avoit éclaté dans toutes leurs actions. Ils ſe voyoient privés de l'aſſiſtance des puiſſans Alliés, ſur le ſecours deſquels ils avoient compté ; & il falloit que preſque avec leurs ſeules forces, ils ſe défendiſſent contre un grand Prince, qui alloit employer toute ſa puiſſance & celle du roi d'Angleterre, ſon allié, à venger les outrages qu'ils lui avoient faits. Ils voulurent eſſayer, ſi en témoignant ſe repentir de ces manieres hautes & inſultantes qui leur avoient attiré ſa colère, ils ne pourroient point,

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1670.

parvenir à le désarmer ; ils lui firent présenter, par un Ambassadeur qu'ils envoyerent exprès, des lettres très-respectueuses, par lesquelles ils le supplioient de leur faire connoître ce qui pouvoit lui avoir déplu dans leur conduite, protestant qu'ils étoient prêts à lui donner toute la satisfaction qu'il demanderoit ; mais ils avoient attendu trop long-tems à faire cette démarche ; le Roi vit bien qu'elle n'étoit que l'effet de la crainte que leur inspiroit leur situation présente : ce Prince fit voir à son tour une fierté qu'autorisoit un ressentiment légitime ; sans vouloir entrer dans aucun détail sur les sujets de plaintes qu'il avoit contre les Hollandois, dont ils étoient eux-mêmes assez instruits, il se contenta de leur répondre, que lorsque ses armes seroient dans l'état qu'il souhaitoit, il en feroit l'usage qu'il jugeroit convenable à sa gloire.

Les Etats ne réussirent pas mieux auprès du roi d'Angleterre ; ils firent pareillement à ce Prince toutes sortes de soumissions ; mais ils eurent beau s'humilier, tout fut inutile ; Charles s'étoit déterminé par de trop puissantes considérations à se déclarer contre eux, pour changer si facilement ; ainsi les deux Rois continuerent ouvertement leurs préparatifs. Louis XIV. alla même jusqu'à faire déclarer publiquement à l'Empereur que l'orgueil & l'insolence des Hollandois ayant attiré son indignation par une infinité d'endroits, il avoit résolu de les châtier : que pour cet effet il avoit donné les ordres nécessaires pour l'armement de cinquante vaisseaux de guerre, & que l'armée de terre, qu'il vouloit employer contre eux, ne seroit pas moins considérable que celle de mer. Elles ne furent pas long-tems à se mettre en mouvement ; le Roi fit sur les Hollandois des conquêtes rapides ; mais comme ils avoient plus de forces sur mer qu'ils n'en avoient sur terre, ce Prince trouva de ce côté là plus de résistance.

Leur flotte, commandée par le lieutenant-amiral Ruyter, étoit composée de soixante-douze vaisseaux de guerre, & d'un grand nombre d'autres bâtimens, frégates, galiotes, brûlots, yachts & barques d'avis ; le tout faisoit environ cent quarante voiles. Celle d'Angleterre étoit de cinquante-trois

trois vaiſſeaux de guerre, douze frégates, quatorze brûlots, pluſieurs galiottes & vingt-quatre barques ; & portoit vingt-trois mille cinq cens trente hommes, & quatre mille huit cens douze piéces de canon ; elle étoit ſous les ordres du duc d'York, frere unique du roi d'Angleterre, auquel il ſuccéda ſous le nom de Jacques II. Le comte d'Eſtrées, depuis maréchal de France, pour lors vice-amiral, commandoit la flotte Françoiſe ; il avoit trente vaiſſeaux, ſix frégates, quatre flutes & ſix brûlots, montés par près de vingt mille hommes. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1672.

La flotte d'Angleterre étoit diſtribuée en deux eſcadres, la rouge & la bleue ; chacune partagée en trois diviſions : celle de France formoit l'eſcadre blanche, partagée auſſi en trois diviſions. La flotte Hollandoiſe étoit auſſi diſtribuée en trois eſcadres, & chaque eſcadre en trois diviſions.

Les deux flottes alliées s'étant jointes à l'iſle de Wight, où étoit le rendez-vous, elles mirent à la voile pour aller chercher l'armée des Etats. Elles la trouverent près des côtes de Hollande au commencement du mois de Juin ; le duc d'York épuiſa tous les moyens imaginables de l'attirer au combat ; mais après avoir reſté pendant quelques jours en préſence, voyant que les Hollandois ne vouloient point ſortir de leurs bancs, & qu'il n'étoit pas poſſible de les y forcer, les Alliés gagnerent Sols-Baye ſur les côtes d'Angleterre pour faire de l'eau dont ils commençoient à manquer. Ruyter eſpéra pouvoir profiter de cette marche ; le vent lui étoit devenu favorable : il appareilla le ſix Juin, & fit voile d'un vent de Nord-Eſt vers Sols-Baye, dans le deſſein de ſurprendre les Alliés. Ils les trouva effectivement dans une poſition déſavantageuſe pour eux ; leurs vaiſſeaux étoient à l'ancre, quand les ſignaux de l'approche de l'ennemi furent donnés ; leurs eſcadres ſéparées les unes des autres eurent de la peine à ſe raſſembler, & étant trop près de la côte ils ne pouvoient pas s'étendre comme ils auroient voulu. Ils n'en étoient cependant pas moins diſpoſés à bien recevoir l'ennemi. Le comte d'Eſtrées commandoit l'avant-garde ayant pavillon blanc ; il

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1672.

eut affaire au lieutenant-amiral Brankort. Le duc d'York ſe mit à la tête du corps de bataille, avec pavillon rouge, & ſe trouva oppoſé à l'amiral Ruyter ; le comte Sandwick eut l'arriere garde, avec pavillon bleu, contre Vanghen, lieutenant-amiral de Hollande.

Le combat commença à huit heures du matin. Le vice-amiral Brankort vint fondre ſur le comte d'Eſtrées. La partie n'étoit point égale ; le Général Hollandois avoit tous les vaiſſeaux de ſon avant-garde, le comte d'Eſtrées n'en avoit que neuf ; les autres n'avoient pas pu ſe mettre ſur la même ligne ; il ſoutint cependant le feu des ennemis avec une fermeté admirable ; mais voyant qu'ils avoient ſur lui le vent & la marée, il courut au Sud pour prendre le vent. Se voyant ſuivi par Bankort, il ſe remit en ligne, & par un feu redoublé, il déſempara pluſieurs vaiſſeaux ennemis, fit plier leur vice-amiral, & auroit gagné le vent, s'il n'étoit point ſurvenu un grand calme, qui obligea de remorquer avec des chalouppes les vaiſſeaux qui ne pouvoient gouverner ; les navires des deux eſcadres ſe trouverent alors mêlés, ſans qu'ils puſſent ſe dégager, ce qui occaſionna un grand carnage dans les deux partis. Ruyter, témoin de ce qui ſe paſſoit, profita du vent qui venoit de s'élever pour envoyer à Brankort une diviſion de ſon corps de bataille. Il crut par là lui donner une ſupériorité dont les François ſentiroient bientôt les effets ; mais les Hollandois ne purent jamais faire plier le comte d'Eſtrées : ce vice-amiral voyant que le nombre des ennemis groſſiſſoit, augmenta ſon feu, & ſi le vent eût ſecondé ſa valeur, l'eſcadre de Brankort auroit été entiérement ruinée.

Pendant que ceci ſe paſſoit à l'avant-garde, le comte de Sandwick, amiral du pavillon bleu, qui couroit au Nord, avoit vû arriver ſur lui l'arriere-garde Hollandoiſe. Son vaiſſeau fut attaqué par le navire de Brakel capitaine Hollandois : le combat ſe ſoutint entre eux pendant quelque tems avec beaucoup d'opiniâtreté de part & d'autre, quoique leurs forces ne fuſſent point égales ; le vaiſſeau que montoit le comte de Sandwick étoit de cent deux piéces

de canon & portoit huit cens cinquante hommes : le Hollandois n'avoit ſur ſon bord que ſoixante-deux piéces de canon & trois cens hommes. Ce brave officier, pour ſuppléer à l'inégalité du nombre, fit des efforts extraordinaires qui le mirent pluſieurs fois au moment de remporter une victoire qui l'auroit comblé d'honneur, mais ſon vaiſſeau ayant enfin été criblé de coups & mis hors de combat, il fut contraint de ſe retirer. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1673.

L'amiral Anglois ſe vit bien-tôt attaqué par d'autres vaiſſeaux ; obligé de ſe battre avec le deſavantage du vent, il ne trouva de reſſource que dans ſon courage ; ſes ponts étoient couverts de morts, il avoit perdu la moitié de ſon monde : il ne laiſſa pas de couler à fond un gros navire qui avoit entrepris de l'aborder. L'extrême valeur avec laquelle il ſe défendoit, ſembloit exciter les ennemis à s'acharner davantage ſur lui. Voyant qu'ils ne pouvoient ni l'aborder ni le déſemparer, quoiqu'ils fiſſent un feu terrible, ils eurent recours aux brûlots. Il eut le bonheur d'en détourner deux qui l'auroient accroché : mais ne pouvant point, avec le peu de monde qui lui reſtoit, faire aſſez promptement la manœuvre néceſſaire pour ſe défendre, il ne put ſe débarraſſer d'un troiſiéme brûlot : le feu qui ſe communiqua à ſon navire, le fit ſauter en l'air. La mort de l'amiral & la perte du gros vaiſſeau qu'il montoit affoibliſſoit les Anglois : ils ne perdirent cependant point courage, ils redoublerent au contraire leurs efforts, vangerent la mort de leur chef par celle de l'amiral Vanghen, & après s'être emparé d'un vaiſſeau ennemi & en avoir coulé à fond un autre, ils firent plier le reſte de l'eſcadre.

Le duc d'York & Ruyter n'étoient pas tranquilles ſpectateurs d'une ſi furieuſe mêlée ; ils furent deux heures aux priſes, pendant leſquelles les deux illuſtres Généraux, avec une valeur égale, donnerent le ſpectacle de tout ce que l'on peut voir de plus frappant dans les batailles navales. Le duc d'York montoit un vaiſſeau de cent piéces de canon & de huit cens hommes d'équipage, il préſenta le côté à Ruyter ; l'amiral Hollandois lui envoya ſa bor-

DES FRANÇOIS. An.J.C.1672.

dée ; ils étoient à la portée du feu l'un de l'autre : l'artillerie étoit admirablement bien ſervie des deux côtés : mais le duc d'York étant ſous le vent de ſon ennemi, ſon vaiſſeau fut percé de coups, ſon grand mât de hune emporté avec le pavillon rouge, & il fut obligé de changer de navire. Son eſcadre & celle de Ruyter continuoient toujours le combat ; ils devint d'autant plus furieux, que le vent étant tombé, & l'air étant obſcurci par la fumée dont il étoit rempli, on ne pouvoit pas éviter l'ennemi. Les vaiſſeaux ne gouvernoient plus ; n'étant plus agités que par le mouvement des flots, ils dérivoient les uns ſur les autres, on ne pouvoit plus conſerver d'ordre, on ſe maſſacroit, & on ſe déſemparoit réciproquement, ſans que l'on pût mettre en œuvre l'adreſſe & l'habileté ; on ſe battit de cette maniere juſqu'au ſoir. Ruyter profita alors d'un vent qui s'éleva pour raſſembler tous ſes vaiſſeaux, & recommença un combat qui dura encore quelques heures ; la nuit qui ſurvint, ſépara les deux armées.

Le lendemain, ſur le midi, elles ſe retrouverent en préſence ; les flottes alliées, qui avoient le deſſus du vent, voulurent engager le combat ; mais le comte d'Eſtrées n'eut pas plutôt approché des Hollandois, que leur flotte revira, reprit la route de leurs côtes, & alla mouiller à Schoneveld, rade de Zélande.

Comme l'action n'avoit point été déciſive, chaque parti ne manqua pas de s'attribuer la victoire. Les Hollandois, contre l'avis de Ruyter qui vouloit que l'on ſe contentât de l'honneur de n'avoir point été vaincus, firent rendre de ſolemnelles actions de grace des prétendus avantages remportés dans cette journée ; les François publierent que ces démonſtrations extérieures de joie n'étoient qu'un artifice des Etats Généraux pour en impoſer à leurs peuples, & relever leur courage abbattu par les grandes pertes qu'ils avoient faites ſur terre. On parut douter ſi peu de l'avantage que les Alliés avoient eu ſur la flotte Hollandoiſe, que l'on fit frapper en France une médaille, dans laquelle ou voit Neptune ſur ſon char, tenant un trident levé ſur la Hollande effrayée ; la légende : *Victoria nava-*

lis : victoire navale, l'exergue marque la date 1672.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1672.

Il étoit certain cependant que les Alliés n'avoient pu parvenir au but qu'ils s'étoient propoſé, en cherchant à attirer les Hollandois à la bataille. Leur objet avoit été de mettre la flotte de la République hors d'état de les empêcher de faire une deſcente qu'ils projettoient dans la Zélande: Ruyter avoit à la vérité, par une prompte retraite, évité un ſecond combat; les Alliés vouloient la faire regarder comme une fuite, & s'en faiſoient un triomphe; mais il avoit remporté ſur eux un avantage plus ſolide; il avoit, en gardant les côtes, rendu impoſſible la deſcente qu'ils s'étoient propoſé de faire, ils n'oſerent effectivement jamais la tenter. D'ailleurs la perte avoit été aſſez égale de chaque côté, ſoit pour les vaiſſeaux, ſoit pour le nombre des morts; pluſieurs braves officiers Hollandois avoient été tués : les Alliés en avoient auſſi perdu; les François regretterent beaucoup M. de la Rabiniere, chef d'eſcadre, qui commandoit leur troiſiéme diviſion, il eut la cuiſſe emportée dans le combat, & mourut le lendemain : MM. des Ardans & du Maignon furent auſſi bleſſés. Le duc d'York donna dans cette occaſion des marques d'une grande intrépidité, & ſe conduiſit avec beaucoup de préſence d'eſprit, auſſi-bien que le comte d'Eſtrées, qui occupa toujours l'eſcadre de Zélande, & qui, quoiqu'avec des forces inférieures, empêcha qu'elle ne tombât ſur la flotte Angloiſe, & ſur la fin du combat la fit plier.

La médaille, dont nous venons de parler, ne fut pas la ſeule que la guerre de Hollande donna occaſion de faire paroître; on en fit frapper une autre, dans laquelle on repréſentoit Louis XIV. ſous la figure du ſoleil, qui après avoir élevé des brouillards d'un marais, les diſſipoit par ſes rayons; on y liſoit ces mots :

J'ai ſçu les élever, je ſçaurai les détruire.

On fit auſſi une ingénieuſe réponſe à la médaille de Beuningen; il s'étoit vanté d'avoir interrompu le cours des conquêtes du Roi : *Stetit ſol in conſpectu meo* : on l'invitoit à

DES FRANÇOIS. exécuter pour lors ce qu'il s'étoit vanté fauſſement d'avoir fait auparavant.

An.J.C.1674.

Hunc ſolem, ô Joſue, ſiſtere, tempus adeſt.

O nouveau Joſué, d'un pouvoir ſans pareil,
Il eſt tems, ſi tu peux, d'arrêter le ſoleil.

Les conquêtes rapides que le Roi faiſoit ſur les Hollandois, juſtifioient ces ingénieuſes alluſions; de ſept Provinces, dont leurs Etats étoient compoſés, le Roi leur en avoit déja enlevé trois; ſi les armes de ce Prince avoient eu autant de ſuccès ſur la mer, il n'auroit eu rien à déſirer.

La bataille du ſept Juin n'avoit été ſuivie d'aucune autre expédition; les vaiſſeaux étoient rentrés dans les ports. Les Alliés ſe promettoient bien de remporter cette an-

An.J.C.1673. née ſur la flotte Hollandoiſe des avantages plus déciſifs.

Ruyter ſçavoit que les armées navales des deux Rois devoient ſe mettre en mer, pour le chercher & le combattre; il voulut eſſayer d'empêcher leur jonction. La ſienne étoit compoſée de cinquante-quatre gros vaiſſeaux de guerre, quatorze frégates, vingt-quatre brûlots, onze barques d'avis & ſix galiottes. Il démara de la Brille le neuf Mai avec quarante-deux gros vaiſſeaux de guerre, dix-huit brûlots & ſeize autres bâtimens, il laiſſa en rade le reſte de ſa flotte. Il arriva le douze à l'embouchure de la Tamiſe: il s'étoit propoſé d'y faire échouer les ſeize bâtimens qu'il conduiſoit, afin de barrer cette riviere, & fermer le paſſage à la flotte Angloiſe; mais quarante cinq vaiſſeaux de cette nation, qu'il rencontra, lui firent voir qu'il s'y étoit pris trop tard, & que les Anglois étoient déja ſortis de leurs ports; comme il n'avoit pas toute ſa flotte, il ne jugea point à propos de les attaquer; il craignit, s'il engageoit le combat, que pendant qu'il ſeroit aux priſes avec l'armée Angloiſe, celle de France ne la joignît, & alors ſes ennemis auroient eu trop de ſupériorité ſur lui; il ſe retira donc, & alla raſſembler toutes ſes forces.

La jonction des alliés ne ſe fit cependant que quinze jours après. Le comte d'Eſtrées commandoit la flotte

de France ; elle étoit compoſée de trente vaiſſeaux de guerre, ſept frégates, trois brûlots & quelques galiottes ; il rencontra le vingt-cinq Mai les Anglois dans la Manche, ils avoient près de cent voiles ; mais dans ce nombre, il y avoit beaucoup de petits bâtimens. Le duc d'York ne les commandoit plus ; le Roi d'Angleterre n'avoit pas voulu que ſon frere & ſon héritier préſomptif expoſât davantage ſa perſonne ; d'autres diſent que ce changement avoit été occaſionné par quelques brouilleries ſurvenues en Angleterre : quoi qu'il en ſoit, la flotte Angloiſe avoit été miſe ſous les ordres de Rupert, prince de la maiſon Palatine, auquel on donne plus communément le nom de Prince Robert. On régla que ce Général commanderoit l'avant-garde ; il portoit pavillon rouge : le comte d'Eſtrées avoit le pavillon blanc ; on lui donna le corps de bataille ; & l'amiral Sprach eut l'arriere-garde, avec pavillon bleu ; on mit enſuite à la voile pour aller chercher l'armée de Hollande qui étoit ſur ſes côtes.

Les Alliés arriverent le trois Juin à la vûe d'Oſtende, & trouverent les Hollandois qui étoient à l'ancre, entre Deurloo & Spleet. On réſolut de les attaquer le lendemain ; & parce que les bancs de ſable, dont le poſte qu'ils occupoient étoit environné, empêchoient les gros navires d'en approcher ; on choiſit trente vaiſſeaux légers, on y joignit huit brûlots : il fut réglé que ce détachement iroit inſulter la flotte Hollandoiſe, & que le reſte de l'armée le ſuivroit pour favoriſer l'attaque. Le mauvais tems obligea de la différer de quelques jours. Le ſept, le vent étant devenu favorable, les vaiſſeaux commandés ſe diſpoſerent à aller exécuter, ſous les ordres de M. de Foran, ce qui avoit été arrêté.

Les Hollandois ne chercherent point à éviter le combat. Dès qu'ils virent que l'on venoit ſur eux, ils ſortirent de leurs bancs, ſe rangerent en bataille, & firent la moitié du chemin ; Tromp étoit à l'avant-garde, Ruyter au corps de bataille, & Banker à l'arriere-garde ; ils marchoient en ordre ; ils eurent bien-tôt joint le détachement des Alliés ;

des François. le combat s'engagea auſſi-tôt : le marquis d'Amfreville le commença, & tous les autres vaiſſeaux, à ſon exemple, donAn. J.C. 1673. nerent avec beaucoup d'ardeur ſur les Hollandois ; le reſte de la flotte qui faiſoit force de voiles, arriva bien tôt.

On ne garda point du côté des Alliés l'ordre que l'on s'étoit propoſé ; les vaiſſeaux qui avoient été détachés d'abord ne prirent point, lorſque toute la flotte fut réunie, le poſte qui leur avoit été aſſigné ; pluſieurs ne joignirent que fort tard le chef de leur diviſion ; d'autres ne le virent point de toute la journée, & combattirent où ils ſe trouverent quand ils furent aux priſes : ce dérangement ne cauſa cependant aucune confuſion préjudiciable à la cauſe commune ; au contraire, le mélange des Anglois & des François leur donna une émulation qui les porta à chercher à l'envi les uns des autres les occaſions de ſe diſtinguer.

M. M. de Thuials, de Béthune, d'Eſtival & Gabaret ſe rangerent, avec les vaiſſeaux qu'ils commandoient, auprès du prince Robert qui menoit l'avant garde ; un de ces navires, par le grand feu qu'il fit ſur celui de Tromp, le démâta de ſon petit hunier, & le maltraita ſi fort, que lorſque le général Hollandois voulut faire vent devant, il ne put virer, & il fut obligé de prendre vent arriere. Cette manœuvre l'ayant ſéparé de ſa flotte, avec dix ou douze vaiſſeaux de ſon eſcadre qui l'avoient ſuivi, ces navires furent en un inſtant entourés par l'avant-garde des Alliés ; on s'attachoit ſur-tout à celui que Tromp montoit ; il ſe vit bien des fois au moment d'être abordé ; jamais il ne s'étoit trouvé dans un péril ſi grand. Il ne dut ſon ſalut qu'à l'activité de Ruyter. Avec quelque ardeur que combattît ce brave Amiral, le feu de l'action ne l'emportoit jamais aſſez pour qu'il ne ſuivît pas d'un œil attentif tout ce qui ſe paſſoit. Dès qu'il s'apperçut de la ſituation dans laquelle étoit Tromp, & que tels efforts que fiſſent les vaiſſeaux de l'eſcadre de ce vice-amiral, qui n'étoient point enfermés, ils ne pouvoient percer juſqu'à lui pour le défendre, il courut à ſon ſecours avec une partie des vaiſſeaux du corps de bataille. Le comte d'Eſtrées avoit juſqu'alors combattu contre Ruyter ; quand il vit que l'amiral Hollandois s'éloignoit,

gnoit, il le ſuivit avec une partie de ſon eſcadre ; mais il ne put l'empêcher de ſe joindre aux vaiſſeaux qui s'efforceroient de délivrer Tromp ; le combat devint alors plus furieux qu'il n'étoit auparavant ; la gloire qu'il y auroit eu à s'emparer, à la vûe même de Ruyter, du navire de Tromp, & des autres qui étoient également enfermés, animoit le prince Robert, & ſon exemple redoubloit l'ardeur de tout ſon monde ; mais comme une partie de ſes vaiſſeaux avoit été obligée de ſe tourner contre Ruyter, qui faiſoit les derniers efforts pour percer juſqu'à Tromp, le cercle qui entouroit ce vice-amiral ſe trouvant par là beaucoup affoibli, il vint enfin à bout de ſe dégager. Cet événement ne fit point ceſſer l'action ; elle continua juſqu'à la fin du jour, avec une opiniâtreté égale de part & d'autre, ſans qu'aucun vaiſſeau pliât. A la fin la nuit ſépara les combattans, ſans que la victoire ſe fût déclarée. Les François perdirent très-peu d'officiers de marque. M. de Thuials, capitaine de vaiſſeau, fut tué dès le commencement du combat ; les Sieurs Siccard & Poitiers, tous les deux enſeignes de vaiſſeau, eurent le même ſort ; les Sieurs de Flaccourt, capitaine, & Chaboiſſiere, lieutenant, furent du nombre des bleſſés ; ce dernier étoit ſauté le piſtolet à la ceinture & l'épée à la main, accompagné du chevalier de Lery, dans un vaiſſeau Hollandois ; quoiqu'ils ne fuſſent ſuivis que de cinq ou ſix hommes, leur réſolution avoit jetté la terreur dans l'équipage : il ne tint pas à eux que l'on ne s'emparât de ce navire, mais ils n'étoient point aſſez en force pour l'entreprendre ; ſe voyant accompagnés de ſi peu de monde, ils repaſſerent ſur leur vaiſſeau, ſans que les Hollandois ſe miſſent en devoir de les en empêcher.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1673.

L'objet qu'avoient eu les alliés en attaquant les ennemis n'ayant point été rempli dans la derniere bataille, ils chercherent l'occaſion d'en donner une ſeconde, ils vinrent mouiller près des côtes de Hollande, & y reſterent pendant quelques jours dans l'inaction. Elle ne dura pas long-tems ; le quatorze Juin, huit jours après le premier combat, Ruyter appareilla & vint à eux en bon ordre ; dans

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1673.

les mouvemens qui ſe firent pour ſe diſpoſer à le recevoir, le prince Robert manœuvra d'une maniere qui auroit pû attirer un échec à l'armée des deux Rois, ſi les Hollandois avoient voulu profiter de la confuſion qu'elle occaſionna. L'amiral Sprach qui avoit ſous ſes ordres l'eſcadre bleue deſtinée à faire l'arriere-garde, avoit été mis à la tête de l'armée par l'arrangement du mouillage, & le prince qui commandoit l'avant-garde étoit à la queue. Lorſqu'il vit qu'il étoit queſtion de combattre, il voulut abſolument prendre le poſte qu'occupoit Sprach; il ne pouvoit y arriver qu'en paſſant au milieu de l'eſcadre de France qui faiſoit le corps de bataille: celle-ci fut obligée de s'ouvrir & de s'étendre en largeur des deux côtés, pour éviter que les vaiſſeaux ſe heurtaſſent: on peut juger du déſordre, que cauſoit une pareille opération qui ſe faiſoit en préſence de l'ennemi & par conſéquent avec beaucoup de précipitation. On n'eut point le tems de ſe remettre dans ſes rangs, l'eſcadre bleue ſe confondit avec la blanche, l'avant-garde ſe trouva mêlée avec le corps de bataille, on ne connoiſſoit plus ni diviſions, ni ordre, ni ſignaux.

Les alliés ſe tirerent cependant aſſez heureuſement d'un combat que la confuſion dans laquelle ils étoient rendoit fort dangereux pour eux. Les états vouloient ménager leurs forces maritimes; ils avoient donné ordre à Ruyter de chercher ſeulement à éloigner de leurs côtes les flottes ennemies. Sur ce plan l'intention de cet amiral étoit d'éviter qu'on ne ſe mêlât, comme on avoit fait à la derniere bataille; il n'approcha donc qu'à la portée du canon, il avoit une grande quantité de brûlots, il n'eſſaya ſeulement pas d'en faire uſage, tout ſe réduiſit à faire de part & d'autre un très-grand feu. Ce combat dura depuis quatre heures après midi juſqu'à dix heures du ſoir: on y brûla plus de poudre que dans le précédent, & l'on ſe fit cependant moins de mal, parce que l'on ne ſe battoit que de loin. Les François perdirent M. de Mataſſiere, lieutenant de vaiſſeau & M. de Marſilli enſeigne. M. de Villeneuve-Ferriere capitaine d'un vaiſſeau que l'artillerie des ennemis maltraita beaucoup, fut du nombre des bleſſés.

DES FRANÇOIS. An J.C. 1673.

Les Hollandois ſe retirerent pendant la nuit : dix ou douze de leurs navires ſeulement parurent encore le lendemain. Les alliés les ſuivirent pendant environ une heure, mais il ne fut pas poſſible de les approcher d'aſſez près pour les combattre ; ils s'échapperent & allerent rejoindre le corps de leur armée : les flottes des deux Rois firent route vers l'Angleterre, ſe propoſant bien de venir de nouveau chercher les ennemis, lorſque les vaiſſeaux endommagés dans les deux combats auroient été réparés.

Elles ne ſortirent de la Tamiſe qu'à la fin de Juillet, & coururent les mers pendant long-tems ſans pouvoir rencontrer la flotte des états ; elles la trouverent à la fin le vingt Août à un endroit des côtes de Hollande que l'on nomme Camperduno entre le Texel & la Meuſe : les flottes Royales ayant le vent ſur les ennemis le prince Robert vouloit les attaquer dès ce jour-là, mais après avoir reconnu leur poſition, il jugea que ce ſeroit une imprudence. Les Hollandois qui connoiſſoient leurs côtes en étoient fort près, les alliés n'en ayant pas le même uſage leurs vaiſſeaux y auroient couru trop de riſque ; on réſolut donc d'attendre au lendemain pour chercher les moyens d'attirer la flotte ennemie dans un endroit qui fût moins dangereux. Dans ce deſſein on revira, & l'eſcadre de France qui avoit l'avant garde eut ordre de ſoutenir, & de conſerver toujours l'avantage du vent, mais il changea pendant la nuit : de Nord-Oueſt qu'il étoit & favorable aux flottes Royales, il devint Eſt Sud-Eſt avantageux aux Hollandois ; Ruyter voulut en profiter, il mit toutes ſes voiles & vint fierement au combat dès la pointe du jour ; les alliés ne l'éviterent point, Banker ſe trouva oppoſé au comte d'Eſtrées, Ruyter au prince Robert & Trerup au chevalier Sprach.

L'eſcadre de France ayant ordre de ſoutenir le vent & de le gagner s'il étoit poſſible, le marquis de Martel qui commandoit la diviſion de la droite du vice-amiral & qui par conſéquent avoit la tête de toute l'armée, gagna le deſſus du vent de la longueur de trois ou quatre vaiſſeaux. Cet avantage mettoit Banker, qui n'avoit pour lors avec lui que dix ou douze navires de ſon avant-garde, dans un

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1673.

fort grand danger : il vit que s'il reſtoit dans l'endroit où il étoit, il alloit être enfermé entre le feu du marquis de Martel & celui du comte d'Eſtrées, il prit ſur le champ ſon parti & ſe mit en devoir de percer, avant que le premier fût arrivé, les navires de l'eſcadre du vice-amiral de France qui lui étoient oppoſés ; il fit un feu terrible & en vint à bout ; le combat fut très-vif dans cet endroit, les vaiſſeaux ſe canonerent de fort près, & le vice-amiral François ſe vit au moment d'être réduit en cendres par deux brûlots qui firent beaucoup d'efforts pour s'attacher à lui, mais il eut le bonheur de les éviter. Banker courut bien-tôt le même danger, le comte d'Eſtrées avoit commandé au capitaine Guillotin d'aller s'attacher à l'amiral ennemi & de le brûler s'il étoit poſſible ; ce capitaine évita la rencontre de deux autres vaiſſeaux, il n'en vouloit qu'au pavillon de Banker, il eſſuya toute l'artillerie de trois navires, aborda l'amiral, s'y attacha par ſes grapins & mit le feu à ſon brûlot. On vit alors l'équipage de ce navire ſe jetter à la mer. Guillotin voyant que ſa méche ne faiſoit pas effet, retourna à ſon brûlot avec une intrépidité admirable & y mit le feu une ſeconde fois, mais vingt hommes qui avoient eu le courage de reſter ſur le navire, eurent le tems d'en ſéparer le brûlot & le ſauverent : cette action parut à toute l'armée une des plus hardies qu'ait jamais faite aucun capitaine de brûlot ; Banker après ce combat profita du vent pour aller à toutes voiles joindre Ruyter. Le comte d'Eſtrées ne put pas le ſuivre dans le moment, il avoit perdu un mât, une vergue & beaucoup de ſes manœuvres, les autres vaiſſeaux de ſon eſcadre étoient auſſi fort endommagés : il employa quelque tems pour ſe racommoder ; dès qu'il fut en état, il revira & mit toutes ſes voiles pour aller ſur Ruyter qui étoit aux priſes avec le prince Robert.

Le général Anglois avoit commandé à Sprach de ne le point quitter & de ſe tenir toujours en ligne ; celui-ci n'avoit point exécuté l'ordre qui lui avoit été donné ; voyant que Tromp venoit à lui pour l'attaquer il s'étoit mis en panne pour l'attendre, pendant le combat il dériva beau-

coup & s'éloigna fort du prince Robert. L'action qu'il ſoutint contre Tromp fut fort vive ; ils étoient au feu l'un de l'autre & ſe canonerent pendant trois heures avec beaucoup d'opiniâtreté. Le vice-amiral de Sprach fit plier celui de Tromp, mais le vaiſſeau de Sprach fut fort maltraité ; ce général le voyant hors de ſervice, le quitta pour monter ſur un autre : Tromp tâcha d'accrocher le navire abandonné ou de le mettre en cendres avec un brûlot. Le vice-amiral de Sprach voyant ſon deſſein, tomba ſur lui avec quinze ou ſeize vaiſſeaux, la mêlée fut très-ſanglante ; Tromp maltraité à ſon tour fut obligé de changer de navire, il revira enſuite ſur l'eſcadre ennemie, il ſembloit que la difficulté qu'il trouvoit à vaincre redoublât ſes forces : le combat étoit animé de part & d'autre par le déſir de la gloire, Sprach ſe vit bien-tôt obligé de changer encore de vaiſſeau, celui ſur lequel il étoit monté ſe trouvant tout criblé : il entra dans une chaloupe pour en gagner un autre, mais un coup de canon ayant coulé à fond la chaloupe, il ſe noya ; le combat n'en continua pas avec moins de fureur ; l'eſcadre de Tromp fut auſſi maltraitée que celle des Anglois, ſon vice-amiral fut tué en combattant, pluſieurs de ſes vaiſſeaux furent déſemparés & mis hors de combat. DES FRANÇOIS. An. J.C. 1673.

Le prince Robert combattoit pendant ce tems-là contre Ruyter ; les Hollandois avoient le vent ſur lui, il eſpéra qu'en s'éloignant des côtes il pourroit leur faire perdre cet avantage, il feignit pour cela de plier & conduiſit inſenſiblement les ennemis en pleine mer. Cette manœuvre ne produiſit point l'effet qu'il s'en étoit promis, elle lui fit au contraire manquer l'occaſion de battre Ruyter. Il avoit fait beaucoup de chemin ſans s'en appercevoir, & il ſe trouvoit à une grande diſtance du reſte de ſa flotte ; le comte d'Eſtrées qui après avoir mis en déroute l'eſcadre de Zélande, s'étoit préparé à venir le joindre, comptant par-là mettre Ruyter entre deux feux, ce qui auroit fort embarraſſé l'amiral Hollandois, ne put arriver auprès de lui qu'à ſept heures du ſoir. Quelques efforts que Ruyter eût faits juſques-là & quoiqu'il eût toujours conſervé l'a-

DES FRANÇOIS.

An.J.C.1673.

vantage du vent, il ne lui avoit pas été poſſible d'entamer l'eſcadre Angloiſe ; la jonction de celle de France alloit rendre la partie encore bien moins égale, il ne l'attendit pas, il prit la fuite dès qu'il la vit paroître : il reſtoit trop peu de jour pour que l'on pût ſonger à le pourſuivre : ſa retraite fit ceſſer le combat de tous les côtés, & les vaiſſeaux Hollandois rentrerent dans leurs ports. Ils étoient fort maltraités, mais ceux des alliés ne l'étoient pas moins ; cette bataille ne fut donc pas plus déciſive que les précédentes, aucun des deux partis ne pouvoit s'attribuer l'honneur de la victoire : c'en étoit cependant une pour les Etats d'avoir empêché que les Anglois ne fiſſent de deſcente ſur leurs côtes, comme ils en avoient le deſſein. Ce triomphe, dont ils recueillirent dès lors le fruit, puiſqu'ils conſerverent la Zélande, dont les Anglois ſe ſeroient aiſément emparés, s'ils avoient pû y débarquer des troupes, eut bien-tôt des ſuites plus conſidérables pour eux ; le peu de ſuccès que l'Angleterre avoit eu dans cette occaſion, fut un des prétextes dont les Anglois ſe ſervirent, pour engager leur Roi à ſe détacher des intérêts de la France.

Les pertes conſidérables que les Hollandois avoient faites dans la campagne de 1672, les avoient déterminés à faire au roi de France une ſolemnelle députation, dont l'objet avoit été d'implorer ſa clémence, & de lui demander la paix aux conditions qu'il lui plairoit de leur impoſer, ſe voyant hors d'état de lui réſiſter, & reconnoiſſant combien ils avoient eu tort de l'irriter contre leur République.

La crainte qu'ils avoient que Louis XIV. ne voulût les pouſſer à toute extrémité, leur fit faire en même tems une tentative du côté du roi d'Angleterre ; ils lui firent repréſenter que les forces qu'ils avoient oppoſées aux François n'ayant pas été capables d'arrêter la rapidité avec laquelle ils avoient conquis la meilleure partie de leurs Etats, il étoit à craindre qu'après s'être rendu maîtres des ſept Provinces-Unies, ils ne tentaſſent de s'emparer des dix autres appartenantes à l'Eſpagne, & n'envahiſſent de cette ſorte tous les Pays-Bas : que toutes les Puiſſances avoient un intérêt

ſenſible à empêcher un aggrandiſſement qui ſeroit ſi fatal au repos de toute l'Europe; qu'il étoit peut-être encore tems de le prévenir, mais que pour peu que l'on différât, la Hollande étant une fois ſubjuguée, ce qui étoit immanquable ſi elle n'étoit promptement ſecourue, rien ne pouroit plus mettre obſtacle à l'exécution des vaſtes deſſeins de la France. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1673.

Charles avoit déja fait ces réflexions de lui même, il n'avoit pas vû ſans inquiétude les étonnantes proſpérités dont les armes de la France avoient été accompagnées; cependant l'attachement qu'il avoit pour cette Couronne l'avoit fait paſſer ſur toute autre conſidération: il avoit ſeulement fait quelques démarches auprès du Roi, pour l'engager à accorder la paix aux Hollandois; mais les choſes n'ayant pas pû ſe concilier, il avoit joint ſa flotte à celle de France. Il ſe vit néanmoins bien-tôt obligé de rompre les engagemens qu'il avoit avec Louis XIV.

Les Anglois qui avoient vû commencer la guerre avec plaiſir, n'étoient plus dans les mêmes diſpoſitions. Ils avoient ſouhaité que l'on diminuât la puiſſance des Hollandois, & ils avoient compté profiter d'une partie de leur dépouille; mais ils trouvoient qu'il n'étoit pas de leur intérêt que l'on les détruisît entierement. Un autre point qui les intéreſſoit encore de plus près, leur faiſoit ſupporter avec beaucoup de peine la guerre que Charles faiſoit aux Etats; ils commençoient à ſe douter des motifs qui l'avoient engagé à ſe liguer avec la France: ainſi ils ne voyoient pas avec plaiſir une guerre entrepriſe pour diminuer l'autorité du Parlement; d'ailleurs ils ne doutoient pas que Louis XIV. qui avoit déja donné des marques dans ſon royaume des diſpoſitions peu favorables où il étoit à l'égard des Huguenots, ne s'entendît avec Charles pour faire dominer les Catholiques en Angleterre. Ces raiſons que le prince d'Orange par ſes intrigues cherchoit à faire valoir auprès de la nation, jointes aux ſollicitations des Eſpagnols qui menaçoient de déclarer la guerre à l'Angleterre, ſi elle ne faiſoit la paix avec les Etats, déterminerent le Parlement à agir auprès du Roi pour le détacher

DES FRANÇOIS. An.J.C.1673.

de l'alliance des François. On lui repréſenta que la guerre dans laquelle il s'étoit engagé contre les Hollandois étoit fort onéreuſe à la nation, & qu'elle ne lui procuroit aucun avantage, les flottes conſidérables que l'on avoit armées n'ayant pû mettre les deux Puiſſances en état de s'emparer de la Zélande qui devoit être le partage de l'Angleterre; & l'on exagéra le tort que la guerre dont on étoit menacé de la part de l'Eſpagne cauſeroit au commerce déja ruiné en partie par la guerre contre la Hollande. Charles ne trouvoit point ces raiſons aſſez preſſantes pour le déterminer au parti que l'on vouloit lui faire prendre: il eſſaya de faire entendre aux Anglois que l'on ſeroit plus heureux du côté de la Zélande dans la campagne prochaine que l'on ne l'avoit été juſqu'alors, qu'à l'égard de l'inconvénient du commerce par rapport aux Eſpagnols, on pouvoit mettre en mer une flotte conſidérable qui donneroit aſſez de ſupériorité ſur eux, pour n'avoir rien à craindre de leur part. Mais la vivacité des nouvelles inſtances de ſes ſujets lui firent connoître que jamais il ne pourroit les amener où il les vouloit; il étoit d'une trop dangereuſe conſéquence pour lui de les mécontenter à un certain point, il fut donc obligé de ſe réconcilier avec les Etats. Il n'accorda cependant point tout ce qu'on lui demandoit: les Hollandois & les Eſpagnols vouloient qu'il rappellât les troupes qu'il avoit au ſervice de France, mais il ne voulut jamais en entendre parler; on prit un milieu ſur cet article, on régla que ces troupes reſteroient au ſervice du roi de France, puiſqu'elles y étoient, mais que l'on ne les recruteroit point, que les Hollandois pourroient au contraire faire des levées en Angleterre autant qu'ils le ſouhaiteroient.

Les Etats ne manquerent pas de ſe faire un triomphe de ce traité, la France ſe trouvoit effectivement pour lors dans des circonſtances où le ſecours d'alliés auſſi puiſſans que les Anglois lui auroit été plus néceſſaire que dans le tems où elle avoit rompu avec la Hollande. La jalouſie qu'avoient cauſé à pluſieurs Puiſſances les heureux ſuccès qu'elle avoit eû dans cette guerre, les avoit déterminés à ſe liguer

guer contre elle & à faire les derniers efforts pour en interrompre le cours ; l'Empereur lui-même, quelques promeſſes qu'il eût faites à la France dans un traité ſolemnel de ne point prendre part à la guerre qu'elle feroit aux Hollandois, avoit pris des engagemens contraires aux intérêts de cette Couronne. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1673.

Ce Prince n'étoit plus retenu par la crainte des troubles de la Hongrie qui l'avoit porté à convenir de la neutralité avec la France, il les avoit heureuſement pacifiés. Dès qu'il s'étoit trouvé tranquille de ce côté là, il s'étoit diſpoſé à ſatisfaire l'animoſité qu'il avoit contre la France. Il ne pouvoit point pardonner à cette Couronne les démarches qu'elle avoit faites pour aſſurer la liberté du corps Germanique contre les entrepriſes de la maiſon d'Autriche qui avoit toujours cherché à l'opprimer ; les meſures avoient été ſi bien priſes, que le défunt Empereur, par le traité de Munſter, & Léopold par une capitulation qu'on l'avoit forcé de ſigner lors de ſon élection, avoient été obligés d'en paſſer à cet égard, par où les Electeurs & les Princes de l'Empire avoient voulu ; ces deux actes étoient l'ouvrage de la France ; il vouloit ſe vanger d'une Puiſſance qui avoit ſi fort reſtraint ſon autorité.

Il crut en trouver une occaſion dans la guerre que cette Couronne faiſoit aux Etats. Il la ſaiſit d'autant plus volontiers, qu'il ſe flattoit que s'il lui étoit poſſible d'engager les Princes de l'Empire à prendre la défenſe des Hollandois, il pourroit, après avoir employé les forces qu'il auroit miſes ſur pied à faire éprouver à la France les effets de ſon reſſentiment, ſe replier enſuite ſur l'Empire, & ſe ſervir de ces mêmes forces pour rétablir la puiſſance impériale ſur le même pied où elle avoit été ſous le regne de ſes prédéceſſeurs, & remettre le corps Germanique dans la dépendance où la maiſon d'Autriche l'avoit retenu pendant ſi long-tems.

Il falloit commencer par détacher les Princes de l'Empire de l'union où ils étoient avec la France, qu'ils regardoient comme le ſoutien de leur liberté ; il crut ne pouvoir pas mieux y réuſſir qu'en leur rendant ſuſpects les deſſeins

DES FRANÇOIS. An J.C. 1673.

de cette Couronne, & en tâchant de leur perſuader qu'ils ſeroient eux-mêmes dans un fort grand péril, ſi ce que projettoit la France avoit ſon exécution. Il leur fit donc repréſenter que l'ambition de Louis XIV. n'auroit plus de bornes lorſque ce Prince ſeroit parvenu à ſubjuguer la Hollande, comme il y avoit tout lieu de le craindre, ſi l'on ne ſecouroit promptement les Etats; que les Provinces-Unies étant une fois conquiſes, la Flandre ſuccomberoit infailliblement, & qu'alors l'Empire, enveloppé du côté de la mer, ſe trouveroit ſans aucune eſpérance de ſecours contre un Roi qui n'étant déja auparavant que trop redoutable, auroit augmenté ſes forces par les nouveaux Etats qu'il auroit ajoutés à ſon Royaume. Léopold attendoit uniquement, pour ſe déclarer, que ſes intrigues euſſent commencé à mettre les eſprits en mouvement: dès qu'il eut lieu de croire qu'elles pourroient avoir l'effet qu'il s'en étoit promis, il n'héſita plus à faire un coup d'éclat. Dès le commencement du mois d'Août de l'année 1672, il adreſſa à tous les membres de l'Empire un reſcrit impérial, par lequel il les exhortoit à s'unir pour la ſûreté du corps Germanique; & leur enjoignoit en même-tems de rappeller tout ce qu'ils avoient de troupes au ſervice des Puiſſances étrangères, ſous peine d'être mis au ban de l'Empire. On ſentit bien en France que c'étoit là une véritable déclaration de guerre; en effet, l'Empereur conclut auſſi-tôt avec les Hollandois un traité de ligue offenſive & défenſive, dans lequel entrerent l'électeur de Brandebourg, & pluſieurs autres princes de l'Empire.

Le Roi avoit rendu à ceux-ci d'aſſez grands ſervices, pour qu'il n'eût pas dû s'attendre à les voir céder ſi facilement aux ſollicitations de l'Empereur; cette union des forces de l'Empire à celles des Etats Généraux, dut lui être d'autant plus ſenſible, qu'elle détermina le Roi d'Eſpagne à ne plus garder de ménagemens, & à faire éclater les diſpoſitions dans leſquelles il étoit à l'égard de la France.

L'inquiétude que ce Prince avoit eue pour les Pays-Bas Eſpagnols, lorſqu'il avoit vû Louis XIV. ſe diſpoſer à la guerre de Hollande, étoit beaucoup augmentée à la vûe

des conquêtes étonnantes que ce Monarque avoit faites dans les Provinces-Unies; il ne s'étoit cependant point encore déclaré ouvertement contre la France, & s'étoit contenté de fournir quelques ſecours aux Hollandois; mais la ligue de l'Empire avec les Etats, le raſſurant contre la crainte qu'il avoit eue d'attirer ſur lui les armes victorieuſes de cette Couronne, il ne balança plus, & conclut un traité d'union avec eux. Tous ces Confédérés ayant enſuite forcé le roi d'Angleterre de ſe détacher de l'alliance de la France, ils crurent que cette Couronne, réduite à ſes ſeules forces, ne pourroit jamais réſiſter à celles de l'Empire, de l'Eſpagne & de la Hollande, réunies pour lui faire la guerre; & chacun ſe flatta en particulier de tirer de l'abaiſſement, dans lequel on comptoit que ſeroit bien-tôt la France, tous les avantages qu'il pouvoit eſpérer; mais cette Puiſſance avoit en elle-même des reſſources qui la mirent bien-tôt en état de faire évanoüir leurs eſpérances. Ces fiers ennemis, qui ne ſe propoſoient pas moins que d'entamer la France, eurent bien-tôt à craindre pour leurs propres Etats; le Roi fit au-delà du Rhin des conquêtes qui allarmerent toute l'Allemagne; la Franche-Comté fut enlevée à l'Eſpagne; & nous allons voir cette Couronne embarraſſée à défendre la Sicile contre les armes des François: je vais parler auparavant de deux entrepriſes que les Hollandois tenterent; l'une ſur les côtes de France, l'autre à la Martinique; mais qui n'eurent point le ſuccès qu'ils s'en étoient promis.

Des François. An. J. C. 1673.

Le Roi n'eut point d'armée navale cette année. Les Hollandois en firent ſortir une de leurs ports le vingt-quatre Mai. Elle étoit compoſée de ſoixante-ſix vaiſſeaux de guerre, vingt-quatre flûtes, dix-huit brûlots, ſeize barques d'avis, onze galiottes & cinq yachts. Cette flotte ſe montra pendant quelques jours dans la Manche, & elle ſe ſépara en deux eſcadres le deux Juin. La moins nombreuſe partit ſous le commandement de l'amiral Ruyter pour les Indes Occidentales, & la plus forte, commandée par le vice-amiral Tromp demeura ſur les côtes de France.

An. J. C. 1674.

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1674.

Ruyter arriva à la Martinique vers le milieu du mois de Juillet ; il avoit promis aux Etats qu'il enleveroit à la France les iſles Caribes, les Antilles, & les autres lieux qu'elle poſſédoit dans les Indes Occidentales. Il entra dans la baye appellée le Cul-de-Sac ; il y trouva quelques vaiſſeaux François qu'il crut pouvoir enlever aiſément ; mais malgré la ſurpriſe, M. d'Amblimont qui commandoit ces navires, fit une telle réſiſtance, & il fut ſoutenu ſi à propos par le canon du Fort-Royal, que Ruyter fut obligé de ſe retirer, ſans avoir pu enlever une ſeule barque. Les Hollandois crurent trouver plus de facilité ſur terre : ils ſortirent de leurs vaiſſeaux, ſe partagerent en trois brigades, & marcherent hardiment aux François, qui s'étoient retranchés ſur une hauteur, mais ils furent repouſſés, & perdirent beaucoup de monde dans cette attaque. Ruyter voyant ſes gens rebutés, fit débarquer quinze cens matelots ; ce renfort ne procura pas plus d'avantage aux Hollandois ; toutes leurs brigades furent rompues, & on les repouſſa juſqu'à leurs vaiſſeaux ; ils ſe rembarquerent avec beaucoup de précipitation, après avoir perdu plus de douze cens hommes. Ruyter mortifié d'un ſi fâcheux échec, prit la route de Saint Domingue, ſans avoir envie de tenter une ſeconde deſcente : il vit bien qu'il ne devoit plus ſonger à exécuter aucun des grands deſſeins qu'il avoit eus, & quelques jours après il retourna avec ſa flotte dans les ports de Hollande.

Cette action fit autant d'honneur à la colonie, qu'elle dut cauſer de chagrin à Ruyter ; on en conſacra la mémoire par une médaille, dans laquelle on voit un trophée naval, & à côté un Américain qui regarde avec admiration ; la Renommée vole au-deſſus tenant une couronne ; on lit ces mots : *Colonia Francorum Americana victrix* : Colonie Françoiſe victorieuſe en Amérique ; à l'exergue : *Batavis ad Martinicam cæſis ac fugatis* : Les Hollandois défaits dans l'iſle de la Martinique. 1674.

Les Etats ſe ſeroient aiſément conſolés du déſavantage que leur flotte avoit eu à la Martinique, ſi Tromp avoit pu réuſſir dans l'expédition pour laquelle il avoit été envoyé

des François.

An. J. C. 1674.

ſur les côtes de France. Il avoit embarqué ſur ſes vaiſſeaux dix mille hommes d'infanterie avec un grand nombre d'officiers de terre ſous les ordres du comte de Horne. On y avoit mis auſſi une quantité conſidérable de munitions, toutes ſortes d'outils néceſſaires pour former un ſiége, & des matériaux pour fortifier une place. Le deſſein des Hollandois étoit de faire une deſcente en Normandie, & de s'emparer de quelque ville; ils croyoient avoir dans cette Province des intelligences ſuffiſantes pour faire réuſſir leur projet. Le chevalier de Rohan, cadet d'une des plus grandes maiſons du Royaume, mais qui par ſes débauches & par une vie indigne d'un homme de ſa condition, avoit dérangé toute ſa fortune, s'étoit formé le plan d'une conſpiration qu'il avoit fait communiquer aux Etats Généraux, par l'entremiſe d'un nommé Vandeveude, Hollandois d'origine, Maître d'Ecole à Picpus, près de Paris. La Truaumont, fils d'un Auditeur des Comptes de Rouen, homme de beaucoup de valeur & de réſolution, dont la vie étoit auſſi déréglée que celle du chevalier de Rohan, étoit de moitié dans ce projet. Ils avoient promis aux Hollandois de leur livrer Quillebeuf, petite ville à l'embouchure de la Seine; ils devoient s'introduire dans la place, avec quelques gentilshommes de Normandie, qu'ils ſe flattoient de pouvoir engager dans leur complot, en leur faiſant eſpérer un changement de fortune; ils ſe promettoient d'aller, avec les plus déterminés de leurs gens, chez le Gouverneur, auprès duquel la Truaumont avoit beaucoup d'accès, de le poignarder avec les principaux officiers de la garniſon, d'égorger en même tems les ſoldats du corps-de-garde, & d'avertir par des ſignaux dont on étoit convenu, la flotte Hollandoiſe qui devoit ſe trouver au jour marqué ſur la côte, prête à faire débarquer des troupes pour entrer dans Quillebeuf: les Conjurés devoient enſuite faire ſoulever toute la Normandie. Les Etats Généraux avoient eu l'aveuglement de de compter ſur l'exécution d'un projet auſſi mal concerté; & pour le faire réuſſir, ils avoient mis en mer une flotte commandée par Tromp, dont l'armement les avoit jetté

DES FRANÇOIS.

An J.C. 1674.

dans une dépenſe conſidérable ; mais lorſqu'elle ſe préſenta, il ne ſe fit aucun mouvement. Le Roi avoit découvert toute l'intrigue ; ceux qui en étoient les auteurs avoient été punis, & les ordres que ce Prince avoit donnés pour que les côtes fuſſent exactement gardées, avoient été ſi bien exécutés, que Tromp n'oſa tenter de faire une deſcente. On prétend que ce fut le roi d'Angleterre qui donna occaſion à la découverte de cette conſpiration. Le comte de Monteray, Gouverneur des Pays-Bas Eſpagnols, avoit envoyé des remiſes pour cent mille écus à un Négociant de Londres, qui devoit les diſtribuer ſelon les ordres du chevalier de Rohan ; Charles, informé de cette commiſſion, en fit part au roi de France, qui ayant approfondi cette affaire, & trouvant des indices violens, prit le parti de faire arrêter les coupables ; on s'aſſura du chevalier de Rohan qui étoit à Paris ; le maître d'Ecole fut pris auſſi, avec quelques complices ; la Truaumont étoit à Rouen : Le Roi y envoya Briſſac, major de ſes Gardes, pour le ſaiſir. Celui-ci auroit bien voulu n'être point chargé d'une pareille commiſſion ; il étoit compatriote & ancien ami de la Truaumont ; il le trouva au lit : quand la Truaumont fut habillé, il demanda à Briſſac la liberté d'entrer dans ſon cabinet ; le major ne crut pas devoir la lui refuſer : ce furieux prit un piſtolet, & le déchargea ſur Briſſac, qu'il manqua, & tua à la place un des gardes ; les autres lui voyant un ſecond piſtolet à la main, ne lui donnerent pas le tems de recommencer ; un d'eux lui tira un coup de mouſquet dans le ventre, dont il mourut le lendemain, ſans qu'il fût poſſible de tirer de lui les éclairciſſemens que l'on vouloit avoir ; il dit qu'il étoit ſeul coupable, & de telle maniere que l'on s'y prît, on ne put jamais lui faire avouer autre choſe.

On réuſſit mieux avec le chevalier de Rohan. On étoit aſſez embarraſſé à inſtruire ſon procès ; il nioit le fait, & comme il n'avoit jamais traité qu'avec la Truaumont ; celui-ci étant mort, on n'avoit plus de témoin pour le convaincre. Ne ſçachant plus à la fin comment s'y prendre, on s'aviſa de lui dire, qu'au lieu de s'obſtiner, comme

il faiſoit, à nier des choſes dont on ſçavoit bien qu'il étoit coupable, il feroit bien mieux d'avouer ſon crime, & d'avoir recours à la clémence du Roi, qui, touché de ſon repentir, pourroit peut-être lui pardonner. Ce diſcours excita en lui plus de confiance qu'il ne devoit en avoir en la miſéricorde du Roi, dont il s'en falloit beaucoup qu'il ſe fût jamais mis en devoir de mériter les bontés; il ſe détermina à tout avouer. Son procès fut bien-tôt inſtruit; il fut condamné à avoir la tête tranchée. Les préparatifs de ſon ſupplice lui inſpirerent des ſentimens bien différens de ceux dans leſquels il avoit vêcu juſques-là: il chercha à réparer, par une mort chrétienne, les ſcandales qu'il avoit donnés en ſe livrant pendant tout le cours de ſa vie au libertinage le plus affreux; il fut exécuté devant la Baſtille, & donna auparavant toutes les marques du plus ſincère repentir. Deux de ſes Complices ſubirent le même genre de mort, & le maître d'Ecole, de l'entremiſe duquel ils s'étoient ſervis pour traiter avec les Etats, expia ſa trahiſon à une potence. Le Roi, bien inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé, avoit eu le tems de prendre toutes les précautions néceſſaires; & les Hollandois n'oſerent rien entreprendre en Normandie.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1674.

Ils voulurent eſſayer s'ils ne trouveroient pas plus de facilité en Bretagne ou dans le Poitou; ils tournerent de ces côtés là, & arriverent le vingt-huit Juin à la rade de Belle-Iſle; mais les ſoins du Roi ne s'étoient pas bornés à la Normandie; on étoit préparé ſur toutes les côtes à les bien recevoir. Leur flotte s'étant approchée du château, le comte de Horne, général des troupes de débarquement, l'envoya ſommer de ſe rendre; ſur le refus qu'en fit le Commandant, les troupes mirent pied à terre, & on les ſépara en deux corps, pour faire deux différentes attaques. Les Hollandois ſe flattoient d'avoir bon marché de gens qu'ils comptoient avoir ſurpris; mais la nobleſſe aſſemblée par une convocation de l'arriere-ban, étoit extrémement alerte ſur toutes les démarches qu'ils pourroient faire: aux premieres nouvelles que l'on avoit eues qu'ils s'approchoient de Belle-Iſle, deux cens gentilshom-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1674.

mes, à la tête desquels étoit le marquis de Coëtlogon, s'étoient jettés dans la place; le Général Hollandois fut déconcerté par une résistance à laquelle il ne s'étoit point attendu; il auroit fallu qu'il entreprît de faire un siége dans les formes: le peu d'espérance qu'il avoit de réussir ne lui permit pas de faire cette tentative; il fit rembarquer son monde le deux Juillet, & alla mouiller le lendemain vis-à-vis de Noirmoutier, petite isle si voisine du Poitou qu'elle fait presque un continent avec cette Province; il y fit une descente, & en enleva quelques bestiaux; ce fut là le seul exploit que fit la flotte de l'amiral Tromp pendant toute cette campagne; l'application avec laquelle tous les Gouverneurs des Provinces maritimes du Royaume veilloient à la garde de leurs côtes l'empêcha toujours de faire aucune entreprise; & il fut obligé de reprendre la route du Texel, sans avoir pu rien exécuter de tous les grands desseins qu'avoient eu les Etats en armant la flotte considérable qu'ils avoient mise sous son commandement.

Les Alliés ne virent qu'avec beaucoup de peine le peu de succès d'une expédition, sur la réussite de laquelle ils avoient fondé de grandes espérances; mais leur inquiétude redoubla lorsqu'ils virent la France joindre à ce triomphe les avantages qu'elle eut bien-tôt après du côté de l'Italie.

Messine s'étoit révolté, & il étoit à craindre que l'exemple de cette grande ville n'entraînât toute la Sicile dans la rébellion. L'avarice des Gouverneurs fut la cause de ces mouvemens: les grandes maisons d'Espagne regardoient les états d'Italie, dépendans de la Monarchie Espagnole, comme une ressource pour rétablir leurs affaires: les peuples se trouvoient par-là exposés à toutes sortes de vexations. L'autorité que le Sénat avoit dans la disposition des affaires, contenoit un peu le Gouverneur de Messine: cette Compagnie étoit composée de six personnes, dont quatre avoient pendant long-tems été tirés du corps de la noblesse, & deux de celui du peuple; cet ordre avoit depuis été changé; on élisoit trois Sénateurs nobles, le peuple fournissoit les trois autres. Le Gouverneur voyoit avec peine des Magistrats qui restraignoient son pouvoir; Don Louis

Louis de Hoïo, qui commandoit dans la ville pour le roi d'Eſpagne, avoit voulu eſſayer en l'année 1671 d'attirer à lui toute l'autorité; comme il avoit ſenti que jamais il n'en viendroit à bout, tant que le peuple & la nobleſſe conſerveroient entre eux la bonne intelligence dans laquelle ils étoient pour lors, il avoit cherché à les diviſer, & avoit employé pour cela tant d'intrigues, qu'il y avoit réuſſi; mais cette brouillerie n'avoit pas duré long-tems; le Peuple avoit découvert les artifices du Gouverneur, & en avoit été tellement irrité, qu'il en étoit venu à une ſédition ouverte: le prince de Ligne, vice-roi de Sicile, qui s'étoit trouvé pour lors à Meſſine, avoit été obligé, pour appaiſer le tumulte, de faire ſortir Don Hoïo de la ville; cette eſpéce de ſatisfaction, que l'on avoit donné au peuple, l'avoit déſarmé, & ce premier feu n'avoit point eu de ſuite. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1674.

Don Diégo de Soria, marquis de Criſpano, fut nommé gouverneur: ce qui venoit d'arriver à celui auquel il ſuccédoit, ſembloit devoir le contenir; mais il ne ſupporta pas plus patiemment, que n'avoit fait ſon prédéceſſeur, le partage de l'autorité du gouvernement entre le Sénat & lui; il voulut auſſi s'emparer de tout le pouvoir; & en ſuivant les vûes de Don Hoïo, il chercha, comme avoit fait l'ancien Gouverneur, à mettre la déſunion entre le peuple & la nobleſſe; ſes artifices n'ayant pas eu cependant le ſuccès dont il s'étoit flatté, il crut qu'un coup d'éclat le feroit parvenir au but qu'il s'étoit propoſé. Il envoya ordre aux Sénateurs de ſe rendre chez lui, ſous prétexte d'affaires de la plus grande conſéquence qui devoient leur être communiquées. Quelques Relations aſſûrent qu'il avoit réſolu de les faire maſſacrer, d'autres diſent qu'il vouloit ſeulement s'aſſurer de leurs perſonnes; quelle que pût être ſon intention, il n'avoit point gardé le ſecret que méritoit une affaire de cette importance; les Magiſtrats furent avertis de ſe tenir ſur leurs gardes. Quelque danger qu'il y eût pour eux d'aller chez le Gouverneur, ils ſatisfirent à l'ordre qui leur en avoit été donné; mais ils prirent auparavant des meſures qui ne leur laiſſoient rien à craindre. Dès qu'ils furent

DES FRANÇOIS. Ap. J. C. 1674.

arrivés, on ferma les portes ſur eux. Le peuple, qui les avoit ſuivi en foule, reconnut aiſément la violence qui leur étoit faite, & pour prévenir de plus grandes extrémités, auſquelles le Gouverneur pourroit ſe porter, il commença à faire grand bruit, demandant hautement ſes Magiſtrats, & menaçant d'en venir aux dernieres violences, ſi on ne les lui rendoit ſur le champ. Deux fils de Thomas Caffara, le plus conſidérable de ceux qui venoient d'être arrêtés, ſe mirent à la tête de tout ce peuple, dont le nombre alloit à plus de quinze mille hommes armés, & diſpoſés à tout entreprendre. Cette émeute fit ſentir au Gouverneur l'imprudence de l'entrepriſe qu'il venoit de faire; ſe voyant au moment d'être aſſiégé, & peut-être maſſacré lui-même, il conſentit à relâcher les priſonniers; mais le peuple étoit trop animé, pour que cette complaiſance forcée fût capable de l'appaiſer: il ſentoit tout ce qu'il avoit à craindre d'un Gouverneur, qui par des démarches auſſi violentes que celles auſquelles il venoit de ſe porter, avoit fait connoître l'envie qu'il avoit d'établir la tyrannie; les Rébelles, loin de vouloir continuer à lui obéir, réſolurent de s'aſſurer de ſa perſonne. Leurs cris redoublés lui firent ſentir le péril dans lequel il ſe trouvoit; ne lui reſtant pas d'autre reſſource pour les diſſiper, il fut réduit à faire tirer ſur eux le canon du fort Saint Sauveur, ſitué vis-à-vis le palais. Ce coup de vigueur bien loin de les faire rentrer dans l'obéiſſance, ne ſervit qu'à les irriter davantage: ils allerent attaquer les autres forts qui ſont dans la ville, en chaſſerent le peu de troupes qui y étoit, & s'y établirent. Le Gouverneur n'eut plus d'autre parti à prendre que de ſonger à éviter de tomber entre leurs mains, il fut aſſez heureux pour s'échapper, & ſe ſauver à Palerme.

Les Meſſinois ſentirent bien à quoi ils devoient s'attendre de la part des Eſpagnols après un éclat pareil; cependant à quelques extrémités qu'ils ſe fuſſent portés dans cette occaſion, la cour d'Eſpagne leur auroit aiſément pardonné leur révolte, s'ils avoient voulu rentrer dans le devoir; elle avoit ailleurs trop d'occupation pour qu'elle n'eût point ſouhaité d'éviter une nouvelle guerre qui devoit la me-

tre dans la néceſſité de partager ſes forces; mais la dureté que les Gouverneurs avoient toujours eue pour eux, leur avoit inſpiré pour cette nation toute la haine poſſible; ils crurent que la guerre dans laquelle elle étoit engagée avec la France leur préſentoit une occaſion favorable de ſecouer un joug qu'ils ne pouvoient plus ſupporter, & que Louis XIV. trouveroit trop d'avantage dans la diverſion qu'ils alloient faire contre ſes ennemis, pour que ce Prince ne ſe déterminât pas à les appuyer; la réſolution fut bien-tôt priſe: ils s'adreſſerent au duc d'Eſtrées, Ambaſſadeur du Roi à Rome; le Député alla enſuite en France, pour demander les ſecours dont ils avoient beſoin.

DES FRANÇOIS. An. J.C. 1674.

Cette démarche ayant fait juger à la cour d'Eſpagne qu'il n'y avoit lieu à aucune conciliation; elle ſe preſſa d'envoyer des troupes contre les Rébelles, elle vouloit les prévenir, & empêcher qu'ils ne communiquaſſent l'eſprit de révolte aux habitans des autres villes de la Sicile; elle eſpéroit auſſi qu'en les attaquant promptement, elle pourroit peut-être les réduire avant qu'ils euſſent reçu les ſecours que la France leur avoit promis. Les troupes qui étoient en Catalogne, furent deſtinées pour cette expédition; elles reçurent ordre de ſe rendre à Barcelone, pour s'y embarquer. La France commença à ſentir par-là de quelle utilité étoit pour elle la révolte de Meſſine; elle avoit été obligée d'employer un grand nombre de troupes en Flandres, le peu qu'elle en avoit en Catalogne ne ſe ſoutenoit qu'avec beaucoup de peine, les Eſpagnols ayant dans cette Province des forces bien ſupérieures à la France, leur départ ne laiſſa plus rien à craindre de ce côté-là.

Dès que les troupes furent arrivées, le Vice-Roi ſe mit à leur tête, & alla attaquer Meſſine; il ne comptoit pas que des milices bourgeoiſes oſaſſent tenir contre une armée diſciplinée: mais l'averſion que les Meſſinois avoient pour les Eſpagnols, redoubla leur courage; ils firent une ſi belle défenſe, que le Vice-roi fut obligé de ſe retirer avec perte: la crainte de recevoir un ſecond échec, empêcha les Eſpagnols de faire une nouvelle attaque; ils prirent le parti

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1674.

d'eſſayer de réduire la ville par famine. Il y avoit toute apparence qu'ils y réuſſiroient ; les Rébelles avoient commencé à manquer de vivres dès les premiers jours de leur révolte ; leurs ennemis maîtres de la campagne, enlevoient tout ce qui ſe préſentoit pour entrer dans la ville. L'averſion qu'ils avoient pour la domination Eſpagnole, leur fit ſupporter pendant quelque tems toutes les incommodités de cette diſette ; elle augmenta cependant bien-tôt à un point qu'ils ſe virent au moment d'être obligés de ſubir le joug que des vainqueurs irrités voudroient leur impoſer ; mais l'arrivée des François, qu'ils regardoient comme leur ſalut, changea tout d'un coup leur ſituation : le chevalier de Valbelle entra dans leur port avec ſix vaiſſeaux de guerre ſur leſquels il y avoit quelques troupes de débarquement : il amenoit auſſi trois grandes barques chargées de bleds & de toutes ſortes de munitions. La vigueur avec laquelle les Meſſinois agirent dès le lendemain, dut faire comprendre aux Eſpagnols qu'ils ne leur ſeroit point auſſi facile qu'ils ſe l'étoient imaginé de faire rentrer la ville dans l'obéiſſance ; Ils tenoient encore le fort de Saint Sauveur ; les Rébelles l'attaquerent de concert avec les François. Comme la place étoit très-bien fortifiée, & défendue par une garniſon conſidérable, elle réſiſta pendant quelques jours, mais le chevalier de Valbelle y ayant fait pratiquer une mine, dès qu'elle fut prête à jouer, il fit avertir le Gouverneur que s'il différoit à ſe rendre, il n'y auroit plus de quartier pour lui ; celui-ci ne jugea pas à propos de reſter plus longtems dans une place qu'il ne pouvoit plus défendre. Les Meſſinois qui avoient déja les autres forts, ſe trouverent, par la priſe de celui-ci, entiérement maîtres de leur ville.

Les Eſpagnols voyoient bien qu'ils employeroient inutilement leurs forces à l'aſſiéger dans les formes, & que le ſeul moyen qu'ils euſſent de la reprendre, étoit de tâcher de l'affamer. Les ſecours que le chevalier de Valbelle y avoit amenés ne ſuffiſant pas à beaucoup près pour ſubvenir longtems aux beſoins de cette grande ville, la diſette s'y étoit fait ſentir plus fort que jamais, & les Meſſinois ſe trouverent

bien-tôt réduits aux mêmes extrémités dont les avoient tirés l'arrivée des François. L'eſpérance des nouveaux ſecours qu'on leur promettoit les ſoutinrent pendant quelque tems; mais leurs miſères augmentant ils n'avoient plus d'autre parti à prendre que de ſe ſoumettre, & les Eſpagnols alloient être victorieux, lorſqu'on apperçut la flotte de France qui venoit à toutes voiles. Cette vûe remplit la ville d'une joie incroyable; elle n'étoit pas cependant encore dans le cas de triompher: les Eſpagnols bloquoient le le port avec une flotte de vingt-trois vaiſſeaux de guerre & de dix-neuf galères; s'ils s'étoient mis en devoir de diſputer le paſſage, les François, n'ayant que ſix navires & trois brûlots, ne ſeroient jamais parvenus à le forcer; mais ils eurent la lâcheté de ſe retirer ſans rendre de combat. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1674.

Le marquis de Valavoir, qui commandoit l'eſcadre Françoiſe, voulut avant de débarquer donner part à la ville des intentions du roi. La révolte des Meſſinois qui occupoient de ce côté-là une partie des forces des Eſpagnols, étoit avantageuſe à ce Prince, & il étoit diſpoſé à faire tout ce qu'il faudroit pour les ſoutenir; mais il portoit ſes vûes plus loin, & il vouloit profiter de la dépouille de ſes ennemis. Quelque animoſité que les Rébelles fiſſent paroître, on n'ignoroit pas qu'il y avoit dans la ville un parti favorable aux Eſpagnols, qui cherchoit l'occaſion de les y introduire; le Roi craignoit qu'après avoir fait beaucoup de dépenſe pour ſecourir les Meſſinois, l'avantage qu'il s'en ſeroit promis ne lui échappât; il avoit cru devoir prendre des précautions contre leur inconſtance: le marquis de Valavoir, en conſéquence des ordres qui lui en avoient été donnés, demanda qu'ils lui remiſſent les poſtes dont ils étoient les maîtres: ils y conſentirent, & le débarquement ſe fit. Les François étoient au nombre de deux mille, on les mit en poſſeſſion du château de Saint Sauveur, du baſtion Saint George & de la porte Réale, les bleds furent enſuite diſtribués gratuitement.

La famine que la ville avoit déja reſſentie deux fois, & les extrémités dans leſquelles elle l'avoit réduite, devoient faire ſonger à prévénir pour la ſuite un pareil inconvénient;

DES FRANÇOIS.

An.C.J.1674. les Meſſinois pouvoient-ils ſe flatter de ne point avoir de diſette, tant qu'ils ne pourroient compter que ſur les vivres qui leur viendroient de France ? Il leur étoit aiſé de s'en procurer d'ailleurs ; ils étoient en état, avec le ſecours des François, d'ouvrir le paſſage à ceux qui pourroient leur venir de la campagne ; mais c'eſt ce qu'ils ne firent point, & ils ne tarderent pas à s'en repentir : ce que leur avoit amené l'eſcadre de France fut bien-tôt conſommé, & la ville ne tarda pas à retomber dans un état pareil à celui dont on les avoit déja tiré deux fois. La malheureuſe ſituation dans laquelle ils ſe trouvoient, commença à diminuer en eux l'averſion qu'ils avoient pour les Eſpagnols. La conduite que tenoient les François ne contribuoit pas peu auſſi à ce changement. Ils ſe livroient à toute ſorte de débauches, il ſembloit que tout leur fût permis ; ils attentoient à l'honneur des femmes, & ne reſpectoient pas même les plus qualifiées. Il n'en falloit pas tant pour les rendre odieux à un peuple naturellement ombrageux & jaloux ; ſi de nouveaux ſecours, que l'on attendoit de France, n'étoient pas arrivés promptement, les Meſſinois auroient cédé avec moins de peine qu'ils n'euſſent fait dans les occaſions précédentes à l'impoſſibilité dans laquelle la famine les auroit mis de tenir plus long-tems ; mais l'abondance ramenée changea leurs diſpoſitions.

An.J.C.1675. Le duc de Vivonne étoit parti de la rade de Toulon le vingt-neuf Janvier avec neuf vaiſſeaux de guerre, une frégate légère, trois brûlots & huit bâtimens chargés de bleds & de munitions. Les mauvais vents l'avoient obligé de relâcher aux iſles d'Yeres. Il avoit remis à la voile le deux Février, & il arriva à la vûe des côtes de Sicile le onze du même mois. Dès que les Eſpagnols l'apperçurent, ils prirent le parti de chercher à réparer la faute qu'ils avoient faite de laiſſer entrer les derniers ſecours dans Meſſine : leur flotte étoit de vingt vaiſſeaux & de ſeize galères ; ils vinrent au-devant de l'eſcadre Françoiſe, ne doutant pas que la ſupériorité des forces ne leur procurât une prompte victoire.

Le peu qu'il y avoit de vent étoit Eſt-Nord-Eſt, leurs

galères ne pouvoient pas avoir un tems plus favorable, & leurs vaiſſeaux faiſoient porter vent arriere ſur l'eſcadre de France, qui de ſon côté, malgré les déſavantages du vent & du nombre, couroit au Sud-Eſt, & faiſoit toute la manœuvre qui pouvoit l'approcher des ennemis. Comme ils auroient pû, en étendant leur ligne, attaquer en même tems tous les vaiſſeaux François, & même les envelopper, le duc de Vivonne, pour éviter cet inconvénient, prit la précaution de laiſſer de grands intervalles entre ſes trois diviſions, ſe confiant dans la valeur & dans l'expérience des officiers qui commandoient les vaiſſeaux. DES FRANÇOIS. Au.J.C.1675.

Ce Général montoit le Sceptre, il avoit avec lui un brûlot, une frégate légère, & deux autres navires, l'Heureux & le Parfait que commandoient les Sieurs de la Breteſche & de Châteauneuf; la ſeconde diviſion, dont étoit chef le Sieur du Queſne, lieutenant général, étoit compoſée du Saint Eſprit, qu'il montoit, du Fidéle & de l'Aimable, commandés par les Sieurs de Cogoulin & de la Barre, & d'un brûlot. Le marquis de Preüilly d'Humiere, chef d'eſcadre, étoit à la tête de la troiſiéme diviſion, & montoit le Saint Michel; il avoit avec lui l'Apollon & le Vaillant, que commandoient les Sieurs de Forbin & de Septéme, & un brûlot. Le marquis de Preüilly eut ordre de s'étendre pour couvrir les bâtimens de charge; par cette diſpoſition, il ſe trouva ſous le vent, & éloigné de l'endroit où ſe fit le premier effort des ennemis qui tomberent avec trente-ſix bâtimens, tant vaiſſeaux que galères, ſur les ſix navires des deux premieres diviſions des François. Celle du Sieur du Queſne ſoutint le premier choc du combat; le duc de Vivonne ayant couru avec la ſienne au plus près du vent, le ſecourut auſſi-tôt. Ils ſe battirent pendant quatre heures contre toute l'armée ennemie; mais leur artillerie étant bien ſervie, ils firent toujours un ſi grand feu, qu'aucun vaiſſeau Eſpagnol n'oſa les approcher de plus près que de la portée du canon. Le duc de Vivonne, voyant que les galères commençoient à ſe rebuter, ſentit bien qu'il n'y avoit plus de danger à raſſembler tous les navires de ſon eſcadre, & que

DES FRANÇOIS. An. J.C. 1675.

ceux de ſa troiſiéme diviſion, qui n'avoient point encore combattu, pouvoient au contraire lui être d'une grande utilité pour achever de faire plier les ennemis, déja déconcertés par une réſiſtance à laquelle ils ne s'étoient point attendus, ayant des forces ſi ſupérieures à celles des François. Après avoir fait le ſignal de jonction, il fit un mouvement pour aller, autant qu'il lui ſeroit poſſible, au-devant du marquis de Preüilly, qui venoit à lui à toutes voiles; cette manœuvre, qui l'éloignoit des côtes de Sicile, mettoit le Sieur du Queſne dans une ſituation plus favorable: il ſe trouvoit trop près de terre, il n'auroit pas pu continuer ſa premiere bordée; lorſqu'il fut en pleine mer, il conſerva aiſément ſon premier avantage, & les ennemis qui virent que les François alloient gagner le vent ſur eux, revirerent promptement pour les en empêcher. Le combat recommença alors avec plus de fureur qu'auparavant; la jonction des trois vaiſſeaux, auſquels ils n'avoient point encore eu affaire, ne leur fit point lâcher priſe; le Sieur du Queſne ſe trouva expoſé à un feu terrible, il le ſoutint avec beaucoup de fermeté Quelques efforts que fiſſent les Eſpagnols, & quoi qu'ils euſſent par le nombre une très-grande ſupériorité, ils ne purent faire plier aucun vaiſſeau François.

L'action continuoit avec une opiniâtreté égale de part & d'autre, lorſque le duc de Vivonne reçut un renfort, qui fixa bien-tôt la victoire de ſon côté. Le chevalier de Valbelle, après avoir ſecouru Meſſine, n'avoit pas pu reconduire ſes vaiſſeaux en France, il avoit toujours été bloqué dans le port par l'armée des Eſpagnols; dès qu'il avoit vu le combat engagé entre ceux-ci & le duc de Vivonne, il s'étoit diſpoſé à aller joindre l'eſçadre de France. Il vint vent arriere ſur les Eſpagnols; dès que le duc de Vivonne l'apperçut, il manœuvra de maniere à mettre les ennemis entre deux feux, mais les Eſpagnols ne jugerent point à propos de continuer un combat, dans lequel ils avoient déja été fort maltraités, & dont le ſuccès ne pouroit que leur être déſavantageux après la jonction des deux eſcadres de France: ils plierent; en conſervant cependant quelque

que ordre. Les François avoient par là ce qu'ils prétendoient ; le paſſage pour entrer dans Meſſine leur étoit ouvert ; mais ils ne ſe contenterent point de cet avantage : ils ſuivirent les Eſpagnols pour ſe meſurer encore avec eux, & rendre, s'il étoit poſſible, leur victoire plus complette. DES FRANÇOIS. An J.C. 1675.

Le chevalier de Léry, qui tenoit la tête de l'eſcadre du chevalier de Valbelle, arriva ſur les galères, & les canona de ſi près, qu'il les obligea de quitter la voile, & d'aller à la rame pour ſe mettre hors de portée ; les chevaliers de la Fayette & d'Ailly, avec deux autres vaiſſeaux qui ſe joignirent à eux, les ſuivirent ; les galères ſe trouverent bientôt ſéparées des navires Eſpagnols, & elles furent obligées de prendre la fuite.

Ces navires ne ſe défendoient pas mieux ; le Sieur du Queſne, par le grand feu qu'il avoit fait, en avoit mis un en très-mauvais état : il arma ſa chaloupe, & y joignit celles de deux autres vaiſſeaux : toutes les trois allerent aſſaillir le bâtiment maltraité, & n'eurent pas de peine à s'en emparer ; il étoit de quarante piéces de canon, & de deux cens hommes d'équipage. Les Eſpagnols ne purent réſiſter à la vivacité avec laquelle on les attaquoit de tous les côtés ; tous leurs vaiſſeaux quitterent la partie. Ils étoient tellement endommagés, que l'on ne pouvoit pas manquer d'en prendre un grand nombre, ſi on avoit voulu les pourſuivre ; mais tel avantage que l'on pût s'en promettre, on ne crut pas devoir s'y engager. La chaleur & les mouvemens du combat avoient éloigné les vaiſſeaux de l'endroit où étoient les bâtimens chargés de bled : il étoit à craindre que les courans ne jettaſſent ceux-ci à la côte ennemie ; d'ailleurs une chaloupe venue de la ville avoit donné avis de l'extrémité à laquelle étoient réduits les habitans, & du beſoin qu'ils avoient d'être promptement ſecourus ; le duc de Vivonne ne jugea donc point à propos de pouſſer plus loin la victoire ; il entra dans le port avec tous ſes vaiſſeaux, & fut reçu aux acclamations de tout le peuple, qui le regardoit comme ſon libérateur. On apprit le lendemain par un navire Anglois qui avoit rencontré la flotte Eſpagnole au point du jour ſur la route de Naples, qu'elle n'étoit plus

DES FRANÇOIS. An. J.C. 1675.

que de quinze vaiſſeaux, dont un étoit démâté, & tous les autres déſagréés, quatre de leurs meilleurs navires avoient coulé bas pendant la nuit, & une de leurs galères étoit tellement maltraitée qu'elle avoit eu bien de la peine, avec l'aſſiſtance des autres, d'aller juſqu'à Mélazzo. Cette victoire ne coûta aux François que deux cens hommes, tant ſoldats que matelots. Ils perdirent peu d'officiers; le Sieur de Saimené, qui ſervoit de capitaine ſur l'amiral, reçut une bleſſure, dont il mourut quelques jours après; le chevalier d'Harcourt fut bleſſé légérement.

Cet heureux événement fit le ſujet d'une médaille que l'on frappa à Paris. On y voit la Victoire qui vole, tenant d'une main des épics de bled, & de l'autre une couronne; la ville, le port & le Phare de Meſſine ſont repréſentés dans le lointain. La légende: *Alimenta Meſſanæ.* A l'exergue: *Hiſpanis ad fretum Siculum victis.* 1675. Convoi de vivres mené à Meſſine après la défaite des Eſpagnols dans le détroit de Sicile.

Le duc de Vivonne s'occupa dans les premiers jours à faire une diſtribution égale des bleds, qui contenta tous les Meſſinois; il ſongea enſuite à mettre à profit pour les intérêts du Roi la victoire qu'il venoit de remporter. Dès le lendemain de la bataille, la garniſon des forts qui ſont aux environs de la tour du Phare les avoit abandonnés; on y avoit trouvé quatorze piéces de canon & quelques munitions. Les François avoient auparavant été mis en poſſeſſion par les Meſſinois eux-mêmes de ceux qui ſont dans la ville; on avoit cru devoir prendre cette précaution contre leur légéreté, mais on vouloit les attacher à la France par d'autres liens, & les engager à devenir volontairement ſujets du Roi; les ſecours réitérés que ce Prince leur avoit envoyés, ne leur permettoient pas de douter de la diſpoſition dans laquelle il étoit de les ſoutenir; il ne s'agiſſoit plus que de faire ceſſer les ſujets de plaintes qu'ils avoient contre les François: le duc de Vivonne y travailla; par les ſoins qu'il ſe donna, & la ſévérité qu'il ſçut employer à propos, il vint à bout de mettre le bon ordre dans ſes troupes, & elles commencerent à vivre avec moins de licence; il les

employa enſuite à chaſſer les Eſpagnols des environs de la place, & fit lever le blocus qui l'incommodoit depuis ſi long-tems, en ſorte que les vivres commencerent à entrer dans Meſſine. Tous ces avantages qu'il procura aux habitans les mirent dans des diſpoſitions ſi favorables, que lorſqu'il leur parla de prêter ſerment de fidélité au roi de France, comme à leur Souverain, la propoſition fut reçue avec les plus grandes démonſtrations de joie de leur part. DES FRANÇOIS. An.J.C.1675.

On en fit la cérémonie le huit Avril avec grande ſolemnité, dans la Métropole, après la Meſſe que l'Archevêque venoit de célébrer pontificalement. Les Sénateurs ayant un pouvoir ſpécial du Conſeil général qui s'étoit aſſemblé pour ce ſujet trois jours auparavant, firent à deux genoux hommage-lige & prêterent ſerment de fidélité à Louis XIV. roi de France & de Navarre & à ſes ſucceſſeurs, entre les mains du duc de Vivonne, qui le reçut comme vice-roi, & qui en cette même qualité leur promit au nom de ſon maître de conſerver à la ville tous ſes droits & priviléges.

Cette nouvelle portée en France, engagea le Roi à faire de nouveaux efforts pour défendre les Meſſinois; il leur envoya des galères chargées de troupes & de munitions, elles arriverent à Meſſine dans le mois de Juin. Ce renfort mit le duc de Vivonne en état de faire une entrepriſe ſur les côtes de Sicile pour procurer aux Meſſinois le moyen de tirer plus aiſément les vivres néceſſaires pour leur ſubſiſtance. Vers le milieu du mois d'Août, il détacha le marquis du Queſne avec quelques vaiſſeaux & pluſieurs galères pour aller faire le ſiége d'Agouſta, petite ville ſituée dans la partie de l'iſle la plus éloignée de Meſſine, entre Syracuſe & Catane; on canona la place pendant quelques jours, les troupes ayant enſuite débarqué, on l'emporta d'aſſaut, les forts quelques jours après ſe rendirent preſque ſans réſiſtance.

Les ſuccès ne furent pas moins heureux l'année ſuivante; les Eſpagnols vouloient, à tel prix que ce fût, recouvrer Meſſine: il auroit fallu, pour y réuſſir, qu'ils euſſent eu des forces maritimes capables d'empêcher l'entrée de cette ville aux ſecours que la France y envoyoit; tous les évé- An.J.C.1676.

DES FRANÇOIS. An J.C. 1676.

nemens de cette guerre, & ſinguliérement la bataille qu'ils avoient perdue l'année précédente contre la flotte du Roi, quoiqu'ils euſſent quatre vaiſſeaux contre un, leur faiſant voir qu'ils n'étoient pas en état de tenir la mer contre les François, ils engagerent les Etats Généraux à leur fournir un ſecours qui pût les mettre en état de faire tête à l'armée navale de France; les Etats leur donnerent vingt-quatre vaiſſeaux, & Ruyter fut deſtiné pour les commander: cet Amiral ſe rendit aux côtes de Sicile, où il fut joint par neuf galères Eſpagnoles & un vaiſſeau de guerre, en attendant que ceux qu'on équipoit à Palerme fuſſent en état d'être mis en mer, & apprenant qu'une flotte Françoiſe, deſtinée à porter des ſecours aux habitans de Meſſine, approchoit, il fit route de ce côté-là, réſolu d'empêcher que ce convoi n'entrât dans le port.

L'armée du Roi, compoſée de vingt vaiſſeaux de guerre & de ſix brûlots, commandée par M. du Queſne, étoit partie des iſles d'Yeres le dix-ſept Décembre 1675; ayant toujours eu le vent contraire, elle n'avoit pû arriver dans les mers de Sicile qu'au commencement de Janvier; le Général François fut averti par un vaiſſeau Anglois, qu'il rencontra ſur ſa route, que Ruyter l'attendoit pour le combattre; il dépêcha une felouque à Meſſine pour inſtruire le duc de Vivonne de ſon arrivée, lui apprendre l'intention dans laquelle étoit Ruyter, & le prier d'envoyer au-devant de lui dix vaiſſeaux François qui étoient dans le port de Meſſine ſous les ordres du marquis d'Almeras.

Dès que Ruyter avoit été averti par les habitans de Melazzo, que des montagnes voiſines on découvroit la flotte de France, il avoit envoyé au-devant d'elle un bâtiment léger à rames, avec ordre d'être toujours à la vûe des vaiſſeaux François, de tirer d'heure en heure un coup de canon, s'ils ne changoient pas de route, & en cas qu'ils en priſſent une autre, de faire une décharge de toute ſon artillerie; du Queſne jugea aiſément par la manœuvre de ce bâtiment, qu'il voyoit au loin devant lui, de la raiſon pour laquelle il avoit été envoyé; ayant connu par-là que Ruyter n'étoit pas éloigné, il crut être aſſez fort

pour le combattre; & ſans attendre les dix vaiſſeaux que devoit lui amener le marquis d'Almeras, il navigea ſur la route du bâtiment Hollandois, & découvrit l'armée ennemie le ſept Janvier au matin; on reſta en préſence toute la journée ſans combattre.

Depuis pluſieurs jours que Ruyter étoit dans cet endroit, il avoit reconnu que le même vent ſoufloit tous les matins, il manœuvra toute la nuit pour ſe mettre en état de profiter le lendemain de l'avantage que ce vent pouvoit lui procurer; mais M. du Queſne, qui connoiſſoit parfaitement la mer, avoit ſur cela les mêmes notions que l'amiral Hollandois, & il travailla ſi bien pendant la nuit, qu'il ſe mit dans une poſition fort avantageuſe. Le marquis de Preüilly-d'Humiere commandoit l'avant-garde, il étoit oppoſé au contre-amiral ennemi; M. du Queſne étoit au corps de bataille, & Ruyter en tête; M. Gabaret avoit l'arriere-garde ſous ſes ordres, & étoit vis à-vis du vice amiral Hollandois.

Dès que le vent favorable commença à ſoufler, le marquis de Preüilly s'avança avec les vaiſſeaux de ſa diviſion, ayant à ſes deux côtés pour matelots les chevaliers de Valbelle & de Tourville, & envoya aux ennemis toute ſa bordée; le feu fut très-grand de part & d'autre; les deux autres diviſions s'étant auſſi approchées, le combat s'échauffa également par-tout; après quelques heures d'une action fort vive, l'avant-garde Françoiſe fit plier celle des ennemis, & le contre-amiral, qui commandoit celle-ci, fut bleſſé à mort. Ruyter ne combattoit pas avec plus d'avantage contre le Général François; ſon vaiſſeau fut forcé de plier, & de ſe laiſſer aller au vent; il faiſoit cependant toujours un feu continuel qui incommodoit beaucoup les navires François; la grande fumée que ce feu occaſionnoit fit croire à M. du Queſne que l'on pourroit conduire un brûlot, & l'attacher au vaiſſeau de Ruyter ſans qu'il s'en apperçût; ce brûlot fut découvert, mais il ne laiſſa pas de s'approcher fiérement du navire ennemi, & eſſuya ſans s'effrayer le feu de tous les autres vaiſſeaux Hollandois qui ſe trouverent près de l'Amiral: il alloit s'accrocher, lorſque ſon hunier fut abattu; le capitaine voyant qu'il ne pouvoit plus gouverner ſon bâtiment, y mit le feu, de crainte qu'il ne

DES FRANÇOIS. ne tombât entre les mains des ennemis, & ſe retira promptement dans ſa chalouppe. Ruyter ſe trouva encore un inſtant
An.J.C.1676. après expoſé au même danger qu'il venoit d'éviter ; le marquis de Beauvoiſin s'avança hardiment avec un autre brûlot qu'il conduiſoit, mais ayant été tué d'un coup de canon, le brûlot ſe conſuma ſans effet par le feu que l'équipage y mit.

Ruyter ſe laiſſoit cependant toujours dériver, & il étoit ſuivi par tous les vaiſſeaux de ſon corps de bataille ; du Queſne, voyant que l'amiral Hollandois s'étoit, par cette manœuvre, ſéparé de ſon arriere-garde, commanda le chevalier de Tourville avec quatre vaiſſeaux pour aller enfermer d'un côté cette partie de l'armée Hollandoiſe, pendant qu'il la feroit attaquer par d'autres navires ; ſi cet ordre avoit pu être exécuté, les ennemis ſe ſeroient trouvés entre deux feux, & auroient été entiérement défaits ; mais un calme qui ſurvint ne permit pas de faire les mouvemens qui avoient été projettés ; telle ardeur qu'inſpirât aux François l'occaſion qu'ils avoient de joindre à leurs premiers avantages, celui de s'emparer d'une bonne partie des vaiſſeaux ennemis ou de les couler à fond, il fallut que malgré eux ils ceſſaſſent le combat ; il avoit duré pendant toute la journée, & l'on s'étoit battu avec un acharnement inconcevable. Ruyter dit, dans la lettre qu'il écrivit aux Etats Généraux le lendemain, qu'il n'avoit jamais vû de combat ſi opiniâtre & ſi furieux. Les vaiſſeaux du Roi tirerent plus de trente-cinq mille coups de canon. Les galères d'Eſpagne, que le gros tems avoit obligé de ſe retirer aux iſles de Lipari, profiterent du calme pour venir remorquer les vaiſſeaux Hollandois qui ſe trouverent maltraités, & qui ne pouvoient éviter d'être pris ou coulés à fond. Les ennemis en avoient perdu trois dans le combat, de ce nombre étoit leur contre-amiral ; les François ne perdirent que trois brûlots. Le vaiſſeau que commandoit le chevalier de Léry avoit été expoſé à un très-grand danger ; ce brave Officier s'étoit trouvé preſque au milieu de l'arriere-garde des ennemis, & avoit été attaqué par quatre vaiſſeaux ; mais il ſoutint leur feu avec une fermeté extraordinaire, & ayant trouvé le moyen de ſe dégager, il alla rejoindre ſa diviſion.

DES FRANÇOIS.

Le lendemain de la bataille les dix vaiſſeaux de Meſſine joignirent M. du Queſne ; la flotte Hollandoiſe avoit été trop maltraitée pour qu'il craignît que Ruyter voulût s'oppoſer à ſon entrée dans Meſſine, il reſta en mer pour obſerver les mouvemens des ennemis. L'amiral Hollandois avoit été joint par les vaiſſeaux Eſpagnols que commandoit le Prince de Monteſarchio, ces deux Généraux avoient en tout quarante-quatre navires. Ils parurent le même jour ayant le vent ſur les vaiſſeaux de France, mais ils ſe tinrent toujours éloignés, & quelque envie qu'euſſent les François de les attirer à un ſecond combat, ils ne purent les obliger à approcher. Le jour ſuivant ils gagnerent Melazzo : leur retraite ne laiſſant plus à l'armée Françoiſe d'ennemis à combattre, elle mit à la voile, paſſa devant Palerme, fit le tour de l'iſle, & entra quatre jours après dans le port de Meſſine par le Sud. An.J.C.1676.

Ruyter après s'être radoubé à Melazzo, avoit repris la route de Hollande, mais il reçut bien-tôt de nouveaux ordres qui le firent retourner ſur les côtes de Sicile. Les Eſpagnols avoient envoyé dans cette iſle de nouvelles troupes, ils ſe crurent aſſez forts pour faire une tentative ſur Meſſine : leur flotte jointe à celle de Hollande vint mouiller dans le Phare pour favoriſer l'entrepriſe qu'ils devoient faire par terre ; leur deſſein étoit de commencer par s'emparer du fort des Capucins, ils le firent attaquer par quatre mille hommes, mais ils furent repouſſés avec beaucoup de perte ; les Meſſinois veilloient avec grande attention à la conſervation d'un poſte auſſi important. A la premiere allarme, ils ſe joignirent aux troupes qui étoient dans la ville, firent une vigoureuſe ſortie ſur les Eſpagnols, les mirent en déroute, les pourſuivirent au-delà des montagnes, en tuerent pluſieurs, & firent beaucoup de priſonniers.

Cette action eut bien-tôt d'autres ſuites qui ne furent pas moins avantageuſes aux habitans de Meſſine, qu'honorables aux François.

On avoit vû les vaiſſeaux ennemis mouillés dans le Phare, la flotte Françoiſe n'avoit pas voulu perdre l'occa-

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1676.

ſion de la combattre, on s'étoit empreſſé à tout préparer pour la faire ſortir du port ; elle ne fut pas plutôt en état de mettre à la voile, qu'un vent du Sud s'éleva qui fit ſortir les navires les uns après les autres, vent arriere & en bataille à la vûe des ennemis ; comme cette opération avoit demandé beaucoup de tems, & qu'il étoit déja tard quand toute la flotte fut ſortie, on fut obligé de remettre l'attaque au lendemain, mais Ruyter ne l'attendit point, il leva l'ancre pendant la nuit & prit le large. Les François ne le ſuivirent point, l'élection que l'on alloit faire à Meſſine de nouveaux Magiſtrats ne leur permettoit point de s'en éloigner, il falloit veiller aux intérêts du Roi, & empêcher les intrigues de la faction Eſpagnole.

Cette affaire ne fut pas plutôt terminée, qu'ayant eu avis que les ennemis ſe diſpoſoient à aſſiéger Agouſta par terre & par mer, la flotte Françoiſe fit route de ce côté-là : elle partit le vingt Avril, & arriva à la vûe du port de cette ville le vingt-deux. Elle ſe diſpoſoit à y entrer lorſqu'elle découvrit les ennemis : il étoit pour lors neuf heures du matin, le vent avoit manqué, le calme empêchoit que les vaiſſeaux du Roi ne puſſent aller ſur eux, il fallut attendre le moment favorable : M. du Queſne qui commandoit la flotte Françoiſe eſpéroit que les vents, que le golphe d'Agouſta jette ordinairement, la pouſſeroient ſur les ennemis & lui donneroient de l'avantage ſur eux ; mais il en arriva tout autrement, le vent ſe mit au Sud Sud-Eſt, & tout ce que put faire M. du Queſne pour ſe mettre au large, fut de revirer le bord & de porter à l'Eſt en ordre de bataille. Les ennemis cependant, pour profiter du tems qui leur étoit très-favorable, arriverent ſur les vaiſſeaux François, & ſe trouverent à la portée du canon ſur les deux heures après midi. L'armée Françoiſe étoit compoſée de trente vaiſſeaux ; pendant que les flottes s'approchoient, le chevalier de Béthune ſortit du port d'Agouſta & paſſa avec ſon ſeul navire entre les deux lignes pour joindre l'armée de France ; ce brave officier n'avoit pas voulu reſter tranquille ſpectateur du combat qui alloit ſe donner. La flotte des ennemis étoit de vingt-neuf vaiſſeaux de guerre, neuf galères

galères & pluſieurs brûlots. Ruyter avoit l'avant-garde, les Eſpagnols faiſoient le corps de bataille, & l'arriere-garde étoit compoſée du reſte des vaiſſeaux Hollandois. Dans l'armée du Roi M. d'Almeras avoit l'avant-garde, M. du Queſne étoit au corps de bataille, & M. Gabaret commandoit l'arriere-garde. Ruyter arriva le premier avec toute ſa diviſion & tomba ſur l'avant-garde des vaiſſeaux du Roi; le combat fut extrémement rude & ſoutenu fort vigoureuſement de part & d'autre. M. de Cogoulin qui étoit à la tête de la premiere diviſion de l'avant-garde Françoiſe fut bleſſé dangereuſement, & le gouvernail du vaiſſeau qu'il montoit ayant été en partie fracaſſé par un coup de canon, ce navire qui ne pouvoit plus aiſément gouverner arriva, un peu; ce mouvement donna quelque eſpérance au capitaine qui étoit à la tête des ennemis de faire plier quelques autres vaiſſeaux François, mais M. de la Breteche qui commandoit le ſecond navire de la diviſion ſoutint avec un courage & une conduite admirables le feu du capitaine Hollandois & celui du vaiſſeau qui lui étoit oppoſé: par-là il donna le tems au navire de M. Cogoulin de revenir dans la ligne; ce brave homme tout bleſſé qu'il étoit avoit voulu continuer de prendre part à l'action; d'un matelas ſur lequel il étoit couché, il donnoit ſes ordres à ſes officiers autant que ſa bleſſure pouvoit le lui permettre. M. Tambonneau, capitaine du troiſiéme vaiſſeau de la diviſion fut tué, & ſa mort cauſa un peu de déſordre dans ſon vaiſſeau, mais tout fut bien-tôt réparé. On ſe battoit avec une valeur égale de part & d'autre, Ruyter qui avoit voulu commander l'avant-garde l'avoit compoſé de ſes meilleurs vaiſſeaux. M. d'Almeras, animé par la gloire de ſe meſurer avec un auſſi grand homme, faiſoit des efforts extraordinaires, il endommagea beaucoup quatre des meilleurs vaiſſeaux Hollandois, mais il ne joüit point de l'honneur de la victoire qu'il avoit préparée à l'armée du Roi par cette action de vigueur; il fut emporté d'un coup de canon: l'équipage de ſon vaiſſeau déconcerté par ſa mort ne fit plus les mêmes manœuvres, le navire arriva conſidérablement & ſe trouva entierement hors

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1676.

DES FRANÇOIS. An. J.C. 1676.

de la ligne. Ce malheur n'empêcha cependant pas le reſte de la diviſion de ſoutenir avec une égale fermeté l'effort de Ruyter. M. Gravier remplit le vuide qu'avoit laiſſé le vaiſſeau de M. d'Almeras en s'éloignant, il ſe battit contre Ruyter, & répondit au feu de cet amiral pendant près d'une heure; Meſſieurs de Château-neuf, de Forbin, de Belle-Fontaine, de Saint-Aubin; & tous les autres capitaines firent auſſi des merveilles; pluſieurs vaiſſeaux Hollandois furent fort maltraités, & les quatre qui l'avoient déja été beaucoup avant la mort de M. d'Almeras ayant perdu, l'un ſa grande vergue, deux autres leurs grand & petit hunier, & le quatrième qui étoit un des matelots de Ruyter ayant été démâté de ſon grand mât, & ne pouvant plus ſoutenir le combat, Ruyter fut obligé de les faire remorquer par les galeres d'Eſpagne qui les conduiſirent à Sarragouſſe.

L'amiral Hollandois ſe trouvant alors fort affoibli & déſeſpérant de pouvoir rompre l'avant-garde Françoiſe, fit un mouvement pour s'approcher de ſon corps de bataille: l'occaſion étoit belle pour les François; s'ils en avoient profité, leur victoire auroit été complette. Il étoit aiſé à leur avant-garde de revirer, elle auroit par ce moyen gagné le vent & auroit enfermé Ruyter entr'elle & le corps de bataille, mais la mort de M. d'Almeras, ſous les ordres duquel elle avoit combattu juſques-là, empêcha cette opération; le vaiſſeau de ce commandant s'étoit éloigné de la ligne, & on n'avoit point été inſtruit de ſa mort; ſi du moins l'équipage avoit déſarboré le pavillon de vice-amiral, on auroit connu par-là le malheur qui étoit arrivé, & le chevalier de Valbelle chef d'eſcadre, qui auroit eu pour lors le commandement, n'auroit pas manqué de faire une manœuvre qui auroit rendu complet le triomphe de l'armée du Roi; mais les capitaines ne recevant point d'ordres chacun reſta dans ſon poſte, & Ruyter échappé du danger qu'il avoit couru eſſuya ſeulement le feu de la queue de l'arriere-garde. Etant enſuite un peu tombé ſous le vent, auſſibien que le reſte des vaiſſeaux de ſa diviſion, il fut reçu avec tout le canon du corps de bataille, qui juſques-là n'a-

voit preſque point combattu. Ruyter qui comptoit apparemment avoir bon marché de l'avant-garde des François, avoit recommandé aux Eſpagnols de ſe ménager juſqu'à ce qu'il fût en état de les joindre, & de prendre garde ſeulement de ne point ſe laiſſer entamer ; ils n'avoient donc ſongé qu'à éviter de tomber ſous le vent, & étoient toujours demeurés à la grande portée du canon ; cependant quand ils virent Ruyter combattre contre le corps de bataille des François, ils arriverent auſſi ſur ceux ci, & les galères d'Eſpagne qui étoient toujours demeurées au vent pour ſecourir les vaiſſeaux incommodés, vinrent également ſe mettre de la partie. Le combat fut terrible, & le malheur qui arriva à Ruyter ne le fit point ceſſer ; ce grand homme combattoit avec la valeur qui lui étoit ordinaire, ſon vaiſſeau ſe trouvoit engagé dans le plus fort de la mêlée, un boulet de canon lui emporta la moitié du pied gauche & lui briſa la jambe droite, il tomba du coup & ſe fit une troiſiéme bleſſure à la tête ; les douleurs cruelles qu'il reſſentoit ne l'empêcherent point de continuer à donner ſes ordres avec autant de ſang froid que s'il n'avoit point été bleſſé ; l'action dura encore quelque tems avec la même vivacité, mais la nuit ſépara les combattans. Les ennemis ſe retirerent à Saragouſſe ; les François ſe préſenterent deux fois à l'embouchure du port pour les inviter à ſortir, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de les attirer au combat, la flotte entra dans le port d'Agouſta & en partit le trente pour retourner à Meſſine.

DES FRANÇOIS. An. J.C. 1676.

Les Hollandois ſe ſeroient conſolés de l'événement de cette bataille, s'ils avoient pû conſerver Ruyter ; ſes plaies allerent d'abord aſſez bien, & l'on commençoit à en eſpérer la guériſon, mais la fiévre l'ayant pris quelques jours après, il mourut le vingt-neuf Avril à Saragouſſe. Ce fut une perte irréparable pour les Etats : cet amiral avoit toutes les qualités d'un grand capitaine, il joignoit à une intrépide valeur une prudence admirable, & perſonne n'avoit une plus parfaite connoiſſance de la navigation & des combats de mer. Sa naiſſance étoit des plus médiocres ; de ſimple matelot il s'étoit élevé aux plus grands honneurs

DES FRANÇOIS.

An.J.C.1676.

par ſon mérite. L'événement de ſa défaite & de ſa mort donna occaſion en France de frapper une médaille. On y voit la Victoire ſur le haut d'une colomne roſtrale, ornée d'un trophée naval ; les mots de la légende : *Devictâ hoſtium claſſe ; duce interempto*, & ceux de l'exergue: *Ad anguſtam Siciliæ* 1676. la flotte des ennemis défaite, celui qui la commandoit ayant été tué. Cette médaille reléve beaucoup la gloire des triomphes de Ruyter ; c'eſt un eſpéce de monument que ſes ennemis lui ont dreſſé, & qui donne plus de relief à ſes victoires, que les titres brillans que ſes compatriotes lui ont conſacrés.

Cette victoire coûta auſſi aux François pluſieurs braves officiers, outre M. d'Almeras dont la mort empêcha, comme on l'a vû, que l'avantage ne fût auſſi complet qu'il l'auroit été ſans cet accident, Meſſieurs de Coux, de Boiſſier, de Bonnefonds, & les chevaliers Tambonneau, de Savieres & d'Arennes furent tués dans le combat. Meſſieurs de Cogoulin, de Charlaſt, de Béthune, de la Barre, de Champagne & de Ris furent du nombre des bleſſés ; Meſſieurs d'Amfreville, de Château-Regnault, de Beaujeu, de Lhery & de Tourville ſe diſtinguerent beaucoup.

Ces ſuccès réitérés rendoient les armes de la France redoutables à ſes ennemis, mais le nouvel avantage qu'elle remporta ſur eux donna encore plus d'éclat à ſon triomphe. Le maréchal de Vivonne rappellé en France par les ordres du Roi, chercha quelque occaſion de ſe ſignaler avant ſon départ. Il fut informé que les flottes alliées après avoir quitté Saragouſſe s'étoient retirées dans le mole de Palerme, il fit route de ce côté-là dans le deſſein de les combattre s'il étoit poſſible. Son armée étoit compoſée de vingt-huit vaiſſeaux, vingt-cinq galères qui étoient nouvellement venues de Marſeille & neuf brûlots. L'avant-garde commandée par M. du Queſne étoit de dix vaiſſeaux & trois brûlots ; ſçavoir,

VAISSEAUX.	CAPITAINES.
	Meſſieurs.
Le Fortuné.	Le Marquis d'Amfreville.
L'Aimable.	De la Barre.

VAISSEAUX.	CAPITAINES.
	Meſſieurs.
Le Joly.	De Belle-iſle.
Le Grand.	De Beaulieu.
L'Eclatant.	De Coetlogon.
Le Saint-Eſprit.	Du Queſne.
Le Mignon.	D'Erlingue.
Le Parfait.	Du Queſne fils.
L'Aquilon.	De Montreliil.
Le vaillant.	De Seprem.
Brûlots.	
Le Notre-Dame de Hunieres.	Honnorat.
L'Hameçon.	Verguin.
Le Dangereux.	Du Rivaut.
Corps de Bataille.	
Commandé par M. de Vivonne.	
L'Agréable.	Le chevalier d'Hally.
La Téméraire.	Le chevalier de Lhéry.
Le Sirène.	Le chevalier de Béthune.
Le Pompeux.	Le chev. de Valbelle, chef d'eſcadre.
Le Sceptre.	Monté par le maréchal de Vivonne, portant le pavillon d'amiral, & commandé ſous lui par le chevalier de Tourville, chef deſcadre.
L'Aſſuré.	Le chevalier de Villette-Murſay.
Le Bruſque.	De la Motte.
Le Fier.	Chabert.
Le Sage.	Le marquis de Langeron.
Brûlots.	
L'Ardent.	Dupré.
Le Ligournois.	Serpaut.
L'Orage.	Sion.
L'arriere-garde.	
Commandée par M. Gabaret chef d'eſcadre, portant le pavillon de contre-amiral.	

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1676.

VAISSEAUX.	CAPITAINES.
	Meſſieurs.
L'Heureux.	La Brereche.
L'Apollon.	Le chevalier de Forbin, *le frere de celui dont on a les mémoires.*
Le Trident.	Le chevalier de Belle-Fontaine.
Le Sans-pareil.	De Château-neuf.
Le Lys.	Gabaret *chef d'eſcadre, commandant la diviſion.*
Le Magnifique.	Gravier.
Le Vermandois.	Le marquis de la Porte.
Le Prudent.	Le chavalier de la Fayette.
Le Fidéle.	Cogoulin.
Brûlots.	
L'Impudent.	Chaboiſſeau.
L'Inquiet.	Tourteau.
La Notre-Dame de Bon-Voyage.	Toucas.

Les vingt-cinq galères, ſous le commandement des Sieurs de la Broſſardiere & de Mance, tous deux chefs d'eſcadre.

Toute l'armée arriva à la vûe de Palerme le dernier jour de Mai. Le lendemain les ennemis ayant paru hors du mole, M. de Vivonne commanda les Sieurs de Gabaret & de Tourville, le marquis de Langeron & le chevalier de Chaumont pour aller reconnoître leurs diſpoſitions; ces quatre officiers s'étant embarqués dans une felouque furent ſoutenus du corps entier des galères, & s'étant approchés à demi portée du canon, ils virent que l'armée des ennemis, compoſée de vingt-ſept vaiſſeaux de guerre, quatre brûlots & dix-neuf galères, étoit rangée ſur une ligne ſous la ville de Palerme, ayant à ſa gauche le mole & ſes deux forts, le milieu couvert & défendu par la forteresſe de Caſtellamare, & à ſa droite un autre fort & les baſtions de la ville, les galères dans les intervales & ſur les aîles des vaiſſeaux.

Quelque danger qu'il y eût à les attaquer dans un poſte ſi avantageux, on ne voulut point perdre l'occaſion de les

combattre ; neuf vaiſſeaux & cinq brûlots, ſous les ordres du marquis de Preüilly, chef d'eſcadre, & ſept galères, dont on donna le commandement au chevalier de Béthune, furent détachés pour aller tomber ſur la tête de leur ligne ; toute l'armée les ſuivit pour les ſoutenir ; l'on ſe propoſoit de combattre le corps de bataille & l'aîle gauche, pendant que le premier effort ſe feroit à la tête de l'aîle droite. Les vaiſſeaux & les galères, commandés, ſe préſenterent fiérement aux ennemis ; dès qu'ils furent à la portée du canon, on fit ſur eux un très-grand feu ; ils le ſoutinrent avec beaucoup de fermeté, s'approcherent des ennemis plus près que de la longueur d'un cable, mouillerent ſur la boüée de leurs ancres, & ne commencerent à tirer qu'après avoir eu la patience de ſe bien établir pour le combat. Tant de réſolution intimida les ennemis à un point, qu'effrayés de la valeur avec laquelle ils ſe voyoient attaqués de ſi près, ils couperent leurs cables, prirent la fuite, & allerent s'échoüer dans les terres les plus voiſines de l'endroit où ils étoient. Ce commencement de déſordre donnoit une belle occaſion aux brûlots du détachement de faire leur exécution, trois d'entre eux s'accrocherent à trois vaiſſeaux qu'ils brûlerent.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1676.

Pendant que ceci ſe paſſoit, le reſte de l'armée Françoiſe étoit tombé ſur le corps de bataille des ennemis, où étoient les amiraux d'Eſpagne & de Hollande, & ſur leur aîle gauche ; le feu qui duroit depuis une heure, étant très-vif de part & d'autre, les deux derniers brûlots qui reſtoient du détachement, prirent leur tems à la faveur de la fumée pour s'attacher à l'amiral d'Eſpagne, & l'un d'eux l'ayant abordé par ſon travers ; y mit le feu ; l'autre croyant que pour un ſi grand navire on pouvoit utilement employer deux brûlots, l'aborda par ſa poupe, & acheva d'en aſſurer l'embraſement. La vûe de tous ces vaiſſeaux enflammés ayant jetté l'étonnement & la crainte dans toute la ligne des ennemis, l'amiral de Hollande avec tout le reſte de l'armée, prit le parti d'aller échouer entre la ville & le mole ; la précipitation avec laquelle ſe fit cette manœuvre cauſa beaucoup de confuſion ; M. de

DES FRANÇOIS. AN. J. C. 1676.

Vivonne ne laiſſa point échapper une occaſion auſſi favorable de détruire une partie de la flotte ennemie ; il commanda aux quatre brûlots qui lui reſtoient d'aller s'attacher à un gros de navires échoués ; ils exécuterent cet ordre avec tant de courage & de bonheur, qu'ils aborderent chacun le leur ; les ennemis firent toutes ſortes d'efforts pour les déborder, mais les mouvemens qu'ils ſe donnerent pour y parvenir, ne ſervirent qu'à leur cauſer une plus grande perte : ils jetterent eux-mêmes le feu ſur d'autres vaiſſeaux, & on vit en un inſtant un embraſement de cinq ou ſix navires. Dans toute l'action ils en eurent douze conſumés, du nombre deſquels furent l'amiral & le vice-amiral d'Eſpagne, & le contre-amiral de Hollande ; ils perdirent auſſi quatre brûlots, & l'on ſçut par des Turcs échappés des chiourmes des galères d'Eſpagne, que lors de l'incendie des vaiſſeaux, les efforts de la poudre qui y étoit renfermée ayant fait ſauter en l'air des piéces de fer & des parties entieres de navires, la galère la Réale, la Patronna, deux galères de Naples & deux autres des particuliers de Gènes avoient été abyſmées ou brûlées, & que les ennemis avoient perdu trois ou quatre mille hommes qui avoient été tués, brûlés ou noyés, & ſix à ſept cens piéces de canon. La perte des François fut peu conſidérable ; les Sieurs de Gonvalin & Neuville, Enſeignes, furent tués en eſcortant les chaloupes des brûlots ; il y eut quelques autres officiers bleſſés, mais en petit nombre. La relation manuſcrite dont j'ai tiré le détail de cette bataille & qui a été dreſſée par un officier qui y a aſſiſté, fait de grands éloges du chevalier de Tourville & des talens que ce brave officier avoit pour le commandement, il étoit pour lors chef d'eſcadre : nous allons bien-tôt le voir à la tête des armées & honoré du titre de maréchal de France que ſes ſervices lui mériterent.

Cette victoire, la plus complette qui eû été remportée ſur mer depuis plus d'un ſiécle, faiſoit trop d'honneur à la France pour que l'on ne cherchât pas à en conſerver la mémoire. On fit, à l'occaſion de ce glorieux événement frapper une médaille. On y voit une galère à l'antique dont la poupe

poupe eſt ornée d'un globe chargé de trois fleurs de lys, la Victoire en volant poſe une couronne ſur ce globe : les paroles, *Victoria Panormitana*, ſignifient victoire remportée près de Palerme, celles de l'exergue : *Deletâ hoſtium claſſe*, 1676, la flotte des ennemis défaite. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1677.

La conſternation des Eſpagnols mettoit M. de Vivonne en état de tout entreprendre. Palerme étoit dans un tel effroi, que ſi ce maréchal avoit voulu mettre à terre ce qu'il avoit de troupes de débarquement, il s'en ſeroit emparé ſans beaucoup de peine ; mais la conduite des François qui avoit déja penſé ruiner les affaires du Roi à Meſſine, cauſa dans cette occaſion beaucoup de préjudice à Sa Majeſté. Le maréchal de Vivonne avoit travaillé, lorſqu'il étoit arrivé la premiere fois dans cette ville, à réprimer la licence des troupes, il s'étoit depuis relâché ſur ce ſujet : les François faiſoient tous les jours mille inſolences, & aliénoient par-là de plus en plus l'eſprit des Meſſinois. Les choſes furent pouſſées ſi loin, qu'ils commencerent à regretter ſincérement la domination des Eſpagnols, & l'on découvrit pluſieurs tentatives qu'ils avoient faites pour les introduire dans leur ville. Ces diſpoſitions des Meſſinois empêcherent que l'on n'attaquât Palerme ; ſi l'on s'étoit emparé de cette place, il auroit fallu y laiſſer une garniſon conſidérable ; dans les circonſtances où l'on ſe trouvoit, la prudence demandoit que l'on ne partageât point les troupes, on n'en auroit plus eu aſſez pour tenir en reſpect le peuple de Meſſine. On ſe contenta donc de la victoire que l'on venoit de remporter, on s'empara ſeulement de Scalette que les Eſpagnols défendirent pendant quatorze jours avec beaucoup de valeur, & de quelques autres poſtes aux environs de Meſſine.

Pendant que la flotte du Roi maltraitoit celle des Hollandois ſur les côtes de Sicile, ces ennemis de la France n'étoient pas plus heureux en Amérique. Le mauvais ſuccès de l'entrepriſe que l'amiral Ruyter avoit tentée en 1674 au cul-de-ſac de la Martinique, ne leur avoit point fait perdre l'envie de faire des conquêtes de ce côté-là ; ils s'étoient flattés que le Roi occupé en Europe contre un grand nombre d'ennemis, ne ſongeroit point à prendre les précautions néceſſaires pour la conſervation d'un pays ſi éloi-

DES FRANÇOIS.

gné; dans cette vûe ils y avoient envoyé au printems de cette année onze vaiſſeaux de guerre avec des troupes; le vice-amiral Binkes qui les commandoit avoit pris ſur les François l'iſle de Cayenne; il y avoit trouvé peu de réſiſtance. M. de la Barre, gouverneur du pays, étoit pour lors en France, il avoit laiſſé, pour commander dans l'iſle, le chevalier de Lezy ſon frere qui étoit fort jeune: les Hollandois avoient profité de la conjoncture, mais ils ne garderent pas long-tems leur conquête; dès que le Roi eut reçu la nouvelle de cette perte, il donna au comte d'Eſtrées une eſcadre de ſix vaiſſeaux & de trois frégates, avec ordre de faire voile de ce côté-là. Les François arriverent le dix-ſept Décembre; le vice-amiral Binkes avoit laiſſé une garniſon Hollandoiſe dans le fort qui défend l'iſle, on l'attaqua le dix-huit, & on l'emporta l'épée à la main. Le chevalier de Lezy chercha à effacer les mauvaiſes impreſſions qu'avoit pû donner de lui le peu de défenſe qu'il avoit faite lorſqu'il avoit été attaqué par les Hollandois: il donna dans l'aſſaut des marques étonnantes de bravoure, & entra le premier dans le fort: l'iſle retourna ſous l'obéiſſance du Roi avec autant de facilité que ſes ennemis en avoient trouvé à la prendre. On cherchoit à conſacrer par des médailles la mémoire de tous les événemens favorables & glorieux à la France; on en frappa une dans cette occaſion; on y voit Neptune, tenant de ſa main droite ſon trident, levé contre un fort, & de la main gauche un étendard, ſemé de fleurs de lys; les mots de la légende: *Batavis cæſis.* Ceux de l'exergue: *Cayanâ recuperatâ*, 1676. L'iſle de Cayenne repriſe, & les Hollandois battus.

An. C. J. 1676.

An. C. J. 1677.

Ils le furent encore dans ces mers au commencement de l'année ſuivante. Le comte d'Eſtrées, après avoir repris Cayenne, avoit fait voile à la Martinique. Il en partit le onze Février de cette année avec ſix vaiſſeaux, quatre frégates, un brûlot, deux corvettes, une caiche & une galliotte, & alla chercher l'eſcadre, commandée par le vice-amiral Binkel, qui étoit à Tabago. Pour fortifier les équipages de ſes vaiſſeaux, & pour avoir un plus grand nombre de troupes de débarquement, le comte d'Eſtrées prit ſept compagnies d'infanterie de marine, faiſant envi-

ron deux cens ſoixante ſoldats, & trois cens cinquante hommes de milice, qu'il tira des trois iſles la Martinique, Saint Chriſtophe & la Guadeloupe. Il arriva le dix-neuf dans une ance, à deux lieues du fort de l'iſle de Tabago, & fit mettre quelques troupes à terre pour aller la reconnoître; il fit en même tems ſonder toute la rade à l'entrée du port, & s'en approcha pour enfermer les vaiſſeaux ennemis, de maniere qu'ils ne puſſent lui échapper. M. Heroüard de la Pioverie, major des vaiſſeaux, & le chevalier de Grand-Fontaine, ancien officier d'infanterie, qui commandoient les troupes deſtinées à l'attaque du fort, firent leur deſcente ſans que les ennemis s'y oppoſaſſent, & après avoir marché toute la nuit au travers d'un bois épais, qu'il falloit couper à meſure qu'on avançoit, ils arriverent le matin ſur une hauteur, d'où l'on découvroit le fort; ils trouverent que les fortifications, quoique de terre, en étoient très-bonnes, qu'il étoit défendu de pluſieurs piéces de canon, & qu'il faudroit pluſieurs jours pour l'emporter, ſi on vouloit l'attaquer dans les formes. Sur le rapport qu'ils en firent, le comte d'Eſtrées, ſentant bien qu'avec les troupes qui étoient ſur ſon eſcadre il ne pouvoit entreprendre de faire des ſiéges de longue durée, qu'il ne devoit chercher qu'à faire des actions bruſques, & que d'ailleurs la rade de Tabago étoit trop mauvaiſe pour qu'il pût y demeurer long-tems, ayant déja perdu pluſieurs ancres & quelques cables: il prit le parti de faire inſulter le fort, pendant qu'avec ſon eſcadre il entreroit dans le port, & occuperoit les ennemis à la défenſe de leurs vaiſſeaux; il choiſit le vingt-ſept Février pour l'exécution de cette entrepriſe, & donna ordre à M. Héroüard de ne commencer l'attaque du fort qu'une heure après que le combat de mer ſeroit engagé.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1677.

L'eſcadre des ennemis, compoſée de dix vaiſſeaux de guerre, d'un brûlot & de trois petits bâtimens, étoit amarrée dans une eſpéce de cul-de-ſac, où les vaiſſeaux du comte d'Eſtrées ne pouvoient entrer qu'un à un à la file. Les navires Hollandois étoient diſpoſés en croiſſant, & de maniere que tous pouvoient donner deux fois leur bordée au premier

des François. An. J. C. 1677.

vaiſſeau François, avant qu'il pût être à portée de les attaquer, leur brûlot étoit poſté avantageuſement : outre le canon qui tiroit du fort, ils avoient encore des batteries placées de façon qu'elles pouvoient tirer à fleur d'eau, & qu'elles voyoient entrer les vaiſſeaux de plus loin que leur portée ; il y avoit d'ailleurs peu d'eſpérance de retraite, parce que l'on ne peut ſortir de cet endroit qu'en ſe toüant. La conſidération de tous ces périls ne fut pas capable d'arrêter les François, on ne changea rien à la réſolution qui avoit été priſe.

M. Gabaret entra le premier, & avec une fermeté qui étonna les ennemis, alla mouiller à la portée du piſtolet de leurs vaiſſeaux ſans tirer un coup de canon. Une bleſſure dangereuſe qu'il avoit reçu, ne l'empêcha point de demeurer ſur ſon pont expoſé à tout le feu. M. de Montortier le ſuivit de près avec un égal courage, & fit une pareille manœuvre. Le comte de Blenac marcha après, & ſe poſta entre les vaiſſeaux ennemis & les batteries de terre. Le Sieur de Lezine vint enſuite, il aborda à toutes voiles un vaiſſeau ennemi & l'enleva dans le moment. Le comte d'Eſtrées ſuivit, il fut ſalué de tout le feu des ennemis avant qu'il eût tiré un coup de canon ; il alla fiérement attaquer le contre-amiral Hollandois. M. Maſcarani arriva ſur le vice-amiral Binkes pour l'aborder ; mais il le manqua, & échoua à la côte : les frégates ſuivirent, elles allerent mouiller au vent à la portée du piſtolet. Tous les vaiſſeaux François étant pour lors raſſemblés, firent des décharges effroyables ; les ennemis y répondirent par le feu de toutes leurs batteries, & bien-tôt il y eut pluſieurs navires embraſés. Celui du Sieur de Lezine fut le premier brûlé ; il mit le feu à deux vaiſſeaux Hollandois qui étoient à ſes côtés. Cet incendie en occaſionna d'autres ; les ennemis s'étoient bien attendus à quelque entrepriſe des François ſur terre ; mais ils n'avoient pas cru qu'ils euſſent la hardieſſe de venir les attaquer dans le port ; ils avoient mis dans une grande flûte, comme dans un lieu de ſûreté, leurs femmes, leurs enfans, leurs négres, & tous leurs autres effets ; le feu ſe communiqua à ce bâtiment : les cris des femmes & des enfans, & les hurlemens des négres ſe joignant au bruit

effroyable du canon & à celui des vaiſſeaux, que le feu faiſoit ſauter en l'air, remplirent tout le port d'épouvante & d'horreur. Le comte d'Eſtrées continuoit de ſe battre avec le contre-amiral ennemi ; ſon canon mit le feu au vaiſſeau Hollandois : ce navire qui avoit dix-huit milliers de poudre, ſauta en l'air avec un fracas épouvantable, & porta tant de débris enflammés ſur celui du comte d'Eſtrées, qu'il en fut bien-tôt embraſé ; ce commandant étoit dans un extrême péril, il ne ſauva ſa vie qu'à la faveur d'un canot que M. Bertier, garde de la marine, eut la hardieſſe d'aller enlever à la nage ſous l'éperon d'un vaiſſeau ennemi ; il ſe trouvoit cependant encore dans un fort grand danger ; il étoit expoſé à tout le feu des ennemis, qui cribloient ſon petit bâtiment de coups de canon ; mais s'étant trouvé aſſez près de la caïque Françoiſe, lorſque le canot ſur lequel il étoit coula bas, les matelots ſe jetterent dans l'eau, & l'aiderent à gagner ce bâtiment : le combat continuoit cependant avec beaucoup d'opiniâtreté ; un vaiſſeau François fut démâté de ſon grand mât, un autre qui étoit échoué, & qui ne pouvoit porter ſon feu où il auroit voulu, recevoit preſque toutes les décharges des batteries de terre, qui fracaſſoient toutes ſes manœuvres ; un troiſiéme étoit à la côte, démâté & tout briſé, il perdit tant de monde, que M. Maſcarani, qui le commandoit, ſe vit ſeul ſur ſon pont, entouré de corps morts & de mourans. Mais tout cela n'étoit rien en comparaiſon de la perte des ennemis ; onze de leurs vaiſſeaux avoient été brûlés, les trois autres étoient démâtés, & tous percés de coups ; les frégates Françoiſes, qui n'étoient preſque point endommagées, les attaquerent avec une telle vigueur, qu'ils furent obligés d'aller s'échouer. Ce combat, un des plus furieux qui jamais ait été donné ſur mer, dura ſept ou huit heures.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1677.

Si l'attaque du fort avoit auſſi-bien réuſſi, le ſuccès auroit été complet. Le Sieur Herouard, qui en étoit chargé, avoit fait donner un quart d'heure après l'entrée des vaiſſeaux dans le port ; mais ayant pris par un défilé, & n'ayant fait faire qu'une ſeule attaque, contre les ordres qui lui avoient été donnés, ſes troupes avoient été repouſſées ; les

des François. officiers n'ayant pû ſe déterminer à fuir, avoient continué le combat, & il eſt certain qu'eux ſeuls, par leur courage, An. J. C. 1677. auroient emporté le fort, ſi les ennemis n'avoient point été ſecondés par deux cens déſerteurs François, qui étoient au ſervice des Etats Généraux, & qui, craignant le châtiment, que méritoit l'indignité de leur action, ſoutinrent tout l'effort du combat, & rappellerent les Hollandois, quand ils virent que les officiers étoient ſeuls à la paliſſade; ceux-ci furent obligés à la fin de ſe retirer; ils étoient tous bleſſés, à l'exception d'un ſeul. Sur la nouvelle que le comte d'Eſtrées reçut de cet événement, il fit ſortir ſes vaiſſeaux du port, & envoya ordre aux troupes de venir ſe rembarquer.

Il n'étoit pas poſſible que des actions auſſi vives ne coûtaſſent beaucoup de monde. M. Gabaret, que ſon mérite & ſes ſervices avoient élevé au grade de lieutenant général, fut celui de tous les officiers qui fut le plus regretté, il étoit péri par le feu du canon; il avoit reçu, avant le dernier coup qui l'emporta, trois bleſſures très-dangereuſes, que par un courage & une fermeté admirables, il avoit différé de faire panſer, pour avoir le tems d'achever une action qu'il avoit ſi glorieuſement commencée. On fut auſſi fort ſenſible à la perte de pluſieurs autres braves officiers; le Sieur de Lezine, qui le premier avoit abordé l'ennemi d'une maniere intrépide, fut brûlé avec ſon vaiſſeau; le Sieur de la Borde fut tué d'un coup de canon dans l'eſtomac; le Sieur Heroüard, qui commandoit les troupes de terre, fut tué d'un coup de mouſquet. Les Sieurs de la Melliniere, de Juins, de Belluchaud & le chevalier d'Aire, tous lieutenans, eurent le même ſort; les Sieurs de Penans, de Villiers, de Saint Pruvial, & les deux freres de Seiche, enſeignes, périrent auſſi. Le Sieur de Bayancourt, lieutenant de roi de Saint Chriſtophe, fut tué à la paliſſade, dans le tems qu'il faiſoit tous ſes efforts pour retenir ſes gens qui fuyoient. Le Marquis de Villers-d'O, capitaine en ſecond, eut le bras & une partie de l'épaule emportés d'un boulet de canon; le chevalier de Grand-Fontaine, qui avoit avec le Sieur Héroüard la conduite de l'attaque du fort, reçut un coup de mouſquet qui lui perça le bras. Le comte de Blénac & les

Sieurs de Montortier & de Maſcarani furent bleſſés légérement ; les Sieurs de Champigny, de Courcelle, de Martignac, le chevalier d'Ervaud, lieutenans, & beaucoup d'autres officiers ſubalternes, furent auſſi bleſſés. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1677.

Le comte d'Eſtrées, avant de quitter la rade de Tabago, eſſaya de brûler les trois vaiſſeaux ennemis qui étoient échoués à la côte, & deux navires François qui étoient pareillement échoués, & tellement démâtés, qu'il n'étoit pas poſſible de les retirer ; on arma pour cela en brûlot une barque Hollandoiſe, dont on venoit nouvellement de s'emparer ; mais le calme qu'il fit empêcha l'exécution de cette entrepriſe : le comte d'Eſtrées alla enſuite à la Grenade, & fit voile en France au mois de Juin.

Quoique l'on n'eût point réuſſi à prendre le fort, la hardieſſe avec laquelle on avoit attaqué les vaiſſeaux des ennemis dans leur port, malgré l'avantage que leur donnoient les défenſes dont ils étoient entourés, & la victoire que l'on avoit remporté en brûlant onze de ces navires, faiſoient toujours beaucoup d'honneur à la marine Françoiſe : on frappa à ce ſujet une médaille ; on y voit au-deſſus de la proue d'un vaiſſeau, la Victoire, qui de la main droite tient un foudre, & de la gauche une palme ; la légende : *Incenſâ Batavorum claſſe*, & l'exergue : *Ad inſulam Tabago*, 1677. La flotte des Hollandois battue à Tabago.

Le Roi, fort ſatisfait de la brillante expédition du comte d'Eſtrées, auroit cependant été bien aiſe que l'on eût détruit l'établiſſement que les Hollandois avoient dans cette iſle ; il n'étoit queſtion que de s'emparer du fort, dont l'attaque n'avoit point réuſſi : ce Prince voulut que le vice-amiral tentât une ſeconde fois cette entrepriſe ; il lui donna une eſcadre de huit vaiſſeaux de guerre & de huit autres bâtimens. Le comte d'Eſtrées partit de Breſt le premier Octobre, & fit, avant d'aller à Tabago, une expédition à laquelle il n'employa que quelques jours ; étant arrivé le vingt aux environs du Cap-Verd, il fit dès le lendemain canoner les forts de l'iſle de Gorée : celui qui y commandoit eut la lâcheté de ne ſe point défendre ; il avoit ce-

DES FRANÇOIS. An.C.J.1677.

pendant une garniſon de cent vingt hommes, qui ne manquoient ni de munitions, ni de vivres, & trente piéces de canon ; il ſe laiſſa tirer quelques coups, & ſe rendit enſuite à diſcrétion. Cette iſle étoit d'une grande utilité aux Hollandois, & ce fut pour eux une perte conſidérable ; ils y faiſoient un grand négoce de cuirs, & venoient y faire de l'eau & prendre des rafraîchiſſemens dans leurs voyages aux grandes Indes. Le comte d'Eſtrées fit voile enſuite aux Barbades, où il arriva le premier Décembre ; y ayant trouvé un ſecours de la Martinique, qui avoit ordre de le joindre, il prit la route de Tabago, & arriva devant cette iſle le ſept ; il avoit ſept vaiſſeaux de guerre, deux frégates de quarante piéces de canon chacune, deux grandes flutes, quatre brûlots & ſix autres petits bâtimens, tant corvetes, barques, caïques, que brigantins ; dès le même jour, il débarqua du canon & des mortiers, & mit à terre les troupes qu'il avoit deſtinées à l'attaque du fort ; mais les chemins pour y arriver, par le côté par lequel il vouloit l'attaquer, n'étant point frayés, il fut obligé d'employer tout le huitiéme à paſſer un bois fort épais, qu'il falloit couper à meſure que l'on avançoit. On commença enſuite à faire les approches ; on s'empara d'une éminence qui commandoit un peu le fort ; on y dreſſa une batterie de quelques mortiers ; on employa pluſieurs nuits à ce travail. Le 12, le Gouverneur commença à faire tirer ſon canon ; on y répondit par des bombes ; on n'eut pas beſoin d'en jetter une grande quantité, la troiſiéme que l'on tira, tomba ſur le magaſin à poudre, il n'y avoit point d'autre logement dans le fort : le Gouverneur y étoit à table avec ſes officiers, tous ſauterent en l'air, à l'exception de deux. Le comte d'Eſtrées profita de l'occaſion, il fit attaquer le fort l'épée à la main, & l'emporta : le pillage fut donné aux ſoldats, & les Hollandois, auſquels on fit quartier, ſe rendirent priſonniers de guerre au nombre de quatre ou cinq cens hommes ; il y avoit plus de trois cens morts, toute la terre en étoit couverte ; on ne voyoit par-tout que bras, jambes, corps ſans aucun membre, tout brûlés, & ſans figure d'hommes ; la poudre en avoit jetté à plus d'une portée de canon du fort ; on trouva environ cent bleſſés, auſſi preſque tout brûlés ; les uns ſans jambes, ſans

ſans cuiſſes, les autres ſans bras; ils étoient tous dans un état à faire compaſſion.

Le comte d'Eſtrées avoit eu la précaution de faire fermer le port par une partie de ſes vaiſſeaux, pour empêcher que ceux des ennemis n'en puſſent ſortir, pendant qu'il attaqueroit le fort; le ſpectacle affreux de ce qui s'étoit paſſé dans le fort, cauſa tant de frayeur aux Hollandois, qui montoient ces navires, qu'ils ſe rendirent, ſans faire de réſiſtance; il y avoit deux vaiſſeaux de guerre d'environ cinquante-quatre piéces de canon chacun, une grande flûte de plus de vingt piéces, & une barque longue. On travailla auſſi-tôt à démolir le fort, & on embarqua ce que l'on put de trente piéces de canon, que l'on y avoit trouvé, on prit le parti de faire crever ceux que leur groſſeur ne permettoit pas de conduire juſqu'aux vaiſſeaux. On fut redevable du grand ſuccès que l'on eut dans cette occaſion, à la prudence avec laquelle le comte d'Eſtrées avoit conduit cette entrepriſe; on prit, ſans qu'il en coûtât un ſeul homme, une place devant laquelle on avoit perdu inutilement beaucoup de monde ſix mois auparavant, & on eut encore l'avantage de s'emparer de quatre vaiſſeaux ennemis, ſans qu'ils rendiſſent aucun combat; on ne manqua pas de célébrer cet événement par une médaille; on y voit l'élévation du fort de Tabago, la bombe tombant au milieu; au bas eſt la flotte du Roi, rangée en bataille; les mot de la légende: *Tabagum expugnatum*: Priſe de Tabago. 1677. An. J. C. 1677.

La perte de ce pays, & celle de l'iſle de Gorée ne furent pas les ſeules que les Hollandois firent cette année; le chevalier de Lézy, frere de M. de la Barre, Gouverneur de l'iſle de Cayenne, & qui avoit contribué par ſa valeur à reprendre cette iſle ſur eux, s'étoit emparé dès le mois de Juillet du fort d'Orange dans l'Amérique méridionale, & avoit ruiné toutes les colonies Hollandoiſes des environs.

Avec quelque vivacité que ſe fît la guerre, on ne laiſſoit pas cependant de continuer de parler de paix. J'ai dit ſous l'année 1672, que les Hollandois, effrayés de la ra-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1677.

Pidité des conquêtes du roi de France, avoient fait à ce Prince une députation, dont l'objet avoit été d'eſſayer de terminer à des conditions ſupportables, une guerre qu'ils ne pouvoient plus ſoutenir. Quelques dures que paruſſent aux Etats Généraux, celles auſquelles Louis XIV. conſentit à leur accorder la paix, la crainte qu'une guerre, qui avoit commencé ſi mal pour eux, n'eût des ſuites encore plus fâcheuſes, les faiſoit incliner à tout accepter; mais le prince d'Orange, qui voyoit que la paix alloit lui ôter la plus grande partie du crédit qu'il avoit dans la République, trouva moyen par ſes intrigues de faire changer les réſolutions que les Etats paroiſſoient diſpoſés à prendre. Les mouvemens qui ſe firent alors en Allemagne, & les aſſurances que preſque tous les Princes de cette partie de l'Europe firent donner aux Hollandois de les ſecourir, acheverent de les déterminer à continuer la guerre.

Ces nouveaux alliés ne leur procurerent cependant pas les moyens de réparer leurs pertes; ils en firent au contraire de nouvelles; mais l'eſpérance qu'ils avoient de voir encore d'autres Princes ſe liguer avec eux contre la France, leur fit négliger de profiter des diſpoſitions, dans leſquelles Louis XIV. paroiſſoit être de leur accorder une paix moins déſavantageuſe pour eux que l'état préſent de leurs affaires ne ſembloit devoir le leur faire eſpérer. Ce Prince s'étant fait à lui-même toute la ſatisfaction qu'il pouvoit prétendre, auroit été bien aiſe de prévenir une guerre générale, qu'il ne s'étoit jamais propoſé d'exciter; il regarda comme une occaſion favorable pour ſes deſſeins, la démarche que fit le roi de Suéde d'offrir ſa médiation aux Puiſſances intéreſſées; il fit propoſer en même tems aux Hollandois une ſuſpenſion d'armes, pendant tout le tems que les négociations dureroient; mais les nouveaux ſecours que ceux-ci ſe flattoient qu'on leur fourniroit, leur faiſant eſpérer des avantages capables de leur procurer une paix plus favorable, ils refuſerent la ſuſpenſion d'armes, & accepterent néanmoins la médiation du roi de Suéde; la ville de Cologne fut choiſie pour le lieu du Congrès; toutes les Puiſſances qui faiſoient la guerre y envoyerent leurs Miniſtres.

Le ſuccès ne répondit cependant point aux eſpérances qu'avoient eues les Hollandois; la France fit ſur eux de nouvelles conquêtes, & ils eurent bien-tôt lieu de ſe repentir de la réſolution qu'ils avoient priſe de continuer la guerre. Les allarmes que leur cauſerent les progrès du Roi, les déterminerent à faire des offres convenables à leur ſituation; Louis XIV. paroiſſoit diſpoſé à les accepter; enſorte qu'il y avoit tout lieu de croire que la paix alloit bien-tôt être faite entre les deux Puiſſances; mais les intrigues de l'Empereur & du roi d'Eſpagne en empêcherent la concluſion: ces deux Princes, jaloux de l'accroiſſement qu'alloit procurer à la France l'acquiſition de beaucoup de villes, dont les Hollandois ſe diſpoſoient à lui faire la ceſſion, firent tous les efforts poſſibles pour l'empêcher; ils offrirent aux Etats de faire un traité de ligue avec eux contre la France, & ils trouverent ſi bien le ſecret de leur perſuader qu'en uniſſant leurs forces contre cette Couronne, ils lui feroient perdre tous les avantages qu'elle avoit eu juſques-là, qu'ils les déterminerent à révoquer les offres qu'ils avoient faites à Louis XIV.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1673.

Le congrès ſe tenoit cependant toujours à Cologne; mais il n'y avoit pas d'apparence que l'on pût y conclure la paix. L'Empereur, qui ne vouloit point abſolument qu'elle ſe fît, & qui le craignoit néanmoins, ſe détermina à un coup d'éclat, qu'il ne fit que dans l'intention de rompre toutes les négociations. Le prince Guillaume de Fuſtemberg, plénipotentiaire de l'électeur de Tréves, avoit fait quelques propoſitions qui tendoient à réconcilier le corps Germanique avec la France; l'Empereur allarmé des ſuites qu'elles pouvoient avoir, prit le parti de le faire arrêter à Cologne même. Cet enlévement ne pouvoit pas manquer d'exciter de grandes plaintes contre l'Empereur; ce Prince avoit, par cet eſpéce d'attentat contre un Miniſtre dont les pouvoirs étoient reconnus, violé la foi publique; toutes les Puiſſances y étoient intéreſſées; mais la France, plus que toute autre, reſſentit ce coup vivement: le Prince de Fuſtemberg ne s'étoit rendu odieux à l'Empereur, que parce qu'il étoit attaché à cette Cou-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1677.

ronne. Les Ambaſſadeurs du Roi firent donc toutes les inſtances poſſibles pour la délivrance du Miniſtre priſonnier ; mais ils ne purent rien obtenir : ce refus indiſpoſa beaucoup le Roi contre la cour de Vienne ; mais une ſeconde voie de fait, à laquelle ſe porta l'Empereur, & qui regardoit la France encore plus directement que la premiere, acheva de faire connoître tout ce que l'on devoit attendre de la part de ce Prince.

Le Roi vouloit envoyer quelque argent à Nuys pour le payement des troupes qu'il avoit en garniſon dans cette place. Comme la guerre, dans laquelle on étoit engagé avec l'Empereur, rendoit les paſſages plus difficiles, il crut que la voie la plus ſûre étoit d'envoyer cet argent à ſes Ambaſſadeurs à Cologne ; le droit des gens vouloit que l'on reſpectât leurs équipages ; on devoit croire qu'ils ne ſeroient point fouillés ; mais l'Empereur ſe douta apparemment du deſſein que l'on avoit ; il étoit diſpoſé à ne garder aucuns ménagemens : les chariots furent arrêtés dans Cologne même, & l'argent qui montoit à cinquante mille écus, fut enlevé. Le Roi, pouſſé à bout, par ce nouvel attentat, ſe livra à toute l'indignation qu'autoriſoient ces outrages réitérés, il rappella ſes Ambaſſadeurs, & ſe diſpoſa à faire éprouver à l'Empereur les effets de ſon reſſentiment.

Les avantages qu'il eut en Allemagne ne furent cependant point capables d'inſpirer à l'Empereur des ſentimens de paix ; on en fit l'année ſuivante quelques propoſitions : les Suédois avoient joint leurs armes à celles de la France, il ne pouvoit plus être queſtion de médiation de leur part ; le roi d'Angleterre offrit la ſienne, elle fut acceptée : on en étoit même venu juſqu'à choiſir la ville de Nimégue pour le lieu du Congrès ; mais l'obſtination de l'Empereur à ne vouloir point relâcher le prince de Fuſtemberg, & à ne pas donner à la France la ſatisfaction qu'elle demandoit, détermina Louis XIV. à refuſer d'y envoyer ſes Ambaſſadeurs.

Le Roi d'Angleterre faiſoit cependant tous les efforts poſſibles pour tâcher de concilier ces deux Princes, ſur un

différend qui empêchoit des négociations, dont une paix solide auroit pu être le fruit ; on parvint enfin à arranger cet article d'une maniere dont ils furent contens ; on convint que l'on ouvriroit les conférences à Nimégue, & que la liberté du prince de Fuſtemberg ſeroit la premiere choſe dont il ſeroit queſtion : le roi de France ſatisfait ſur cet objet, fit partir ſes Ambaſſadeurs au commencement de l'année 1676.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1677.

Les choſes allerent cependant fort lentement ; l'Empereur & le roi d'Eſpagne, qui ſe flattoient toujours de parvenir à enlever à la France ſes premiers avantages, ne vouloient point de paix ; les Etats Généraux, que leur propre expérience éclairoit ſur les difficultés que ces deux Puiſſances trouveroient dans l'exécution de leurs projets, étoient fâchés de les voir dans de pareilles diſpoſitions. Louis XIV. qui n'ignoroit pas qu'ils auroient fort ſouhaité de voir finir la guerre, avoit voulu les détacher des Alliés, & leur avoit fait propoſer de faire une paix particuliere ; mais la reconnoiſſance qu'ils avoient des ſecours que la Cour de Vienne & celle d'Eſpagne leur avoient fournis, les avoit empêché de ſe prêter aux vûes de la France. Cependant les nouveaux progrès que Louis XIV. avoit fait pendant la campagne de 1677 leur faiſant ſentir le beſoin extrême qu'ils avoient d'une prompte paix, ils commencerent à prendre tout de bon les meſures néceſſaires pour la faire ; ils s'entremirent entre la France & les Alliés, & firent l'office de médiateurs, principalement à l'égard des Eſpagnols.

Le Roi avoit fait ſur ceux-ci des conquêtes conſidérables ; il leur avoit enlevé la Franche Comté, s'étoit emparé de preſque toute la Flandre, & étoit maître d'une partie du Royaume de Sicile ; il comptoit bien ne point leur rendre tous ces domaines en entier ; telles précautions cependant qu'il eût pris pour maintenir ſon autorité dans Meſſine, il n'avoit prétendu par là qu'inquiéter les Eſpagnols, & les obliger à diviſer leurs forces ; mais il n'avoit jamais eu intention de conſerver pour toujours, ni cette ville, ni les autres poſtes qu'il tenoit dans le royaume de Sicile : quand il vit que l'on commençoit à parler ſé-

DES FRANÇOIS.

rieuſement de paix, il ſe diſpoſa à les évacuer, afin qu'il n'y eût plus de ce côté-là aucun obſtacle à la réuſſite des
An. J.C. 1678. négociations.

Le deſſein d'abandonner Meſſine demandoit un grand ſecret, c'étoit le ſeul moyen de l'exécuter avec ſûreté; on ne doutoit point que ſi les Meſſinois pouvoient ſoupçonner la retraite des François, ils ne s'y oppoſaſſent à force ouverte; il étoit à craindre que la populace, pouſſée par le déſeſpoir, n'accablât par le nombre les François qui étoient dans leur ville, & ne coulât à fond une partie des vaiſſeaux & des galères qui devoient les reporter en France. Ces raiſons obligerent le Roi d'agir comme s'il avoit voulu faire de nouvelles conquêtes en Sicile, & donner aux Meſſinois des ſecours plus conſidérables que ceux qu'il leur avoit envoyé les années précédentes.

Ce Prince fit armer au commencement de celle-ci une
An. J.C. 1678. eſcadre de vaiſſeaux, ſur laquelle il fit embarquer des troupes, des vivres, & une grande quantité de munitions, & choiſit le maréchal de la Feuillade pour conduire cette affaire. Il le nomma vice-roi de Sicile à la place du maréchal de Vivonne, qui demandoit à revenir, & ne confia qu'à lui ſeul le ſecret de l'abandon de Meſſine.

Les vaiſſeaux que l'on armoit à Toulon furent prêts au commencement du mois de Février. Le maréchal de la Feuillade s'y embarqua le deux & arriva le vingt à Meſſine; le maréchal de Vivonne le vint recevoir à ſon débarquement, & lui remit toute l'autorité dont il étoit revêtu; il ſe fit auſſi-tôt reconnoître vice-roi, remit l'ordre dans la ville, viſita tous les poſtes, & prit connoiſſance des affaires avec la même application que s'il eût dû reſter à Meſſine pendant pluſieurs années. Il publia enſuite qu'il vouloit faire une entrepriſe conſidérable en Sicile avant que les ennemis ſe miſſent en campagne. Il fit avec beaucoup de dépenſe tous les préparatifs de cette prétendue expédition: il acheta un grand nombre de chevaux & de mulets pour l'uſage de l'artillerie, & pour porter ſes équipages dans le lieu où il feignoit de vouloir faire une deſcente. Il conduiſit ſon projet avec tant d'adreſſe, qu'il em-

barqua toutes les troupes & l'artillerie du Roi, ſans qu'aucun habitant de Meſſine ſoupçonnât ſon véritable deſſein. Mais ce qui l'embarraſſoit davantage, étoit la difficulté de retirer les malades, il y en avoit un très-grand nombre. Il trouva cependant le moyen de les embarquer; il affecta de demander aux Médecins en préſence des Jurats s'ils ne croyoient pas que le changement d'air dût leur faire du bien, & ſur leurs avis, il les fit porter à bord des vaiſſeaux: il n'en laiſſa que ſoixante & dix qui étoient ſi malades, qu'il n'étoit pas poſſible de les tranſporter.

Lorſqu'il eut mis ſur les vaiſſeaux & ſur les galères tout ce qui appartenoit à la France, il envoya dire aux Jurats qu'il avoit oublié de leur communiquer une choſe importante, & qu'il les prioit de ſe rendre à ſon bord; ils vinrent le trouver, & ce fut alors qu'il leur déclara qu'il repaſſoit en France. Il eſt aiſé de s'imaginer la conſternation que cette nouvelle portée à Meſſine répandit dans cette ville; les habitans demeuroient expoſés à la vangeance des Eſpagnols, les principaux prirent le parti d'abandonner leurs biens & leur patrie, pour ſe ſouſtraire à une mort honteuſe; ils embarquerent leurs femmes, leurs enfans & ce qu'ils avoient d'argent & d'effets précieux; quatre cens cinquante familles furent reçues ſur les vaiſſeaux, & tout ce monde ne faiſoit pas la dixiéme partie de ceux qui ſe préſenterent. Toute la flotte partit de Meſſine le ſeize à la pointe du jour. Elle prit la route d'Agouſta: M. le maréchal de la Feuillade fit embarquer avec les mêmes précautions les troupes, l'artillerie & les munitions qui étoient dans cette place, il fit enſuite voile en France. Il eſſuya une rude tempête, & arriva à Toulon le neuf Avril avec ſix vingt bâtimens; comme la ſaiſon étoit fort périlleuſe pour la navigation des galères, le Roi lui avoit donné ordre de les couler à fond, ſi le mauvais tems ne lui permettoit pas de les ramener; mais il eut le bonheur de n'en perdre aucune.

Cette démarche que le Roi n'avoit faite que pour faciliter la concluſion de la paix, ne produiſit point l'effet qu'il s'en étoit promis; les Eſpagnols, malgré les grandes

DES FRANÇOIS. pertes qu'ils avoient faites, ne parurent pas moins obſtinés à vouloir continuer la guerre, & la France fut obligée de ſe
An. J. C. 1678. préparer à de nouvelles expéditions.

On en fit pluſieurs cette année contre les Hollandois. Ils paroiſſent diſpoſés à la paix, & preſque tous les articles de celle qui devoit être faite avec eux avoient été réglés, mais ils n'avoient cependant point voulu faire avec la France un accommodement, qui ne fut point général avec leurs alliés, on continua donc à les traiter en ennemis.

Depuis la priſe de Tabago le comte d'Eſtrées étoit reſté à la Martinique; il réſolut au printems de cette année d'aller chaſſer les Hollandois de l'iſle de Curaſſo; il mit à la voile le ſept Mai avec quinze vaiſſeaux de guerre, trois brûlots & ſept armateurs. On n'étoit plus qu'à quelques lieues des iſles d'Avés, qui ſont toutes environnées de bri- ſans cachés ſous l'eau, lorſque le comte d'Eſtrées envoya ſur le ſoir un ordre à tous les vaiſſeaux de courir toute la nuit ſur un air de vent qu'il marqua, & qui portoit directement ſur les iſles dont il ne ſe croyoit pas ſi proche. Du Breuil, ſon premier pilote, l'avertit du danger où il mettoit ſa flotte: M. d'Amblimont, capitaine de vaiſſeau, lui avoit donné le même avis, mais il ne crut pas devoir changer l'ordre qu'il avoit donné; il eut bien-tôt lieu de s'en repentir. Sur le minuit dix-huit navires qui marchoient ſur la même ligne, toucherent preſque en même tems & s'ouvrirent tout d'un coup. Le Bourbon, commandé par M. de Sourdis, le Dromadaire, groſſe flûte de charge, deux brûlots & l'hôpital de l'armée étoient un peu derriere; ils eurent le tems de revirer de bord, & ſervirent, quand le jour fut venu, à ſauver les équipages; on ne put empêcher cependant que près de trois cens hommes ne périſſent, il ne fut plus poſſible de penſer à l'expédition qu'avoit projetté le comte d'Eſtrées.

Le comte de Château-Regnaut fut plus heureux dans un combat qu'il livra aux Hollandois ſur les côtes d'Eſpagne. Il avoit une eſcadre de cinq vaiſſeaux & un brûlot, commandés par de braves capitaines,

Noms des Vaisseaux.	Noms des Capitaines.	des François. An.J.C.1678.
	Meſſieurs	
Le Foudroyant.	Camable.	
Le Superbe.	Le chevalier de Réal.	
Le Bon.	La Breteche.	
Le Courtiſan.	Château-Regnault, chef d'eſcadre.	
L'Invincible.	De Belle-Fontaine.	
Brûlot.	Capitaine	
	De Beauregard.	

Les Hollandois avoient douze vaiſſeaux, dont un étoit amiral, & un autre contre-amiral, ces deux navires étoient à trois ponts; ils avoient avec ces douze vaiſſeaux ſix brûlots & une flûte, ils étoient commandés par le vice-amiral Evertzen. M. de Château-Regnault, quoique de beaucoup inférieur en forces, ne balança cependant pas à les attaquer.

Ils faiſoient porter au Sud-quart de ſur-Oueſt, les François au Sud ſur-Oueſt, le vent étoit Eſt & l'amure à bas bord. La rencontre avoit été imprévûe, les Hollandois n'avoient pas eu le tems de faire un ordre de bataille; M. de Château-Regnault s'appercevant qu'ils vouloient ſe former en croiſſant, afin de le combattre avec plus d'avantage, & pouvoir même l'envelopper, ne leur en donna pas le tems; il chargea l'avant-garde avec tant de vigueur, que les ennemis occupés uniquement à ſe défendre ne purent plus faire les manœuvres qu'ils auroient ſouhaité, & quoique les François fuſſent au vent, qui empêchoit que leurs batteries de bas ne puſſent jouer que de trois piéces, ce qui faiſoit que les ennemis qui avoient déja une plus grande quantité de canons par le nombre de leurs vaiſſeaux, avoient encore par cette raiſon beaucoup plus de ſupériorité ſur eux; ils ſe battirent cependant avec tant de courage & de réſolution, qu'ils firent ariver preſque tous les vaiſſeaux ennemis, & la nuit ayant ſéparé les combat-

Des François. An. J. C. 1678.

tans, les Hollandois ſe retirerent fort en déſordre après avoir perdu quatre de leurs vaiſſeaux qui furent coulés à fond.

L'honneur de cette victoire dédommagea en quelque maniere la France de la perte qu'elle venoit de faire en Amérique. Le comte d'Eſtrées, dont la flotte s'étoit trouvée réduite à un fort petit nombre de vaiſſeaux, n'avoit plus été en état de rien entreprendre dans ces mers. Les Flibuſtiers avoient auſſi beaucoup perdu dans ce malheureux accident, de ſept de leurs navires qui étoient joints à l'armée du comte d'Eſtrées pluſieurs avoient péri; ils ne laiſſerent pas cependant de faire une expédition qui inquiéta beaucoup une des colonies Eſpagnoles.

M. de Pouancey, gouverneur de la partie de l'iſle de ſaint Domingue qui appartenoit à la France, avoit laiſſé un capitaine Flibuſtier nommé Grammont ſur les iſles d'Avés, pour recueillir ce qu'il pourroit des débris du naufrage, & carener les vaiſſeaux Flibuſtiers qui n'étoient pas en état de tenir la mer. Quand tout cela fut fait, Grammont ſe trouva n'avoir plus de vivres; il n'avoit d'autre moyen de s'en procurer que de tâcher d'en enlever aux Eſpagnols. Comme le tems étoit favorable pour entrer dans le golphe de Venezuela, il forma ſur le champ le deſſein d'aller, avec ſept cens hommes qu'il avoit, faire une deſcente à Maracaïbo. J'ai raconté ſous l'année 1667 la maniere dont les Flibuſtiers s'étoient emparés de cette ville qu'ils abandonnerent après l'avoir pillée; Grammont entreprit de s'en ſaiſir de nouveau. Il fallut qu'il commençât par aſſiéger le fort de la Barre. Sa garniſon étoit de ſoixante-dix hommes qui y entroient par une échelle de corde; ils avoient douze canons avec pluſieurs pierriers en batterie, & le commandant paroiſſoit diſpoſé à ſe bien défendre; il changea cependant bien-tôt de réſolution. Les François avoient ouvert une tranchée & l'avoient déja pouſſé juſqu'à la portée du canon: ils ſe diſpoſoient à dreſſer une batterie, & les échelles étoient prêtes pour l'aſſaut; ces préparatifs intimiderent le commandant, il ſe rendit priſonnier de guerre, à condition qu'il ſeroit mis en liberté avec toute ſa garniſon, lorſque les François feroient leur retraite. Il

ſortit avec ſon épée, tous les ſoldats & officiers furent déſarmés, & des Flibuſtiers au nombre de ſoixante-dix furent mis en garniſon dans la place.

Grammont marcha enſuite à la ville, il la trouva abandonnée, il paſſa à Gibraltar, qui fit très-peu de réſiſtance; il viſita le lac, où il enleva ſans peine un grand navire qui ne pouvoit plus tenir la mer, & deux barques de trente ou quarante tonneaux; une frégate de douze canons, dont il voulut s'emparer, fit plus de réſiſtance; & il fallut l'attaquer dans les formes; il fit avancer un nombre de fuſiliers ſur des mangles qui bordoient le rivage du côté où la frégate étoit mouillée; ils firent leur décharge au ſignal qu'il leur donna, & dans le même moment il s'approcha ſur des canots, & malgré le feu continuel des canons & des pierriers, dont il n'eut qu'un homme tué & quelques autres bleſſés, il ſauta à l'abordage; l'équipage de la frégate intimidé par une auſſi grande réſolution, ne rendit preſque point de combat, & Grammont ſe vit maître du bâtiment. Le lac étant entierement ſoumis, il viſita toutes les habitations des Eſpagnols & fit par-tout de grands dégats; quelques-uns de ſes partis rencontrerent des gros de troupes Eſpagnoles; on eſcarmoucha en pluſieurs endroits, & les Eſpagnols furent toujours battus, ceux-ci n'oſerent jamais ſe raſſembler pour venir en corps attaquer les François.

Grammont voyant que tout fuyoit devant lui, raſſembla tout ſon monde & réſolut de marcher vers Torilha, mais comme il ne pouvoit eſpérer de ſe rendre maître de cette ville que par ſurpriſe, il prit un détour de quarante-cinq lieues pour cacher ſon deſſein. Etant arrivé près de Torilha, il fallut qu'il paſſât une riviere fort rapide: on lui indiqua le ſeul gué qu'elle eût, mais les ennemis étoient à l'autre bord dans une tranchée; rien n'étoit capable de l'étonner, il paſſa à la faveur d'un feu très-vif qu'une partie de ſes gens fit du rivage ſur la tranchée, & dès qu'une compagnie eut paſſé, elle donna ſur les Eſpagnols, qui ſans faire de réſiſtance, s'enfuirent dans les bois. Après cette action de vigueur, il ne parut plus aucun Eſpagnol

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1678.

en campagne ; Torilha ſe trouva tout ouvert, mais il étoit abandonné, & les habitans en avoient emporté tout ce qu'ils avoient pû ; les François ravagerent le pays & porterent par-tout la déſolation ; ils ſe rembarquerent enſuite, n'emportant pas beaucoup de butin, mais ils avoient détruit la plus grande partie des habitations de la colonie Eſpagnole ; ils ne perdirent que vingt hommes, & de ce nombre il y en avoit pluſieurs qui étoient morts de maladie.

Il étoit tems que les Eſpagnols ſongeaſſent ſérieuſement à terminer une guerre, dont les ſuccès étoient fort déſavantageux pour eux de tous les côtés ; l'épuiſement dans lequel ils étoient, ne leur permettoit plus de la ſoutenir ; ils s'obſtinoient cependant toujours à vouloir la continuer, & s'aveugloient au point de ſe flatter de réparer les grandes pertes qu'ils avoient faites ; mais les nouvelles conquêtes que le Roi faiſoit en Flandre ayant plus que jamais allarmé les Hollandois, ceux-ci déclarerent nettement à leurs alliés l'intention dans laquelle ils étoient de faire leur paix, & le Roi leur ayant accordé une ſuſpenſion d'armes de ſix ſemaines, ils employerent ce tems à preſſer les Eſpagnols de terminer la guerre : ceux-ci voyant l'impuiſſance où ils ſe ſeroient trouvés de réſiſter s'ils n'avoient plus été ſecondés par les Hollandois, donnerent enfin leur conſentement à la paix.

Ces fiers ennemis qui avoient eu de ſi grandes eſpérances, lorſqu'ils s'étoient engagés dans cette guerre contre la France, furent obligés d'accepter les conditions que Louis XIV. leur impoſa en vainqueur ; ce Prince voyant que les conférences de Nimégue traînoient en longueur, dreſſa lui-même le plan du traité de paix & régla les conditions auſquelles il conſentoit de l'accorder. En cherchant à ſecourir les Etats Généraux, les Eſpagnols avoient attiré ſur eux tout le poids de la guerre ; la France qui trouvoit plus d'avantage à conquérir des villes voiſines de ſes domaines, avoit négligé de conſerver ce qu'elle avoit d'abord enlevé aux Hollandois, & avoit tourné ſes forces du côté de la Flandre Eſpagnole ; ſes progrès avoient été rapides, & elle s'étoit emparé d'une grande quantité de places ; les

Eſpagnols ſe trouvoient par-là avoir fait les plus grandes pertes, & il leur en coûta à la concluſion de la paix beaucoup plus qu'aux Hollandois. Ils céderent au Roi la Franche-comté, Valenciennes, Cambray, Ypres, Arras, Saint Omer, & quelques autres places avec leurs dépendances; ce Prince leur en avoit enlevé encore beaucoup d'autres, il conſentit à les leur rendre. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1678.

A l'égard des Hollandois, le plus grand avantage que le Roi eût ſur eux dans cette guerre fut le plaiſir de les avoir humiliés & de s'être fait une pleine ſatisfaction des injures qu'ils lui avoient faites. Cette guerre avoit été très-glorieuſe pour ce Prince, & la paix qui en fut la ſuite, procura un avantage très-conſidérable à la France, en reculant ſes frontieres, & en augmentant ſes domaines aux dépens de ſes ennemis que cette perte affoibliſſoit. Ces deux traités furent bien-tôt ſuivis d'un troiſiéme, qui fut conclu avec l'Empereur & les princes de l'Empire, il fut ſigné à Nimégue à la fin de cette année.

Toute l'Europe retentit alors des louanges de Louis XIV. On étoit également frappé de la grandeur de ſes victoires & de la modération avec laquelle il en avoit uſé: on lui défera unanimement le titre de Grand; les Etats Généraux avoient été les premiers à le lui donner, ils allerent même juſqu'à le conſacrer par des monumens publics; & comme s'ils avoient voulu réparer par cette marque de reſpect ce qu'il y avoit eu d'irrégulier dans leur conduite paſſée, & faire oublier ces médailles injurieuſes, dont ils avoient eu tout lieu de ſe repentir, ils en firent frapper une dans laquelle ce Prince étoit repréſenté en buſte, le caſque en tête, & couronné de laurier, avec cette inſcription latine: *Ludovicus Magnus orbis pacificator*: LOUIS LE GRAND, PACIFICATEUR DE L'UNIVERS.

La paix qui avoit réconcilié l'Eſpagne avec la France devant faire ceſſer toute hoſtilité entre les deux nations, le Roi la fit publier dans l'Amérique, & fit défendre aux Flibuſtiers de continuer leurs courſes contre les Eſpagnols; mais il n'étoit pas facile de faire obéïr des déterminés accoutumés à ne vivre que de ce qu'ils enlevoient dans leurs

DES FRANÇOIS. An.J.C.1679. expéditions. Quelque tems auparavant que le gouverneur des pays qui appartenoient à la France, ſur la côte de ſaint Domingue, eût reçu ces ordres du Roi, il avoit donné au capitaine Grammont, le même qui avoit fait l'entrepriſe de Maracaïbo, dont j'ai raconté le ſuccès, une commiſſion pour faire une deſcente à la côte de Cumana; ce capitaine avoit eu tout le tems avant ſon départ d'être informé de la concluſion de la paix, mais les Flibuſtiers n'étoient pas fort ſcrupuleux ſur cet article, il ſe preſſa de partir avant que l'on révoquât ſa commiſſion. Il mouilla le quatorze de Mars 1680 à l'iſle Blanca qui eſt au Nord-Oueſt de la Marguerite; le dix-huit il envoya chercher des pirogues en terre ferme. On lui en amena ſept le vingt-cinq, il les fit équiper en guerre, & pendant qu'on y travailloit, il détacha quelques-uns de ſes gens avec ordre d'eſſayer de faire des priſonniers de qui il pût prendre langue. On en fit quelques-uns le ſept Juin: on apprit par eux qu'il y avoit ſous les forts de la Goüaire trois bâtimens mouillés de vingt-deux, de dix-huit & de douze piéces de canons, & qu'à Porto-Cauallo il y en avoit un de quarante piéces de canons qui avoit traité huit cens négres. Tous les préparatifs étant achevés, il fit la revûe de ſon monde; il trouva qu'il avoit cent quatre-vingt hommes de débarquement. Le lendemain il s'embarqua avec la plus grande partie de ſes gens ſur un ſeul navire, donna ordre aux autres de le venir trouver à la Goüaire, en obſervant ſes ſignaux, & faiſant ſuivre les pirogues à la toue, il s'avança juſqu'à quatre lieues de terre. Dès que la nuit fut venue, il ſe mit avec tous ſes gens dans les pirogues pour faire le reſte du chemin à la rame. Il y avoit encore une heure de nuit lorſqu'il gagna la terre, il ſe mit en marche ſans perdre un moment. Lorſqu'il eut fait trois cens pas, il ſurprit quatre ſentinelles; il les fit déſarmer, mais un d'eux avoit eu le tems de tirer un coup de fuſil, qui avertit les ſentinelles de la ville.

An.J.C.1680.

L'allarme fut auſſi-tôt donnée par un coup de canon & par le ſon des cloches, ce qui obligea Grammont à doubler le pas. Il arriva à la porte de l'Eſt tambour battant,

& ſon drapeau déployé, & quoiqu'elle fût défendue par douze canons, il vint à bout de la forcer. Il ne s'y arrêta point, & pouſſa juſqu'à un fort éloigné de cent pas de la ville; il y fit faire ſur le champ deux attaques très-vives, & à la tête des grenadiers il entra dans les embraſures; la plus grande partie de la garniſon fut paſſée au fil de l'épée, le reſte demanda quartier, & l'obtint. Grammont fit auſſi-tôt arborer ſon drapeau ſur le fort, & crier : *vive le Roi.* Cette bruſque expédition intimida tellement la garniſon d'un autre fort voiſin de celui qui avoit été pris, que le gouverneur vint le recevoir à la porte & ſe rendit priſonnier avec tous ſes gens, au nombre de quarante-deux. Tout cela fut exécuté avec quarante-ſept hommes, les autres n'ayant pû ſuivre lorſque Grammont doubla le pas au moment qu'il ſe vit découvert. Dès que toute la troupe fut réunie, le général poſa des corps de garde partout où il en étoit beſoin, raſa les travaux avancés, encloua le canon, & ſe retrancha dans les deux forts. Le vingt-ſept il paſſa dans la ville, d'où il fit pluſieurs ſorties ſur les ennemis, qui commençoient à paroître de tous côtés; & le lendemain, ſur l'avis qu'il eut de l'approche de deux mille hommes envoyés de Caraque, dont la Goüaire eſt l'échelle ou l'embarcadaire, comme on parle en Amérique, il donna l'ordre pour faire embarquer tout ſon monde.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1680.

Il s'étoit bien attendu que cette retraite ne ſe feroit pas ſans qu'il fût attaqué; il reſta ſur le rivage avec les plus braves pour la couvrir; il eut effectivement bien-tôt ſur les bras trois cens hommes, qu'il ſoutint pendant deux heures avec beaucoup de valeur, mais il fut aſſez dangereuſement bleſſé à la gorge. Un de ſes officiers eut une épaule caſſée, & ſix ſoldats reſterent ſur la place. Il y en avoit eu un de tué à l'attaque du premier fort, & un de noyé en débarquant; c'eſt tout ce que coûta à Grammont cette expédition, qui lui acquit beaucoup de gloire par la conduite & la bravoure qu'il y fit paroître. Il embarqua avec lui le Gouverneur de la Goüaire & cent cinquante autres priſonniers, dont il comptoit bien que la rançon le dédom-

DES FRANÇOIS. An J.C. 1680.

mageroit au moins de ſes frais ; & le 28 il appareilla pour aller faire de l'eau aux iſles d'Avés, ſa bleſſure allant fort mal, juſqu'à faire craindre pour ſa vie. Il renvoya tout ſon monde ſous la conduite du capitaine Pin, ſon lieutenant, & ne garda avec lui qu'une priſe qu'il avoit faite ſous les forts de la Goüaire. Il guérit enfin, & le 13 d'Août il mouilla dans la rade du petit Goave ; mais le lendemain un ouragan le jetta à la côte & briſa ſon navire avec ſa priſe, & un autre bâtiment armé en guerre qui ſe trouva au même mouillage.

La paix de Nimégue devoit ſuſpendre un peu en France l'activité de la marine. Louis XIV. ne la perdit cependant point de vûe, il en connoiſſoit trop l'importance & l'utilité pour la négliger ; il la regardoit comme un moyen de mettre ſes côtes en garde contre les entrepriſes de ſes voiſins, ou d'attaquer ſes ennemis ; & dans le tems d'une inaction apparente, il prenoit des meſures pour en augmenter la ſplendeur. Il fit bâtir & fortifier Rochefort, à l'embouchure de la Charente, & fit mettre ce port en état de recevoir les plus grands vaiſſeaux de guerre ; il fit faire auſſi de grands travaux à Toulon. Il augmenta enſuite conſidérablement ſes forces maritimes, en faiſant conſtruire une grande quantité de vaiſſeaux de guerre ; & afin que l'on ne fût point embarraſſé pour trouver des matelots, quand il ſeroit queſtion d'armer ces navires, on en enrôla ſoixante mille, qui furent diſtribués par claſſes, pour ſervir à tour de rôle, ſans que le commerce des marchands en fût incommodé. Enfin, comme il n'y avoit point de meilleur moyen pour maintenir les forces maritimes, que de former des officiers capables de les commander, le Roi inſtitua des compagnies de gardes-marine, pour y élever la jeune nobleſſe qui ſe deſtinoit au ſervice de mer, & commença à les faire inſtruire à ſes dépens dans les mathématiques, & dans toutes les autres connoiſſances qui pouvoient les perfectionner dans l'exercice de leur profeſſion.

Ce Prince viſita lui-même les plus conſidérables de ſes places, & pendant le ſéjour qu'il fit à Dunkerque, il voulut donner à la Reine, & à toute ſa Cour qui l'avoient

ſuivi

ſuivi dans ce voyage, le ſpectacle d'un combat naval & de toutes les manœuvres de la marine; on avoit pour cela fait préparer un vaiſſeau & quelques frégates. On fit faire d'abord l'exercice des armes aux ſoldats, on fit enſuite imiter un combat entre deux frégates; la mer étoit calme; il n'y avoit qu'autant de vent qu'il en falloit pour mettre les navires en mouvement; ils ſe cannonerent pendant une heure, prenant alternativement le vent l'un ſur l'autre, & en vinrent enſuite à l'abordage. DES FRANÇOIS. An. J.C. 1680.

Les ſoins que le Roi ſe donnoit pour l'entretien & la perfection de ſa marine, le mettoient, en état d'armer promptement des vaiſſeaux, lorſque la conjoncture des affaires le demandoit. Les Tripolitains étant venus pirater ſur les côtes de Provence, où ils avoient enlevé des vaiſſeaux François: ce Prince mit en mer une eſcadre, & ordonna à M. du Queſne, auquel il en donna le commandement, d'attaquer les Pirates par-tout où il les trouveroit. M. du Queſne rencontra huit de leurs vaiſſeaux, & leur donna la chaſſe; ils ne ſe crurent pas en état de ſe défendre contre les François, ils s'enfuirent dans le port de Scio, qui eſt une des iſles de l'Archipel. Quoique ce port appartînt au Grand Seigneur, M. du Queſne ne balança pas à y attaquer les Corſaires, & par le grand feu qu'il fit, il coula à fond preſque tous leurs vaiſſeaux, & le Gouverneur de la citadelle ayant fait tirer ſur les François, M. du Queſne, obligé de ſe défendre, pointa ſon canon contre le fort, & en abbattit une grande partie. Le Grand Seigneur en fut fort irrité; l'Ambaſſadeur du Roi, & tous les François qui étoient à Conſtantinople ſe virent au moment d'être maſſacrés; ce malheur ſeroit certainement arrivé, s'il s'étoit agi d'une nation pour laquelle la Porte n'eût point eu autant de conſidération; mais l'Ambaſſadeur parla avec tant de fermeté, dans une audience qu'il eut de ſa Hauteſſe, & juſtifia ſi bien la conduite du commandant François, en ſoutenant que des Corſaires, qui ne vivoient que de vols & de brigandages, ne devoient trouver d'aſyle nulle part, que cette affaire n'eut aucune ſuite fâcheuſe; le Grand Seigneur aima mieux faire la paix des Tripolitains auprès du An. J.C. 1682.

DES FRANÇOIS.

An. J.C. 1681.

Roi, que de prendre leur parti. M. du Queſne en régla les conditions avec le Bacha de Tripoli. Les Corſaires rendirent un vaiſſeau François qu'ils avoient pris ; ils reſtituerent auſſi tout ce qu'il y avoit d'armes & de canons ſur ce navire ; tout l'équipage & un grand nombre d'autres eſclaves François.

L'extrême attention que le Roi avoit pour aſſurer la liberté du commerce, & les châtimens dont étoient ſuivies les infractions que les Algériens & les autres habitans des côtes de Barbarie, faiſoient aux traités qu'ils avoient avec la France, auroient dû les contenir, & leur faire éviter les occaſions d'irriter ce Prince contre eux ; mais ni ces conſidérations, ni l'exemple récent de ce qui venoit d'arriver aux Tripolitains, ne furent capables d'arrêter les Algériens ; non ſeulement ils firent des courſes ſur les vaiſſeaux François, mais ils eurent l'audace de déclarer à M. le Vacher, miſſionnaire apoſtolique, qui exerçoit dans leur ville le Conſulat de la nation Françoiſe, que jugeant à propos de rompre avec la France, ils faiſoient partir douze vaiſſeaux armés en guerre contre les Marchands de cette nation. Sa Majeſté, outrée de cette inſolence, ſe prépara à les en punir ; elle fit équiper une flotte conſidérable, & M. du Queſne, ſous le commandement duquel elle fut miſe, eut ordre d'aller bombarder leur ville.

La ville d'Alger, ſur la côte de Barbarie, a le royaume de Tunis au Levant, le Biledulgérid au Midi, au Couchant le royaume de Féez, & la mer au Nord. Cette ville, ſituée ſur la pointe d'une montagne en amphithéâtre, regarde le port ; toutes les maiſons plus élevées les unes que les autres, à meſure qu'elles s'approchent des terres, ne ſe nuiſent point pour la vûe, & de deſſus leur toît bâti en plate-forme, on voit bien loin ſur la mer. Elle a de bonnes murailles fortifiées par des tours quarrées, des boullevars, un foſſé, & des forts conſtruits au-dedans & au dehors. Le port eſt formé par un mole qui s'étend depuis une des portes de la ville juſqu'à une iſle ; un château de figure pentagone, bâti ſur la pointe de cette iſle, défend le mole. Deux autres fortereſſes, conſtruites aux avenues du port, en défendent

encore les approches : cette place, remplie de Renégats & de Mahométans, eſt l'aſyle des plus fameux Corſaires de la Méditerranée ; leurs principales richeſſes conſiſtent dans le butin qu'ils font ſur les Chrétiens, à qui ces Pirates ont toujours été fort redoutables. Charles-Quint employa inutilement contre eux toutes ſes forces, & ils mirent des bornes aux victoires du fameux Ruyter ; ils étoient extrémement fiers de tous ces avantages, & ſe croyoient invincibles ; mais ils avoient déja été maltraités pluſieurs fois par les armes Françoiſes, & ils ne tarderent pas à ſe repentir de les avoir de nouveau attiré contre eux.

DES FRANÇOIS. An. C. J. 1682.

M. du Queſne partit de Toulon le douze de Juin avec quatre vaiſſeaux, trois brûlots, trois flûtes & deux tartanes. Dans le même tems M. Forans, commandant le vaiſſeau l'Etoile, partit de Breſt avec cinq galiottes, & joignit le vingt M. du Queſne, près de l'iſle de Formentara. Le chevalier de Tourville avoit pris les devants avec quelques vaiſſeaux : les galères étoient auſſi parties de Marſeille pour ſe rendre devant Alger ; & elles joignirent M. du Queſne. Le vingt-un, toute l'armée réunie arriva ſur la côte de Barbarie, entre Alger & Sarcelle ; elle conſiſtoit en onze vaiſſeaux de guerre, quinze galères, cinq galiottes à bombes, trois brûlots, quelques flûtes & tartanes : il y avoit ſur quatre galiottes deux mortiers & quatre piéces de canon.

M. du Queſne fit auſſi-tôt préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour le bombardement ; mais comme il falloit quelques jours pour charger les bombes, & diſpoſer les galiottes, il ne voulut point reſter pendant ce tems-là dans l'inaction ; ayant été averti qu'il y avoit deux petits vaiſſeaux à Sarcelle, il entreprit d'aller les y brûler ; il prit quatre navires pour cette expédition, le ſien, le Prudent, le Téméraire & l'Eole, commandés par le chevalier de Lhery, MM. de Beaulieu & d'Amfreville, & huit des quinze galères, qu'il mit ſous les ordres du chevalier de Noailles ; l'entrepriſe ne laiſſoit pas d'être hardie, les vaiſſeaux que l'on ſe propoſoit d'attaquer, étoient ſous le canon de la fortereſſe, il falloit s'expoſer à un feu terrible ; elle ne laiſſa pas de réuſſir en

DES FRANÇOIS. An.J.C.1682.

partie ; on détacha les chaloupes, elles brûlerent un des vaiſſeaux ennemis ; mais les artificiers manquerent l'autre ; il y eut quarante hommes de tués & de bleſſés, du nombre des derniers fut M. de Fénelon, enſeigne de vaiſſeau, qui eut une jambe emportée.

M. du Queſne retourna devant Alger après cette expédition. Il avoit fixé l'attaque au vingt-huit, mais une groſſe lame du Nord-Eſt faiſant craindre du vent qui eſt dangereux de ce côté-là, & donnant trop de mouvement aux vaiſſeaux pour pouvoir tirer, il fut obligé de différer, y ayant tous les jours des briſées violentes de Nord-Eſt, qui laiſſoient la mer agitée, lors même qu'elles avoient ceſſé. Mais enfin le cinq d'Août le vent s'étant rangé au Oueſt Nord-Oueſt, qui fait la débriſe réglée ſuivie de calme ; on ſe diſpoſa à marcher ſur le ſoir, la réſolution ayant été priſe de faire cette attaque la nuit, afin que les ennemis profitaſſent moins du tems qu'il faut mettre à s'entraverſer : conjoncture où l'on ſouffre beaucoup de feu ſans en pouvoir faire.

Comme M. du Queſne vouloit faire combattre tous les bâtimens, vaiſſeaux, galères & galiottes, il fit la diſpoſition ſuivante. Le Saint-Eſprit, qu'il montoit, remorqué par deux galères, devoit aller ſe poſter au Nord-Eſt & Sud-Oueſt de la tour du fanal ; deux galiottes remorquées par une galère, devoient ſe mettre ſur la gauche, c'eſt-à-dire vers le Sud, & les trois autres, menées par deux galères, devoient être placées ſur la droite, c'eſt-à dire ſur le Nord ; tous les vaiſſeaux s'étendant enſuite vers le Sud & vers le Nord, devoient former un croiſſant autour de la muraille qui fait la clôture du port, & chaque galère remorquant un vaiſſeau devoit, après l'avoir mis dans ſon poſte, ſe placer dans les intervalles.

On tenta de marcher pour former cet ordre de bataille, mais la briſe ayant duré juſques vers le ſoir aſſez tard, on ne put ſe mettre plutôt en marche. La nuit étant arrivée, avant que chacun pût être démêlé ; M. du Queſne voyant qu'il ne pouvoit attaquer qu'en déſordre, prit le parti de mouiller où il ſe trouvoit, & d'attendre au lendemain à ranger ſon armée ; mais les vents ſe remirent au Nord-Eſt, & fi-

rent perdre l'eſpérance de ſe trouver en état d'attaquer, parce que dès qu'il s'éléve la moindre haleine de vent de ce coté-là, la mer s'enfle d'une maniere extraordinaire. Malheureuſement ce vent regne très-fréquemment dans cette rade, on la trouva d'ailleurs plus difficile que l'on ne ſe l'étoit imaginé. On demeura dans cette ſituation juſqu'au treize, ce jour-là les vents étant enfin deſcendus à l'Oueſt Nord Oueſt firent eſpérer du calme pour la nuit ſuivante. On ne pouvoit point ſouhaiter un tems plus favorable, auſſi ſe mit-on en état d'en profiter, & chacun reſtant exactement dans ſon poſte, on commença à marcher à l'entrée de la nuit; mais avant que l'on fût à la portée du canon, le tems ſe brouilla, il parut des éclairs, le vent s'éleva, & fit en un inſtant le tour du compas; la mer groſſit, les grains perpétuels faiſoient craindre pour les mâts; les vaiſſeaux étoient à la côte, & les galères trop éloignées pour les ſecourir, étoient elles-mêmes en grand danger. Un vent qui s'éleva heureuſement du côté de la terre, ayant ſouflé pendant quelque tems, les vaiſſeaux firent voile & ſe mirent au large, & les galères ſe ſauverent à la pointe du cap de Métifou; mais les galiottes, qu'il avoit fallu preſque déſagréer pour laiſſer le jeu des mortiers libre, avoient de la peine à ſe tirer du péril où elles étoient; on ſe ſervit cependant de tous les ſecours que l'on put imaginer; on repaſſa promptement quelques manœuvres, & faiſant voile du Hunier, à l'aide du vent de terre, on ſe ſauva comme on put. L'orage dura toute la nuit.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1682.

Ce malheur étoit capable de mettre l'armée dans le cas de ne plus penſer à rien entreprendre; les galères en reſtant, comme elles avoient fait, avec les vaiſſeaux pendant huit jours, avoient rempli au-delà de ce que l'on avoit pû exiger d'elles; ces ſortes de bâtimens ont de la peine à tenir cette rade, ils ſont toujours prêts de périr: manquant de tout & étant dans un très mauvais état, il n'y avoit pas d'apparence de pouvoir les faire revenir; cependant ſi l'on étoit privé de leur ſecours, il étoit aſſez difficile de placer les galiottes de maniere que l'on en tirât les ſervices que l'on en avoit attendus. Le mauvais

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1682.

tems, qui dura juſqu'au ſeize, ne permit pas juſques-là de ſonger à prendre aucun parti. Le tems ayant alors paru plus favorable, M. du Queſne communiqua à Meſſieurs de Tourville & de Lhéry un moyen, qu'il avoit imaginé, pour conduire les galiottes près des murailles d'Alger, & ce projet ayant été approuvé, on ſe prépara auſſi-tôt à l'exécuter.

On envoya porter par les chaloupes des ancres vers le port, à une diſtance que l'on crut raiſonnable; cinq vaiſſeaux furent détachés pour prendre le bout des amares, & ſoutenir les galiottes qui ſe devoient haller deſſus, & s'entraverſer lorſqu'elles ſeroient aſſez proches, ſe rehallant tout de même juſqu'aux vaiſſeaux pour leur tour. Le Vigilant, monté par le chevalier de Tourville; qui devoit tenir le milieu, vis-à-vis la tour du fanal, avoit l'amarre de la galiotte la Cruelle, commandée par M. de Pointis; ſur la droite le Vaillant, commandé par M. de Beaulieu, avoit l'amarre de la Menaçante, que conduiſoit M. de Goitou; M. le chevalier de Lhéry, qui étoit ſur le Prudent, avoit celle de la Brûlante, commandée par M. de Scobiers, à la gauche de M. de Tourville; M. Foran, ſur l'Etoile, avoit l'amarre de la Foudroyante, montée par M. de Boiſlye; & tout au Sud, M. de Belle-Iſle avoit celle de la Bombarde, qui étoit conduite par M. de Combe, & dans laquelle étoit embarqué M. de Camelin, capitaine de Bombardiers de terre, que le Roi avoit envoyé pour cette expédition.

On ne marcha que le ſoir du vingt-un Août, le tems ne l'ayant pas permis plutôt. La manœuvre que l'on ſe propoſoit de faire étant toute nouvelle, les choſes ne purent être arrangées avec toute la juſteſſe que l'on auroit ſouhaité. D'ailleurs avec quelque zéle & quelque application que travaillât M. de Camelin, comme il n'avoit aucune connoiſſance de la marine, les mouvemens qu'il faiſoit n'étoient point réguliers, les ancres ſe trouverent trop près les unes des autres, & les ténébres de la nuit ayant cauſé de l'erreur dans les dimenſions, elles étoient beaucoup plus loin de la ville que l'on n'avoit prétendu. Delà réſulterent pluſieurs inconvéniens, les galiottes arrivant ſur leurs

ancres, ſe trouverent ou abordées ou embarraſſées les unes par les autres.

DES FRANÇOIS.

La Foudroyante commença à tirer, M. de Pointis ſuivit, & les autres de ſuite. Un moment après, les ennemis envoyerent ſept ou huit coups de canon, & ne tirerent pas davantage. Les bombes ardentes, ſur l'effet deſquelles on avoit le plus compté, dans l'eſpérance qu'elles brûleroient les vaiſſeaux ennemis, creverent toutes au ſortir du mortier: la même choſe arriva à la plus grande partie des bombes ordinaires; les autres ne purent porter juſqu'à ville, les galiottes deſquelles on les tiroit en étant trop éloignées. On continuoit cependant de tirer; mais il arriva un malheur qui dérangea toutes les opérations. Un des mortiers de M. de Pointis, chargé d'une bombe ardente, ayant fait faux feu, & la bombe continuant à s'enflammer ſans partir, on crut l'incendie de la galiotte inévitable. L'épouvante ſe mit auſſi-tôt parmi les ſoldats, preſque tous ſe jetterent dans la mer ou dans les chaloupes qui portoient les munitions; mais quelque riſque qu'il y eût à reſter ſur la galiotte, M. de Pointis & ſes officiers ne voulurent point l'abandonner; M. Landouillet, commiſſaire d'artillerie de marine, & M. Regnault eurent le courage de prendre le même parti, & tous enſemble chercherent quelque moyen d'empêcher l'embrâſement de la goliotte. Ce n'étoit point une choſe aiſée. La bombe jettoit ſes grenades & du feu gros comme deux hommes; il y avoit dans le bâtiment quarante autres bombes ardentes, & beaucoup d'autres choſes propres à s'enflammer. Il n'y avoit d'autre parti à prendre que de tâcher d'éteindre le feu à force d'eau; on parvint d'abord à l'amortir, & ayant continué d'y faire jetter une grande quantité d'eau, on le crut éteint; cependant la bombe ayant repris vigueur, les grenades & les canons de piſtolets qu'elle renfermoit tirerent de nouveau, & la flamme recommença; mais le premier ſuccès que l'on avoit eu donna de l'eſpérance, on eut recours au même expédient, & on y jetta une ſi grande quantité d'eau, qu'à la fin on vint à bout de l'éteindre tout à-fait. An. J. C. 1684.

Cet événement avoit cauſé beaucoup de confuſion, tou-

DES FRANÇOIS. An. J.C. 1682

tes les chaloupes qui entouroient la galiotte avoient cru devoir ſe larguer pour éviter la flamme, il falloit les faire revenir à leur poſte. Les préparatifs néceſſaires pour ſe remettre en état de tirer, demandoient du tems; on en avoit employé beaucoup à éteindre la bombe enflammée, & la nuit étoit fort avancée; cette derniere raiſon, jointe à la mauvaiſe poſition dans laquelle on étoit, déterminerent Meſſieurs de Tourville & de Lhéry, qui conduiſoient l'attaque, à faire retirer tous les vaiſſeaux; à la pointe du jour on ſe trouva au même endroit d'où l'on étoit parti.

Le peu de ſuccès que l'on avoit eu dans cette premiere tentative, la difficulté de trouver un tems propre à en faire une ſeconde, & le danger évident de ſéjourner dans une rade auſſi périlleuſe que celle d'Alger, dans une ſaiſon où les courans deviennent fréquens, ſembloient devoir rebuter M. du Queſne: il ne voulut cependant point abandonner une entrepriſe qui lui avoit déja coûté beaucoup de peines & de ſoins, & comme l'inutilité des efforts que l'on avoit fait juſques-là pouvoit être attribuée en partie au peu d'attention que l'on avoit eu à s'approcher aſſez près de la ville: M. du Queſne prit des meſures plus ſûres; on porta, par ſon ordre, deux ancres que le chevalier de Lhéry ſe chargea d'aller mouiller, & qui aſſez éloignées l'une de l'autre, furent placées à la portée du piſtolet de la muraille qui fait la cloture du port. Les ſentinelles ayant crié à nos chaloupes, M. de Lhéry pour réponſe, leur tira quelques coups de canon.

Le mauvais tems obligea le François de reſter pendant quatre jours dans l'inaction, s'étant à la fin mis au beau, les galiottes ſe diſpoſerent à ſe haller ſur les amarres des ancres qui avoient été placées auprès du port; M. du Queſne avoit changé quelque choſe dans l'arrangement qui avoit été fait lors de la premiere attaque; le chevalier de Tourville qui devoit toujours avoir l'amarre de la Cruelle, alla mouiller vers l'entrée du port, où cette fois on voulut placer cette galiotte, & M. de Lhéry mouilla de l'autre côté tout au Nord, ayant l'amarre de la Brûlante; il ſe poſta entre elle & la Cruelle. La Menaçante

çante étoit aidée par le Téméraire, la Bombarde par le Laurier, & la Foudroyante par l'Etoile. On avança dans cette diſpoſition. M. de Pointis ayant été aſſez heureux pour que ſon amarre ne trouvât aucun embarras, il arriva en place pour ſe traverſer, & tira quelque tems avant que les autres galiottes fuſſent en leur poſte; celles du Nord, malgré toute la vigilance de M. de Lhéry, tarderent un peu.

Les ennemis ne reſterent pas, dans cette occaſion, auſſi tranquilles qu'ils l'avoient été la premiere fois; ils firent ſur les galiottes un grand feu qu'ils redoubloient lorſque l'on allumoit les bombes: elles reçurent pluſieurs coups dans le bois, dans les voiles & dans les manœuvres; elles n'eurent cependant aucun homme de tué, quoiqu'elles euſſent eſſuyé plus de douze cens coups de canon. On jetta cent quatorze bombes, & l'on ne ſe retira qu'à la pointe du jour. On ſçut par quelques eſclaves, qui ſe ſauverent, que la conſternation avoit été extrême dans Alger, qu'il y avoit eu pluſieurs maiſons renverſées & quantité de gens tués.

Ce n'étoit-là que le prélude de ce que l'on vouloit faire ſentir à ces Pirates; on ſe diſpoſa à bombarder encore leur ville la nuit ſuivante, & l'on travailla avec beaucoup de diligence à préparer tout ce qui étoit néceſſaire, mais on n'eut point un tems favorable, & l'on ne put agir que le cinq Septembre; on avoit eu avis par d'autres eſclaves, ſauvés nouvellement, que les Algériens armoient une galère & quelques brigantins pour venir attaquer les galiottes & tâcher de les enlever; on en renforça les équipages, & l'on prit toutes les précautions néceſſaires pour bien recevoir les ennemis.

Les galiottes ſe mirent en mouvement pour aller prendre leur poſte; elles n'arriverent pas toutes en même tems au lieu de leur deſtination; la Brûlante & la Foudroyante, qui ſe halloient ſur une même amarre, s'étant embarraſſées l'une avec l'autre, n'arriverent que fort tard; on ne les avoit point attendu pour commencer l'attaque, celles qui avoient été placées les premieres, avoient tiré auſſitôt.

Comme les Algériens ne répondoient point aux bom-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1682.

bes qu'on leur jettoit, cette inaction fit juger que leurs bâtimens étoient dehors pour attaquer les François; le Major en avertit M. de Pointis, qui étoit le plus avancé. On ne s'étoit point trompé: un moment après la chaloupe que l'on avoit miſe à l'entrée du port, fit le ſignal qui lui avoit été preſcrit, & M. de Pointis vit la galère ennemie, accompagnée de quelques brigantins, voguer droit deſſus ſa poupe; il fut joint auſſi-tôt par les chevaliers de Flavacour & de la Guiche, qui commandoient les chaloupes de l'Indien & du Cheval-Marin; ces deux officiers le renforcerent de tous leurs équipages, il avoit déja trente hommes que lui avoit donné M. de Tourville, & qui étoient commandés par M. de Blenac; outre cela une troupe d'officiers volontaires étoient ſur ſon bord avec pluſieurs gardes-marine; tout ce monde alloit à cent vingt hommes. Il attendoit la galère, & avoit ordonné que l'on fît un grand ſilence, pour que les ennemis ne puſſent point ſe douter qu'il fût ſi bien accompagné; mais une précipitation indiſcrete ayant fait crier à quelques-uns, vive le Roi, avant que la galère ſe fût tout-à-fait approchée, elle commença à faire feu de ſa mouſqueterie & de ſon canon, & au lieu d'aller droit à M. de Pointis, comme cet officier l'auroit ſouhaité, elle prolongea. Cette manœuvre fit croire à M. de Pointis qu'elle vouloit l'aborder par la proue, il y paſſa auſſi-tôt pour donner ſes ordres, & fit faire un ſi grand feu de mouſqueterie & de canon, qu'elle fut obligée de faire paſſe-vogue pour ſe tirer hors de portée. Elle tourna enſuite du coté de la Menaçante, qui étoit à ſa droite; mais en ayant été reçue à peu près comme elle l'avoit été par M. de Pointis, elle ſe trouva dans un fort grand déſordre, ſa manœuvre étoit entiérement dérangée; elle fit, ſans le vouloir, le tour de la bombarde dont elle eſſuya le feu, & regagna le mur du port, le long duquel elle ſe retira. M. de Pointis n'eut qu'un homme de tué d'un coup de mouſquet; le chevalier de Comminge, qui étoit à bord de la Menaçante, y fut bleſſé.

Ce combat n'avoit point interrompu le jeu des mortiers, M. Landouillet, qui étoit chargé de les faire exécuter,

n'avoit point ceſſé de les faire tirer, & avoit par là déconcerté les Algériens, qui s'étoient imaginé que la galère & les brigantins, qu'ils faiſoient ſortir de leur port, dérangeroient toutes les opérations des François, & enléveroient les galiottes. On jetta des bombes pendant tout le reſte de la nuit; les ennemis y répondirent par le canon; un brouillard, qui s'éleva deux heures devant le jour, rendit le feu plus lent de part & d'autre; il y eut cent bombes, & environ ſix cens coups de canon de tirés; on fut auſſi heureux cette fois-ci qu'on l'avoit été lors du premier bombardement, on n'eut d'autre perte que celle qui avoit été faite dans le combat de la galère ennemie. DES FRANÇOIS. An. C. J. 1682.

Le peu de ſuccès des Algériens, dans la ſortie qu'ils avoient fait, & les ravages conſidérables des bombes avoient cauſé dans la ville une extrême conſternation; le Dey, que l'on appelloit Baba-Huſſan, appréhendant de ne pouvoir plus contenir ſes peuples, fut obligé de rabattre de l'orgueil qui lui avoit fait ſoutenir juſques-là l'effort des troupes du Roi. Le jour qui ſuivit le ſecond bombardement, il pria le Pere Vacher, ce Conſul François, auquel il avoit eu l'inſolence de déclarer qu'il ſe préparoit à faire la guerre à la France, d'aller prier M. du Queſne de vouloir bien lui accorder la paix. On ne s'étoit propoſé que d'humilier ces Corſaires, & de leur imprimer la terreur des armes du Roi, de maniere que la crainte de s'attirer des effets de la colère de ce Prince les empêchât de faire des courſes ſur les vaiſſeaux François; M. du Queſne répondit, qu'il vouloit bien mettre des bornes à la vengeance que le Roi, ſon maître, lui avoit ordonné de tirer des infractions qu'ils avoient faites aux anciens traités; mais qu'il falloit qu'avant d'entrer dans aucune négociation pour les renouveller, ils commençaſſent par lui rendre quatre cens eſclaves François qui avoient été pris en différentes occaſions.

Cette premiere condition dut leur paroître fort rigoureuſe; mais on étoit en état de tout exiger d'eux; ils rendirent les eſclaves. Les autres articles ayant enſuite été bien-tôt arrangés, on alloit ſigner le traité, lorſqu'un Turc, nommé Meza-Morto, qui étoit en quelque conſidé-

DES FRANÇOIS. An. J.C. 1682.

ration parmi le peuple, s'éleva contre cet accommodement; il commença par engager dans ſon parti le Taïf, c'eſt-à-dire, la ſoldateſque; il s'empara enſuite des principaux poſtes de la ville, fit arrêter le Dey, à qui il fit couper la tête, & ſe fit proclamer Roi à ſa place; après cette révolution, qui fut l'ouvrage d'un ſeul jour, il ne fut plus queſtion de paix; on ſe diſpoſa à un troiſiéme bombardement, & on s'avança dans le même ordre qui avoit été tenu dans les deux occaſions précédentes; on jetta une très-grande quantité de bombes, qui firent un ravage étonnant, les Barbares en furent ſi fort irrités, que ne ſçachant comment ſe vanger, ils ſe ſaiſirent du Conſul François, le mirent dans un de leurs mortiers, & le tirerent au lieu d'une bombe. Leur cruauté n'en demeura pas là, ils traiterent de même pluſieurs eſclaves François, qu'ils attachoient à la bouche de leurs canons, en ſorte que les membres de ces pauvres Chrétiens étoient portés juſques ſur les bords des François, préſentant de cette ſorte aux yeux de ceux-ci un ſpectacle d'inhumanité, dont la barbarie Africaine eſt ſeule capable; l'horreur qu'il leur cauſa les anima à un point qu'ils auroient voulu pouvoir détruire toute la ville; ils voulurent le lendemain recommencer à jetter des bombes: chacune des trois galiottes, la Cruelle, la Bombarde & la Foudroyante, furent fortifiées par une barque, dont on avoit auſſi renforcé l'équipage; mais dans l'inſtant que l'on commençoit à marcher, l'air ſe brouilla tout d'un coup, & loin de pouvoir ſonger à combattre, on ne penſa qu'à prendre des précautions contre les accidens du mauvais tems que l'on prévoyoit, & qui ſuivit effectivement; & comme on ne pouvoit, ſans un péril manifeſte, dans une ſaiſon où les tourmentes ſont fréquentes, reſter dans cette rade avec des bâtimens qu'il faut ouvrir de tous côtés pour les mettre en état de faire une exécution, il fallut ſe réſoudre à quitter Alger; & ſi on n'avoit pas dompté entiérement cette ville, on eût au moins la ſatisfaction de l'avoir humiliée, & d'avoir trouvé un moyen infaillible de la détruire, ou de lui faire demander la paix.

DES FRANÇOIS.

An.J.C.1683.

On s'étoit flatté cependant que les grandes pertes que les Algériens avoient faites dans cette occaſion les engageroient à prévenir les malheurs d'une ſeconde expédition, & qu'ils ſongeroient ſérieuſement à ſe réconcilier avec la France; mais le Roi, voyant qu'ils ne ſe diſpoſoient point à ſe ſoumettre, prit le parti de les y contraindre par la force. Dès que la ſaiſon put le permettre, M. du Queſne eut ordre d'aller les bombarder de nouveau. Ce Général partit de Toulon vers le milieu du mois de Mai avec ſix navires de guerre, après avoir donné ordre aux autres vaiſſeaux, galères, galiottes à bombes & autres bâtimens qui devoient compoſer l'armée, de ſe rendre aux iſles Fromentieres, proche d'Ivica. Il paſſa le dix-huit à la vûe des terres de Barcelonne, & ayant appris dans cet endroit que quelques vaiſſeaux corſaires d'Alger avoient fait quelques déſordres ſur la côte, il détacha le chevalier de Lhéry, qui en prit un de vingt-quatre piéces de canon, monté de cent cinquante hommes. Il y trouva trente eſclaves Chrétiens, qu'il fit mettre en liberté; mais cette priſe lui coûta trente hommes qui furent tués, outre les bleſſés qui étoient en pareil nombre.

L'armée arriva au rendez-vous le deux Juin, & les vaiſſeaux le Laurier & l'Etoile y arriverent le neuf, avec les galiottes. M. du Queſne attendit les galères juſqu'au quatorze, & employa ce tems à faire faire l'exercice aux bombardiers, & à charger les bombes, carcaſſes & autres artifices; le quinze, l'armée appareilla & fit route vers Alger, où elle mouilla l'ancre le vingt, ſur les cinq heures du ſoir. On y trouva cinq navires, commandés par le marquis d'Amfreville, qui avoit repris ſur les Corſaires de Salé un vaiſſeau Anglois dont ces Pirates s'étoient emparés. M. de Tritou, lieutenant de vaiſſeaux, avoit été bleſſé à cette attaque.

M. du Queſne ne voulant point laiſſer paſſer la ſaiſon des calmes, la côte d'Alger étant fort dangereuſe, fit auſſitôt ſa diſpoſition; il régla que ſept vaiſſeaux de guerre, rangés ſur une ligne un peu courbe, faiſant la même figure que le mole, eſcorteroient les galiottes, au-delà de la grande

DES FRANÇOIS. An.C.J.1683.

portée du canon, & que deux autres ſeroient poſés au bout des deux aîles pour flanquer la ligne, en cas que les ennemis fiſſent des ſorties ſur les galiottes, avec quatre galères que l'on ſçavoit qu'ils tenoient prêtes. On prépara les touées des ſept galiottes, & celles des deux vaiſſeaux des aîles, c'eſt-à-dire neuf ancres, ſur leſquels il y avoit quinze à ſeize cens braſſes de cable moyen.

Le vingt-trois, à dix heures du matin, les Commandans des vaiſſeaux porterent leurs ancres à ſix cens toiſes près du mole. Les Algériens les regardoient tranquillement ſans tirer un ſeul coup; ils ne pouvoient point ſe douter du deſſein des François, ceux-ci venoient les uns après les autres, ſans qu'il parût de cordages ni d'ancres, le tout étant ajuſté de maniere que les vaiſſeaux ne paroiſſoient avoir d'autre deſſein que de reconnoître le mole; d'ailleurs, les Algériens n'étoient pas fâchés qu'on vît les préparatifs qu'ils avoient faits pour leur défenſe; ainſi on leur déroba cette manœuvre, & elle les ſurprit beaucoup par la ſuite.

Les ſept galiottes, qui ſe devoient haller ſur les ancres attachées à chaque vaiſſeau, étoient la Foudroyante, la Brûlante, la Bombarde, la Cruelle, la Menaçante & l'Ardente, commandées par Meſſieurs de Chevilly, de la Motte, de Rant, de Combe, de Pointis, de Goitou & du Queſne-Moſnier, neveu de M. le marquis du Queſne. Les ſept vaiſſeaux auſquels on avoit attaché les ancres à touées, étoient le Fleuron, le Ferme, la Syrenne, le Prudent, l'Aimable, le Vigilant & le Laurier, commandés par Meſſieurs le comte d'Eſtrées, le chevalier de Tourville, le comte de Sepville, les chevaliers de Lhéry & de Seme, & le marquis d'Amfreville, & du Queſne, le fils. Les ancres des deux bouts étoient un peu plus à terre, & c'étoit ſur elle que ſe halloient le Cheval Marin, du côté de la Peſquerie au Sud-Eſt, & l'Etoile du côté du fanal au Nord-Oueſt. Ces deux vaiſſeaux étoient commandés par M. de Belle-Iſle & le commandeur de Goutes, & devoient flanquer les galiottes, comme on l'a déja dit. Chacun des ſept navires devoit prendre ſoin d'une galiotte qui lui étoit par-

ticuliérement deſtinée, tant pour la poſter que pour la ſoutenir en cas d'attaque ; dans chacune étoient embarqués, outre l'équipage ordinaire, dix gardes de la marine, dix grenadiers, avec dix autres ſoldats choiſis ; & deux chaloupes armées, commandées par les officiers des vaiſſeaux, lui ſervoient d'eſcorte. Il y avoit outre cela deux corps-de-garde de chaloupes, l'un au Nord, & l'autre au Sud de la ligne, & quelques canots légers de rames poſtés vers l'entrée du port, qui devoient brûler des amares, s'ils voyoient les ennemis ſe diſpoſer à ſortir, afin qu'à ce ſignal toutes les chaloupes marchaſſent vers les galiottes qui pourroient être attaquées ; M. de Tourville porta l'ancre du vaiſſeau du Nord, & M. d'Amfreville celle de celui du Sud, qui tous deux devoient être les plus proches de la ville ; M. de Lhéry porta l'ancre du milieu, ſe réglant ſur les deux autres. Celles des intervalles furent enſuite portées par les capitaines des vaiſſeaux, ſur leſquels on devoit attacher les bouts des toues, & ils ſe réglerent ſur les trois autres qui avoient leurs chaloupes ſur les ancres qu'on avoit jettées plus près les unes des autres que n'étoient les vaiſſeaux ; parce que ceux-ci avoient beſoin d'un plus grand eſpace pour n'être point en péril par le changement des vents & des marées, au lieu qu'il étoit avantageux que les galiottes ne fiſſent pas un ſi grand front, afin que les deux autres vaiſſeaux poſtés aux aîles euſſent plus de facilité à les ſoutenir.

DES FRANÇOIS. An J.C. 1683.

Toutes les ancres ayant été poſtées le vingt-trois, on employa le reſte du jour à faire les diſpoſitions néceſſaires pour empêcher les ennemis de venir les lever pendant la nuit, & dans ce deſſein M. Raimondis, major, mena des chaloupes en garde le ſoir ; mais les ennemis n'avoient point remarqué ce qui s'étoit fait, & ils ne ſortirent point.

Le vingt-quatre la mer s'étant trouvée trop groſſe pour permettre de rien entreprendre, M. du Queſne ſe contenta de donner les mêmes ordres pour les chaloupes de garde. Les marées les ayant porté proche les murailles, les Algériens tirerent quelques coups de mouſquets, qui ne

DES FRANÇOIS. An. J.C. 1683.

bleſſerent perſonne. Le mauvais tems, qui continua, empêcha que l'on ne pût faire avancer les galiottes avant la la nuit du vingt-ſix, & même il faiſoit encore une groſſe mer, elles en furent très-incommodées. Les ſept galiottes s'étant conduites par les toues aux poſtes qu'elles devoient occuper, avec les deux vaiſſeaux aux deux aîles, & trente chaloupes armées pour aller où il ſeroit néceſſaire, on commença à tirer à une heure après minuit, & on jetta environ quatre-vingt-dix bombes de treize & de quinze livres de poudre; elles ne porterent pas toutes, on ne put empêcher qu'il n'y eût quelques coups que l'on appelle des coups courts, un mouvement de vague, qui agite quelquefois la galiotte quand on tire, fait que la bombe ne va pas ſi loin. La plus grande partie réuſſit cependant aſſez bien, & il y en eut peu qui ne tombaſſent ou dans la ville ou dans le mole. On en vit une portée ſur le haut de la tour du fanal, d'où elle roula dans les batteries qui étoient en bas, & fit un grand déſordre. Les ennemis répondirent par un très-grand feu de canon; ils le tiroient comme des décharges de mouſqueterie, lorſqu'ils voyoient mettre le feu à la fuſée de la bombe. On n'eſſuya que cette défenſe de leur part, ils n'eurent garde de faire ſortir leurs galères pour attaquer les galiottes Françoiſes; ils avoient découvert que la Chiourme avoit réſolu de ſe mettre au milieu de nos navires & de crier liberté; ils avoient pris le parti de les déſarmer. Pendant deux heures que l'on jetta des bombes, Meſſieurs de Tourville & de Lhéry alloient & revenoient dans leurs canots, & étoient préſens à tout. M. le duc de Mortemart étoit dans celui de M. de Tourville, avec Meſſieurs de la Porte & de Blenac. M. de Lhéry avoit dans le ſien Meſſieurs les chevaliers de Gévres, de Bellefontaine, d'Aligre & de Combe; beaucoup d'officiers & autres volontaires de qualité, étoient dans d'autres chaloupes. Un vent de terre s'étant élevé, M. du Queſne fit tirer deux coups de canon qui étoient le ſignal de la retraite.

Le lendemain vingt-ſept, on ſongea à recommencer; mais le mauvais tems qu'il faiſoit ne donnoit pas lieu d'eſpérer

pérer que l'on pût entreprendre quelque choſe. L'air, rempli d'éclairs & d'orage, ſembloit préſager quelque mauvais coup de vent. On ne laiſſa pas cependant de ſe mettre en état d'avancer au premier ſignal; & ſur les dix heures, les nuages s'étant diſſipés, la mer étant devenue fort unie, on profita de cet intervalle, & on prit ſon tems entre deux grains; on appelle ainſi les gros nuages noirs & épais qui menacent de la pluie. Les galiottes s'avancerent, & jetterent, dans l'eſpace de deux heures, cent vingt-ſept bombes, qui réuſſirent très-bien: il en tomboit quelquefois trois ou quatre enſemble, que l'on entendoit crever avec un fort grand fracas. La maiſon de Baſſa Aſſen, gendre du Roi, & le plus puiſſant du pays, fut renverſée, quantité d'autres maiſons furent abattues, & ſept ou huit cens perſonnes enſevelies ſous les ruines; les plus riches magaſins furent détruits, & les marchandiſes expoſées au pillage, ſe trouvoient mêlées parmi les ruines des bâtimens. Une bombe creuſa deux pieds de terre dans une batterie, démonta pluſieurs piéces de canon, & tua cinquante hommes qui les ſervoient. Une autre tomba ſur une barque, qui étoit prête à ſortir, & l'enleva avec cent hommes qui étoient dedans. Un petit navire de Salé fut auſſi coulé à fond. Il en tomba d'autres dans les vaiſſeaux, mais elles n'y firent pas beaucoup de mal, à cauſe des précautions que les Algériens avoient priſes d'y jetter quantité de cables qui amortiſſoient le feu de la bombe. Les ennemis firent au commencement un feu extraordinaire avec leurs plus gros canons, & tirerent juſqu'à ſix cens coups. Ils avoient même fait allumer un grand nombre de feux à la côte, afin de mieux voir les galiottes; mais cette clarté, découvrant la ville, ſervoit à donner plus de juſteſſe pour tirer les bombes. Toute leur canonade n'eut d'effet que ſur une chaloupe qui ſoutenoit une galiotte, un boulet emporta trois hommes; quelques coups porterent ſur la galiotte l'Ardente, que commandoit M. du Queſne-Moſnier: comme elle étoit plus près de la ville, elle eut toujours un grand feu à eſſuyer; mais le peu de dommages que les galiottes recevoient étoit fort aiſé à ré-

DES FRANÇOIS. An J. C. 1683.

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1683.

parer, & les ennemis étoient dans une grande ſurpriſe de les voir, à la clarté des feux de la côte, ſe retirer dans le même ordre qu'elles s'étoient approchées. Elles firent retraite la ſeconde nuit deux heures avant le jour : un tourbillon de vent qui s'éleva les mit un peu en déſordre, brouilla les ancres des vaiſſeaux, & en rompit quelques-unes. M. le duc de Mortemart, avec les mêmes perſonnes qui l'avoient accompagné la premiere nuit, fut préſent à tout ce qui ſe paſſa dans cette ſeconde attaque ; Meſſieurs de Tourville, de Lhéry & d'Amfreville n'avoient rien oublié de tout ce qui pouvoit contribuer au ſuccès qu'elle eut. Il ne pouvoit être plus avantageux, & la conſternation étoit générale dans la ville. Toute la populace demandoit la paix à grands cris ; les troupes ſe joignirent à elle, & menaçoient de ſe ſoulever ſi l'on ne travailloit à faire ceſſer promptement les miſères auxquelles la ville étoit réduite. Le tumulte augmentant, le Divan s'aſſembla le vingt-huit de grand matin, & tous ceux qui le compoſoient convinrent de la néceſſité qu'il y avoit de faire la paix avec les François. Avant de prendre une derniere réſolution, le Dey fit venir M. de Beaujeu, capitaine de vaiſſeau du Roi, qui avoit été pris depuis dix-huit mois ſur un petit bâtiment, & vendu douze mille écus. Si tôt qu'il parut, le Dey lui fit ôter ſa chaîne, & lui dit que pour récompenſe de la liberté qu'il lui donnoit, il lui demandoit un bon conſeil ſur l'état préſent des choſes. M. de Beaujeu ne le ménagea point ; il lui répondit que la ſeule choſe qu'il eût à faire étoit d'aller trouver le Général de l'Empereur de France, de lui demander pardon de la faute qu'il avoit faite, & de ſe ſoumettre à toutes ſes volontés ; mais qu'il ne lui aſſuroit pas qu'avec tout cela on voulût lui pardonner. Le Dey ſentoit bien la néceſſité où il étoit de ſuivre en partie l'avis que venoit de lui donner le capitaine François, mais il voulut ſoutenir devant lui la fierté qu'il avoit témoigné juſques-là ; il répondit qu'il aimeroit mieux voir toute la ville à feu & à ſang, que de faire les démarches que l'on lui propoſoit, il ne laiſſa pas cependant, malgré cette réponſe, d'envoyer un Député pour demander la paix.

Les François jugerent de l'intention des Algériens à la vûe d'une tanche qui ſortit d'Alger, avec pavillon blanc, & qui nonobſtant le vent contraire, voguoit vers l'Amiral. Les Algériens arriverent auprès de ce navire à neuf heures du matin ; le Député ayant été introduit dans le vaiſſeau de M. du Queſne, & lui ayant expoſé le ſujet de ſa miſſion : ce Général s'en tint au même parti qu'il avoit déja pris, lors de ſon expédition de l'année précédente ; il répondit, qu'il n'entendroit à aucune propoſition de paix, que les Algériens n'euſſent commencé par mettre en liberté, ſans aucune rançon, non ſeulement tous les François qu'ils retenoient captifs, mais même tous les autres eſclaves de quelque nation qu'ils fuſſent, qui avoient été pris ſur les vaiſſeaux portant pavillon François ; il dit en même tems au Député que les Algériens priſſent garde au parti qu'ils alloient prendre, & que s'ils ne ſe ſoumettoient promptement, rien ne pourroit les ſouſtraire à la vengeance éclatante que l'on vouloit tirer de toutes leurs pirateries. L'Envoyé, conſterné d'une propoſition pareille, retourna à la ville, & il dut bien ſentir que les François étoient déterminés à s'en tenir à cette réſolution, lorſque revenant au vaiſſeau de M. du Queſne, deux heures après, avec une lettre : ce Général ne la voulut point ouvrir, & répondit qu'il n'étoit point queſtion de capituler, mais de ſe conformer à ce qu'il avoit demandé ; & l'Envoyé l'ayant prié de lui donner au moins quelques perſonnes pour venir à terre, voir les eſclaves qu'il demandoit, & les amener : M. du Queſne, qui ſe voyoit en état de leur donner la loi, répondit que tant de façons étoient inutiles, & qu'à moins qu'ils n'amenaſſent les eſclaves, & fort promptement, ils n'avoient qu'à ſe préparer à recevoir les bombes que l'on alloit leur jetter. Les Algériens virent bien que c'étoit une néceſſité pour eux d'en paſſer par-là ; l'Envoyé revint ſur les ſept heures du ſoir, aſſurer M. du Queſne que l'on lui donneroit une entiere ſatisfaction ; mais que comme il étoit tard, il étoit impoſſible de raſſembler un ſi grand nombre d'eſclaves en ſi peu de tems ; que le Dey lui demandoit en grace d'accorder une tréve juſqu'au len-

LES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

demain, & qu'il donnoit ſa parole que l'on aménéroit juſqu'au dernier captif. M. du Queſne accorda la tréve ; on lui propoſa enſuite de rendre tous les eſclaves Turcs que les François avoient pris, mais il ne voulut rien promettre ſur cet article avant que les captifs qu'il avoit demandé, lui euſſent été rendus. On peut juger, par ce que demanda enſuite le Député, de la ſituation dans laquelle étoit la ville pendant toutes ces négociations ; il pria M. du Queſne de vouloir bien faire tirer un coup de canon pour rendre le repos à la ville, parce que c'étoit le ſignal dont il étoit convenu, s'il obtenoit la grace qu'il étoit venu demander. Après les paroles qui venoient d'être portées, de la part des Algériens, on devoit naturellement s'attendre à n'être plus dans le cas de faire aucune hoſtilité ; mais quelques aſſurances qu'ils euſſent données, on ne laiſſa pas de travailler toute la nuit à relever les ancres, & à ſe mettre en état de recommencer l'attaque, s'ils n'exécutoient pas ce qui leur avoit été preſcrit.

Ils commencerent dès le lendemain vingt-neuf à faire ce qu'ils avoient promis, & ſur les dix heures du matin, on vit ſortir de la ville une douzaine de chaloupes qui navigeoient à force de rames vers l'armée ; quoique la mer fût groſſe & le vent très-rude, elles arriverent à bord vers le midi, & amenerent cent quarante-deux eſclaves, parmi leſquels étoit M. de Beaujeu. Le même Envoyé, qui étoit déja venu pluſieurs fois, les accompagnoit ; il dit à M. du Queſne que l'on n'avoit pas pû raſſembler les autres, parce qu'ils étoient à la campagne avec leurs Patrons, mais qu'on les aménéroit tous avant qu'il fût peu ; on leur accorda cinq jours pour cela ; ils voulurent cependant entrer en traité, mais le Général François leur dit que quand il auroit tous les eſclaves, il expliqueroit les volontés du Roi ſon maître. Le Dey fut exact ; le trente, on amena cent vingt-ſix eſclaves ; le premier de Juillet, cent cinquante-deux ; le deux, quatre-vingt-trois, & le trois encore pluſieurs autres : le tout faiſoit cinq cens quarante-ſix ; mais il en reſtoit encore à la campagne & dans les villes beaucoup d'autres, qu'ils promirent de renvoyer.

On ſçut par ceux qui furent rendus, qu'il avoit penſé arriver un ſoulévement dans Alger ſur cette reſtitution; les propriétaires ſe plaignant de ce que, ſans leur donner des aſſurances que l'on ne les bombarderoit plus, on leur enlevoit des eſclaves qu'ils avoient achetés fort cher; mais le déſir qu'ils avoient de la paix, leur fit cependant tout accorder. Rien n'étoit plus glorieux pour les François. Ils n'avoient tiré juſques-là que deux cens bombes; leur armée n'étoit que de dix vaiſſeaux de guerre, de ſept galiottes, & de quelques bâtimens de charge; ils avoient affaire à des Corſaires qui avoient plus de quatre cens piéces de canon en batterie, qui ſe préparoient depuis deux ans à une vigoureuſe réſiſtance, & avoient une milice de douze mille hommes aguerris; ils rendirent cependant ſuppliante, une ville qui ſembloit devoir plutôt s'enſevelir ſous ſes ruines que rendre les eſclaves, qu'on eut l'avantage de faire amener à bord, ſans nulle rançon, & avant que d'avoir voulu entendre à aucun traité.

Il fut queſtion enſuite de rédiger les articles de celui que l'on conſentoit de leur accorder; on donna des otages de part & d'autre; ceux des Algériens furent Mézo-Morto, leur amiral, & Aly-Reys, capitaine de vaiſſeau. M. du Queſne envoya de ſon côté M. de Layette, commiſſaire général de marine, & M. de Combes, ingénieur, qui furent chargés de propoſer les conditions; le Dey les fit introduire dans le Divan; ils commencerent par donner la liſte des eſclaves, tant François, qu'autres, pris ſous le pavillon François, qui n'avoient point encore été délivrés, ils demanderent enſuite, ou que l'on reſtituât tous les effets qui avoient été enlevés aux François, ou que ſi l'on ne pouvoit les rendre en nature, on en payât la valeur. Le Divan croyoit avoir beaucoup fait en rendant les eſclaves qu'on lui avoit demandé, & il conſentoit de délivrer ceux qui étoient encore dans les villes; mais à l'égard de la reſtitution des priſes, cet article ſembloit trop dur à des Corſaires, dont la plûpart ſe ſeroient trouvés dépouillés de tous biens, ſi on leur avoit enlevé le fruit de leurs brigandages; il ne fut pas poſſible de convenir de rien ſur cet

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

objet. M. du Queſne, inſtruit de leur refus, donna ordre aux otages de revenir à bord ; le Dey qui ſentoit quelle ſuite alloit avoir la rupture des conférences, pria M. de Layette de demeurer juſqu'au lendemain pour lui donner le tems de délibérer encore ſur ce qu'il avoit à faire : il renvoya M. de Combes en échange de Mézo-Morto, qui eut ordre de revenir. Rien n'étoit comparable à la ſituation dans laquelle ſe trouvoit la ville pendant ces négociations ; on étoit prêt à chaque inſtant d'y voir regner la derniere confuſion ; ceux que la reſtitution, exigée par les François, n'intéreſſoit pas perſonnellement, vouloient qu'on leur accordât tout ; les autres, que la ſatisfaction demandée auroit entiérement ruinés, auroient mieux aimé voir la ville réduite aux dernieres extrémités, que d'y conſentir : Mézo-Morto, qui connoiſſoit le génie de ſa nation, & la facilité d'exciter une révolution, crut pouvoir profiter des circonſtances ; il aſſura M. du Queſne, en le quittant, que par le crédit qu'il avoit ſur la milice, il viendroit à bout de faire ordonner la reſtitution que l'on refuſoit aux François ; mais il ne tint point parole. Dès qu'il fut rentré dans la ville, il alla aux cazernes, & en buvant avec les ſoldats, il trouva le moyen de leur perſuader que Baba-Aſſen ne méritoit pas de regner ſur eux, qu'il avoit deshonoré leur patrie en délivrant les eſclaves, ſans que les François rendiſſent les Algériens qu'ils avoient pris. Ces diſcours ſouleverent contre le Dey ceux auxquels ils étoient adreſſés, & bien-tôt l'eſprit de révolte ſe communiqua à tout le corps ; on convint de ſe défaire de Baſſa-Aſſen ; la choſe fut exécutée le jour même : les ſoldats allerent dans la ville par petites troupes, & ſur les dix heures du ſoir ayant trouvé le Dey, qui revenoit de la tour, huit d'entre eux tirerent ſur lui & le tuerent ; auſſi-tôt d'un commun accord ils éleverent Mézo-Morto ſur le thrône. Il ſembloit pour lors que rien ne fît plus obſtacle à l'accommodement avec les François ; le nouveau Roi, étant maître de la milice, pouvoit contraindre les habitans à faire la reſtitution demandée ; c'eſt néanmoins ce qu'il ne fit point ; il envoya M. de Layette faire part à M. du Queſne de ce qui s'étoit paſſé,

& le fit prier en même tems de lui faire ſçavoir ſes prétentions par écrit, le Général François les lui envoya; mais il n'eut aucune nouvelle, & il vit bien qu'il falloit ſe diſpoſer à faire de nouvelles attaques. Il ne put plus douter du parti que les Algériens avoient pris, lors qu'ayant fait mettre pavillon rouge en poupe, & fait tirer deux coups de canon à boulet, il les vit y répondre par deux coups pareils, & arborer auſſi pavillon rouge; il ſe mit auſſi-tôt en devoir de les en faire repentir. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

Dès le même jour vingt-un Juillet, douze galères furent commandées; ſçavoir, ſept pour remorquer les ſept galiottes à bombes, & les cinq autres, pour eſcorter les chaloupes qui devoient porter les ancres; on tira d'abord des carcaſſes & enſuite des bombes, on jetta juſqu'à deux cens quarante de l'une & de l'autre eſpéce. Les Algériens tirerent près de mille coups de canon, dont il y eut dix-huit hommes de tués ou bleſſés ſur la galère de M. le chevalier de Noailles, & deux officiers dans les galiottes. La nuit du vingt-deux au vingt-trois, on jetta trois cens, tant bombes que carcaſſes: M. de Chevilly, qui commandoit la Fulminante, perdit un bras; il n'y eut que quatre hommes de tués dans les autres galiottes; onze ou douze cens coups de canon, que tirerent les ennemis, ne cauſerent que cette perte.

On fit les mêmes manœuvres les nuits ſuivantes, dans celle du vingt-trois au vingt-quatre, les Algériens allumerent trois feux vis-à-vis de l'endroit où les galères & les galiottes étoient poſtées, ce qui leur donna lieu de mieux pointer leurs canons, ils en tirerent ſept à huit cens coups. On perdit un garde-marine & ſept ſoldats; M. de Mornay fut bleſſé dangereuſement, auſſi-bien que dix autres ſoldats qui étoient dans les chaloupes. Un vaiſſeau ennemi fut coulé à fond dans le port, & un autre mis ſur le côté. Le vingt ſept on jetta deux cens quatre-vingt bombes en quatre heures, & les ennemis tirerent trois cens coups de canon, ſans qu'il y eût un ſeul François, ni tué, ni bleſſé.

Juſques-là M. du Queſne n'avoit fait tirer que pendant la nuit; mais ayant ſçu qu'à la chûte du jour le peuple ſor-

DES FRANÇOIS

An. J. C. 1683.

toit de la ville, & n'y rentroit qu'à la fin de la nuit ; il fit tirer pendant la journée du ving-huit, & les bombes tuérent beaucoup de monde ; on continua pendant la nuit du vingt-huit au vingt neuf ; on apprit par un eſclave Malthois, qui s'étoit ſauvé, que les bombes avoient ruiné tout un quartier de la ville, & coulé à fond une galère, deux vaiſſeaux de guerre, un navire marchand & ſix barques, & que plus de trois cens perſonnes y avoient été tuées ; mais à quelques extrémités que fuſſent réduits les Corſaires, rien n'égaloit leur obſtination ; on ne recevoit de leur part aucunes propoſitions ; on apprit cependant le trois Août par un eſclave, qui s'étoit échappé, qu'il y avoit dans la ville un gros parti contre Mézo-Morto, que l'on en étoit venu aux mains, & qu'il y avoit eu beaucoup de perſonnes tuées de part & d'autre ; on eſpéra de les amener enfin à demander la paix, & l'on les bombarda plus vivement encore que l'on n'avoit fait auparavant. Après un orage, qui avoit duré pluſieurs jours, le tems étant devenu calme le ſept Août, les galères ſe poſterent le matin près du Mole, & elles y jetterent cent ſoixante bombes. On tira de la ville environ mille coups de canon, la galiotte la Menaçante en reçut un à fleur d'eau, ce qui l'obligea de ſe retirer. L'après-midi l'on bombarda encore avec beaucoup de vigueur & de ſuccès. On coula à fond un vaiſſeau, & l'on rompit le mât d'un autre.

Tant de pertes réitérées ne faiſoient qu'augmenter la fureur dans laquelle les Algériens étoient contre les François ; ils en vinrent juſqu'à renouveller les cruautés de l'année précédente, & recommencerent à attacher à la bouche de leurs canons des eſclaves François, dont les membres étoient portés juſques ſur la flotte. Cette barbarie donna lieu à un trait de généroſité, que l'hiſtoire ne doit pas paſſer ſous ſilence.

M. de Choiſeul ayant été détaché quelques jours auparavant pour aller avec une chaloupe qu'il commandoit, obſerver un petit bâtiment Algérien, qui ſembloit vouloir s'échapper du port, l'obſcurité de la nuit l'avoit malheureuſement fait tomber parmi les vaiſſeaux ennemis, ſa chaloupe

loup avoit été enlevé, & il avoit été fait priſonnier. Quoiqu'il fût officier de diſtinction, rien n'avoit pu le garantir du malheur qui arrivoit tous les jours à quantité d'eſclaves François; il fut deſtiné à être attaché à la bouche d'un canon. Pendant que l'on le conduiſoit au lieu où devoit ſe faire cette cruelle exécution, il fut reconnu par un capitaine Algérien, que le chevalier de Lhery avoit autrefois pris dans ſes courſes, & que lui & ſes officiers, du nombre deſquels étoit pour lors M. de Choiſeul, avoient fort bien traité pendant tout le tems qu'il avoit été priſonnier. L'Algérien, touché de le voir dans cet état, fit tout ce qui dépendoit de lui pour que ſa grace lui fût accordée; il ſollicita, il preſſa avec inſtance, mais n'ayant pu rien obtenir, comme il vit, qu'après l'avoir attaché, on alloit mettre le feu au canon, il ſe jetta ſur lui à corps perdu, l'embraſſa étroitement, & adreſſant la parole au canonier, il lui dit: *Tire, puiſque je ne puis pas ſauver mon bienfaiteur, j'aurai au moins la conſolation de mourir avec lui.* Le Roi, qui étoit témoin de ce ſpectacle, en fut attendri, la généroſité l'officier excita la ſienne, il fit grace à Choiſeul.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

Le bombardement continuoit cependant avec la même vigueur. Le neuf, la mer étant belle, les galiottes tirerent le matin deux cens vingt-cinq bombes, & les ennemis neuf cens coups de canon. Ils ſortirent de leur port avec quelques brigantins & des chaloupes armées, mais ils furent repouſſés. Il n'y eut ce jour là qu'un garde-marine de bleſſé dans une chaloupe du Prudent, que commandoit M. de la Barre. Le dix les galiottes ſe placerent à la pointe du jour, & tirerent quatre-vingt bombes; le onze, elles ſe hallerent deux heures avant le jour pour tirer. Les ennemis faiſoient toujours quelques tentatives; ils firent ſortir du port une galère qui voulut enlever la Fulminante que commandoit le marquis de la Breteſche, & qui étoit ſecondée par pluſieurs chaloupes; mais on fit un ſi grand feu de mouſquets & de grenades, que la galère ennemie fut obligée de ſe retirer, il y eut quarante-quatre Turcs & huit hommes de tués ou bleſſés. Les François perdirent M. de Bracourt, frere de M. de Sepville. M. de la Breteſche reçut

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

auſſi deux coups, dont il mourut quelques jours après. Meſſieurs Tauſſiers, de Longe, volontaires ſur la galiotte, & M. d'Agoin, volontaire ſur le Prudent, furent tués. Meſſieurs de Corberon & de Pénard, volontaires ſur la Sirene, eurent chacun un bras emporté. M. le chevalier de Marillac, garde de la marine, reçut un coup de mouſquet au bras. M. de Boisjoly en reçut un à la cuiſſe. Meſſieurs de Servon & de Belloſſier furent bleſſés d'un coup de canon. Il y eut quelques bombardiers de tués, & une vingtaine de matelots, tant tués que bleſſés.

Quelques eſclaves s'échappoient toujours de la ville; le lendemain de ce combat il s'en ſauva un, par lequel on ſçut que la galère Algérienne, à laquelle on avoit déja eu affaire, devoit encore ſortir du port; on prit des meſures pour l'enlever; au lieu de douze chaloupes, que l'on s'étoit contenté de mettre en garde les jours précédens, on en mit trente, dont ſix étoient à canon, neuf à mortier, & les autres armées de pierriers, à l'ordinaire. L'avis qu'avoit donné l'eſclave ſe trouva vrai; le treize, la galère Turque ſortit, & alla, avec les bâtimens de ſa ſuite, ſe ranger du côté du fort de Baba-Aſſen; mais elle n'oſa venir à bord, & ſe contenta de faire d'aſſez loin une ſalve de ſon canon & de ſa mouſqueterie. Quelques chaloupes Turques voulurent avancer; mais quand elles virent que les Françoiſes avoient du canon, elles prirent promptement la fuite. Les jours ſuivans, la galère vint encore avec des chaloupes & des brigantins pour eſcarmoucher; elle n'oſa cependant rien entreprendre, & pour l'empêcher de revenir, on fit avancer au Sud le Cheval-Marin & le Laurier, & au Nord le Fleuron & l'Etoile: ces quatre vaiſſeaux la recevoient à coups de canon dès qu'elle vouloit paroître; elle n'oſa plus ſortir.

Le quatorze, on jetta encore des bombes; le ſeize, on en tira environ deux cens, & les ennemis tirerent environ autant de coups de canon; on continua de même le dix-ſept; mais les Turcs répondirent plus foiblement. On ſçut le lendemain par un eſclave Hollandois, qui ſe ſauva de la ville, que Mézo-Morto avoit été eſtropié d'un éclat de

bombe, que pluſieurs vaiſſeaux avoient été coulés à fond, que tous les autres étoient ſi fort endommagés, qu'on ne pouvoit plus les ſoutenir qu'à force de pompes, & que les bombes, qui avoient abyſmé la plûpart des maiſons & des moſquées, n'avoient fait de la ville qu'un tas immenſe de débris & de ruines. Si M. du Queſne avoit pu continuer encore le bombardement pendant quelque tems, les Algériens auroient été contraints d'en paſſer par où il auroit voulu; mais ce Général fut obligé de terminer ſon expédition; elle duroit depuis près de deux mois; il avoit épuiſé toutes ſes bombes, & la ſaiſon, qui étoit déja avancée, ne lui permettoit pas d'attendre qu'on lui en envoyât d'autres; mais quoiqu'il n'eût point obtenu tout ce qu'il auroit ſouhaité, il devoit être fort content de ſes ſuccès; ſi Baba-Haſſen n'avoit pas été tué par la faction de Mézo Morto, comme je l'ai raconté, le Général François obligeoit les Algériens à recevoir à genoux les conditions qu'il leur avoit impoſées; mais le nouveau Dey lui ayant manqué de parole, au ſujet de la concluſion de l'accommodement, & par cette raiſon, craignant ſon reſſentiment, appréhendant d'ailleurs qu'on ne le rendît reſponſable des cruautés qui avoient été exercées ſur les eſclaves, il avoit, par le moyen des troupes dont il étoit le maître, contenu le peuple, & avoit mieux aimé s'expoſer à être enſeveli ſous les ruines de la ville que de demander la paix, que l'on ne lui auroit accordé qu'à des conditions fort dures. M. du Queſne avoit toujours la gloire d'avoir réduit Alger dans un état affreux; il avoit brûlé tous les magaſins des Corſaires, pris, brûlé ou coulé à fond, preſque tous leurs vaiſſeaux, fait périr une grande quantité de leur milice & de peuple; enfin, il les avoit épuiſés de munitions de guerre, & mis hors d'état de rien entreprendre de pluſieurs années contre les nations Chrétiennes de l'Europe; De plus, il avoit dans ſes vaiſſeaux ſix cens eſclaves que les Algériens n'auroient pas rendus pour deux cens mille écus. Cet événement étoit aſſez glorieux à la France, pour que l'on cherchât à en conſacrer la mémoire par une médaille: On en frappa une, où l'on voit une Minerve, Déeſſe de la valeur

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

& de la prudence ; d'une main elle préſente ſon égide à un Corſaire, qui tombe à ſes genoux tout effrayé, & de l'autre elle tient deux eſclaves qu'elle a délivrés : *Cives à piratis recuperati :* Eſclaves François retirés des mains des Pirates ; l'exergue : *Algeria fulminata* : Alger foudroyé, 1683.

M. du Queſne prévoyoit bien que dès que la mauvaiſe ſaiſon ſeroit paſſée, le Roi envoyeroit une nouvelle armée devant Alger pour achever de réduire les Corſaires ; il voulut leur ôter l'eſpérance qu'ils pouvoient avoir de réparer une petite partie de leurs pertes pendant l'hyver ; il laiſſa devant la ville trois vaiſſeaux, commandés par Meſſieurs Forans, Gravier & Ridault ; on ſe preſſa de caréner quelques-uns des navires revenus à Toulon, & ſitôt qu'ils furent en état de tenir la mer, ils partirent de ce port ſous le commandement de M. le chevalier de Lhery, & allerent joindre les trois autres devant Alger. Le port de cette ville ſe trouvant bloqué par l'eſcadre Françoiſe, quelques vaiſſeaux que les Algériens avoient relevés n'oſerent ſortir.

Ces Corſaires ſentirent bien que la France s'étoit abſolument propoſé de les réduire, & qu'il n'étoit pas poſſible qu'ils puſſent tenir tête à une ſi grande puiſſance ; la crainte de voir recommencer les malheurs qu'ils avoient eſſuyé les années précédentes, les porta enfin à demander la paix. Elle leur fut accordée par un traité que M. de Tourville ſigna avec le Divan. L'une des principales conditions fut, que le Dey envoyeroit un Ambaſſadeur au Roi, pour lui demander pardon des hoſtilités que les Algériens avoient commiſes contre les François. Selon cet accord l'Ambaſſadeur arriva à Verſailles, où après avoir rempli, dans une audience publique, les engagemens que ſa nation avoit pris, le Roi confirma le traité.

Cette paix, accordée aux Algériens, fit le ſujet d'une nouvelle médaille ; on y voit l'Ambaſſadeur d'Alger qui ſe jette aux pieds du Roi, & ce Prince qui accorde le pardon qu'on lui demande. La légende : *Africa ſupplex* ; & l'exergue : *Confecto bello piratico*, ſignifient, l'Afrique ſuppliante, &, la guerre des Pirates terminée, 1684.

DES FRANÇOIS. An. C. J. 1683.

Pendant que la flotte, commandée par M. du Queſne étoit devant Alger occupée à l'expédition, dont je viens de rendre compte, une autre eſcadre Françoiſe faiſoit en Amérique des hoſtilités contre les Eſpagnols; la rupture ſurvenue entre les deux Couronnes, qui n'avoient pas pû s'accorder ſur la dépendance des places cédées par le traité de Nimégue, ſembloient les juſtifier; mais comme il n'y avoit point eu d'ordres envoyés à ce ſujet en Amérique, le Gouvernement n'avoit point autoriſé les courſes faites par les François dans les pays de la domination d'Eſpagne; on ferma cependant les yeux ſur ce qui s'étoit paſſé; voici de quoi il avoit été queſtion.

Au commencement de l'année 1683, un nommé Van-Horn, natif d'Oſtende; mais qui toute ſa vie avoit ſervi avec les François, étant allé traiter des négres à Saint Domingue, le Gouverneur lui retint toute ſa cargaiſon en repréſailles de ce que le Hollandois franciſé avoit, à ce que prétendoit le Gouverneur, fait piller des ſujets du roi Catholique. Van Horn, outré de ce procédé, jura de s'en vanger, & s'étant rendu au petit Goave, il aſſembla environ trois cens Flibuſtiers des plus braves, parmi leſquels Grammont, dont j'ai déja parlé pluſieurs fois, qui venoit de perdre, par un coup de vent, un vaiſſeau de cinquante-deux piéces de canon, & tout ce qu'il poſſédoit, voulut bien ſervir en qualité de volontaire; mais comme Van-Horn ne prétendoit pas s'en tenir à la ſimple courſe, qui ne l'auroit pas ſuffiſamment vangé, il chercha des compagnons avec leſquels il pût faire quelque grande entrepriſe, & il en eut bien-tôt trouvé. Les plus conſidérables furent Laurent de Graff, fameux dans l'Hiſtoire des Flibuſtiers, Godefroy & Jonqué.

Comme ils avoient tous une grande réputation, ils eurent bien tôt aſſemblé douze cens hommes d'élite, qui furent embarqués ſur dix bâtimens. L'Hiſtorien des Flibuſtiers dit qu'ils prirent une commiſſion du Gouverneur pour le Roi des habitations qui appartenoient à la France ſur cette côte; mais cet Auteur ſe trompe: auſſi-tôt après la paix de Nimégue, les courſes avoient été défendues, il fut même queſtion de faire un crime aux Flibuſtiers de-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

cette expédition, dont le Gouverneur n'eut de connoiſſance que lorſqu'elle fut faite ; mais il ne jugea point à propos de faire un éclat à cette occaſion.

Laurent de Graff, & Van-Horn, qui furent reconnus pour chefs de l'entrepriſe, montoient chacun une frégate de cinquante canons ; Godefroy & Jonqué avoient auſſi chacun un navire, les ſix autres bâtimens n'étoient que de ſimples barques. On avoit eu de la peine à ſe déterminer de quel côté on tourneroit des forces qui étoient conſidérables pour des Flibuſtiers ; ils n'étoient pas accoutumés à ſe trouver en ſi grand nombre ; après quelques conteſtations, Van-Horn & Grammont firent réſoudre l'attaque de la Véra-Cruz ; c'eſt un port ſitué au fond du golphe Mexique par le dix-huitiéme dégré, ou environ de latitude Nord. La ville n'a jamais été ni belle ni bien bâtie, & l'on n'y voit point de nobleſſe, ni perſonne qui y tienne un certain rang ; mais il n'en eſt guère dans le monde par où il paſſe plus de richeſſes. C'eſt l'embarquadaire de Mexico, & on la peut même conſidérer comme le magaſin de tout ce qui ſort de la nouvelle Eſpagne, & de tout ce qui s'y porte d'Europe. Les vaiſſeaux y mouillent entre la ville, qui eſt en terre-ferme, & une petite iſle, appellée Saint Jean d'Ulva, où ils ſont amarrés à terre, ſous le canon d'un fort que l'on a long-rems regardé comme imprenable, & ce port eſt à l'abri des vents de la bande du Nord, les ſeuls qui ſoient à craindre ſur cette côte. Il n'y avoit en 1683 aucune fortification à la ville du côté de terre ; mais une eſpéce de fort qui la commandoit, & où il y avoit une garniſon Eſpagnole, avec douze piéces de canon, ſervoit également & à la garantir des ennemis du dehors, & à tenir en reſpect les Habitans ; outre cela elle avoit toujours une très-nombreuſe garniſon, & pouvoit en très peu de tems être ſecourue de toutes les forces de la nouvelle Eſpagne.

Quand les Flibuſtiers auroient eu dix fois plus de troupes qu'ils n'en avoient, il n'y auroit point eu d'apparence qu'ils euſſent pû s'emparer, à force ouverte, d'une ville auſſi conſidérable ; mais tandis qu'ils conſultoient ſur les moyens de réuſſir dans une entrepriſe dont ils ſen-

toient toute la difficulté, une circonſtance heureuſe leur procura un ſuccès qu'ils n'auroient pas dû eſpérer. Ils apprirent de quelques priſonniers Eſpagnols, qu'ils avoient fait depuis peu, qu'on attendoit à la Véra-Crux deux navires de la côte de Caraque, chargés en partie de cacao, dont on manquoit abſolument dans la ville. Sur cet avis, il fut réſolu d'embarquer le plus qu'on pourroit de monde dans les deux plus grands vaiſſeaux, ce qui fut exécuté, & la flotte approchant de la ville, ces deux navires arborerent pavillon Eſpagnol, prirent les devans, & parurent à la vûe du port la veille de l'Aſſomption. Les Eſpagnols ne douterent pas, en les voyant, que ce ne fuſſent les deux navires de Caraque; la joie fut grande, & tout le rivage ſe trouva en un moment bordé de peuple. On remarqua cependant que les deux navires n'avançoient point, & paroiſſoient même s'éloigner, quoiqu'ils euſſent le vent bon, & tout le tems néceſſaire pour entrer avant la nuit. Cette manœuvre, qui paroiſſoit extraordinaire, fit naître quelques ſoupçons; on en avertit Don Louis de Cordoue, gouverneur de la ville; mais il répondit qu'on s'allarmoit mal-à-propos, que les deux navires qui paroiſſoient, étoient ceux qu'on attendoit, qu'il en avoit des Lettres d'avis, où l'on les lui dépeignoit de maniere à ne s'y pas méprendre. Il fit faire la même réponſe au Commandant de Saint Jean d'Ulva, qui lui avoit envoyé un Exprès pour l'avertir de ſe tenir ſur ſes gardes. La nuit étant venue, chacun ſe retira chez ſoi, & il n'y eut perſonne qui ne crût pouvoir ſe repoſer ſur l'air de ſécurité que montroit celui qui étoit le plus intéreſſé à ne ſe pas laiſſer ſurprendre. On eut cependant bien-tôt lieu de ſe repentir de la confiance que l'on avoit eue.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

Vers l'heure de minuit les Flibuſtiers, qui à la faveur des ténébres avoient fait leur débarquement à l'ancienne Véra Crux, éloignée de trois lieues de la nouvelle, & à ſon Oueſt, arriverent à cette derniere, ſans avoir été découverts, y entrerent ſans trouver de réſiſtance, allerent droit à la maiſon du Gouverneur, forcerent la ſentinelle qui étoit devant ſa porte, ſe ſaiſirent de ſa perſonne, ſe-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

rendirent maîtres de la fortereſſe, & de tous les poſtes les plus avantageux ; & l'on fut étrangement ſurpris, lorſque le tocſin ayant ſonné au point du jour à la grande Egliſe ſur quelques coups de fuſils que l'on avoit entendu tirer, on vit les François en armes dans toutes les places & aux avenues des principales rues ; les ſoldats de la garniſon ſortirent auſſi-tôt pour ſe ranger à leurs drapeaux ; mais le combat ne fut pas long ; les Flibuſtiers ne leur donnerent point le tems de ſe raſſembler, les Eſpagnols étant attaqués à meſure qu'ils paroiſſoient, l'avantage ne pouvoit pas être pour eux ; on en tua un ſi grand nombre, que les autres intimidés, s'enfuirent dans les maiſons ; mais ils n'eurent point le courage de s'y défendre ; les vainqueurs ne trouvant plus nulle part de réſiſtance, firent ſortir tout le monde des maiſons, & enfermerent dans les Egliſes la garniſon & les bourgeois, hommes, femmes & enfans, les y laiſſerent trois jours & trois nuits, ſans leur donner ni à boire, ni à manger, & employerent tout ce tems à butiner. Ils porterent enſuite de l'eau à leurs priſonniers, & pluſieurs en ayant bû, ſans modération, moururent ſur l'heure. Ils leur donnerent auſſi des vivres, mais en très petite quantité.

Ce peuple ſembloit être deſtiné à périr, il ne dut ſon ſalut qu'à l'Evêque de la ville des Anges, dont la Véra-Crux dépend pour le ſpirituel ; il faiſoit ſa viſite aſſez près de là : dès qu'il eut appris l'extrémité où ſe trouvoit cette partie de ſon troupeau, il accourut à ſon ſecours, & ayant obtenu un ſauf-conduit de l'Amiral Flibuſtier, qui étoit Laurent de Graff, il traita de la rançon des bourgeois & de la ville. Elle fut réglée à deux millions de piaſtres, dont la moitié fut payée le même jour, & les Flibuſtiers ſçachant que le Vice-Roi approchoit avec de grandes forces, que par conſéquent il n'y avoit point de ſûreté pour eux à reſter plus long-tems dans la ville, ne donnerent que le jour ſuivant pour terme du payement de l'autre million. Quelque court que fût ce délai, peu s'en fallut cependant qu'il ne cauſât leur perte. Vers les onzeheures du matin, la rançon qu'il avoit fallu faire venir de fort loin, n'étoit

voit plus qu'à cinq lieues, & le Vice-Roi à dix ; des François que l'on avoit mis en vigie, dans le clocher de la grande Egliſe, avertirent leurs officiers qu'il paroiſſoit une flotte de quatorze voiles, & ceux-ci ne douterent point que ce ne fût la flotte de la nouvelle Eſpagne que l'on attendoit d'Europe. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

Cet incident, qui fut bien-tôt divulgué, mit également l'allarme parmi les François & parmi les Eſpagnols ; ceux-là craignant de ſe trouver entre deux feux, ceux-ci appréhendant d'être maſſacrés par leurs vainqueurs, ne fut-ce que pour diminuer le nombre de leurs ennemis. Les Eſpagnols ſe trouverent cependant bien-tôt délivrés du danger qui les menaçoit ; comme tous les momens étoient précieux aux Flibuſtiers, ils embarquerent en diligence ce qu'ils purent de leur butin, dont le meilleur conſiſtoit en argenterie, & en cochenille, & ils attendirent l'autre moitié de la rançon, qui n'étoit pas loin ; elle ne vint pourtant pas à tems, parce que ceux qui l'apportoient s'arrêterent ſur le bruit que faiſoit le canon de Saint Jean d'Ulva, qui ne diſcontinuoit point de tirer depuis que la flotte Eſpagnole paroiſſoit ; comme les vaiſſeaux approchoient, les Flibuſtiers ſe virent dans la néceſſité de partir. Ils s'embarquerent dans leurs chaloupes à l'entrée de la nuit, & pour ſe dédommager de ce qui ne leur avoit pas été payé, ils emmenerent tous les eſclaves qui ſe trouverent dans la ville, avec toutes les femmes & filles noirs ou mulâtres, quoique libres : ce nombre montoit à quinze cens perſonnes ; ils gagnerent enſuite, ſans aucun obſtacle, leurs navires qui étoient mouillés à quelques lieues au large, ſur ce que l'on appelle l'Iſle, ou la Caye du Sacrifice.

Ils n'y paſſerent pas une nuit fort tranquille, ils appréhendoient continuellement de ſe voir attaqués par la flotte Eſpagnole ; mais ſoit que cette flotte ne fut pas bien montée, ſoit qu'elle crût les Flibuſtiers en beaucoup plus grand nombre qu'ils n'étoient, elle n'avoit pas eu moins de crainte qu'eux, & s'étoit eſtimée fort heureuſe d'avoir pu ſe couler dans le port de la Véra Crux ſans être apperçue. Il ne fut pas auſſi aiſé aux Flibuſtiers de ſe tirer

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

d'un autre embarras qu'ils n'avoient pas assez prévû ; il ne leur restoit presque plus d'eau, & ils n'avoient pas songé à s'en fournir depuis leur arrivée sur la côte. Dans cette extrémité, on délibéra sur ce que l'on feroit des quinze cens prisonniers que l'on venoit d'embarquer ; les avis se trouverent partagés ; on s'échauffa, les deux Chefs se prirent de paroles, & se battirent. Un coup d'épée que Van-Horn reçut, termina le combat ; mais la querelle des commandans devint celle des équipages, & l'on alloit en venir aux mains, si de Graff ne se fût pressé de faire le partage du butin & des prisonniers, & n'eût aussi-tôt mis à la voile avec la plus grande partie des vaisseaux. Il eut une navigation fort heureuse, & il alla prendre terre au petit Goave, d'où il étoit parti.

Van-Horn resta vingt-quatre heures sur la Caye du Sacrifice, après le départ de Graff ; il mit ensuite à la voile avec une patache & une barque. Sa blessure, qui étoit au bras, n'avoit point d'abord paru dangereuse ; mais lorsqu'on y songeoit le moins, la gangréne s'y mit, & il mourut, fort regreté de son équipage, dont l'estime & l'affection ne pouvoient aller plus loin. Il laissa en mourant sa frégate au capitaine Grammont, qui ne put la conduire à Saint Domingue qu'après avoir essuyé une grande partie des accidens auxquels on est exposé sur mer. Il eut surtout à souffrir d'une affreuse famine, qui lui fit perdre les trois quarts de ses prisonniers. D'ailleurs sa patache s'étant écartée, fut prise par les Espagnols, & sa barque longue disparut tout d'un coup, sans qu'il en ait jamais pu apprendre de nouvelles ; il ne lui restoit que sa frégate & un navire Espagnol, qu'il avoit pris avant qu'il eût fait ces pertes. Le Sieur de Franquenay, qui commandoit pour le Roi dans l'isle de Saint Domingue, regardant en quelque maniere, comme des rébelles les Flibustiers qui venoient de faire cette expédition contre les défenses qui avoient été publiées de ne plus faire de courses contre les Espagnols, voulut les empêcher d'entrer dans les ports de l'isle de Saint Domingue ; mais les habitans n'avoient garde de manquer une si belle occasion de partager les

tréſors de la Véra-Crux, avec des gens qui ne cherchoient qu'à les dépenſer, & le Commandant fut obligé de feindre de ne pas voir une choſe qu'il ne pouvoit point empêcher ; il fut même d'autant plus diſpoſé à ne point inquiéter les Flibuſtiers nouvellement arrivés, que par l'ardeur avec laquelle ils ſe porterent à défendre les droits de la colonie, dans une occaſion qui ſe préſenta preſqu'auſſi-tôt après, ils mériterent qu'on leur pardonnât leur déſobéiſſance.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1683.

On apperçut un vaiſſeau Anglois de trente piéces de canon, croiſant dans le canal qui eſt entre le port de Paix & la Tortue, & il y reſta trois jours. On en avertit M. de Franquenay, qui étoit au Cap ; cet Officier craignant que les Anglois ne cherchaſſent à faire quelque deſcente, envoya une chaloupe pour ſçavoir du capitaine ce qu'il demandoit. Le capitaine répondit qu'il ſe promenoit, que la mer étoit libre, & qu'il n'avoit ſur cela aucun compte à lui rendre. Il eut bien-tôt lieu cependant de ſe repentir d'une réponſe auſſi fiere ; Franſquenay fit armer une barque, y mit trente Flibuſtiers, & les envoya pour prendre le navire ; ils trouverent des gens qui les attendoient, qui les reçurent avec beaucoup de réſolution, & les obligerent à ſe retirer fort en déſordre ; cet échec irrita les François, M. de Franquenay engagea le capitaine Grammont, qui étoit mouillé au cap avec un vaiſſeau de cinquante canons, à vanger l'affront que la nation venoit de recevoir. Grammont accepta la commiſſion avec joie ; trois cens Flibuſtiers s'embarquerent auſſi tôt ſur ſon bord. Il trouva l'Anglois tout fier de ſa victoire, il l'accrocha dans le moment, ſauta à la tête de ſes Flibuſtiers dans le vaiſſeau ennemi, paſſa tout l'équipage au fil de l'épée, & ne ſauva la vie qu'au capitaine, qu'il amena au cap avec ſa priſe. Des actions d'un auſſi grand éclat, méritoient bien que l'on eût quelque indulgence pour des hommes ſi braves, & les ſecours que l'on tiroit d'eux, faiſoient quelquefois fermer les yeux ſur ce qu'il y avoit d'irrégulier dans leur conduite.

Quelque choſe que l'on pût faire, il n'étoit pas poſſible de

DES FRANÇOIS.

An. J. C. 1683

les empêcher d'aller en courſe contre les Eſpagnols. Laurent de Graff n'avoit pas encore oſé ſe montrer publiquement depuis ſon expédition de la Véra-Crux, & il s'étoit bien-tôt remis en mer. Le Gouverneur de Carthagène ayant appris qu'il croiſoit autour de ſon port, avec deux autres Flibuſtiers de réputation, dont l'un étoit ce fameux Michel Baſque, dont j'ai déja parlé, & l'autre Jonqué, qui s'étoit diſtingué dans pluſieurs expéditions, envoya contre eux deux frégates, l'une de quarante-huit piéces de canon, l'autre de quarante piéces, & de deux cens cinquante hommes, avec un bateau de douze pierriers & de ſix canons, & donna ordre à ceux qui les commandoient de lui amener ces trois Corſaires morts ou vifs. Ils montoient chacun un navire, dont le plus fort étoit de trente piéces de canon & de deux cens hommes, & les deux autres un peu plus petits; dès qu'ils apperçurent les Eſpagnols, ils allerent au devant d'eux, les aborderent, & après un combat d'une heure & demie, ils les enleverent. Tout ce qui ne fut pas tué fut renvoyé à terre, & on chargea ceux que l'on relâchoit d'une lettre pour le Gouverneur de Carthagène, par laquelle de Graff, & les deux autres chefs le remercioient de leur avoir envoyé de ſi bons navires; ils ajoûtoient que jamais ſecours ne leur étoit venu ſi à propos, leurs vaiſſeaux ne valant plus rien; que s'il en avoit encore quelques-uns dont il voulût ſe défaire, ils les attendroient pendant quinze jours, mais qu'il ne les envoyât point ſans argent, dont ils avoient un très-grand beſoin, ſinon qu'ils ne feroient quartier à perſonne.

Les nouvelles, qui arriverent preſqu'auſſi-tot après à la Martinique, de la guerre déclarée entre la France & l'Eſpagne, firent eſpérer aux Flibuſtiers qu'on ne leur feroit point un crime de la derniere courſe qu'ils venoient de faire. J'ai déja dit quelque choſe du ſujet de cette guerre; il avoit été convenu par le traité de Nimégue, que la France rendroit à l'Eſpagne une partie des villes que Louis XIV. avoit conquiſes, & les Eſpagnols avoient cédé à ce Prince la propriété des autres. Les deux Puiſſances n'ayant pas pu ſe concilier ſur les dépendances de ces diſ-

TABLE POUR L'ARMÉE NAVALE DU ROY.

A. *l'Ardant. le Marquis du Quesne, General.*
B. *la Reale le Duc de Mortemar, general des Galeres.*
C. *le Ferme. le Chevalier de Tourville, Lieutenant general.*
D. *le Vaillant. le Marquis d'Anfreville, Chef d'Escadre.*
E. *le Vigilant. le Chevalier de Lery, Chef d'Escadre.*
F. *Dix Galiotes a 2 Mortiers chacune, bombardants la Ville.*
G. *Dix Vaisseaux de Guerre, sur lesquels sont frapées les Amares des Galiotes a Bombes.*
H. *Flute dans laquelle est la grosse Bombe.*
I. *Galeres postées pour la garde des galiotes a Bombes.*
K. *Galeres, cannonants le Fanal et les retranchements du Fauxbourg de S. Pierre d'Arene.*
L. *Les Troupes embarquées dans les Chaloupes pour l'Attaque dud. Fauxbourg sous le Duc de Mortemar, et les Chevaliers de Tourville et de Lery.*
M. *Fregates legeres, et Flutes de Charge.*
N. *Bruslots.*
O. *Polacre.* P. *Chaloupe.*

férentes places, la France avoit fait entrer des troupes dans la Flandre pour ſe faire à elle-même la juſtice que l'on refuſoit de lui rendre. Les Eſpagnols qui voyoient que la guerre ne pouvoit que leur être fort déſavantageuſe, s'ils étoient obligés d'en ſoutenir ſeuls tout le poids, avoient eſſayé de ſuſciter à la France des ennemis, dont la diverſion l'empêchât de tourner toutes ſes forces contre eux; ils avoient avec les Etats Généraux des traités, en exécution deſquels ils leur demanderent des troupes; mais les Hollandois ne leur en ayant pas fourni, autant qu'ils auroient ſouhaité, ils s'adreſſerent aux Génois, qui pour leur malheur écouterent trop facilement les propoſitions qui leur furent faites, & ajouterent par-là un nouveau ſujet de plainte aux mécontentemens que Louis XIV. avoit déja reçu d'eux.

Quoiqu'ils n'euſſent aucun lieu de ſe plaindre de la France, ils refuſoient depuis quelque tems le paſſage par Savonne, aux ſels deſtinés pour l'état de Mantoue; on tenoit publiquement dans Gènes des diſcours injurieux contre le Roi, ſans que les Magiſtrats ſe fuſſent mis en devoir de les faire ceſſer, quoiqu'on les en eût requis; cependant ces commencemens de méſintelligence n'auroient peut-être pas occaſionné une rupture, ſi la République n'eût pas pris des engagemens avec l'Eſpagne. Le Roi fut extrêmement irrité de cette démarche, il en fit faire des plaintes au Sénat, par le marquis de Saint Olon, ſon Ambaſſadeur.

Ce Miniſtre ſe plaignit en particulier de ce que la République avoit pris avec le comte de Melga, gouverneur du Milanès, des liaiſons plus étroites qu'il ne convenoit aux intérêts de la France, & cela au préjudice des traités, ſelon leſquels l'état de Gènes devoit garder une parfaite neutralité entre la France & l'Eſpagne; de ce que préférant la protection de l'Eſpagne à celle de la France, la République avoit reçu des lettres du roi Catholique, dans leſquelles ce Prince prenoit à ſon égard le titre de protecteur; de ce qu'un des articles de la confédération avec les Eſpagnols, portoit qu'elle armeroit de concert avec

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1684.

eux, pour aller brûler les vaiſſeaux & les galères qui ſe trouveroient dans les ports de Marſeille & de Toulon; & enfin de ce qu'en exécution de ce traité, elle faiſoit conſtruire quatre galères pour les joindre à celles d'Eſpagne. L'Ambaſſadeur ajouta, que ſi la République faiſoit mettre ces bâtimens à l'eau, le Roi regarderoit cette action comme une hoſtilité, & ordonneroit à ſes ſujets de les prendre par-tout où ils les trouveroient. Ce dernier article choqua les Génois plus que tout le reſte, & trouvant qu'ils ne pouvoient y déférer, ſans que leur ſouveraineté en fût bleſſée, les galères furent achevées & miſes en mer.

Le Roi n'avoit fait faire ces repréſentations aux Génois que pour leur témoigner l'envie qu'il avoit de les ménager; mais ces Républicains ayant fait voir, par l'éclat auquel ils s'étoient portés, le peu de diſpoſition qu'ils avoient à ſatisfaire ce Prince, il ſe prépara à leur faire ſentir les effets de ſa colère. On équipa dans les ports de la Méditerranée une flotte qui fut en état d'être miſe en mer dans le mois d'Avril: le commandement en fut donné au marquis du Queſne, lieutenant général des armées navales, & le marquis de Seignelay, ſécretaire d'Etat de la marine, voulut être préſent à cette expédition, afin que les ordres du Roi fuſſent mieux exécutés. Ce Miniſtre arriva à Toulon le vingt-ſix du mois d'Avril, & en partit avec l'armée navale le cinq Mai; elle étoit compoſée de quatorze vaiſſeaux de guerre, vingt galères, dix galiotes, vingt-ſept tartanes, deux brûlots, huit flûtes, & il y avoit outre cela ſoixante-douze petits bâtimens à rames.

Voici la liſte des vaiſſeaux, des officiers & des équipages.

VAISSEAUX.	CAPITAINES.	CANONS.	HOMMES.
	Meſſieurs,		
L'Ardent	Du Queſne Guitou	74	475
Le Ferme	Le chevalier d'Ailly	60	380
Le Vaillant	De la Roque Pérent	54	350
Le Vigilant	Le chevalier de Villars	54	350

Vaisseaux	Capitaines. Messieurs,	Canons.	Hommes.
L'Aimable	De Saint Aubin	45	350
Le Parfait	Le chevalier des Goutes	60	350
L'Assuré	De Belle-Isle Erard	60	350
La Fortune	Le chevalier de Mené	56	350
Le Saint Jacques	De Septemes.	56	350
Le Fleuron	Le marquis de la Porte	54	300
L'Aquilon	Le chevalier de Belle-Fontaine	54	300
L'Indien	Foran	34	250
Le Capable	De la Motte	44	250
Le Bizarre	De Chaumont	44	250

Galeres.	Capitaines. Messieurs	Chiourme. Hommes.
La Réale	Boannes	300
La Patrone	Le chevalier de Noailles, lieutenant général	300
L'Invincible	Le chevalier Bethomas, chef d'escadre	202
La Forte	Le chevalier de Breteuil, chef d'escadre	202
La Victoire	Le chevalier de Jenson	200
La Reine	De Montaulieu	200
La Valeur	Du Vivier	200
La Sirène.	De Forville	203
La Grande	De Mauboufquet	202
La Belle	Le comte de Beuil	199
La Favorite	Le chevalier de Pennes	199
La Hardie	Le chevalier de Hevem	204
L'Amazone	Le chevalier de Roche-chouart	199
La Fidéle	De Montfuron	200
La Galante	Le chevalier du Chon	199
La Ferme	Le vicomte de Lauzun	661
La Dauphine	Le chevalier de la Farre	202
La Fleur-de-Lis	Le comte du Luc	200
La Couronne	Bourfeville	198
La Perle	Le chevalier de Tincourt	208

DES FRANÇOIS. AN. J. C. 1684.

GALIOTTES.	CATITAINES.	CANONS.	HOMMES.
	Meſſieurs,		
La Brûlante	La Peaudiere	6	36
La Cruelle	De Pontac	8	36
La Bombarde	De Combe	6	36
La Menaçante	Goueton	6	36
La Foudroyante	De la Motte Ayran	6	36
L'Ardente	Du Queſne-Moſnier	8	36
La Fulminante	Goubault	8	36
La Belliqueuſe	Beauſſier-Félix	8	36
La Terrible	Patoulet	8	36
L'Eclatante	De Grandpré	8	36

BRULOTS.	CAPITAINES.	CANONS.	HOMMES.
	Meſſieurs,		
L'Hameçon	Serpaut	6	30
Le Caché	Blin	6	30

FLUTES.	CAPITAINES.	CANONS.	HOMMES.
	Meſſieurs,		
Le Mercure, *Hôpital*	Des Prez	30	50
L'Hirondelle.	Auvert	30	50
L'Avenant	Vincent Beauſſier	18	50
La Baleine	Cadeneau	16	50
Le Bienvenu	Claveau	18	40
Le Chameau	De Pré		28
Le Bienchargé	Le chevalier de Lucenay	10	28
Le Chariot	De Leſcote	10	50

La flotte relâcha le ſept à la rade des iſles d'Hieres ; le douze tous les bâtimens étant aſſemblés, & le vent étant favorable, on mit à la voile, & on arriva devant Gènes le dix-ſept ; le même jour les dix galiottes à bombes, qui avoient chacune deux mortiers, ſe poſterent à la portée du canon des murailles, ſur une ligne, depuis la tour du fanal, qui étoit à la gauche, juſqu'au fauxbourg de Biſagno, qui

qui étoit à la droite. Les vaiſſeaux ſe poſterent ſur une autre ligne, derriere les galiottes, à deux cens toiſes de diſtance. Les galères, diſpoſées en deux eſcadres, furent poſtées aux extrémités des deux lignes, d'où elles faiſoient divers mouvemens pour ſoutenir les galiottes, & empêcher qu'aucun bâtiment ne ſortît du port de Gènes. Les flûtes & les tartanes, où étoient les bombes & la poudre, pour le ſervice des mortiers, furent placées hors de la portée du canon, un peu plus loin que les galiottes; mais aſſez peu près pour fournir facilement, & en peu de tems, tout ce qui étoit néceſſaire aux bombardiers.

DES FRANÇOIS. An. C. J. 1684.

Dès que les Génois avoient vû la flotte mouillée devant leur ville, le Sénat s'étoit aſſemblé; le lendemain matin dix-huit, ſix Sénateurs ſe rendirent à bord du marquis de Seignelay pour lui faire compliment de la part de la République; ce Miniſtre leur fit tout l'accueil poſſible, mais après leur avoir rappellé en peu de mots les ſujets de plaintes que le Roi formoit contre leur République; il leur déclara qu'il vouloit bien, avant de commencer aucun acte d'hoſtilité, leur donner le tems d'aſſembler leur Conſeil, pour qu'ils puſſent y prendre des réſolutions conformes à leurs véritables intérêts; que ſi le Sénat ſe déterminoit à recourir à la clémence du Roi, il n'avoit d'autre moyen de déſarmer ce Prince, que de députer quatre de ſes principaux membres pour lui demander ſon amitié, & le prier de vouloir bien oublier le paſſé; mais qu'il falloit outre cela que l'on remît aux François les quatre galères que la République avoit fait conſtruire pour le ſervice de l'Eſpagne; ajoûtant que s'ils refuſoient ces conditions, il avoit ordre de bombarder leur ville. Les Députés, après avoir eſſayé de juſtifier la conduite de la République, prirent congé de M. de Seignelay, & lui dirent qu'ils alloient faire rapport des intentions du Roi au Conſeil qui étoit aſſemblé, & qu'ils feroient ſçavoir la réſolution qui auroit été priſe. Le Conſeil ne finit qu'à cinq heures du ſoir, & pour réponſe, les Génois firent une décharge de toute leur artillerie ſur l'armée navale. Comme tout étoit préparé du côté des François, on fut bien-tôt en état d'agir; M. du

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1684.

Queſne fit faire le ſignal aux galiottes de tirer ſur la ville; elles le firent avec tant de promptitude & de ſuccès, que deux heures après on commença à voir le feu dans pluſieurs de leurs palais & de leurs édifices publics. M. de Lévy, aide-major des vaiſſeaux, commandoit les chaloupes qui ſervoient à porter la poudre & les bombes dans les galiottes. M. de Chaverry, commiſſaire ordinaire de la marine, en faiſoit faire la diſtribution. Meſſieurs de Pointis & Landouillet, commiſſaires de l'artillerie, étoient ſur les galiottes dans une action continuelle, occupés à donner les ordres néceſſaires pour remédier à tous les accidens qui pouvoient arriver, & commandoient chacun deux mortiers; l'Officier général, qui étoit de jour, viſitoit continuellement tous les poſtes, & portoit les ordres au chevalier des Goutes, qui commandoit les dix galiottes.

Le dix-neuf, ces bâtimens ſe poſterent plus près de la ville, & l'on continua de tirer des bombes; elles faiſoient des ravages étonnans; on apprit le vingt, par deux Anglois qui ſortirent avec leurs vaiſſeaux, qu'il y avoit environ trois cens maiſons démolies & brûlées, du nombre deſquelles étoient pluſieurs palais, entre autres celui du Doge, & celui de Saint George, où étoit le tréſor de la ville; que l'arcenal étoit entiérement brûlé, auſſi-bien que le magaſin général dont toutes les marchandiſes, que l'on eſtimoit des ſommes immenſes, furent conſumées.

Le vingt-deux, quelques mortiers ayant eu beſoin d'être raccommodés, il fut réſolu de ceſſer de tirer pendant quelque tems; la ville fit la même choſe de ſon côté.

Avec quelque ardeur que l'on ſe fût porté à toutes les opérations qui avoient été faites juſques-là, on étoit cependant toujours dans l'intention de ménager la ville; on auroit ſouhaité que moins fiere, après ce qu'elle venoit d'éprouver, elle eût conſenti à faire les ſatisfactions que l'on demandoit. Le vingt-deux, pendant l'eſpéce de tréve qui tenoit les deux partis dans l'inaction, M. de Seignelay députa au Sénat le marquis de Beaurepos, intendant général de la flotte, pour le porter à prévenir les nouveaux mal-

heurs dont la ville étoit menacée. Cinq mille bombes, jettées en ſi peu de tems, & les ravages qu'elles avoient cauſé, avoient mis la plus grande partie des Génois dans les diſpoſitions où on les ſouhaitoit ; s'ils avoient été entiérement les maîtres, ils n'auroient, ſans doute, pas balancé à demander la paix ; mais ils avoient reçu dans leur ville trois mille Eſpagnols, dont les intrigues firent rejetter les propoſitions des François ; les Députés, par leſquels le Sénat fit porter ſa réponſe, dirent que les Génois étoient fâchés d'avoir obligé le Roi de leur donner de ſi terribles marques de ſon indignation ; mais ils firent entendre en même tems qu'ils n'étoient point en état de faire ce qui leur étoit demandé. DES FRANÇOIS. An. J.C. 1684.

Cette réponſe faiſant voir qu'il n'y avoit plus aucune eſpérance de conciliation, les galiottes recommencerent à tirer, & M. de Beaurepos, qui avoit tout obſervé avec ſoin, ayant fait ſon rapport de l'état dans lequel il avoit trouvé les vaiſſeaux & les galères de la République dans le port, & des poſtes que les troupes d'Eſpagne occupoient dans la ville, on diſpoſa toutes choſes pour faire une deſcente le lendemain.

Le duc de Mortemart fut deſtiné pour la commander ; il devoit attaquer vis-à-vis du fort, qui étoit ſur le bord de la mer, au milieu du fauxbourg de Saint Pierre d'Aréna, M. de Tourville à ſa droite, du côté de la ville, & le chevalier de Lhéry, chef d'eſcadre, à ſa gauche, du côté d'une petite riviere qui termine le fauxbourg. Le corps de troupes du détachement du duc de Mortemart, commandé ſous lui par le chevalier de Bethomas, chef d'eſcadre des galères, étoit compoſé de douze cens hommes ; ſçavoir, huit cens ſoldats, commandés par le chevalier de Janſon, capitaine de galères ; cent cinquante grenadiers, commandés par Meſſieurs de Sabran, Barras & Vido, lieutenans de galères, & deux cens matelots, commandés par M. Ricoux, capitaine de marine. Celui de M. de Tourville étoit commandé ſous lui par le chevalier de Chaumont, & étoit de huit cens hommes ; ſçavoir, cinquante anciens gardes de la marine, commandés par le chevalier de Cha-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1684.

lais capitaine de marine; cent nouveaux gardes, commandés par M. de Certau, lieutenant de vaiſſeau; cent grenadiers, par le marquis de la Porte, capitaine de marine; cinq cens ſoldats, par le chevalier de Genlis, capitaine de marine, & cent cinquante matelots, par le chevalier Digoine, auſſi capitaine de marine. Celui du chevalier de Lhéry étoit commandé par M. de Belle-Iſle-Erard, capitaine de marine, & compoſé de huit cens hommes; ſçavoir, cinquante nouveaux gardes de la marine, commandés par M de Champagnet, lieutenant de vaiſſeau; cent grenadiers, par le chevalier des Adretz, capitaine de marine; quatre cens cinquante ſoldats, & cent matelots, à la tête deſquels étoit M. de Courtagon, lieutenant de vaiſſeau.

Les chaloupes, qui portoient les troupes, étoient commandées par les meilleurs officiers mariniers des vaiſſeaux; elles étoient diſtinguées par des girouettes de différentes couleurs, afin qu'on pût connoître de quel détachement elles étoient. Comme il y avoit un fort à attaquer, & des retranchemens à faire, on chargea dans ſix tartanes quatre piéces de canon, deux petards, des mantelets d'appui pour couvrir les pétardiers, des ſacs à terre, des échelles, des péles, des bêches, des hoyaux, & tous les autres outils néceſſaires pour remuer la terre. Cinq Ingénieurs furent commandés pour conduire les travaux; ſçavoir, Meſſieurs de Combes & de Tanzoau, pour le détachement de M. le duc de Mortemart; Meſſieurs Niquet & Plantier, pour celui de M. de Tourville; & M. de Saint Louis, pour celui du chevalier de Lhéry. Trois autres tartanes étoient chargées de haches pour rompre les portes, de bombes, de poudre & d'artifice pour brûler les maiſons.

Afin de partager les forces des Génois, & faciliter cette deſcente, on ſe prépara à faire une fauſſe attaque du côté de Biſagno: M. le marquis d'Amfreville chef d'eſcadre, fut choiſi pour la commander; on lui donna ſept cens hommes, & il partit à dix heures du ſoir, eſcorté par trois galères; il avoit ordre de deſcendre à terre, ſi les chaloupes pouvoient aborder, & après avoir fait un grand feu de mouſ-

quéterie & brûlé quelques maiſons, de revenir avant le jour à l'attaque du fauxbourg de Saint Pierre d'Aréna.

DES FRANÇOIS.

M. de la Porte, capitaine de marine, qui commandoit ſous lui, ayant fait entrer ſa chaloupe entre deux rochers, trouva le moyen de deſcendre le premier à terre, avec M. de Bois-joly, lieutenant de vaiſſeau, & quinze ſoldats; ſans examiner ſi on le ſuivoit, il s'avança beaucoup, & ſe rendit maître d'une maiſon. Le marquis d'Amfreville deſcendit un moment après, ſuivi du marquis de Blenac, capitaine de marine, de M. de la Boiſſiere, capitaine de frégate, de M. de Sérignan, lieutenant de galère, du chevalier de Tourouve, enſeigne de vaiſſeau, & de quelques autres officiers. Mais ayant reconnu qu'il étoit impoſſible de faire approcher les chaloupes aſſez près de terre, pour faire deſcendre les ſoldats, il ſe rembarqua, & fut bleſſé d'un coup de mouſquet à la cuiſſe, ce qui ne l'empêcha pas de donner les ordres néceſſaires pour faire faire un grand feu de ſa mouſquéterie, & des pierriers des chaloupes, ſur les ennemis, qui de leur côté faiſoient un grand feu derriere les murailles, dont la côte étoit bordée. Le chevalier de Chaulieu, lieutenant de vaiſſeau, & M. de Souches, enſeigne, y reçurent des bleſſures dont ils moururent quelque tems après. Le marquis de Seignelay, qui étoit aſſez près de cette attaque, pour être informé de tout ce qui ſe paſſoit, ayant appris la difficulté qu'il y avoit de deſcendre, & la bleſſure du marquis d'Amfreville, envoya ordre à M. de Champigny, capitaine de marine, le plus ancien, de paſſer, avec le détachement, au fauxbourg de Saint Pierre d'Aréna, & aux trois galères de les eſcorter. An. J. C. 1684.

L'action étoit vive de ce côté là; les troupes deſtinées à faire la deſcente, avoient été embarquées quelques heures après celles qui devoient agir à la fauſſe attaque; les bâtimens qui les portoient, ſoutenus par dix galères, s'approcherent de terre en bon ordre, un peu avant le jour. Les dix galères, commandées par le chevalier de Noailles, lieutenant général, firent trois décharges de leurs canons, à l'endroit où la deſcente devoit ſe faire, & pendant l'action, elles canonerent les batteries du fanal,

DES FRANÇOIS. avec tout le bon ordre & toute la diligence poſſibles.

An. J. C. 1684. Les ennemis, qui n'avoient point paru juſqu'au moment du débarquement, firent un très-grand feu, à la faveur de la muraille, dont je viens de parler, qui étoit ſur le bord de la mer, derriere laquelle ils étoient retranchés en très-grand nombre. Ce feu n'empêcha pas le duc de Mortemart de deſcendre à terre à la tête des troupes, accompagné du chevalier de Bethomas, de M. Guilloir, major de Toulon, de M. Bombelle, aide-major, & des autres officiers qui formoient le bataillon à meſure que les ſoldats débarquoient. M. de Tourville & le chevalier de Lhéry, qui étoient deſcendus chacun de leur côté à la tête de leur détachement, ſe joignirent à celui du duc de Mortemart, & marcherent en bon ordre droit au retranchement, d'où ils chaſſerent les ennemis. On commanda d'abord des travailleurs pour démolir cette muraille, afin qu'elle ne pût point leur ſervir lors de la retraite. Le duc de Mortemart marcha auſſi-tôt droit au fort, dans lequel il y avoit environ cent hommes, qui l'abandonnerent, dès qu'ils s'apperçurent que l'on venoit à eux avec des échelles & des petards. On y établit une garde pour s'en aſſurer; on en fit de même à toutes les avenues des rues du côté de la mer, tout cela fut exécuté par M. de Combes, avec beaucoup de promptitude.

Le lieu du rembarquement étant ainſi aſſuré & couvert, on pouſſa les ennemis de maiſons en maiſons, & on occupa les mêmes poſtes qu'ils abandonnoient. M. de Tourville alla prendre le ſien au bout du fauxbourg, ſous les murailles de la ville. Le chevalier de Lhéry prit le ſien à côté de la riviere qui eſt ſur la gauche; tout plia devant lui; les ennemis firent d'abord un grand feu, & ſembloient diſpoſés à bien défendre leur retranchement; mais ils l'abandonnerent; on les pouſſa juſques hors du fauxbourgs, & M. de Saint Louis ſe retrancha dans un chemin qui étoit près du pont. Il reſtoit encore quelques ennemis vers des halliers, d'où ils faiſoient un grand feu; le chevalier de Lhéry alla avec quelques grenadiers pour les en déloger, il reçut un coup de mouſquet à travers du corps,

dont il mourut une demie heure après. La marine fit en ſa perſonne une grande perte ; c'étoit un excellent officier, il s'étoit toujours fort diſtingué, & avoit paru avec éclat dans beaucoup d'occaſions importantes. M. de Belle-Iſle-Erard, qui de ſon côté avoit donné dans les jardins enfermés de murailles avec le chevalier de Villars, capitaine, MM. d'Arigni & d'Imont, lieutenans, & M. du Pleſſis-Mornai, enſeigne, s'en étant rendu maîtres, & ayant fait abandonner un moulin aux ennemis, les pouſſa juſqu'au pont, dont on ne jugea pas à propos de s'emparer ; ce poſte étoit trop éloigné pour qu'il pût être de quelque utilité dans cette action.

Les François animés par ces avantages, faiſoient partout des merveilles ; M. du Queſne-Monroſe, capitaine de marine, défendit avec beaucoup de fermeté un poſte important, qu'il gardoit, & M. de Champagnet, lieutenant de vaiſſeau, avec dix gardes de la marine, poſtés dans une grande maiſon, qui commandoit aux jardins, ſoutenoit la retraite du chevalier de Villars & de M. d'Imont ; & comme les ennemis faiſoient grand feu de l'autre côté de la riviere, & qu'il y en avoit même qui regagnoient des roſeaux qui étoient en deçà, M. de Belle-Iſle-Erard fit rétablir un retranchement que les ennemis avoient abandonné ; il ſe logea dans ce poſte, commença par faire ſur eux un très-grand feu ; il alla enſuite les attaquer, accompagné du comte des Goutes, capitaine de marine, du chevalier de Feuquiere, de M. de Saint André, & de pluſieurs autres officiers, les repouſſa, & leur fit repaſſer la riviere ; il laiſſa les mêmes officiers dans ce poſte, & le chevalier de Buſſi fut mis dans un autre, où il ſe ſoutint avec beaucoup de vigueur, il fut bleſſé d'un coup de mouſquet à la jambe. Les ennemis faiſoient toutes ſortes d'efforts pour reprendre les poſtes dont ils avoient été chaſſés ; mais ayant enfin été repouſſés par-tout, les François, après un combat qui avoit commencé dans la nuit, & qui avoit continué toute la matinée, ſe virent entiérement maîtres du fauxbourg ; on ſe mit auſſi-tôt en devoir de faire l'exécution que l'on s'étoit propoſée, en entreprenant la deſcente ; les matelots, conduits par leurs officiers, partie armés de haches, & par-

DES FRANÇOIS. AN. J. C. 1684.

tie chargés d'artifices, de barils de poudre & de bombes; rompirent les portes des maiſons, & y mirent le feu; le fauxbourg fut entiérement conſumé. Les flammes étoient pouſſées par le vent juſques dans la ville, & les Génois virent pluſieurs fois le moment où elles alloient s'y communiquer; dans la conſternation où ils étoient, peut-être auroit on eu encore ſur eux bien des avantages, mais on ne jugea pas à propos de rien entreprendre; le marquis de Seignelay, qui d'un vaiſſeau peu éloigné de l'endroit où s'étoit fait l'attaque, avoit vû tout ce qui s'étoit paſſé, s'étant apperçu ſur le midi que le vent avoit changé, & étoit venu au Sud-Eſt, & que ſe fortifiant, comme il y avoit apparence, la mer, qui groſſit beaucoup de ce vent, auroit pu empêcher le rembarquement, fit avertir le duc de Mortemart qu'il étoit tems de ſe retirer; le ſignal en fut fait ſur le champ, & la retraite ſe fit en ſi bon ordre, que l'on ne perdit pas un ſeul homme dans le rembarquement.

Les ſuccès que l'on avoit eu juſques-là, répondoient parfaitement aux eſpérances que l'on avoit conçues en entreprenant cette expédition; les Génois devoient ſentir qu'il leur auroit été plus avantageux de s'être ſoumis que d'avoir attiré contre eux, comme ils avoient fait, les armes des François: on voulut achever de les humilier; les vingt-cinq, vingt-ſix & vingt-ſept, on continua de tirer des bombes; on en jetta pendant ces trois jours juſqu'à trois mille trois cens, & les meſures avoient été ſi bien priſes, que l'on ne perdit pas un ſeul homme, quoique l'on fît faire divers mouvemens aux galiottes pour les mettre à portée de battre & de brûler également tous les quartiers de la ville.

On crut cependant devoir mettre des bornes à la vengeance que l'on avoit voulu tirer des injures que la République avoit faites au Roi; on ſe perſuada que l'on l'avoit aſſez punie pour qu'elle dût ſe repentir de la conduite peu meſurée qu'elle avoit tenue avec ce Prince; M. de Seignelay avoit des ordres de la ménager, & elle ne s'étoit attirée les malheurs qu'elle venoit d'eſſuyer, que par l'opiniâtreté avec laquelle elle avoit refuſé de ſe ſoumettre; on ne voulut donc point porter les choſes aux dernieres extrémités, les

les ordres furent donnés le vingt-huit pour ſe préparer au départ, les chaloupes allerent en plein jour lever les ancres des galiottes qui étoient à la portée des batteries de la ville. Le ſoir, les galiottes étant retirées derriere les vaiſſeaux, le duc de Mortemart mit à la voile avec vingt galères, pour aller aux côtes de Catalogne. Le vingt-neuf, le marquis du Queſne mit à la voile avec dix vaiſſeaux, & après avoir envoyé les galiottes à Toulon, & fait de l'eau aux iſles d'Hières, il continua ſa route vers les côtes de Catalogne.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1684.

Le Roi ſe promettoit bien de renvoyer ſon armée devant Gènes, ſi la République ne lui faiſoit point la ſatisfaction qu'il ſouhaitoit; mais les Génois qui voyoient leur ville abyſmée, & preſque réduite en cendres, avoient enfin ouvert les yeux ſur leurs véritables intérêts; ils ſentoient bien que quelque alliance qu'ils euſſent avec l'Eſpagne, & quelques ſecours que cette Couronne pût leur fournir, jamais ils ne ſeroient en état de réſiſter à une Puiſſance telle que la France; ils chercherent donc à appaiſer la colère du Roi, & prierent le Pape de vouloir bien leur ménager un accommodement avec ce Prince; le Roi, à la ſollicitation du Saint Pere, conſentit de leur accorder la paix, mais à des conditions que lui-même leur preſcrivit, & qu'ils furent obligés d'accepter. Par le traité qui fut ſigné à Verſailles vers la fin du mois de Février de l'année 1685, il fut réglé que le Doge, accompagné de quatre Sénateurs, viendroit en perſonne à Paris, demander pardon au Roi au nom de la Seigneurie; & comme ce Prince vouloit qu'il parût que c'étoit véritablement au nom de la République que cette ſatisfaction lui étoit faite, il fut accordé que contre l'uſage, le Doge & les Sénateurs, qui ceſſent d'avoir cette qualité, lorſqu'ils ſortent des terres de la Seigneurie, retiendroient leurs dignités, & qu'elles leur ſeroient continuées encore ſix mois après leur retour. Outre ce premier article, il fut convenu que les Génois congédiroient tout ce qu'ils avoient chez eux de troupes Eſpagnoles, qu'ils réduiroient le nombre de leurs galères ſur l'ancien pied, & que pour les dédommagemens prétendus par le comte de

An. J. C. 1685.

DES FRANÇOIS.

Fieſque, que la France protégeoit, la République feroit donner à ce Seigneur cent mille écus.

AN. J. C. 1685. Ces conditions étoient fort humiliantes; il fallut cependant les exécuter: François-Marie-Impériale Leſcari, Doge de Gènes, & quatre des principaux Sénateurs, paſſerent en France, en cette qualité, & ſe rendirent à Verſailles le quinze du mois de Mai. La pompe, dans laquelle il parut, ne ſervit qu'à rendre plus éclatante la réparation qu'il venoit faire. Le Roi le reçut ſur ſon thrône, en préſence de toute la Cour. Le Doge étoit revêtu des habits de ſa dignité, auſſi-bien que les quatre Sénateurs; il parla couvert, les Sénateurs ne l'étoient pas. Après avoir fait un magnifique éloge du Roi, dont il exalta les hautes qualités, il aſſura ce Prince de l'attachement conſtant de la République à ſa royale perſonne, du regret ſincère qu'elle avoit de lui avoir déplu; le pria d'oublier le paſſé, & lui demanda pour l'avenir l'honneur de ſes bonnes graces. Le Roi lui répondit qu'il étoit ſatisfait des ſoumiſſions que la République lui faiſoit, & que comme il étoit fâché d'avoir eu ſujet de faire éclater ſon mécontentement contre elle, il lui donneroit dans la ſuite des marques du retour de ſa bienveillance.

Toutes les circonſtances de ce glorieux événement étoient trop honorables au Roi pour que l'on ne cherchât pas à en conſacrer la mémoire dans des monumens publics: on frappa à cette occaſion deux médailles; dans l'une, on voit la ville de Gènes, & l'armée navale de France en bataille; le foudre que Jupiter tient à la main, eſt l'emblême de la puiſſance du Roi. Les mots de la légende: *Vibrata in ſuperbos fulmina*, ſignifient: Foudres lancées ſur les ſuperbes; l'exergue: *Genua emendata*, Gènes châtiée, 1684.

La ſeconde médaille fut frappée l'année ſuivante à l'occaſion de la ſoumiſſion de cette ville; on y voit le Roi debout, ſur le marche-pied de ſon thrône, & devant lui le Doge, avec les quatre Sénateurs en poſture de ſupplians. Les mots de Légende: *Genua obſequens*, ſignifient: Gènes ſoumiſe; l'exergue: *Dux legatus & deprecator*: Le Doge envoyé pour implorer la clémence du Roi.

DES FRANÇOIS.

Une guerre soutenue pendant plusieurs années contre presque tous les Etats de l'Europe, & terminée à l'avantage de la France; Alger punie; Gènes humiliée & réduite à faire au Roi la satisfaction la plus éclatante, étoient pour ce Prince des avantages si condérables, & avoient si fort élevé la gloire de ce Monarque, qu'il sembloit qu'il n'y eût aucune Puissance qui ne dût le respecter; la crainte d'attirer sur eux des malheurs pareils à ceux qu'avoient essuyé le Algériens, n'avoit cependant point été capable de retenir les corsaires de Tripoly; depuis la paix que le Roi avoit bien voulu leur accorder en 1683, ils avoient encore fait des courses sur les vaisseaux François; le Roi se disposa à les en punir, il fit équiper une flotte qu'il mit sous les ordres de M. le Maréchal d'Estrées, vice-amiral. An. J. C. 1685.

Elle partit le dix-sept Juin 1685 de l'isle de l'Ampédouze, & arriva le dix neuf devant Tripoly, où croisoient M. le marquis d'Amfreville, & M. de Nesmont, qui avoient pris les devants avec quelques vaisseaux. L'on mouilla par un très-beau tems, à environ deux lieues au large de la ville; mais le fond s'étant trouvé fort mauvais, M. de Tourville alla pendant la nuit avec quelques chaloupes armées pour sonder jusques sous les murailles de Tripoly; on trouva que le fond y étoit beaucoup plus beau; on résolut d'y placer l'armée; M. d'Amfreville leva l'ancre, & alla mouiller, avec un autre vaisseau, à une lieue de la ville, le reste de l'armée appareilla ensuite pour venir mouiller sur la même ligne. On ne pouvoit découvrir de cet endroit que les murs & les forteresses, parce que la ville est basse, aussi-bien que toute la côte, qui est d'ailleurs si dangereuse, que dans bien des occasions des vaisseaux Tripolitains s'y sont perdus, quoiqu'ils dussent bien la connoître. Cette ville, que l'on appelle Tripoly de Barbarie, est grande, & fort ancienne; c'est la capitale du Royaume de ce nom. Elle a été bâtie sous le regne de Trajan; on y voit encore diverses antiquités. Elle a été long-tems sous la domination du Grand-Seigneur, qui y envoyoit des Bachas pour la gouverner, elle a secoué ce joug, s'est mise en République, & a trouvé le secret de s'y maintenir; elle est cependant

LES FRANÇOIS. An. J. C. 1685.

ſous la protection du Turc, & lui paye un tribut annuel ; la principale fortereſſe de la ville s'appelle le Mandri, elle eſt plus avancée dans la mer que ne ſont les autres forts ; c'eſt une groſſe tour bien bâtie, & garnie de canons ; il y en a pluſieurs autres ſur le bord de la mer ; le corps de la place eſt caché par deux grands baſtions aſſez forts, ſur leſquels il y a pluſieurs embouchures. On y comptoit pour lors ſoixante-quatre piéces de canon en batterie.

Le maréchal d'Eſtrées ayant mouillé devant cette place, & le mauvais tems n'ayant pas permis dans les premiers jours de rien entreprendre, on employa ce tems d'inaction à faire lever un plan de la place. Pour cela, on envoyoit toutes les nuits quelques chaloupes en garde avec d'autres petits bâtimens ; les officiers généraux s'y embarquoient pour prendre par eux-mêmes une connoiſſance exacte de l'entrée du port. On n'eut point d'autre occupation juſqu'au vingt-deux de Juin ; le tems s'étant mis ce jour là au beau, on ſe diſpoſa à en profiter, les ordres furent donnés pour préparer les galiottes à bombes. La manœuvre fut bien-tôt faite, les capitaines firent démâter leurs huniers, & mirent leurs mortiers en place. Les chaloupes des vaiſſeaux de guerre allerent mouiller des ancres à portée du canon de la ville, afin de pouvoir ſe haller ſur ces ancres pour tirer. On fit pour le ſoir du même jour un détachement, qui fut compoſé de quatorze grandes chaloupes à rames, de trois galiottes, & de pluſieurs autres bâtimens pour le ſervice des bombardes ; ces dernieres commencerent à ſe haller ſur les huit heures du ſoir.

M. de Tourville commandoit l'attaque ; il fit poſter les bâtimens armés à l'entrée du port pour empêcher les entrepriſes des ennemis ; & les galiottes à bombes étant arrivées à l'endroit qui leur avoit été marqué, elles commencerent ſur les dix heures du ſoir à jetter des bombes dans la ville. M. Landouillet, commiſſaire général & commandant une compagnie de bombardiers, avoit, aidé de M. de Pointis, ſi bien mis toutes choſes en état, que les bombes firent tout l'effet que l'on s'étoit promis. On s'étoit attendu à un grand feu de la part des ennemis ; les nuits pré-

cédentes, ils avoient beaucoup tiré ſur nos chaloupes d'obſervation; ces bâtimens ayant toujours été tenus à quelque diſtance de la ville, ils n'avoient pas beaucoup été endommagés; les galiottes à bombes ſe trouvant beaucoup plus à la portée de l'artillerie des ennemis, elle pouvoit incommoder beaucoup les François; mais ſoit que le feu des bombes qui tômboient dans le lieu où étoient les batteries de la ville, empêchât les Tripolitains d'y reſter; ſoit qu'ils cruſſent qu'en tirant, il ne leur ſeroit pas poſſible de déranger les opérations des François, ils reſterent dans une parfaite tranquillité. On continua de tirer pendant toute la nuit; à ſix heures du matin, le détachement & les galiottes ſe retirerent, elles avoient jetté cinq cens bombes. Le ſoir du vingt-trois, les capitaines eurent ordre de les conduire au même lieu où elles avoient été la nuit précédente; mais le vent s'étant rafraîchi, elles ne purent tirer que ſur les deux heures après minuit du vingt-quatre; les Tripolitains reſterent encore tranquilles; les bombes étoient cependant jettées ſi juſte, que l'on voyoit le feu en pluſieurs endroits.

DES FRANÇOIS, An. J. C. 1685.

Ce ravage des bombes les incommodoit beaucoup, & leur cauſoit de très-grandes pertes; le maréchal d'Eſtrées ſe perſuada, que s'il pouvoit parvenir à battre en bréche leurs murailles, la crainte de ſe voir forcés dans leur ville les mettroit plus promptement à la raiſon. J'ai déja dit que leur ville étoit fort baſſe, par conſéquent à moins que l'on ne trouvât le moyen de faire une deſcente, le projet du vice-amiral n'étoit pas facile à exécuter. Il y avoit à une portée de mouſquet de la ville un écueil, dont la ſituation étoit fort avantageuſe pour le deſſein que l'on avoit, il n'étoit queſtion que de ſçavoir ſi dans ce poſte, il y avoit aſſez de terre pour que l'on pût y dreſſer une batterie; un détachement de chaloupes armées, & d'une galiotte à rames eut ordre d'aller examiner ce poſte, & de ſonder juſques dans le port le fond qu'il pouvoit y avoir. Dès que les chaloupes furent à portée, les Tripolitains ſortirent de l'inaction dans laquelle ils avoient été juſques-là, & firent un très-grand feu; mais leur canon, quoique bien ſervi, n'empêcha pas que l'on n'approchât l'écueil. Meſſieurs Lan-

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1685.

douillet & de Pointis y deſcendirent, & prirent toutes les dimenſions dont ils avoient beſoin, pendant que les chaloupes, malgré le feu violent que faiſoient les ennemis, ſonderent dans le port & à l'entrée de l'écueil où l'on trouva un bon fond. On vit au bord de la mer quantité de cavalerie & d'infanterie ; M. de la Guiche qui commandoit la premiere des chaloupes, leur envoya quelques volées de canon, ils en furent extrêmement ſurpris, ils n'avoient jamais vû de groſſe artillerie ſur ces ſortes de petits bâtimens. Lorſque l'on eut pris toutes les connoiſſances que l'on vouloit avoir, on ſe rembarqua, & le détachement alla rejoindre l'armée. Pluſieurs boulets de canon avoient porté dans la galiotte à rames ; M. le Motheux qui la commandoit eut la cuiſſe fracaſſée d'un éclat, trois ſoldats ou matelots furent bleſſés ; cette galiotte n'avoit point diſcontinué de jetter des bombes, tant qu'elle avoit été à portée de la ville : il en tomba quelques unes dans un lieu où une partie du peuple étoit aſſemblé, elles tuérent environ trente hommes, & ce fracas fit pouſſer des cris épouvantables.

Les Tripolitains, déja déconcertés par l'effet des bombes, étoient dans une étrange inquiétude ſur l'entrepriſe qu'ils voyoient que l'on vouloit faire dans leur port, ſans qu'ils puſſent ſe douter de ce que ce pouvoit être ; ils ne pouvoient revenir de l'étonnement dans lequel les avoit jettés l'intrépidité avec laquelle les François avoient en plein jour, & malgré un feu continuel abordé dans un endroit, dont ils s'étoient imaginé être entierement les maîtres ; l'impoſſibilité dans laquelle ils ſe crurent de ſe défendre contre des gens que leur valeur mettoit au-deſſus de tous les obſtacles, leur fit ſonger à tâcher de terminer une guerre, dont les ſuites ne pouvoient leur être que funeſtes ; ils réſolurent d'envoyer demander la paix, & ſur le midi on vit ſortir du port une chaloupe, qui portoit pavillon blanc. Elle vint à bord de M. le maréchal d'Eſtrées, il en ſortit un vieillard âgé de quatre-vingt-quatorze ans, qui après avoir ſalué le général François, lui dit qu'il étoit l'infortuné Triek, beau-frere de Baba Aſſan, chaſſé d'Alger depuis deux ans, après y en avoir regné

vingt en qualité de Dey. Il dit qu'il venoit de la part du Divan de Tripoly pour ſçavoir quelles étoient les prétentions des François, & qu'il étoit chargé de négocier la paix. Les Tripolitains n'ignoroient pas les raiſons qui obligeoient les François à les attaquer, & ils pouvoient aiſément imaginer de quelle façon il falloit qu'ils agiſſent pour finir la guerre ; le maréchal répondit qu'il vouloit bien cependant faire dreſſer des articles, ſur leſquels ils délibéreroient ; que pour faciliter les négociations, non ſeulement il leur accorderoit une tréve juſqu'au lendemain midi, mais même qu'il leur envoyeroit des officiers auſquels ils pourroient déclarer leurs intentions, mais que s'ils vouloient profiter d'une occaſion ſi favorable, il falloit que ce fût ſans aucun délai, parce qu'il ne vouloit pas perdre un ſeul moment de beau tems. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1685.

Trék retourna à la ville pour rendre compte du ſuccès de ſa commiſſion ; le lendemain, vingt-cinq, il revint dès le matin à bord des vaiſſeaux pour prendre les officiers chargés des conditions, ſous leſquelles M. le maréchal d'Eſtrées conſentoit de leur accorder la paix. Ils allerent chez le Dey, où les plus conſidérables de la ville étoient aſſemblés. On leur lut les articles dont les principaux étoient : Qu'ils donneroient deux cens mille écus pour les dédommagemens des priſes qu'ils avoient faites ſur les vaiſſeaux François, & rendroient non ſeulement tous les François qu'ils retenoient eſclaves, mais encore ceux des autres nations qu'ils avoient pris ſous la banniere de France. Ils ſe récrierent ſur la ſomme demandée, & en offrirent la moitié : mais après bien des conteſtations & des prieres, on la modéra à la ſomme de cinq cens mille livres ; ils furent obligés d'en paſſer par-là, & promirent de la fournir ; ils s'engagerent auſſi à rendre tous les eſclaves qu'on leur demandoit. Il avoit été arrêté que les Infidéles payeroient cinquante mille écus le lendemain, & on leur avoit accordé quinze jours pour fournir le reſte ; il y eut de la difficulté pour le premier payement, mais le maréchal d'Eſtrées leur fit dire qu'il trouveroit bien le moyen de leur faire tenir leur parole ; il fit avancer les galiottes, & fit tout préparer pour jetter des bombes. La vûe du danger

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1685.

préſent effraya les Tripolitains, ils délivrerent cent quatre-vingt eſclaves, & apporterent la ſomme convenue, le reſte fut payé quelques jours après, & le traité de paix fut ſigné de part & d'autre.

Le Roi avoit contre les Tuniſiens les mêmes ſujets de mécontentement, que contre les Corſaires qui venoient d'être châtiés, ils avoient auſſi fait des courſes ſur les vaiſſeaux François & en avoient enlevé pluſieurs; le maréchal d'Eſtrées fit voile de leur côté, mais ce qui venoit d'arriver à la ville de Tripoly, leur faiſant connoître à quoi ils devoient s'attendre, s'ils faiſoient quelque réſiſtance, ils prirent le parti de la ſoumiſſion, & firent aſſurer le vice-amiral qu'ils en paſſeroient par où il voudroit: M. d'Eſtrées les obligea de rendre tous les eſclaves François, & de payer au Roi les frais de l'armement.

Il falloit que l'envie de piller & de vivre de brigandages fut bien forte dans les Corſaires, pour que la conſidération des châtimens, dont étoient ſuivis les infractions qu'ils faiſoient aux traités qu'ils avoient avec la France, ne puſſent pas les contenir. Quoique dans la derniere expédition qui avoit été faite contre Alger, cette ville eût été en partie réduite en cendres par l'armée du Roi, & que pour éviter une ruine totale les Pirates euſſent été obligés de faire les plus grandes ſoumiſſions; quoique le traitement que venoient de recevoir leurs voiſins, leur donnât lieu de tout appréhender, ils n'en eurent pas moins la hardieſſe de faire de nouvelles courſes ſur les vaiſſeaux François, & par-là attirerent ſur eux de nouveaux effets de la colère du Roi: le maréchal d'Eſtrées eut ordre d'aller à Alger avec une eſcadre, il arriva devant cette ville ſur la fin du mois de Juin. Il employa quelques jours à faire les préparatifs néceſſaires pour la bombarder; depuis le premier Juillet juſqu'au ſeize du même mois, on jetta juſqu'à dix mille bombes, on coula à fonds cinq vaiſſeaux de ces Corſaires dans leur port, & on en brûla un.

Pendant que le maréchal d'Eſtrées étoit occupé à faire reſpecter la puiſſance du Roi ſur les côtes de Barbarie, M. de Tourville faiſoit rendre au pavillon de ce Prince l'honneur

l'honneur qui lui étoit dû ; ce brave lieutenant général montoit un vaiſſeau de cinquante-quatre piéces de canon & de trois cens hommes, & il avoit avec lui deux autres petits bâtimens bien inférieurs au ſien en nombre de canons & en équipages. Il rencontra par le travers d'Alicante le vice-amiral Papachin qui revenoit de Naples avec deux vaiſſeaux Eſpagnols, dont l'un étoit de ſoixante-dix-ſept piéces de canon & de cinq cens hommes d'équipage, & l'autre de cinquante-quatre piéces de canon & de trois cens hommes. L'inégalité des forces n'étoit pas capable d'effrayer M. de Tourville, il envoya dire au vice-amiral de ſaluer le pavillon du Roi. Sur le refus que l'Eſpagnol en fit, les vaiſſeaux François l'attaquerent, M. de Tourville combattit contre Papachin, & après une action qui dura pendant trois heures, il aborda par le beau pré le vaiſſeau du vice-amiral, & l'obligea de ſaluer le pavillon de France de neuf coups de canon ; les deux autres navires François combattirent pendant ce tems-là contre l'autre vaiſſeau Eſpagnol, l'aborderent pareillement & l'obligerent au même ſalut. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1685.

Cette action n'étoit pas capable d'occaſionner une rupture entre les deux couronnes ; la prééminence de celle de France avoit été formellement reconnue par le Roi d'Eſpagne, il y avoit quelques années : le refus de ſaluer que Papachin avoit fait, & le combat qui en avoit été la ſuite, ne pouvoient être regardés que comme des entrepriſes de particuliers qui ne commettoient point les deux Puiſſances ; la tréve qui en 1684 avoit ſuſpendu pour vingt années la guerre que les deux nations ſe faiſoient, n'étoit point cenſée violée par cet événement, mais elle fut rompue bien-tôt après ; le roi d'Eſpagne ſe joignit aux ennemis que le prince d'Orange, par ſes intrigues, avoit trouvé le moyen de ſuſciter à la France.

Henri Guillaume de Naſſau, prince d'Orange, avoit épouſé la fille du duc d'York, frere de Charles II. Roi d'Angleterre. Ce mariage qui lui avoit donné des liaiſons avec les Anglois, lui avoit fait concevoir un projet qui flattoit extrémement ſon ambition : il ne prétendoit pas moins que monter ſur le thrône d'Angleterre après la mort de

DES FRANÇOIS.

Ao. J. C. 1685.

Charles II. ce Prince n'avoit point d'enfans, la couronne ne pouvoit regarder que le duc d'York, qui en étoit l'héritier préſomptif; mais le prince d'Orange entreprit d'ôter à ſon beau-pere les eſpérances que le ſang & les loix lui donnoient de ce côté-là : il comptoit qu'il ne lui ſeroit point difficile enſuite de faire tourner en ſa faveur les ſuffrages de la nation. Le duc d'York faiſoit publiquement profeſſion de la religion Romaine, les partiſans que Guillaume avoit trouvé le ſecret de ſe ménager dans le Parlement, ſçurent ſi bien faire valoir auprès de ce corps les dangers auſquels ils prétendoient que ſeroient expoſés la religion Anglicane & ceux qui la profeſſoient, ſi un Prince catholique montoit ſur le thrône, qu'ils vinrent à bout de faire dreſſer dans la chambre-baſſe un acte par lequel le duc d'York étoit déclaré incapable de ſuccéder à la couronne, attendu ſa qualité de catholique. Les partiſans du prince d'Orange firent tous les efforts poſſibles pour maintenir la nation dans cette réſolution; ils ne purent empêcher cependant qu'elle ne prît des ſentimens plus favorables au duc d'York : telle authenticité qu'ils euſſent cherché à donner à l'acte qui portoit l'excluſion de ce Prince, il n'eut aucune exécution, & Charles II. étoit mort au commencement du mois de Février 1685, le duc monta ſur le thrône avec le ſuffrage unanime de tous les peuples, ſous le nom de Jacques II.

Si ce Prince avoit ſçu ménager l'eſprit de ſes nouveaux ſujets, les intrigues du prince d'Orange n'auroient jamais pû lui nuire, mais il ſe preſſa trop de vouloir rétablir la liberté de conſcience; la propoſition qu'il en fit au Parlement excita beaucoup de murmures, & le prince d'Orange qui n'avoit point abandonné ſes projets ambitieux, ſçut profiter de ces premiers mécontentemens : ſes partiſans réveillerent les craintes que l'on avoit eues par rapport à la religion Anglicane, & une partie des Anglois ſe trouva dans des diſpoſitions peu favorables au Roi.

Ce Prince avoit dans la perſonne du roi de France un allié, dont le ſecours devoit être pour lui d'une grande reſſource, s'il ſe trouvoit dans le cas d'en avoir beſoin.

Charles ſecond avoit toujours été fort attaché à la France; Louis XIV. par reconnoiſſance étoit entierement diſpoſé à ſoutenir les intérêts du nouveau Roi ; le prince d'Orange ne l'ignoroit pas, & il ſentoit parfaitement que jamais il ne pourroit réuſſir dans le deſſein qu'il avoit, ſi ſon beau-pere étoit appuyé de toutes les forces de la France. Il ne pouvoit pas ſe flatter de parvenir à mettre le Roi dans d'autres diſpoſitions, mais il crut que le moyen le plus infaillible de priver Jacques II. du ſecours de la France, étoit de ſuſciter à cette couronne des ennemis qui l'occupaſſent ſi bien, qu'elle ne fût point en état de prendre part aux affaires d'Angleterre.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1686.

Guillaume s'adreſſa d'abord aux princes d'Allemagne, il n'eut pas beaucoup de peine à les faire entrer dans ſes vûes. La France avoit depuis quelque tems beaucoup augmenté ſes domaines du côté du Rhin par l'acquiſition qu'elle avoit faite de la ville de Straſbourg, & d'une autre grande étendue de pays, dont les dépendances étoient conſidérables ; la jalouſie que les princes d'Allemagne avoient de cette augmentation de puiſſance & le déſir de la diminuer, étoient des motifs ſuffiſans pour les engager à entrer dans une ligue contre la France ; mais ils vouloient que la partie fût ſi bien liée, qu'ils ne fuſſent point dans le cas d'appréhender de voir cette couronne remporter des avantages pareils à ceux qu'elle avoit eus dans les guerres précédentes.

Les raiſons qui déterminoient ces Princes à ſe déclarer contre la France, étoient communes à l'Empereur dans ſa qualité de chef du corps germanique, mais il en avoit une autre qui lui étoit particuliere, & qu'il ne regardoit pas comme moins preſſante. Le roi d'Eſpagne, marié depuis dix ans, n'avoit point d'enfans, & la foibleſſe de ſa complexion faiſoit croire qu'il n'en auroit jamais : on regardoit même ce prince, preſque toujours infirme, comme ne devant pas vivre long-tems ; Léopold prétendant en ce cas faire valoir les renonciations de la reine de France, & ſe porter pour héritier du royaume d'Eſpagne, il étoit de ſon intérêt de tâcher d'abaiſſer une puiſſance qu'il s'attendoit

DES FRANÇOIS. An J.C.1686.

bien à avoir pour rivale dans ſes prétentions ſur la ſucceſſion à cette couronne, il ne fut donc pas difficile de le faire entrer dans la ligue.

L'engagement que prenoit ce prince, répondoit aſſez des diſpoſitions dans leſquelles on trouveroit la cour de Madrid; le roi d'Eſpagne recevoit toutes les impreſſions que l'Empereur vouloit lui donner : d'ailleurs l'eſpérance de réparer les pertes qu'il avoit faites dans les guerres précédentes étoit bien capable de le déterminer. Il n'étoit plus queſtion que d'unir les Hollandois aux confédérés. Le prince d'Orange n'eut pas beaucoup de peine à y réuſſir; les grands deſſeins dont il étoit occupé l'avoient rendu extrémement attentif à ſaiſir toutes les occaſions de ſe concilier ſes compatriotes : l'autorité que par-là il s'étoit acquiſe parmi eux, le rendoit tellement maître de la République, qu'il pouvoit compter ſur toutes les forces de l'état.

La France ſe vit donc obligée de recommencer une guerre plus vive & plus ſanglante que toutes celles qui l'avoient précédé. Cette puiſſance n'avoit jamais vû former contre elle de ligue ſi terrible que celle qui fut préparée dans cette occaſion par les intrigues du prince d'Orange, & qui devint dans la ſuite ſi fameuſe, ſous le nom de ligue d'Auſbourg. L'Empereur, le roi d'Eſpagne, l'électeur de Brandebourg, le Palatin étoient les principaux confédérés, le roi de Suéde y entroit pour les Etats qu'il avoit en Allemagne, les princes de la maiſon de Saxe, le cercle de Franconie, le cercle du haut Rhin, & la plûpart des autres princes & états de l'Empire y étoient pareillement entrés. Ils diſoient dans leur traité qu'ils ne ſe propoſoient que la conſervation de l'Allemagne, & l'obſervation des traités de Weſtphalie, & de Nimégue & de la tréve faite en dernier lieu pour vingt ans, mais leur véritable deſſein étoit de réduire la France ſur le pied des traités de Weſtphalie & des Pyrénées, comme ils l'avoient projetté dans la guerre précédente.

Quelque réuſſite que Guillaume eût eue dans la concluſion de cette ligue, ce n'étoit point aſſez pour l'exécution de ſes deſſeins d'avoir excité une guerre en Europe, il fal-

loit que les troubles qui avoient commencé en Angleterre augmentaſſent aſſez pour que ſes Partiſans euſſent un prétexte de l'y appeller ; mais il n'eut bien-tôt plus rien à déſirer de ce côté-là, il ſçut ſi bien diſpoſer l'eſprit des Anglois, que leur mécontentement donna lieu à une révolution qui fit deſcendre Jacques II. d'un thrône où il avoit été élevé quelques années auparavant par le vœu unanime de la nation.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1686.

Ce Prince avoit fait fort peu d'attention aux plaintes qu'avoit occaſionnées l'envie qu'il avoit fait paroître de rétablir la liberté de conſcience : il ſe détermina à conſommer cette affaire, & publia à ce ſujet une déclaration ; elle fut reçue en Ecoſſe ſans beaucoup de difficulté, mais elle trouva de grandes oppoſitions en Angleterre. Les Preſbytériens ou Calviniſtes, à qui elle accordoit les mêmes graces qu'aux Catholiques, la reçurent avec de grands témoignages de joie, mais les Epiſcopaux, c'eſt-à-dire, les Anglicans, la virent avec beaucoup de chagrin, & quoiqu'elle n'accordât aux Catholiques qu'un ſimple pouvoir de s'aſſembler dans des chapelles particulieres, ſans qu'il leur fût jamais permis de s'emparer d'aucun temple des Proteſtans, on ne put la faire goûter à aucun Evêque, les plus modérés ſe contentant de la condamner par leur ſilence.

Le Roi ſe ſeroit cependant fort bien paſſé de leur ſuffrage, s'il avoit pû mettre le Parlement dans ſon parti ; mais quelques ſoins qu'il ſe donnât pour y réuſſir, il ne put jamais gagner ce corps : on renouvella plus que jamais les anciennes plaintes, & elles furent pouſſées ſi loin, que Jacques auroit dû dès-lors en appréhender les ſuites.

Les agens du prince d'Orange ne reſtoient point pendant ce tems-là dans l'inaction ; Jacques ayant accordé quelques graces à des Catholiques, les factieux en prirent occaſion d'animer encore plus les mécontens, en leur repréſentant que pour peu que l'on laiſſât faire le Roi, il ſe croiroit tout permis pour rendre ſa communion dominante, que bien-tôt toutes les graces & toutes les grandes Dignités ne tomberoient que ſur les Catholiques, & qu'il ne reſteroit plus aux Proteſtans qu'à embraſſer la religion du

des François. An. J. C. 1687.

Roi, ou à vivre obſcurément & en perſonnes privées, ſans avoir aucune part aux affaires, & que lorſqu'une fois ils ſeroient ainſi abattus, on ne manqueroit pas de rechercher ceux qui poſſédoient les biens qui avoient appartenu aux égliſes Catholiques, & de les leur enlever; ces motifs d'avarice & d'ambition augmentoient l'impreſſion que faiſoient ſur les eſprits l'intérêt de la religion, & les diſpoſoient à en venir au point auquel on vouloit les amener.

Il n'avoit cependant point encore été queſtion juſque-là de ſe porter à aucune extrémité contre le Roi. Quelque tournure favorable que priſſent les affaires, le prince d'Orange étoit trop habile pour ne pas ſentir l'indécence qu'il y auroit eu à propoſer aux Anglois de ſe ſouſtraire à l'obéiſſance qu'ils devoient à leur Roi légitime, & de le faire monter ſur le thrône dont ils auroient fait deſcendre ce Prince; ſes partiſans propoſoient bien de l'appeller en Angleterre, mais ils ne parloient de ce projet que comme d'un moyen auquel Guillaume vouloit bien ſe prêter en faveur de la nation, pour réformer les abus qui s'étoient gliſſés dans le gouvernement, & pour aſſurer la liberté des peuples & leur religion. Ce Prince conſommé dans l'art de diſſimuler, faiſoit voir dans ſa conduite autant de modération que ſes agens auprès des Anglois en obſervoient dans leurs diſcours; & pendant qu'il prenoit en Hollande avec les principaux chefs des mécontens d'Angleterre les meſures les plus efficaces pour envahir le royaume, il paroiſſoit au dehors ne ſe donner aucun mouvement.

Les circonſtances devenoient cependant tous les jours plus favorables pour lui. La reine qui étoit enceinte accoucha d'un fils; cet événement qui ſembloit ne devoir cauſer au Roi que de la ſatisfaction, contribua néanmoins à avancer ſon malheur. Un grand nombre de Proteſtans ſupportoient avec patience ce qu'il faiſoit en faveur des Catholiques, perſuadés qu'après ſa mort, la princeſſe d'Orange qui devoit lui ſuccéder remettroit les choſes ſur l'ancien pied, mais lorſqu'ils la virent exclue de la ſucceſſion par la naiſſance d'un Prince, qui élevé dans la re-

ligion Catholique, la perpétueroit ſur le thrône ; ils ſe tournerent du côté du prince d'Orange, & groſſirent le nombre de ſes Partiſans : telles aſſurances cependant que Guillaume pût avoir d'être bien reçu en Angleterre, il ne ſe preſſa point d'y paſſer ; il étoit occupé à chercher quelque moyen de diminuer aux yeux de l'Europe l'horreur de ſon crime : il ſe flatta que l'on ne pourroit rien trouver d'odieux dans ſa conduite, s'il pouvoit paroître avoir été appellé par la nation ; la choſe ne fut point difficile, ſes Agens lui procurerent bien-tôt l'invitation qu'il ſouhaitoit ; ils en trouverent le prétexte dans la maniere dont le Roi ſe conduiſit avec pluſieurs Evêques d'Angleterre. Ce Prince trouvant toujours, au ſujet de la liberté de conſcience, la même réſiſtance dans le Parlement, crut qu'il auroit moins de peine à la lui faire agréer, s'il venoit à bout d'engager les Evêques à la recevoir. Ils leur ordonna d'en faire la publication dans leurs égliſes, mais il ne fut point obéi, & ſept de ces prélats, qui pour lors étoient à Londres & qui avoient à leur tête l'archevêque de Cantorbéry, ayant préſenté au Roi à ce ſujet un mémoire dans lequel ce Prince prétendit que l'on s'étoit ſervi de termes qui compromettoient ſon autorité, il les envoya à la tour. Cette démarche acheva de révolter les factieux, les principaux ſe joignirent aux Evêques & écrivirent au prince d'Orange pour le prier d'accourir enfin à la défenſe de leur religion & de leur liberté opprimée ; Guillaume qui n'attendoit que cet éclat, ſe hâta de diſpoſer toutes choſes pour ſon départ.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1687.

Mais telles meſures qu'il eût pû prendre, & dans quelques diſpoſitions qu'il eût ſçu mettre les Anglois, il n'auroit point retiré de ſes intrigues le fruit qu'il s'en étoit promis, ſi Jacques II. avoit voulu ſuivre les conſeils que le Roi de France lui donna. Les Etats Généraux armoient en faveur du prince d'Orange, & faiſoient tous les préparatifs néceſſaires pour une deſcente. Quoique les Hollandois ne publiaſſent pas les motifs de cet armement, le comte d'Avaux, ambaſſadeur de France à la Haye, avoit fait des découvertes qui donnoient ſur ſa deſtination des

DES FRANÇOIS. An J.C.1687.

lumieres qui n'étoient point équivoques. Louis XIV. en inſtruiſit auſſi-tôt le roi d'Angleterre, & fit en même tems déclarer aux Etats Généraux, que ſi l'armement qu'ils préparoient regardoit Jacques II. il ne pourroit pas ſe diſpenſer de ſecourir un Prince avec lequel il étoit ſi étroitement lié. Le Roi pouſſa même les choſes plus loin. Jacques, dans la crainte qu'il avoit d'indiſpoſer ſa nation, ne voulant point permettre que les troupes de France paſſaſſent en Angleterre, le Roi lui fit dire qu'il ſe chargeroit d'arrêter les Hollandois en faiſant le ſiége de Maſtrecht ; il eſt certain que cette diverſion auroit fait échouer tous les projets du prince d'Orange, & que ſi les Etats avoient vû quelqu'une de leurs places attaquée, ils n'auroient eu garde de lui donner leurs troupes ; mais ſoit que ce Prince ne crût point véritables les avis que le Roi lui avoit fait donner, & qu'il ne pût pas croire ſon gendre capable d'une auſſi grande perfidie, ſoit qu'il ſe perſuadât qu'avec une armée de trente mille hommes qu'il avoit ſur pied, & une flotte qu'il avoit en mer, il étoit aſſez en état de ſe défendre contre les Hollandois, il ne fut pas poſſible de l'engager à accepter les offres que lui faiſoit la France.

Il eut bien-tôt lieu cependant de ſe repentir de ſon trop de confiance ; Guillaume mit à la voile avec une flotte conſidérable le trente Octobre 1688 pour paſſer en Angleterre, elle portoit pavillon blanc aux armes de ce Prince, avec ces mots : *Pour la religion & pour la liberté.* Le roi d'Angleterre avoit compté que ſon armée navale arrêteroit celle du prince d'Orange, mais les officiers avoient été gagnés, elle ne ſe préſenta ſeulement pas pour diſputer le paſſage ; les Hollandois débarquerent ſans aucun obſtacle, & Jacques étant venu à leur rencontre avec ſon armée, la déſertion qui ſe mit dans ſes troupes, lui fit bientôt connoître qu'elles ne lui étoient pas plus fidéles que n'avoient été celles qu'il avoit embarquées ſur ſes vaiſſeaux. Il avoit trop de courage pour abandonner ſi-tôt la partie, il lutta pendant quelque tems contre ſa mauvaiſe fortune, mais voyant à la fin que ſoldats, officiers, ſes miniſtres mêmes qui avoient reçu en grand nombre des marques

marques de ſa bonté, tout le trahiſſoit, il ſentit bien que c'étoit pour lui une néceſſité de céder à l'orage, il s'embarqua pour aller en France chercher un aſyle dans ſon malheur; mais ſon vaiſſeau mal leſté l'ayant obligé de reprendre terre pour y ajouter le leſt qui y manquoit, il fut arrêté & amené à Londres, d'où il fut enſuite conduit à Rocheſter; mais ayant quelques jours après trouvé le moyen de ſe ſauver, il s'embarqua ſur la Tamiſe, & arriva en France au commencement de l'année 1689. Le prince d'Orange ſe vit bien-tôt après élevé ſur le thrône, qui avoit toujours été l'objet de ſon ambition; l'aſſemblée générale des Etats déclara, 1°. Qu'un prince Catholique étoit incapable de remplir le thrône d'Angleterre. 2°. Que Jacques II. avoit rompu par ſon adminiſtration injuſte & contraire aux loix du royaume le contrat original entre lui & ſes ſujets. 3°. Que ſa fuite hors du royaume devoit être regardée comme une déſertion qui opéroit la vacance du thrône. La couronne fut enſuite déférée au prince & à la princeſſe d'Orange.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1688.

Le Roi, qui avoit toujours été fidéle allié de Jacques II. lorſqu'il étoit ſur le thrône, ne l'abandonna pas dans ſon malheur. Il n'y avoit point eu en Irlande de révolution pareille à celle qui s'étoit faite en Angleterre; les peuples de ce royaume étoient pour la plûpart Catholiques, le comte de Tirconel vice-roi d'Irlande, catholique comme eux, les avoit maintenus dans l'obéiſſance, & ils n'avoient point voulu entendre parler du nouveau Roi qu'ils traitoient publiquement d'uſurpateur; comme on ne pouvoit pas douter, que toutes les forces d'Angleterre ne paſſaſſent bien-tôt chez eux, on ſe diſpoſa à leur envoyer des ſecours qui les miſſent en état de ſe ſoutenir.

Les ordres furent donnés pour équiper promptement vingt-quatre vaiſſeaux, deux frégates & ſix brûlots; tout fut bien-tôt préparé; la flotte partit de Breſt le ſix Mai, ſous les ordres du comte de Château-Regnault: le neuf elle arriva à la vûe de la terre d'Irlande, entre le cap de Clar & Kinſal. On ne fut pas long-tems ſans avoir des nouvelles des ennemis: la frégate nommée la Preſſante que

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1638

commandoit M. de Septems, & un brûlot ſur lequel étoit M. de Serpaux, prirent à cinq lieues du port de Rozes une petite barque Oſtendoiſe ; le vice-amiral Herbert qui commandoit l'armée Angloiſe, ignorant que la déclaration de guerre entre la France & l'Eſpagne eût été publiée, avoit obligé cette barque à tenir la mer, & avoit fait mettre quelques Anglois deſſus, croyant que le pavillon ſous lequel ils paroiſſoient, leur donneroit la facilité d'obſerver de plus près la flotte Françoiſe ; mais cet artifice produiſit un effet bien différent de celui que s'en étoit promis le général Anglois : les François furent inſtruits par-là de l'état de ſa flotte, on ſçut qu'elle étoit compoſée de vingt-huit à trente voiles, & que le vice-amiral ſe propoſoit d'empêcher le débarquement de nos troupes. On découvrit ſur le ſoir une flûte qui mit pavillon Anglois, le vaiſſeau le Diamant la pourſuivit pendant quelque tems ; mais ce navire n'ayant pas jugé à propos de s'éloigner & étant venu rejoindre l'armée, la flûte revint auſſi & s'approcha d'aſſez près, elle mit en panne & après avoir long-tems obſervé notre flotte, elle prit la route de Kinſal ; quelques heures après M. de Château-Regnault reçut avis par une frégate, qui lui fut envoyée d'un port voiſin, que les ennemis avoient mouillé entre Corcke & Kinſal. Les vaiſſeaux du Roi étoient alors à dix lieues ſous le vent de cette derniere place.

On s'étoit propoſé d'abord de faire le débarquement de ce côté-là, mais la poſition dans laquelle étoit l'armée Angloiſe ne permettoit plus d'y ſonger ; il fut queſtion de choiſir un autre endroit, on n'en trouva point de plus commode que la Baye de Bautry, on y fit voile auſſi tôt, & l'on mouilla le dix Mai ſur les deux heures après midi, à cinq lieues de ce bourg. On s'étoit bien attendu à être ſuivi par l'armée Angloiſe, on prit des précautions pour n'être point ſurpris, on mit deux vaiſſeaux en garde, avec ordre d'avertir dès qu'ils verroient approcher les ennemis ; & comme il y auroit eu du danger à être enfermé dans la Baye, on ne voulut point s'y engager. On fit enſuite toutes les diſpoſitions néceſſaires pour faire le débar-

quement, on fit mettre sur six brûlots & quatre vaisseaux de transport les armes, les selles, les brides, la poudre, le plomb, & toutes les autres choses destinées pour être mises à terre. Il n'y avoit que quelques momens que ces bâtimens étoient partis pour aller à Brallegabbenne, où devoit se faire le débarquement, lorsqu'on entendit des coups de canons réitérés qui venoient des vaisseaux que l'on avoit mis en garde : c'étoient les signaux dont on étoit convenu pour faire connoître qu'ils avoient découvert l'armée d'Angleterre. M. de Château-Regnault songea aussitôt à rassembler tous ses vaisseaux, & comme il étoit à craindre que si les ennemis découvroient les bâtimens qui venoient de partir pour Brallegabbenne, ils ne détachassent des frégates pour les enlever, il chercha à fermer le passage aux Anglois, & se tint avec toute l'armée bord sur bord dans les entrées de la Baye ; mais ceux-ci ne s'étant point approchés, il n'y eut point d'action ce jour-là. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1689.

Le lendemain onze Mai, le Diamant, qui étoit retourné en garde, fit signal entre cinq & six heures du matin qu'il voyoit les ennemis. Ils parurent bien-tôt après à la pointe du Cap de Mazana ; on commença à les découvrir à la pointe de l'Est, & l'on compta vingt-huit voiles, dans le nombre desquelles on remarqua vingt-un vaisseaux, dont quatre étoient de la dernière grosseur ; il n'y en avoit point de pareils dans l'armée Françoise. Comme le vent étoit au Nord-d'Est, il falloit que les ennemis fissent plusieurs bords pour approcher la flotte du Roi ; cela fit qu'elle ne se pressa point d'appareiller ; on ne commença à manœuvrer que sur les dix heures, chacun se mit alors à son poste, les ennemis étoient le long de la terre de l'Est, & les vaisseaux du Roi avoient le vent sur eux. L'ordre de bataille fut réglé de cette maniere ; l'avant-garde composée de huit vaisseaux fut donnée à M. de Gabaret, le corps de bataille composé d'un pareil nombre de navires étoit sous les ordres de M. de Château-Regnault, & M. Forant commandoit l'arriere-garde qui étoit aussi de huit vaisseaux.

L'action ne commença qu'à onze heures & demie ; M. de Château-Regnault ayant fait donner le signal de l'attaque,

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1689.

l'avant-garde Françoiſe s'ébranla, & arriva vent arriere ſur celle des ennemis, ceux-ci lui épargnerent la moitié du chemin ; M. Pannetier étoit à la tête de l'armée du Roi. le vaiſſeau auquel il avoit affaire étoit de ſoixante-dix piéces de canon, & celui qu'il montoit n'en avoit que quarante ; il trouva le ſecret cependant par l'adreſſe de ſa manœuvre, de ſe tirer avantageuſement d'un combat qu'il ſoutenoit avec des forces ſi inégales ; il eut la réſolution de s'approcher à la portée du mouſquet du vaiſſeau ennemi, ſans tirer un ſeul coup, & en ſoutint tout le feu ſans plier ; il avoit ordonné à ſes gens de ne tirer que ſur les canoniers Anglois : quand il fut à une diſtance convenable, ayant trouvé, comme il l'avoit bien compté, les ſabords du vaiſſeau ennemi ouverts, il fit faire une décharge de mouſqueterie, qui tua ou bleſſa la plus grande partie de ceux qui étoient à ces ouvertures ; les autres qui voyoient que l'on ſe diſpoſoit à tirer ſur eux de nouveau, fermerent promptement les ſabords ; c'étoit préciſément ce que vouloit M. Pannetier ; le vaiſſeau Anglois ne faiſant plus feu de ſon canon, le navire François fit auſſi tôt une décharge du ſien, qui endommagea beaucoup les manœuvres de l'ennemi : & tous les vaiſſeaux de l'avant-garde ayant en même tems fait un très-grand feu ſur les navires Anglois, contre leſquels ils combattoient, ceux-ci furent obligés de plier, & ſe retirerent fort maltraités.

Pendant que le combat s'étoit engagé entre les avant-gardes des deux armées ; les vaiſſeaux François des deux autres diviſions, s'étoient mis en ligne, & avoient fait grand feu ſur ceux des ennemis qui ſe trouvoient à leurs travers. Le vice-amiral Herbert étoit au corps de bataille de ſon armée, & dans le centre de ſa diviſion ; le comte de Château-Regnault l'attaqua avec beaucoup de valeur ; l'action fut très-vive de part & d'autre ; mais après un quart d'heure de combat, le général Anglois, dont le vaiſſeau commençoit à être fort endommagé, voulut éviter le feu de celui de M. de Château-Regnault, il arriva vent arriere, changea ſes amares, & en faiſant forces de voiles, gagna la tête de la ligne ; cette retraite annonçoit à ſon ennemi l'état dans lequel il ſe

trouvoit. M. de Château-Regnault ne voulut point laiſſer échapper une victoire qu'il s'étoit vû au moment de remporter, il ſuivit l'amiral Herbert; mais l'Anglois faiſoit ce qu'il pouvoit pour l'éviter, & ſe trouvoit toujours vent arriere, toutes les fois que M. de Château-Regnault arrivoit ſur lui; il ne put cependant empêcher que le commandant François ne le joignît; le combat recommença entre eux, & l'on fit pendant une heure & demie un feu très-conſidérable de part & d'autre; l'amiral Herbert ſe trouva pluſieurs fois déſemparé, mais ſon matelot le couvroit & eſſuyoit pendant quelque tems tout le feu, & lui donnoit par ce moyen le tems de ſe raccommoder; il étoit cependant tellement maltraité, que ſi le combat avoit duré encore longtems, il n'auroit pas pû y réſiſter, & auroit infailliblement coulé à fond; les autres vaiſſeaux du corps de bataille des Anglois étoient auſſi fort endommagés. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1689.

M. Forant ne remportoit pas ſur l'arriere-garde Angloiſe de moindres avantages; deux vaiſſeaux de cette arriere-garde s'étoient détachés de leur diviſion, & avoient cru que la chaleur du combat empêcheroit les François de s'appercevoir du deſſein qu'ils avoient d'entrer dans la Baye, pour aller enlever les bâtimens de tranſport, qu'ils ſe doutoient bien que l'on avoit envoyés à Bautry, mais deux navires François qui avoient été ſous le vent, lorſque le combat avoit commencé, & qui n'avoient encore pû prendre leur poſte, ſe trouverent heureuſement à l'entrée de la Baye, & s'oppoſerent au deſſein des Anglois; l'action fut vive, mais après un combat de quelques heures, les navires ennemis fort endommagés furent obligés de prendre la fuite.

Les autres vaiſſeaux de l'arriere garde Angloiſe ne ſoutenoient pas le combat avec plus d'avantage, ils n'avoient pû réſiſter au grand feu des navires François, & avoient été obligés de plier, on les pourſuivoit en leur envoyant des bordées qui les incommodoient beaucoup. Ce fut un malheur pour l'armée du Roi de ne point avoir de brûlors: la grande ſupériorité que l'on eût ſur les ennemis pendant tout le combat leur auroit donné la facilité de

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1689.

faire de grandes exécutions, & la victoire des François auroit été complette ; mais M. de Château-Regnault, en chargeant ſur les ſix brûlots qu'il avoit, les équipages & les munitions qu'il envoyoit à Ballegabbenne, n'avoit point compté être attaqué ſi-tôt ; ce général s'étoit flatté qu'ils auroient le tems de revenir avant que les Anglois paruſſent.

Un autre événement fut encore favorable aux Anglois, & leur épargna une partie de la perte qu'ils ne pouvoient pas manquer de faire dans l'eſpéce de déroute à laquelle ils étoient réduits ; ſur les deux heures & demie le vent devenu frais ſe trouva contraire aux vaiſſeaux du Roi, la plus grande partie des navires ne pouvoient qu'avec beaucoup de peine ſe ſervir de leur premiere batterie. Cet accident rallentit le combat, la flotte Angloiſe fit ſa retraite avec beaucoup moins de riſque, qu'elle n'avoit fait juſque-là, & les François virent bien que c'étoit pour eux une néceſſité de ceſſer de la pourſuivre. Mais s'ils n'eurent point tout l'avantage dont ils auroient pû ſe flatter, c'en étoit toujours un aſſez conſidérable de s'être trouvés en état de remplir l'objet de leur deſtination, & d'avoir fait fuire des ennemis qui avoient prétendu les empêcher de faire leur débarquement. Leur victoire leur coûta fort peu de monde, il n'y eut pas un officier de tué ; il n'y en eut que quelques-uns de bleſſés, mais en petit nombre. M. de Treille, lieutenant du vaiſſeau le Diamant, eut la jambe emportée d'un coup de canon, M. de Laviotte enſeigne du Précieux fut bleſſé à l'épaule, MM. de Rachaux, de Méchaque, & de Lanion furent auſſi bleſſés.

Lorſque l'on eut donné aux Irlandois tous les ſecours qui avoient été mis ſur la flotte, on ſe diſpoſa à retourner en France ; on voulut néanmoins auparavant eſſayer d'attirer les Anglois à un ſecond combat, & on les alla chercher du côté de Kinſal, où l'on crut qu'ils avoient pû ſe retirer, mais ils avoient été trop maltraités dans la premiere action, pour vouloir tenter de nouveau le ſort des armes, on ne découvrit aucuns de leurs vaiſſeaux.

On fut dédommagé de ce que l'on crut avoir manqué de ce côté-là par une priſe conſidérable que l'on fit. Le

ſeize Mai, de grand matin, l'armée étant à la pointe de l'iſle d'Oſſant, elle découvrit une flotte de ſept vaiſſeaux Hollandois qui venoient de Curazzo, on reconnut aiſément que c'étoient des navires marchands ; M. de Château-Regnault détacha quelques vaiſſeaux qui s'en ſaiſirent ; le dix-huit la flotte arriva à Breſt, elle n'avoit employé que onze jours à l'expédition qu'elle venoit de faire.

Les François avoient trop bien commencé la campagne, pour appréhender de ſe meſurer avec des ennemis, qui n'avoient évité que par la fuite une défaite totale. Le Roi ſe trouvoit en état de mettre en mer une flotte très-conſidérable ; ce Prince recueilloit par-là le fruit des ſoins qu'il s'étoit donnés pour entretenir la marine pendant la paix, dont la France avoit joüi pendant quelques années ; les ordres furent envoyés pour armer dans les ports de l'Océan & de la Méditerranée. M. de Tourville fut deſtiné pour commander la flotte que l'on préparoit à Toulon, elle ſe trouva de vingt vaiſſeaux, dont il y en avoit trois du ſecond rang, neuf du troiſiéme & huit du quatriéme. Il y avoit outre cela, quatre frégates, huit brûlots, deux flûtes & deux tartannes. Celle que l'on équipoit dans les ports de l'Océan étoit beaucoup plus nombreuſe, elle ſe trouva compoſée de ſoixante & deux gros vaiſſeaux de guerre, elle étoit ſous les ordres de M. de Château-Regnault.

Les Anglois n'étoient pas, à beaucoup près, en état de tenir la mer contre des forces auſſi conſidérables. Le parti qu'ils avoient pris de reconnoître le prince d'Orange pour leur Roi, demandoit cependant qu'ils s'oppoſaſſent à l'arrivée des nouveaux ſecours que la France ſe diſpoſoit à envoyer en Irlande pour ſoutenir Jacques II. Ils ne pouvoient, pour augmenter leur flotte, avoir recours qu'aux Hollandois. Ceux-ci, que la jalouſie qu'ils avoient de la puiſſance de la France, & l'envie de favoriſer l'entrepriſe du prince d'Orange ſur l'Angleterre, avoient engagés dans la ligue d'Auſbourg, étoient diſpoſés à joindre leurs forces maritimes à celles des Anglois ; ils s'étoient vantés de mettre en mer cent vaiſſeaux de guerre, & faiſoient entendre qu'un ſi grand nombre de navires, joints à la flotte de leurs Alliés, devant compoſer

noître les flottes ennemies, qui étoient à la hauteur de Forlingue. Les Alliés, de leur côté, avoient détaché un de leurs gros vaiſſeaux pour découvrir où étoit celle de France. Le chevalier du Mené, ayant apperçu ce navire, fit auſſi-tôt force de voiles, & l'ayant approché à la portée du piſtolet, lui envoya ſa bordée, & l'endommagea à un point, qu'après une ſeconde décharge, le vaiſſeau Anglois fut démâté & déſemparé. Ce ſuccès anima les François; ils firent un ſi grand feu, que leurs ennemis ne purent y réſiſter; le capitaine Anglois fut bleſſé à mort, ſoixante hommes environ furent tués ſur ſon bord, & plus de cent mis hors de combat, & le chevalier du Mené ſe rendit maître de ce vaiſſeau; mais ſa victoire lui coûta cher, il eut le bras emporté d'un boulet de canon, & mourut le lendemain. Sa mort laiſſoit le commandement du vaiſſeau François au chevalier de Combes, qui en étoit capitaine en ſecond. Comme le navire, dont on venoit de s'emparer, ne pouvoit plus gouverner, on fut obligé de le remorquer; mais il ne fut pas poſſible de le conduire à l'armée. Dix ou douze vaiſſeaux ennemis, qui ſans ſe trop éloigner de leur flotte étoient allés à la découverte, avoient apperçu les deux navires; comme la manœuvre que l'on étoit obligé de faire pour conduire le vaiſſeau Anglois, retardoit beaucoup la marche, les autres eſpérerent qu'en faiſant force de voiles, ils arriveroient aſſez promptement pour le reprendre, & pour enlever le navire François. La choſe auroit pu arriver, ſi M. de Combes n'avoit pris auſſi-tôt ſon parti. Dès qu'il s'apperçut qu'il étoit pourſuivi, il fit paſſer ſur ſon bord près de deux cens cinquante Anglois, avec le capitaine, qui étoit bleſſé, & fit ſauver le vaiſſeau pris ſur les ennemis; n'ayant plus rien qui l'arrêtât, il mit toutes ſes voiles, & eut le tems de rejoindre l'armée.

L'avantage que venoit d'avoir le navire du chevalier du Mené, donnoit encore plus d'envie aux François de ſe meſurer avec les Alliés; mais s'ils furent fâchés de ne pas pouvoir parvenir à engager un combat, dont ils ſe flattoient que le ſuccès ne pouvoit être douteux, l'objet que le Roi avoit eu en mettant en mer une flotte auſſi conſidérable

DES FRANÇOIS. Au.C.J.1689.

n'en étoit pas moins rempli: les Alliés avoient prétendu l'empêcher de faire paſſer des ſecours en Irlande ; ils étoient réduits cependant à n'oſer ſe montrer, & Sa Majeſté, dont les vaiſſeaux trouvoient la mer libre, envoyoit, comme il vouloit, à Jacques II. des troupes & des munitions.

Lorſque ce Prince étoit paſſé en Irlande, le Roi lui avoit donné trois frégates, commandées par M. du Queſne-Moſnier, pour éloigner de ce Royaume les bâtimens Anglois qui voudroient en approcher, & pour tranſporter d'un port d'Irlande à un autre les choſes que l'on auroit beſoin d'y faire conduire. Ces frégates donnerent la chaſſe à beaucoup de vaiſſeaux Anglois, & firent dans le mois de Juillet une priſe aſſez conſidérable. Elles étoient parties de la rade de Caliſerguſe, qui au Nord d'Irlande, pour aller à l'iſle de Molle, en Ecoſſe, débarquer des troupes du Roi d'Angleterre, & des officiers que ce Prince envoyoit pour commander une partie de celles que l'exemple des Rébelles n'avoit point ſéduites. Elles rencontrerent le cinq Juillet, à huit heures du matin, cinq voiles ſous le cap d'Ecoſſe. Les frégates du Roi ſe trouvant au vent, elles arriverent ſur ces navires pour les reconnoître, & elles virent, quand elles en furent plus proche, que les deux premiers de ces bâtimens étoient des navires Anglois, ayant chacun une flamme au grand mât; les trois autres étoient des bâtimens de charge. Comme un des deux vaiſſeaux Anglois tenoit plus de vent que l'autre, M. du Queſne détacha, pour l'attaquer, la frégate la Jolie, commandée par M. de Nuégle, capitaine Anglois, pendant qu'avec la ſienne il combattroit l'autre navire, que montoit le Commandant; il ne crut point néceſſaire que ſa troiſiéme frégate prît part au commencement du combat; elle ſe nommoit la Tempête, & étoit commandée par M. Booth Anglois; il ordonna à ce capitaine de ſe tenir en état de ſecourir celle des deux autres frégates qui en auroit beſoin. Il fondit auſſi-tôt ſur le navire Anglois, l'approcha à la portée du piſtolet, & après lui avoir envoyé ſa bordée, qui fut promptement ſuivi d'une décharge de mouſqueterie, il accrocha le vaiſſeau & en vint à l'abordage; le combat dura une demie heure avec un carnage égal de part & d'autre,

mais le capitaine du vaiſſeau Anglois ayant été tué, l'équipage demanda quartier. L'autre navire avoit été fort maltraité par le feu de la frégate, contre laquelle il avoit affaire; lorſqu'il vit que celle qui n'avoit point encore combattu arrivoit ſur lui, il ne crut pas devoir faire une plus grande réſiſtance. Les autres bâtimens n'avoient point attendu pour prendre la fuite, l'événement du combat, mais la charge qu'ils portoient les empêchant de faire autant de chemin qu'il auroit fallu pour ſe mettre hors de danger; il n'y en eut qu'un qui s'échappa, les deux autres furent pris par M. du Queſne, qui s'étoit mis à leur pourſuite; dès que le combat avoit été fini, ils étoient remplis de vivres & de munitions. Les frégates continuerent leur route, & arriverent le vingt-trois au lieu où devoient débarquer les troupes qu'elles portoient, & elles prirent au retour pluſieurs petits bâtimens, tant Anglois qu'Eſpagnols.

DES FRANÇOIS. An J.C. 1689.

Le chevalier d'Amblimont ne ſe tira pas avec moins de ſuccès d'un combat qu'il livra à des vaiſſeaux Hollandois. Il étoit allé en courſe avec quatre petites frégates, il rencontra cinq navires Hollandois; quoique la partie ne fût point égale, il ne balança cependant point à les attaquer, & après un combat fort opiniâtre, il en coula deux à fonds, un autre ſauta par l'effet du feu qui ſe mit aux poudres, & il en prit un de vingt-quatre piéces de canon; ce combat lui coûta deux cens hommes, mais il n'y eut d'officiers de tués, qu'un capitaine en ſecond, & un enſeigne Le cinquiéme vaiſſeau s'étoit ſauvé, lorſqu'il avoit vû que la victoire ſe déclaroit pour les François.

Peu jours après, il ſe donna un autre combat, qui dura pendant ſix heures, entre la frégate l'Intrépide, & un vaiſſeau Anglois de trois cens tonneaux. L'avantage fut pour la frégate. Elle s'empara du vaiſſeau ennemi. Elle reprit auſſitot la route de Breſt, mais elle rencontra à la hauteur de l'iſle d'Oueſſant trois vaiſſeaux de guerre, qui la pourſuivirent ſi vivement, qu'elle fut obligée d'abandonner ſa priſe; elle relâcha à Saint Malo, où elle amena le capitaine Anglois & les priſonniers.

Le Roi ne s'étoit point contenté de mettre en mer une

çois n'avoient pas beaucoup de tems pour délibérer ſur ce qu'ils avoient à faire. Le plus ſûr pour eux étoit d'abandonner la flotte, leurs bâtimens étoient bons voliers, ils ſe ſeroient aiſément échappés, s'ils avoient voulu: il ſembloit même que ce fût le ſeul parti qu'ils euſſent à prendre; il falloit être bien hardi pour entreprendre, avec une petite frégate & un vaiſſeau de vingt quatre piéces de canon de ſe défendre contre deux gros navires de guerre. Ils ne purent cependant ſe réſoudre à fuir; la gloire qu'il y auroit eu pour eux à remporter la victoire contre des ennemis ſi ſupérieurs en forces, les détermina à hazarder le combat. Ils chercherent à tirer, s'ils pouvoient, quelque ſecours des vaiſſeaux marchands; ils choiſirent les deux plus gros, & prirent ſur les autres des matelots pour fortifier les équipages de ces deux navires; il fut réglé que la frégate, & le vaiſſeau de guerre attaqueroient le commandant Anglois, tandis que les deux navires marchands occuperoient l'autre vaiſſeau ennemi, en lui tirant des coups de canon; les deux capitaines François comptoient que s'ils étoient aſſez heureux pour enlever celui qu'ils auroient abordé, ils ſe ſerviroient du vaiſſeau qu'ils auroient pris, pour aller attaquer le ſecond, & ils avoient lieu d'eſpérer en ce cas que celui-ci ne leur échapperoit pas. DES FRANÇOIS. An. J. C. 1689.

Les Anglois approchoient toujours pendant ce tems-là, & bien-tôt ils furent à portée: on ſuivit dans l'attaque l'ordre qui avoit été réglé, les deux capitaines François eurent affaire au commandant Anglois; comme il étoit important pour eux que le combat fût décidé promptement, ils chercherent à en venir à l'abordage, mais les efforts qu'ils firent pour y parvenir ne leur réuſſirent point; ils ne ſe rebutoient point cependant; ils eſpéroient toujours qu'ils ſeroient plus heureux; mais ils jugerent aiſément quel alloit être le ſuccès du combat, lorſqu'ils virent que les marchands avoient eu la lâcheté de les abandonner. Leur fuite donna lieu au ſecond vaiſſeau Anglois de venir au ſecours du premier, les forces qui n'étoient déja point égales auparavant, le furent encore bien moins; quoique les François viſſent bien que c'étoit pour eux une néceſſité de ſe rendre.

DES FRANÇOIS. An J.C. 1689.

ils réſolurent cependant de différer le plus qu'ils pourroient de prendre ce parti, afin de donner à la flotte plus de tems pour fuir; ils combattirent encore pendant deux heures. Le chevalier de Forbin eut les deux tiers de ſon équipage de tués, & il reçut ſix bleſſures; Barth de ſon côté n'étoit pas dans une meilleure ſituation, la plus grande partie de ſon monde avoit été tuée ou bleſſée; il avoit lui-même reçu une bleſſure à la tête; ſe voyant à la fin hors de défenſe, ils ſe rendirent. On les conduiſit à Plimouth, mais il n'y demeurerent pas long-tems; ils trouverent le moyen de ſe ſauver de leur priſon, & firent dans une barque le trajet de Plimouth à Saint Malo; ils n'étoient que cinq hommes dans ce bâtiment, & ramerent avec deux mauvais avirons pendant plus de quarante huit heures. Le Roi fut informé de tout le détail du combat qu'ils avoient ſoutenu, & de l'action hardie qu'ils venoient de faire: ce Prince voulut récompenſer leur courage, & les fit tous deux capitaines de vaiſſeau.

Les Officiers attachés au ſervice militaire n'étoient pas les ſeuls qui ſe diſtinguaſſent ſur mer; le goût du Prince, au ſujet des forces maritimes, ſembloit exciter celui des particuliers; la plus grande partie des habitans des ports des mers avoit de l'inclination pour la marine; ceux qui ne pouvoient point aller en courſe, s'intéreſſoient à celles qui ſe faiſoient; de là cette quantité d'armateurs, dont quelques-uns parvinrent à ſe faire une grande réputation. Ce fut dans cette année que M. du Guay-Troüin, qui devint dans la ſuite un ſi grand homme de mer, fit ſes premieres armes ſur un bâtiment d'armateur. Il étoit de Saint Malo, d'une famille de Négocians; ſes parens ayant équipé une frégate de dix-huit canons, il s'y embarqua en qualité de volontaire. L'Armateur s'empara d'un vaiſſeau Anglois, chargé de ſucre & d'indigo; mais voulant le conduire à Saint Malo, il fut ſurpris en chemin d'un coup de vent de Nord très-violent, qui, pendant une nuit obſcure, le jetta ſur les côtes de Bretagne; il ſe trouva engagé dans des rochers, & fut près de périr; mais le vent qui ſauta tout d'un coup du Nord au Sud, fit pirouetter la frégate, &

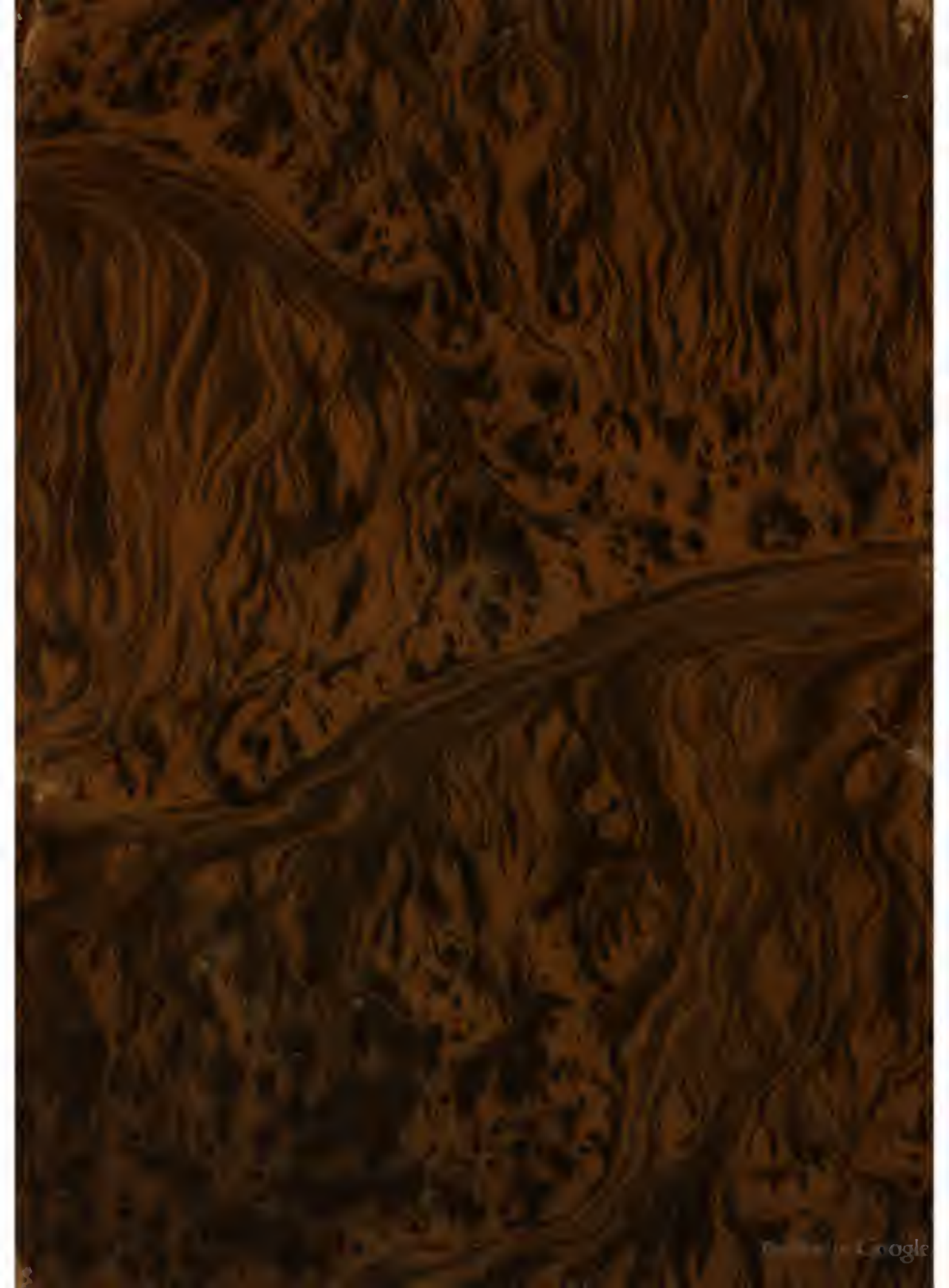
ſa pouſſa auſſi loin des écueils que la longueur de ſes cables pouvoit le permettre ; elle ſe vit par-là hors de danger, & ſe trouva en état de gagner Saint Malo. An. J.C. 1689.

Pendant que les ſujets du Roi troubloient le commerce de ſes ennemis, & leur cauſoient des pertes conſidérables, ce Monarque ſe mettoit en état, par les meſures qu'il prenoit, de conſerver pendant la campagne prochaine, la ſupériorité que depuis le commencement de la guerre il avoit eu ſur les Alliés.

Indépendamment des raiſons d'amitié qui le portoient à ſoutenir Jacques II. il étoit avantageux pour la France que les efforts de ce Prince pour remonter ſur ſon thrône, occupaſſent une bonne partie des forces des Anglois : Louis XIV. n'avoit garde de manquer de ſe ménager une diverſion auſſi conſidérable ; ce Monarque ſe diſpoſa à envoyer de nouveaux ſecours au Roi d'Angleterre ; la flotte deſtinée à les porter, ſe trouva de trente-ſix vaiſſeaux de guerre, quatre brûlots & cinq flûtes ; elle étoit chargée d'environ ſix mille hommes de débarquement, & d'une aſſez grande quantité de munitions de guerre. On mit à la voile le dix-ſept Mars ; lorſque l'on fut à dix lieues au large des côtes de Bretagne, chaque vaiſſeau ſe rangea ſous ſa diviſion ; les bâtimens de charge, auſſi-bien que les brûlots étoient ſur les aîles. L'avant-garde étoit commandée par le marquis de Nelmond, chef d'Eſcadre, le corps de bataille par le marquis d'Amfreville, & l'arriere-garde, par le chevalier de Flacourt. Comme on avoit eu avis qu'une flotte de trente-ſix vaiſſeaux étoit ſortie des ports d'Angleterre, pour diſputer le paſſage à celle de France, on eut ſoin de ſe tenir toujours dans la marche en ordre de bataille ; & comme on vouloit avoir des nouvelles des ennemis plus certaines que celles que l'on avoit eu juſques là ; on détacha pour aller à la découverte, les meilleures voilieres d'entre les frégates. Dans le même tems que la flotte étoit ſortie des ports de Breſt, cinq gros vaiſſeaux, une frégate & un brûlot, ſous le commandement de M. de Paul, le plus ancien capitaine de cette eſcadre, étoient partis de Toulon pour la joindre en chemin ; la jonction ſe fit le même jour dix ſept. 1690.

DES FRANÇOIS. An. J. C. 1690.

Le lendemain dix-huit, ſur le ſoir, le Modéré, commandé par M. de Chaulieu, donna la chaſſe à un petit bâtiment, à la clarté de la lune, & s'en rendit maître; c'étoit un corſaire Anglois de huit piéces de canon, leſté de bled. On en prit encore un autre de ſix piéces qui ſe rendit au Sérieux, commandé par M. d'Erlingue; il avoit été envoyé par le prince d'Orange, pour reconnoître la flotte; il étoit monté de quatre-vingt hommes d'équipage. Ce furent les ſeuls ennemis que l'on rencontra; on s'étoit attendu à une action, mais les Anglois n'oſerent paroître. Le vingt-un au matin, on découvrit le cap de Loro, qui eſt le plus avancé d'Irlande, & on ſe trouva à trois ou quatre lieues ſous le vent du port de Kinſal, où devoit ſe faire le débarquement. Le vingt-deux, l'arriere-garde entra dans la baye de Kork, & les bâtimens de charge furent conduits à Kinſal; le vingt-trois, à une heure après midi, le corps de bataille & l'arriere-garde entrerent auſſi dans le Kork, où toute l'armée mouilla à trois lieues de la ville. On travailla auſſi-tôt au débarquement, les chaloupes portoient les troupes juſqu'à une lieue de la ville de Kork, & l'on fit monter les bâtimens de charge bien avant dans la riviere de ce même nom, pour y débarquer tous les bagages, artillerie, cavalerie & l'attirail de guerre. Lorſque les débarquemens furent faits, on reconduiſit la flotte en France; elle arriva à Breſt le quatre Mai.

Fin du ſecond Volume.

642777